REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

P. HAZARD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

3e ANNÉE — 1923

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

JAN 22 1923 800

Troisième Année. — N° 1. Janvier-Mars 1923

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

P. HAZARD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE

SOMMAIRE

		Pages
W. P. Ker	*L'idée de la Comédie*	5
F. L. Schoell	*Les emprunts de George Chapman à Marsile Ficin, « philosophus platonicus »*	17
V. Bouillier	*La fortune de Chamfort en Allemagne*	36
J. Sarrailh	*Un intermédiaire : Pougens et l'Espagne*	60
Éd. Maynial	*Flaubert orientaliste et le « Livre posthume » de Maxime Du Camp*	78

Notes et documents : Note sur Marivaux en Italie (N. Melloni). — Le poète Bondi et Jacques Delille (F. B.). — Lettres inédites de Zacharias Werner à Mme de Stael (F. B.). — Une invitation indirecte de Richard Cobden à Victor Hugo (F. B.). — Une source inconnue du *Verlorene Sohn* de P. Heyse (J.-J.-A. Bertrand). 109

Nécrologie : Philippe Godet (1850-1922) (F. Baldensperger). . . . 138

Chronique 141

Bibliographie des questions de littérature comparée. . . . 149

Comptes-rendus critiques : J. Mathorez. Histoire de la formation de la population française : les étrangers en France sous l'ancien régime; t. I et II (F. Baldensperger). — J. Bauwens. La Tragédie française et le Théâtre hollandais au XVIIe siècle. I : L'influence de Corneille (K. R. Gallas). — Z. Baranyai. Langue et civilisation françaises en Hongrie au XVIIIe siècle (H. Tronchon). — Ouvrages divers 158

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Les manuscrits doivent être adressés à l'un ou l'autre des directeurs ou à **M. Édouard Champion, 5, quai Malaquais** (Tél. : *Gobelins* 28-20), secrétaire de la Rédaction.

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **40** francs par an. En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d'« AMIS DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs et au-dessus. On voudrait ainsi constituer un groupe intellectuel qui rendît possible l'existence d'un organe qui manquait jusqu'à présent, et favorisât une organisation de l'histoire littéraire telle qu'elle est comprise ici. Le souhait, plusieurs fois exprimé, d'un nouveau lien intellectuel entre les peuples serait ainsi réalisé.

Il va de soi que les collectivités, Universités, Sociétés, etc., sont admises à la qualité d'« AMIS » de la *Revue*.

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Ainsi que le faisait prévoir le prospectus de la *Revue*, une collection de travaux indépendants est en préparation, qui complète par des ouvrages originaux et des bibliographies critiques l'effort du présent périodique. Les premiers volumes sont les suivants :

I. — G. COHEN. Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^{e} siècle (avec des reproductions de portraits et de documents) (*épuisé*).

II-III. — H. GIRARD. Un bourgeois dilettante de l'École romantique : Émile Deschamps. 2 vol. in-8° (*épuisé*).

IV. — ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840 (*en janvier 1923*).

V. — F. BALDENSPERGER ET DIVERS COLLABORATEURS. Bibliographie critique de la littérature comparée (*en préparation*).

Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Gen.
Champion

L'IDÉE DE LA COMÉDIE

Discourir dans l'abstrait sur les principes du drame a toujours été une occupation chère à la frivolité de certaines gens. Polonius s'y complaît, avec sa classification des formes : tragique, comique, historique, pastorale, etc., son Sénèque et son Plaute, son opposition du classique et du romantique. De tout pareils discours doivent avoir été tenus fréquemment, au temps de Shakespeare, à la « Sirène » ou à la « Taverne du Diable », et, cent ans plus tard, chez Will ou au « Grecian ». Le docteur Johnson les a mis dans la bouche de Dick Minim, le critique-amateur, dont l'esprit est un ramassis d'opinions traditionnelles. Mais le docteur lui-même s'intéressait aux mêmes sujets que Dick Minim, et Hamlet, autant que Polonius, est critique dramatique : ce qui revient à dire que Shakespeare était, lui aussi, un critique, ayant des opinions personnelles sur « les règles ou la liberté », les unités dramatiques et leur province...

Si les sots ont raffolé des principes abstraits du drame, des personnes intelligentes — Aristote, Hazlitt, Charles Lamb — se sont aussi intéressées à la question. D'ailleurs, les spectateurs n'ont pas été les seuls à dire leur mot; les artistes même se sont souvent mis à expliquer, à discuter leurs problèmes et leurs méthodes : Ben Jonson, Corneille, Dryden, Alexandre Dumas. Le critique qui n'est que critique et le critique-auteur se laissent souvent séduire par la théorie de l'œuvre parfaite, par le rêve d'un poème ou d'une pièce qui sera tout ce qu'on peut désirer. Chez Milton, Corneille, Dryden, chez Fielding, Flaubert et Stevenson, qu'elle est forte l'influence de l'idée pure, *l'idée* du poème épique, de la pièce héroïque, du roman en soi, antérieurement à sa descente dans une intrigue déterminée, à son incarnation en tel ou tel personnage!

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Se passionner pour l'épopée, le drame ou le roman dans l'abstrait peut paraître la plus vaine de toutes les vanités. Mais les notes, les essais, les préfaces de Milton, de Corneille et de maint autre montrent que l'intelligence du poète procède souvent de la sorte. Un idéal abstrait, une forme vide se meuvent dans son esprit, comme un rythme ou une strophe peuvent le faire, avant que pour eux il ait trouvé des mots.

*
* *

Touchant l'idée de la Comédie et son artificialité, Hazlitt et Charles Lamb sont d'accord. La Comédie est un monde imaginaire, avec ses lois propres, faisant pendant au réel, mais n'en donnant pas l'image vraie ou adéquate. La Comédie est une action dramatique parfaite, toute spirituelle et aérienne, une quintessence de l'humaine vanité en sa grâce suprême. Hazlitt et Lamb sont l'un et l'autre inspirés par la Millamant de Congreve : leur théorie d'un monde comique idéal, avec ses lois à part, provient du culte qu'ils ont pour cette dame.

Écoutons Hazlitt :

Millamant est la belle dame accomplie... Héroïne idéale de la comédie du beau monde, elle atteint, par le sommet de la satisfaction, au sommet de l'indifférence universelle : le plaisir lui est aussi familier que l'air qu'elle respire; l'élégance fait partie de ses atours; l'esprit est le langage habituel qu'elle entend et parle; pour elle, l'amour va de soi; et elle n'a rien à espérer ni à craindre, son caprice étant sa propre et seule loi...

Ses charmes sont tellement irrésistibles qu'elle n'éprouve à ses conquêtes ni surprise ni passion. « La beauté, le don de l'amant? s'écrie-t-elle en réponse à Mirabell. Grands dieux! qu'est-ce donc qu'un amant, que cela puisse donner? Eh! quoi, on fait des amants aussi vite qu'on veut, et ils vivent le temps qu'on veut et meurent aussitôt qu'on veut, et alors, si l'on veut, on en fait d'autres! » Elle est bonne et généreuse, malgré toutes les tentations à se montrer le contraire; et sa conduite envers Mirabell nous fait passer sur le traitement qu'elle inflige à Witwoud, à Pétulant et à son admirateur campagnard, Sir Willful.

Congreve a dépeint tout cela dans sa création de Millamant, mais il n'a pas fait plus; et s'il l'avait fait, il aurait eu tort...

A n'importe quelle Rosalinde qui ait jamais paru sur la scène, j'eusse préféré la Millamant de Mrs Abington.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Millamant, esprit de la comédie pure, ne vit que sur la scène, mais non sur la scène qui offre aux spectateurs « des tranches de vie ». Nous avons tous vu ce que Charles Lamb reproche aux lourds acteurs de l'*École de la Médisance :* un jeu ambitieux et personnel défigurant la pièce et substituant à la légère vanité de Sheridan un drame bourgeois, dont le sérieux implique le monde réel, la passion, les cruelles épreuves de la vie, — chose on ne peut plus déplacée, qui confond et détruit tout. On peut s'amuser à voir Lady Teazle dans un jour ibsénien, mais telle n'était pas l'intention de Sheridan. Il est intéressant d'apprendre que, dès le temps de Charles Lamb, les acteurs avaient trouvé cette façon d'interpréter de travers.

*
* *

L'essai *Sur la Comédie* de George Meredith adopte une vue différant totalement de celle de Lamb en quelques points, mais non incompatible avec elle. C'est un des plus larges et un des plus subtils morceaux de critique qui soit jamais sorti de l'atelier d'un artiste créateur. La qualité de pareilles explications et confessions dépasse celle qu'on trouve dans les opinions du philosophe non praticien. L'ouvrier — qu'il soit Corneille, Dryden ou Henry James — voit plus que le spectateur, ou, du moins, il voit ce dont le spectateur, fût-il Aristote ou Hazlitt, ne peut parler de la même manière.

Certes, l'idée qui d'emblée vient à l'esprit est que Meredith, si grand qu'il soit comme artiste comique, n'est pas, sauf accidentellement et en amateur, un dramaturge. Mais, pour une saine critique, la différence entre le drame comique et le roman est peu importante. La Muse de la Comédie préside à l'*Égoïste*, et on trouvera, en Angleterre, le pur génie comique plus facilement parmi les romanciers que parmi les dramaturges, — parmi les auteurs du « poème comique en prose », comme Fielding définit le roman. Le lecteur ne se soucie guère de la différence. Pourvu que les idées lui parviennent, roman ou pièce, qu'importe! Falstaff, Don Quichotte, Sir Dugald Dalgetty, Sir Lucius O'Trigger, on ne s'y arrête pas, le résultat atteint est le même. Pour celui qui lit une pièce, la pièce est du récit, avec le remplissage ordinaire du récit en moins, ou réduit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

aux indications scéniques. Le génie comique est le même, qu'il opère en chapitres ou en scènes. Mais c'est sous sa forme dramatique propre qu'on le connaît et qu'on l'apprécie proprement.

Certaines des meilleures pages de la comédie racontée se recommandent par un rappel du théâtre et de ses artifices, des proportions et des symétries dramatiques. Dans *Sandra Belloni*, Wilfrid Pole, le sentimentaliste, est disséqué avec le soin minutieux et la lenteur qui ne sont possibles qu'au récit; mais les deux passages où l'histoire semble culminer, la scène du héros avec Lady Charlotte, que surprend Emilia aux écoutes, et la scène avec Emilia où Lady Charlotte apparaît — ces deux scènes ont la symétrie artificielle du drame : c'est la même situation avec les rôles intervertis. Ce serait une symétrie et correspondance trop élégantes et parfaites pour une histoire vraie, si l'auteur, triomphant ici de la difficulté, n'avait pas réussi à donner à son roman la vie variée et substantielle qui convient au récit et à suggérer — suggestion qui joue un rôle considérable dans tout drame comique — une puissance maligne dans la coulisse, pour surprendre les uns et démasquer les autres.

Voici deux passages; aucune école dans l'art des lettres ne peut se permettre de les oublier :

I.

Lady Charlotte : « Vous n'avez jamais aimé Sandra Belloni, ne l'aimez pas à présent. Si jamais vous avez dit que vous l'aimiez, rétractez, et l'on vous pardonne. Votre parole, allons, en gentleman. »

... Il assuma son autre moi toujours prêt. « Catégoriquement, je réponds : Ai-je aimé Miss Emilia Belloni? Non. Est-ce que je l'aime? Non. Est-ce que j'aime Charlotte Chillingworth? Oui, dix mille fois oui! »...

Soudain les doigts qu'il étreignait se tordirent et, comme il ne les relâchait pas, elle se tourna vers lui :

— Pour l'amour du ciel, épargnez l'enfant!

Emilia se tenait dans l'embrasure de la porte.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

II.

Alors vint la réponse : Vous n'aimez donc pas Lady Charlotte? — L'aimer! s'écria-t-il avec dédain, et, baissant la voix, il ajouta : « Son cœur est bon et, quoi qu'on raconte d'elle et de Lord Eltham, ses intentions sont généreuses. Mais l'aimer! C'est vous, vous que j'aime. Vous, nulle que vous, que j'aime à en perdre la raison, misérable coquette que vous êtes! Juste ciel! pardonnez-moi, Emilia, je ne sais ce que je dis. Vous êtes un ange, Dieu le sait! Et quant aux promesses qui me lient, je pourrais les briser rien qu'en lui murmurant une fois à l'oreille le nom de Lord Eltham; mais non, cela, je ne le ferai jamais!

— Et vous vous conduirez en homme de cœur », dit Lady Charlotte, marchant droit à eux. Puis s'adressant à Emilia : « Petite fille, vous vous entendez remarquablement à retourner la balle. Maintenant, nous remettrons nos raquettes au fourreau. Voici ma main. »

L'*Égoïste* offre une répétition du même genre. Afin de voir le procédé appliqué au théâtre, simplement et clairement pour un effet dramatique, on n'a qu'à prendre les *Joyeuses commères de Windsor* ou la *Ligue des Jeunes* d'Ibsen. Shakespeare l'emploie à produire une joie élémentaire en montrant les affronts successifs infligés à Falstaff. Dans la *Ligue des Jeunes*, la seule vraie comédie d'Ibsen, le vieux procédé de la répétition, conventionnel et d'une symétrie évidente, est mis en œuvre avec plein succès pour anéantir le louche bohème Stensgaard, lorsque, éperdu, il cherche un moyen de se tirer d'affaire et voit successivement casser toutes les cordes de son arc. La dernière scène exploite à fond la vieille formule : les trois dames auxquelles Stensgaard a pensé viennent l'une après l'autre annoncer leurs fiançailles.

Les formules s'apprennent : Ibsen, qui avait pratiqué le répertoire français, y apprit probablement ce tour du métier, qui, s'il n'est pas très bien exécuté, est trivial. Mais c'est du métier : c'est de l'art dramatique, et d'un effet bien plus grand à la scène que dans un récit, — sauf lorsque son emploi est exceptionnel. Tel est le cas pour Meredith, artiste aux méthodes originales, qui s'octroie toutes les libertés et digressions permises à l'épopée et ne se refuse pas les raccourcis, les conden-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sations qui sont de mise au théâtre. En cela, son art est comme celui de Shakespeare : il enlève son public par un coup de théâtre, tandis qu'il ne relâche rien de son dessein plus subtil, de son imagination ou de sa pensée. Et l'effet dramatique, le dessein plus subtil ne font qu'un; celui-ci est moins évident, voilà tout. Ces scènes de *Sandra* et de l'*Égoïste*, où Wilfrid Pole et Sir Willoughby sont démasqués — comme Stensgaard — elles sont l'aboutissant naturel de tout ce qui précède; elles viennent spontanément à leur place. L'artifice, l'intention malicieuse qui les anime sont de nature à donner à Wilfrid et à Willoughby l'aspect des dupes de la scène comique. Seulement, chez Meredith, on a, pour harceler la pauvre victime déconfite, les lutins de la Comédie riant tout autour, invisibles, au lieu des fées de Windsor, au lieu de Sir Toby et Maria, Feste et Fabien.

L'*Essai* de Meredith tend à prouver qu'il faut à la Comédie, pour qu'elle commence à prospérer, la meilleure société, un monde favorable de conversation, de bonnes manières et d'intelligence. C'est ce que réclamait Dryden, quand il déplorait les petites gens et le bas monde de Ben Jonson; c'est Millamant et Mirabell. N'importe quel spectateur ne se plaira pas à la Comédie. Un auditoire non préparé, des esprits rustiques seront émus par la Tragédie. C'est du théâtre que *Hamlet*. Comme le dit Charles Lamb, on reçoit *Othello* de la même manière que *George Barnwell*. Mais l'ironie de la Muse comique se dépense en pure perte devant maint spectateur que feront frémir *Othello* et *Desdémone*. Bien plus, des auditoires bien au-dessus de rustres ou d'épiciers peuvent être impropres à goûter la Comédie, — comme John Knox au ballet, dans l'imagination de Browning. Nous savons ce que Bossuet pensait de Molière. Même dans la meilleure société, la préoccupation de sujets graves peut être un obstacle, bien que Pascal, William Law, Platon démontrent que l'esprit d'ironie ne craint pas de fréquenter les moralistes. Les partisans du style sublime peuvent ne pas être capables de pratiquer l'art plus léger. Les comédies perdues de Spenser étaient, selon toute vraisemblance, sages et sérieuses.

La différence d'attitude entre Lamb et Meredith pour ce qui regarde la Comédie, c'est que Meredith réclame, outre la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vanité, la raillerie, l'artifice, quelque chose de plus profond et de plus philosophique.

Son *École de la Médisance* aurait comporté l'élément jugé par Lamb « incongru ». Seulement, bien sûr, au lieu d'être incongru et inopportun, comme lorsque des acteurs ibsénisent Sir Peter et Joseph, son étude sérieuse des motifs se serait harmonisée avec la pièce légère, aurait été en fait ce qu'elle est dans les livres de Meredith que nous connaissons. Mais ces livres ne sont pas du théâtre. Où sont les vraies comédies répondant à l'idéal de Meredith?

* * *

Après la démonstration de Meredith, on est enclin à s'écrier, en adaptant le mot de Rasselas : « Assez, tu m'as persuadé que nul ne peut être poète comique. » On dirait que nul ne peut écrire une comédie remplissant les conditions de Meredith, et que, si elle était jamais écrite, très peu de gens l'apprécieraient. A la vérité, les parfaites comédies sont aussi rares que le parfait poète comique. Pendant des siècles, on a, en son absence, respecté Ménandre comme le maître achevé réunissant en un seul esprit grec Molière, Thackeray et Anthony Trollope; mais il a vu sa gloire ébranlée par la découverte de ses œuvres. Les lecteurs de Térence, les spectateurs des « Westminster Plays » sont familiers avec les ficelles de « la nouvelle comédie »; la reconnaissance de la fille longtemps perdue, grâce aux objets trouvés en même temps qu'elle dans sa tendre enfance, au bracelet qu'elle portait quand elle fut volée. Rien de mieux que toutes ces « machines » : Shakespeare et Molière peuvent les employer sans vergogne. Mais il y en a un peu trop dans la comédie latine, et, lorsque Ménandre revoit enfin le jour, on est plutôt refroidi de trouver un si grand nombre des nouveaux fragments pris par ce vieux sac de tours, πηρίδιον γνωρισμάτων, le « fardel », qui prouve l'origine de Perdita dans *Un conte d'hiver*.

Un des plus importants parmi les fragments de Ménandre récemment découverts est une scène qui donne son nom à la pièce : *l'Arbitrage*. Deux paysans se disputent pour savoir qui aura le « fardel », le garçon trouvé en même temps que la petite fille : ils exposent leur cas à un passant en lui deman-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dant de décider. Ménandre semble n'avoir pas pu faire grand chose sans un « fardel » de ce genre.

Est-ce que la Comédie donne en réalité ce qu'elle doit donner selon Meredith? Le monde de la conversation polie, de l'esprit, des bonnes manières est-il bien rendu ou exprimé dramatiquement même par Molière, une ou deux pièces, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, mises à part? Sûrement pas dans l'*Avare* ou *Tartuffe*. Est-ce qu'on ne demanderait pas à Platon ou à Pascal plutôt qu'à Ménandre ou à Molière l'humour le plus fin de la conversation, la véritable ironie comique? Les personnages au théâtre parlent de si peu de choses, en comparaison; et quant à l'action, on est toujours menacé du « fardel » : c'est presque le dernier mot de Molière, le dénouement d'une de ses dernières pièces.

D'autre part, le spectateur qui voit représenter l'*Andrienne* ou le *Phormion* peut se trouver porté à l'indulgence, amené à penser que les vieux dramaturges, après tout, savaient ce qu'ils faisaient. Malgré tous les artifices usés, les types de convention, il y a dans Térence quelque chose de vivant. Il rend aux lieux communs une sorte de fraîcheur, sans les relever par un tour à proprement dire spirituel; dans le contraste scénique du jeune homme et du vieillard, de l'indulgent et du grondeur, de l'homme désintéressé et du capteur d'héritages, on peut trouver un intérêt différent de celui que présente un simple dialogue excellent, comme dans Platon, ou une argumentation ironique, comme dans les *Provinciales*. Le drame a sur la vie une prise plus large, plus rude aussi et présente immédiatement à l'esprit le mouvement de la vie, comme ni le dialogue ni l'essai ironique tout seuls ne peuvent faire. Ce mouvement reçoit l'impulsion comique lorsqu'il est dirigé par le fourbe de la pièce : le valet inventif ou le batteur de pavé qui vit d'expédients, comme Phormion. Faire apparaître la vie comme si elle était dirigée par un lutin de belle humeur a toujours été un des grands triomphes de la comédie. Shakespeare le sait, et il le prouve, non seulement dans les opérations de Puck et d'Obéron, mais dans la *Nuit des Rois*, où le clown se donne les airs d'un Robin Bon-Enfant et voltige à travers la pièce comme si de sa marotte de fou il faisait tout marcher. Évidemment, c'est une illusion; mais c'est une partie de l'illusion d'ensemble

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voulue par l'auteur. Le mouvement du bouffon, d'un bout à l'autre de la pièce, sert d'accompagnement fantastique à toutes les erreurs, confusions et surprises. Feste prend, en réalité, une bonne part à l'intrigue, et il a tant de vie qu'il vous fait croire qu'elle vient toute de lui. Et c'est lui qui a le dernier mot.

L'objet de la Comédie, c'est le mouvement de la vie se manifestant à travers les illusions et les préjugés de différents personnages. On pourrait décrire l'objet de la Tragédie en termes identiques. La distinction n'est pas toujours facile à faire entre tragédies et comédies. C'est le cas, par exemple, pour le *Philoctète* de Sophocle, une pièce simple, qui montre un adolescent généreux, Néoptolème, se délivrant de l'emprise politique d'un intrigant, Ulysse ; toute une poussée vivante d'idées saines sortant de jugements faux, comme dans les romans de Miss Austen. Naturellement, dans la Comédie, il est essentiel que ce mouvement soit traité d'une main légère et que l'humour des erreurs ne soit pas sacrifié à la morale de l'action qui les corrige. Les préjugés d'Élizabeth Bennet, les idées fausses d'Emma Woodhouse doivent pouvoir se donner libre carrière avant d'être dissipés ou rectifiés. Dans le drame comique, où il y a moins de place qu'en un récit, on a trouvé commode d'avoir des formes toutes faites qui aident à limiter la matière comique. On ne doit pas mépriser le cadre artificiel de la comédie, même s'il appartient au type de la farce. Les vieilles comédies espagnoles rappellent souvent les farces modernes, les vaudevilles, avec leurs cachettes, déguisements et surprises. La pièce de Calderon, *El Escondido y la Tapada* (*le Caché et la Déguisée*), requiert un escalier dérobé : c'est qu'elle est pleine de l'agitation de la farce, aussi ridicule en son sujet que le *Magistrat* (*The Magistrate*), cette bonne vieille pièce d'un auteur contemporain ; cependant, comme les autres drames de cape et d'épée, c'est une vraie comédie de bonnes manières; les personnages en sont nobles et elle tourne sur le point d'honneur. Au XVIII^{e} siècle, on en fit une farce pour la scène anglaise, et sous le nom du *Panneau* (*The Panel*) elle eut quelque succès.

Shakespeare varie son emploi des cadres conventionnels et de la farce. Il peut s'en passer absolument. Quelquefois, il se sert de la répétition du type le plus simple, comme dans la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

scène de *Peines d'amour perdues*, où les explosions successives finissent par la confusion de Biron lui-même, après qu'il a dénoncé Dumain, Longueville et le roi de Navarre. La formule scénique n'est ici ni très profonde ni très recherchée, mais elle est tout à fait à sa place; c'est de la pure comédie et de la farce en même temps; l'artifice heureux est entièrement dramatique, entièrement impropre au genre narratif. Le dessin du *Songe d'une nuit d'été* est un des plus subtils et des plus beaux qui aient jamais été conçus; mais le complexe entrecroisement des fils comporte dans les épisodes de Lysandre et Démétrius quelques répétitions très distinctes et simples. Avec Bénédick et Béatrice, la plaisanterie en action de la scène comique est présentée symétriquement, et, là encore, l'effet est d'ordre dramatique, différant également et du récit et du drame de Héro et Claudio, lequel est tiré d'un roman et peut le redevenir, tandis que le jeu de Bénédick et de Béatrice ne le pourrait guère.

Ces trois exemples empruntés à Shakespeare font voir clairement les effets de la symétrie comique artificielle. Comment ce génie, « vaste, mais irrégulier », découvrit cet art est une question qu'il est plus prudent de ne pas soulever. Toutefois, il est permis d'admirer l'ingéniosité et la variété des intrigues shakespeariennes comparées aux intrigues élémentaires de la comédie classique et son talent de conversation polie (comme dans *Peines d'amour perdues*) rapproché des crudités courantes du drame élizabéthain. La forme toute faite prête un concours, et un concours légitime, à l'effet dramatique; elle encadre l'action de manière à l'adapter à l'esprit du spectateur. Elle fait plus, elle donne cette légère impression d'irréalité, de vanité, qui est de mise pour la comédie, et nous rappelle que ces gracieux personnages sont faits pour danser aux airs que joue l'artiste. L'intérêt et la saveur comiques résident dans une contradiction : d'une part, Bénédick et Béatrice apparaissent comme des marionnettes, que les farceurs de la pièce manœuvrent à leur insu, et, d'autre part, ils sont en même temps des caractères originaux et vivants, qui, d'illusions en illusions, arrivent à se connaître eux-mêmes. Lysandre pourrait servir de type à toutes les figures comiques : il est si sûr de sa propre lucidité, alors que toute la salle vient de le voir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ensorcelé par un charme! Le suc magique de la fleur a été exprimé sur ses yeux endormis, et il n'est plus lui-même quand il s'éveille et choisit Hélène au lieu d'Hermia; et il n'est heureux de faire sa cour que lorsqu'il a défini philosophiquement sa position :

La volonté de l'homme est par sa raison mue.

L'opinion aurait pu être exprimée par Brutus; et Brutus, dans la réalité, pourrait être tout aussi absurde que Lysandre. C'est justement pour empêcher les illusions de la Comédie d'être prises trop au sérieux et détournées de leurs fins propres que la forme artificielle comique est utile. La Comédie et la vie ne sont pas la même chose, et les symétries artificielles servent à conférer son rythme propre à cette imitation partielle et partiale de la vie. C'est ainsi que le montreur du jeu impose, sans en avoir l'air, sa façon de voir aux spectateurs et les met dans son secret.

Sur le récit à grande échelle, où les intérêts ne sont ni aussi limités et définis, la forme toute faite n'est point nécessaire ni à sa place. De même quand l'intérêt réside tout entier dans le caractère. Falstaff, on l'a noté, n'est pas lui-même pleinement lorsqu'il est introduit dans les *Joyeuses commères de Windsor*, pièce bien faite selon les règles traditionnelles. Le plan des deux parties de *Henri IV* et de *Henri V* est tracé par Shakespeare d'une main ferme, mais là son but est différent, et le plus grand de tous les personnages comiques n'appartient pas à une comédie : il requiert plus de place.

*
* *

Le génie comique a un champ immense ouvert à son activité, par delà le jardin bien ordonné de la comédie polie. L'enthousiasme lyrique de la vieille comédie athénienne d'Aristophane est trop fort pour la nouvelle comédie de Ménandre, Térence et Molière. La nouvelle comédie n'accorde pas assez d'attention à Dionysos, maître de la fête à l'origine. La tribu d'Aristophane est dispersée et son travail n'est pas restreint au drame comique. Quelquefois, pourtant, le dieu apparaît au moment qu'on le croit oublié, et au beau milieu d'une pièce tradition-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nelle fait irruption. Le *Menteur* de Corneille participe un peu de la liberté dionysiaque primitive. Dorante, tel que le jouait Delaunay, irréprochable en la grâce de son maintien, incarne à merveille le jeune premier de la comédie élégante. Mais, dans une scène ou deux, il est quelque chose de plus. Les mensonges de Dorante sont dus à la pure imagination débridée : il ment pour le plaisir d'inventer, et ses contes ne sont pas les fourberies habituelles du valet de comédie. Tout au contraire ! Le valet de comédie est détrôné : vous le voyez, un peu en retrait, lever impuissant les mains au ciel, tandis que son maître, sur le devant de la scène, s'en donne à cœur joie, se laissant emporter par sa vanité et son imagination sans frein, comme le jeune Dieu triomphant, — les nouvelles idées irresponsables jaillissant en son esprit, jusqu'à ce qu'on pense au miracle de la vigne de Bacchus, surgie soudain pour enserrer la nef de ses nœuds. Le valet de comédie est pour l'instant déposé : toutes ses iniquités traditionnelles semblent pauvres et ne valoir guère mieux que la respectabilité, devant cette irruption de la flamme dionysiaque originelle.

William Paton Ker.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LES

EMPRUNTS DE GEORGES CHAPMAN A MARSILE FICIN

« PHILOSOPHUS PLATONICUS »

Une simple lecture des *Poèmes* de Chapman[1] permet de s'assurer que le traducteur d'Homère n'était pas sans connaître les œuvres de Platon : une allusion au *Phédon* se lit dès la troisième note de la « glose » dont il fait suivre les premiers vers que nous ayons de lui, l'*Hymnus in Noctem* (1594) : « Plato saith *discere* is nothing else but *reminisci.* » Un des fragments poétiques[2] imprimés dans son recueil de 1612 contient des allusions très précises au second *Alcibiade*, dont le célèbre passage : Ἔστιν τε γὰρ φύσει ποιητικὴ ἡ ξύμπασα αἰνιγματώδης, est cité en grec et en latin dans la *Justification de Persée et Andromède* (1614). Les notes de la traduction des *Géorgiques* d'Hésiode (1618) présentent des renvois au *Lysis* et au *Protagoras*. La théorie, enfin, des deux sortes d'extases poétiques, l'une divine, l'autre quasi animale, est par deux fois invoquée — dans la défense du *Masque du Middle Temple et de Lincoln's Inn* (1613), dans l'épître dédicatoire de la traduction de l'*Odyssée* (1614) — et avec tant de précision que Chapman nous apparaît familier avec *Phèdre*.

Cette connaissance de Platon n'est point pour nous surprendre. Nous savons en effet que Chapman, dont l'*opus magnum* fut la traduction d'Homère, a consciencieusement lu

1. Nous nous servons de la seule édition accessible qui est, à tous égards, fort mauvaise, celle de R. H. Shepherd, London, Chatto and Windus, 1904. Le distingué éditeur des *Tragédies* et des *Comédies*, M. T. M. Parrott, prépare une édition des *Poèmes*, en collaboration avec l'auteur du présent article.
2. *Of Learned Men, Poems*, p. 161.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tous les commentateurs, traducteurs, laudateurs ou contempteurs d'Homère : Silius Italicus et Ange Politien, Pline l'Ancien et L. Valla, Scaliger et Hugues Salel. Comment aurait-il ignoré Platon qui, jadis, de toute son autorité, proclama Homère (Chapman a bien soin de nous le rappeler dans sa dédicace de la traduction de l'*Odyssée*) : Τὸν σοφώτατον καὶ τὸν θειότατον ποιητήν[1] ?

Tout bon helléniste que fût d'ailleurs Chapman, il semble que, comme tant d'autres de ses contemporains, il préférât lire Platon dans la traduction latine. Il lui arrive de nous donner en note telle brève citation classique qu'il a traduite et incorporée à son poème. Quand cette citation est tirée de Platon (et, faute d'indication, c'est au lecteur, généralement, à en chercher la provenance), il nous la donne le plus souvent en latin. Parfois, il renvoie aussi au texte grec, mais se contente alors d'en donner les quelques premiers mots, et cite de mémoire, semble-t-il, avec quelque inexactitude.

La traduction latine de Platon qui faisait foi au XVI[e] et au XVII[e] siècle, celle dont use Donne par exemple, était, on le sait, la traduction qui fut commandée par Cosme de Médicis à Marsile Ficin, ou, pour le désigner selon la mode d'alors, à « Marsilius Ficinus, natione Italus, patria Florentinus, Ficini clarissimi medici filius, Philosophus Platonicus, Medicus et Theologus ». Cette traduction, publiée en 1482, est, dans l'ensemble, si bonne qu'elle a mérité d'être reproduite, avec quelques menues corrections, dans l'édition gréco-latine d'Ambroise Firmin-Didot. Et c'est celle aussi que consulte et cite Chapman.

Or, comme Ficin (1433-1499) est l'auteur, non seulement de cette traduction, mais d'un volumineux commentaire latin de l'œuvre du « divin philosophe[2] », comme d'autre part nous

1. Le texte de Platon (*Alcib.*, II, 147 c) intervertit les deux adjectifs.

2. Notons d'abord que, pour Chapman, « the divine philosopher », c'est toujours Platon (voir *Poems*, p. 238 a). Alléguant, à la page 577 des *Tragédies*, que la *Vengeance de Bussy d'Amboise* a été très influencée par les *Discours* d'Épictète, M. Parrott désigne Épictète comme le « most divine philosopher » auquel Chapman fait allusion dans l'épître dédicatoire de ce drame. Mais le contexte montre clairement qu'il s'agit là aussi de Platon (cf. *Phédon*, 107 C, 114 C, et le commentaire de Ficin : *in Phaedonem Epitome*, page 1393, numérotée par erreur 1403, édition de Bâle, 1576).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

connaissons Chapman pour un assidu lecteur de commentaires latins — tel celui des *Géorgiques* d'Hésiode par Melanchthon — comme enfin nous avons précédemment signalé en lui un diligent adaptateur de l'élève de Ficin au Studio Fiorentino, Ange Politien, la question se pose immédiatement à nous : Chapman doit-il uniquement au contact direct avec l'original grec ses connaissances platoniciennes, ou les aurait-il acquises, pour une part au moins, en pratiquant les œuvres latines de Ficin?

Un examen attentif des 2,000 pages du folio des œuvres latines de Ficin, imprimé à Bâle en 1576, nous permet de répondre à cette question fort naturelle : non seulement Chapman a pratiqué Ficin, mais il a tiré de sa prose des images pour plusieurs de ses propres poèmes, et surtout il en a traduit ou adapté des passages entiers, qu'il a insérés, un peu au hasard, dans son *Epicedium, or a Funeral Song*, dans son *Hymn to Christ upon the Cross* et, enfin, dans son *Andromeda Liberata*.

Comme, autant que nous sachions, l'influence de Ficin sur les grands élisabéthains n'a point été systématiquement évaluée[1]; comme, au surplus, nous le verrons, cette influence néo-platonicienne qu'a subie Chapman explique pour une part le caractère fuligineux de beaucoup de ses vers et successions de vers, nous pensons examiner d'un peu près cette nouvelle dette littéraire, à ajouter à toutes les autres que nous avons déjà eu l'occasion de relever[2].

1. En dehors de Miss Winstanley, qui, dans l'introduction à son édition des *Fowre Hymnes* de Spenser (Cambridge, University Press, 1907), a soigneusement fait le départ entre l'influence directe de Platon et celle de Ficin sur le lyrique anglais, M. Feuillerat est un des rares érudits qui se sont demandé quel a pu être le degré de familiarité des hommes de lettres élisabéthains avec l'œuvre de Ficin. Il écrit à la page 60 de son beau livre sur *John Lyly* : « Assurément, Lyly n'avait jamais ouvert Ficino, ni Firenzuola, etc.; il est même à peu près certain qu'il ne connaissait pas l'italien ». Il ne nous apparaît toutefois pas aussi improbable que Lyly ait « jamais ouvert » Ficin, qui fut une autorité pour bon nombre de lettrés du XVI^e siècle. De plus, la phrase de M. Feuillerat prête à confusion, car l'ouvrage de Ficin auquel il fait allusion a été écrit en latin et non en italien.

2. Voir nos articles : *Une source nouvelle de Chapman : le « Secret », de Pétrarque* (*Revue germanique*, juillet 1913); *George Chapman and the Italian Neo-Latinists of the Quattrocento* (*Modern Philology*, août 1915); *George Chapman's « Commonplace Book »* (*Modern Philology*, août 1919).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nous serions entraîné trop loin si nous voulions dès à présent estimer l'influence plus ou moins évidente de Ficin sur nombre de passages chapmaniens qu'un rapprochement avec telle élucubration de la *Theologica Platonica* ou des Commentaires de Platon illumine d'un jour singulier. Contentons-nous pour l'instant d'examiner les preuves flagrantes de la servilité de Chapman vis-à-vis du maître florentin.

Deux œuvres de Ficin paraissent avoir particulièrement attiré Chapman et lui avoir été très familières : le commentaire sur *Ion*, intitulé *In Platonis Ionem, vel de furore poetico, ad Laurentium Medicem virum magnanimum Epitomae*[1], et le commentaire, infiniment plus important et détaillé, sur le *Banquet* de Platon : *In Convivium Platonis de Amore, Commentarium*[2].

C'est sans doute Homère qui a conduit Chapman à *Ion*, car c'est dans *Ion* et *Phèdre* qu'a pris son point de départ la théorie de l'inspiration divine d'Homère, qui fut assez généralement acceptée par les poètes de la Renaissance et que Chapman a proclamée sienne en toutes rencontres. La théorie des quatre « fureurs » : divination, mystères, poésie, amour, remonte à *Phèdre*, comme aussi celle des deux sortes d'extases, la première due aux « maladies humaines », la seconde à une sorte d' « aliénation divine ». Cette dernière théorie a été reprise, et naturellement chargée d'un symbolisme astrologique des plus bizarres, par Ficin, qui y revient incessamment : dans sa correspondance[3], dans le commentaire du *Banquet*, dans celui de l'*Ion*. C'est, en réalité, le texte de ce dernier commentaire, et non le texte original de Platon, que Chapman cite dans l'Epître dédicatoire de sa traduction de l'*Odyssée* et dans celle de sa traduction des *Hymnes* d'Homère : il suffit de mettre en regard les uns des autres les passages suivants pour s'en convaincre :

G. Chapman, *Epistle Dedicatory to the most worthily honoured, my singular good Lord, Robert, Earl of Somerset* (prefixed to Chapman's *Translation of the Odyssey*, 1614), p. 238 *a*.

... For, *Qui poeticas ad fores accedit, etc*. (says the divine philo-

1. *Marsilii Ficini Opera*. Bâle, 1576, p. 1281.
2. *Ibid.*, p. 1320.
3. *Epist. Liber I*, « De diuino furore » ; *Liber I*, « Poeticus furor a Deo est » ; *Liber VI*, « Quatuor diuini furoris species sunt », etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sopher) he that knocks at the gates of the Muses, *sine Musarum furore*, is neither to be admitted entry, nor a touch at their thresholds... Nor must Poets themselves presume to these doors, without the truly genuine and peculiar induction. There being in Poesy a twofold rapture (or alienation of soul, as the above-said teacher terms it), one *insania*, a disease of the mind, and a mere madness, by which the infected is thrust beneath all the degrees of humanity : *et ex homine, brutum quodammodo redditur* (for which poor Poesy, in this diseased and impostorous age, is so barbarously vilified); the other is *divinus furor*, by which the sound and divinely healthful *supra hominis naturam erigitur, et in Deum transit*. One a perfection directly infused from God; the other an infection obliquely and degenerately proceeding from man. Of the divine fury, my Lord, your Homer hath ever been both first and last instance.

G. Chapman, *Epistle Dedicatory to my ever most-worthy-to-be-most honoured Lord, the Earl of Somerset* (prefixed to Chapman's *Translation of the Hymns of Homer*, 1622), p. 252 *b*.

Yet th' ancient learn'd, heat with celestial fire,
Affirms her flames (Poesy's) so sacred and entire
That not without God's greatest grace she can
Fall in the widest capacity of man*.....

* Ut non sine maximo favore Dei comparari queat. — Plat *in Ione*.

In Platonis Ionem, vel de furore poetico, ad Laurentium Medicem virum magnanimum Epitomae (édition de Bâle, 1576, p. 1281).

Plato noster, optime Laurenti, furorem in Phaedro, mentis alienationem definit. Alienationis autem duo genera tradit. Unam ab humanis morbis, alteram a Deo provenientem. Insaniam illam, hanc diuinam furorem nuncupat. Insania infra hominis speciem homo dejicitur, et ex homine brutum quodammodo redditur. Diuino furore supra hominis naturam erigitur, et in Deum transit. Est autem furor diuinus, illustratio rationalis animae, per quam Deus animam a superis delapsam ad inferas, ab inferis ad superas retrahit... Post definitionem addit, eum qui sine furore Musaram poeticas ad fores accedit inanem esse ipsum atque ejus poesim, quasi tanti poesis, ut absque summo Dei favore comparari nequeat...

Il est curieux d'examiner de près la note latine dans laquelle Chapman a cru devoir indiquer la source des quatre vers ci-dessus. D'abord, il cite Ficin de mémoire, ce qui semble indiquer de sa part une grande familiarité avec ce passage au moins

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

… nous renvoie à « Platon, dans *Ion* »,
… *in Ionem*, qu'il faut lire. Autre-
… la Renaissance, il confond l'œuvre
… Ficin n'est pour lui ni plus ni
… du disciple italien est investie à
… que s'est acquise à travers les siècles
… du maître athénien ; car, le maître ayant
… est le nom seul du maître qui importe.
… comme procédait Ficin lorsqu'il
… exhortation aux lecteurs qui précède sa
…

… admoneo, qui diuinum audituri Plotinum huc
… ipsum sub Plotini persona loquentem vos
… Omnino aspirator idem os platonicum afflat

… dans les Épitres dédicatoires de Chap-
… *to Christ upon the Cross*, et surtout
… circonstance, que nous allons constater des
… œuvres de Ficin.
… tiendra pas longtemps, malgré qu'il cons-
… au néo-platonisme de Chapman. On
… 300 vers le plus curieux mélange d'ins-
… authentiques du dogme chrétien.
… comparée au nid d'alcyon[1]. Un
… de la *Genèse* voisine avec une allusion au
… sur les *Carmina Pythagorica*. Les
… de Plutarque succèdent aux métaphores
… se révèle dans ce poème ardu méta-
… de « theological wit », et il est
… même pas Courthope, ne lui ait
… de Donne ou de John Davies of

… de ce « theological wit », notamment
… et chrétienne du mythe grec de
… tout droit du commentaire ficinien

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sur le *Banquet* de Platon, comme la comparaison suivante permet de s'en rendre compte :

G. Chapman, *A Hymn to Christ Upon the Cross*, p. 146 *b*, v. 221-248.

God never is deceived so, to respect
His shade in Angels' beauties, to neglect
His own most clear and rapting loveliness;
Nor Angels dote so on the species
And grace given to our soul (which is their shade)
That therefore they will let their own forms fade.
And yet our soul (which most deserves our woe,
And that from which our whole mishap doth flow)
So soften'd is, and rapt(as with a storm)
With flatteries of our base corporeal form
(Which is her shadow) that she quite forsakes
Her proper noblesse, and for nothing takes
The beauties that for her love thou putt'st on
In torments rarefied far past the Sun.
Hence came the cruel fate that Orpheus
Sings of Narcissus; who being amorous
Of his shade in the water (which denotes
Beauty in bodies, that like water floats)
Despised himself, his soul, and so let fade
His substance for a never-purchased shade.
Since souls of their use ignorant are still,
With this vile body's use, men never fill.
And, as the Sun's light, in streams ne' er so fair
Is but a shadow to his light in air,
His splendor that in air we so admire
Is but a shadow to his beams in fire :
In fire his brightness but a shadow is
To radiance fired, in that pure breast of his;
So...

Ficin, *in Convivium Platonis de Amore, Commentarium*. Sexta Oratio, cap. 17 : *Quae Comparatio inter pulchritudines Dei, Angeli, Animae, Corporis.*

... Fons itaque totius amoris est Deus. Lumen praeterea Solis in aqua umbra quaedam est ad clarius ejusdem lumen in aere. Splendor in aere, umbra similiter ad ejusdem in igne fulgorem. Fulgor in igne umbra ad lucem Solis eodem ipso in Sole fulgentem. Eadem

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

est inter quattuor illas corporis, animi, angeli, Dei pulchritudines comparatio. Deus nunquam ita decipitur, ut suae speciei umbram in angelo amet quidem, propriam sui ac veram negligat pulchritudinem. Neque angelus usque adeo capitur animae specie, quae ipsius est umbra, ut sui umbra detentus figuram propriam deserat. Anima tamen nostra, quod summopere dolendum est, haec enim est totius nostrae infelicitatis origo. Anima, inquam sol ita corporalis formae blanditiis delinitur, ut propriam posthabeat speciem, corporis vero formam, quae suae umbra est, suiipsius oblita sectetur. Hinc crudelissimum illud apud Orpheum Narcissi fatum. Hinc hominum miseranda calamitas. Narcissus quidem adolescens, id est temerarii et imperiti hominis animus, sui vultum non aspicit, propriam sui substantiam, et virtutem nequaquam animadvertit, sed ejus umbram in aqua prosequitur, et amplecti conatur, id est pulchrititudinem in fragili corpore, et in aqua fluenti, quae ipsius animi umbra est, admiratur. Suam quidem figuram deserit, umbram nunquam assequitur, quonima animus corpus sectando se negligit, et usu corporis non impletur.

Il suffit de se reporter au contexte chapmanien pour constater que tout ce développement de scolastique néo-platonicienne sur la hiérarchie descendante des êtres : Dieu, les Anges, l'Ame, le Corps, n'est guère « amené » et, pour tout dire, n'est point à sa place. De fait, Chapman paraît avoir à son ordinaire assez mal digéré les textes latins en prose ou en vers qu'il traduisait, puis incorporait à ses drames ou à ses poèmes. Il ne se préoccupait guère de transitions et semble avoir eu à un faible degré le sens de l'harmonie et des proportions. Il devait avoir dans son « common-place book » des fragments tout traduits qu'il utilisait quand il était à court de « copie ». Au surplus, quand une métaphore ou une comparaison lui plaisait particulièrement, il n'hésitait pas à en faire un emploi réitéré. Il n'a pas procédé différemment pour l'image ficinienne de la hiérarchie des lumières solaires, qui reparaît à peine modifiée dans un passage de *The Tragedy of Chabot*[1].

Ce commentaire de Ficin sur le *Banquet* paraît avoir exercé sur l'imagination de Chapman une singulière attraction. Peut-être en effet reste-t-il, même pour nous, le plus lisible, sinon le plus divertissant, des commentaires de Ficin. Il importe, en

1. I, I, v. 96 et suiv. Tout le passage est certainement de Chapman et non de Shirley.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tout cas, que nous donnions quelque idée de ce traité fort oublié.

Ficin nous explique au premier chapitre la genèse et le plan de l'œuvre : Laurent de Médicis avait fait revivre la coutume néo-platonicienne, interrompue depuis le temps de Porphyre, de célébrer par un banquet annuel, le 7 novembre, le double anniversaire de la naissance et de la mort du « divin philosophe ». Francesco Bandini, « architriclinius », avait organisé cette célébration « in agro Caregio », près de Florence, et réuni autant de convives platoniciens qu'il y a de muses. Au dessert, l'un des convives lut le *Banquet* de Platon et il fut convenu que chacun des doctes platonisants donnerait un commentaire de sa manière sur chacun des discours dont est composé le *Banquet*. Après tirage au sort, ce fut Giovanni Cavalcanti qui commenta le premier discours de Phèdre. Le théologien Antonio Allio se vit attribuer le discours de Pausanias, le poète Cristoforo Landino celui du poète Aristophane, etc. On s'imagine notre Marsile Ficin écoutant et prenant mentalement des notes pour reproduire, à son heure, ces passionnantes « élucidations » !

Le plan du dialogue de Ficin est donc celui même du *Banquet*. Mais la clarté originelle de ce plan est effacée sous l'abondance du flot exégétique, il y a des redites (où n'y en a-t-il pas dans l'œuvre de Ficin?), et non seulement tout Platon, mais Orphée, Hésiode, Denis l'Aréopagite, Porphyre, Zoroastre et Apollonius de Tyane, toute la démonologie et l'astrologie du moyen âge sont appelés à la rescousse pour « illustrer » et confirmer Platon. En réalité, ce n'est pas seulement de l'amour qu'il est traité, mais — comme l'amour est une cosmogonie à lui tout seul — de tout le système du monde!

Nous avons déjà vu Chapman empruntant des fragments du sixième discours (celui de Thomas Bencius sur les réflexions de Socrate) pour son *Hymne au Christ sur la Croix*. Le septième (celui de Cristoforo Marsupini sur les paroles d'Alcibiade) a été utilisé par lui dans son *Epicedium, or a Funeral Song*, l'élégie qu'il écrivit à propos de la mort de son jeune patron, le prince de Galles, survenue le 6 novembre 1612. Nous avons établi antérieurement que toute la seconde partie de ce long thème de plus de 600 vers n'est guère qu'un démarquage de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'élégie qu'avait écrite Ange Politien sur la mort d'Albiera Albitia[1].

Il est curieux de constater que Chapman ne s'est pas contenté d'emprunter au disciple, mais a aussi abondamment butiné chez le maître, comme le prouve le passage suivant, où il reproche à la Mort d'avoir brutalement brisé l'amitié presque surnaturelle qui unissait Jacques I^er^ à son fils :

Chapman, *Epicedium*, p. 167 *a*, v. 99-115.

Tyrant, what knew'st thou, but the barbarous wound
Thou gavest the son, the Father might confound?
Both lived so mix'dly, and were jointly one,
Spirit to spirit cleft. The humour bred
In one heart, straight was with the other fed;
The blood of one, the other's heart did fire;
The heart and humour were the Son and Sire;
The heart yet, void of humour's slender'st part
May easier live, than humour without heart;
The river needs the helpful fountain ever
More than the fountain the supplied river.
As th'iron then, when it hath once put on
The magnet's quality, to the virtuous stone
Is ever drawn, and not the stone to it :
So may the heavens, the son's fate not admit
To draw the Father's till a hundred years
Have drown'd that issue to him in our tears.

Ficin, *In Convivium Commentarium*, Oratio VII, cap. IV.

Ponite, obsecro, ante oculos Phaedrum Myrrhinusium, et Thebanum illum eius amore captum, Lysiam oratorem. Lysias in Phaedri vultum inhiat : Phaedrus in oculos Lysiae scintillas suorum defigit oculorum, cumque scintillis una transmittit et spiritum. Radius Phaedri radio Lysiae facile copulatur; spiritui quoque facile jungitur spiritus. Vapor hujusmodi a Phedri corde genitus Lysiae statim petit praecordia : quorum hebetudine fit compactior, et in priorem Phaedri relabitur sanguinem, ita ut Phaedri sanguis, quod mirum est, jam in corde sit Lysiae. Hinc ad clamorem confestim prorumpit uterque : Lysias ad Phaedrum : Cor meum Phaedre, clarissima viscera : Phaedrus ad Lysiam : O spiritus meus, O meus sanguis, Lysia. Sequitur Phaedrus Lysiam, quia cor suum poscit humorem.

1. Voir *Modern Philology*, août 1915.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sectatur Phaedrum Lysiae quia sanguineus humor vas proprium postulat, suam exigit sedem. Verum Lysias Phaedrum sectatur ardentius. Facilius enim cor sine minima humoris sui particula quam humor ipse sine corde proprio vivit. Rivus fonte magis quam fons rivuolo indiget. Igitur ut ferrum qualitate magnetis accepta, ad lapidem hunc trahitur quidem, lapidem veri non attrahit : Lysias Phaedrum magis quam Phaedrus Lysiam sequitur.

Il est amusant de remarquer que Chapman a ici appliqué à l'amour entre père et fils la métaphysique médicale par laquelle Ficin explique le phénomène de la « fascination » dans les amours homosexuelles de deux jeunes gens d'âges différents. Il eût évidemment été quelque peu scabreux de traduire par trop servilement le texte original de Ficin, et c'est sans doute pour cette raison que l'imitation est ici plus timide, plus voilée. Seules les images de la fin sont intégralement conservées. Et encore la dernière a-t-elle été modifiée, en sorte que le poète-courtisan puisse y adapter son vœu, assez démuni d'adresse : puisse le Roi ne point suivre son fils dans la tombe avant au moins cent ans.

Les emprunts au commentaire de Ficin sur le *Banquet* sont beaucoup plus nombreux, beaucoup plus directs, et certainement beaucoup plus maladroits, dans cette autre pièce de circonstance que Chapman écrivit en l'honneur du mariage, fameux et quelque peu scandaleux, qui se célébra le 26 décembre 1613 entre le favori de Jacques Ier, Robert Carr, vicomte Rochester, créé comte de Somerset le 3 novembre 1613, et Frances Howard, comtesse d'Essex, dont le mariage avait été annulé à la date du 25 septembre précédent[1].

Il est difficile de concevoir un épithalame plus dépourvu de grâce légère que celui que Chapman écrivit pour son protecteur d'alors. Il se compose d'abord d'une épître dédicatoire de quelque 200 vers : *To the right worthily honoured Robert, Earl of Somerset, etc., and his most noble Lady, the Lady Frances;* puis d'un avis : *To the prejudicate and peremptory reader*, d'un *argument* et enfin du poème lui-même qui comporte 650 pentamètres rimés. Le poème est évidemment conçu comme une défense du comte de Somerset et de Lady Frances, sur la mora-

1. On sait que Campion a composé un masque à l'occasion de ce mariage.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lité desquels circulaient sous main toutes sortes de bruits défavorables et qu'on soupçonnait d'intrigues et d'intimités antérieures à leur mariage. Sir Thomas Overbury, qui avait d'abord aidé Lady Frances à se débarrasser de son premier mari par la voie légale, n'avait pas tardé à se retourner contre elle et son complice, avait articulé contre la première des accusations très précises et, dès lors, Lady Frances s'était acharnée contre lui, avait réussi à le faire incarcérer à la Tour et veillé personnellement à ce qu'il fût empoisonné[1]. Ç'avait été un gros scandale et les ennemis du favori royal et de sa fiancée ne s'étaient pas privés de gloser. Ce sont eux que Chapman attaque avec la dernière violence dans son poème, qui est presque plus pamphlet qu'épithalame. Ce sont eux qu'il représente sous les traits du monstre auquel Andromède est exposée sur son rocher :

The Monstrous Beast, the ravenous multitude.

Andromède — une Andromède lyriquement comblée de toutes les beautés et de toutes les vertus et désignée comme « this matchless virgin » (ce qui dut faire sourire plusieurs) — Andromède est naturellement Lady Frances, cependant que Persée, lui aussi pétri comme à plaisir de toutes les grâces, n'est autre que Robert Carr. Persée délivre Andromède, ils s'épousent et leur chant nuptial est entonné par les Parques à la fin de ce mythe allégorique.

La partie la plus bizarre, la plus obscure aussi, du récit est certainement la portion centrale (vers 250 à 510), qui comporte d'abord une longue description de Persée, conçu comme une sorte de beau Dieu d'amour, mais d'amour abstrait, puis un non moins long, et combien cryptique, plaidoyer amoureux de Persée, en deux points. Plaidoyer, en vérité, qui sent fort son moyen âge et dont les arguties sont d'une métaphysique quasi dantesque[2]. Le premier point que Persée-Somerset désire prouver, à grand renfort de dialectique et de logique d'école, à

1. Il mourut le 15 septembre 1613, soit environ trois mois avant le mariage.

2. Il se trouve précisément que Cristoforo Landino, l'un des auteurs supposés du *Commentarium in Convivium*, fut un des principaux commentateurs de Dante au xvᵉ siècle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Frances-Andromède, c'est que « Whosoever is in Love is dead[1] ». Le second point est à peu près celui-ci : « Le véritable amour appelle la réciprocité. Puisque je vous aime, vous devez me payer de retour et céder à mes instances amoureuses, sinon vous n'êtes qu'une assassine : l'assassine des enfants qui auraient pu naître de nous. » Suit une apologie de l'acte de génération qui se termine sur ce vers :

Divine worth doth in generation shine.

Tous ces paradoxes enfantins, on l'a deviné, sont tirés tout droit du commentaire de Ficin sur le *Banquet*. Les vers 251-344, soit presque 100 vers, sont la traduction quasi littérale et presque intégrale de deux chapitres du cinquième discours (celui d'Agathon, interprété par Carlo Marsupini). Le premier de ces chapitres est le chapitre VII, intitulé *De Amoris pictura*. Chapman s'est contenté d'appliquer à Persée les qualités que Marsupini prête à l'Amour. Le second est le chapitre VIII, plus long, intitulé *De Amoris Virtute*. C'est une apologie de l'Amour, où la supériorité de la planète Vénus sur la planète Mars est établie avec de puissants arguments astrologiques (on sait que Ficin n'a nullement répudié l'astrologie et lui a fait une large place dans son œuvre de syncrétiste néo-platonicien).

Quant au plaidoyer d'amour de Persée (v. 397-418, 457-508), il est fort exactement copié sur le huitième chapitre (*Exhortatio ad Amorem; De Amore simplici ac de mutuo*) du deuxième discours (celui de Pausanias, expliqué par Antonio). On peut imaginer combien surprenante semblable exhortation, issue du cerveau délirant d'un théologien encore médiéval, peut nous apparaître, ainsi placée dans la bouche d'un héros de la mythologie grecque ! Mais Chapman ne s'est pas embarrassé de vains scrupules. Il a tout simplement traduit et incorporé le morceau, sans nous donner la moindre indication de source[2].

Nous ne pouvons songer à donner *in extenso* le texte des passages ficiniens traduits ou adaptés par Chapman. Il nous

1. Ce thème paradoxal se retrouve, on le sait, dans maint poème de la Renaissance, et jusque dans Donne.

2. Le nom de Ficin n'est d'ailleurs mentionné nulle part dans l'œuvre de Chapman : ni dans le texte, ni dans les gloses.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

suffira de citer deux ou trois extraits qui rendront sensibles au lecteur tant l'imagination scolastique de Ficin que la fidélité de Chapman traducteur :

G. Chapman, *Andromeda Liberata*, p. 188 *b*, v. 321-344.

Besides, Mars still doth after Venus move,
Venus not after Mars, because of Love
Boldness is handmaid, Love not so of her;
For not because men bold affections bear.
Love's golden net doth their affects enfold,
But since men love, they therefore are more bold,
And made to dare even death for their beloved;
And finally Love's fortitude is proved
Past all most clearly, for this cause alone
All things submit to Love, but Love to none.
Celestials, animals, all corporeal things,
Wise men and strong, slave-rich, and free-born kings
Are Love's contributories; no gifts can buy,
No threats can Love constrain, or terrify,
For Love is free, and his impulsions still
Spring from his own free and ingenious will.
Not God himself would willing Love enforce,
But did at first decree his liberal course :
Such is his liberty that all affects
All arts and acts, the mind besides directs
To some wish'd recompense, but Love aspires
To no possessions but his own desires;
As if his wish in his own sphere did move
And no reward were worthy Love but Love.

Ficin, *In Convivium Platonis de Amore Commentarium*,
Oratio V, cap. VIII.

Mars iterum sequitur Venerem : Venus Martem non sequitur, quoniam audacia amoris pedissequa est, non amor audaciae. Non enim ex eo quod audaces sunt, amore homines illaqueantur, sed ex eo plerunque, quod amore saucii sunt, audacissimi fiunt, ad quaeque pericula, propter amatum intrepide subeunda. Denique fortitudinis ejus omnibus excellentis evidentissimum illud est argumentum, quod amori omnia parent, ille nulli. Nempe coelestes amant, et animalia, et corpora omnia, Fores item et sapientes. Diuites uiri regesque maximi colla subdunt amoris imperio. Amor autem nullis istorum subjicitur. Neque enim divitum munera amorem emunt,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

neque portentum, minae violentiaeque, ut amemus, vel desistamus amare, nos cogere possunt. Amor enim liber est, ac sua sponte in libera oritur voluntate : quam neque Deus etiam coget, qui ab initio liberam fore decrevit. Quo fit ut amor, qui vim omnibus infert, omnium effugiat violentiam. Hujus tanta libertas est, ut caeterae animi affectiones vel artes operationesque praemium aliquod, ut plurimum, a se diuersum exoptent : Amor seipso tanquam suiipsius praemio sit contentus, quasi non sit praemium aliud praeter amatorem quod amore sit dignum.

G. Chapman, *Andromeda Liberata*, v. 401-418.

He dies that loves, because his every thought,
Himself forgot, in his beloved is wrought.
If of himself his thoughts are not employ'd
Nor in himself they are by him enjoy'd.
And since not in himself his mind hath act,
The mind's act chiefly being of thought compact,
Who works not in himself, himself not is;
For these two are in man joint properties,
To work and Be; for Being can be never,
But Operation is combined ever.
Nor operation, Being doth exceed,
Nor works man where he is not : still his deed,
His being consorting, no true lover's mind,
He in himself can therefore ever find,
Since in himself it works not, if he gives
Being from himself, not in himself he lives :
And he that lives not, dead is, Truth then said
That who soever is in love is dead.

In Convivium Commentarium, Oratio II, cap. VIII.

Moritur autem quisquis amat. Ejus enim cogitatio, sui oblita, semper in amato se versat. Si de se non cogitat, in se certe non cogitat. Ideo nec in se ipso sic affectus animus operatur; cum praecipua operatio animi ipsa cogitatio sit. Qui non in se operatur, nec in se ipso est. Aequa enim inter sese haec duo, esse et operatio sunt : nec esse sine operatione est, nec operatio esse ipsum excedit, nec operatur quisquam ubi non est : et ubicumque est operatur. Nunc ergo in se amantis est animus : quia in se ipso non agit. Si in seipso non est, nec vivit etiam in seipso : qui non vivit, mortuus est. Quare in se mortuus est quicunque amat.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

G. Chapman, *Andromeda Liberata*, v. 487-496.

Churlish Homicides must death sustain,
For who beloved, not yielding love again,
And so the life doth from his love divide
Denies himself to be a Homicide?
For he no less a homicide is held,
That man to be born lets, than he that kill'd
A man that is born. He is bolder far
That present life reaves, but he crueller
That to the to-be born, envies the light
And puts their eyes out ere they have their sight.

Oratio II, cap. VIII.

Qui semel mortuus bis reviviscit, pro una vita geminam, pro se uno, se duos est consequutus. Justissima certe est in mutuo amore vindicta. Homicida morte plectendus. Quis enim homicidam esse neget qui amatur, cum animam ab amante sejungat? Quis iterum mori similiter eundem neget : cum similiter amat amantem?

Oratio VI, cap. XIV.

Quippe non minus homicida censendus est, qui hominem praeripit nasciturum, quam qui natum tollit e medio. Audacior quidem qui praesentem abrumpit vitam, crudelior autem, qui lucem invidet nascituro, et nondum natos suos filios enecat[1].

Il y a évidemment dans cette dialectique de quoi surprendre les esprits les plus épris de subtilité et de paradoxe. Il faut croire que même dans l'Angleterre de 1614, plus entraînée à cette sorte de gymnastique, certains passages ne furent pas, ou furent mal saisis, car Somerset lui-même se fâcha et signifia sa colère à Chapman. Il avait, d'une part, mal compris les mots du vers 143 où Andromède est décrite comme « bound to a barren rock », et s'était pris lui-même pour le « barren rock » (ce qui était évidemment peu flatteur pour sa virilité). D'autre part, il s'est offensé du passage sur les homicides et y a certainement vu une allusion au meurtre de Sir Thomas Overbury, dans lequel il ne fut accusé d'avoir trempé que plus d'un an après. Il n'avait naturellement pas la conscience tranquille. Et il était

1. En réalité, Ficin applique ce qualificatif d'homicide non pas aux maîtresses qui éconduisent leur amoureux, mais aux pédérastes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

suprêmement maladroit de la part de Chapman (si désireux qu'il fût de s'épargner les affres de l'invention originale en des morceaux de Ficin) de parler homicide à un homme qui avait un meurtre sur la conscience, et ce au moment sans doute où se formaient, sur la mort de Sir Thomas, les premiers soupçons[1].

C'est ainsi du moins que nous pouvons reconstituer l'épisode peu connu de cette brouille entre protecteur et protégé, en nous basant sur la *Justification of Perseus et Andromeda*, plaquette mi-partie en prose, mi-partie en vers, que Chapman se hâta de publier en 1614 pour se disculper auprès de Lord Somerset. La partie versifiée de la *Justification* consiste en un dialogue entre Pheme (vox populi) qui accuse, et Theodines (Chapman, le poète inspiré !) qui se défend. A la question directe de Pheme :

But who are those you reckon homicides
In your racked poem ?

Theodines répond :

I prove by argument that he that loves
Is dead and only in his lover moves,
His lover as' twere taking life from him.
And, praising that kind slaughter, I condemn *
As churlish homicides who will deny,
In love 'twixt two, the possibility
To propagate their lives into a descent
Needful and lawful, and that argument
Is Plato's ** to a word, which much commends
The two great personages, who, wanting th'ends
Of wedlock as they were, with one consent
Sought clear disjunction, which, with blest event,
May join both otherwise, with such increase
Of worthy offspring, that posterities
May bless their fautors and their favours now,
Whom now such bans and poisons overflow.

* See my reasons in their places.
** Quippe non minus homicida[2]...

1. Ce n'est qu'un an après, en 1615, que certaines révélations d'un apprenti pharmacien firent surgir la question de la mort violente de Sir Thomas et aboutirent au célèbre procès criminel de Lord and Lady Somerset.

2. Chapman cite tout le passage de Ficin que nous avons vu précédemment

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ce curieux passage (où Chapman commet la nouvelle bévue de parler *poisons!*) ne présente pas seulement un intérêt anecdotique : il nous montre une fois de plus que pour Chapman Ficin avait toute l'autorité divine de Platon (*That argument Is Plato's to a word*). Le *to a word* ne manque pas d'humour, on en conviendra.

L'incident est dû, pour une bonne part, à l'amour inconsidéré qu'avait conçu le poète de Hitchin pour l'assez pédant latiniste qu'était Ficin. Pour une fois, il dut le maudire, lui et ses paradoxes. En tout cas, il avait mérité cette leçon, car il avait vraiment abusé du droit de versifier et de publier sous sa signature des passages mal choisis et mal assemblés de la prose d'autrui.

Comme nous l'avons donné à entendre, cette brève étude n'épuise point, tant s'en faut, la dette de Chapman envers Ficin, et moins encore sa dette envers les néo-platoniciens florentins du Quattrocento. Mais peut-être aura-t-elle servi à nous faire mieux connaître la physionomie de Chapman, restée encore obscure malgré les travaux récents de M. Parrott.

D'abord, venant après notre découverte des emprunts de Chapman au *Secretum* de Pétrarque, aux élégies de Pontanus et d'Ange Politien, aux *Paraboles* d'Érasme, aux *Apophtegmes du sieur Gaulard*, d'Étienne Tabourot, notre addition du nom de Ficin et l'importance de la dette contractée envers lui tendent à établir, d'une part que Chapman pourrait bien être un infatigable traducteur plutôt qu'un poète vraiment créateur, de l'autre que quiconque se limite à la recherche des sources françaises et classiques de Chapman, et néglige les sources néo-latines[1], laisse de côté l'un des éléments constitutifs importants de la poésie chapmanienne. Or, cette dernière plonge d'aussi profondes racines dans la métaphysique du moyen âge que celle de Donne, par exemple. De plus, l'étude du cas Chapman-Ficin ajoute une page nouvelle à l'histoire de l'influence néo-platonicienne dans l'Angleterre d'Élisabeth et de Jacques I^{er} et nous montre en Chapman un aussi fervent disciple de l'Ita-

et termine : PLAT. *in Sympos.* Il est à noter toutefois que le texte latin donné dans l'édition Shepherd est corrompu (« proprior autem » — qui n'offre aucun sens — au lieu de : « audacior quidem, etc. »).

1. C'est ce que semblent avoir fait nos prédécesseurs : MM. Koeppel, Boas, Parrott.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lie pour la pensée, qu'il était grand amateur d'histoire de France pour le choix de ses sujets dramatiques.

C'est d'ailleurs à notre ignorance des sources chapmaniennes et de la littérature scientifique du moyen âge, à la gaucherie parfois de traductions occultes du latin, où l'original, peu clair pour nos esprits, perdait encore de sa clarté à être habillé en vers anglais, c'est à cela, convenons-en, qu'est pour une large part attribuable le dogme de l'obscurité chapmanienne. La célèbre page de Swinburne, où il compare les ténèbres « cimmériennes » de notre auteur à celles de Browning, est à récrire. Les « digressions incongrues » de Chapman s'expliquent par son peu de soin à raccorder ses emprunts divers. Ses « allusions impénétrables » s'éclairent presque toutes, dès le moment qu'on en a trouvé la clef latine.

Enfin, il est intéressant de constater que c'est vers 1612-1614, au moment où Chapman se consacrait le plus activement peut-être à ses « labeurs homériques », qu'il paraît avoir été le plus entiché de Ficin. Il n'est en effet guère douteux, nous l'avons vu, qu'il ait été amené par Homère à Ficin, comme à Ange Politien. Car quiconque, au XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e], désirait étudier Homère, devait fatalement se nourrir de néo-platonisme, puisque Homère et Platon, le poète divin et le divin philosophe, s'expliquaient alors couramment l'un par l'autre.

Franck L. SCHOELL.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LA

FORTUNE DE CHAMFORT

EN ALLEMAGNE

Par une de ses exagérations habituelles, Nietzsche disait, en 1882, dans la *Fröhliche Wissenschaft* (§ 95), que Chamfort était « resté étranger aux Français ». Ce qui paraît certain, c'est qu'en France la renommée de Chamfort n'a jamais été très étendue : les lettrés eux-mêmes, en général, ne l'ont classé qu'à la suite de nos grands moralistes. On peut écrire l'histoire de la littérature française en le passant complètement sous silence, comme Nisard, ou en ne lui accordant qu'une mention nominale, comme Brunetière et Lanson. Dès lors, l'assertion de Nietzsche se justifie dans une certaine mesure, en ce sens que Chamfort est au nombre des rares écrivains français (Helvetius, S. Mercier, Tillier, Gobineau, par exemple) qui ont obtenu en Allemagne une fortune supérieure à celle dont ils jouissaient chez nous. Ce n'est point par une grande diffusion de son œuvre que cette faveur s'est manifestée, mais surtout par la séduction, et même par l'influence — restreinte ou légère, très visible pourtant — qu'il a exercée sur des personnalités aussi importantes que les Schlegel, Schopenhauer, Nietzsche.

Comment expliquer ce privilège? Évidemment, il y a dans la plupart des succès littéraires à l'étranger un élément fortuit, tel que l'heureuse rencontre d'un critique en renom ou d'un traducteur habile qui s'éprend de l'œuvre et la met en lumière. Cet élément s'est trouvé pour Chamfort dans les articles d'A. G. Schlegel. Mais les explications rationnelles ne font pas défaut. Les Schlegel, et plus particulièrement Frédéric, à leurs débuts, ont goûté dans Chamfort sa manière fragmentaire, ses

Digitized by Google	Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

saillies spirituelles, ironiques, ses tendances plus ou moins subversives, son dédain des préjugés, des conventions sociales, la désinvolture avec laquelle cet aristocrate « jouait » avec les mots et les principes. Schopenhauer se retrouvait un peu dans la misanthropie de Chamfort, Nietzsche dans son esprit hautain et dans l'art avec lequel il pratique ce que R. de Gourmont appellera la « dissociation des idées ». Tous s'accordaient pour aimer son style alerte, net, définitif, unissant l'élégance à la vigueur, qualités qui ont pour le lecteur allemand l'attrait piquant de la nouveauté, — sa littérature nationale ne lui offrant que peu d'exemples d'une prose analogue.

I.

On sait combien est secondaire, médiocre même, la valeur des œuvres de Chamfort, en dehors de ses « carrés de papier » posthumes. Néanmoins, dès son vivant, il eut de bonne heure quelque notoriété en Allemagne. Son acte en vers, *la Jeune Indienne*, représenté pour la première fois à la Comédie-Française le 30 avril 1764, fut traduit en allemand et joué à Hambourg en novembre 1768, puis à Francfort, Mayence et Cologne en 1775[1]. Grimm, dans sa *Correspondance*, avait justement qualifié cette pièce d' « ouvrage d'enfant » (l'auteur atteignait à peine vingt-quatre ans). Pour expliquer son succès cosmopolite (elle fut traduite aussi en hollandais, en italien), il faut tenir compte du prestige exercé par le répertoire français ainsi que du thème fort à la mode exploité par Chamfort : célébration de l'état de nature et satire des conventions sociales.

Mais arrivons au véritable début de Chamfort en Allemagne[2]. Après sa mort, survenue le 13 avril 1794, son ami Ginguené avait publié, en 1795, ses œuvres complètes et posthumes, en

1. Liste des ouvrages représentés au Théâtre national de Hambourg en 1767-1768, donnée en appendice à la *Dramaturgie* de Lessing (*Deutsche Nat. Lit.*, vol. 67). — *Der Teutsche Merkur*, de Wieland, septembre 1775.

2. La présence en Allemagne, dans les rangs de l'Émigration française, de plusieurs anciens amis et appréciateurs de Chamfort, tels que Sénac de Meilhan et surtout Tilly, peut avoir contribué à la diffusion de sa renommée. Le poète et traducteur alsacien Pfeffel donne, d'autre part, dans la *Flora* de Cotta, en 1795 (t. IV, p. 79 et 89), des *Pensées détachées* traduites de Chamfort. (F. B.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quatre volumes. Dans la *Ienaische Allgemeine Zeitung*, des 27, 28 et 29 octobre 1796, G. Schlegel consacrait trois grands articles à cette publication. Alors âgé de vingt-neuf ans, il s'était acquis déjà une réputation comme critique, poète et traducteur poétique, notamment par sa collaboration aux *Horen* et à l'*Almanach des Muses* de Schiller. Ses articles sur Chamfort sont un assez bon morceau de critique et méritent d'être consultés, aujourd'hui encore, autrement que par curiosité rétrospective[1]. Toutefois, le recul du temps leur a manqué un peu : Schlegel, encore sous l'impression du succès recueilli par les œuvres académiques et dramatiques de Chamfort, s'en exagère l'importance, sinon le mérite, et il leur affecte le plus grand nombre de ses trente-deux pages. D'autre part, ne voyant la personne de Chamfort qu'à travers les lunettes bienveillantes et discrètes de Ginguené, il ne discerne pas suffisamment que son caractère envieux, ses ambitions inassouvies, sa santé minée par une triste maladie doivent entrer en compte dans une juste analyse de ses réflexions amères et chagrines.

Signalons les points les plus intéressants dans ces articles de G. Schlegel. Sur le théâtre et les poésies de Chamfort, il montre une indifférence assez indulgente. Mais il s'arrête longuement à ses discours académiques, surtout à l'*Éloge de Molière* et à celui de La Fontaine. Sans aller jusqu'à l'admiration, il attache trop de valeur à ces œuvres de concours, où la préoccupation dominante de l'auteur a été visiblement d'agréer à son jury, fût-ce par des affectations quelque peu surprenantes de rigorisme moral ; par exemple, lorsqu'il fait (dans l'*Éloge de La Fontaine*) des réserves sur « la philosophie audacieuse de Montaigne, souvent libre jusqu'au cynisme », et lorsqu'il glorifie avant tout dans Molière « le moraliste en action » et « le plus aimable précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate ». Ici, Schlegel conteste, en termes modérés et judicieux, que le but des œuvres d'art doive être de propager la morale. Il est moins bien inspiré quand il ne dissimule pas que la réputation de Molière lui semble surfaite : on sait jusqu'où il ira dans cette voie[2]. A l'égard de La Fontaine, Schlegel est

1. Ils sont reproduits dans les *Œuvres complètes* de G. Schlegel, éd. Böcking, t. X. Leipzig, 1846.
2. Cf., dans la *Revue de littérature comparée* de 1922, l'article de M. J.-J.-A. Bertrand sur *A. W. Schlegel critique de Molière*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plus équitable, plus sensé. S'il ne voit chez lui qu'une modeste originalité, il s'accorde avec Chamfort pour lui reconnaître « la grâce de la soudaineté », un art sans apprêt, une délicatesse merveilleuse et, contrairement à l'avis de Voltaire, le don de la description.

Abordant enfin l'analyse des œuvres posthumes de Chamfort, Schlegel se montre, en somme, critique juste et clairvoyant. Il dit qu'au milieu d'anecdotes amusantes, de saillies spirituelles, on y rencontre aussi de nombreuses « remarques, observations et maximes qui sont dignes d'un très sérieux examen; et, dans maintes d'entre elles, sous une forme légère, se cache avec séduction la profondeur de la pensée ». Les excès d'amertume ne l'ont que peu ou point choqué; il estime que Chamfort n'a pas voulu généraliser et n'a visé que « le grand monde », peu édifiant, qu'il avait eu l'occasion d'observer. Il le considère comme plus optimiste que La Rochefoucauld, qui ne croit à aucun ressort désintéressé dans l'amour et la vertu : « Ses sentiments préservaient Chamfort contre une telle incrédulité, bien qu'il puisse être égalé à La Rochefoucauld dans le talent de découvrir jusqu'aux plus petites faiblesses. Il ne confond jamais la nature humaine avec la déformation résultant des institutions défectueuses de la société. » On le voit, G. Schlegel était alors un bon *rousseauiste*. Il ajoute que Chamfort, même en exprimant les vérités les plus dures, le fait presque toujours avec « une misanthropie aimable et de bonne humeur » et se contente ordinairement d'employer « avec grand succès l'arme de la plaisanterie, si prisée par lui. »

Incidemment, Schlegel fait un rapprochement curieux. Il cite cette maxime de Chamfort :

En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit. Il plairait sans étonner. Mais il étonne et il plait. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

« Ce paragraphe, dit Schlegel, et celui qui précède (« La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature... ») contiennent le germe de l'explication du *naïf*, que Schiller (*Horen*, 1795) a si magistralement développée avec une profondeur philosophique. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dans cette remarque ingénieuse, mais qui ne s'imposait nullement, n'y avait-il pas quelque malice à l'égard de Schiller? Les rapports de G. Schlegel avec lui commençaient à s'altérer, principalement par suite de l'antipathie que son frère Frédéric inspirait à l'illustre poète. Assurément, il ne pouvait être question d'insinuer que Schiller avait puisé dans Chamfort; la chronologie s'y opposait. Mais c'était enlever un peu à sa théorie le mérite de la nouveauté.

Après avoir donné de nombreuses citations de Chamfort (la plupart en français, car, dit-il, la *pointe* perdrait trop en traduction), Schlegel termine son dernier article en mentionnant que deux traductions allemandes des *Maximes* sont annoncées déjà[1]. Il estime que l'entreprise est non seulement difficile, mais presque superflue, le recueil de Chamfort étant, pour partie, de nature à n'intéresser que les lecteurs familiers avec la civilisation et la langue française. « Du reste, on peut se procurer l'original dans les librairies allemandes, et à un prix qui n'est relativement pas élevé. »

Guillaume Schlegel a donc été l'introducteur de Chamfort auprès de l'Allemagne littéraire; mais il paraît s'en être bientôt désintéressé, et ses écrits ultérieurs n'en font pas mention, sauf un bref rappel de l'*Éloge de Molière* dans les *Dramaturgische Vorlesungen*. Toutefois, comme on verra plus loin, il s'est peut-être souvenu de Chamfort, au point de vue de la forme, dans tel ou tel de ses aphorismes de l'*Athenäum*.

En revanche, Chamfort produisit une impression beaucoup plus considérable sur Frédéric Schlegel, qui, s'étant transféré de Dresde à Iéna en août 1796, a dû assister à l'élaboration des articles de son frère aîné. Frédéric, alors âgé de vingt-quatre ans, était encore dans la première phase de ses multiples évolutions. Il semblait s'être voué spécialement à l'étude des littératures anciennes, et surtout de la poésie grecque, sous l'in-

1. D'après le *Kayser-Lexikon*, une seule de ces traductions a paru : *Chamforts Maximen, Charakterzüge und Anekdoten*, par N. P. Stampoel. Leipzig, [illegible]. Une édition française des *Pensées, maximes et anecdotes* a été publiée à Dresde en [illegible]. C'est seulement en 1906 que paraîtra une seconde traduction : *Aphorismen und Anekdoten* (Munich, collection dite *Fruchtschale*). On ne peut guère compter à l'actif de Chamfort un recueil de *Sprüche* (Dresde, [illegible]) où Max Ring lui a réservé quelques pages en compagnie de La Rochefoucauld, Lichtenberg, Jean Paul et Börne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fluence des œuvres de Winckelmann et de Herder. Dès l'âge de vingt-deux ans, il avait conçu le projet d'écrire une grande histoire de la poésie des Grecs et des Romains, comme pendant à l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de Winckelmann, et il venait d'en publier des fragments. En réalité, la philologie et l'histoire y tenaient parfois moins de place que les préoccupations esthétiques, morales et politiques, les rapprochements ou plutôt les oppositions avec la littérature moderne. On pouvait déjà y discerner confusément, en germe, plusieurs des futures théories romantiques de l'auteur : aspiration vers un art plus élevé et plus libre que celui du rationalisme plat et étroit de l'*Aufklärung;* fusion de la poésie avec les arts et leur confusion avec la vie réelle; émancipation de la femme; républicanisme vague et idéal. D'un autre côté, dès l'année 1795, Frédéric avait été très attiré par la philosophie de Fichte, et cette influence allait être fort accrue par le contact personnel avec le philosophe, à Iéna. Notons, à ce propos, le fameux aphorisme 216 qu'il écrira dans l'*Athenäum*[1], en 1798 : « La Révolution française, la *Doctrine de la science* de Fichte et le *Wilhelm Meister* de Gœthe sont les plus grandes tendances de ce temps. »

Au premier abord, un esprit hanté à la fois par la beauté grecque, par le subjectivisme fichtéen, par des aspirations d'idéal et de synthèse, semble peu prédisposé à s'éprendre de Chamfort. Mais cet esprit était éminemment souple, réceptif, pourvu de divers compartiments. Ainsi, F. Schlegel avait témoigné, de bonne heure, son goût pour la vivacité et la légèreté de l'esprit français du XVIIIe siècle. Dans ses lettres de Leipzig à son frère, du 21 juillet et du 26 août 1791[2], il dit que, concurremment avec la lecture de Heydenreich, Bouterweck, Klinger, Fleming, Schiller, il a pratiqué celle de Voltaire : « Je veux l'étudier encore de près; c'est un grand homme, ou, plus exactement, un homme supérieur (*ein superieurer Mann*)... Son esprit (*Witz*) montre le rapport qui se produit entre les choses

1. Les fragments du *Lyceum* et de l'*Athenäum* sont cités d'après J. Minor, et avec le numérotage qu'il leur donne (Fr. Schlegel, *Seine prosaischen Jugendschriften*, Wien, 1882).

2. Fr. Schlegel, *Briefe an seinen Bruder Aug. Wilhelm*, éd. Walzel. Berlin, 1890.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dans cette remar de bonne humeur; sa
lement, n'y avait-il dans le genre sérieux, elle
Les rapports de G. plus tard, dans le frag-
principalement pa admiration pour l'esprit et
inspirait à l'illust e Champagne! » Comme
tion d'insinuer qu amfort, on peut remarquer
nologie s'y oppos sprit très mordant : « Ma
mérite de la nouv (*Kann Dolche reden*) »,
Après avoir do 1792, à propos d'une
plupart en fran a dans ce mot une
duction), Schleg qui compare la plaisante-
que deux tradu parer la sienne à un stylet).
déjà[1]. Il estim attraction pour l'esprit de
mais presque s pour son style vif et pré-
tie, de nature ait lui-même, comme il le
civilisation et à Guillaume, que sa prose
curer l'origin arte, de fini.
n'est relativem influence de Chamfort va
Guillaume empresse d'adopter le genre
auprès de l'A en effet, le plus adéquat
désintéress u ordonnées, alors en fer-
un bref rapp e genre était le plus com-
Vorlesungen aresseux, mais trop mobile
peut-être s ue haleine.
dans tel ou publiés en 1797 dans le
En revan ue éphémère du musicien et
plus consid es de Schlegel où la marque
de Dresde ement. Ces fragments, étant
articles d aire et à l'esthétique, n'offrent
ans, était fond, avec les maximes de
lutions. Il par leur brièveté, par leur
ratures an alités qui ne se rencontraient
Donnons seulement deux
forme : « Le critique est un
donc avoir plus d'un esto-
comme un instrument de ven-

1. D'apr... témoignage significatif dans *forts Marin*... *Deutschland des XVIII. Jahrhunderts.* 1795. — Un... à Dresde e... duction : *Ap*... ne peut gu... 1874), où M... foucauld. I...

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

…ance, est aussi ignoble que l'art comme moyen de chatouiller les sens » (51).

Mais retenons surtout les trois fragments du *Lyceum* que Schlegel consacre spécialement à Chamfort, et où il nous dira lui-même ce qu'il y a trouvé et ce qu'il n'y a pas trouvé. Voici, d'abord, le portrait d'ensemble :

Chamfort était ce que Rousseau aurait bien voulu paraître, un vrai cynique, et, dans le sens des Anciens, plus philosophe que toute une légion d'arides philosophes d'école. Quoiqu'il eût commencé, à ses débuts, à s'accointer avec les gens de noblesse, il vécut pourtant libre, comme il mourut aussi, librement et avec dignité, et il méprisa la gloriole de grand écrivain. Il fut l'ami de Mirabeau. Son legs le plus précieux consiste dans des saillies et remarques sur la sagesse dans la vie; un livre pétillant d'esprit du meilleur aloi, plein de sens profond, de douce sensibilité, de mûre raison, de mâle vigueur, avec des traces intéressantes de passion très vive; le tout dans une forme rare et parfaite. Sans comparaison, le premier et le plus élevé parmi les livres de ce genre » (111).

Sans examiner si Frédéric ne pousse pas un peu loin l'admiration, tant pour l'écrivain que pour l'homme, arrêtons-nous seulement au mot *cynique*. C'était alors un grand éloge dans sa bouche. Vers la même époque, il célébrait le *cynisme* de Lessing. Comme il se plaît à donner au mot un sens arbitraire, il faut recourir aussi à sa propre définition :

... l'essence du cynisme est de préférer la nature à l'art, la vertu à la beauté et à la science, de regarder l'esprit sans se soucier de la lettre à laquelle le stoïcien reste fermement attaché, de mépriser absolument tous les biens matériels et tout le brillant que peut donner la politique, de maintenir bravement les droits de la libre et indépendante volonté... (16. *Athenäum*).

Le fragment suivant du *Lyceum* (50) témoigne que Schlegel, non sans raison, n'étendait pas son admiration aux facultés poétiques de Chamfort :

Qu'il est profondément enraciné chez l'homme, ce penchant à généraliser ses particularités nationales ou individuelles! Chamfort lui-même dit : « Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme qui en a quelquefois assez peu; et c'est ce qu'on appelle talent. » Est-ce un lieu commun chez les Français?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dernier aphorisme sur Chamfort a trait
laquelle Schlegel et les romantiques
importance :

hamfort, que la plaisanterie (*Witz*) est une
bilité du bonheur, comme un petit divi-
banqueroutière prétend nous dédom-
du bien suprême qu'elle nous devait,
coup plus heureuse que celle de Shaftes-
santerie la pierre de touche de la vérité,
selon lequel l'ennoblissement moral est
Witz est un but en soi, comme la vertu,
genial paraît avoir senti la valeur infi-
a philosophie française ne suffit pas pour
, il cherchait instinctivement à rattacher
était, d'après sa philosophie, le suprême
sage doit être toujours *en état d'épigramme*
tant que maxime, belle et vraiment cynique

Witz de Chamfort est moins compli-
mais plus constamment spirituel, que
Chez le premier, l'esprit de saillie con-
des rapprochements contradictoires ou
moins comiques. C'est ainsi que le
comprenait, et que Voltaire, Marmontel
les traits d'esprit. Telle est aussi la
et Lichtenberg pratiquaient le *Witz*, et
que le mot a conservée en Alle-
prenons deux exemples dans Chamfort :
d'être généreux, comme on a des che-
dentelles. » — « Il en est du bonheur
moins compliquées sont celles qui se

du *Witz* chez Schlegel, il est presque
définir, tant les définitions qu'il en
une seule période de quelques tri-
variées, obscures, médiocrement
ments du *Lyceum*, il l'appelle tour
de société, de salon (*geselliger*
une explosion de l'esprit renfermé;

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

une décomposition de matières intellectuelles; une génialité fragmentaire. Dans l'*Athenäum*, il considère comme une grosse erreur de le restreindre à l'esprit de société; le *Witz* le meilleur possède une force foudroyante, une richesse infinie, une forme classique qui jetteraient un froid dans la conversation et qui demandent à être écrites comme des lois. C'est le cas de rappeler ce que Guillaume disait alors de son frère à Schleiermacher : « En définitive, tout son génie se borne à sa terminologie mystique[1]. » Si l'on veut absolument condenser tout ceci en une formule approximative, le mieux paraît être de dire avec Erich Eckertz que pour les romantiques le *Witz* change d'acception et devient plutôt un caprice (*Willkür*) puissant et génial[2].

Pour conclure sur ce point, Frédéric a goûté la plaisanterie, les saillies de Chamfort, mais il ne les a pas imitées, du moins dans ses écrits, d'où l'on ne pourrait extraire que de bien rares exemples de *Witz* proprement dit. Toutefois, il a dû s'en inspirer dans sa conversation, qui, d'après les témoignages, était pleine de verve, de recherche d'esprit. Une de ses relations berlinoises, Paul Unger (parent de l'éditeur), l'appellera : *Der Chamfortierende*[3]. Henri Steffens, qui le connut à Iéna, pendant l'été 1799, nous dit dans ses *Souvenirs :* « Son esprit (*Witz*) était inépuisable; ses traits portaient juste. Il était de ceux qui savent apprécier l'esprit. A cet égard, il attribuait à Chamfort une importance particulière[4]. »

En juillet 1797, Frédéric quitte Iéna pour Berlin, où il ne tarde pas à fonder, de concert avec son frère, la revue semestrielle *l'Athenäum*, dont le premier numéro parut vers Pâques 1798, et dont l'existence, toujours précaire, se termina avec l'année 1800. L'influence de Chamfort y est beaucoup moins sensible que dans le *Lyceum*. Les 451 fragments de l'*Athenäum* ont, en général, une forme moins concise, moins dégagée, que ceux du *Lyceum*. Ils sont souvent très développés; quant au fond, la philosophie et l'esthétique prennent une place de plus en plus dominante. Cependant, la manière chamfortienne sub-

1. W. Dilthey, *Aus Schleiermacher's Leben*, t. I, p. 71. Berlin, 1861.
2. *Heine und sein Witz*. Berlin, 1908.
3. Dans une lettre du 5 octobre 1798, citée par Haym, *Romantische Schule*, p. 247.
4. *Was ich erlebte*, t. IV, p. 304. Breslau, 1841.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] en maint endroit, témoin l'aphorisme 5, où elle est [illegible] une certaine réminiscence d'idée : « Ce qu'on [illegible] bonne société n'est le plus souvent qu'une mosaïque [illegible] bien façonnées (*eine Mosaik von geschliffenen* [illegible] » Dans l'aphorisme 82, Chamfort est cité nom- [illegible] Se référant à sa division des amis en trois classes, [illegible] par analogie, qu'il y a trois sortes de définitions [illegible] « Celles qui éclaircissent plus ou moins, celles [illegible] rien et celles qui obscurcissent tout. » Du [illegible] a composé la grande majorité des fragments [illegible], son frère en a fourni de nombreux, et Schleier- [illegible] Novalis, ont collaboré aussi pour une part appréciable. [illegible] fragments de Guillaume, clairs, concis, souvent élégants [illegible] se rapportent à la littérature et aux arts. Ils [illegible] Chamfort que par la manière aphoristique, adoptée [illegible] de Frédéric. Citons deux d'entre eux, qui ne [illegible] lieu à des rapprochements, mais qui n'auraient [illegible] pas été désavoués par Chamfort : « Les poètes sont [illegible] Narcisses. » — « Annoter une poésie, c'est faire [illegible] d'anatomie sur un rôti » (132 et 40).

[illegible] ensemble, les fragments de Schleiermacher, phi- [illegible] moraux ou religieux, n'ont subi aucune influence [illegible] ni au fond, ni dans la forme. Mais leur auteur, [illegible] incité par Frédéric, son compagnon d'exis- [illegible] époque, a lu et médité Chamfort, comme l'at- [illegible] passages suivants : « La patience est à l'égard [illegible] de Chamfort ce que la religion est à la [illegible]

[illegible] appelle souvent l'amour, c'est seulement une [illegible] de magnétisme... » Ceci n'est-il pas une [illegible] contact de deux épidermes » ? (340).

[illegible] on ne s'étonnera pas que ses fragments, [illegible] et parfois mystérieux, ne présentent pas la [illegible] Chamfort.

[illegible] exposé, le bilan essentiel de Chamfort [illegible] la vive sympathie qu'il a inspirée à [illegible] qu'il a pu procurer à son esprit [illegible] la forme aphoristique dont il lui a [illegible] Mais, sans trop s'aventurer, il semble

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

légitime d'aller un peu plus loin et d'attribuer par surcroît à Chamfort, si étrange que cela paraisse à première vue, une légère contribution aux théories du romantisme allemand.

On sait que l'une des principales est l'*Ironie*. Comme l'a définie M. Basch dans sa *Poétique de Schiller*, elle consiste pour le poète à planer au-dessus de son sujet et au-dessus de lui-même, à ne jamais être la dupe des événements et des personnages qu'il représente, à garder toujours conscience de l'irréalité de ses conceptions, enfin à sourire du lecteur qui se laisse prendre à ce jeu, et de lui-même qui s'y consacre. D'où Frédéric a tiré cette singulière conclusion, entre autres, que, « pour bien écrire sur un sujet, il faut ne plus s'intéresser à lui » (*Lyceum*, 37). Assurément, ce n'est pas à Chamfort qu'il doit cette théorie. L'ironie socratique lui a fourni le point de départ; puis il l'a complétée, transformée sous l'inspiration de la doctrine de Fichte, interprétée avec une certaine exagération : le non-moi ou le monde ne possède aucune réalité; ce n'est qu'une illusion, un produit toujours variable du moi. Dans le sens de cette ironie romantique, Chamfort a plusieurs maximes où Schlegel a pu voir une confirmation de sa théorie et trouver quelques suggestions. Exemples : « Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin et la société comme la planche sur laquelle il saute... » — « C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre... »

Une autre thèse chère aux romantiques, c'est l'apologie des passions, et spécialement la proclamation des droits absolus de l'amour. D'une manière générale, Chamfort prisait les passions comme un aliment nécessaire de la vie :

Le philosophe qui veut éteindre ses passions ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

Sur l'amour constituant des droits au-dessus de tout, reproduisons le passage célèbre :

Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'un à l'autre, *de par la nature*, qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines.

Comme corollaire, un trait commun de Chamfort avec les romantiques, c'est le mépris, sinon du mariage absolument, du moins de la généralité des mariages. Là-dessus, Chamfort est intarissable en réflexions, en malignes anecdotes, et il déclare que le « mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue ». A leur tour, Frédéric et ses amis tiendront que « la plupart des mariages sont de simples concubinats. » (*Athenäum*, 34).

Enfin, sur les droits du génie, Chamfort s'est exprimé en termes conformes au *credo* romantique, dérivé sur ce point, comme sur d'autres, de celui de la *période des génies* :

Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle, pour l'ordinaire, condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale...

Il semble bien que cette maxime ait inspiré le fragment 425 de l'*Athenäum* (trop long pour être cité intégralement), où Frédéric dit que les esprits indépendants et forts sont inévitablement amenés à commettre des excès, en raison soit de la vivacité de leurs sentiments, soit de leur indifférence pour les lois positives et la morale conventionnelle. « Il en résulte que le populaire tient pour des coupables ou pour des types d'immoralité ceux qui, aux yeux de l'homme vraiment moral, appartiennent à ces exceptions extrêmement rares qu'il peut considérer comme des êtres de son espèce, comme des concitoyens de son univers. Qui ne pense ici à Mirabeau et à Chamfort? »

La phase « chamfortisante » de F. Schlegel devait prendre fin avec l'*Athenäum*. Déjà, dans la dernière année de cette publication, en 1800, son déclin est très apparent. Les 155 fragments du dernier tome, intitulés *Ideen*, émanant tous de Frédéric, conservent encore, pour la plupart, l'allure de l'aphorisme, mais leur inspiration mystique, vaguement religieuse, indique chez l'auteur une évolution qui l'éloignait singulièrement de Chamfort. Quant à *Lucinde*, composée en 1799, son style et son érotisme n'ont rien de commun avec ceux du moraliste pari-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sien. Vers le même temps, ou peu après, d'autres courants ou d'autres engouements devaient rendre Frédéric indifférent ou même hostile à la littérature française moderne, en général, comme aussi l'amener à délaisser la forme aphoristique : il se passionne pour Dante, Cervantes, Calderon, Shakespeare; il fait un cours de philosophie à Iéna; il poétise pour le *Musen-Almanach* de Guillaume Schlegel et de Tieck; enfin, il compose son *Alarcos*, téméraire et faible essai de drame eschylien-caldéronien. Et nous renonçons à suivre au delà de 1802 les développements ou transformations de cet esprit génial, mais inconstant, tourmenté et trop universel. Constatons seulement que dans ses *Lectures sur l'histoire de la littérature*, faites à Vienne en 1812, où il donne une vingtaine de pages à la littérature française du XVIII[e] siècle, il parle de Voltaire, de Rousseau, de Diderot (le seul qui soit traité avec bienveillance) et même d'Helvetius, mais il ne dit pas un mot sur Chamfort. Pour le lui reprocher, il faudrait être bien sévère. Devenu ardemment catholique et conservateur (très sincèrement, comme le reconnaît H. Heine lui-même), en faveur auprès de la Cour de Vienne, Frédéric ne pouvait faire l'éloge d'un écrivain révolutionnaire, et, d'un autre côté, il aura tenu sans doute à ne pas médire de celui qui avait été naguère son favori et parfois son modèle.

II.

Il nous faut revenir un peu en arrière pour parler de Lichtenberg (1742-1799), puisque la qualification de *Chamfort allemand* lui a été appliquée ici et là. Elle remonte à Stendhal (*Histoire de la peinture en Italie*, chap. CVI) : «... Il vaudrait bien mieux invoquer l'ombre de Lichtenberg et lui demander un mot spirituel pour chaque tableau. » Et Stendhal ajoute en note : « C'est l'esprit de Chamfort qui est entré dans un professeur allemand et qui a commenté le divin Hogarth. » Stendhal ne se doutait pas que l'*Explication détaillée des gravures de Hogarth* est un des moindres titres littéraires de Lichtenberg, qui ne cesse de répéter dans sa correspondance que c'est un ouvrage composé *pro victu*. Au surplus, Stendhal ne devait connaître du texte de Lichtenberg que la première des cinq

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

raisons, la seule qui eût été traduite en français. Néanmoins, ce rapprochement fait par lui entre Chamfort et Lichtenberg, quoique ne paraissant dû qu'à une vague intuition, ou peut-être à un on dit, n'est pas absolument dépourvu de vérité. Entre ces deux humoristes, il y a d'abord ce trait commun qu'ils doivent l'un et l'autre leur renommée essentielle à un recueil posthume d'aphorismes écrits au jour le jour. En outre, on a la surprise de rencontrer, de loin en loin, chez Lichtenberg un quelque chose à la Chamfort, et réciproquement. Mais ce ne sont que des correspondances fortuites entre esprits contemporains, plus ou moins acquis ou accessibles à l'incroyance et au matérialisme, ayant un profond mépris des sots et un goût très vif pour la raillerie. Quant à une imitation quelconque, les dates et les circonstances en excluent matériellement l'hypothèse, pour l'un comme pour l'autre. Lichtenberg seul a eu, deux ou trois ans avant sa mort, une connaissance de Chamfort, fugitive et limitée. Dans ses *Cahiers*, où il a coutume de noter ses lectures avec de nombreux extraits de celles qui l'ont intéressé, il mentionne une seule fois Chamfort, « cet homme célèbre par son esprit » (*der berühmte witzige Kopf*), pour citer, en allemand, son mot sur les trois sortes d'amis : « Ceux qui vous aiment, ceux qui ne se soucient pas de vous, et ceux qui vous haïssent. » — « Très vrai ! » ajoute Lichtenberg[1]. Cette mention a été faite en [illegible], mais à une date non précisée; on peut donc se demander si Lichtenberg ne s'est pas borné à lire les articles de Ginguené, publiés fin octobre, dans lesquels le mot en question est cité en français.

Quoi qu'il en soit, comme en cette dernière période de sa vie Lichtenberg réservait de plus en plus son attention à la physique et, d'autre part, à la philosophie kantienne, ce contact indirect avec Chamfort n'a pas exercé la moindre influence sur lui. Ses quelques aphorismes dans la manière de Chamfort remontent tous, et incontestablement, à une époque antérieure à la publication Ginguené.

En dépit des ressemblances accidentelles, peu nombreuses, il y a de profondes différences entre le professeur de Göttingue et Chamfort. Le premier a l'intelligence beaucoup plus pénétrante, une introspection plus subtile et plus sincère; sa

1. Stolpe, t. I, p. 199, 2e éd. Gotha, 1844.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

causticité d'esprit ne l'empêche pas d'avoir le caractère foncièrement bon. En revanche, la supériorité du moraliste parisien est d'avoir eu un champ d'observations sociales et mondaines bien plus étendu, et spécialement d'avoir pu étudier des échantillons du sexe féminin plus élégants et plus compliqués.

III.

Dans la période comprise entre les Schlegel et Schopenhauer, nous ne voyons rien à enregistrer à l'actif de Chamfort. Cette lacune, et d'autres ultérieures, s'expliquent assez naturellement. En effet, notre écrivain (qui, même en France, a subi des éclipses) n'est pas de ceux qui puissent attirer d'une manière constante l'attention du public étranger, soit par leur éclatante renommée, soit par leur apport de matériaux nouveaux. Il n'a donc obtenu que des succès sporadiques, intermittents, des adhésions individuelles. Comptons comme un de ses grands honneurs celui d'avoir été au nombre des amis français du « Bouddha de notre temps », à un degré moindre, cependant, que Voltaire ou Helvetius. Schopenhauer n'est venu à Chamfort que tardivement. Une parenthèse ajoutée par lui au § 493 des *Neue Paralipomena* nous apprend qu'il ne le connaissait pas encore en 1821, c'est-à-dire à l'âge de trente-trois ans, alors qu'il avait publié en 1817 la première édition de son ouvrage capital. Il ne commence à faire mention de Chamfort que dans la partie complémentaire, parue en 1844. Cette constatation chronologique suffit pour exclure toute recherche d'une influence de Chamfort sur ses doctrines proprement dites et sur son style qui, dès sa trentième année, avaient acquis déjà leur caractère définitif. D'ailleurs, même à supposer que l'on prétende extraire des aphorismes décousus (et parfois contradictoires) de Chamfort un système de morale ou de philosophie de la vie, il en ressortirait une différence fondamentale entre lui et Schopenhauer. Au point de vue spéculatif, le premier est à classer parmi les optimistes, puisque en disciple de Rousseau il croit, sauf contradictions passagères, à la bonté de la nature avant sa corruption par l'état social et à l'efficacité d'une révolution pour rendre le bonheur à l'humanité. Le second est l'apôtre du pessimisme absolu; en outre, il a l'horreur des révolutions. On cherche donc en vain

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à s'expliquer l'assertion de Faguet dans sa notice sur La Rochefoucauld : « Schopenhauer en Allemagne s'empare des plus profondes idées de Chamfort, sans le citer suffisamment, et il construit sur elles tout un système de découragement et de désespérance universelle. »

Néanmoins, la prédilection de Schopenhauer pour Chamfort est facile à comprendre. Il appréciait son esprit, mordant comme le sien. Il rencontrait chez lui de nombreuses réflexions qui correspondaient à son mépris des hommes, à sa haine des sots, à sa mésestime pour les femmes, à son humeur chagrine et solitaire. Aussi en a-t-il fait, *passim*, une dizaine de citations, au moins (Voltaire en compte une soixantaine, Rousseau vingt-cinq environ, Helvetius dix-sept), et il lui a même emprunté le *motto* de ses *Aphorismes pour la sagesse dans la vie :* « Le bonheur n'est pas chose aisée; il est très difficile de le trouver en nous et impossible de le trouver ailleurs[1]. » D'après son biographe Gwinner, il aimait particulièrement à invoquer les maximes suivantes :

Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la sagesse était la crainte de Dieu; moi, je crois que c'est la crainte des hommes. — Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. (Ce dernier aphorisme, donné par Ginguené dans sa notice, ne se trouve pas dans Chamfort; mais c'est le résumé de plusieurs autres, très analogues).

Il serait oiseux de reproduire ici toutes les citations ou mentions que Schopenhauer a faites de Chamfort, d'autant plus que leur recherche est aisée à l'aide des index. Ne retenons que le célèbre chapitre de la *Métaphysique de l'amour sexuel*, auquel Chamfort paraît bien avoir fourni mieux qu'une citation. Quoiqu'on l'ait quelquefois traité de hors-d'œuvre, ce chapitre constitue dans l'édifice une pièce homogène et nécessaire. A l'appui de sa thèse que le monde, créé et régi par la volonté aveugle, est absolument mauvais, Schopenhauer veut démontrer l'inanité des valeurs de la vie. Venant à examiner l'amour, il ne voit en lui qu'une manifestation du principe fondamental qu'il a posé. L'amour n'est qu'un instrument de cette volonté, un stra-

1. La Rochefoucauld avait dit : Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs » (max. 571, éd. Gilbert).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tagème dont la nature se sert pour amener l'individu à servir aux fins de la propagation de l'espèce. C'est là une théorie bien schopenhauérienne et qui offre, dans son exposé comme dans son principe, toute la somme de nouveauté que pouvait comporter un sujet aussi éternellement humain. Schopenhauer a eu raison de dire : « Le sujet s'est objectivement imposé à moi, et il est venu de lui-même prendre place dans l'ensemble de ma conception du monde. » D'ailleurs, il a soin d'énumérer ceux qui avaient abordé la question : Platon, Rousseau, Kant, le physiologiste Platner. En réalité, Platon était le seul qui eût des titres sérieux de devancier, particulièrement en raison du discours de Diotima dans le *Banquet :* « L'objet de l'amour, ce n'est pas la beauté, mais la génération..... » Chamfort, pour avoir dit que « la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce », devait-il être adjoint à cette liste de théoriciens? Il n'y avait pas lieu, ce semble. Par parenthèse, s'il a eu le mérite d'exprimer en termes frappants cette idée dans deux ou trois de ses aphorismes, Chamfort n'a pas eu celui de la révéler. Sans remonter jusqu'à Platon, elle se trouvait dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Génération :* « L'auteur de la nature a voulu porter l'homme par l'attrait du plaisir à travailler à se reproduire. » On lit aussi dans Voltaire parlant de l'Être éternel :

C'est la marque la plus chère de sa puissance d'avoir créé le plaisir et d'avoir, par ce plaisir même, perpétué tous les êtres sensibles (*Dictionnaire philosophique*, article *Arot et Marot*).

Ce qui laisse présumer qu'au XVIII^e^ siècle c'était presque un lieu commun, sans que nul y eût encore vu grande matière à métaphysique.

Mais ce qu'il paraît juste de revendiquer pour Chamfort, c'est d'avoir inspiré à Schopenhauer un développement épisodique. En effet, l'aphorisme dont le début vient d'être rappelé continue ainsi :

Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins... La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire, et voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Marc-Aurèle et son palefrenier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Comparons Schopenhauer :

On est alors amené à s'écrier : A quoi bon tout ce bruit? Pourquoi cette agitation, cette fureur, ces angoisses et ces misères? Il ne s'agit simplement que de ceci : que chaque Hans rencontre sa Grethe.

Et Schopenhauer ajoute en note :

Je n'ai pu m'exprimer ici avec plus de précision ; je laisse au lecteur le soin de traduire cette phrase en langage aristophanesque.

Il y a là, évidemment, une imitation de Chamfort, d'ailleurs libre et condensée. Il est permis d'estimer que Schopenhauer, sans y être strictement tenu, aurait mieux fait de pousser le scrupule jusqu'à indiquer lui-même le rapprochement, dans une note. Il aura reculé, sans doute, devant la longueur de la citation complète. En tout cas, pour lui chercher querelle à propos de cette omission, il faudrait oublier non seulement quelle est la richesse de son propre fonds, mais aussi qu'il n'y a peut-être pas d'« écrivain plus loyal », comme dit Nietzsche (qui ajoute : « Sauf Montaigne »). Kuno Fischer lui a même reproché d'abuser des citations. Au surplus, Schopenhauer pouvait-il supposer que son public, si restreint à l'époque, ignorait Chamfort, alors surtout qu'à maintes reprises il le lui signalait? Et, dans le même chapitre, quelques pages plus loin, il cite, sans nécessité bien évidente, cette « remarquable déclaration de Chamfort » : « Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente..... » (Voir plus haut).

IV.

Nietzsche succède à Schopenhauer sur la liste des amitiés illustres que Chamfort a comptées en Allemagne. Dans son beau livre sur les *Précurseurs de Nietzsche*, M. Andler a consacré vingt pages à Chamfort. Il est vrai qu'elles constituent, en partie, une étude purement chamfortienne plutôt que comparative et, en partie aussi, une dissertation sur tout ce que Nietzsche aurait pu trouver dans Chamfort, s'il y avait regardé davantage ou autrement. Notre propos est simplement de cons-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tater ce qu'il y a trouvé. Si l'on nous reprochait un excès de prudence, un point de vue trop étroit, nous répondrions que, antérieurement à M. Andler, les historiens ou commentateurs les plus autorisés et les plus approfondis de Nietzsche n'ont accordé à Chamfort qu'une mention sommaire et très accessoire, si même ils ne le laissaient pas absolument de côté. Ainsi, Richard M. Meyer, dans son étude de sept cents pages[1], ne signale Chamfort qu'au sujet des petits dialogues que Nietzsche a introduits, ici et là, à son exemple. Et l'on ne saurait inculper le critique allemand d'avoir péché par un exclusivisme extra-littéraire, puisqu'il attribue à La Rochefoucauld une influence considérable sur le fond et la forme des aphorismes de Nietzsche.

Pour mettre en garde contre les exagérations, rappelons d'abord que Nietzsche, médiocrement doué pour les langues, n'a jamais su le français au point de le lire avec une aisance et une sûreté complètes[2]. Il ne pouvait donc prendre pour livre de chevet un auteur français, notamment Chamfort, chez qui le style est une valeur essentielle. S'il a fait, de temps à autre, exception pour Montaigne, c'est qu'il paraît avoir eu, le plus souvent, recours auxiliaire ou même exclusif à la traduction Titius. Nietzsche s'est initié à Chamfort pendant ses années de Bâle, alors qu'il voyait quotidiennement son ami le professeur de théologie Franz Overbeck, Français par sa mère et par sa première éducation, qui lui faisait la lecture de nos moralistes, les traduisant en allemand à livre ouvert. Mme Overbeck nous apprend que Nietzsche, vers 1876 ou 1877, « aimait le siècle de Louis XIV et haïssait la Révolution. Il blâmait Chamfort d'avoir frayé avec les hommes de la Révolution, et il ne voulait pas que son propre nom fût jamais nommé à côté de celui de Chamfort ». Boutade passagère, car Nietzsche, peu d'années plus tard, tout en faisant les mêmes réserves sur Chamfort révolutionnaire, lui témoignera une admiration et une sympathie presque enthousiastes.

Le nom de Chamfort ne se rencontre pas très fréquemment sous la plume de Nietzsche. En 1879, dans le *Voyageur et son*

1. *Nietzsche.* München, 1913.
2. C. A. Bernoulli, *Franz Overbeck und Nietzsche.* Iéna, 1908.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ombre (§ 214), il l'inscrit purement et simplement, à la suite Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargu parmi les auteurs de « livres européens ». En décembre 18 il écrit à Peter Gast que « ce doit être pour eux une quest d'honneur que d'être en communauté de sentiments sur Cha fort. C'était un homme de la même trempe que Mirabeau ». 1882, d'après ses œuvres posthumes, il a pris en note, s commentaire, le mot : « Tout homme qui, à quarante a etc.[1]. » Dans la *Volonté de puissance* (en 1887-1888), au § 3 spécialement affecté à la critique de La Rochefoucauld, lit : « Il est vrai que John Stuart Mill (qui appelait Cham le La Rochefoucauld plus *noble* et plus philosophique xviii° siècle) ne voit en La Rochefoucauld que l'observat sagace... » Nietzsche s'associait-il sans réserves à l'opinion Stuart Mill sur Chamfort? C'est peu vraisemblable, étant do l'éloge qu'il a fait ailleurs de La Rochefoucauld, et, comme va le voir, ce qu'il a dit de Chamfort lui-même.

Pour compléter la liste des citations, il reste le passag plus important, qui est le § 95 de la *Fröhliche Wissenc* (1881-1882), trop long pour être reproduit textuellem Chamfort y est caractérisé comme auteur et comme hom Sur le premier point, Nietzsche l'appelle : « Le plus spiri des moralistes... un homme riche en profondeurs et en tréf de l'âme, sombre, souffrant, ardent, un penseur qui jugea le nécessaire comme un remède contre la vie... » A cet éloge justifiable, Nietzsche ajoute un trait paradoxal et un détail torique tout fantaisiste :

Il apparaît bien plutôt comme un Italien, proche parent de D et de Leopardi, que comme un Français. On connaît les dern paroles de Chamfort : « Ah! mon ami, disait-il à Sieyès, je vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bron Ce ne sont sûrement pas les paroles d'un Français mourant.

Parlant de l'homme et particulièrement du révolutionn Nietzsche s'étonne qu'un tel connaisseur de l'humanité et foule se soit mis du côté de la foule, au lieu de se te l'écart dans un renoncement philosophique. Voici comme cherche à expliquer cette attitude de Chamfort : il y eut e

1. *Nachgelassene Werke*, *Werke*, XIV, p. 229. Leipzig, 1904.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

un instinct plus fort que sa sagesse, un instinct longtemps contenu, la haine de toute noblesse du sang, haine inspirée peut-être par l'amour de sa mère qu'il voulut venger.

Et voici que la vie et son génie, et, hélas ! surtout peut-être le sang paternel qui coulait dans ses veines l'avait induit à vivre dans les rangs de cette noblesse, à s'identifier à elle pendant de longues, longues années. Mais il finit par ne plus pouvoir supporter son propre aspect, l'aspect du « vieil homme » sous *l'ancien régime;* il fut saisi d'une passion violente de faire pénitence, et il revêtit le vêtement de la populace, comme une sorte de cilice[1].

S'il avait été mieux documenté, Nietzsche ne se serait pas livré à cette conjecture trop romanesque ; il aurait reconnu que, tout simplement, l'envie était le ressort principal du caractère de Chamfort. Dans un parallèle moral entre lui et Nietzsche, il y aurait là un contraste à signaler, Nietzsche étant une « âme noble, pure de toute envie », comme l'a dit M. H. Lichtenberger.

Il résulte de ces citations que Nietzsche a pris lui-même le soin d'indiquer ce qu'il voyait, ce qu'il aimait et ce qu'il regrettait dans Chamfort. Pour spécifier un peu plus, remarquons qu'il retrouvait dans son devancier français le même dédain de la morale traditionnelle, grégaire, les mêmes accès de misanthropie, de goût pour la solitude. Certains aphorismes de Chamfort pourraient être attribués à Nietzsche, n'était leur forme plus sobre et moins colorée. Ainsi :

« Toutes les vérités ne sont pas bonnes pour toutes les oreilles. » — M. disait qu'il y avait tels ou tels principes excellents pour tel ou tel caractère, ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

On sait que Nietzsche a répété, bien des fois, qu'il ne visait pas à faire des prosélytes, qu'il ne parlait pas pour les « longues oreilles ». S'est-il souvenu de Chamfort ou de Diderot (*Entretiens d'un père avec ses enfants*)? Peu importe ; ce n'est là qu'un vieux précepte de la sagesse humaine.

1 Il est intéressant de rappeler, à propos de cette interprétation, une note peu connue de Chateaubriand, qui avait vu de près Chamfort (*Essai sur les Révolutions*, l. Ier, 1re partie, chap. XXIV).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Enfin, la maxime suivante de Chamfort est bien schéenne :

Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certai cipes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé frontispice de l'abbaye de Thélème : fais ce que tu voudras !

Mais c'était là encore une pensée tombée, pour ains dans le domaine public, depuis Antisthène jusqu'à Dide passant par Rabelais et Montaigne.

En définitive, sauf une lecture attachante et lui ayant être fourni quelques vagues suggestions ou excit Nietzsche ne paraît débiteur de Chamfort que pour une mince question de forme. Vraisemblablement, vu surto les dates (1880-1882) correspondent à la période princip son admiration pour Chamfort, Nietzsche a pris chez lui l des petits dialogues, généralement entre A et B, qui figur nombre d'une quinzaine, en tout, dans *Morgenröthe* et d *Fröhliche Wissenschaft*. En voici un spécimen :

A. Tu es un corrupteur du goût; c'est ce qu'on dit pa B. Assurément. Je corromps chez chacun le goût qu'il a po parti, et c'est ce qu'aucun parti ne me pardonne (*Fröhl.* § 172).

V.

Comme nous l'avons dit au début, le succès de Chamf Allemagne consiste dans la qualité beaucoup plus que d quantité de ses adhérents. La bibliographie des travaux mands dont il a été l'objet serait aussi brève qu'insignifian dehors des traductions mentionnées déjà; elle ne compre qu'un très petit nombre d'articles de revues et un *Progra* scolaire, auxquels la notice de Ginguené a servi de base. (trouve même pas une thèse de doctorat[1]; ce qui est expli par le fait que Chamfort, à la différence de La Rochefou et de Vauvernargues, offre peu matière à systématisati dissertation philosophique.

1. Nous n'avons appris que très tardivement l'existence d'une thè M. F. W. Anspach : *Schopenhauer und Chamfort* (Göttingue, juillet Après nous être procuré cette dissertation (qui manque dans les biblioth

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Un mot seulement sur la traduction, déjà relatée, publiée à Munich en 1906, qui semble être la manifestation chamfortienne la plus récente en Allemagne. Précédée d'une introduction, surtout biographique, par Hermann Esswein, dédiée sans commentaire à Maximilien Harden, elle est l'œuvre anonyme d'un « petit cercle d'amis de Chamfort ». Cette division du travail apparaît dans les inégalités de la traduction, tantôt bonne, tantôt défectueuse. Ce petit volume ne comprend, d'ailleurs, qu'une sélection des *Maximes et anecdoctes*

En résumé, Chamfort a rencontré en Allemagne un succès assez inattendu pour un auteur de renommée secondaire et si essentiellement français ou même parisien. Il en aurait été fort surpris, tout le premier, si on le lui avait prédit alors qu'il écrivait : « Je ne sache pas de choses à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. »

Victor Bouillier.

de Paris), nous n'y avons trouvé matière à aucune modification dans notre travail. Les cinquante-cinq pages de M. Anspach sont principalement consacrées à la biographie de Chamfort, à la reproduction de tous les passages où Schopenhauer l'a cité *expressément* (la réminiscence dans la *Métaphysique de l'amour* est passée sous silence), enfin à l'examen général des diverses sources du pessimisme de Schopenhauer. D'ailleurs, en ce qui concerne une influence proprement dite de Chamfort sur Schopenhauer, les conclusions négatives de M. Anspach s'accordent avec les nôtres.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

UN INTERMÉDIAIRE

POUGENS ET L'ESPAGNE

Dans la préface de ses *Lettres à Madame X*, Pougens écrivait : « Je dois saisir cette occasion pour protester contre l'avidité de certains éditeurs qui ne se font aucun scrupule d'exhumer les fragments littéraires des hommes qui, comme moi, ont passé leur vie à écrire. S'il plaisait à ces Messieurs de publier, après ma mort, des lettres prétendues inédites ou quelques parties de mes correspondances littéraires avec divers souverains de l'Europe..., je déclare ici que ces fragments ne sont pas de moi ou que les minutes trouvées dans mes portefeuilles diffèrent tellement des mises au net que je me ferais un scrupule de les avouer de mon vivant[1]. » Si nous n'avions tenu entre les mains que des « minutes » de Pougens, la crainte d'être compté au nombre des éditeurs avides nous eût empêché de les publier. Mais nous avons eu la bonne fortune de trouver aux Archives nationales de Madrid des « mises au net », signées de Pougens, reçues et gardées par la duchesse d'Osuna, douzième comtesse de Benavente.

Nous nous proposons de faire connaître quelques fragments de cette correspondance, malheureusement incomplète, qui dura de 1799 à 1833[2], d'étudier l'influence de l'Espagne sur l'œuvre de Ch. Pougens et la fortune de cette œuvre dans la Péninsule.

1. *Lettres à Madame X, sur divers sujets de morale et de littérature*... Paris, Louis, 1825, p. IV.

2. La correspondance de Pougens à la duchesse d'Osuna se trouve aux archives de la maison d'Osuna (déposées momentanément aux Archives nationales de Madrid), composant la liasse 276. Les années 1803, 1804, celles de 1808 à 1821, de 1826 à 1829 manquent. Dans cette liasse, on trouve quelques minutes des réponses de la duchesse. Disons, en passant, que le secrétaire qui écrivit le petit billet qu'on va lire possédait des connaissances de français rudimentaires : « Ma petite-fille la marquise de Villafranca est heureusement

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

C'est au cours d'un voyage fait à Paris en 1799 que la duchesse d'Osuna rencontra Pougens pour la première fois, et le souvenir qu'elle laissa dans son cœur fut profond si l'on en juge par ce premier billet :

« Que de regrets vous avez laissés ici, Madame la duchesse; combien votre âme sensible aurait joui si vous eussiez été témoin de la douleur, de la consternation qu'ont éprouvée après votre départ tous ceux qui vous aimaient, c'est-à-dire tous ceux qui vous ont connue! Ne reviendrez-vous donc point en France? Songez que, malgré les jouissances que donnent les grandeurs, le premier des biens est d'être aimée et chérie. Vous êtes digne d'entendre cette vérité. Daignerez-vous aussi vous souvenir d'un homme que l'expérience, l'habitude du monde et les destinées ont rendu appréciateur, et qui, d'après plusieurs traits qu'il a su saisir en silence, rendra toute sa vie le plus éclatant hommage à la noblesse de votre caractère et à la sensibilité de votre cœur[1]? »

La duchesse, de son côté, s'intéressa vivement à ce personnage, dont la vie avait été un véritable roman fertile en contrastes[2]. Elle donna, quelques années après, une preuve de l'estime affectueuse qu'elle portait à Pougens. En 1802, ruiné par la faillite d'éditeurs étrangers, notre chevalier-libraire, redoutant de ne pouvoir tenir ses engagements, « écrivit sa détresse à la duchesse d'Osuna qui, de Madrid et par retour du courrier, lui envoya une lettre de change de 12,000 francs, payable à vue sur M. Hervas, son banquier à Paris[3] ».

accouchée d'une femelle que j'ai eu l'agrément de tenir à la pile de bâteme » (14 juillet 1823).

1. Lettre du 6 décembre 1799.

2. On peut consulter, pour la biographie de Pougens, J.-P.-Abel Jeandet, article de la *Nouvelle biographie générale*, Didot, vol. 40, p. 918; G. de Sacy, *Notice sur la vie et les travaux de Pougens*, Paris, 1836, et surtout *Mémoires et souvenirs de Ch. P...., commencés par lui et continués par Mme Louise B. de Saint-Léon*, Paris, Fournier, 1834. Rappelons que Pougens est le fils naturel du prince de Conti. Il doit renoncer à la diplomatie à la suite d'une maladie des yeux qui le rend aveugle. A Paris, il est l'ami intime de d'Alembert. Ruiné par la Révolution, il fonde une librairie qui prospère rapidement. Il dirige la *Bibliothèque française*, qui « passe maintenant à Paris pour être le seul journal qui mette bien au courant de notre littérature moderne » (lettre à la duchesse d'Osuna, 13 juillet 1800). Après 1802, il se retire à Vauxbuin, près de Soissons, où il meurt, à soixante-dix-huit ans, le 19 décembre 1833.

3. *Mémoires et souvenirs*, *ouvr. cité*, p. 24. — Le Premier Consul fournit, lui aussi, 40,000 francs (Ibid.).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ce fut l'origine d'une vive reconnaissance de la part de l'obligé, d'une franche amitié de la part de la bienfaitrice, qui ne devaient s'achever qu'avec la vie. Le désir de revoir sa protectrice, l'inquiétude quand les nouvelles d'Espagne sont lentes à venir, la joie quand le courrier de Madrid est arrivé, tout cela se retrouve dans chaque billet de Pougens. « Vous n'êtes chérie par personne aussi respectueusement, aussi vivement que par votre Charles. Je dis *votre* Charles, car jamais propriété n'a été plus sûre, plus incontestable que celle-là[1]. » Ou bien, préférant un ton plus précieux, Pougens écrit : « Je puis comparer le bonheur que vous me causez à ces belles étoffes brillantes, mais dont l'envers est âpre et d'une couleur plus sévère. Cet envers est la triste nécessité de vivre éloigné des lieux où vous êtes[2]. »

Ne pouvant s'acquitter de sa dette envers la duchesse, Pougens accepta avec bonheur d'être son correspondant à Paris. Il lui prouverait son dévouement par l'exécution rapide des commissions, par de fréquentes lettres qui apporteraient à Madrid les nouvelles de Paris, par l'envoi des nouveautés littéraires. Il est touchant de lire cette phrase de Pougens toute naïve : « Je suis comblé de joie toutes les fois que j'ai un ordre de vous à exécuter, et vous sentez que je ne pourrais ni dormir, ni boire, ni manger, que je ne l'aie accompli[3]. » Et, de fait, Pougens fut un commissionnaire parfait. Non seulement il se rend aux administrations des journaux pour signaler les numéros que la duchesse n'a pas reçus, mais il se charge d'aller dans les divers magasins transmettre les commandes de Madrid. La duchesse veut-elle du thé de Chine, du parfum d'iris, de l'eau de pyrèthre, des graines pour son jardin, de la toile de Jouy? Charles Pougens chemine à travers Paris à la recherche du fournisseur le plus sérieux. Il va au Jardin des Plantes demander des graines d'arbres exotiques. « Elles n'ont rien coûté, dit-il. Comme je suis un jeune garçon bien élevé, j'ai ôté mon chapeau, baisé la main droite, tiré mon pied gauche à mes bons amis du Jardin des Plantes, entre autres à mon bon confrère M. André Thorin, de l'Académie royale des sciences[4]. » Il

1. Lettre à la duchesse d'Osuna, 22 octobre 1801.
2. Ibid., 10 mai 1802.
3. Ibid., 11 février 1817.
4. Ibid., 22 janvier 1824.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

passe à la rue des Lombards prendre la poudre d'iris, frelatée dans les autres boutiques; à la manufacture de « l'estimable M. Oberkampf », car même chez les gros marchands on ne « vend que de fausses toiles de Jouy ». Il envoie aussi, en même temps que l'eau dentifrice de pyrèthre, une note sur l'origine du nom. Ce jour-là, l'amie eut un sourire, et en remerciant du rapport elle demanda « les effets que l'eau a produits à Paris et son succès[1] ».

La duchesse, en effet, était curieuse des événements de la vie parisienne et le savant philologue, avant sa retraite à Vauxbuin, tenait soigneusement la chronique des soirées et des réceptions. Le 24 février 1800, il rapporte la rentrée de l'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets, l'enthousiasme des élèves quand ils l'ont revu, les exercices publics qui ont eu lieu. Le 6 mars de la même année, il décrit le fort joli bal donné par Talleyrand et trace de La Harpe un curieux portrait :

« Toutes les puissances étaient invitées, puis de belles dames, de jolies danseuses, d'élégants danseurs; le chanteur Garat, neveu du sénateur de ce nom; vous sentez qu'on n'avait pas oublié Vestris..... Enfin, tout y était, même le plaisir, ce qui n'arrive pas toujours dans les fêtes publiques. En un mot, rien n'avait été négligé de la part du maître. On y avait invité les beaux esprits et jusqu'aux saints de ce monde ; car saint La Harpe y était et a lu un chant de sa traduction du *Tasse*, sans doute froide estampe du plus brillant des tableaux. Comme il est arrivé un peu tard, il s'est excusé en disant qu'il venait du salut, ce qui aura nécessairement édifié les danseurs et les danseuses du citoyen ministre. Tout cela, Madame la duchesse, est un rêve pour moi, qui ai vu mon ami La Harpe plus profane encore que je n'ai le malheur de l'être. Le cher La Harpe ne serait-il pas comme ces courtisans dont parle La Bruyère, qui se rendaient en foule à la Cour, non pour y aller mais pour en revenir, c'est-à-dire pour apprendre aux bourgeois qu'ils y avaient été. Depuis, notre philosophe converti a été au *Lycée*, le front couvert des cendres du saint mercredi ; les lycéens et les jeunes lycéennes ont un peu souri de cette mascarade tardive, mais, comme il a dit de fort belles choses dans son cours, on a oublié le masque pour ne s'occuper que du

1. 20 juillet 1825.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

littérateur. D'après de si bons exemples, Madame la duchesse, j'ai bonne envie de me convertir. Promettez de revenir à Paris et, par reconnaissance pour le ciel, je me vouerai au saint qu'on voudra, fût-ce même à saint La Harpe qui, cependant, n'a jamais été et ne sera jamais un homme[1]. »

Il rend compte, quelques jours plus tard, du bal de l'Opéra, de la fête de 18 Brumaire et du concert donné en l'honneur de Lord Cornwalis : « Il a profondément ému l'assistance. Dabrinare et Frederic ont exécuté un concerto de harpe et de cor de chasse[2]. »

Cette chronique cessa à partir de 1802, du jour où Pougens ne fit plus à Paris que de rares et rapides séjours. En revanche, jusque dans ses dernières lettres, Pougens remplit avec un grand zèle son rôle de correspondant littéraire, et l'on demandait de Madrid les ouvrages qu'il avait jugés favorablement. Qu'achetait donc en France le groupe assez averti d'aristocrates espagnols qui se réunissait autour de la duchesse d'Osuna?

Au début du Consulat, Pougens signale à sa correspondante la stérilité des lettres françaises : « Vous serez sans doute surprise, Madame la duchesse, si je ne vous parle des ouvrages nouveaux publiés depuis votre départ. La raison en est simple. C'est qu'il n'a paru rien de bon en littérature. Notre nation, autrefois si gaie, si aimable, est devenue grave et sérieuse. Nous sommes aujourd'hui très recommandables pour les sciences naturelles et exactes. Notre pauvre littérature est bien flétrie[3]. » Ce jour-là, Pougens cite seulement le *Conservateur*, de François de Neufchâteau, « recueil de bons morceaux de plusieurs auteurs célèbres et non imprimés jusqu'à ce jour ». Dans le courant de l'année suivante, il expédie le *Charles IX* de Chénier, sans apprécia-

1. Pougens détestait La Harpe. A diverses reprises, dans ses *Lettres à Madame X*, il médit de lui. Il rapporte des anecdotes malveillantes sur son compte (cf. lettre 35). La Harpe était furieux des critiques que Voltaire faisait à une de ses tragédies : « Il la croyait excellente, parce qu'en général elles lui coûtaient toutes beaucoup de peine » (p. 36). La Harpe s'apaisa au moment du repas, « car il n'était point insensible aux plaisirs de la table » (p. 37). L'origine de cette inimitié remonte, semble-il, à une critique fort spirituelle que fit La Harpe des *Maximes et pensées* de Pougens, dans le *Mercure françois* du 11 mai 1793, p. 50-57 (d'après Michaud, *Biographie universelle*, t. XXXIV, p. 210).

2. Lettres du 11 mars 1800, 11 novembre 1801, 17 novembre 1801.

3. Lettre du 14 février 1800.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tion d'aucune sorte, et les *Nouveaux Mélanges* de Mme Necker qui ont fait à Paris « une grande sensation[1] ».

En 1802, il envoie à la duchesse *Charles et Marie*, de Mme de Flahaut, car « l'intrigue est simple, saupoudrée, parfumée d'un peu de sensibilité ». C'est « plus qu'il n'en faut pour créer un succès[2] ». On pourra s'étonner que, recommandant d'obscurs romans (tel *Clémence* de Mme Legroing de Maisoneuve), Pougens n'ait pas soufflé mot du *Génie du christianisme*. La duchesse d'Osuna demanda l'explication de ce silence. Réponse de Pougens, bien dédaigneuse, n'est-il pas vrai : « Je ne vous ai point envoyé le *Génie du christianisme*, de M. de Chateaubriand. C'est un livre où il y a de belles pages, mais des pages ne sont pas un livre[3]. » Ce jugement sévère s'explique par l'attachement de Pougens aux principes esthétiques du siècle antérieur. L'apologie du merveilleux chrétien lui déplut sans doute, si nous en jugeons par un passage des *Lettres à Madame X*, écrit plus tard contre « quelques gens à esprit bizarre, les mêmes peut-être qui voulaient naguère substituer les images, certes fort respectables, du christianisme aux poétiques et sublimes emblèmes de la mythologie des Grecs et des Romains[4] ». Et Pougens d'ajouter : « Heureusement, cette maladie de l'esprit et du goût n'a pas duré ; je suis encore à concevoir comment elle a pu naître[5]. » Le style « magique » de Chateaubriand déconcerta aussi Pougens, qui imagina de le parodier dans quelques pages du *Docteur en Sorbonne*. Dans un récit de tempête, il écrivit : « L'âme de la solitude a soupiré dans le désert », et « les clameurs des fleuves qui répandaient leurs eaux débordées autour des colonnades des forêts », et « le désert a déroulé devant moi des solitudes démesurées, tandis que la lune répandait dans le bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes[6]. »

1. Lettre du 1er décembre 1801.
2. Lettre à la duchesse d'Osuna, 13 février 1802.
3. Ibid., 22 mai 1802.
4. *Lettres à Madame X, ouvr. cité*, lettre 22, p. 149.
5. *Ibid.*
6. *Lettres à Madame X, ouvr. cité*, p. 41, 42, 43. — La parodie va parfois jusqu'au grotesque : « Les mousses emballaient d'inégales décombres dans leur tonne élastique... » Quand Pétronille a terminé son récit, elle répond à M. René, qui a trouvé son style étrange : « Il n'en est pas moins à la mode

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

On prévoit, dès lors, l'attitude hostile de Pougens à l'égard du romantisme : il ne prônera pas les œuvres des écrivains de la nouvelle école et ne les fera pas acheter par la duchesse d'Osuna. En 1823, il écrit avec mépris : « Il ne paraît point dans aucun genre de nouveautés assez intéressantes pour que je croie devoir vous en entretenir[1]. » Appelé à donner son avis sur *Tristan le Voyageur ou la France au XIVe siècle*, il rappelle que l'auteur de l'ouvrage, M. de Marchangy, dans la *Gaule poétique*, a prodigué « un coloris trop romantique[2] ». Un peu plus tard, lorsque paraît le *Nouveau Mercure de France*, Pougens écrit à la duchesse : « Je n'abonnerai point Votre Excellence au *Nouveau Mercure*, et cela d'autant plus que l'auteur du premier cahier, qui m'avait paru très agréable, l'a vendu à des jeunes gens, lesquels le rédigent dans cet abominable style romantique, qui est, selon moi, un véritable choléra-morbus pour le bon goût et la littérature[3]. » A l'occasion du sacre de Charles X, il fait un choix parmi les ouvrages qui ont paru : le « *Chant du Sacre* de M. de Lamartine » y figure, mais sans un mot de commentaire.

Les ouvrages que recommande Pougens à sa correspondante sont principalement des mémoires, faisant revivre l'époque antérieure : ceux de Mme de Genlis, de Mme Campan et de Mme d'Abrantès enchantent tout particulièrement le chevalier. Pougens signale aussi les ouvrages de Mlle Lenormand qui sont une « des collections historiques les plus curieuses... sous le rapport des faits, des anecdotes secrètes et des causes de certains événements véritablement européens[4] ».

Ce goût pour les livres d'histoire nous explique comment

parmi nos beaux esprits, et encore suis-je contrainte d'avouer que j'affaiblis de moitié la beauté des images » (p. 43). En messidor an IX, dans la *Bibliothèque française*, Pougens avait rendu compte d'une parodie d'*Atala* : *Atala, ou les habitants du désert, parodie d' « Atala », ornée de figures de rhétorique*, mais il « ne disait point son opinion personnelle sur l'ouvrage de Chateaubriand ». Cf. V. Giraud, *Chateaubriand. Études littéraires*, p. 186.

1. Lettre à la duchesse d'Osuna, 30 juin 1823.

2. Ibid., 8 juin 1825.

3. Ibid., 9 mars 1832.

4. Pougens rapporte de curieuses anecdotes sur Mlle Lenormand, appelée « la Grande Sibylle de Paris, même de la France », et qui « a été consultée par toutes les Puissances et par les personnages les plus célèbres » (lettre à la duchesse d'Osuna, 6 mai 18[illegible]). « Elle a été le confesseur... de plusieurs

Pougens, détracteur du romantisme, a été l'apologiste de Walter Scott et a contribué à introduire en Espagne les œuvres de l'écrivain anglais[1]. Enthousiaste des romans de Walter Scott, qui faisaient fureur à Paris surtout depuis 1820[2], Pougens a essayé de faire partager son admiration à la duchesse : « Véritablement les romans de Walter Scott sont admirables, lui écrit-il le 3 janvier 1823. Après avoir travaillé treize ou quatorze heures par jour sur des objets d'érudition, souvent bien arides, j'ai besoin de lectures douces. M^{me} de Pougens, qui lit très bien le français, quoique anglaise, nous lit une demi-heure avant le souper soit des romans, soit des voyages. Nous relisons *Ivanhoe*. Quelle vérité dans les caractères, ainsi que dans la peinture des lieux!... » Parle-t-on d'un nouveau volume à traduire, Pougens s'empresse de transmettre la bonne nouvelle à Madrid. « On doit traduire incessamment un nouveau [roman] de Walter Scott, intitulé le *Puits de Saint-Roman*[3]. » « *Robert de Paris*, qui est bien de Walter Scott, ne paraît point encore. J'envoie tous les deux jours chez le libraire Gosselin : j'aurai bien certainement les deux premiers exemplaires et je les expédierai sans délai à Madrid[4]. »

Pougens a-t-il lu le nouveau livre, vite il envoie ses impressions à la duchesse. En général, il reconnaît aux romans de l'exactitude : d'où son jugement favorable. Nous avons cité l'appréciation sur *Ivanhoe*. A propos de *Quentin Durward*, Pougens écrit : « Ce dernier roman... est charmant. Les peintures du siècle de Louis XI sont d'une vérité frappante. Walter Scott a le don de tout deviner[5]. » *Peveril du Pic* est « remarquable par la vérité des caractères et l'exacte peinture des mœurs du règne de Charles II, roi d'Angleterre[6] ».

hauts personnages, l'empereur Napoléon, le roi de Suède actuel... L'empereur Napoléon portait dans une de ses montres des talismans composés par elle » (Ibid., 8 juin 1825).

1. Mr. Allison Peers, professeur à l'Université de Liverpool, prépare une étude sur Walter Scott en Espagne.

2. Cf. Louis Maigron, *le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de W. Scott*. Paris, Champion, 1912. Voir en particulier le chapitre I de la 2e partie : « Historique du succès de W. Scott en France. »

3. Lettre à la duchesse d'Osuna, 13 novembre 1823.

4. Ibid., 22 novembre 1831.

5. Ibid., 30 juin 1823.

6. Ibid., 9 février 1823.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Pourtant, Pougens est trop avisé pour ne point apercevoir les défauts du romancier anglais. En expédiant à la duchesse d'Osuna *Peveril du Pic*, il écrit : « Votre Excellence ne sera pas très contente du dénouement. En général, ces Messieurs soldent et ne dénouent pas, ce qui, assurément, n'est pas la même chose[1]. » Il se montre plus sévère pour *Redgauntlet :* « Vous retrouverez Walter Scott dans ce livre, son génie, des peintures si exactes des mœurs et de la nature ; mais quelle différence avec ses autres ouvrages, les *Puritains d'Écosse*, les *Prisons d'Édimbourg*, *Quentin Durward*, *Ivanhoe*!... Sans doute, je fais grand cas des détails. On n'arrive, pour ainsi dire, au cœur que par les pores de la peau ; mais il faut que ces détails ne soient pas parasites et qu'au contraire ils soient tous nécessaires. Sans cela, ce sont des hors-d'œuvre. Ici, l'on voit l'auteur, l'homme d'esprit, même l'homme de génie qui a vendu son livre à un libraire à tant la page et qui fait le plus de pages qu'il peut, afin d'avoir le plus de guinées possible. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on arrive à la postérité[2]. »

Dans un *Conte du Vieil Ermite*, Pougens avait introduit un jugement sur Walter Scott qu'il est piquant de confronter avec ceux qu'il place dans sa correspondance. « Les *Contes de mon hôte*, par M. Walter Scott..., m'ont charmé de prime abord, surtout celui qu'on appelle, je crois, les *Prisons d'Édimbourg*, et dans lequel j'ai trouvé deux pendus dès les premières pages, ce qui m'a paru d'un goût exquis : une dame est ensuite promue au même honneur et l'auteur, qui est un très grand poète, la compare ingénieusement à une araignée suspendue au bout d'un de ses fils, vacillant dans les airs. Or, cette comparaison est, selon moi, très pittoresque[3]. » A cet endroit du texte, Pougens place la note suivante : « J'espère que M. Walter Scott ne se formalisera pas de cette fugitive gaieté. Je déclare ici que plus je lis ses ouvrages, plus je les admire. Oui, certes, M. Walter Scott est un poète de premier ordre, un grand peintre, un philosophe profond ; il a élargi, étendu la carrière des romans et a porté ce genre à son apogée. Les *Puritains*, *Ivanhoe*, le *Château de Kenilworth*, sont des

1. Lettre à la duchesse d'Osuna, 9 février 1823.
2. Ibid., 18 juillet 1824.
3. *Contes du Vieil Ermite*, t. II, p. 80 et suiv. Alfred de Valomir.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chefs-d'œuvre. J'avoue que, d'abord, ce luxe de potences m'avait donné un peu d'humeur, mais, au fond, un ou deux pendus de trop dans un roman ne sont pas une affaire[1]. »

Malgré quelques plaisanteries qu'il s'est permises sur Walter Scott, Pougens estime le romancier anglais et il fait parvenir très exactement à la duchesse d'Osuna toute son œuvre traduite en français, sans omettre l'*Histoire d'Écosse*, ni la *Biographie littéraire des romanciers depuis Fielding jusqu'à nos jours*. Ainsi, il a introduit de bonne heure dans un cercle aristocratique de Madrid, dont l'influence sur le goût espagnol n'est pas négligeable[2], un auteur qui ne devait être traduit en entier qu'en 1830[3].

Si l'on ajoute enfin que Pougens envoya à sa correspondante quelques ouvrages de Cooper, on aura dressé la liste à peu près complète des livres qu'il expédia à Madrid pendant le premier tiers du XIXe siècle. Ainsi Pougens fut, pendant une trentaine d'années, le correspondant exact et l'ami dévoué de la duchesse d'Osuna. Il n'avait d'ailleurs pas attendu de connaître la duchesse pour s'intéresser à l'Espagne. Auparavant, déjà, il avait manié pour la préparation de ses ouvrages de nombreux livres espagnols et il avait connu assez familièrement certains de nos voisins illustres résidant à Paris.

S'occupait-il d'histoire naturelle, écrivait-il *Jocko* ou l'histoire d'un orang-outang? A la suite de cette étude attrayante, on trouve une liste d'ouvrages scientifiques, œuvres de naturalistes ou de voyageurs, destinés à concilier à l'auteur la confiance du lecteur. Dans ce catalogue de preuves, on relève les ouvrages espagnols du P. J. de Acosta, de Carvajal, du P. José

1. *Contes du Vieil Ermite*, p. 81, note.

2. Dans le catalogue analytique des archives d'Osuna, nous avons trouvé de multiples indications sur les relations qu'entretenait la duchesse, protectrice de Pougens, avec les grands artistes et les principaux littérateurs de son pays (reçus de secours, d'achats de tableaux, dédidaces, etc...). M. Beruete, dans sa belle étude sur *Goya* (3 vol.), a signalé les documents relatifs aux rapports du peintre avec la duchesse d'Osuna. — Dans le *Bulletin hispanique* d'avril 1922, il a paru une note sur D. Diego Clemencín, précepteur des enfants de la duchesse. Nous publierons bientôt une lettre de Moratín et la réponse de la duchesse.

3. C'est en 1830, en effet, que l'éditeur Moreno publia la *Nueva Coleccion de novelas de Sir W. Scott*. Précédemment, il est vrai, quelques ouvrages avaient été traduits isolément. Cf. N.-A. Cortès, *Zorrilla*, Valladolid, 1916, t. I, p. 151 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de Gumilla[1]. S'intéressait-il à une question d'histoire ecclésiastique, à l'origine de l'ordre des Carmes? Il rappelle aussitôt l'opinion singulière du moine Diego de Coria Maldonado, qui assure « de la manière la plus positive qu'Abdiar, l'un des douze petits prophètes contemporains d'Amos, d'Osée et d'Isaïe, était carme et que l'aïeule du Sauveur du monde, qu'il nomme Emerentienne, était carme. » Ce même moine, dans sa *Chronique de l'ordre des Carmes*, affirme intrépidement que « Louis IX était carme, aussi bien que les chevaliers de Malte dès leur institution[2] ».

Les études philologiques ont, plus que tout autres, passionné Charles Pougens. La grande pensée de sa vie fut la préparation du *Trésor des origines de la langue française*[3], dont nous reparlerons. Pour cette science également, Pougens a pratiqué les textes espagnols. En 1794, il publie le *Vocabulaire des nouveaux privatifs français*[4] et, quelques années plus tard, l'*Archéologie française*[5]. Par ces deux ouvrages, il se propose de faire revivre dans notre langue certains mots oubliés qui en furent exilés injustement. Afin d'établir leur droit à la réintégration, Pougens cherche dans les principales langues européennes les formes semblables de ces mots encore usitées. Il fait notamment de nombreux emprunts à l'italien et à l'espagnol, surtout pour l'*Archéologie*, dans laquelle, écrit-il fièrement à la duchesse d'Osuna, il a « mis en évidence de grandes richesses de la langue espagnole. » Mais, dans ces deux ouvrages, Pougens se borne à recueillir des exemples et des textes sans en faire la critique. Dans le *Trésor des origines*, afin de fixer les étymologies des mots, il fait le tour de celles qui ont été proposées

1. J. de Acosta, *Hª natural y moral de las Indias*... Séville, 1590; Marmol Carvajal, *Descripcion general de Africa;* P. J. de Gumilla, *El Orinoco*. Madrid, 1745, 2 vol.

2. *Lettres à Madame X*, p. 160-161.

3. *Trésor des origines et dictionnaire grammatical et raisonné de la langue française*. Paris, Impr. royale, 1819. — Cet ouvrage, auquel Pougens travailla toute sa vie, ne parut pas en entier. Le volume que nous citons ne comprend que quelques-uns des mots commençant par A, B, C. C'était un spécimen destiné à faire connaître à Louis XVIII la méthode de l'ouvrage.

4. *Vocabulaire de nouveaux privatifs français imités des langues latine, italienne, espagnole, portugaise et anglaise*. Paris, 1794.

5. *Archéologie française ou vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude et propres à être restitués au langage moderne*. Paris, Desoer, t. I, 1821; t. II, 1825.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

par les divers auteurs français ou étrangers. Parmi les autorités qu'il révère, il faut citer le fameux dictionnaire espagnol de Covarrubias[1]. S'il lui arrive de se moquer de certains lexicographes dont les étymologies sont presque des plaisanteries, jamais il ne se débarrasse à la légère de l'opinion de Covarrubias. Il l'examine avec attention, en retient une part quand il n'y souscrit pas en entier, et quand, par hasard, il la repousse, ce n'est qu'après mûr examen. Telle est la dette de Pougens envers les lettres espagnoles, dette d'un érudit qui, pour ses travaux, a demandé des preuves et des exemples à la science et à la littérature du pays voisin.

Cette connaissance de la langue et des lettres espagnoles est rare parmi les gens de sa génération, formés par ces philosophes dont M. Morel-Fatio a dit si justement : « Détracteurs systématiques, le plus souvent très superficiels et même très ignorants, ils frappent sur la pauvre Espagne à coups redoublés. Rien de ce pays ne trouve grâce à leurs yeux[2]. » Chez lui, une telle curiosité s'explique par son intelligence accueillante, son tempérament d'érudit avisé, mais aussi par les relations qu'il entretint avec quelques Espagnols de marque habitant Paris. Vers la fin du XVII^e^ siècle, il connut d'une façon assez intime le comte d'Aranda et Olavide, célèbres tous deux par leurs idées libérales et leur désir de réformation politique et sociale. Il les rencontra surtout chez son ami d'Alembert. Dans ses *Lettres à Madame X*, il nous rapporte quelques-unes de ses conversations avec le comte d'Aranda, une en particulier sur le nombre des moines. Il nous conserve une « anecdocte assez peu connue », petit fait qui permet de mesurer la volonté du comte. Un jour,

1. *Tesoro de la lengua castellana, o española*, 1611. Le *Trésor de la langue castillane*, du chanoine de Cuenca Sebastián de Covarrubias y Horozco, fut publié pour la première fois en 1611. Une nouvelle édition parut en 1674. Le *Trésor* représente un progrès considérable sur le *Dictionnaire* de Nebrija (1492). Covarrubias est non seulement un bon lexicographe, mais encore un historien et un folkloriste. Si souvent les étymologies qu'il propose sont exactes, il lui arrive de se tromper bien des fois. Dominé par le préjugé alors en vogue que l'hébreu était la source de toutes les langues, il se laisse entraîner dans cette voie erronée. Parfois même ses étymologies sont d'amusants jeux d'esprit (cf. Damas). Quoi qu'il en soit, Covarrubias nous a renseignés sur mille particularités de la langue à l'époque classique. (Note fournie par M. A. Castro, professeur à l'Université de Madrid.)

2. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 1^re^ série. « Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le moyen âge jusqu'à nos jours », p. 64.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

entendant un jeune colonel français assis à sa table plaisanter et injurier l'armée espagnole, Aranda se lève, « saisit une assiette », va la « jeter à la tête du fat », lorsque tout à coup, dominant sa colère et affrontant le mépris de ses commensaux, il se « rassied, baisse les yeux et garde un morne silence ». Assez fort pour se vaincre lui-même, le lendemain il obtint de Versailles la disgrâce du colonel[1]. Pougens admire fort cet empire sur soi; il ne trouve même pas un mot de blâme pour la vengeance d'Aranda. En toutes circonstances, il se montre un ami sincère du comte, prêt à le défendre contre les mauvaises langues. Le marquis de Caracciolo avait fait ce joli mot sur Aranda, de qui l'esprit, hélas! n'était pas l'égal du caractère : « Son caractère est à cheval sur son esprit, comme un bon cavalier sur une rosse[2]. » Pougens nous le rapporte, mais le corrige aussitôt : « Ce jugement était plus gai que juste. Si M. d'Aranda n'avait point l'esprit qui parle, il avait celui qui pense; certes, c'était un homme à grandes vues, et l'on pourrait citer de lui plusieurs mots, rares à la vérité, mais précieux[3]. » Voltaire, s'il avait connu l'épigramme, en aurait souri; mais, contrairement au bon Pougens, il n'aurait peut-être pas protégé de sa plume celui qui, pourtant, le fournissait de vins d'Espagne, de porcelaines et de soieries[4]!

Olavide, que l'on connaissait à Paris sous le nom de comte de Pilos, était célèbre parce qu'il avait défriché la Sierra Morena, et plus encore parce que l'Inquisition l'avait persécuté. Il était venu à Paris chercher un refuge, et « c'était l'un des étrangers marquants qui visitaient d'Alembert avec le plus d'assiduité[5] ». Il semble que Pougens ait eu moins d'estime pour Olavide que

1. *Lettres à M^me A.*, p. 42 et suiv. — Sur Aranda, son caractère emporté et [illegible] Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, t. II, p. 165-168.

2. Autre mot du même Caracciolo : « Es un pozo profundo, pero de boca [illegible] » cité par Menendez y Pelayo, *Heterodoxos*, t. III, p. 201, et aussi [illegible] *de Lespinasse*, coll. Nelson, p. 276; ce dernier après Morel-[illegible] *l'Espagne*, t. II, p. 165, note). — Sur l'impression peu favo[illegible] produisit Aranda à son arrivée à Paris, voir Morel-Fatio, *Ibid.*, [illegible]

3. [illegible] *Madame A.*, p. 44-45.

4. [illegible] pourtant, a fait une exception pour le comte d'Aranda dans [illegible] pour les Espagnols. Cf. Morel-Fatio, *livr. cité*, t. I, p. 71, et [illegible] Pelayo, *Historia de los Heterodoxos*, Madrid, 1881, t. III, p. 199-201.

5. [illegible] *Madame A.*, p. 52.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour le comte d'Aranda, qu'il ait trouvé son esprit moins libéré que celui du ministre réformateur. Il disait de lui, en effet : « Sa philosophie parlait français avec l'accent espagnol[1]. » Mais certaines aventures survenues à Olavide intéressèrent Pougens. « Les gaietés de Monseigneur le Grand Inquisiteur de Madrid envers M. d'Olavide, écrit-il, m'ont fourni un des traits de mon conte intitulé *le Docteur en Sorbonne;* j'y rapporte exactement le genre de punition qu'il plut au Saint-Office d'infliger au pauvre philosophe de la Sierra Morena[2]. »

Le Docteur en Sorbonne, qui a subi ce châtiment, nous le fait connaître en ces termes : « Là [dans un couvent de Dominicains], monsignor Domingo Isidore Emprestes y Grillandus y Massolandos, noble Castillan et grand inquisiteur pour la foi, ordonna que chaque jour durant quatre heures je lirais les saintes Écritures et l'Imitation de Jésus-Christ de Thomas à Kempis, ou, selon d'autres, du chancelier Jean Gerson; que, durant quatre heures, je serais catéchisé par le docteur en théologie, qui se relayerait pour ce pieux office; qu'enfin, durant quatre heures encore, je lirais à haute et intelligible voix quelques bons livres de piété, composés par un des saints de l'ordre; de plus, il me fut enjoint d'assister à tous les offices de la communauté. Je mangerais seul et debout, vêtu d'un habit couleur de citron, à une des extrémités de la table destinée aux frères convers, et il m'était défendu de proférer une seule parole en présence des Révérends Pères. Du reste, je jouissais d'une assez grande liberté; je pouvais me promener dans les cours ou m'occuper, pour me distraire, soit de divers ouvrages manuels, soit de quelque bonne lecture approuvée de mon confesseur. Cependant, je l'avouerai, j'étais alors si peu éclairé par la grâce que je regrettai plus de mille fois de n'avoir pas été mis aux galères et, pour tout dire en un mot, lorsque je sortis de ce Tartare, on m'aurait pris pour un homme réveillé

1. Pougens avait raison. Olavide, vers la fin de sa vie, fit une rétractation publique de ses opinions religieuses par la publication de son *Triomphe de l'Evangile*. Voir, sur Olavide, Menendez y Pelayo, *ouvr. cité*, p. 205.

2. *Lettres à Madame X*, p. 52 et suiv. Sur la condamnation de Olavide par l'Inquisition, voir Castañeda, *Relación del auto de fe en que se condenó a don Pablo de Olavide, caballero del hábito de Santiago*, dans la *Revista de Archivos, Bibliothecas y museos*, t. XXXV, p. 93.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'une longue léthargie : je suis même forcé de convenir que je n'en suis jamais bien revenu[1]. »

Dans son livre *l'Espagne sous Ferdinand VII*, Custine nous rapporte qu'Olavide « fut condamné à une réclusion de sept années dans un couvent de la Manche, où il devait passer son temps à lire le *Symbole de la Foi*, de Fray Louis de Grenade; l'*Incrédule sans excuse*, du P. Semeri, et se confesser une fois tous les mois[2]. » De la comparaison des deux textes, il résulte donc que Pougens s'est borné à agrémenter de quelques détails piquants un épisode de la biographie d'Olavide[3].

Il n'a plus suivi que sa fantaisie, pensons-nous, quand, dans le même conte, il rapporte une autre « histoire espagnole » survenue au grand niais de docteur. Ayant reçu la faveur de recommencer sa vie, l'ancien théologien se croit très avisé en adoptant une règle de conduite toute différente de celle d'autrefois. Nommé secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, il se rappelle qu'il avait autrefois médit de l'Inquisition. Pour se mettre à l'abri de cette terrible institution, il en fait désormais l'apologie : « Bref, il parla si imprudemment sur cette matière ardue que ses envieux n'eurent pas de peine à persuader à Son Excellence que son secrétaire intime était un espion du Saint-Office. L'homme d'État frémit : René avait écrit sous sa dictée d'importantes, de redoutables missives; il avait le chiffre de l'ambassade. Aussi arriva-t-il qu'un beau soir, au détour d'une petite ruelle qui donnait dans la grande rue d'Alcalá, quatre hommes masqués

1. *Contes du Vieil Ermite...* T. I : *le Docteur en Sorbonne*, p. 12.

2. Custine, *l'Espagne sous Ferdinand VII*. Paris, Ladvocat, 1838, t. II, lettre XXII, p. 115. Cf. Menendez y Pelayo, *ouvr. cité*, en particulier p. 211-212.

3. Il est probable que, plus tard, Pougens connut Antonio Llorente, cet Espagnol ami de la France, réfugié dans notre patrie, dont M. Morel-Fatio a retracé la vie dans le *Bulletin hispanique*, 1920, n° 2. Voici ce que dit Pougens de l'auteur de l'*Histoire de l'Inquisition* : « J'avoue que la pureté des opinions du feu septuagénaire Ant. Llorente, auteur de l'*Histoire de l'Inquisition*, m'inspirerait plus de confiance. Une basse et sourde intrigue de prêtres le fit bannir de Paris le 13 décembre 1822; on le força de retourner à Madrid. Son âge, la rigueur du froid, qui agissait nécessairement avec plus de force sur un homme du Midi que sur un Français ou un homme du Nord, le refus qu'on lui fit de lui permettre de se reposer en route hâtèrent la fin de cet homme excellent, qui consacrait le peu qu'il avait à soulager ses compatriotes exilés. Il mourut peu de temps après son retour à Madrid (5 février 1823). Je ne fais aucune réflexion; j'expose le fait » (*Lettres à Madame X*, p. 53, note).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'abordèrent civilement et lui appliquèrent à l'improviste le bout de leurs pistolets sur la poitrine. — « Ne faites point de « résistance, lui dit l'un d'entre eux, il ne vous sera fait aucun « mal ; mais, si vous criez, vous êtes mort. » Au même instant, on le fit monter dans une chaise roulante fort bien suspendue, et, au grand trot de quatre belles mules andalouses, on le mena jusqu'au plus prochain port de mer, où on le fit embarquer sur une frégate, excellente voilière et qui faisait route pour les Grandes-Indes[1]. »

Image de l'Espagne, nouvelle, par une certaine « couleur locale », dans les lettres françaises. Représentation romanesque qui, de jour en jour, va s'installer dans notre littérature pour aboutir à l'Espagne des bandits, du poignard et des enlèvements de la grande époque romantique.

Ces plaisanteries, fort peu cruelles d'ailleurs, contre l'Inquisition, n'aliénèrent pas à Pougens les sympathies de la nation voisine. Sans parler des décorations et des distinctions académiques dont l'Espagne n'est pas avare, quelques ouvrages de Pougens furent traduits en espagnol, les *Quatre âges*, par D. Angel de Santivañez, et les *Lettres d'un chartreux*, par D. José Juncas[2]. Mais ces traductions faites à Paris ne furent pas éditées à Madrid. Le moment était peu favorable. Ferdinand VII venait d'interdire l'entrée dans son royaume des livres étrangers[3]. En revanche, quelques années plus tard, *Jocko* eut les honneurs de la publication en Espagne. Sous sa forme première, celle de la nouvelle, *Jocko*, dès son apparition, avait obtenu à Paris un « succès fou et qui me surprend moi-même, écrivait Pougens. Monseigneur le duc d'Orléans et Mademoiselle l'avaient lue avant de me voir et m'en ont paru enchantés. Je brûle du désir que vous la lisiez. Les grands journaux tels que le *Moniteur*, le *Mercure*, la *Gazette*, le *Corsaire*, le *Pandore*, le *Journal des Savants*, etc., en ont parlé avec une grande indulgence[4]. » L'auteur est « obligé de donner son propre exemplaire à M. le prince de Talleyrand qui désirait lire cette nouveauté[5] ». Aussi l'année

1. *Contes du Vieil Ermite. Le Docteur en Sorbonne*, p. 35-36.
2. Lettre à la duchesse d'Osuna, 4 mars 1824.
3. Il s'agit du célèbre décret du 4 mai 1824.
4. Lettre à la duchesse d'Osuna, 31 mars 1824.
5. Ibid., 8 mai 1824.

Digitized by Google — Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

suivante MM. Armand de Rochefort et Gabriel tirent-ils un mélodrame de la nouvelle[1]. Nouveau triomphe. Pougens rend compte à la duchesse d'Osuna du « prodigieux succès du mélodrame à grand spectacle qu'on a fait d'après ma petite *Jocko*, et que l'on joue constamment depuis un mois sans interruption, sauf le dimanche, au théâtre de la Porte-Saint-Martin. L'acteur Mazurier, qui joue le rôle de Jocko, y fait des merveilles. Mes lettres d'hier disent qu'avant-hier samedi, quoique ce fût la vingt-neuvième ou trentième représentation, on a été forcé de renvoyer plus de trois cents personnes, faute de place ; cette salle est cependant très vaste ; mais ce n'est pas le tout. Nos dames et nos jeunes gens du bel air ne portent plus que des habits à la Jocko, des robes à la Jocko, des chapeaux, des ceintures à la Jocko. Je vous assure que cela m'amuse beaucoup. Quoi qu'il en soit, je me dispenserai de porter la livrée du cher petit animal. Je m'en tiendrai à mon modeste habit noir et à ma vieille redingotte (*sic*) grise[2]. »

C'est ce fameux mélodrame qu'en 1831 traduisait le poète Manuel Bretón de los Herreros, sous le titre de *Jocó ó el Orangután*. Pougens pouvait être satisfait. Cette fois, c'était un écrivain illustre et applaudi qui se chargeait de faire connaître à Madrid la féerie de la Porte-Saint-Martin, celui-là même qui, auteur comique merveilleusement doué, fut aussi l'habile traducteur de Racine, Beaumarchais, Scribe et bien d'autres[3].

1. Voir, dans les *Annales* du 18 septembre 1921, l'article de M. Robert de Flers sur les clowns célèbres.

2. Lettre à la duchesse d'Osuna du 11 avril 1825. — Dans l'article cité de M. de Flers, on lit : « Le triomphe de Mazurier fut *Jocko ou le Singe du Brésil* que la Porte-Saint-Martin joua deux cents fois de suite, réalisant une recette totale de plus d'un million... Tout le monde voulait avoir vu gambader et mourir le célèbre Jocko. La duchesse de Berry et le prince de Salerne assistèrent un soir à ce spectacle... C'était la première fois que des princes de la famille royale venaient dans un théâtre de second ordre. On inventa la couleur Jocko, le costume Jocko, le pain Jocko. Ce fut une fureur. »

3. Sur Bretón de los Herreros, cf. l'excellent livre de M. Le Gentil, *le Poète Manuel Bretón de los Herreros et la société espagnole de 1830 à 1860*. — A propos de *Jocó*, M. Le Gentil croit que dans le n° 211 du *Correo literario y mercantil* la parodie de la *Pata de Cabra* (la grande féerie à succès), la *Pezuña del rinocerante*, contient des allusions à *Jocó*. Il est dit, en effet, dans la parodie, que la *Pezuña* comprend « 17 actos ó jornadas, acompañadas de danzas de micos, orangutanos y camellos » (cf. les *Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX° siècle*. Paris, 1909).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Jocko fut représenté pour la première fois à Madrid, au théâtre de la Cruz, le 28 juin 1831.

Ce serait forcer la vérité que d'appeler Charles Pougens un « hispanisant ». Il ne l'a été que parfois au hasard des rencontres et des études. Avant tout, c'est un philosophe, un encyclopédiste, disciple de Voltaire, dont il a parfois la grâce maligne, attardé dans une génération dont les goûts littéraires le déconcertent et contre lesquels il lutte de toute son ironie. — Mais s'il n'a pas, de parti pris, consacré son existence à l'étude de l'Espagne, loin de mépriser ce pays, de n'y découvrir comme les Voltaire et les Montesquieu que la détresse morale et matérielle, fille de l'Inquisition, chaque fois qu'il s'est occupé des lettres ou de la science espagnole, il l'a fait avec la sérénité d'un savant. Quand il a eu l'occasion de fréquenter certains de nos voisins, il a apporté, dans son commerce avec eux, un esprit large et favorablement disposé, et dans ses relations avec la duchesse d'Osuna une pieuse gratitude.

Jean Sarrailh.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

FLAUBERT ORIENTALISTE

ET LE

LIVRE POSTHUME DE MAXIME DU CAMP

Dans le désert d'Egypte, deux voyageurs français se rencontrent une nuit, entre Kéneh et Qoséîr. L'un, celui qui contera cette histoire, est un écrivain en mal d'exotisme et de sensations rares. L'autre, qui nous est présenté sous le nom de Jean-Marc, est une sorte de détraqué et promène à travers le monde un incurable ennui, une âme usée prématurément par les passions, une hantise désespérée de la mort. Les deux voyageurs échangent des politesses et bientôt des confidences, puis se donnent rendez-vous à Kéneh, pour regagner ensemble Le Caire. Jean-Marc manque au rendez-vous, et s'excuse par une lettre étrange. Quelques mois plus tard, rentré en France, l'écrivain apprend le suicide de son ami d'un soir, qui lui a légué, avec l'expression de ses dernières volontés, le récit manuscrit de sa fatale destinée.

C'est ce manuscrit qui forme le *Livre posthume* et que Maxime Du Camp est censé publier sous le titre : *Mémoires d'un suicidé*.

A quel moment de la vie de Du Camp se place ce livre, paru en librairie en 1853[1]? Depuis plus de deux ans (mai 1851), il est revenu de son grand voyage d'Orient en compagnie de Flaubert. La même année (novembre 1851), il est entré à la *Revue de Paris*. Personnage à demi officiel, habile à faire son chemin, il a reçu en janvier 1852 la rosette de la Légion d'honneur. Est-ce la récompense de la mission archéologique qu'il s'était fait confier avant de partir pour l'Orient et des

1. Le *Livre posthume. Mémoires d'un suicidé* recueillis et publiés par Maxime Du Camp. Paris, Victor Lecou, 1853, 1 vol. in-18, 331 p.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« dessins photographiques » qu'il a recueillis en Egypte, Nubie, Palestine et Syrie, et qu'il vient de publier, « avec un texte explicatif[1] »? Ce n'est pas, cependant, sa première œuvre, car il a déjà donné, quatre ans auparavant, des *Souvenirs et paysages d'Orient*, un Orient sans Flaubert, quoiqu'ils soient dédiés au futur compagnon de route[2]. De nouveaux souvenirs de voyage, qui n'ont aucun rapport avec ceux-là, et qui font revivre, précisément, la grande expédition de 1849-1851, paraîtront en octobre 1853 sous le titre : *Le Nil*, dans la *Revue de Paris;* l'édition en librairie est postérieure de quelques mois[3], et c'est précisément dans l'intervalle que se place le *Livre posthume*.

Une première remarque s'impose sur la place occupée par ce livre dans la vie et l'œuvre de Maxime Du Camp. Il est intimement lié aux souvenirs d'Orient. A cette époque, l'Orient domine la pensée de Du Camp, fascine son imagination. Tout ce qu'il écrit porte le reflet de ce mirage tout romantique. Longtemps après, dans son œuvre touffue, on pourra suivre encore les traces durables du rêve lumineux qui avait enchanté sa jeunesse. Mais, en 1852, il semblait vraiment qu'en dehors de l'Orient il n'y eût point de salut pour l'écrivain. Dans le *Livre posthume*, presque tout est oriental : la rencontre qui sert de point de départ aux *Mémoires d'un suicidé*, le récit lui-même, les plus importantes péripéties, plusieurs personnages épisodiques ; ce souci d'orientalisme est poussé si loin qu'à propos d'un épisode pourtant bien parisien — la mort d'un jeune viveur tué en duel — Du Camp introduit au chevet du moribond un musulman qui dispute à un prêtre catholique la pauvre âme en peine.

Ensuite, à propos de ce livre, qui n'est pas dédié à Flaubert, et pour cause, mais où le souvenir, l'influence et même l'imitation de Flaubert sont manifestes, comme nous le montrerons, nous devons nous préoccuper des rapports des deux

1. *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie*, dessins photographiques recueillis en 1849, 1850, 1851, avec texte explicatif et précédés d'une introduction. Paris, Gide et Baudry, 1852, 2 vol. in-fol.

2. *Souvenirs et paysages d'Orient. Smyrne, Éphèse, Magnésie, Constantinople, Scio*. Paris, Arthus Bertrand, 1848, dédié à G. Flaubert.

3. *Le Nil* (*Égypte et Nubie*), avec une carte spéciale. Paris, Pillet, 1854, in-8°, 351 p.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

écrivains. Or, à cette époque, les deux compagnons de jeunesse viennent de se brouiller. La rupture, sinon formelle, du moins tacite, a été consommée très peu de temps après le retour d'Orient, en septembre 1852, précisément au moment où Du Camp vient de publier ses fameuses photographies, où, par un souci assez puéril de vengeance, il a fait disparaître jusqu'à la figure de son ami, ce dont celui-ci, d'ailleurs, a la candeur de s'indigner[1]. Inutile de dire qu'un incident si mesquin n'a été pour rien dans cette rupture. La mésintelligence des deux natures apparut clairement dans la solitude à deux du long voyage d'Orient[2]; elle éclata brusquement, au moment où Flaubert, enfermé dans sa thébaïde de Croisset, composait avec cette lenteur exigeante et passionnée, qui était pour lui la religion même de l'art, le premier chapitre de sa *Bovary*, tandis que Du Camp, pris à Paris dans le tourbillon de la vie mondaine, écrivait à son ami des lettres indignées où il lui faisait la leçon, blâmant son indolence, lui conseillant de publier, pour « se pousser », et ne craignant pas de se proposer en exemple. Les deux lettres par lesquelles Flaubert répondit à cette impertinente mercuriale suffisent à marquer et à justifier la cause précise de la brouille[3].

Aussi ne doit-on pas être surpris si Flaubert accueille sans indulgence le *Livre posthume* du « sieur Du Camp ». A plusieurs reprises, les lettres à Louise Colet de 1853-1854 nous apportent les échos d'une critique sévère et clairvoyante sur ce livre où Flaubert devait retrouver tant de souvenirs d'un passé qu'il ne pouvait pas renier complètement.

« J'ai lu le *Livre posthume;* est-il pitoyable, hein? Il me semble que *notre ami* Du Camp se coule; on y sent un épuisement radical; il joue (*sic*) de son reste et souffle sa dernière note[4] ». C'est en ces termes que commence l'éreintement assez divertissant qui occupe une partie d'une lettre à Louise Colet, datée seulement : « Jeudi, 1 heure d'après-midi. »

1. Lettre à Louise Colet (*Correspondance*, II, 197) : « Sais-tu ce que j'ai vu aujourd'hui dans ses photographies? La seule qui ne soit pas publiée est une représentant notre hôtel au Caire, le jardin devant nos fenêtres, et au milieu duquel j'étais en *Nubien;* c'est une petite malice de sa part. Il voudrait que je n'existasse pas; *je lui pèse*, et toi aussi, tout le monde. »
2. Cf. mon livre *la Jeunesse de Flaubert*, p. 287 et suiv.
3. *Correspondance*, II, 147 et 153.
4. *Ibid.*, 177, 178.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mais cette lettre, d'après les sujets traités, est certainement antérieure à la Noël de 1852; ce qui prouve que le *Livre posthume*, bien qu'il porte la date de 1853, parut dans les derniers jours de 1852.

Au reste, Flaubert ne se contente pas d'affirmer son dédain pour l'œuvre; il le justifie par des considérations précises : « Ce livre est odieux de personnalité et de prétentions de toute nature »; Du Camp, qui reprochait tant à son ami de se mettre en scène dans tout ce qu'il faisait — grief qui nous semble au moins singulier aujourd'hui — « parle sans cesse de lui et se complaît jusqu'à son portrait physique ». En outre, il n'y a aucune originalité dans ce roman prétentieux : Flaubert y retrouve comme « un brouillard de lui qui pèse sur tout »; il y a des réminiscences de *Novembre* et même des phrases textuelles empruntées à cette œuvre de jeunesse. Enfin, ce méchant livre est encore un livre méchant, dans lequel Du Camp n'a pas su dissimuler suffisamment sa rancune personnelle contre son ancien ami.

Dans les lettres suivantes, et pendant que le *Livre posthume* poursuit sa médiocre carrière, Flaubert revient plus d'une fois sur ces griefs ou sur ces critiques, avec une persévérance qui le montre sensible, malgré tout, à ce qu'il découvrait, dans cette œuvre, de souvenirs pénibles ou d'intentions malveillantes. Il insiste sur le cynisme avec lequel Du Camp « a fourré » dans son livre tous les événements de sa vie personnelle : ses « ennuis de collège », l'histoire de ses maîtresses, le récit d'un rêve qu'il avait fait pendant son voyage d'Orient et qu'il avait confié à son ami[1]. Il proteste, avec une mélancolique indignation, contre le reproche d'égoïsme et de lâcheté que Du Camp ne lui a pas ménagé[2].

Nous éclaircirons ces allusions quand nous étudierons l'influence de Flaubert sur le *Livre posthume* et la part, bien involontaire, qu'il a eue dans la composition de ce livre. Pour en finir avec la critique même de l'œuvre, il nous reste à rapporter le jugement sur la forme, verdict sévère, mais que la lecture du roman ne nous donne aucune envie de révi-

1. *Correspondance*, II, 193, 305.
2. *Ibid.*, II, 205, 206.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ser. A propos du *Nil*, qui commençait à paraître dans la *Revue de Paris*, Flaubert écrit : « C'est curieux de nullité; je ne parle pas du style, qui est archiplat et cent fois pire encore que dans le *Livre posthume*[1]. » Et huit jours plus tard il donne à son dédain une forme encore plus accentuée : « Si quelque chose pouvait me raffermir dans mes théories littéraires, ce serait lui. Plus le temps s'éloigne où Du Camp suivait mes avis et plus il dégringole, car il y a de *Galaor* au *Nil* une décadence effroyable, et en passant par le *Livre Posthume*, qui est leur intermédiaire, le voilà maintenant au plus bas[2]... »

« Le temps où Du Camp suivait mes avis »... On ne peut s'empêcher de penser, en lisant cette phrase, d'un orgueil et d'une franchise si nobles, que l'époque où Flaubert l'écrivait était précisément celle où il peinait durement sur les phrases admirables de la *Bovary*. Malicieusement, il s'est amusé un jour à rapprocher un épisode de son propre roman d'un épisode du *Livre posthume* : « Je suis en train d'écrire une visite à une nourrice; on va par un petit sentier et on revient par un autre; je marche, comme tu le vois, sur les brisées du *Livre posthume*, mais je crois que le parallèle ne m'écrasera pas. Cela sent un peu mieux la campagne, le fumier et les couchettes que la page de notre ami[3]. »

Quel mépris il devait avoir, lui, l'artiste hautain, dans son effort désespéré vers la perfection de la forme, pour ce style de roman-feuilleton, rocailleux, hérissé d'incorrections et dont il nous suffira de donner quelques exemples significatifs! Parfois, ce sont de réjouissantes confusions de mots : « un être frappé d'*idiotisme* », les cantonniers qui « bouchent les trous des routes et *rassurent* les talus[4] ». Plus souvent, de hardies créations de termes, de barbares néologismes : un malheur *imprévoyable*, des besoins *insatisfaisables*, le côté *convertissable* d'une raison rebelle, si j'avais été *sauvable*[5]. Le suffixe *-able* ne porte pas bonheur à Du Camp. Il n'est d'ailleurs pas

1. *Correspondance*, II, 377.
2. *Ibid.*, II, 379.
3. *Ibid.*, II, 183.
4. *Livre posthume*, 328, 260.
5. *Ibid.*, 177, 244, 290, 327.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plus heureux dans les formations de mots par composition ou par onomatopée ; car on ne peut admettre raisonnablement ni ses rivages *déshabités*, ni ses femmes qui « zinzibulèrent suivant leur coutume[1] ». Enfin, il faudrait presque tout citer si l'on voulait donner une idée complète de ce galimatias prétentieux et incorrect, qui est le ton ordinaire du roman et qui permet à Du Camp d'écrire sans sourciller : « Irradiant mon âme à celle de la nature[2]. »

La faiblesse de la forme se relève-t-elle par ce souci d'érudition qui perce tout au long de l'œuvre, comme une coquetterie ou comme une prétention nouvelle, et qui a placé les *Mémoires d'un suicidé* sous l'invocation d'une épigraphe d'Eschyle ? Flaubert ne le pense pas. Il n'y a là, dit-il qu'une manie nouvelle d'un homme qui « ne savait pas une déclinaison », ce qui ne l'empêchait pas de mettre au seuil de ses ouvrages des vers d'Homère ou des dédicaces latines qu'il avait fait composer, et de piller impudemment des ouvrages d'érudition allemands qu'il s'était fait traduire. Sans attacher autrement d'importance à cette mince chicane, nous ne pouvons nous empêcher de noter que l'épigraphe du *Prométhée enchaîné*, correcte dans l'ensemble, ce qui est surtout le mérite du prote, est tronquée si mal à propos qu'elle offre difficilement un sens raisonnable : et cela, c'est la faute de l'écrivain ignorant.

I.

C'est bien en Orient qu'est né le *Livre posthume*. Si l'on ne peut affirmer, à défaut d'un témoignage direct, que l'idée même en a été conçue au cours du voyage de 1849, avec Flaubert, tout, dans l'inspiration et le cadre du roman, le rattache aux souvenirs de ce voyage.

« Il y a deux ans, j'étais en Égypte... » Ce sont les premiers mots du livre. Et le manuscrit de Jean-Marc, que Du Camp est censé publier, porte au début cette date précise : 28 septembre 1852 ; Jean-Marc l'a rédigé à son retour à Paris ; mais sa rencontre avec Du Camp est antérieure de près de

1. *Livre posthume*, 216, 110.
2. *Ibid.*, 253.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

deux ans. Elle correspond bien à l'époque indiquée par l'écrivain. Celui-ci ne s'est pas mis en frais d'imagination pour essayer de dérouter la curiosité du lecteur : il note, dans le court récit qui sert d'introduction aux mémoires de Jean-Marc, qu'après avoir descendu le Nil à bord de la cange, il se trouvait à Kéneh en fin de mai [1850], et que de là il fit une excursion à Qoséîr, sur la mer Rouge. C'est la date même où se place, dans la réalité, l'excursion de Flaubert et de Du Camp; ce sont aussi les mêmes incidents.

Après une marche de quatorze heures, sous le soleil, « à travers les tourbillons de poussière soulevés par le vent du sud », le romancier nous décrit la sieste « dans une grotte couverte d'inscriptions hiéroglyphiques de la dynastie éthiopienne, à un endroit nommé Gamré-Schems »; puis, le soir, la halte à quelque distance de *Bir-el-Hamammat* (le Puits-des-Pigeons). « Lorsque j'eus terminé, poursuit-il, ce rapide repas des voyages au désert, qui se compose presque invariablement de pain et d'œufs durs, lorsque j'eus pris mes notes à la clarté de ma lampe portative, je m'étendis sur mon tapis, la tête soutenue par un bon oreiller de sable fin, mes armes près de moi, sous le ciel étoilé, sentant mon cœur se dilater à l'aise dans les immensités silencieuses qui m'entouraient[1]. »

Tout ce récit est conforme à la réalité et il n'y manque guère que la personne du véritable compagnon de voyage. Ouvrons, en effet, la *Correspondance* ou les *Notes de voyages* de Flaubert, les *Souvenirs littéraires* de Du Camp. Nous y retrouvons le tourbillon du *Khamsin*, le grand nuage vertical, brun rouge et rouge pâle, qui enveloppe les voyageurs comme une fumée d'incendie, la grotte de Gamré-Schems, les tableaux hiéroglyphiques, gravés dans le rocher noir et représentant un sacrifice à Ammon générateur et à Horus, la nuit passée à une demi-heure du puits El-Hamammat, et jusqu'au frugal souper de pain et d'œufs durs[2].

Plus loin, quand il est question de Qôséir (Kôsséir), le terme de l'excursion sur la mer Rouge, Jean-Marc, qui en

1. *Livre posthume*, 2.

2. Cf. surtout *Notes de voyages*, I, 241-244; *Correspondance*, I, 415; *Souvenirs littéraires*, I, 358-359. A noter, dans le texte de Flaubert, ces petites variantes orthographiques : Gamsé-Shems, El-Hamamat.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

arrive, a gardé si mauvais souvenir de l'eau exécrable qu'il y a bue, qu'il confie à Du Camp : « Les puits de Qôséir sont pleins de je ne sais quel liquide infâme plus nauséabond que des produits chimiques; vous m'en direz des nouvelles lorsque vous y serez. » Et il se jette avec avidité sur les outres en vieilles peaux de chèvre, où ballottait au soleil, depuis deux jours, l'eau du Nil emportée par le voyageur[1].

Dans ses *Souvenirs*, Du Camp a parlé des trois outres d'eau exécrable emportées de Qôséir; et Flaubert n'a pas oublié non plus « l'eau qui, outre le goût de bouc que lui avaient communiqué les outres, sentait par elle-même le soufre et le savon ». — « Moi qui m'étais promis de boire à Kôsséir! tout est infecté de cette épouvantable odeur de savon et d'œuf pourri... On a beau y mettre un peu de raki; ça ne le corrige pas[2]. »

Les confidences de Jean-Marc à Du Camp, qui précèdent et préparent le *Livre posthume*, ont pour décor l'intérieur d'un puits découvert par le voyageur et qui leur offre, à défaut d'eau, l'ombre et la fraîcheur. « Figurez-vous une tour à l'envers, cent soixante degrés à descendre et un large palier à chaque vingtaine de marches. Ce sont les Anglais qui ont creusé et construit tout cela, pour notre plus grand plaisir... » Les serviteurs portent des tapis dans l'escalier, et les deux compagnons passent, dans cette singulière retraite, une journée de causerie et de méditation, fumant leurs tchibouks et dégustant leur café[3].

Flaubert s'est rappelé aussi, mais sans le décrire en détail, ce puits creusé par les Anglais, « grande construction entourée de murs carrés », dans l'escalier duquel il a passé toute une nuit, au retour de Kôsséir. D'après lui, c'est le Puits-des-Pigeons (Bir-el-Hamammat[4]).

C'est au lendemain de cette nuit-là qu'il arrive aux deux voyageurs un incident singulier. Ils ont voulu s'arrêter pour la nuit à Kourousou-el-Benet (*le reste des filles*), malgré les

1. *Livre posthume*, 4.
2. *Souvenirs littéraires*, I, 358; *Correspondance*, I, 415; *Notes de voyages*, I, 250.
3. *Livre posthume*, 9.
4. *Notes de voyages*, I, 244, 253.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

observations des chameliers superstitieux : l'endroit était fréquenté par le diable et il n'était pas prudent de s'y arrêter. L'événement sembla justifier ces prévisions pessimistes : pendant la nuit, un chacal vint enlever une partie des provisions qu'on avait mises au frais[1].

Nous retrouvons textuellement l'incident dans le *Livre posthume*, où il sert de prétexte à la rencontre de Jean-Marc avec Du Camp. Le Puits-des-Pigeons a décidément mauvaise réputation : les chameliers voudraient éviter de passer la nuit dans un lieu aussi mal famé. Au milieu de la nuit, un grand vacarme éveille l'écrivain endormi. « C'est Schitan le Lapidé (le diable), s'écrie un chamelier, qui tord le cou à un mauvais pèlerin. » En réalité, c'était une bande de chacals qui rôdaient autour du campement voisin, cherchant à dérober les provisions de Jean-Marc. Du Camp apporte aux voyageurs le secours de sa carabine, et des relations s'établissent ainsi entre les deux hommes[2].

Sur cette rencontre au désert qui, dans le roman, est le nœud même de l'intrigue, les *Souvenirs* de Du Camp ou les *Notes* de Flaubert nous apporteront-ils quelque curieuse documentation? « Les voyageurs se lient facilement, observe le romancier : on se rencontre aujourd'hui, demain on se sera abandonné peut-être pour toujours... Sur les grands chemins du monde, que d'amis j'ai déjà laissés, pour qui mon visage serait maintenant inconnu[3]! »

Dans les *Souvenirs littéraires*, Du Camp a conté l'une au moins de ces rencontres qu'il fit sur le Nil, en remontant le fleuve à bord de la cange : le colonel Langlois, qui visitait l'Égypte, dessinant les paysages et les ruines[4]. Et Flaubert, dans une lettre à sa mère, note aussi l'imprévu de ces relations de voyage, qui se nouent et se dénouent en quelques minutes et qui n'ont point de lendemain : il a rencontré à Benisouef un Polonais qui avait habité Neufchâtel et connu le Dr Flaubert[5]. Il n'est pas invraisemblable qu'un de ces épisodes de

1. *Correspondance*, II, 193.
2. *Livre posthume*, 2-4.
3. *Ibid.*, 5-6.
4. *Souvenirs littéraires*, I, 355.
5. *Correspondance*, I, 378.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

leur commun voyage ait inspiré à Du Camp le premier chapitre de son roman.

Il y a encore, dans la suite du *Livre posthume*, bien des allusions au voyage d'Orient, dont il serait intéressant de comparer le texte avec les relations que nous possédons par ailleurs de ce voyage. Nous ne pouvons songer à tout relever ici. Pour achever d'établir, par des rapprochements précis, le caractère en quelque sorte autobiographique de cette œuvre, en ce qui concerne le décor et les péripéties, voici quelques indications particulièrement intéressantes.

Poursuivant son voyage, après la rencontre de Jean-Marc, Du Camp suivra exactement l'itinéraire qu'il a suivi, dans la réalité, avec Flaubert : Kôsséir, retour à Kéneh, Le Caire, Alexandrie, Beyrouth[1].

Beaucoup plus tard, transposant à travers les souvenirs de Jean-Marc ses propres impressions, il nous fait part des sentiments qu'il a éprouvés en visitant Jérusalem et le Saint-Sépulcre. Ce sont exactement, et presque sous la même forme, les réflexions que nous trouvons dans les *Souvenirs littéraires*, dans les *Notes de voyages*, et que Flaubert, dans une lettre à Louis Bouilhet, résume ainsi : « Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace, il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une cophte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux[2]! »

Mais, coïncidence bien plus remarquable, le récit du *Livre posthume* renferme, à propos de Jérusalem, une indication qui semble textuellement empruntée aux notes de Flaubert. Ici, l'impression est trop particulière pour qu'on puisse croire à une rencontre accidentelle. Qu'on en juge par la comparaison des deux textes :

Livre posthume, 262.	*Notes de voyages*, I, 298.
En me rendant à ce lieu célèbre (le Saint-Sépulcre) ...	En revenant, nous sommes entrés sur le seuil de l'église

1. *Livre posthume*, 17.
2. *Souvenirs littéraires*, I, 362; *Notes de voyages*, I, 291 et suiv.; *Correspondance*, I, 436.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

j'avais passé en face du temple protestant nouvellement bâti par les Anglais; j'y jetai un rapide coup d'œil; cela ressemblait à une étude de collège ou à une salle d'attente de chemin de fer; des hommes vêtus à l'européenne, nu-tête et assis régulièrement sur des bancs fourbis et luisants, écoutaient un ministre qui portait quelque chose de blanc sur l'épaule et lisait la Bible. Je me suis senti le cœur serré; une religion qui ne satisfait que la raison est incomplète; j'aime mieux l'idolâtrie qui s'adresse à toutes nos facultés...

protestante : messieurs en noir, assis sur des bancs de chaque côté; autre monsieur en rabat, dans une chaire, à gauche, lisant l'Évangile; murs tout nus, ça ressemblait à une école primaire ou une salle d'attente dans un chemin de fer. J'aime mieux les Arméniens, les Grecs, les Coptes, les Latins, les Turcs, Vichnou, un fétiche, n'importe quoi! Adieu! bonsoir! c'est assez! sortons de là! Nous n'y sommes pas restés *un quart de minute*, et j'ai eu le temps de m'y ennuyer véritablement et profondément.

Ne dirait-on pas, en vérité, que c'est sur le carnet de route de Flaubert, et non sur le temple protestant, que Du Camp « a jeté un rapide coup d'œil »?

Et quand il prête au personnage de Jean-Marc, dans lequel nous verrons qu'il s'est incarné dans une certaine mesure, le désir de se faire musulman pour aller en pèlerinage à La Mecque, quand il raconte son initiation aux traditions musulmanes, les scènes de sorcellerie, l'étude de la cabale, des danses rituelles et des parfums symboliques, n'y a-t-il pas là encore, très évidemment, un écho plus ou moins discret des impressions du séjour en Orient, dont le carnet de Flaubert était abondamment garni[1]? Tous ces épisodes, ou plutôt tous ces détails du *Livre posthume* n'ont pas seulement un caractère nettement autobiographique; ils marquent déjà cette influence que la personne et les idées de Flaubert exerçaient sur Du Camp, que celui-ci subissait presque à son insu, et dont nous allons voir à présent un autre aspect, non moins significatif.

1. Pour les projets de Jean-Marc, sa conversion à l'islamisme, le pèlerinage projeté à La Mecque, l'étude des traditions arabes, cf. *Livre posthume*, 172-173; — pour les scènes de sorcellerie et le rôle des parfums dans la magie arabe, *Ibid.*, 195; — pour les projets de Flaubert et son initiation aux mœurs musulmanes, cf. notamment *Souvenirs littéraires*, I, 345-346; — *Notes de voyages*, I, 136; — *Correspondance*, I, 338, 354, 355, 356, 364, 370; — et mon livre *la Jeunesse de Flaubert*, 205-207.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

II.

Au jugement même de Flaubert, le roman de « l'*ami* Du Camp » aurait déjà trahi les dissentiments et servi les rancunes qui, depuis le voyage d'Orient, n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Mais par une contradiction singulière, en même temps qu'il évoquait, en allusions transparentes, la personne et le caractère de l'homme sous un aspect peu flatteur, il rendait au talent de l'écrivain une sorte de naïf hommage par les emprunts indiscrets qu'il faisait à son œuvre.

La susceptibilité de Flaubert, mise en éveil par l'attitude de Du Camp durant les mois qui précédèrent la publication du *Livre posthume*, s'inquiète tout de suite de quelques phrases équivoques qu'il signale à Louise Colet en les commentant :

Il y a ... une petite phrase à mon intention et faite exprès pour moi : *la solitude qui porte à ses deux sinistres mamelles l'égoïsme et la vanité*. Je t'assure que ça m'a fait rire; égoïsme, soit, mais vanité, non. L'orgueil est une bête féroce qui vit dans les cavernes et dans les déserts; la vanité, au contraire, comme un perroquet, saute de branche en branche et bavarde en pleine lumière... Une chose m'a fait sourire dans sa phrase de la *large épaule;* il aurait pu choisir une comparaison plus heureuse; c'est sur cette épaule pourtant qu'à la mort de sa grand'mère je l'ai porté comme un enfant, lorsque, l'arrachant de son cadavre où il pleurait, criait, appelait les *anges*, parlant de là-haut, etc., je l'ai pris d'un bras et l'ai enlevé tout d'un bond jusque sur sa terrasse. Je me rappelle aussi que je lui ai *arrangé* un duel à cet homme si brave, etc., etc.[1].

Ces phrases, ces allusions, si pénibles pour la sensibilité frémissante de Flaubert, se trouvent en effet dans différents passages du *Livre posthume*, où Jean-Marc exprime son désenchantement à retrouver, après ses courses errantes et ses aventures passionnelles, des amis qui, peu à peu, s'étaient retirés de lui. Nous citons les textes les plus caractéristiques :

J'allai voir mes amis, ils me reçurent bien, comme s'ils m'avaient rencontré la veille, banalement et sans effusion... Puis ils me parlèrent de leurs affaires... Je n'ai pas le droit de me plaindre, je l'ai

1. *Correspondance*, II, 177, 205-206.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voulu. Je me suis retiré d'eux et ils m'ont délaissé; tant pis pour moi, *vae soli*[1]... Quant à mes amis, je me suis convaincu qu'il ne fallait pas les fréquenter trop assidûment, si je ne voulais apprendre à les mésestimer... L'homme n'admet guère la solidarité qu'à son [illegible]; il ne la pratique que rarement pour les autres. J'en ai vu [illegible] me disaient : « Je suis fort, énergique, à l'épreuve de tout. » Quand j'ai été à même de les étudier de près, je les ai trouvés [illegible], faiblissants, découragés à la seule idée de l'action. Lorsque j'ai voulu m'appuyer sur leur épaule, qu'ils disaient si large, je n'ai [illegible] mis la main que sur une ombre qui fuyait. Ceux-là, je les ai [illegible], car ils avaient trahi plus que ma confiance, ils avaient [illegible] ma bonne foi; cela est pire qu'un vol domestique...[1]. »

[illegible] à la fin de 1852, précisément au moment où les [illegible] écrivains, après l'expérience désenchantée du long [illegible] d'Orient, commençaient à s'éloigner l'un de l'autre, [illegible] phrases sont une allusion évidente à leur rupture. Flau[illegible] en a précisé lui-même les souvenirs personnels. A la [illegible] époque, il déclarait avec une implacable sincérité qu'il [illegible] maintenant « incapable d'un sentiment quelconque vis-[illegible] de Du Camp » :

[illegible] partie de mon cœur où il était est tombée sous une gangrène [illegible] et il n'en reste plus rien; bons ou mauvais procédés, louanges [illegible] calomnies, tout m'est égal, et il n'y a pas là dédain, ce n'est [illegible] une affaire d'orgueil, mais j'éprouve une impossibilité radi[illegible] de sentir à cause de lui, pour lui, quoi que ce soit, amitié, [illegible] estime ou colère; il est parti comme un mort, et sans même [illegible] un regret. Dieu l'a voulu! Dieu soit béni! La douceur [illegible] éprouvée dans cette affection (et que je me rappelle avec [illegible]) atténue sans doute l'humiliation où je pourrais être de [illegible][2].

[illegible] évidemment, la plus éloquente réponse et le meilleur [illegible] au texte du *Livre posthume*. Mais il y en a [illegible] et de Du Camp lui-même, qui n'en sont pas moins [illegible] pour notre curiosité. Au retour d'Orient, quand [illegible] lancer et entraîner avec lui son ami dans cette [illegible] littéraire », dont le nom seul horripilait Flaubert, [illegible] des lettres, malheureusement inédites jusqu'à

1. [illegible] 21, 281.
2. [illegible] II, 205 (à L. Colet)

présent, où, sur un ton protecteur et solennel, il lui vantait la vie de Paris, les « milieux artistes », la nécessité de « *se dépêcher*, de *se poser* pour *arriver*, d'*être connu* », lui reprochait de « *se mettre hors la loi* » et de ne pas occuper son « *poste d'homme de lettres* » comme un poste d'honneur. C'est dans ces circonstances que Du Camp « apprit à étudier de près » son ami, comme il est dit dans le *Livre posthume;* les lettres à la fois ironiques et indignées, furibondes et cinglantes qu'il reçut de lui en l'occasion ne pouvaient lui laisser aucun doute sur le dissentiment de leurs caractères, sur leurs conceptions si profondément différentes de la vie, et surtout de l'art. Ces lettres sont toutes les deux de 1852. Du Camp ne les avait pas encore digérées quand il écrivit son roman, en partie autobiographique. Et ses belles phrases sur l'égoïsme et l'orgueil de la solitude s'inspirent manifestement de cette correspondance décisive, comme aussi son jugement sommaire sur le dilettantisme stérile du solitaire de Croisset. Celui-ci avait déjà répondu, magnifiquement, à ces perfides insinuations, en protestant, comme toute son œuvre d'artiste proteste, contre cette incompréhension totale de sa vie :

Quant à déplorer si amèrement ma vie neutralisante, c'est reprocher à un cordonnier de faire des bottes, à un forgeron de battre son fer, à un artiste de vivre dans son atelier. Comme je travaille de une heure de l'après-midi à une heure de l'après-minuit *tous les jours*, sauf de six à huit heures, je ne vois guère à quoi employer le temps qui me reste. Si j'habitais en réalité la province ou la campagne, me livrant à l'exercice du domino ou à la culture des melons, je concevrais le reproche. Mais si je m'abrutis, c'est Lucien, Shakespeare et écrire un roman qui en sont cause... Modifie encore cette idée, à savoir que si je suis seul, *je ne me contente pas de moi-même.* C'est quand je le serai, content de moi, que je sortirai de chez moi, où je ne suis pas gâté d'encouragements. Si tu pouvais voir au fond de ma cervelle, cette phrase, que tu as écrite, te semblerait une monstruosité[1].

La seconde lettre de Flaubert à Du Camp s'achève sur cette énergique affirmation qui est presque un adieu : « Nous ne suivons plus la même route, nous ne naviguons plus dans la même nacelle. Que Dieu nous conduise donc où chacun

1. *Correspondance*, II, 149-150, 155.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

demande! Moi, je ne cherche pas le port, mais la haute mer; si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil. » A coup sûr, auprès de cette vive riposte, les petites confidences du *Livre posthume* paraîtront bien anodines et Flaubert aurait pu les tenir pour non avenues; remarquons toutefois qu'il les trouvait transparentes et qu'elles s'adressaient au public; jamais il ne lui serait venu à l'idée de prendre des lecteurs à témoin de ses mécomptes et de ses déceptions avec ses amis; si l'écho de la rupture avec Du Camp nous est parvenu par la *Correspondance*, ce n'est tout de même pas la faute de Flaubert.

Donc, le *Livre posthume* manifeste et consacre la profonde mésintelligence, la rupture sans éclat des deux amis. Et pourtant, si Du Camp a subi une influence dans ce livre, si ce livre porte la marque des idées, des sentiments, des principes même d'un autre écrivain, c'est l'influence, ce sont les idées, les sentiments et les principes de Flaubert. Amusante rencontre que ces traces incontestables d'une amitié si tyrannique qu'elle se survivait à elle-même dans l'esprit de celui qui la reniait. Mais Du Camp n'en est pas à une contradiction près.

Il y a dans ces *Mémoires d'un suicidé* toute une série de traits, comme des *motifs* qui servent en quelque sorte de trame aux confidences du narrateur et qui présentent une singulière conformité, d'inspiration ou même de forme, avec les idées de Flaubert.

Le plus significatif, c'est le thème du *bourgeois* et des *idées reçues*. On en sait l'origine et comment il se rattache aux plus lointains souvenirs de la jeunesse de Flaubert, à la charge du *garçon*, au personnage imaginaire du *sheick*, puis comment il rejoint, par l'intermédiaire du *Dictionnaire des idées reçues*, projeté en 1850, le foudroyant réquisitoire de *Bouvard et Pécuchet* contre la bêtise humaine[1].

Ce n'est pas en vain que Du Camp, en 1850, remontant le Nil avec Flaubert, à bord de leur cange, s'était exercé, pour se divertir, à jouer le rôle du *sheick*, « vieux monsieur inepte, rentier, considéré, très établi, hors d'âge », et posant des questions stupides « d'une voix tremblée et d'un air imbé-

1. Sur tout ceci, cf. *la Jeunesse de Flaubert*, 290-303; *Correspondance*, I, 421; II, 185.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cile ». Tous les détails de ce jeu, inventé par Flaubert, « les bonnes opinions encroûtées », les propos oiseux sont plus d'une fois revenus à la mémoire de Du Camp, quand il écrivait le *Livre posthume*. Racontant ses souvenirs d'écolier, il constate avec ironie : « Parmi les gens qui cultivent assidûment la Flore des idées reçues, les années de collège représentent *le plus beau temps de la vie*[1]. » L'expression *idées reçues* est celle même de Flaubert, et le lieu commun sur le temps de collège semble échappé du *Dictionnaire*, comme aussi l'opinion des bourgeois sur la vie des écrivains : « Le monde où tu as vécu jusqu'à cette heure s'imagine trop facilement que les écrivains mènent volontiers des existences de Sardanapale et que toutes les joies défendues sont leur pâture habituelle[2]. » Dans cette dernière citation, le style même reproduit le langage bouffon du *sheick;* quant au thème, il est partout dans Flaubert : il apparaît d'abord dans *Novembre*, puis dans une lettre à Louise Colet (1853), reparaît dans *Madame Bovary*, où M. Homais lui donne sa forme définitive, enfin prend place dans le *Dictionnaire des idées reçues :* « ARTISTES, tous farceurs..., gagnent des sommes folles, mais les jettent par les fenêtres..., souvent invités à dîner en ville[3]... »

Quand Jean-Marc revient de Constantinople, il fait le voyage de Nevers à Paris, dans un compartiment de chemin de fer, en tête-à-tête avec des négociants en farine dont la conversation insipide ne tarde pas à l'énerver. Bientôt, les questions ridicules que lui adressent ses compagnons de fortune sur l'Orient mettent le comble à son exaspération :

— Monsieur doit venir d'Orient, ça se voit à ses habits; pourrait-il me dire combien le boisseau de froment s'est vendu cette année à Constantinople?

Je levai les épaules sans répondre et je refermai les yeux.

— Il ne comprend pas le français, reprit mon interlocuteur, c'est ennuyeux; il nous aurait dit combien il a de femmes dans son sérail.

J'éprouvai une vague envie d'étrangler cet imbécile et de le jeter

1. *Livre posthume*, 53.
2. *Ibid.*, 228.
3. Sur cette idée reçue, voir notre étude : *la Genèse d'un épisode de Madame Bovary*, dans les *Mélanges Lanson*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

par la portière. Je m'apaisai en songeant judicieusement que la plupart de mes concitoyens jouissent d'une bêtise au moins égale, et je me rendormis en murmurant au fond de ma pensée le chant des bateliers du Nil[1].

C'est, à peu près, la conversation des deux *sheicks* à bord de la cange. Ce sont aussi toutes les sottises dont les bourgeois de Rouen — voire ceux de Paris — accablaient Flaubert à son départ pour l'Orient, ou à son retour, et dont les lettres à Louise Colet nous apportent l'écho. C'est peut-être encore une allusion à la soi-disant mission économique confiée par le ministère de l'Agriculture et du Commerce à Flaubert, quand il partit pour l'Égypte, et dont il se moque si plaisamment dans une lettre à sa mère[2]. C'est enfin une réplique d'une scène que l'auteur de *B[illegible] et Pécuchet* devait vivre, délicieusement, dans [illegible] voyage en Basse-Normandie : « Dans le compartiment.... [illegible] voyageur, l'ayant attentivement dévisagé, finit par lui [illegible] — N'êtes-vous pas de Montauban et ne voyagez-vous pas pour les huiles? — Non, répondit Flaubert, mais pour [illegible]... Et la méprise lui fut longtemps sujet de rire[illegible] pour lui un document nouveau pour son [illegible] sur les *idées reçues* du *bourgeois*; elle [illegible] devant le comique inépuisable et imprévu [illegible]

Avec [illegible] plus de conviction, Du Camp [illegible] haine du convenu, de « l'opinion [illegible] de l'homme arrivé et installé, qui [illegible] aux deux amis, dans les années [illegible] Il s'agit des artistes vraiment [illegible]

[illegible] dieu qui les habite, ils écoutent le [illegible], ils aiment l'être charmant que [illegible] inquiètent plus alors ni des discours [illegible] idées ridicules qui leur font obstacle, [illegible] apaisent leurs désirs... Calomniés [illegible] méprisés parce qu'ils sont calom-

[illegible] *[Corr]espondance*, I, 375, 411.

[illegible] *de nos dieux lares* (*Figaro*, 14 jan-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

niés, repoussés parce qu'ils sont méprisés, ils se voient déclassés, appauvris, isolés au milieu de leurs contemporains qu'ils flétrissent tous, nobles, banquiers, marchands, artisans et prêtres, du titre de *bourgeois!* la plus violente injure de notre langue. Ils traversent les hommes qui les environnent sans daigner faire un effort pour descendre jusqu'à eux...[1].

Dans cette farouche explosion d'orgueil, n'y a-t-il pas comme un désaveu des conseils d'*arrivisme* littéraire que Du Camp prodiguait paternellement à Flaubert, dans le même temps, et comme un écho de la protestation sévère et indignée que lui renvoyait son ami, du fond de sa solitude de Croisset?

Mais le thème du *bourgeois* n'est pas le seul témoignage de cette influence tyrannique et paradoxale. Plus obsédant encore, le thème de l'Orient revient à chaque instant dans le *Livre posthume;* avec quel parti pris, nous l'avons déjà établi, en montrant combien l'inspiration du roman était liée étroitement aux souvenirs de voyage de l'écrivain.

Pour mieux comprendre encore l'origine et les variations de ce thème, ce n'est plus aux *Souvenirs littéraires*, ni aux *Notes de voyages* ou à la *Correspondance* de Flaubert qu'il faut emprunter des termes de comparaison, mais à *Novembre*, à cette œuvre de jeunesse dont Du Camp avait été l'un des rares confidents, et peut-être le premier. Au reste, on a déjà vu quelle impression durable lui avait laissée cette lecture[2].

Flaubert, qui garda toute sa vie une tendresse indulgente pour ce roman de sa jeunesse, avait senti tout de suite cette parenté, et il ne manque point de la signaler dans sa lettre à Louise Colet, si peu tendre pour Du Camp :

Je ne sais si je m'abuse,... mais il me semble que dans tout le *Livre posthume* il y a une vague réminiscence de *Novembre* et un brouillard de moi, qui pèse sur le tout; ne serait-ce que le désir de la Chine, à la fin : « Dans un canot allongé, un canot de bois de cèdre dont les avirons minces ont l'air de plumes, sous une voile de bambous tressés, au bruit du tam-tam et des tambourins, j'irai dans le pays jaune que l'on appelle la Chine... Du Camp ne sera

1. *Livre posthume*, 229.
2. Voir notre étude : *M. Du Camp biographe de Flaubert, Revue d'histoire littéraire*, juillet-septembre 1922.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas le seul sur qui j'aurai laissé une empreinte, le tort qu'il a eu c'est de la recevoir; je crois qu'il a agi très *naturellement* en tâchant de se dégager de moi, il suit maintenant sa voie; mais en littérature, il se souviendra de moi longtemps[1]. »

Essayons de dissiper ce « brouillard qui pèse » sur tout le *Livre posthume* et de préciser ce qui, chez Flaubert, n'est qu'une impression un peu vague. Il y a pourtant une indication précise, la phrase sur la Chine. Contrairement à ce qu'on pourrait croire en lisant le texte de Flaubert, la phrase qu'il cite est de lui, dans *Novembre*[2], et non de Du Camp[3]. Son héros, comme celui du *Livre posthume*, au milieu des déceptions toujours nouvelles que ne lui ménage point la réalité, éprouve de périodiques aspirations vers les terres de lumière, vers le mirage des antiques et pittoresques civilisations : l'Égypte, l'Inde, la Chine. A chaque instant, comme une obsession, consolante à la fois et pénible, ce rêve revient : « M'en aller, partir pour ne plus revenir, n'importe où, mais quitter mon pays!... Oh! se sentir plier sur le dos des chameaux! devant soi un ciel tout rouge... Oh! l'Inde, l'Inde surtout! Des montagnes bleues remplies de pagodes et d'idoles... Dans un canot de bois de cèdre... j'irais dans le pays jaune que l'on appelle la Chine... Emportez-moi, tempêtes du Nouveau Monde... Allons! allons! passons les Océans larges..., etc.[4]... » Et, dans cette rêverie incohérente, les nègres du Soudan se rencontrent assez curieusement avec les mandarins, les gondoliers de Venise ou les pêcheurs siciliens, les torrents de Norvège et les neiges de Sibérie succèdent aux gorges des sierras andalouses, aux palmiers du désert de Nubie.

Il y a quelque chose de cette incohérence dans les songes de Jean-Marc. Quand, lassé de ses vaines passions, il se réfugie chez une vieille tante débonnaire, la contemplation d'un écran chinois, au coin du feu, lui inspire l'envie de « partir

1. *Correspondance*, II, 177-178.

2. *Novembre*, 241.

3. Qui, pourtant, la savait par cœur, car il la cite de mémoire dans ses *Souvenirs littéraires*.

4. *Novembre*, 239, 240, 241, 242.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour la Chine et d'aller baigner son visage dans les eaux du fleuve Jaune[1] ». Instantanément, par un dédoublement de sa personnalité, engourdi dans l'atmosphère tiède d'une chambre bien close, il entreprend ce voyage, « où l'aspiration de l'inconnu le guidait par la main ». Il refait tout l'itinéraire de France en Égypte, la traversée de Suez à Ceylan, les escales d'Aden, de Bombay et du Cambodge. Enfin, débarqué dans le golfe de Pékin, il s'écrie lyriquement : « Salut! salut! terre antique de la Chine! pays de la porcelaine, des lanternes et des mandragores!... » Suit une évocation assez embrouillée de tout l'exotisme convenu, propre à cette « patrie des magots, des mandarins et des lettrés ». Et c'est là que se trouvent quelques traits qui présentent en effet une analogie frappante avec la phrase de Flaubert : « Sur le fleuve, des jonques pavoisées, éclairées de feux de toutes couleurs, voguaient au bruit des tam-tam et des flûtes de roseau. » Mais, dans l'ensemble, c'est bien plutôt une impression diffuse, un *brouillard*, comme le dit curieusement Flaubert, qui fait apparaître le fantôme de *Novembre* sous les rêveries du *Livre posthume*. Les deux rêveurs se ressemblent comme deux frères ; l'un voyage en imagination à travers les fantaisies dorées peintes sur la laque des boîtes à thé[2], l'autre à travers les caprices soyeux d'un écran[3] ; l'un s'éprend des femmes aux pieds minuscules, à la tête enfantine, aux sourcils minces, qui vivent dans des tonnelles de roseaux verts et mangent des fruits à la peau de velours, dans de la porcelaine peinte ; l'autre poursuit les jeunes filles sur les grands radeaux des fleuves éblouissants, ou contemple les femmes toujours muettes qui passent leurs petites têtes de porcelaine fine à travers les bambous de leurs fenêtres. En réalité, tous les deux ont pour frère le poète de *Tou-Tsoug*, du *Barbier de Pékin*, du *Dieu de la Porcelaine*, et ce n'est pas au hasard que l'auteur du *Livre posthume* a cité plusieurs fois le poète de *Festons et astragales*[4]. Le « désir de la Chine » est une très lointaine survivance de cette exaltation romantique où communiaient ensemble, dans

1. *Livre posthume*, 112-116.
2. *Novembre*, 241.
3. *Livre posthume*, 112.
4. *Ibid.*, 113, 308.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les interminables causeries de Croisset, Flaubert, Bouilhet et Du Camp.

Ce n'est pas la seule. Il y a encore, çà et là, dans les *Mémoires d'un suicidé*, toutes les turqueries d'usage, les rêves des *Mille et une nuits*, le fanatisme mahométan, le mirage des « villes aux coupoles d'or, des fleuves d'azur, des forêts d'émeraudes (*sic*)[1] ». Il y a la hantise de la vie au désert, exprimée en résolutions farouches : « J'irai demander l'hospitalité à une tribu voyageuse, je dormirai sous la tente, je chasserai la gazelle avec les Bédouins..., etc.[2]... » Il y a enfin une invitation au voyage, pour l'Inde, presque calquée sur le voyage de Chine[3]. Ce sont des thèmes et des formules dont on découvre aisément l'origine, pour peu qu'on soit familier avec les œuvres et les lettres de jeunesse de Flaubert.

Dans la construction même du roman, dans les épisodes, dans les sentiments du personnage — car les deux œuvres ont encore cette parenté singulière d'être deux actions à un seul personnage — le *Livre posthume* porte tout aussi nettement l'empreinte de *Novembre*.

Il y a, dans *Novembre*, une scène saisissante qu'on ne peut oublier quand on l'a lue; c'est la visite à la courtisane, ces confidences de fille, ces consolations d'un cœur flétri prodiguées naïvement à la détresse d'une pauvre âme en peine, ce don d'une sensualité régénérée par la contagion de la douleur, tout un décor d'alcôve à la fois étrange et banal, des traits d'un réalisme impitoyable mêlés à des effusions de lyrisme candide[4]. Musset, à coup sûr, n'est pas tout à fait étranger à cette trouvaille d'un jeune génie qui se cherche. La scène de la courtisane a sa réplique, abrégée, mais très fidèle, dans le *Livre posthume :* déçu une fois de plus dans son insatiable passion, Jean-Marc va demander aux « attendrissements de l'amour » le calme que son cœur ne peut trouver ailleurs; « n'ayant pas la proie, il voulut avoir l'ombre; sachant que la réalité ne lui était pas possible, il voulut du moins serrer une illusion dans ses bras ». Son *illusion* ressemble trait pour

1. *Livre posthume*, 89.
2. *Ibid.*, 107.
3. *Ibid.*, 284.
4. *Novembre*, 197 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

trait à celle du héros de *Novembre;* comme l'autre, elle entremêle les confidences, les tendresses et les consolations, les refrains obscènes, les plaisanteries cyniques et les chastes aveux[1].

Il y a, dans *Novembre*, une promenade et des impressions d'automne qui sont parmi les pages les plus pénétrantes et le plus souvent citées du livre[2]. Toute cette mélancolie, l'accord nostalgique de l'âme avec le paysage ont passé dans le *Livre posthume*, avec la différence du talent en moins[3].

Il y a surtout, comme l'atmosphère même des deux œuvres, cette obsession de la mort, cette hantise du suicide, que l'on rencontre presque à chaque page, qui donnent au caractère du héros son unité et qui fournissent à l'écrivain un titre, un dénouement, ou les deux à la fois. Dès les premiers mots, cette ombre, échappée aux *Nuits* romantiques, se glisse entre le lecteur et le héros du livre : « J'ai savouré longuement ma vie perdue... J'ai tout revu, comme un homme qui visite les catacombes et qui regarde lentement, des deux côtés, des morts rangés après des morts[4]. » Dès la première expérience de la vie, la vie est épuisée d'un seul trait : « Il me faudra mourir sans avoir rien goûté de bon[5]. » L'idée du suicide se présente une première fois un soir d'hiver, sur le Pont-Neuf, devant la Seine qui charrie[6]. Jusqu'au dénouement, elle reparaîtra sans cesse : « Les voix de l'abîme l'appelaient, les flots s'ouvraient comme un tombeau, prêt de suite à se refermer sur lui... » Pris de peur, le désespéré écarte chaque fois la farouche étrangère : il meurt, mais « lentement », petit à petit par la seule force de la pensée ». Et le dernier mot est une pirouette ironique : « Il recommanda qu'on l'ouvrît, de peur d'être enterré vif, mais il défendit bien qu'on l'embaumât[7]. »

Tel est le thème de la mort dans *Novembre.* En écolier docile, Du Camp n'a rien laissé perdre, pas même la pirouette, dont il a fait, il est vrai, une révérence solennelle : « Je ne

1. *Livre posthume*, 122 et suiv.
2. *Novembre*, 162-163.
3. *Livre posthume*, 103.
4. *Novembre*, 163.
5. *Ibid.*, 176.
6. *Ibid.*, 187.
7. *Ibid.*, 255-256.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

veux pas être embaumé ; que la destruction fasse son œuvre en paix [illegible] » Mais toutes les variations macabres dont s'enchanta sa génération aux belles heures du romantisme, il les a fidèlement recueillies au vol, dans la lecture du manuscrit de Flaubert [illegible] dès le collège. Jean-Marc a voulu se tuer pour un pensum : la Préface aux *Dernières chansons* de Bouilhet nous a appris que cette passion n'était pas toujours si platonique dans les collèges de 18[illegible] [illegible] Pont-Neuf, le collégien du *Livre posthume* [illegible] comme le noctambule de *Novembre* [illegible] son testament presque tous les ans [illegible] une volupté malsaine dans les cimetières [illegible] pédantes : comme lui, enfin, il a rêvé [illegible] ment[4] ! Mais, plus conséquent [illegible] sans avoir écrit jusqu'à la dernière [illegible] *un suicide* : les méchantes langues [illegible] prétendraient que, lui du moins, n'est [illegible] de la pensée ».

Si le *Livre* [illegible] avec *Novembre* tant d'évidentes et curieuses [illegible] pas sans une cruelle ironie que Flaubert [illegible] à propos du livre de Du Camp [illegible] et une scène du *Louis Lambert* de Balzac.

Je suis [illegible] une visite à [illegible] par un autre : une nourrice [illegible] *Livre posthume*, je marche [illegible] pas. Cela sent un peu mais je [illegible] que la page de mieux la [illegible] notre am[illegible]

En réalité [illegible] il n'y a presque [illegible] Flaubert et le récit de [illegible] va visiter à Châtillon [illegible] à travers ses souvenirs [illegible] revoit la vieille

1. *Livre* [illegible]
2. *Ibid.* [illegible]
3. *Ibid.* [illegible]
4. *Ibid.* [illegible]
5. [illegible]

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

paysanne qui l'avait bercé et nourri, la jeune femme qui avait été sa sœur de lait, et passe une soirée assez douce, pour son cœur meurtri, entre ces braves gens qui voudraient le retenir[1]. Comme on le voit, il n'y a guère qu'une relation de mots entre les deux épisodes. Et il ne serait ni plus ni moins légitime d'évoquer la figure d'Emma Bovary à propos d'une autre scène du *Livre posthume*, celle où la maîtresse de Jean-Marc, Suzanne, meurt empoisonnée dans d'atroces souffrances[2]. Est-il besoin d'ajouter que, lorsqu'il écrivait son roman, Du Camp ne pouvait avoir aucune connaissance particulière de la *Bovary?* Tout au plus, les deux amis, au cours du voyage en Égypte, avaient-ils échangé à ce sujet quelques propos fugitifs sur un projet littéraire qui était encore très vague dans l'esprit de Flaubert.

L'allusion au *Louis Lambert* de Balzac n'est guère plus légitime : « C'est là, déclare Flaubert, que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *Livre posthume*[3] *!* » Et cela est incontestable, si l'on admet sans peine qu'il y a entre les deux œuvres toute la différence qu'il y a entre le génie de Balzac et... mettons : le talent de Du Camp. Mais ces souvenirs de collège ont, dans les deux romans, un caractère autobiographique; pour apprécier ceux de Du Camp, ce n'est pas de ceux de Balzac ou de Flaubert qu'il convient de les rapprocher; mais il faut les replacer dans la vie même de celui qui les a vécus et, pour achever de donner au *Livre posthume* son juste sens et sa véritable physionomie, rechercher ce que Du Camp y a mis enfin de lui-même, de sa personne, de sa vie, de ses idées.

III.

A en croire Flaubert, il y aurait tout mis, et ce ne serait pas grand'chose. Le *Livre posthume* serait une sorte d'autobiographie prétentieuse, une confession d'un enfant du siècle qui se prend au sérieux, le tombeau d'une âme désabusée. « Ce qui m'a particulièrement fait rire, écrit l'implacable critique, c'est que lui, qui me reproche tant de me mettre en

1. *Livre posthume*, 105.
2. *Ibid.*, 203 et suiv.
3. *Correspondance*, II, 193.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

scène dans tout ce que je fais, parle sans cesse de lui; il se complait jusqu'à son portrait physique; ce livre est odieux de personnalité et de prétentions de toute nature[1]. »

Nous n'avons guère besoin d'être ainsi avertis par Flaubert pour sentir le caractère personnel de ces *Mémoires d'un suicidé*. La personnalité de Du Camp y est dédoublée par une étrange perversion de la vanité. L'auteur s'est mis deux fois dans son livre, sous deux aspects et dans deux rôles différents. Il est d'abord le voyageur en route sur les pistes du désert, celui qui rencontre Jean-Marc, se lie avec lui d'une soudaine amitié, recueille ses confidences qu'il se charge de présenter au public. Mais à partir du moment où Du Camp cède la parole à Jean-Marc pour la longue confession des *Mémoires*, qui forme l'essentiel du livre, il devient Jean-Marc lui-même et se fond sans effort dans cette nouvelle personnalité. En somme, successivement auteur et acteur, metteur en scène et premier rôle.

Ceci posé, c'est dans le personnage de Jean-Marc que nous devons retrouver les analogies avec la figure de l'écrivain. Quand bien même nous ne posséderions pas le témoignage de Flaubert, nous serions portés, par tout ce que l'on peut se rappeler et connaître encore aujourd'hui d'une personnalité parisienne naguère illustre, à tenir pour fidèle ce portrait de Maxime Du Camp aux environs de 1850 :

C'était un grand jeune homme de vingt-huit ans environ, pâle sous la teinte brune dont le soleil avait doré son visage; une courte barbe noire, dure, serrée et frisée encadrait ses mâchoires saillantes et sa lèvre épaisse; son front large, très développé par les bosses d'accaparation, se plissait de deux ou trois rides prématurées; des sourcils fins suivaient les contours de l'arcade orbitaire qui se projetait hardiment au-dessus d'un œil ouvert d'un noir velouté, très doux malgré une certaine ironie désolée, et dont la fixité devenait, par moments, insupportable... Il portait le magnifique costume de l'Hedjaz...[2].

Suit la description détaillée du costume oriental. Mais sur le physique de Jean-Marc, Du Camp ne nous tient pas quittes

1. *Correspondance*, II, 177.
2. *Livre posthume*, 9-11.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à aussi bon compte : il ne nous épargne ni « la cambrure et l'exquise finesse » des pieds, ni « l'élégance presque féminine des mains maigres et allongées », ni « les poignets minces, pleins de flexibilités charmantes ». Il note avec coquetterie « le geste abondant, sec et très expressif ». Il n'est pas plus sobre de détails sur les manières distraites, les profondes rêveries du personnage, la « hardiesse hautaine qui animait la sévérité un peu dure » de ses traits, son « flegme oriental » allié « d'une façon singulière à la *furia francese* » — ni même sur les aphorismes habituels du mystérieux voyageur.

En vérité, ce portrait, extraordinairement fouillé, minutieux, complaisant, est bien un « portrait au miroir ». Jean-Marc au puits de Qôséir, en cette soirée brûlante de mai, c'est très précisément Maxime Du Camp à Kôsséir avec Flaubert, en mai 1850. L'âge de Du Camp est celui de Jean-Marc[1]; le physique, d'après les documents du temps, notamment les illustrations qui accompagnent les *Souvenirs et paysages d'Orient*, ainsi que la publication : *Égypte*, *Nubie*, *Palestine*, *Syrie*, le physique est le même; le costume est celui qu'affectionnait l'auteur du *Livre posthume*, qu'il ne portait pas seulement en voyage, qu'il revêtait parfois à Paris, par genre, et sous lequel il s'est fait plusieurs fois représenter.

Dans la confession même de Jean-Marc, il y a tout un long chapitre sur ses années de collège dont le caractère autobiographique est évident, si l'on prend soin de rapprocher ces impressions de celles que nous retracent les *Souvenirs littéraires*[2]. Ce n'est pas que la haine farouche de Jean-Marc Du Camp contre le collège de 1830, contre la discipline impitoyable, contre les horreurs dramatisées du cachot, contre l'étroitesse surannée des programmes et la sévérité hautaine des maîtres, soit quelque chose de bien original. Mais certains jugements, certains détails précis sont les mêmes dans les deux récits : il y a des heures de séquestre qui ont, à trente ans de distance, une couleur identique; dans le roman, l'écrivain a même développé copieusement et comme à plaisir une fugue d'écolier, jusqu'à en faire une véritable tragédie; mais

1. Né en février 1822, Du Camp avait exactement vingt-huit ans en 1850, lors du séjour en Égypte.

2. Comparer : *Livre posthume*, 53 à 98, et *Souvenirs littéraires*, I, 52 à 106.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'imagination, malgré sa fantaisiste exubérance, travaille visiblement sur des impressions directes, des impressions d'enfant, celles qu'on retrouve en 1881 dans les *Souvenirs* du sexagénaire.

Autre coïncidence curieuse : c'est pendant ces années de collège que Jean-Marc perd sa mère et demeure complètement orphelin, comme Du Camp; dans la fiction romanesque et dans le récit vécu l'âge de l'enfant est le même, l'événement est présenté de la même façon et donne lieu à des réflexions identiques[1]. Et pour montrer jusqu'où peut aller la minutie de cette documentation personnelle, nous noterons enfin que si Jean-Marc, renvoyé du collège à quinze ans et demi, après la folle équipée du cachot et de la fugue, quitte le collège pour l'institution F..., c'est sans doute parce que Du Camp, renvoyé de Louis-le-Grand, à quinze ans, va terminer ses études à Saint-Louis[2].

Dans une autre lettre à Louise Colet, Flaubert est revenu sur ce caractère de personnalité envahissante qui le choque et l'agace dans le *Livre posthume;* sa critique nous suggérera d'autres concordances entre la vie et l'œuvre de l'écrivain :

> Quant au *Livre posthume*, la fin répond au commencement, j'ai [illegible] comme toi, la Croix, Porcia, le couvre-pied, etc. Il a fourré [illegible] un rêve qu'il a fait en voyage et que je l'ai vu écrire : il [illegible] pas changé trois phrases[3].

[illegible], la figure épisodique de Porcia, le dernier [illegible] Jean-Marc, sinon de Du Camp, le « merveilleux [illegible] don de Porcia, dans lequel Jean-Marc désire [illegible] sont des détails trop intimes pour que nous [illegible] entreprendre de les préciser. Mais nous n'aurons [illegible] scrupule en ce qui concerne le récit du rêve. Il [illegible] réalité, dans le *Livre posthume*[4]; ils se suivent [illegible] sont tous les deux relatifs à la mère de Jean-[illegible] fantôme chéri qui visite en songe l'enfant [illegible] deux fois, l'avertit et le sauve d'un danger. [illegible] le premier rêve, très court, se réfère à une

[illegible] *Souvenirs littéraires*, I, 92.
[illegible] 18 ; *Souvenirs littéraires*, I, 92.
[illegible]
[illegible] 394.

histoire assez banale d'inondation dans une vallée des Vosges, c'est le second, beaucoup plus dramatique, long et nuancé, que Flaubert devait connaître et que Du Camp aurait fait, écrit, lu à son ami pendant le voyage d'Orient.

Ce rêve est peut-être la plus belle page de tout le livre ; sans même en être averti par le témoignage de Flaubert, on y sent l'empreinte d'une évidente réalité ; la netteté des faits, la simplicité du récit, l'absence de toute préoccupation d'effet sont des qualités trop rares chez Du Camp pour qu'on ne les loue pas ici sans réserve. C'est certainement, sans hésitation possible, un compte-rendu fidèle fait directement sous le choc de la réalité, et l'on n'est point surpris que Flaubert, à quelques années de distance, en ait gardé un souvenir assez précis pour pouvoir en reconnaître les phrases. Qui sait, même, si dans l'intimité de leur vie errante, encore sans dissentiments graves, il ne s'était pas laissé aller à en revoir et à en corriger le texte ?

C'est à l'influence de l'opium que Jean-Marc attribue son second rêve : « En me réveillant encore tout tremblant d'épouvante, j'ai écrit ce rêve tout de suite avant d'essayer à me rendormir, et je le copie textuellement. » Nous voici donc prévenus, par Du Camp lui-même, du caractère documentaire de cet épisode.

Jean-Marc, c'est-à-dire Du Camp, revoit sa mère en songe. Il y a bien des années qu'elle est morte, ou plutôt on la croyait morte ; elle vit encore, « couchée dans un appartement secret, mourant sans cesse de la même maladie ». Une vieille servante conduit le fils auprès de sa mère, qui, par une série de métamorphoses fantastiques, lui apparait successivement sous ses traits naturels, puis sous la forme d'un Turc et d'une hyène en cage. Il se réveille en sursaut au moment où la hyène affamée vient de lui couper le poignet d'un seul coup de ses mâchoires.

Bien entendu, cette sèche analyse fait surtout ressortir l'incohérence propre aux rêves. Elle est, en l'espèce, un indice de vraisemblance et de naturel. Et c'est dans le détail — qui ne s'invente pas — que chacun pourra reconnaître cette atmosphère indéfinissable dans laquelle se transforment, au pays des songes, les sensations et les souvenirs de la réalité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nous avons vainement cherché, dans les *Notes de voyages* de Flaubert, détaillées pourtant jusqu'au scrupule, la trace de ce rêve dont il avait gardé une impression si durable. Sur ses carnets de route, bien des fois il a noté de très menus incidents de la vie de Du Camp en voyage, jusqu'à des gestes, des attitudes, des mots insignifiants, jusqu'à des indigestions ou des migraines. Un jour, à Jérusalem, après une soirée de musique chez le consul français, il écrit : « Cette musique si mal jouée m'a navré de tristesse et de plaisir ; ça a duré toute la nuit, où j'ai eu un cauchemar y relatif[1]. » Mais rien sur le cauchemar de son compagnon. Ce silence n'est pas moins regrettable que surprenant ; nous en sommes réduits à accepter, sans autre moyen de contrôle, le témoignage de la lettre à Louise Colet. Dans le récit même de Du Camp, trois traits sont à retenir, cependant, pour leur rapport avec la réalité du voyage en Orient : l'usage de l'opium, le personnage turc et la métamorphose de la hyène.

Il est pourtant un autre détail qui mérite d'être relevé. Que peut signifier cette *Croix* mystérieuse que Flaubert avait « admirée » dans la dernière partie du *Livre posthume* ? C'est précisément le rêve de Jean-Marc qui nous donnera la clef de l'énigme. Dans la visite qu'il rend à l'ombre douloureuse de sa mère, celle-ci remarque le ruban rouge qui orne la boutonnière de son fils : « En quelle composition as-tu été le premier ? Tu as donc été bien sage que ton professeur t'a donné la croix[2] ?... » Aucun passage du roman n'a mentionné cette décoration imprévue que rien, d'ailleurs, ne pouvait justifier dans la vie de Jean-Marc. En revanche, c'est en janvier 1852, après sa mission en Orient, que Du Camp était fait fort authentiquement officier de la Légion d'honneur, à moins de trente ans... Évidemment, la phrase sur la croix est l'une des deux ou trois phrases ajoutées après coup à la relation du rêve, et elle restera comme l'une des prétentions les plus déplaisantes qui provoquaient les sarcasmes de Flaubert.

Enfin, nous aurons signalé à peu près toutes les concordances intéressantes entre la fiction romanesque du *Livre posthume* et la personnalité réelle de l'écrivain quand nous

1. *Notes de voyages*, I, 319.
2. *Livre posthume*, 297.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

aurons relevé une allusion à peine voilée à ses projets littéraires. A l'heure où l'infortuné Jean-Marc, déçu de toutes parts par les rudes leçons de l'expérience, cherche dans l'action une raison d'espérer et de vivre, des amis lui donnent ce conseil : « Utilisez les connaissances que vous avez forcément acquises; faites appel à votre mémoire, coordonnez vos notes et imposez-vous cette tâche d'écrire vos voyages. » Et Jean-Marc, un instant séduit, se répond bientôt à lui-même : « A quoi bon? Certes, j'ai vu bien des choses curieuses, j'ai visité des pays singuliers et je me suis mêlé à des mœurs étranges, mais avec quel intérêt recevrait-on mes livres? Qui s'occupe à cette heure de ces contrées d'Orient où se jouera encore une fois le sort du monde? Ma voix parlera dans le désert, et nul ne comprendra qu'il faudra des années de travail et de voyage pour rassembler les matériaux d'un livre qui sera lu au bout de deux heures et oublié au bout d'un jour[1]. » Cette déclaration désenchantée sert de prétexte et de préface à une longue dissertation que Jean-Marc a envoyée, sous forme de lettre, « à un enfant qu'il aime et qui veut marcher vers les gloires littéraires[2] ».

Sent-on ici le dépit de l'écrivain après le demi-succès de ses *Souvenirs et paysages d'Orient*, publiés en 1848 et dédiés à Flaubert? En tout cas, on y retrouve, dans les préoccupations littéraires de Du Camp, cette hantise de l'Orient qui ramènera tant de fois sous sa plume « les matériaux rassemblés après des années de travail et de voyage » du recueil intitulé : *Égypte, Nubie, Palestine et Syrie* (1852) au *Nil* (1854), du *Nil* aux *Grecs modernes* (1835) et des *Grecs modernes* à *Orient et Italie, Souvenirs de voyages et de lectures* (1868). Par cette dernière allusion, le *Livre posthume* se trouve très exactement daté et situé dans la vie de l'auteur, dont il est, à tant d'égards, un fidèle reflet.

IV.

Obsession du mirage oriental, dernier écho d'une amitié de jeunesse brusquement dénouée, confession un peu puérile

1. *Livre posthume*, 224.
2. *Ibid.*, tout le chapitre VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'une existence [illegible] tels sont les trois caractères du premier roman de [illegible] Malgré sa très faible valeur [illegible] pas moins comme signe des temps [illegible] sur les camaraderies et l'influence [illegible] est essai peu modeste d'un [illegible] dans *Novembre* son [illegible] pas [illegible] bien singulière aventure [illegible] de la première œuvre [illegible] sement au public, [illegible] d'âme qu'il lui [illegible]

[illegible] pour avoir com- [illegible] une place au [illegible] -même, mais [illegible] sont une [illegible] *[illegible]nfession* [illegible] mal du [illegible] que lui [illegible] dormir [illegible] piété [illegible] admirer [illegible] immé- [illegible] Trente [illegible] Flaubert bien [illegible] raille douce- [illegible] échevelé et [illegible] appliqué au *Livre* [illegible] Mais après tout, en [illegible] serait publié [illegible] de modestie pour [illegible]

[illegible]ouard MAYNIAL.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

NOTES ET DOCUMENTS

NOTE SUR MARIVAUX EN ITALIE

Marivaux a été l'objet de plusieurs études qui ont rendu justice à ce charmant auteur : il ne serait pas inutile de voir comment il a été connu, apprécié et imité en Italie.

Et tout d'abord rappelons-nous ceci : Marivaux, relativement peu goûté en France au XVIIIe siècle, ne pouvait guère l'être en Italie au même moment. Cela nous explique un fait qui, à première vue, peut sembler étrange : il n'existe à cette époque, du moins à ma connaissance, pas une seule traduction d'une œuvre théâtrale de Marivaux[1].

Cela peut étonner, si l'on pense que l'Italie, au XVIIIe siècle, a été littéralement inondée de traductions, non seulement des œuvres des plus célèbres auteurs, mais aussi des moindres, par exemple l'*Arlequin sauvage* de Delisle de La Drévetière (*Arlecchino salvatico, trad. dal francese*, Firenze, Bonducci, 1754), les comédies de Dufresny traduites par Dangoni en 1772, etc.

Sans doute, le style de Marivaux ne se prêtait guère à la traduction; mais était-ce là un obstacle pour les traducteurs du XVIIIe siècle qui, ne se préoccupant pas de rendre exactement la pensée des auteurs étrangers, préféraient les adapter à leur goût?

Cependant, Marivaux a été très apprécié en Italie comme romancier. En effet, l'abbé Chiari, qui était toujours en quête de sujets populaires pour ses affreuses élucubrations, tira de la *Vie de Marianne* deux épisodes pour deux de ses comédies[2].

La *Vie de Marianne*, le *Paysan parvenu* et les autres romans

1. De nos jours, nous n'avons que deux comédies de Marivaux traduites : *le Jeu de l'amour et du hasard* et le *Legs*. Milano, Sonzogno, 1907.

2. *Marianna, ossia l'orfana; Marianna, ossia l'orfana riconosciuta; Commedie in prosa*. Venezia, 1752. Un certain moine, Umberto Caimi, dans un livre intitulé : *Lettere d'un vago italiano a un suo amico* (Milano, Agnelli, 1760-1767, t. I, p. 23-24), accuse Marivaux et de Mouhy de « souiller l'Italie de leurs romans que l'abbé Chiari ne craint pas d'imiter ». Il déclare que c'est une honte pour l'Italie, qui, autrefois, enseigna au monde entier à penser solidement, que d'imiter la France jusque dans ses sottises.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] célèbres de Marivaux passèrent en Italie avec l'abondante production anglaise[1]. Marianne et Paméla firent verser bien des larmes aux âmes sensibles du XVIII[e] siècle, mais la gracieuse coquette de Marivaux devint, sous la plume des écrivailleurs italiens, une insupportable bavarde, moralisant sur tout. Chiari voulut [illegible] une branche de laurier à la couronne de Marianne, et en fit [illegible] héroïne des temps de la chevalerie, toujours prête à saisir [illegible] à défendre son honneur à coups de couteau. L'auteur ita[illegible] a [illegible] fidèlement suivi le roman français, tout en faussant le [illegible] des personnages, suivant le goût du gros public qui aime [illegible] aventures invraisemblables et romanesques[2].

[illegible] arriver jusqu'au commencement du XIX[e] siècle pour ren[illegible] un auteur qui apprécie Marivaux en tant qu'auteur [illegible]. C'est l'avocat Alberto Nota, auteur d'une *Vedova in* [illegible], assez fade comédie qui ne soutient pas la comparaison [illegible] la *Surprise de l'Amour*, que Nota a voulu imiter. La *Vedova* de Nota est plutôt une banale restitution de la *Matrone d'Éphèse*, si [illegible]ment racontée par Voltaire, qu'une imitation originale de la comédie de Marivaux[4]. Nota ne se borna pas à imiter Marivaux dans sa *Vedova in solitudine*, mais il eut aussi recours à l'auteur français pour son *Benefattore et l'orfana*. L'héroïne de cette comédie ressemble d'une manière frappante à l'inoubliable Marianne.

1. Le premier roman de Marivaux a été traduit en 1754 sous le titre [illegible] *Don Quichotte moderno* par Carlo Gozzi, d'après Marchesi, *Romanzi e* [illegible] *del 700*, 1903, p. 389. Cette traduction a été publiée à l'insu du [illegible] traducteur, qui, plus tard, l'a reconnue et a confessé qu'elle était très mal [illegible] (*Memorie inutili...* Venezia, Palese, 1797, t. I, p. 29). Ensuite ont été tra[illegible] la *Voiture embourbée* (Venezia, Savioli, 1734), la *Vie de Marianne* (Vene[illegible]), le *Paysan parvenu* (Venezia, 1750) et peut-être aussi le *Télémaque* [illegible] sous le titre de *Nuovo Telemaco* (Venezia, 1748). En 1752 parut une [illegible], traduite du roman de l'abbé Lambert; en 1752 une *Conta*[illegible] de De Mouhy; en 1753 une *Nuova Contadina incivilita*, de La [illegible] un *Contadino gentiluomo*, de De Catalde; en 1758 un *Soldato* [illegible] de Maurillon (cf. Marchesi, *ouvr. cité*, *Bibliographie*).

2. [illegible] a écrit aussi une *Contadina incivilita dal caso* et une *Contadina* [illegible] *matrimonio*, en imitant le roman de De Mouhy. Il s'est rappelé [illegible] dans *Il Poeta*, la *Force du naturel*, de Destouches, dans le [illegible] *per disgrazia*. Pour ses emprunts à Molière, voir Toldo, [illegible] *en Italie*. Torino, Loescher, 1910, p. 400-415.

3. [illegible] Firenze, 1827-1828.

4. [illegible] *in solitudine*, de l'avis de M. Toldo, est parsemée de souve[illegible] (*ouvr. cité*, p. 511). La source directe n'en reste pas [illegible] *de l'amour*, ainsi que l'a remarqué M. Fleury (*Marivaux et* [illegible] Paris, 1881).

[illegible] veuve a servi aussi de sujet à une comédie de Goldoni, *il* [illegible] et à une comédie de Gherardo de Rossi, *le Lagrime della*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La courte liste des imitateurs de Marivaux se clôt par le meilleur de tous : Giraud. Celui-ci, dans la *Ciarliera punita*, reprend ce sujet si souvent traité par Marivaux : il faut que les parents élèvent leurs enfants avec tendresse et non avec sévérité[1]. L'*École des mères* offrait à Giraud un modèle qu'il n'a pas oublié. Seulement, au lieu d'une mère on a un père, au lieu de la suivante Lisette, une tante bavarde et colère qui donne le titre à la comédie. Cette pièce n'est pas tout à fait mauvaise, mais elle est certainement inférieure à l'*École des mères*.

Marivaux tombe ensuite, en Italie, dans le plus profond oubli. Un reflet de cet auteur nous arrive plus tard à travers les proverbes de Musset imités par Giacosa et Martini[2].

De nos jours, on le voit paraître quelquefois sur les scènes italiennes, à côté de Goldoni, en de charmantes évocations d'un siècle mignard et coquet[3].

Natalia Melloni.

LE POÈTE BONDI ET JACQUES DELILLE

On sait à quel point l'abbé Delille parut, à la fin du XVIIIe siècle, le représentant parfait de la poésie française, et quelles attaques il a

vedova. Ce dernier imite plutôt *Zadig* que Marivaux. La *Donna sola* de Goldoni n'a aucun rapport avec la *Vedova in solitudine*.

1. Giraud, dans l'*Aio nell' imbarazzo*, traite le même sujet.

2. Le proverbe *A can che lecca cenere non gli fidar farina* (Giacosa, *Nuova Antologia*, t. XX, 1872) nous rappelle : Il ne faut jurer de rien. *Chi lascia la via vecchia per la nuova sa quel che lascia e non sa quel che trova* (Giacosa, Napoli, Marzavo, 1910) a une certaine ressemblance avec *Un Caprice*. Mme de Léry est remplacée par un mari qui, faisant croire à sa jeune femme qu'il la trompe, lui fait comprendre qu'un mari ours et inélégant est préférable à un mari dandy et homme du monde. Ferdinando Martini a écrit deux proverbes, *Chi sa il guioco non l'insegni* (Firenze, 1906), dont le héros appartient à la famille des amoureux timides de Marivaux, et *Il peggior passo è quello dell' uscio*, où une porte joue le même rôle que dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.

3. Dans la première moitié du XIXe siècle, Marivaux fut joué de temps en temps en Italie. De 1840 à 1870, on le trouve dans le répertoire des troupes Ristori, Bellotti Bon, Alamanno Morelli et quelques autres, mais toujours comme remplissage. Ensuite, il fut oublié tout à fait jusqu'à nos jours. En 1912 se forma la troupe Piccello Rossi, dite « della Maschera », qui, on peut bien le dire, inaugura Marivaux sur les scènes italiennes en jouant : *Il giuoco dell' amore et del caso* et *Arlecchino incivilito dall' amore*. La même compagnie joua aussi *Arlecchino salvatico* (1754) d'un auteur inconnu, probablement traduit de l'*Arlequin sauvage* de Delisle-Drevetière.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fallu à la nouvelle école littéraire pour ruiner sa doctrine du développement descriptif et de la périphrase poétique. Les funérailles triomphales qui furent faites, en 1813, à l'auteur des *Jardins* témoignent assez qu'en attendant une nouvelle conception de la poésie, l'ingénieux Delille satisfaisait pleinement les goûts de ceux qui prenaient pour du classicisme l'utilisation des formules léguées par les maîtres, et plus encore par leurs imitateurs.

Or la spirituelle M^{me} du Montet, fort au courant de la vie littéraire contemporaine, a posé dans ses *Souvenirs* un problème de dépendance intellectuelle qu'il serait intéressant de voir résoudre. Elle fait allusion (page 14 de l'édition de Paris, 1904) à l'abbé Clément Bondi, de Mantoue, précepteur des enfants de l'archiduc Ferdinand et traducteur de l'*Énéide* en vers italiens. « Delille, observe-t-elle, a semblé affectionner les sujets traités par Bondi, car ce dernier avait fait un très joli poème sur la *Conversation* avant le poète français; mais le champ parcouru par Bondi est plus vaste que celui dans lequel Delille s'est renfermé... »

M^{me} du Montet ayant compté le poète de Mantoue parmi ses « aimables et excellents amis », il est possible que la bienveillance l'incline à la partialité. Il y a là, cependant, signalé par une femme d'esprit, un point important des relations franco-italiennes.

F. B.

LETTRES INÉDITES DE ZACHARIAS WERNER

A MADAME DE STAEL

Les amis de M^{me} de Stael s'inquiétaient à bon droit, en 1808 et 1809, de la présence du poète allemand Zacharias Werner à Coppet. Ce personnage, aussi extraordinaire par son allure que par ses idées, instable, délirant, sensuel et mystique, avec sa longue taille osseuse et ses beaux yeux mouillés, semblait aux plus indulgents une singulière relation pour l'ancienne ambassadrice; et l'on sentait bien qu'avec son ardeur d'apostolat, son exaltation sans frein, l'auteur des *Fils de la vallée* entendait exercer sur M^{me} de Stael la même action qu'il avait eue sur tant de femmes en Allemagne et en Pologne. Les lettres suivantes permettent de se rendre compte de ce bizarre prosélytisme et de l'intensité avec laquelle « l'extrême-droite » du Romantisme allemand tentait d'agir sur la châtelaine de Coppet. M^{me} de Stael, si souvent accusée d'avoir, dans l'*Allemagne*, frayé un passage aux idées les plus irrationnelles du romantisme et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

du germanisme, fut au contraire tancée, par plusieurs romantiques allemands, de s'être montrée réfractaire à l'essentiel des notions qui avaient déjà commencé à faire bloc et à s'opposer à la mentalité moyenne du moderne Occident. La quatrième partie de l'*Allemagne*, trop peu citée au profit de la deuxième, laisse assez voir des résistances que l'on connaît par ailleurs : Werner ne sera pas seul, quoique le plus entreprenant, dans un assaut mystique livré à la fille de Necker.

Présenté à Mme de Stael, à Interlaken, par le prince royal de Bavière, Werner avait été invité à Coppet. Il y arriva le 14 octobre 1808, après un crochet par le nord de l'Italie. Lectures, conversations et jeux d'esprit, comédie de société, on connaît l'emploi du temps au château où se tenaient, comme dit Stendhal, « les assises spirituelles de l'Europe ». Mais déjà le poète de Kœnigsberg a commencé son apostolat : Mme de Stael lui a confié ses inquiétudes, et il entreprend aussitôt de la ramener à un quiétisme fiévreux analogue à sa propre exaltation mystique. Le 3 novembre, quand il quitte Coppet, il s'agenouille, en proie à une profonde émotion, devant la châtelaine et s'en va en déplorant que la grâce n'ait pas encore touché cette « femme sublime ». Il est persuadé, dans sa niaiserie, qu'il a laissé derrière lui, entourée d'ailleurs d'influences favorables, une âme où le grain n'a qu'à germer, une néophyte bien préparée, et qu'il suffit de pousser l'apostolat et la propagande pour arriver au résultat souhaité.

Werner s'arrête à Paris, « charmant chaos », « résidence de la folie méthodique », pendant quelques semaines : Heine se fera renseigner malicieusement, vingt ans plus tard, sur les fréquentations qu'aurait surtout pratiquées le prophète le long des galeries du Palais-Royal. Il ne s'en tint pas là, d'ailleurs, et l'on sait que les richesses nouvelles du musée du Louvre, les salons de Mmes de Chézy, Récamier et Dégerando reçurent sa visite, sans réconcilier le rousseauiste de Kœnigsberg avec la capitale française : à rapides relais, en plein hiver, par Metz, Mayence et Darmstadt, Werner retournait à Weimar, où il avait naguère promis solennellement à Gœthe de se discipliner, de renoncer aux folies religieuses et de soumettre son facile, son puéril délire au contrôle de ses facultés raisonnables.

Le poète vagabond est à peine arrivé à Weimar, il vient d'y soulever déjà la colère de Gœthe, indigné de retrouver son protégé décidément incurable, qu'il écrit à la châtelaine de Coppet sa première lettre. Mme de Stael y répondra par l'entremise de Mme de Schardt, fervente admiratrice du mystique auteur et mystique elle-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... par la deuxième épître de Werner, quelle indul-
... de *Corinne* témoignait au pauvre diable, malgré ses
... malade. Une vraie correspondance s'engage, qui per-
... juger la « psychose » du poète allemand, et aussi de
... quelques détails de la vie littéraire du temps[1]

... cette lettre en français, non par affectation mais
... je ne voulais pas avoir un interpréte entre vous et

Weimar ce 14 Janvier 1809.

... Frau!

... faut pas vous appeller : *Madame;* c'est ainsi qu'on
... toutes les personnes du sexe, dont vous êtes le modéle
... exception au même temps; mais : *gnädig*, c'est le predicat
... c'est comme ça qu'il vous faut nommer, femme
... Vous connaissez aussi bien mon adoration pour vous,
... paresse d'ecrire des lettres. Ne sachant pas mentir, il
... qu'elle a combattu quelque temps mon desir
... m'entretenir avec vous par ecrit, mais enfin celui-ci
... la victoire, et — voila la trophée! —
... avez demandé a mon depart de Coppet — (l'Elysée
... heureux, qui sont foudroyés par vos eclairs!) —
... communiquer mes observations sur mon séjour à
... desobeir, c'est toujours impossible; mais le moyen
... tableau de Paris, ce chaos aussi etonnant qu'ai-
... on n'y a sejourné que quatre pauvres semaines?
... le tableau et bornons nous aux rubriques frag-

Madame Recamier. C'est Venus, eclipsée du
... parmi les rochers! Comme elle est a plaindre!
... retentir les sons harmonieux de l'amour,
... des calembours! Merci au bon Le Mercier
... sa lyre mercenaire a ses attraits; mais son
... bon pilote, ne sauroit pas sauver cette
... sans doute que Madame Recamier est une
... elle joint la douceur a la candeur; mais les
... beaux yeux ne tombent que sur des glaciers,

1. ... lettres, que Werner n'hésitait pas à écrire en fran-
... incorrections.

qui les rejaillissent, sans en être brulés. Ce n'est qu'au chateau de Corinne, qu'on les domine! Comme je vous ai parlé de l'un de mes anges tutelaires a Paris, que je dois a votre divinité, il vous faut bien nommer les deux autres, que je m'ÿ suis donné moi même, c'est : La Sainte Jardiniére de Raphael, et Leucothéa avec le petit Bacchus (la Sainte Vierge paienne avec l'enfant Jesus) qui est a côté d'Apollon de Belvedére a sa main droite, dans le Musée des Antiques. C'est elle qui me sauvoit, quand l'eclair d'Apollon me vouloit foudroyer; car jamais un démon n'a-t-adopté, d'une maniére si prodigieuse, la figure d'un vrai Dieu et l'homme, jamais un démon n'a-t-il imité si rassemblant la figure de Jesus-Christ — (non comme il comparoit crucifié, devant les yeux pleurants des croyants de son eglise combattante, mais comme il apparoit, vainqueur de la mort, gonfalonier de l'amour, *Seelenbräutigamm*, devant les yeux clairvoyants des élus de son eglise victorieuse!) — que cet Appollon de Belvédere. C'est un Archange dechù de la plus haute voute des cieux; il n'est pas fait pour rester comme les autres démons, enseveli dans les tenebres, il est tombé sur ce globe terrestre, pour eclairer ce chaos condensé, et quand ce marbre animé r'ouvrira ses ÿeux, pour le r'envoyer au ciel, son lieu natal, alors sera le jour suprême, le jugement des vivants et des morts, alors lui, cet Archange — (trop elevé sur le balbutiage de la poésie mondaine —) en reprénant ses anciens droits sera l'héraut de Jesus Christ, et fulminera avec les fléches de ses eclairs, non pas les paiens, les errants, les grands scélerats, mais les hÿpocrites egoistes, les lâches, les miserables!!! — C'est lui, cet Archange Appollon, dont Corinne seroit digne d'être la moitié, quand Elle, née pour être un *Rüstzeug Gottes*, scauroit dedaigner l'interêt pour les fêtiches (*Fetische*) de la poussiere, qu'Elle — (par une erreur inconcevable) meprend pour ses idoles!.

WIEDERSEHEN !!!

ce 16ieme Janvier 1809.

Précisement comme j'avois fini la page précedent de ma lettre, je viens de recevoir la votre, par la bonté de Madame de Schardt, a laquelle vous l'aviéz addresséé. J'ai baisé et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... les larmes de joie aux ÿeux! ... recevéz mes hommages, mes ... ...ndeur, pour les bontés que vous ... qui n'a, que le desir ardent de ... ...gues que lui d'être les adorateurs ... origine primitiv. Ce que vous nom-... ...ont vous voudriéz être la sœur, ce ne ... tout mon être meprisable et fragile ... ...iame nudité; c'est le génie du Très-... dans le foible, c'est cet amour éternel, ... a sœur, mais la fille! Laissons ce Chaos ..., que le diable se donne pour etouffer ..., en voÿant approcher, avec des pas ... le roÿeaume éternel de l'amour divine. ... et toutes les autres; nous avons a ... graves! Le croÿant, en s'approchant de ... entendant, que dis-je en entendant? non! ... (*geschwängert!*) des melodies har-... divin de son âme sauvéé, ou elles reten-... divine, dis-je, oublie le clinquant des ... les mains des mortels, pour annoncer ... ce que les étoiles de l'aurore mêmes ne ...

... tout cela, et parlons encore deux mots ... parceque c'est un ouvrage, mais parceque ... incomparable! — Je la relis avec l'intérêt ..., j'aime me retrouver dans ce miroir ... auteur y dit (page 86)

... quel drôle de « souvent! » toujours ... ou a) — « dans le cœur, je ne sais ... qu'on aime, qui pourrait persuader » — ... persuader!) — qu'on reconnait l'objet, ... premiere fois. »

... qui a seu developper cela, ne reconnait ... qu'on aime eternellement, l'image de ce ... le monde, l'image du Dieu-Homme, ... et tendre! Oh qu'elle le voÿe pour ... pour ne vivre que pour Lui, qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rendra a son âme céleste le calme, qu'elle, de sa premiére enfance, a cherchéé en vain, avec des pleurs d'amertume, dans tous les objets, et pas dans Elle même, ou reside le *seule*, qui *seule* lui peut rendre la paix, et sêcher les larmes des ses ÿeux, faits pour s'elever jusqu'a Lui ! — Vous même, Madame, vous avéz sans moi, deviné mon sÿsthème; appercevéz aussi, sans moi, qu'il n'est pas seulement fait — (excuséz ma franchise) — pour être servi sur les tables des riches, comme un morceau de frommage, pour assaissonner le vin ! —

Restéz ma bonne sœur, je serai votre frére eternellement! Vous dites (page 168 de Corinne), il ÿ a dans l'homme une puissance eternelle, une etincelle divine, qu'il, etc. « Est-ce que cette etincelle se montre dans les gazettes?! J'ai couvri des larmes de joie ce que vous avéz parlé (page 177) des sacrifices! Est-ce un sacrifice pour la fille du grand Necker que d'être bannie de Paris?.

Adieu! Lisez les marginaux, ils touchent les choses temporelles.

Votre frére devoue — W.

J'accepte avec remerciments votre invitation gracieuse, et je viendrai, s'il plait a Dieu, l'été prochain vous joindre a Coppet, pour rester chez vous quelque temps et pour aller après cela a Rome, ou je voudrais bien rester pour ÿ mourir! — Saluéz la belle Albertine et Msr votre fils de ma part! Saluez aussi Oswald, qui ne cessera jamais de l'être, et Erfeuil, qui cessera de l'être! Saluéz mon honnête et digne compatriote Schlegel ! Saluéz Phidias Tieck qui sait aussi bien figurer Jupiter, come Aspasie et son esclave!

Saluéz mon ardent mais honnête collegue Oehlenschläger. Saluez Msr Sismondi et saluéz bien Madame Necker —

Je vous tiens tous dans le fond de mon cœur. — Je songe de rester ici jusqu'a la fin du mois d'Avril, d'aller le Mai prochain a Berlin, d'y arranger mes affaires et après cela de venir chêz vous dans le mois de Juin ou du Juillet. Comme je desespere, qu'il sera quelque chose pour moi en Allemagne, je suis presque decidé, de le quitter pour toujours, et de partir au commencement du Septembre pour Rome. Le bon Dieu scait, si je pourrai executer ce projet, qui remplit depuis quelque

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

temps toute mon ame, quoique je ne puis pas nier, que je ne quitterois l'Allemagne pour toujours, qu'avec quelque regrêt, et que j'y resterois, quand on m'ÿ donneroit, avec la subsistance necessaire, l'occasion de poursuivre la carrière dramatique pour laquelle je me sens toujours de prédilection. Le Duc de Weimar, qui vous estime beaucoup, me croit plus fait pour le poéme epique; je serois bien aise quand quelqu'un lui oteroit ce préjugé, nuisible a la bonne cause et a la mienne! De ma piéce nouvelle, j'ai ecrit ici en trois semaines, trois actes; j'espere qu'ils ne seront pas indignes du sejour enchanté, ou ils sont enfantés, mais comme je n'aime pas le bruit prematuré, je voudrais que la chose restasse entre nous. Le grand Göthe se porte bien : *Wiedersehn seÿ uns gesegnet!*

Wiedersehen!!! — Weimar
ce 21 Janvier 1809

Gnädige Frau!

Il vous faut nommer : *gnädig*, comme les divinités, pas : *Madame*, comme on nomme tout le monde. — Je vous ecrit en français, pour n'avoir pas un interpréte entre vous et moi!

Excuséz que ma lettre est si courte! Ne vous fachéz pas non plus, qu'elle est bornée au necessaire. C'est le stÿle epistolaire d'aujourdhui. —

Le necessaire est de vous dire : *Wiedersehen!* — Oui, femme incomparable et divine! J'ai couvert votre lettre charmante de mes baisers et de mes larmes, et votre esclave devoué ne manquera pas, si le bon Dieu le permet, de peleriner dans le mois du Juin ou Juillet a Coppet, pour ÿ adorer l'image miraculeux de la Ste Aspasie. C'est alors, que je vous reciterai une lettre, que j'ai déja composé dans ma tête pour vous, mais que je ne veux pas vous remettre, que par bouche. Préalablement je vous en donne quelque fragments rhapsodiques.

Un ragout fin n'est pas un objet de la chÿmie; ainsi, point de tableau de Paris!. Dans ce ragout tout sent un peu trop l'assa foetida; (un mot, que je ne scais pas exprimer en français, mais qui est bien energique en allemand).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Comme vous savéz que votre pelerin esclave ne se mêle ni de la politique, ni de la litterature, mais qu'il ne se soucie que de vivre et de revivre, il ne peut vous entretenir, que de ses anges tutelaires, qui guidoient ses pas a Paris. L'un, qu'il devoit a vôtre divinité, c'est Madame Recamier. Cette femme pleine de bonté et de candeur est Venus eclipsée de la mer, mais egaréé parmi des rochers. Comme elle est a plaindre! Néé pour exciter et retentir les sons harmonieux de l'amour, elle n'entend que des calembours! Merci au bon Le Mercier, qu'il a rendu sa lÿre mercenaire a ses attraits! Mais son Colombe, quoique bon pilote, ne sauroit pas sauver cette colombe, des glaciers qui l'entourent! Ce n'est qu'au chateáu de Corinne, qu'on les domine! Mes deux autres deités tutelaires a Paris etaient : La Jardinière divine de Raphaél, et Leucothéa avec le petit Bacchus (la sainte vierge paienne avec l'enfant Jesus) dans le Sallon d'Appollon et a sa main droite. Cet Apollon de Belvedére est un démon, mais un Archange dechu, imitant le plus parfaitement la figure de l'Homme-Dieu, non pas comme celui-ci comparoit crucifié, devant les ÿeux pleurants de ses croÿants, mais comme il se montre : vainqueur de la mort, gonfalonier de l'amour, *Seelenbraütigam*, aux ÿeux clairvoÿants de ses élus!

Je relis avec l'interêt le plus vif *Corinne*, ce miroir fidéle de votre ame divine! Il n'ÿ a rien de superflus, que le mot : souvent dans le tome I page 86 ligne 14. Cet image innée, dont ÿ est question, c'est l'original dont Apollon de Belvedere est la copie. Comme vous aiméz les originaux, je vous conseillerois d'examiner une fois celui la, qui rend le calme perdu, et sêche les larmes! J'ai mouillé des miennes ce que l'auteur dit (T. I Page 177 Ligne 17-19) des sacrifices. Ce sont la les trophées dont il est question II Page 206 ligne dernière, et l'ornement le plus beau d'une telle trophéé serait bien « l'etincelle » dont il s'agit page 168 Ligne 21 du tome I, mais ce n'est pas chêz les vendeurs des gazettes, qu'on peut acheter ce crachât! —

Le Duc de Weimar vous estime beaucoup. Cet homme est raisonnable au suprême degré, mais il a des preventions contre le drame, et je voudrois bien qu'on les lui otasse. Le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... porte bien. Saluéz tous les votres, je vous ... mon coeur.

... frère Zacharie.

... vous fait saluer mille fois, il est maintenant ... année; c'est un bon garçon, mais il ... de lui a quelqu'un qui le soit! —

... remerciments pour votre lettre gracieuse et ... qu'un pauvre homme, comme moi, le mérite. ... nommez mon beau genie, dont vous voudriéz ... n'est que le genie du Trés-Haut, (puissant ... dont vous êtes la fille : *Wiedersehen*, ma ...

Weimar ce 8 Mars 1809.

... unique!

... mes remerciments, mon adoration, mes larmes[1]! ... magnanime, trop grand pour être entendu d'une ... mercenaire, trop bon pour n'être pas mal- ... noble pour changer le calice d'amertume, (qu'il ... peut être jusqu'au fond) pas même contre ... nektar, insipide pour n'être pas assaisonnéé ... amertumes du coeur; oui, ma soeur elue, vous ... Oui, si Dieu me le permêt, je viendrai chêz ... je passerai chêz vous peut être deux mois ... precisement pas que nous eussions beaucoup ... ages, ces sons inanimés; est-ce qu'il en faut, ... qui s'entendent?! Nous ne parlerons ni des ... tragœdies!. Un sÿsthéme?! Est-ce qu'on ... la Transfiguration de Raphaél? Une tragœ- ... pas pour un coeur pénétré de l'amour tou- ... des tels coeurs la mort et la vie, le boule- ... et le printemps éternel qui fait ecloreer ... ne sont qu'un seul spectacle, jamais attris- ... — *una Comoedia divina*. Non, nous ... choses, trop peu relevantes pour raccour- ... moments, anticipés à l'éternité, ces ... courts déjà! Nous laisserons ces affaires

[1] ... Excuses! J'ai souillé cela avec des larmes invo- ...

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

terrestres, ces cailloux, qui, mises dans une forme, quelque que ce soit, ne peuvent ni vivre, ni vivifier. Nous ne disputerons plus sur la difference entre une cabane ou un obelisque; nous ne nous soucierons non plus, si la si dite *grande!* muraille de la Chine soit perçeable ou non! Croÿéz vous que Moÿse, comme Dieu lui montrait de la cime du mont Pisga la terre de la benédiction (*das gelobte Land*) etaléé devant ses ÿeux immortels, croÿéz vous qu'il s'occupait pendant ces moments sans mesures, a mesurer la cime de cette montagne, si petite vis a vis de l'immensité? ou qu'il s'occupait des recherches géologiques, comme votre bon Provençal qui, vis a vis de vous, Etre divin, se bornait a admirer vos jolies paupières, pendant que les amants fidéles et vrais, a Macon se brulaient les cervelles! Oh, les bienheureux! — Nous verrons la terre de la bénédiction ensemble, cela nous doit suffire! Nous n'ÿ entrérons pas ici bas; — vous peut être, moi je n'en suis pas digne! Mais nous confonderons, nos larmes, nos repentirs, nos humiliations dues devant les auteurs de nos vies, qui nous regarderont de la voute des cieux! Peut être que la glace, dont le crime et un malheur presque trentenaire a entouré le Vesuve de mon coeur, peut être qu'elle se fondera par les raÿons divins du votre! Peut être qu'une mére, dont je ne suis pas digne de me nommer le fils, ebranléé par la Toute-puissance des vos larmes, daignera retourner du sein de l'immortalité, gagné par un martÿre presque sans exemple, pour sécher ou au moins pour adoucir les larmes d'un fils, qui, asséz malheureux, ne l'est pas autant qu'il le merite; car lui, qui pour avoir repoussé l'amour primitiv, devrait être haï generalement, lui — (comme c'est drôle!) — il est encore aimé, même par un coeur divin comme le votre! Brisons sur cela! — Excuséz! J'écris sans brouillon, tout ce qui me vient dans la tête, et je me confonds quelquefois! —

Oui, ma soeur, je viendrai vous voir à Coppet pendant cet été, peut être a la Saint Jean, si Dieu me le permêt; et il me le permettra, car mon desir de vous revoir est pure. En cas que je viens, et pas plutôt, que dans le moment de mon depart d'ici pour Coppet, je realiserais la somme, que vous avéz eu la bonté, de m'assigner sur Msr Desports. Il est maintenant à Petersbourg, mais j'en ai parlé préalablement a son commis.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ainsi je ne ferai pas usage de cet emprunte, que dans le cas de mon voyeage a Coppet et je vous donnerai sur la valuta une lettre d'Echange payable d'ici dans un an, ou j'espère avoir arrangé mes affaires un peu derangéés par le derangement general. Ce sont les conditions *indispensables* sous lesquelles j'accepte, avec les remerciments les plus tendres, mon amie magnanime, votre offerte genereuse !

Si des circonstances imprévues ne me rappellent pas a Berlin, je songe rester en travaillant à Weimar jusqu'au commencement du mois du Mai! Alors je me suis proposé de partir d'ici par Gotha, Würzbourg, Bamberg — (ou repose la S^te^ Cunegonde, dont j'ai fini l'apothéose) — Nürnberg a Constance, ou je n'ai pas encore été, et de Constance tout droitement a Coppet, ou j'espére d'arriver, s'il plait a Dieu, vers la fin du mois du Juin et de rester, s'il plait a vous, jusqu'au commencement du mois du Septembre, ou j'irai de Coppet ou a Rome, ou retour en Allemagne, comme il plaira aux circonstances, qui sont les messagers de Dieu! —

Le Duc, qui vous estime infiniment, m'a communiqué, ce que vous eûtes la grace d'ecrire sur mon compte a Madame la Duchesse. Il m'a fallu m'armer de toute ma Mimique, pour supprimer en présence du Duc et autant que la bienséance l'exige, les mouvements d'exaltation, que votre grace. encore trop peu meritéé de ma part, femme divine, m'inspire! Le Duc et la Duchesse m'aiment beaucoup, aussi le grand Göthe, mais votre espoir, que je dois remplacer Schiller au theâtre allemand, ne sera pas accompli. Ce n'est pas ma mÿstique, mon sÿstheme seulement auxquels on fait la guerre; on veut que j'abbandonne le point central de ma vie pour me faire auteur du theâtre! Ce serait trop pour une omelette! S'il faut quitter ou ma divinité, ou le theâtre, mon choix est fait, je quitte le dernier! —

Adieu, femme incomparable! Je compte les instants jusqu'au moment heureux de prononcer a vos genoux comment vous adore votre esclave fidéle ZACHARIE.

Mille remerciments a Msr Constant qu'il a bien voulu me rendre immortel par ses louanges gracieuses encore trop peu méritéés de ma part. Que son préface de *Walstein* est un chef

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'oeuvre, c'est un point sur lequel tout le monde chéz nous est d'accord avec moi!

Quant a la tragédie *Walstein* elle même, que j'ai lu avec un plaisir reitéré, le Duc m'en paroit enchanté et même Göthe convient, que la critique dans le *Moniteur* ne prouve rien contre cet ouvrage plutôt original qu'imité, et que ces la tragoedie, dont le probléme avoit des obstacles presque invisibles, est le resultat d'un reflechissement aussi clair que profond!

Saluéz Msr votre fils, Mademoiselle votre fille aimable, mon digne et revéré compatriote Schlegel et tous les votres!

« M^me^ de Stael insiste en des lettres réitérées pour que je passe une partie de l'été chez elle auprès du lac de Genève[1] » : cette invitation était bien tentante pour le bohême mystique. Le 4 juin 1809, Werner avait quitté, pour n'y plus revenir, Weimar, Gœthe et les influences salutaires qui avaient tenté de s'interposer entre lui et son destin. Désormais, il glisse vers le dénouement, — non sans des étapes qui le ramènent encore une fois à Coppet. Il y passe la plus grande partie de l'été 1809. On y joue sa fameuse pièce *le Vingt-quatre février*, et lui-même tient le rôle du fils meurtrier dans cette œuvre qui aura une si grande influence sur le développement du « fatalisme » au théâtre. Sous l'influence de Schlegel, d'autres intentions littéraires s'ébauchent. M^me^ de Stael, qui voit son hôte plus inquiet et désorienté que jamais, lui conseille d'aller à Rome; le 20 octobre 1809, il annonce à Gœthe « cette dernière pérégrination » et se met en route, fatidiquement, le jour de la Toussaint. Et, de nouveau, il éprouve le besoin de confier à M^me^ de Stael les sentiments confus et les impressions contradictoires qu'éveille en lui son séjour dans la Ville Éternelle.

[Sans date, décembre 1805.]

Imaginéz vous qu'une bataille sanglante se fasse sur cette place de S^t^ Pierre et regardéz la de la coupole, Vous ne verréz que des fourmilles! C'est ce point de vue éternel qui convient a vous, femme divine, et pas le Pour et le Contre passager des affaires mondaines! Il viendra un moment ou vous vous en appercevréz, mais peut être trop tard pour en pouvoir profiter! —

1. Werner à Johanna Rink, 14 mars 1809, appendice de E. Vierling, *Zacharias Werner*. Nancy, 1908.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ni la Poesie ni la Prose peuvent exprimer que je sentois en voyant cette eglise, ce miracle du monde chrêtien. A peine arrivé a Rome je volai à S[t] Pierre, c'étoit le 9 décembre aprés quatre heures. En y entrant j'ose le dire que je sentois *corporellement* la présence de Dieu. C'etoient la frayeur et la joie divine qui combattoit dans mon sein. Je m'agenouillois en pleurant devant la balustrade qui renferme le sanctuaire, entouré des autres miserables comme moi, qui épanchoient ses coeurs devant le Tout puissant. Peu a peu tous s'eclipsoient et moi je restai seul a genoux. C'est alors, dans ce moment (je ne l'oublierai jamais) que j'osai d'ouvrir Thomas A Kempis, tout abÿmé en douleur et en des larmes. Le passage que j'ouvrai etoit précisement fait pour ma situation. C'etoit le § 3 du chapitre 52 du Livre 3 depuis les mots :

« Ignosce mihi! Sine me paululum ut plangam dolorem meum, antequam vadam ad terram tenebrosam et opertum mortis caligine etc. »,

jusqu'aux mots § 3 du chapitre 53 du Livre 3 :

« Si ad hunc apicem scandere gliscis, oportet viriliter incipere, et securum ad radicem ponere, ut evellas et destruas inordinatam inclinationem! »

Dans le § 1 de ce chapitre, precisement dans l'endroit ou mon doigt touchoit en ouvrant ce livre precieux, il se trouvoit ce passage remarquable :

« A nolis et a charis oportet elongari et ab. omni temporali solatio, mentem tenere privatam. Sic obsecrat B. *Apostolus Petrus* ut tanquam advenas et peregrinos hoc mundo se contineant Christi fideles! »

Quand vous comparéz ma situation à ce passage, quand vous envisagéz qu'il me faut aussi toujours eloigner de tout ce qui m'est chêre et precieux, quand vous envisagéz enfin, que dans le livre du Thomas A Kempis il n'est fait que très rarement mention de S[t] Pierre, adoréz avec moi la clemence divine!.

Faites lire le précedent à notre soeur Randell et au très vénérable Gauthier.

Continué ce 28 décembre.

La fête de Noël m'a occupé autant, que ce n'est qu'en ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

moment que je puis recommencer cette lettre, qu'il faut enfin finir. J'emploÿe les deux pages qui me restent pour répondre aux points les plus essentiels qui sont contenus dans la votre. Vous m'ecrivéz dans les expressions les plus gracieuses, que je sais inspirer quelques sentiments bienveillants, sans en tirer aucun avantage pour mon bonheur. Vous vous trompéz, amie trop genereuse, je ne suis que trop heureux, beaucoup plus que je le merite. Ces coeurs trop bienveillants qui s'attachent aux rêveries d'un homme qui ne sait pas même, pourquoi le bon Dieu le tolère dans ce monde et l'illusion qu'ils se font sur mon compte, voila ma richesse, mon bonheur! Trop bon politique pour ne scavoir que ma présence continuelle dissiperoit bientôt ces préjugés favorables, je le fais comme Lijourgue, je m'absens pour laisser ma memoire dans les coeurs éternels comme les votres, ma soeur divine. Mais l'idéé d'être aimé m'enivre de joie et chasse quelquefois les Eumenides persecutantes le fugitiv erroneant devant leur juste vengéance! C'etoit dans un de ces moments d'une douce amertume, deux jours avant mon jour de naissance, que je faisois (en cheminant de Turin a Florence, dans l'aube du jour en me ressouvenant du poids de mes pechéz et de l'amour immense de ma mère defunte pour moi, et de votre bienveillance, mes fréres et soeurs cheris, helas, si peu meritéé), que je faisois, dis-je, la strophe suivante d'un petit poéme que vous liréz une fois :

« *Zwar drückt noch centner schwehr die Schuld,*
« *Die tief mein Herz betrübet;*
« *Doch immer ist's als ob die Huld*
« *Den Stein vom Grabe schiebet.*
« *Lass ab, o Huld, du folterst mich!*
« *Wer fehlte schwehrer wohl als ich,*
« *Und wer ward mehr geliebet?!* » —

Priéz Dieu pour moi, ma soeur, vous qui êtes le modéle d'un enfant tendre et pieux, qu'il rend la paix a mon ame persecuté des remords. Le commencement peut être est fait, car — (et cette une *grande* nouvelle que je vous mande!) — *la passion pour ma femme separéé a fait place a mon amour pri-*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... remplit mon coeur entier,
... mere defunte, qui remplit tout
... devant Dieu dans le plus saint

... Pardonnéz moi *meine liebe*,
... pas fait plûtôt, mais Dieu est
... faire quelque chose ici à
... il fait un temps comme
... matin jusqu'au soir. Je n'irai
... est tout ce que je puis vous
... Allemagne, c'est impossible de
... dans les gazettes, qu'on joue
... cela m'importe, qu'est que
... les Tragoedies du Monde vis
... sont étalés ici par l'art divin
... ma Soeur, ma grande amie,
... de la clemence divine, et vous
... êtes plus digne et plus eloignéé
... — c'est aujourdhui la féte des
... — j'ai prié pour votre ame!
... doit être si malheureux!
... genoux, ne desesperéz pas, au
... voit moi et toi dans l'heure de
... conjure de ne pas desesperer de
... rigoureusement pour te clari-
... pere. Je te benis dans le nom de
... Saint Esprit!!!
... des politesses, surtout le Prince
... et Torlonia. Tout cela je vous
... magnanime! Saluéz Constant, Schlegel,
... enfants cheris, et nos dignes amis aussi
... pourquoi elle ne peut pas ceder le
... trop a notre noble et fiére amie Randall,
... Je recommande a vos soins Madame de
... ame tendre et malheureuse.

... Werner, à partir du 9 janvier 1810, ne signale
... pécheresses qui sont si déconcertantes à côté

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de l'exaltation spiritualiste du poète. « C'est en février 1810, dira-t-il un jour, que j'ai aperçu l'éclair lumineux. » A quelque occasion immédiate qu'on attribue sa conversion[1], la grâce catholique touche à Rome le poète de Kœnigsberg, et il met M[me] de Stael au courant de ses états d'âme. La lettre suivante semble, par quelques détails, contredire les opinions courantes sur la rapidité de la conversion et l'abjuration qui devait être solennellement prononcée, par le luthérien, le jeudi saint 19 avril.

Rome ce 10 avril 1810.

Gnädige Frau!

Je ne puis pas négliger l'occasion qui me présente le départ de Msr de Hymmen pour Genève, sans vous reiterer, quoique tout en hâte, et par le moyen d'une plume détestable, que j'ai reçu avec un excés de joÿe les lignes précieuses que vous aviez bien voulu ajouter à la lettre dont notre ami très digne m'a honoré. Cè seroit bien superflu de vous repeter comme je vous adore, car vous scavez trop bien que c'est avec des traits inéffaçables, que votre magnanimité, femme grande et incomparable, c'est gravée dans mon coeur. Ainsi passons à d'autres!

Je suis résolu d'aller d'après les Paques pour quatre semaines à Naples (jusqu'ici j'ai été incessament à Rome) et après cela je pense de passer l'été à Florence et de retourner vers l'automne à Rome, pour y rester jusqu'a les Paques de l'an prochain, ou je veux retourner en Allemagne.

Ne vous fachéz pas pour celà contre moi, mon amie et bienfaitrice, mon coeur est trop blessé pour qu'il ne soit pas nécessaire pour lui, de lui accorder le calme dont la capitale de Dieu est rempli. Je sens dejà par l'assistence de l'Etre Suprême que le calme se glisse insensiblement dans mon coeur, et que par exemple la passion funeste, qui m'a dominé plus que je pouvois presque supporter a fait place aux sentiments purs de l'adoration pour ma mère sainte, et aux sentiments de la paix dont j'ai au moins dejà le pressentiment. Mais cela se ne fait pas en hâte, et au moins il me faut un an pour accomplir ce bain de l'ame (*Seelenbad*) que je ne puis faire qu'a Rome. Au reste mon retour en Allemagne n'est pas un objet qui presse, et vous voyéz qu'on joue en Allemagne à

1. Cf. Paul Hankamer, *Zacharias Werner, ein Beitrag zur Darstellung des Problems der Persönlichkeit in der Romantik*. Bonn, 1920, p. 240.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

merveille mes pièces dans mon absence. Pour mon retour je ne crois pas que j'irai par Vienne, ce seroit un detour asséz considerable, il faut ménager les dépenses, et enfin je n'ai rien a faire à Vienne; quand on y souhaiteroit ma présence ce seroit une autre affaire!

Adieu, femme unique! Daignez m'honorer bientôt de quelques lignes de votre main cherie, c'est un tresor pour moi une ligne de votre part. Hymmen, que a l'honneur de vous remettre cette lettre est un jeune homme d'un zéle noble pour le vrai et le bon qui mérite quelques rayons du Soleil qui s'eleve sur le lac du Leman et dont nous autres sommes les fidèles trabants. Je brule d'impatience de lire l'ouvrage sur la litterature du Nord, je bénis vos enfants dignes d'être les votres, je mande salut et respéct a nos amies aimables à nos amis respectables et je reste jusqu'au tombeau

Votre très dévoué et fidéle serviteur et frère

Z.

Le séjour de Rome, nuisible à la santé de Werner, lui pèsera par moments; mais, à part une absence de peu de semaines, il s'y retrouve, soumis à une vie d'exercices de piété que son directeur de conscience citait comme un modèle d'application religieuse. « Il Santo Wernero » essaie de là, une fois encore, de peser sur la pensée de M^me^ de Stael, malade et inquiète plus que jamais à ce moment.

Rome ce 8 Avril 1812.

O ma douce et grande amie, ma Soeur, ma bienfaitrice, je ne trouve pas le nom pour vous dire tout ce que vous m'êtes! Vous êtes malade? Vous!. Vous avéz, a ce que je viens d'entendre, une attaque de l'hÿdropisie! Quel mal terrible! et vous mouriréz donc peut-être? Non ce n'est pas possible. Pas encore! vous ne pouvez pas mourir plutôt que je n'aÿe pas été a genoux devant vous, fondre en larmes. Mon coeur qui vous adore, non comme vous, car vous êtes, comme moi, l'enfant de la poussière, mais comme l'image, bien qu'offusqué, neamoins le plus fidèle de la magnanimité, de la bonté de Dieu! Vous mourir sans moi? C'est un mensonge! Vous m'avéz promis dans cette lettre qui sera jusqu'a ma mort un trésor précieux pour moi, vous m'avêz promis *de mourir dans ma présence!* Il faut tenir parole! Et moi j'embrasserai les genoux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de la Sainte Vierge, qui est ma mere et aussi la vôtre — (oui Elle est la votre, fille ingrate pour la première fois de votre vie!) j'embrasserai les genoux de la Vierge, en priant pour vous, qu'Elle ne vous fasse mourir sans moi, et ce qu'importe millions de fois plus, qu'Elle ne vous fasse pas mourir sans Elle, qu'Elle ne vous fasse pas mourir éternellement!!!

Point des pourparlers sur celà, que j'ai manqué à vous écrire tant de temps! Quand vous dites, c'est le plus ingrat des hommes; vous avéz raison! J'en ai donné des épreuves a Dieu et à la plus tendre des mères pendant quarante ans, comment peut-on s'imaginer, que j'agirai mieux en égard de ma Soeur, de ma bienfaitrice, dont la magnanimité peut être se fera l'illusion, de prendre un vilain, pour un homme de bien! C'est vrai que presque jamais s'est passé un jour, que je n'eusse pas fait des prières pour vous, mais ces prières, les prières d'un misérable ont elles de la force pour percer le ciel et pênetrer jusqu'au trône du Tout puissant? Non! Mes prieres pour vous sont elles étés exaucées? Non! vous êtes dans vos relations extérieures, peut être intérieures plus malheureuse que jamais peut etre! Passons celà, qu'est que c'est que le bonheur temporell de la poussiere! Vous êtes hÿdropique, vous mouriréz peut être! Passons cela encore; qu'est que c'est, que la mort temporelle! Moi, quand vous mourirez, je perdrai ma soeur, ma bienfaitrice, mon idole! Passons cela, j'ai mérité infiniment plus que cette coupe d'amertume, et Dieu dit : il ne faut pas avoir des idoles auprès de Moi! — MAIS — (hélas, pourquoi ne puis je pas écrire ce terrible, ce horrible, cet affreux, ce desolant M A I S!!!, pourquoi ne puis je l'écrire si grand, qu'il couvre toute la page, pourquoi ne le puis je pas l'enfoncer dans le coeur de vôtre coeur!) — *Mais!* Mais! M A I S!!! Vous mouriréz PEUT ÊTRE!!! — (O va t en dans l'abyme de l'enfer, PEUT ÊTRE AFFREUX!!! va-t-en dans l'abyme, qui n'est pas fait pour engloutir l'ame noble de ma Soeur! — Vous mourirez PEUT ÊTRE!!! sans Dieu, peut être — ô grand Dieu de la misericorde, Sauveur, Vierge, anges tutélaires de moi et d'elle, tous les saints, ayez pitié de la pauvre petite — oui c'est le mot ayez misericorde de la pauvre egarée, *humiliéz* la, convainquéz la, non pas seu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lement de son néant, o comme elle serait heureuse, quand elle n'aurait rien de plus que son néant, mais — (o ce mais, qui me persécute comme vous, cela me paraît un des démons du jugement universel!) — convainquéz la comme elle est profondement abÿméé dans l'Océan des péchés mortelles, et exaucéz mes prieres, les prières d'un misérable, qui n'a pas le droit de prier pour soi même, mais qui a le privilége de prier, pour Elle, pour sa soeur, sa bienfaitrice, exaucez moi, et touchéz le coeur de mon amie, touchéz ce coeur qui est de la cire pour tous les ingrats et pour le monde, qui la dechire et qui n'est que du marbre pour vous, sauveur éternel, pour vous qui seul la peut, la veut guerir et pour votre Eglise éternelle! Dites lui que sans vous et votre Eglise, qui sont sÿnonimes, la nature est un chaos, la Philosophie un délire, la Poesie un souffle de vent et l'histoire un enigme mal inventé; dites lui que c'est vous, que c'est votre Eglise, qui en prêchant le Verbe a donné aussi le mot de tous les enigmes de la nature, de la Poesie, de la Philosophie et de l'histoire, dites lui que le vrai Philosophe, le vrai Poéte et le vrai Phÿsicien est toujours chrétien catholique par métier, même aÿant vecu, Seigneur, avant votre incarnation, et qu'il n'ÿ a de difference entre Platon et Sophocle et entre S[t] Augustin et Dante, que celle, que les uns ont deviné, les autres ont vu Vous, notre Dieu et notre Redempteur! Ouvréz lui les livres de l'histoire du genre humain, et mandéz lui pour les entendre votre Saint Esprit consolateur, c'est alors qu'elle verra que l'histoire du genre humain n'est qu'un poéme épique, dont la catastrophe est la redemption et dont le Heros, c'est vous, Dieu-Homme, Redempteur! c'est a la lueur de votre lumière divine, qu'elle verra que le sacrifice est un arbre planté auprès le berceau du genre humain, et repandu dans tous les siecles, c'est alors qu'elle ira, pour etudier l'histoire, non chéz les Annalistes, non chéz les faiseurs des Pamphlets et des gazettes, mais chéz les Prophêtes, c'est alors qu'elle aura une honte aussi profonde que juste, d'avoir empoisonné la source de sa vie eternelle par depit de trouver son être temporell, sa poussière enchainée par ce (songe de la poussière, qui s'appelle le temps) qui n'est qu'une des metaphores de ce grand poéme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

épique, c'est alors qu'elle aura honte, ma soeur magnanime, d'avoir sacrifié pendant vingt ans de son existence temporelle l'éternité de son coeur, au rêves d'aujourd'hui et de demain. Ouvréz lui, o Saint Esprit, le grand livre de la nature et elle aura une honte profonde et juste de n'avoir pas apperçu plustôt, que le Sacrament de l'Eucaristie est pour l'ame une nourriture *necessaire*, et qu'elle, avec tout son temps, dans lequel elle s'est plongée inutilement, n'a pas une idée de ce que c'est qu'un Sacrament, autrement elle se seroit elancée à chercher votre autel, Dieu sacrifié, et a trouver la un asÿle pour son ame tourmentée. A elle qui a immolée sa vie, et qui en a perdue la partie la plus belle a chercher une liberté imaginaire dans la poussière, dites lui, Sauveur, qu'il n'ÿ a de liberté que pour un coeur enchainé de votre couronne d'epines. A elle qui a prêché la vertu et l'amour, dites lui qu'il n'y a qu'une vertu, qu'un amour, et que c'est la flâme divine de la *charité*, si différente de l'amour que c'est un raÿon du Soleil d'un flambeau impure d'une lanterne. Dites lui que ce n'est que dans l'union de vos membres, dans l'Eglise, qu'existe cette flâme divine et que ce n'est qu'en elle, que dans l'Eglise, qu'existe le salut. Et quand elle oseroit, o Dieu de salut, quand elle oseroit vous parler les radoteries de notre temps, sur une Eglise invisible, demandéz sa conscience si les membres de cette Eglise invisible, qu'elle a assemblée tour à tour à Coppet, ont conduits son âme êternelle jusqu'aux portes du Paradis ou plustôt-je fremis!!!

Helas, mon amie! Excuséz la durété des mes expressions elle n'est que le resultat de l'amitié la plus tendre! Je fremis, pour mon sort éternell, mais je frémis aussi pour le vôtre. Helas, j'embrasse vos genoux, et je vous conjure, ma soeur, ma bienfaitrice, je vous conjure avec des larmes d'amertumes, cherchéz la grâce la ou elle se trouve exclusivement, dans le sein de l'Eglise visible. Je vous conjure, (o, comme ce mot est froid!) je vous implore, je le crie (helas, pourquoi ce cris ne peut il pas penetrer jusqu'au fond de votre ame!) faites vous CATHOLIQUE, *sans delai, dans l'instant!* Vous qui vous avéz bravé tant de fois tant heroiquement souvent, mais helas inutilement l'opinion publique, bravéz ce monde ridicule avec

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

un vrai heroisme! Faites-vous, faites-vous, *sans delai*, *dans l'instant*, faites-vous *catholique!* Ne me parléz pas, que vous le feriez peut être, quand vous seriéz à Rome, ou avec moi. Dieu est partout, et Rome est partout ou il ÿ a un Prêtre catholique. Il y en a un, et même un digne, que vous connaissez a Genéve, decouvréz lui votre desir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Dieu et sa grace feront le reste. Implorez le mais *sans delai*, car le risque est trop grand, il n'y a qu'une éternite à risquer! Moi j'implorerai pour vous Saint François de Sales, Protecteur de Genéve, un des plus doux Saints de l'Eglise, dont je vous recommande les ouvrages, qui sont des chef d'oeuvres eternels. Encore une fois, il ÿ a une Eternité a risquer, et point de salut hors du sein de l'Eglise *pour celui qui la connais!* Ainsi, sans delai! Ne me repondéz pas que Monsieur feu votre Père, Madame votre mère se sont sauvéz hors de l'Eglise! Ils se sont sauvéz, j'en suis convaincu aussi bien que vous. Mais ont ils eu vos lumières, vos occasions! Encore une fois, hâtez vous! La poste s'en va! Dans le jugement universel cette lettre sera le temoin entre vous et moi! Dieu vous benit! ZACHARIE.

Et vous malade peut être mortellement! Helas, ecrivéz moi, je me trouve par raison de vous dans une douleur mortelle. Sauvez votre ame; Dieu vous benira...

Les choses temporelles j'ajoute ici. Premiérement mille compliments au digne Schlegel! Montrez lui, s'il vous plait, cette lettre. Un peu de honte juste seroit aussi bon pour lui! Dites lui au reste qu'il demeure dans le fonds de mon coeur. La famille de Custine est un trésor, Correff est l'homme le plus aimable, et je ne connois pas une femme plus digne d'être l'amie de l'Aspasie que Madame de Custine! En cinq jours je fais un voyage pour Florence, non pour retourner en Allemagne, mais pour rester à Florence quatre semaines ou plus, avec un ami nommé Schlosser, allemand et un homme très rare par son esprit, par la candeur de son charactère, par la solidite et par la profondeur de ses connaissances autant plus estimables, qu'il n'a pas encore trente ans. Il brule par desir de vous connaitre, il viendra a Genéve, vous le connaitréz, et il vous dira de ma part quelques nouvelles trés *interessantes* que je ne veux ni confier a une lettre, ni a un autre messager.

Nouvelles au reste qui ne touchent pas du tout le public, dont vous scavéz que je ne me soucie pas; mais mon *très particulier!* Msr Hentsch saluéz de ma part et ayez la bonté de le prier d'avoir patience avec la somme qu'il m'a assignéé. Je n'en ai touché jusqu'ici qu'une partie, mais de la rembourser avant mon retour en Allemagne — (qui jusqu'ici n'est pas encore determinable) c'est, Dieu le sait, impossible! Je ne fais pas mon voyage actuel par plaisir, je veux aller au mois de Juin de Florence par Ancone à Lorette tout seul. La je veux rester jusqu'au commencement d'Octobre, c'est *nécessaire* pour le calme de mon ame! Dans le mois d'Octobre, quand je vive encore je retourne à Rome! — Je brule de desir d'avoir une lettre de votre main cherie. Ayez la grace de la mander à Florence sous l'addresse des Frères Salvetti, banquiers connus à Monsieur Hentsch!

Werner reçut-il à Florence la lettre qu'il espérait de sa correspondante? Le 22 mai, Mme de Stael commençait le long périple qui devait l'amener en Angleterre par le nord de l'Europe et ne devait la faire rentrer à Paris qu'en mai 1814. C'est un peu plus tard, le 16 juillet, que le romantique allemand était ordonné prêtre à Aschaffenbourg. Il est douteux qu'il ait mis au courant de cet acte suprême son ancienne protectrice, qui éprouvait, de voir les Alliés à Paris et la Sainte-Alliance qui s'ébauchait, une « douleur insupportable » qui la faisait fuir et se terrer à Coppet. Quoi qu'il en soit, l'auteur de *Delphine* aurait sans doute pu répéter, à propos de Werner, l'aveu qu'elle fit un jour à Lacretelle : « Savez-vous que j'ai été sur le point de devenir Martiniste illuminée et que je n'en ai été détournée que par la crainte d'un petit grain de folie? »

Fernand Baldensperger.

UNE INVITATION INDIRECTE DE RICHARD COBDEN A VICTOR HUGO.

On sait que Victor Hugo, élu président du premier Congrès de la Paix à Paris, avec Richard Cobden pour vice-président, prononça en cette qualité, le 21 août 1849, le discours reproduit dans *Actes et Paroles* (t. I, p. 475 de l'édition Hetzel-Quantin). La lettre sui-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vante montre que le grand agitateur anglais, qui projetait pour le 30 octobre, en Angleterre cette fois, un meeting en faveur de la paix, espérait une nouvelle collaboration de l'écrivain français, qui n'avait pourtant été mis en avant, au Congrès de Paris, qu'à défaut de Lamartine, « abattu d'esprit, de corps et de fortune ».

C'est à Bastiat, l'auteur de *Cobden et la Ligue*, le fidèle défenseur des idées libre-échangistes en France, qu'est adressée cette lettre (Bibl. nat., Ms., Nouv. acq., n° 1302). Elle donne évidemment la réplique à une première réponse de Bastiat qui a été publiée (*Œuvres complètes*, t. I, p. 181), et en particulier au passage suivant : « Mon ami, les nations comme les individus subsissent la loi de la responsabilité. L'Angleterre aura bien de la peine à faire croire à la sincérité de ses efforts pacifiques. Pendant longtemps, pendant des siècles peut-être, on dira sur le continent : l'Angleterre prêche la modération et la paix, mais elle a cinquante-trois colonies et deux cents millions de sujets dans l'Inde... Croyez-vous qu'il fût imprudent ou déplacé de toucher ce sujet délicat? »

Il ne semble pas que Victor Hugo ait songé à accompagner en Angleterre Bastiat, Horace Say et son fils, qui répondirent à l'invitation de Cobden. Celui-ci devait, au meeting de Bradford, déférer au vœu de Bastiat et examiner la question coloniale avec grand courage.

F. B.

103 Westbourne Terrace
London 23 Oct[r] 1849

My dear Bastiat

I hope you will come to our meeting & bring some of your friends. As respects the colonial question, I quite agree with you that it is a great obstacle in the eyes of the world to England appearing as a peaceable & non-aggressive country when we present ourselves with so many of these *expensive* trophies of conquest. But public opinion here is rapidly acquiring sounder views on that question, & the logic of Free Trade will ere long prove its solution. But it is a difficult matter for a foreigner to deal with it, & I would advise you not to attempt it. — Our friends here are very anxious that Mr. Victor Hugo should come. He has been invited by the Committee, & has not yet promised, nor has he refused. Will you be good enough to convey my compliments & say how glad we shall

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

be to see him. I have read with intense satisfaction that part of his speech upon the Roman question where he denounced the Austrian butcheries — He was the only orator that gave utterance to the heart of France. Tell him that we should like to hear similar sentiments upon our platforms[1]. — I must also impose upon you the trouble of calling upon the Abbé de Gurray & asking him to come — I shall be happy to give him a bed in my house — Pray tell Mr. Victor Hugo also that we have a bed at his service — As I told you before Mr. Smith[2], Sir Joshua Walmsley[3], & myself, live in adjoining houses, & we can entertain you all, & shall be delighted to do so.

Believe me
faithfully yours
RICH^D COBDEN

Since writing I have received a letter from Say, & am delighted to find that you are coming — let him see the subjoined.

My dear Sir

The *name* of the meeting is a *peace meeting* — The prime movers & main supporters of these demonstrations are the quakers, who take a religious view of the question — but I generally deal with the subject in a practical way as a politician — You & Bastiat can take an economical argument if you like — shewing the evils of the vast expenditure for armaments — also you must speak as Frenchmen in favour of a good understanding between England & France.

We shall be delighted to offer a bed to your son

Believe me
faithfully yours
RICH^D COBDEN

1. Il s'agit du discours de Victor Hugo *Sur l'expédition de Rome*, prononcé le 15 octobre 1849 (*Actes et Paroles*, t. I, in-8°, p. 289).

2. John B. Smith, membre de l'*Anti-Corn-Law-League*.

3. Homme politique anglais (1794-1871), initiateur de la National Reform Association.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

UNE SOURCE INCONNUE

DU

VERLORENE SOHN DE P. HEYSE

P. Heyse a toujours porté un intérêt passionné aux spectacles des rivages méditerranéens, à toutes les manifestations de la vie méridionale et en particulier à la littérature romanesque et lyrique de l'Italie et de l'Espagne. Moins pour rendre à Cervantes un bien qui ne lui appartient pas en propre que pour mettre en lumière les qualités originales de l'écrivain allemand, je voudrais signaler ici un emprunt de Heyse au *Persiles*, ce roman de Cervantes enseveli dans l'oubli qu'il méritait bien.

Au livre III, chap. VI du *Persiles*, un « Polaco » (Polonais) conte aux pèlerins ses aventures : nouveau venu à Lisbonne, il fut attaqué dans la rue sans aucune provocation, dut mettre l'épée à la main, tua un adversaire. Il s'enfuit dans la première maison venue, apitoie la dame du logis qui le cache. On apporte à l'instant le cadavre du fils de cette doña Guiomár; c'est le meurtrier de son fils qu'elle a caché derrière son lit. Se vengera-t-elle ? La justice arrive, mais la courageuse mère affirme que le fugitif n'est pas en ces lieux et le sauve.

Der verlorene Sohn, de P. Heyse, paru dans le 9ᵉ recueil de *Nouvelles*, en 1871, reproduit, dans sa première partie, exactement cette aventure. Un jeune homme, assailli par un chenapan, dans une ville étrangère, le tue au cours d'une bagarre et cherche asile dans une maison inconnue, celle d'une bourgeoise considérée de Berne, Mᵐᵉ Amthor. Elle l'accueille, se débarrasse des agents de police, sauve et soigne le meurtrier. Kurt s'éprend d'Élisabeth, la fille de sa bienfaitrice; mais Mᵐᵉ Amthor reconnaît dans la victime de Kurt son propre fils; elle se hâte d'unir les deux fiancés et emporte avec elle dans la tombe l'épouvantable secret.

C'est en somme le drame du *Persiles*. Chez le poète allemand comme chez le romancier espagnol, le meurtrier est un étranger; chez l'un et chez l'autre, le fils de la maison a une attitude violente, agressive et peu sympathique. Même situation chez la malheureuse mère, même intervention de la police, même succès. C'est, en somme, une mère qui sauve celui qui vient de tuer son fils.

L'analogie des situations a même amené quelques curieuses ressemblances stylistiques.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Malgré cela, P. Heyse a fait œuvre originale. Il a transporté l'action dans un milieu différent. Nous sommes à Berne, non à Lisbonne, et il y paraît, à comparer la façon brusque et hautaine dont Frau Amthor chasse le Weibel de l'inviolable domicile et les égards que la dame portugaise a pour les alguazils qui ont pénétré chez elle sans crier gare. La psychologie de P. Heyse est plus fine, plus vivante. Dans Cervantes, le cadavre du fils a été apporté devant sa mère au moment même où elle cache le meurtrier. L'héroïsme de la dame manque de naturel. Pourquoi au juste épargne-t-elle cet homme? Dans Heyse, la tragique nouvelle n'arrive que lorsque l'étranger est devenu le fiancé d'Élisabeth. Dès lors, le drame est tout entier dans le cœur de la pauvre mère. Doit-elle parler? La vengeance des morts doit-elle tuer le bonheur des vivants? Ce qui était dans Cervantes une aventure romanesque est devenu chez Heyse un problème moral, une étude d'âme. Du reste, la situation elle-même trouvée dans le *Persiles* n'est qu'un moment de l'action, une sorte de prologue. Le drame véritable commence après cette aventure. Heyse a voulu étudier l'attitude d'une âme singulière dans un cas singulier. Il y a quelque chose de cornélien dans cette tragédie domestique.

L'originalité de P. Heyse reste donc entière. P. Heyse, consulté sur cette imitation, m'a fait répondre, en 1912, qu'il ne se rappelait pas avoir trouvé dans une nouvelle quelconque de Cervantes un motif semblable. Dans la même lettre, il déclarait à son ami M. A. Farinelli ne jamais avoir dit son opinion sur le grand Espagnol. M. Farinelli[1] a pourtant donné le jugement de P. Heyse sur Cervantes. P. Heyse admirait donc Cervantes. Il a même traduit quelques-uns de ses vers[2].

La réminiscence inconsciente du *Persiles*, que nous venons de relever, est une nouvelle preuve de cette admiration. On n'aurait aucune peine à montrer la parenté profonde et mystérieuse du poète allemand avec le romancier espagnol. Il y a, dans P. Heyse, quelques traits méridionaux, et c'est ce qui fait le meilleur de son originalité charmante dans la littérature allemande.

J.-J.-A. BERTRAND.

1. *Il romanticismo in Germania*. Torino, 1910.

2. *Sprüchlein gegen Kopfweh*, dans le *Liederbuch* de P. Heyse et E. Geibel, 2e éd. Berlin, 1852, p. 161.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

NÉCROLOGIE

PHILIPPE GODET

(1850-1922).

...rature française à l'Université de Neuchâtel, ...pparenté ses travaux à la littérature compa... ...ouvrages les plus importants, *l'Histoire littéraire* ... 1890) et *Madame de Charrière* (1906). Par ...ivain, de chroniqueur, d'éditeur (*le Cœur et* ... *et causeries; Auguste Bachelin; Neuchâtel* ... éditions de J.-J. Rousseau, d'Eggis, d'Alice ... cessait de se rattacher à sa patrie ou à son can... ...avent défendu les meilleures traditions. Mais ... auxquelles, historien littéraire, il a attaché ... dans ce qu'il a lui-même appelé cette « France ... rayonnement de l'esprit français, de la langue et ... la France vient se réfracter dans des milieux ... se nuance ainsi de teintes nouvelles.

... en effet, le dessein proclamé par l'auteur de ... la Suisse française : c'est de « montrer ce ... a ajouté au trésor littéraire de la France, ... sentir l'influence exercée par la grande litté... ... le développement de notre littérature locale » ; ... entendre ce que fut, dans une zone carac... ... de langue française, « une note juste, franche ... grand concert des lettres françaises ». Rien qui ... à une rupture de contact, encore moins à ... entière dépendance; les originalités régionales, ... simplement encadrées dans la grande conti... ... linguistique.

... où Ph. Godet se plaisait à apercevoir les ... littérature romande apparaît surtout dès qu'on rap... ... de deux œuvres analogues, l'*Histoire de la littéra-*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ture suisse de V. Rossel et H. E. Jenny (1910) et l'*Histoire de la littérature de la Suisse allemande* de J. Bæchtold (1887). A patriotisme égal, sans doute, les auteurs de celle-là insistaient bien davantage sur le caractère « national » des lettres helvétiques, sur l' « union dans la diversité » qui caractérisait une littérature différenciée au premier chef par une conscience religieuse particulière et un esprit social et pédagogique déterminé; les affinités politiques paraissaient presque l'emporter, pour créer un helvétisme de base, sur les contacts de l'esprit. Au contraire, Bæchtold ne voyait dans la littérature suisse de langue allemande, malgré des siècles d'indépendance politique, « qu'une bonne vieille province de l'Allemagne au point de vue de la langue et de la littérature... Il est impossible que notre littérature en général porte jamais un caractère national ». La différence mérite d'être signalée, en un temps où l'on se sert un peu trop aisément du terme d' « impérialisme » : pour Philippe Godet, les cantons de la Suisse romande n'avaient qu'à se soumettre à la « sympathie généreuse » et au « tact artistique » dont la littérature de France, dans ses parties les plus hautes, restait dépositaire, pour épanouir sans dommage tout ce que leur particularisme contenait d'intéressant et d'heureux.

La biographie de *Madame de Charrière* comportait d'autres nuances encore, puisque la destinée de cette femme supérieure se jouait aux confins de deux époques et de plusieurs civilisations, sa Hollande natale ajoutant quelques touches particulières à un subtil ensemble. Peut-être l'auteur de cet aimable livre s'est-il complu à l'excès dans l'aspect local de son sujet, et n'a-t-il pas fait pleine mesure à ce qu'il y avait de fiévreusement cosmopolite, d' « européen » sans le savoir dans un coin du monde qu'animaient les colonies étrangères de Lausanne, les allées et venues des officiers suisses au service étranger, les émigrés français de la Révolution, et que Benjamin Constant et M^me^ de Stael, l'un tout en cérébralité aiguë et l'autre en véhémence, se chargeaient bien d'arracher à un excessif « cantonalisme ». Mais en précisant des détails que lui seul pouvait expliquer, en exhumant des documents et des témoignages abondants, Philippe Godet permettait de voir plus clair dans la mêlée des sentiments, des idées, des tendances, qui trouvaient entre Lausanne, Coppet, Colombier, un champ clos si remarquable.

On sait que, cette année même, le prix de la Fondation Schiller helvétique avait été attribué à Philippe Godet : c'est dire que ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

loyal esprit, pour qui la guerre avait été une occasion pathétique de rendre ses sympathies plus actives encore, n'a jamais été suspect de manquer au sentiment national. C'est par des hommes de sa trempe que la « république des lettres », comme disaient nos pères, trouve à s'incarner dans les réalités et ne reste pas une simple abstraction de bibliothèque.

Fernand Baldensperger.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHRONIQUE

Qu'il soit permis aux directeurs et à l'éditeur de la *Revue de littérature comparée*, au moment où celle-ci commence sa troisième année d'existence, de remercier les « amis », souscripteurs d'abonnements de « bienveillance », collaborateurs et abonnés, qui rendent possible notre commune entreprise et en assurent le succès.

L'actualité : les influences coloniales dans les littératures européennes. — Dans un discours académique prononcé en 1901, M. Paul Frédericq, le professeur bien connu de l'Université de Gand, concluait ainsi ses vues sur l'*Expansion exotique des littératures européennes au XIXe siècle :* « Un fait reste indéniable. Il y a actuellement en Europe six littératures qui ne se cantonnent plus dans notre vieil Occident, qui ont envahi les autres parties du globe et se sont épanouies sous des cieux nouveaux, dans des pays dont l'avenir est immense. Par là même, ces six littératures semblent appelées à des destinées plus sûres, plus vastes, plus hautes que les autres[1]. »

Pour donner raison à M. Frédericq, il n'a pas fallu beaucoup de temps. Seule, la désignation des « six littératures » anglaise, espagnole, portugaise, française, néerlandaise et russe ne correspond peut-être plus tout à fait à la réalité présente : mais c'est pour des raisons qui n'infirment pas la valeur même de la prédiction. A l'heure actuelle, l'effet produit sur la littérature de plusieurs pays européens par la découverte artistique et morale, si l'on peut dire, de leurs colonies, est un phénomène assez général pour que l'observateur étranger en soit vivement frappé : grâce à son recul, il aperçoit mieux, sans doute, des nuances moins perceptibles aux intéressés eux-mêmes. C'est ainsi que la *Literary Review* de New York, le 12 août dernier, signalait le développement de la littérature « coloniale » en France. Plus récemment, l'*Edinburgh Review*

1. *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (*classe des lettres*), 1901, n° 5, p. 477.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] octobre, par la plume de S. Gwynn, signalait la *Présentation* [illegible] *de la France extérieure*. Un peu partout, en faisant le bilan de la production littéraire au cours de ce qui sera bientôt « le premier quart du xx^e siècle », les critiques notent l'importance qu'il faut attribuer à une nouvelle forme d'exotisme.

Il y a donc là un phénomène d'une certaine ampleur, affectant diverses littératures d'une façon analogue, parallèle en tout cas. Dans ce contact entre littératures métropolitaines et domaines coloniaux il ne s'agit plus seulement de l'enchantement exotique de la fin du XVIII^e siècle, avec ses décors imprécis et ses aimables sauvages, ni du romanesque aventureux, à la Stevenson, qui précéda la période actuelle. Des exigences plus réalistes, une observation [illegible], un découpage plus vigoureux des silhouettes et du décor [illegible] presque partout caractérisé, de Kipling à J.-J. Tharaud, la manière de nos nouveaux « exotistes » : on sent que la photographie, dans des pays de grande lumière et d'ombres vives, a suggéré des procédés aux observateurs : la *Chaumière indienne* et les tentes [illegible] étaient certainement plantées dans une tout autre [illegible]. Il apparaîtra sans doute, plus tard, que ce nouveau [illegible], avec ses reliefs et ses ombres, s'est autant écarté du réa[illegible] Champfleury ou de Dickens que les « bungalos » de Cey[illegible] les quartiers arabes d'une cité algérienne diffèrent des [illegible] de Manchester ou des ghettos de Cracovie. Un renouvel[illegible] de l'optique littéraire a été le premier résultat [illegible] explorations pittoresques.

[illegible] tout. Comme il s'agit, dans ces contacts des trente [illegible] de colonies, de « dominions », de protectorats, et [illegible] territoires offerts à la curiosité de « l'homme blanc », [illegible] de l'écrivain ne manque pas de se manifes[illegible] littérature européenne. D'autres civilisations, [illegible] se sont offertes à lui, faisant contraste avec [illegible] les habitudes d'esprit dont il se sent solidaire [illegible] des responsabilités, éveillant des scru[illegible] bien des cas, de faire un choix, d'éprouver [illegible] de certaines croyances, de passer par une [illegible]. Aussi pourra-t-on noter, de Lafcadio [illegible] et de Multatuli à Louis Bertrand, l'impli[illegible] qui, bien souvent, confère son intérêt [illegible] description : quelle que soit la préfé[illegible] à scruter de plus près les données [illegible] « tête arabe », prétention des « civi[illegible] par l'attentif Barnavaux, abus admi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nistratifs au pays de Batouala, une position nouvelle de certains problèmes ne manque pas de s'imposer, comme partout où des responsabilités véritables surgissent devant un esprit d'homme...

Il semble qu'à la limite de telles confrontations, la littérature européenne d'inspiration coloniale rencontre quelques données très simples et très fortes, la détermination nouvelle, en somme, de l'essentiel et du permanent. M. Massignon rappelait récemment à propos de l'Islam (*Revue hebdomadaire* du 3 juin) l'école d'énergie qui attendait nos races « pour une lutte à mort avec la destinée » dans les pays neufs qui leur étaient ouverts. On pourrait observer de même, dans l'ordre de la littérature, un réapprentissage de quelques vertus élémentaires : les pays d'Occident ont pratiqué une sorte de rééducation de ce genre à l'occasion de toutes leurs grandes crises. Le succès surprenant des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* de B. Ibañez semble dû en grande partie à ce que des sensibilités auxquelles la vie de l'Amérique du Sud avait rendu fraîcheur et spontanéité étaient mises en face des conflits de la guerre. De même, l'accueil émouvant que trouve la *Maria Chapdelaine* de L. Hémon et qui se mesure, non seulement aux éditions successives et aux traductions, mais à mille manifestations variées — utilisation de ce livre dans les écoles de Chicago, découverte de son héroïne et célébration de son auteur par un monument, discussions sur la manière de prononcer le nom qui sert de titre au livre — vérifie ces hypothèses. Une romancière américaine a pu dire de *Maria Chapdelaine* que la vigueur fondamentale des sociétés humaines s'y trouvait démontrée : c'est bien là, au fond, ce qui rend le mieux compte du succès universel de ce simple roman. Tous les pays « à colonies » semblent passer par une phase analogue : c'est ainsi qu'une interprétation rétrospective de l'aventure coloniale castillane anime un livre espagnol tout récent, *El Conquistador español del siglo XVI* de R. Blanco-Fombona. Que l'on mette en regard de tels ouvrages les livres d'imagination par lesquels les pays « sans colonies » ont exprimé, ces dernières années, le rêve exotique où s'attache l'imagination occidentale, et le caractère différent de ces contacts de sensibilité et de pensée apparaîtra aussitôt.

Indices divers de communication intellectuelle. — Il a été beaucoup parlé de Gœthe dans la presse française, au cours de l'automne. Une lettre du poète allemand à M^me^ de Stael, publiée en traduction dans le *Journal de Genève* — où elle était donnée comme inédite, bien que les éditions les plus récentes des œuvres complètes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[...] texte d'après le brouillon conservé [...] par divers quotidiens.

[...]iques gœthéennes s'étant trouvées mises [...] allemande de l'exposition lyonnaise de [...] de l'accord avec la municipalité de [...] souvenirs « appartenant au patri[...]ssent exceptés des mesures imposées [...] de témoignages de curiosité renou[...] du *Faust* adapté par M. A. Mortier [...] certainement là l'indice d'une bonne [...] hautes productions de l'esprit étranger.

[...] septembre dernier, *Penthésilée*, pièce [...] adaptateur cité plus haut. Le critique [...] à ce propos que le drame d'Henri [...] attribue à la psychologie de l'héroïne et à

[...] une simple condescendance opportu[...] littéraire en Allemagne, il y a peu [...] à l'égard des théories qui font une [...] échanges intellectuels dans la vie présente ou [...] mondiale. Sa propre doctrine, au cours du [...] de ne voir que phénomènes « inté[...] du dedans au dehors », organicisme [...] rigoureuse, dans un ordre de faits que la [...] a toujours considérés sous l'angle de la [...] Rien n'avait été plus significatif à cet [...] rencontré, dans les milieux universi[...] *Bibliographie* de L. P. Betz, sous sa pre[...] édition de 1904, qui a servi de point de [...]graphiques de M. L. M. Price, accueillis [...] faveur marquée au delà du Rhin.

[...]oriste allemand Wilhelm Raabe, datée du [...] publiée dans la *Nouvelle Gazette de* [...], pourra servir de point de départ à de [...] auteur du *Hungerpastor* y dit ses lectures de [...] Sue, plus tard de Dickens et de Thackeray, [...]chologue et artiste ».

[...] dans sa chronique des lettres étrangères de [...] a insisté à diverses reprises sur l'importance [...] adaptations pour le développement des littéra-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tures. En particulier, le 15 septembre, il a dit des choses excellentes sur la distinction à établir entre l'histoire littéraire et la littérature et manifesté des vœux, déjà réalisés en partie, pour une bibliographie des rapports intellectuels franco-anglais.

La Hogarth Press de Londres publie, en traduction anglaise, des manuscrits inédits de Dostoievski, découverts par le Département soviétique de la presse dans les bureaux de l'ancienne censure russe.

M. Henry S. Harrison, romancier américain, dans une interview publiée par un quotidien de Paris, a insisté sur l'importance qu'il y aurait à ce que la France et les États-Unis se connussent mieux dans leur littérature. Il atteste une influence actuelle (cf. la *Revue*, n° 4 de 1922, p. 650) des romanciers français qui peuvent offrir une « discipline intellectuelle », quelque chose de « sobre et contenu » à l'entrain et au bien-aller des lettres américaines.

Le cinquième Congrès international des sciences historiques se tiendra à Bruxelles du 8 au 15 avril 1923.

Publications à signaler. — Notre *Bibliographie* emprunte ses titres, en particulier, à plusieurs périodiques nouveaux se proposant l'affermissement et la multiplication des rapports intellectuels entre groupes nationaux divers. Bien que ces publications aient parfois pour point de départ des raisons d'opportunité passagère, il convient d'en saluer le nombre croissant comme un gage de mutuelle bonne volonté.

Signalons l'apparition de *Slavia*, revue de philologie slave fondée à Prague par MM. O. Hujer et M. Murko. On trouvera, en particulier, dans son premier numéro, des correspondances intéressantes sur l'état des études slaves en Roumanie et aux Pays-Bas.

La Corvina continue avec succès sa publication commencée en 1921. Son titre dit son programme : Rivista di scienze, lettere ed arti della società ungherese-italiana.

Sous des dehors matériels vraiment magnifiques, il y a un peu de tout dans le XIV[e] volume (1919-1922) de *The Colonnade*, publié par *The Andiron Club* de New York (1922, gr. in-8° de 555 pages) : des vers, des souvenirs du front allié, des traductions du français et de l'espagnol, une réédition des vers de J. Trumbull et des articles littéraires, parmi lesquels nous citerons ceux qui touchent à la littérature comparée. M[lle] E. P. Stein publie, avec de louables précautions, un *Journal manuscrit* relatant les détails du séjour de Garrick à Paris en 1751. M. S. G. Rich examine les conditions

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

australe. M. E. S. Quimby
... égard de divers prédéces-
... notamment le procès intenté en
... et au romantisme, remet
... certaines manifestations de ce
... ant de crimes, et qui n'était
... sécheresse formaliste et l'exi-
... moindres maux.

... de Québec annonce la publi-
... une bibliographie mensuelle, le
... Nous souhaitons bon succès
... pas à démontrer.

... westphalien, M. H. Wernere,
... des traductions allemandes, le
... français modernes; de Fénelon
... ..., les pages les plus signifi-
... ainsi à la disposition du grand
... dépasse, bien entendu, les
... de goût.

... relations intellectuelles. — La
... ations pour l'étude des questions
... intellectuelle a tenu sa première
... (voir *Revue*, nos 1 et 4 de 1922).
... point de partir pour le Japon,
... Après avoir choisi M. Bergson
... comme vice-président et M. de
... commission s'est efforcée de recon-
... qui s'offrait à son action. Un cer-
... missions ont été chargées d'étudier les
... même de préparer les solutions et
... aboutissement de quelques *deside-*

... M. W. P. Ker a résigné récem-
... professeur de littérature anglaise à l'Univer-
... de Londres, tout en gardant, à Oxford,
... de poésie. De nombreux amis de M. Ker
... sympathie par un banquet organisé en son
... un album commémoratif.
... à la Sorbonne, a fait en octobre et
... conférences à l'Université Johns Hopkins à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Baltimore; M. E. Martinenche est de retour d'une tournée de conférences en République Argentine.

M. J.-J.-A. Bertrand a pris la direction de l'Institut français de Barcelone; M. Jean Pommier, ancien pensionnaire de la Fondation Thiers, a été nommé privat-docent de littérature française à l'Université d'Amsterdam.

Notre collaborateur M. P. Trahard a remporté le prix d'éloquence de l'Académie française avec une étude sur *Prosper Mérimée*.

Harald Hjærne, historien suédois qui vient de mourir, avait touché à plusieurs reprises, et en particulier dans le volume intitulé *Svenskt och främmende* (1908), à des questions de rapports intellectuels. Comme il était hostile au matérialisme historique, il voyait dans les affinités qui peuvent s'établir entre les divers génies nationaux des faits où le libre choix et le sens de la responsabilité avaient autant de part que les soi-disant fatalités ethniques ou économiques.

M. Th. Vetter, professeur de littérature anglaise au Polytechnicum de Zurich, mort le 26 juillet, s'était spécialement occupé des relations intellectuelles de l'Angleterre avec la Suisse.

Travaux en cours. — M. H. Buriot-Darsiles a entrepris une étude d'ensemble sur ce sujet : *Dante et l'Allemagne*.

Mlle Goulding étudie *Swift en France*, Mlle Millet reprend la question *Chateaubriand et l'Angleterre*, M. Th. C. Abbott s'occupe de *Thackeray et la France*, Mlle M. Grundy élucide l'histoire de la *Légende de Chatterton*.

M. Lebel prépare une thèse sur la *Littérature de l'Afrique occidentale* (1870-1914).

Des groupes de travailleurs appartenant à la Modern Language Association of America se sont donné pour objet d'organiser les recherches relatives à divers problèmes d'histoire littéraire. Parmi les sujets de littérature comparée mentionnés par le premier bulletin du groupe qu'intéresse la seconde moitié du XVIIIe siècle, et qui s'est réuni à Baltimore sous la présidence de M. R. S. Crane, il convient de signaler :

1° Communications abrégées : *la Persistance du classicisme* (R. D. Havens) ; *la Renaissance médiévale* (E. D. Snyder); *le Drame* (S. T. Williams); *la Critique littéraire* (J. W. Draper); 2° sujets d'études possibles : l'influence des médiévistes français et celle de la Renaissance italienne dans le phénomène du « retour au passé » ; l'action de la pensée continentale en matière de philosophie et de critique ; 3° travaux en cours : R. S. Crane, *Candide en Angleterre*;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... *[roma]ntique comme personnage romantique;* ... *la conception du « génie original »;* ... *[hist]oire de l'intellect français;* E. D. SNY-... [17]60 à 1800; L. WHITNEY, *les Débuts* ... *[pri]mitive » de la poésie.*

... les recherches faites aux États-Unis sur le ... du XVIII[e] siècle, la communication de ... des historiens (Saint-Louis, décembre 1921) ... de la France et de l'Amérique à la fin du ... des idées démocratiques.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1922 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Davies (W.). Education for Internationalism (*Hibbert Journal*, janvier).

Cammaerts (E.). Literature and international Relations (*Ibid.*, avril).

An. Coopération intellectuelle [contacts entre Académies] (*Temps*, 25 septembre).

Gorky (M.). Préface au Catalogue de la littérature mondiale (*les Écrits nouveaux*, octobre).

Postgate (J. P.). Translation and Translations : Theory and Practice. London, Bell.

Relations générales.

Lanza (D.). Note di critica drammatica [Traduttori di Shakespeare. Le leggi del tradurre. Fedeltà e arte. Eccessi di fedeltà inutili...] (*Gazzetta del Popolo*, 11 février).

Quimby (E. S.). The indebtedness of Lyly's *Euphues* to certain of its predecessors (*The Colonnade*, New-York, t. XIV).

Van Tieghem (P.). L'homme primitif et ses vertus dans le préromantisme européen (*Bull. de la Soc. d'hist. mod.*, juin).

De Stefano. Federico II e le correnti spirituali del suo tempo. Roma, Bardi.

Kohler (P.). *Valérie*, ou maîtres et imitateurs de M^{me} de Krüdener (*Bull. de l'Institut national genevois*, XLV, 1).

Girard (H.). Émile Deschamps [et les relations du romantisme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avec l'étranger, d'après la thèse de l'auteur] (*Rev. des cours et conf.*, 15 avril).

Sandwith (Mrs H.). « Jane Eyre » and « Eugénie Grandet » [simple rapprochement] (*Ninet. Century*, août).

Draper (J. W.). The summa of Romanticism (*The Colonnade*, New-York, t. XIV).

Mairet (J.). French and American audiences (*Drama*, mars).

Lote (R.). Les relations franco-allemandes. Paris, Alcan, 1921.

Paquet (A.). Deutsche und Slawen (*Der neue Merkur*, VI, 3).

Reynold (G. de). La reconstruction intellectuelle, les catholiques et la S. D. N. (*Revue générale*, 15 juillet).

Motifs, thèmes et types.

Cosquin (E.). Études folkloriques; recherches sur les migrations des contes populaires et leur point de départ. Paris, Champion.

Entwistle (J.). Geoffroy of Montmouth and Spanish literature [diffusion de la « matière de Bretagne »] (*Mod. Lang. Rev.*, octobre).

Taylor (A.). The three sins of the Hermit [trois péchés commis par un saint homme, thème populaire rappelé, sous diverses formes, mais sans rattachement prouvé, à propos du *Monk* de M. G. Lewis] (*Mod. Philology*, août).

Polívka (J.). Du surnaturel dans les contes slovaques : les êtres surnaturels (*Rev. des Études slaves*, II, 1-2).

Massingham (H. J.). Poems about birds, chosen and edited by H. J. M. London, Fisher Unwin.

Vogt (G. M.). *The wife of Bath's tale*, *Women pleased*, and *la Fée Urgèle* : a study in the transformation of folklore themes in drama (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Maselli (A.). Gli umili nella Tragedia greca e Shakespeariana. Alatri, Isola, 1920.

Saisset (L. et F.). Un type de l'ancienne comédie : l'Entremetteuse (*Merc. de France*, 15 août).

An. Books on Tobacco (*Times literary Suppl.*, 14 septembre).

Adamina (J.). Le major Davel au théâtre (*Bibl. univers. et Rev. suisse*, octobre et novembre).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bell (Aubrey F. G.). Baltasar Gracián [et le Héros]. Oxford, University Press, 1921.

Pappacena (E.). Le ultime incarnazioni di Don Giovanni. Un dramma postumo di Edmondo Rostand. *Studii in onore di Francesco Torraca*. Napoli, Soc. ed. Dante Alighieri.

Influences italiennes.

Cochin (H.). La clôture d'un grand jubilé (*Correspondant*, 10 septembre).

Hauvette (H.). Quelques publications du centenaire de Dante (*Études italiennes*, juillet-septembre).

Bassermann (A.). Nachlese zu dem Kapitel « Gœthe und Dante » (*Euphorion*, XXIV, 1).

Walser (E.). Le pubblicazioni dantesche in Germania l'anno 1921 (*Giorn. stor. della lett. ital.*, fasc. 238-239).

Zacchetti (C.). Shelley e Dante. Palermo, Sandron.

Angeli (D.). Shelley e l'Italia [à propos du livre de Zacchetti] (*Giornale d'Italia*, 17 novembre).

Walser (E.). Konrad Falkes Dante-Uebersetzung (*Wissen und Leben*, 1er octobre).

[Divers]. Fascicolo dantesco della Corvina (*Corvina*, Budapest, 1921). Parmi les contributions : Kaposy (G.), Dante e l'Ungheria. — Bibliografia dantesca ungherese.

Kramer (B.). Il centenario di Dante in Ungheria (*Emporium*, avril).

Pitollet (C.). Commémoration de Dante en Esthonie (*la Librairie*, 30 novembre).

Eckhardt (A.). Valentino Benassi e Petrarca (*Corvina*, janvier-juin).

Gargano (G. S.). L'Italia di G. Webster (*Marzocco*, 5 novembre).

Ernle (Lord). Tudor novels and romances. I [et spécialement l'invasion des récits italiens] (*Ninet. Cent.*, octobre).

Gilbert (A. H.). Milton and Galileo (*Studies in Philology*, avril).

Brown (H. F.). British students at Padua (*Quart. Rev.*, juillet).

Kastner (E.). Cultura italiana alla corte transilvana nel secolo xvi (*Corvina*, janvier-juin).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Huszti (G.). Celio Calcagnini in Ungheria (*Corvina*, janvier-juin).

Boselli (G. E.). La caricatura della donna nel Berni e in due lirici spagnuoli del secolo XVII dans les *Studii in onore di Francesco Torraca*. Napoli, Soc. ed. Dante Alighieri).

Brocher (J.). Le voyage d'un jeune Franc-Comtois de Paris à Rome en 1771 (*Bull. de l'Académie de Besançon*, 1[er] trimestre).

Kastner (E.). Influssi italiani nella poesia lirica di Michele Csokonai (Budapest, 1921).

Lamy (M.). L'Italie vue par les élèves d'Ingres [allusions à l'interprétation nouvelle, littéraire aussi, de l'Italie par les « Nazaréens »] (*Rev. de l'Art ancien et mod.*, septembre-octobre).

Lebreton (R.). Chateaubriand en Italie [d'après G. Faure] (*Rev. crit. des idées et des livres*, 10 septembre).

Rosalba (G.). Stendhal al Vesuvio (*Napoli Nobilissima*, janvier-février).

Royer (L.). Stendhal et la documentation de l'*Histoire de la peinture en Italie* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, avril-juin).

Lucas-Dubreton (J.). Une figure stendhalienne (Ferrante Pallavicino) (*Rev. crit. des idées et des livres*, 10 août).

Benedetto (U. F.). A. de Vigny e gli esuli italiani nella Giovine Italia (*Marzocco*, 19 novembre).

Sorani (A.). Sainte-Beuve en Ita[illegible] (*M*[illegible] [illegible] août).

Ernst (F.). Sainte-Beuves Ital[illegible] [illegible], XV, 17).

Monovetti (E.). A. de Musset [illegible] Napoli, Gberighi Segati, 1921.

Fournier (P.). Alfred de M[illegible] [illegible] revenant d'Italie (*Nouv. Rev.* [illegible], 25 [illegible]).

Sorani (A.). Théophile Ga[illegible] [illegible] Italia (*Marzocco*, 12 novembre).

Manzoni (R.). Gli Esuli [illegible] editione postuma curata da A. Ghisleri. Milano [illegible].

Ernst (F.). Italienische F[illegible] [illegible] Schweiz [sur le précédent] ([illegible], 1[er] [illegible]).

Gangitano (G.). La lingua [illegible] universale. Palermo, Casa ed. [illegible].

Rajna (P.). Lingua universale e lingua italiana [sur le précédent] (*Marzocco*, 8 octobre).

Menasci (G.). Pierre de Nolhac [et l'Italie] (*Nuova Antologia*, 1er août).

Influences espagnoles.

Mathorez (J.). Notes sur la pénétration des Espagnols en France du xiie au xvie siècle (*Bull. hispan.*, XXIV).

Lister (J. T.). A comparison of two works of Cervantes with a play by Massinger (*Hispania* [California], V).

Farnham (C. E.). American travellers in Spain, 1777-1867 (*The romanic Review*, XIII).

Pitollet (C.). Le romantisme français et l'Espagne [rend compte du volume d'E. Martinenche] (*Merc. de France*, 15 septembre).

Vidal (G.). Le romantisme français et l'Espagne. A propos du livre récent de M. Ernest Martinenche (*Hispania*, avril-juin).

Potthoff (A.). Eichendorff als Cervantes-Uebersetzer (*Lit. Echo*, 1er septembre).

An. Hofmannsthal and Calderon [à propos de la préface du *Salzburger Welttheater*] (*Times lit. Suppl.*, 5 octobre).

Influences françaises.

Bouillier (V.). La fortune de Montaigne en Italie et en Espagne. Paris, Champion.

Hartig (O.). Christoph Schorer von Memmingen und sein « Sprachverderber » (1643) (*Sitzungsber. der Bayr. Akad.*, 1921, 2).

Moioli (A.). Jean Racine e Vittorio Alfieri. Clusone, B. Ferrari.

[An.] Masefield and Racine (*The Weekly Westminster Gazette*, 13 mai).

Levi (C.). Studii Molieriani. Palermo, Sandron. (La Fortuna di Molière in Italia. Lo « Sganarello » di Molière [et ses rapports avec la comédie italienne]. Saggio di una bibliografia italiana di Molière. La critica italiana del Centenario Molieriano).

[Divers]. La *Nouvelle Revue d'Italie* consacre un numéro spécial à Molière (juillet-août-septembre). C. Levi, Molière *dramatis persona* dans le théâtre italien. — L. Rougier, Comment doit-on entendre Molière? — P. Toldo, Pour Molière. — Jacques Arnavon,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les influences italiennes dans l'œuvre de Molière. — P. Hazard, Ce que Molière représente pour la France. — F. Picco, Des Précieuses de l'hôtel de Rambouillet aux Précieuses ridicules de Molière. — R. Benzoni, L'éducation de la femme dans Molière. — E. Ripert, Le centenaire de Molière à l'Université de Bologne. — H. Buriot-Darsiles, Molière en Allemagne. — L. Bérard, Molière. — M. Mignon, Molière et Goldoni. — G. Soulier, Les rapports de Molière avec l'art français.

Pla (J.). Molière visto por Gœthe (*La publicitad*, 15 février).

Jessen (F. de). Louis, baron de Holberg, l'émule scandinave de Molière (*Rev. des cours et conf.*, 30 avril).

Liebrecht (H.). Les « comédiens de campagne » à Bruxelles au xvii^e siècle (*Rev. belge de philol. et d'histoire*, I, 2).

Arias (G.). Ferdinando Galiani et les physiocrates (*Rev. des sciences pol.*, juillet-septembre).

Benassi (U.). Il Frugoni e i Rezzonico. Letteratura e politica in una corté italiana del Settecento (*Giornale storico della letteratura italiana*, 238-239).

San-Giorgiu (J.). Séb. Merciers dramaturgische Ideen im Sturm und Drang (*Diss.*). Basel, 1921.

Cerilly (M.). Ugo Foscolo et quelques-uns de nos écrivains (*Nouvelle Revue d'Italie*, 25 juin). — Id., *ibid.*, 25 octobre [deuxième article].

Wendel (H.). Die Französelei am Rhein (*Die Glocke*, 12 juin).

Furrer (P.). Der Einfluss Sainte-Beuves auf die Kritik Matthew Arnolds (*Diss.*). Zürich, 1920.

Werner (B.). Verlaine in Deutschland (*N. Zürcher Ztg.*, n° 1055).

Gaudioso (T.). Il giornalismo letterario in Toscana dal 1848 al 1859. Firenze, Perrella [chap. vi, La reazione del giornalismo toscano alle accuse della stampa e degli studiosi francesi].

Hanüs Jelínek. La culture française dans les pays tchéco-slovaques jusqu'au xix^e siècle (*Revue française de Prague*, 30 septembre).

An. Rostand in English verse [trad. H. O. Norman] (*Times lit Suppl.*, 12 octobre).

Caspar-Jordan. Un recul de la culture française [la fermeture, le 5 mars 1922, de l'Église réformée française de Francfort] (*Petit Havre*, 18 mars, reproduit dans le *Bull. de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, avril-juin).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

SMITH (H. A.). L'enseignement du français aux États-Unis (*France-États-Unis*, septembre).

ID. Les relations franco-américaines et le professeur de français aux États-Unis (*Ibid.*, octobre).

Influences anglaises.

GARGANO (G. S.). L'occultista di Elisabetta nella testimonianza inedita di un contemporaneo italiano (*Marzocco*, 24 septembre).

SERVAIS (E.). Le genre romanesque en France depuis l'apparition de la *Nouvelle Héloïse* jusqu'aux approches de la Révolution. Paris, Colin.

STEIN (E. P.). The manuscript Diary of Garrick's Trip to Paris in 1751 (*The Colonnade*, New-York, t. XIV).

CERVESATO (A.). Shelley e Swinburne « unenglish » (*Marzocco*, 13 août).

KLOOS (W.). P. B. Shelley in Nederland (*Eng. Studies*, IV, 5).

AYNARD (J.). Les Anglais jugés par Emerson [à propos d'une traduction des *English Traits*] (*Débats*, 24 septembre).

Influences helvétiques.

BERNOUILLI (C. A.). Nietzsche und die Schweiz. Leipzig, Haessel.

MAYNC (H.). Die Schweiz im deutschen Geistesleben. Eine Sammlung von Darstellungen und Texten [entre autres *Nietzsche und die Schweiz*, de C. A. BERNOUILLI; *R. Wagner und die Schweiz*, de W. MERIAN; *Das Berner Oberland in der deutschen Dichtung*, d'O. ZÜRCHER; *Klopstock und die Schweiz*, d'A. KOESTER; *Der Zürichsee in der deutschen Dichtung*, de R. FAESI; *Heinrich von Kleist und die Schweiz*, de H. MAYNC]. Leipzig, Haessel.

Influences néerlandaises.

HUBBARD (L. L.). The narrative of the El-Ho Sjouke Gabbes. An Episode from the Description of the mighty Kingdom of Krinke Kesmes, etc., by Hendrik Smeeks, 1708. Translated from the Dutch and compared with the story of Robinson Crusoe. Ann Arbor, G. Wahr, 1921.

KRUTCH (J. W.). Source of « Crusoe »? [compte-rendu du précédent, avec une conclusion contraire] (*Literary Rev.*, 9 septembre).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Influences allemandes.

... alemande en France aux deux derniers ... i ... nammerait plus d'informa- ... *Études*. 5 septembre).

... Influence allemande en France au XVIII^e et au ... *Correspondant*, 25 septembre).

... de Werther (*Revue* ... octobre).

... en Dunn de M. de Chateaubriand (*Revue* ...

... Faust au ... *Deutschrundschau*,

... allemand de Madame de Staël. M^me Ida ... eur de l'Allemagne ...

... en France ... octobre).

... Romantik. Marburg,

... *ier*, 1921).

... [F. Höfer] als

... *mer*, XXIV, 10).

... ltung im Ausland

Influences ...

... Chateaubriand (*Revue*

Influences ...

... dramatique dans l'his-

Influences ...

... au XVIII^e siècle : ... octobre).

Stanton (Th.). Walt Whitman in Germany [à propos de la traduction Reisiger] (*Liter. Rev.*, 30 septembre).

Stahl (E. L.). Die Amerikanisierung der berliner Theater (*Vierteljahrsheft der Bühnenvolksbundes*, 5-6).

Influences orientales.

Vianey (J.). La Bible dans la poésie française depuis Marot (*Rev. des cours et conf.*, 15 mai et suiv.).

Work (E. W.). The Bible in English Literature. New-York, Revell.

Saurat (D.). Milton and the Zo-har (*Studies in Philol.*, avril).

Whitney (L.). Die Shakespeare know « Leo Africanus »? (*Pub. Mod. Lang. Ass. America*, XXXVII, 3).

Berg (W.). Morgenländisches in unserer Sprache (*Grenzboten*, 15-29 juillet).

Thuile (H.). Littérature et Orient [l'Égypte à la lisière de deux mondes]. Paris, Messein.

Becker (M. L.). American interest in Chinese literature [bibliographie succincte] (*Liter. Review*, 30 septembre).

Mennicke (C.). Tagore und der Westen (*Das neue Deutschland*, juillet).

L[efranc] (J.). Orientales [quelques rappels, à propos de l'actualité politique] (*Temps*, 5 octobre).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de

des

que

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

regretter que des certitudes numériques fassent défaut, lorsqu'il s'agit d'éléments démographiques aussi importants que le peuplement de Reims ou de Marseille, la « démobilisation » des anciens soldats de régiments étrangers au service de la France, l'immigration des Morisques aragonais réfugiés dans notre Midi. Si les chiffres ne mènent pas plus le monde en ces matières qu'en d'autres, ils font comprendre, là comme ailleurs, de quelle façon le monde est mené : on souhaite qu'après tant de coups de sonde variés, M. Mathorez puisse nous donner, à l'issue de son vaste labeur, un pourcentage, une approximation numérique où se concrétisent, fût-ce provisoirement, quelques-unes de ses vérifications sur les éléments allogènes de l'ancienne population française.

Du moins n'est-il pas nécessaire d'attendre jusque-là pour le suivre dans ses importantes déductions sur « la population française essentiellement alluvionnaire », sur la faiblesse de notre population sous l'ancien régime — fécondité des unions compensée par des causes nombreuses de dépopulation — sur la sage politique d'un Colbert à l'égard des étrangers et sur l'impérissable faculté d'assimilation du vieux sol des Gaules. C'est là évidemment, et non dans un égocentrisme ethnique injustifié, que réside, au point de vue de la civilisation, la grande supériorité française; la thèse de Gobineau, si facilement transformée en un redoutable argument impérialiste, n'a qu'à être interprétée à la lumière des faits pour s'appliquer honorablement à la nation française, « mélange de races » aussi incontestable que le peuple des États-Unis, mais agissant presque toujours, sur ses alluvions étrangères, par la vertu d'une séduction beaucoup plus intéressante que ne seraient la pureté du sang et l'immutabilité ethnique alléguées par d'autres peuples[1] : les belles études de M. Jullian sur la Gaule signalent, dès les origines connues du pays, cette rare faculté d'attrait et de malaxation.

M. Mathorez ne dissimule point, d'ailleurs, les insuffisances françaises qu'il trouve liées à cette grave question de la pénétration étrangère : une certaine médiocrité de goûts, l'absence d'esprit durable d'association, des facultés déficitaires en matière de négoce et de haute finance. Il ne fait aucune difficulté pour admettre que, dans un pays abondant en ressources naturelles et habité par une population très civilisée, la « carence » de certaines activités

1. C'est toute une question, et qui mériterait d'être reprise par un philologue doublé d'un manieur d'archives, que les déformations des patronymiques aux époques dénuées d'état civil (t. I, p. 149 ; cf. L. Roudet, *Remarques sur la phonétique des mots français d'emprunt*, dans la *Revue de philologie française*, 1908, p. 241). Sengebère = Singebaehr, qui fut le maître de Ménage, pourrait être rappelé, entre autres exemples caractéristiques.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... les initiatives étrangères, et qu'il est à peu près ... espèce d'endosmose par laquelle s'opèrent ... économiques : « la tournure d'esprit des peuples ... toujours poussés à s'intéresser aux questions de ... les a, de bonne heure, conduits à perfec- ... dont les masses peuvent tirer profit »; au ... Allemands sont les rois du négoce en France; il ... le rencontre quelques-uns d'entre eux... » ... démocratie agricole administrée par des juristes ... caractéristique la plus durable de la population ... des étrangers spécialisés, une place que les ... insuffisamment.

... actuel? Car c'est ici que la précieuse enquête ... insister plus spécialement; c'est ici, au reste, ... quelques précisions incidentes. Qu'il me soit ... moi-même, en étudiant les conditions ... rappelé ce que le mouvement des esprits ... milieu donné, à la présence d'éléments ... autres valeurs ou nuances dans la gamme ... — d'accord avec la moyenne des faits cons- ... permanence des caractères ethniques de nos ... fait trop bon marché des « initiatives » et ... pourraient être, à leur façon, des retours ances- ... de Ronsard et de sa « légende » balkanique, ... ses prétendues origines orientales, il eût été ... que c'est un descendant de Racine qui ... origine suédoise de la mère du grand tragique, ... descendre d'une souche danoise, tandis que ... d'autres à des Kolberg allemands) n'hésitait ... des Écossais. Le nom de Victor Hugo manque ... alors que ceux de Chénier et de Dumas ...

... ne sont là que des cas tout à fait sporadiques? ... pas, sur des points importants, une modifica-

... propos si flatteur de Jefferson est traduit par le ... faut écrire « pays » et non « patries »; quelque ... (I, p. 361) Erckmann-Chatrian « l'un des hommes ... on contestera certainement l'affirmation (II, p. VIII) ... française la « fille » de la réforme allemande, et il est ... (II, p. IX) qu'au point de vue artistique ou intellec- ... n'a exercé en France qu'une faible emprise », alors ... volontiers cité — non sans une erreur de trans- ... faut-il lire Huber p. 94 et Ramler p. 136. Il y a ... les énumérations des pages 137 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tion intéressante? Et des filiations avérées ne prouveraient-elles pas, là encore, la nécessité de l'allogène en raison de l'insuffisance d'un peuplement, réduit à lui-même, à pourvoir à toutes les tâches de la spécialisation, laquelle semble resserrer et cantonner les aptitudes et rendre indispensable, à un moment donné, une manifestation venue d'ailleurs que du tréfonds de la race? L'adhésion du milieu fait le reste; c'est lui, dans un pays civilisé, qui est la grande affaire, et l'on dérange les plans de l'horizon, lorsqu'on rend, après coup, certains initiateurs responsables d'un succès qu'ils n'ont souvent pas cherché. En admettant que telles variétés de lyrisme, d'émotion panthéiste, de sentimentalité idyllique, d'application civique, de mysticisme abandonné, ne soient point familières à la civilisation française courante, on rendra plausible le sort surprenant que certaines époques, certains milieux, certaines modes, ont fait à des œuvres du dehors, et même à ces « fariboles venues de loin » dont parle Marivaux. Il est possible que des quiétudes dites « traditionnelles » en soient troublées; mais on n'a jamais vu un grand pays, au cours d'une longue histoire, se contenter d'une seule tradition. Tout au plus constate-t-on le maintien de « traits éternels » assez souples pour laisser tout leur jeu à une grande variété de manifestations de l'esprit. C'est de ce point de vue — le plus flatteur à tout prendre pour la qualité humaine de la population française — qu'il convient d'aborder des problèmes que dénaturent si souvent le parti pris politique ou religieux, l'attachement exclusif à une forme donnée de « mentalité nationale », ou même la simple ignorance. Contre celle-ci, et même contre d'autres raisons d'erreur, des ouvrages de la vigueur documentaire et de la variété d'aperçus que fait apprécier M. Mathorez resteront toujours le meilleur remède.

Fernand Baldensperger.

J. Bauwens. **La Tragédie française et le Théâtre hollandais au XVIIe siècle. I : L'influence de Corneille.** Amsterdam, A.-H. Kruyt, 1921 [en dépôt chez Édouard Champion, Paris]. In-8° de 260 pages.

Quelles lectures arides M. Bauwens a dû s'imposer en entreprenant l'étude des rapports entre la tragédie cornélienne et le théâtre hollandais! Rapports réciproques? Influence de Corneille? Non pas, ou si peu que rien. Cela aussi doit avoir été une cause de découragement pour lui au cours des recherches amorçant son tra-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vail, découragement dont nous ne nous apercevons pas, car il garde sa bonne humeur et place un mot d'esprit au milieu de cette infinité de traductions de troisième rang, lourdes, confuses, pédantesques, rarement intéressantes. A vrai dire, le sous-titre de sa thèse : « L'Influence de Corneille », ne nous dit pas exactement que nous avons affaire avant tout à un travail sur les traductions d'après Corneille au XVIIe siècle : sur les 260 pages du texte, 140 leur sont attribuées, alors que les recherches sur l'influence directe de la tragédie et des théories cornéliennes n'embrassent que 56 pages.

Remercions pourtant M. Bauwens d'avoir entrepris ce labeur de rapprocher vers par vers les traductions des tragédies de Corneille de l'original pour en dégager des éléments de comparaison entre l'âme française et l'âme hollandaise; rechercher jusqu'à quel point les générations qui faisaient leurs délices de Du Bartas et du « père » Cats devaient être forcément réfractaires à la compréhension juste de l'idéal cornélien; prouver que la théorie de la tragédie française ne pénètre ici que pour dégénérer en recettes pour la composition raisonnée de tragédies plus ou moins raisonnables. Travail de psychologue, donc, en même temps que d'esthéticien et d'historien de la littérature, dont il s'est tiré, malgré plusieurs défaillances, d'une façon satisfaisante et qui fait placer sa thèse à côté de l'excellent travail de M. H.-E.-M. van Loon, *Nederlandsche vertalingen naar* [illegible], thèse de Leyde, 1911; La Haye, Martinus Nijhoff]. Personnellement, j'aurais préféré la forme que celui-ci a donnée à la [illegible] montrer les déformations que les qualités et les défauts de [illegible] du caractère hollandais ont fait subir à l'art d'un Molière [illegible] par là, sur la psychologie des deux nations, à des conclu[illegible] ne sont pas éloignées de celles de notre auteur.

[illegible] pour nous, M. Bauwens, ou plutôt pour le Hollandais [illegible], auquel il nous assimile si souvent : les Hollandais [illegible] peu classiques « de leur naturel » (?); l'enjouement et [illegible] sont point leur fait, ni l'imagination leur fort; nous [illegible] au-dessus de l'artiste; nous aimons la gaîté un [illegible] sommes réfractaires à tout ce qui sort des sen[illegible] autant et plus encore que pratiques; nous [illegible] réalisme narquois ou satirique, le sens de la [illegible] Hollandais est moutonnier dans ses engouements [illegible], avant tout pratique, aveuglé par le [illegible] remplaçant les fines analyses psycholo[illegible] à grand spectacle; il appartient à une race [illegible] et d'une lenteur qui le fit arriver partout [illegible] Hollandais du XVIIe siècle avait encore la [illegible] fataliste et prêcheur. Sommes-nous tout

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cela, et le Hollandais correspond-il au parfait philistin que M. Bauwens nous dépeint à la page 253 de son livre? Heureusement, il nous accorde le sentiment de l'indépendance (sauf dans notre moutonnerie littéraire alors?) et la consolation d'avoir été un peuple sain au XVII^e siècle. Certes, on pourrait discuter ces idées; je ne crois pas que ce soit ici le lieu de le faire.

Quelle influence l'esprit français a-t-il pu avoir sur cette âme et cette mentalité, influence « indéniable, immense, puisqu'elle embrasse toute la durée de notre littérature »; quelles répercussions a-t-il eues dans le domaine du tragique? M. Bauwens arrivera à la conclusion tout à fait juste qu'il y a eu « copie servile et traduction plutôt qu'imitation vivante et adaptation », et aussi que notre génie national n'a pas été assez profondément entamé par le français pour qu'il eût pu exercer sur lui une action vraiment fécondante. Cette dernière assertion va peut-être trop loin dans sa généralité; on n'a qu'à songer à l'influence ressentie par nos auteurs de la Renaissance; d'ailleurs, le travail de médiocres traducteurs de tragédies ne pourra que difficilement avoir une influence fécondante. L'auteur conclut aussi qu'il ne faut pas s'exagérer l'influence de Corneille sur notre littérature; que les théoriciens lui ont énormément emprunté et que les règles du poème dramatique, préconisées par la société *Nil volentibus arduum*, proviennent de lui.

M. Bauwens commence sa thèse par une introduction, peut-être un peu trop ample, d'une quarantaine de pages, sur les influences plus ou moins manifestes de l'esprit français jusqu'à l'époque de Corneille; partout on constate la séduction qu'il exerce sur l'esprit hollandais, qu'il ne modifie pas, mais qu'il doit avoir affiné, sans que nous puissions, semble-t-il, montrer des traces de cet affinement. Nous sommes ici dans le domaine des impondérables, où les preuves matérielles, textes et documents, font défaut, mais où il faut bien admettre des répercussions qu'on ne saurait enregistrer. Si une enquête récente a révélé que les étudiants hollandais lisent et admirent Baudelaire, leur goût n'aura-t-il pas gagné à cette pénétration baudelairienne, sans que, dans cinquante ans, l'historien de la littérature puisse montrer les poésies hollandaises directement inspirées par l'auteur de *Spleen et idéal* à quelques « braves Hollandais au sens rassis »? Il faut pourtant retenir de cette introduction un fait important : la persistance, l'universalité de l'esprit des chambres de rhétorique, même par delà la Renaissance, esprit qui anime justement les traducteurs dont M. Bauwens parle dans la deuxième partie de son travail.

Il analyse ces traductions assez nombreuses, depuis celle du *Cid* par Joan van Heemskerck (1641) jusqu'à celle de *Nicomède* par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1692). Chose curieuse : Corneille ne prend sur notre scène qu'après que Racine s'y est ins- une place importante à travers le XVIIIe siècle, *Othon* (1737), *Sertorius* (1662, deux fois!), Bilderdijk donne sa traduction de *Cinna*. on n'a pas traduit une seule pièce, quoique époque où il règne sur les théoriciens de *Nil* Je ne saurais caractériser ici ces traductions, venues : il suffit de suivre le conscencieux tra- M. Bauwens pour avoir une impression de l'absence psychologique des traducteurs, de leur gauche- ou de leur boursouflure pédante, des vio- au texte afin d'imprimer un cachet national du « prêchi-prêcha » calviniste ou moralisa- au texte. Il y a des exceptions : Heemskerck *Cid*, Johan de Witt (peut-être le Grand *en Curiace*, F. Rijk dans *Andromeda* se traducteurs, même de cette fille de Genevois, traductrice de huit tragédies, dont *Nicomède*. auteur du soin qu'il a mis à dresser le bilan de à l'oubli.

directes de Corneille sont assez rares : *la Toi-* seules en font naître. Mais les pièces inspi- sont plus nombreuses : M. Bauwens en relève analyse patiemment les origines, les curieux contaminations; les stances du *Cid* se retrouvent, la bouche de Jason dans la *Medea* de Jan Vos.

du livre de M. Bauwens expose l'influence de Corneille; *Nil volentibus arduum* les pro- à sa guise et fait de lui le critique dont matière d'art dramatique, quoique les Hollan- accepter l'idée fondamentale de la tragédie telle une crise où se montre la vie du cœur d'intensité. Pour eux, les faits ne résultent ils les précèdent et les engendrent.

grandes lignes de cette thèse, où la note person- de goût et de tact, qui sait relever avec côtés des œuvres parfois si plates ou si bour- dur et peut-être injuste pour Vondel (p. 44-47) dans la presse hollandaise de le lui reprocher *Rotterdamsche Courant* du 21 janvier que M. Bauwens a jugé sur une simple lecture des

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pièces sans se familiariser avec le poète dramatique et en s'inspirant trop des jugements de MM. Looten et Te Winkel et de Jonckbloet et Busken Huet, esprits plus ou moins francisés.

Au cours de son exposé il établit que ce n'est pas uniquement à partir de la constitution de *Nil volentibus* qu'on aborde la traduction des chefs-d'œuvre français, et il tend à diminuer l'influence de cette société (p. 61, cf. 116 et 131); il attribue, contrairement à l'opinion généralement admise, *Horace en Curiace* au Grand Pensionnaire Jean de Witt (p. 91 et 109) pour des motifs d'ordre psychologique qui ne m'ont pas convaincu[1]. Une de ses découvertes les plus amusantes (p. 204 et suiv.), c'est que *Verloofde Koninckshruidt* de L. Meyer ne provient pas de *Rodogune*, mais qu'une partie y relève directement du *Cid* et d'*Horace*.

Pour terminer, je me permets de signaler quelques points de détail.

Une question se pose avant tout : pourquoi M. Bauwens a-t-il arrêté ses recherches à 1700, d'une façon tout arbitraire? Pourquoi ne les a-t-il pas continuées jusqu'à 1780 environ, où le changement du goût laisse plus de place à des influences anglaises et allemandes et fait disparaître le classicisme français? Ainsi il aurait épuisé le sujet dont personne, je crois, ne reprendra la suite interrompue. Ses recherches n'auraient fait double emploi ni avec la thèse de M. A.-J. Kronenberg, *Het Kunstgenootschap Nil Volentibus Arduum* [thèse de Leyde, 1875], ni avec celle de M. Ch. van Schoonneveldt, *Over de navolging der Klassiek-Fransche tragedie in de Nederlandsche treurspelen der XVIII^e eeuw* [thèse de Groningue, 1906]. Il aurait pu y mettre en évidence les qualités et les défauts de Sybrand Feitama, de Balthazar Huydecoper, de Lucas Rotgans, de J. Zeeus, de Ch. Sebille, fils d'un imprimeur wallon de Goes, de J. Fr. Cammaert, de M^lle J. C. de Lannoy, plus ou moins auteurs originaux et traducteurs, montrer ce qu'ils doivent à leur contact avec une autre nation, de Jan Nomsz surtout, traducteur et créateur; toute cette partie de notre littérature, le grand poète néerlandais Willem Kloos a essayé de la sauver de l'oubli dans son étude *Een daad van eenvoudige rechtvaardigheid* (1909; voir surtout p. 12, 44, 80, 220, 246),

1. M. J.-A. van Praag me signale un passage de Ludolph Smids dans la préface de sa pièce de *Roderick of de verkrachte Florinde* (Rodrigue ou Florinde violée), datée du 3 avril 1601, où il s'excuse d'écrire pour le théâtre en invoquant l'œuvre de Jac. Cats et du Grand Pensionnaire J. de Witt, « personnes respectables ». Cette préface aurait été très importante pour M. Bauwens, parce que Smids se déclare partisan des théories dramatiques de Corneille.

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et il a montré que parmi ces auteurs de second et de troisième rang il s'en trouve qui peuvent intéresser par la force du langage ou leur forme harmonieuse. C'est dommage que M. Bauwens, qui nous promet une suite sur Racine, n'ait pas achevé cette recherche, obéissant encore à une de ces préoccupations qui font qu'on s'arrête à une date au lieu de suivre un courant d'idées jusqu'à sa fin.

Un autre reproche que je ferais à l'auteur, c'est de ne pas avoir songé à comparer ses conclusions sur l'attitude de la mentalité hollandaise devant l'esprit de la tragédie française avec les conclusions de M. Rudolf Raab dans sa thèse sur *Pierre Corneille in deutschen Übersetzungen und auf der deutschen Bühne bis Lessing* [thèse de Heidelberg, 1910] et celles de Miss D. F. Canfield dans son *Corneille and Racine in England* [Columbia University Press, New-York, 1904], dont il connaissait l'existence. Ainsi, il aurait pu reconstituer l'attitude d'une grande partie des nations d'origine germanique devant une manifestation essentiellement nationale de l'esprit français, devant cette forme d'art où le XVII^e^ siècle français s'est reconnu. Mais peut-être réserve-t-il cette synthèse pour son [illegible] volume en se servant du livre de Miss Canfield et de la [illegible] de M. Hans Uehlin sur les traductions de Racine en Allemagne jusqu'à l'époque classique. Une pénétration plus profonde dans [illegible] des nations française et hollandaise l'aurait peut-être empêché [illegible] p. 101 que « les Hollandais du temps n'avaient aucun [illegible] de contact avec les héros de Corneille, dont ils différaient [illegible]ement ». Que fait-il de leur orgueil national, de leur pro[illegible], du sentiment de leur propre valeur, de leur concep[illegible] chrétienne de la vie ? Il est vrai que la plupart des tra[illegible] après 1670, mais la nation était encore forte et [illegible] ne se manifestant que plus tard.

[illegible] son volume, dans le premier appendice, l'auteur [illegible] des pièces traduites en hollandais au cours du [illegible] les dates ni les données qu'il apporte[1]. [illegible] manque ainsi de valeur pour les travailleurs [illegible] de l'avantage qu'il aurait pu tirer du travail [illegible] dates de Rotrou (*Zs. franz. Spr. und Lit.*, [illegible] de quelques inexactitudes. L'*Innocence*

1. [illegible] soutenu une thèse sur l'influence de la Comedia [illegible] l'appendice l'erreur suivante : M. Bau[illegible] de l'*Esther* de P. Du Ryer (l'*Hester* de [illegible] à propos de la même œuvre, il dit que [illegible] Écriture sainte (p. 249), alors qu'il s'agit [illegible] comedia espagnole.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

découverte de J. Auvray est de 1609; l'*Antigone* de Garnier n'a pas été traduite par W. de Baudous, mais il en a fait « een seer vrÿe bewerking » (une adaptation très libre, voir J.-A. Worp dans *Noord en Zuid*, XVIII, 1895, p. 208); *Chryséide et Arimant* de Mairet a été traduit en partie seulement sur l'original (*loc. cit.*, p. 213).

M. Bauwens ne nous dit que rarement quel accueil on a fait aux traductions des tragédies françaises; ce serait une recherche à faire, quoique les données ne soient pas aussi abondantes que pour le XVIII^e siècle, où nous avons des séries de pamphlets et de petites revues pour nous renseigner. — L'auteur me semble injuste (p. 55) quand il compare les pièces des auteurs hollandais avant 1636 aux tragédies de Corneille et de ses successeurs, car au fond les pièces hollandaises d'avant 1636 ont les mêmes défauts que les pièces françaises de cette période. Il aurait pu aussi rappeler, à propos de la traduction d'*Horace* par Jean de Witt, que Corneille fait allusion à sa mort dans une poésie qui est son *Épître sur le passage du Rhin* à lui, les vers sur les *Victoires du roi sur les États de Hollande* (Marty-Laveaux, X, p. 282, vers 431 et suiv.); la paraphrase que fait Corneille des vers du P. de la Rue ne révèle rien sur des rapports personnels entre eux. Le reproche fait à Heemskerck (p. 67) d'avoir introduit une platitude dans son *Verduytste Cid* est injustifié; le texte de Corneille de 1637 :

> Mettre en mon lit Rodrigue et mon père au cercueil.

correspond exactement à :

> Rodrigo in myn bedt, myn Vader sien in't graf.

Ce texte doit avoir été bien répandu en Hollande, car Guillaume Chrestien, libraire à Leyde, avait publié (pour les Elzevier, d'après Willems) en 1638 une édition du *Cid*, afin de répandre « cette excellente et ravissante pièce » dans notre pays. Elle est précédée d'une intéressante préface sur le *Cid*, dont « les conceptions sont si sublimes qu'elles en ont quelque chose de divin » (voir la reproduction de la préface, signée J. P., dans W. P. van Stockum Jr., *la Librairie, l'imprimerie et la presse en Hollande à travers quatre siècles*. La Haye, 1910, planches 45 à 47). M. Bauwens ne paraît pas avoir connu cette préface si importante pour son travail.

Pour finir, je voudrais poser quelques questions à propos de ce travail.

Si les Hollandais du XVII^e siècle ont une prédilection pour la politique (p. 185), cela n'explique-t-il pas les traductions nombreuses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de *Britannicus*, de *Venceslas*, de *Cosroès*, de la *Marianne* si l'on veut? — Govert Bidloo, pour arriver à l'enflure de sa traduction de la *Mort de Pompée*, a-t-il lu la *Pharsale* de Brébeuf? C'était un grand lecteur de français; je crois pouvoir démontrer, par exemple, que dans *Dom Carlos, Nouvelle historique* (1672), de l'abbé de Saint-Réal, se trouve la source de sa tragédie de *Karel, Erfprins van Spanjoe* (1679), une des premières tragédies originales sur le modèle français de chez nous. — M. Dorchain (p. 178), dans son livre sur Corneille, cite Fontenelle, qui parle d'un *Cid* rendu vers par vers en « flamand » et qu'aurait possédé Corneille. Est-ce là une allusion au travail de Heemskerck, ou bien une traduction s'est-elle perdue, ou... est-ce que Fontenelle exagère, comme si souvent en parlant de son oncle[1]? — Et qu'est-ce que L. Meyer a fait du *Prologue* de la *Toison d'or*, où la France est glorifiée; l'a-t-il transporté dans son *Ghulde Vlies* à une époque où la France était notre ennemie? Une autre question que M. Bauwens aurait pu envisager, ce sont les rapports entre les traductions hollandaises et les traductions allemandes de Corneille; M. Raab nous apprend dans sa thèse que quelques traducteurs allemands n'ignoraient pas le hollandais : D. E. Heidenreich, par exemple, qui traduit *Horace* en 1662, s'est-il servi du travail de Jean de Witt? A propos des traductions allemandes, signalons que nous n'avons pas en Hollande de traductions en prose, comme en Allemagne; nous restons des rhétoriqueurs impénitents et nous mettons, par exemple, en vers (en 1660) le *Thomas Morus* de Puget de la Serre, qui est en prose.

Ces questions, ces critiques de détail, ces discussions sur le fond

1. M. J.-A. van Praag me signale une faute de M. Bauwens, provenant d'une omission de Worp. Il a oublié la traduction la plus importante du *Cid*, celle de 1694, parue à Dunkerque, de la main de Michiel de Swaen, et qui se trouve mentionnée dans Picot sous le titre : *Den Cid, blyeyndigh Treur-Spel*... Tot Duynkercke ghedruckt by Antonius van Ursel..., 1694 [sur le traducteur et son travail, voir Prudens van Duyse dans *Belgisch Museum*, 1845, et Maurits Sabbe dans son excellente étude : *Het leven en de werken van Michiel de Swaen* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, 2e série, t. I. Bruxelles, 1906)]. Dans une étude de l'abbé D. Carnel (*les Sociétés de rhétorique chez les Flamands de France*, dans *Annales du Comité flamand de France*, t. V, p. 45), cette traduction est identifiée avec celle que visait Fontenelle. La chose est matériellement impossible, Corneille étant mort à l'époque de la publication. Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Il ne reste que la traduction de Heemskerck dont Fontenelle a exagéré le caractère d' « exactitude flamande ». L'omission de M. Bauwens est d'autant plus regrettable que nous avons là un des derniers témoignages d'art néerlandais provenant de ce coin des Pays-Bas autrichiens après leur annexion par la France.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de la thèse même ne m'empêchent pas de remercier M. Bauwens de son travail solide, consciencieusement poursuivi, malgré quelques redites et une composition un peu négligée, sur un sujet qui devait être traité et dont l'aridité ne l'a pas repoussé.

K. R. GALLAS.

Z. BARANYAI. **Langue et civilisation françaises en Hongrie au XVIII^e siècle. [A francia nyelv és müveltség Magyarországon — XVIII. század].** Budapest, Pfeifer, 1920. In-16, 176 pages.

Œuvre de vulgarisation alerte et vivante, où la part de la recherche personnelle n'est point négligeable. L'auteur regrette que les circonstances ne lui aient pas permis d'ajouter à ses dépouillements ceux de bibliothèques étrangères, autrichiennes surtout : des bibliothèques hongroises il a tiré bien des choses, intéressantes souvent. Et ce qu'il nous apporte constituera un utile complément à la thèse classique de Kont (1902) sur l'influence française en Hongrie. Elle a, dit l'avant-propos du présent livre, ses défauts et ses lacunes; son auteur en convenait volontiers, il était le premier à les signaler, à souhaiter qu'on les réparât. Elle est souvent mentionnée ici, non toujours contredite.

Le résumé français très clair que M. Baranyai a fait tirer à part nous dispense de le reprendre. On trouvera au travers de ces vingt-sept petits chapitres quantité de témoignages assemblés avec diligence, présentés avec adresse, avec esprit (chapitre sur la culture française des dames hongroises).

Peut-être les lecteurs français n'auront-ils pas grand'chose à cueillir dans telles généralités sur les causes de l'universalité du français, sur les origines religieuses de la culture française en Hollande ou dans l'Allemagne que crée la guerre de Trente Ans (chap. I, XVI, XVII) : Joseph Texte, MM. Brunot, V. Rossel, Wilmotte et d'autres, que M. Baranyai cite quand il le faut, nous ont instruits là-dessus. De même, au chap. XXII, toute l'histoire des relations diplomatiques entre France et Transylvanie est reprise sans qu'on voie bien ce qu'elle ajoute ici à De Gérando le fils. Mais on ne peut faire grief à l'auteur de rappeler ces choses à ses lecteurs hongrois, à l'aide des meilleures publications de langue française, qu'il connaît fort bien.

A propos d'influence franco-hongroise *en retour*, sur des Magyars émigrés ailleurs qu'en France, n'est-ce pas compromettre l'équilibre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de tout un chapitre un peu bien général (chap. XVII) que lui donner pour base une déclaration des *Mémoires* de Kis János, lui-même traducteur assez médiocre?

Fallait-il bien, au chapitre IX, redire toute l'histoire des relations [illegible] du [illegible] Fekete János avec Voltaire? Elle est [illegible] l'une des plus représentatives [illegible] mais [illegible] tout au long par la biographie [illegible] par Kont dans un bon article de [illegible] Et d'autre part j'ai idée [illegible] même [illegible] ne méritent pas tout à [illegible] de M. Kirchner (p. 57) : ses vers ne [illegible] de sa prose l'histoire des [illegible] n'a-t-il sen[illegible]

[illegible] les dépouillements de bibliothèques particulières [illegible] eu plus d'intérêt encore si l'on avait [illegible] de quantité, de proportion numérique, de [illegible] de valeur ou de nature (ouvrages libertins [illegible] œuvres de « philosophes » ou belles-lettres [illegible] Rousseau? Montesquieu, par exemple, ou l'En[illegible] qui s'est occupé des premiers traducteurs [illegible] *Egyetemes Philologiai Közlöny*, Budapest, [illegible] nous renseigner utilement.

[illegible] peut-être ces vingt-sept chapitres eussent [illegible] quatre ou cinq divisions plus générales [illegible] exemple, que le septième, d'ailleurs fort [illegible] en français, pouvait sans inconvénient [illegible] je n'aurai plus qu'à louer, pour ce que [illegible] « littérale » (p. 5) des citations[1], le [illegible] les données les plus récentes de la [illegible] celles d'un petit groupe de bons [illegible] la précision sûre de chaque indication et, [illegible] personnelle de la recherche : partout [illegible] par exemple, ou Teleki J., ou Fekete, [illegible] manuscrits de l'Académie hongroise, du [illegible] ceux qui pourront lire le texte même

1. [illegible] d'ailleurs soignée : 2e citation de la [illegible] au début de la p. 43 : *Des muses*... [illegible] que (p. 168) lire : *Saint-Just* ; p. 131, [illegible] de [illegible] *Tableau Mouvant de* [illegible] été omise à l'index, pourtant bien fait. [illegible] aussi à l'index (p. 21, n. 2, et 23, n. 2. [illegible]

seront sensibles enfin à la prestesse toute hongroise de l'exposé, à ce qu'il a de vif et dégagé : qualités bien venues quand elles vont à des choses de France.

Henri Tronchon.

UN OUVRAGE SUÉDOIS SUR DANTE :

M. J. Vising a publié, à l'occasion du sixième centenaire de la mort de Dante, une édition remaniée de son ouvrage sur le « premier Italien » (*Dante.* Gœteborg, 1921; in-8° de vi-166 pages). Issu de conférences faites à l'Université où l'auteur enseigne, mis au courant des plus récentes recherches, ce livre est bien fait pour initier le grand public suédois à l'importance et à la signification du poète et de son œuvre : plusieurs des épisodes les plus saisissants de la *Divine Comédie* sont traduits avec une remarquable ingéniosité, tandis que la *Vita nuova* et les sonnets sont étudiés et les ouvrages de second ordre résumés avec beaucoup de pénétration. Depuis cette publication, où l'auteur n'acceptait qu'avec réserve l'hypothèse de M. Asín Palacios, M. Vising a eu l'occasion d'y donner une adhésion moins conditionnelle, qui n'infirme pas, d'ailleurs, le mérite littéraire et psychologique de son étude dantesque.

G. B.

INFLUENCES ÉTRANGÈRES EN POLOGNE AU XVII^e SIÈCLE :

Dans la vivante introduction qu'il a mise en tête de sa traduction des *Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek, gentilhomme polonais* (Paris, « Les Belles-Lettres », s. d. (1922); in-16 de 350 pages), M. P. Cazin indique sur quel plan littéraire se détachent les mémoires de son amusant héros. « On est trop porté d'ordinaire, dit-il, à confondre les influences proprement françaises, en Pologne, avec l'action générale de l'esprit latin, hérité de l'Église et propagé par l'humanisme, ou, tout au moins, à confondre la répercussion de notre culture sur la culture générale polonaise, les mœurs, les modes, l'architecture, avec celle qu'elle eut spécialement sur les lettres... Mais les influences italiennes, si puissantes en Pologne aux xv^e et xvi^e siècles, continuent encore à s'exercer... » Or, contrairement à une opinion trop aisément acceptée, il n'y a guère de commune mesure à cette époque — Boileau et Bouhours sont là pour en témoigner — entre l'italianisme courant et les disciplines « raisonnables » que la France classique se piquait de pratiquer.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

SÉBASTIEN MERCIER EN ALLEMAGNE :

Une bibliographie plus spécieuse, peut-être, que solidement constituée, une certaine désinvolture à l'égard du beau sujet que M. A. Kœster avait suggéré à l'auteur, une estimation contestable des diverses « valeurs » qui se trouvent en cause dans son étude : ces défauts n'empêchent pas le travail de M. J. San-Giorgiu d'apporter des clartés à l'un des problèmes les plus importants de l'histoire du théâtre moderne (*Sébastien Merciers dramaturgische Ideen im Sturm und Drang*. Diss. Basel, 1921, 86 pages). La part qu'a eue le « dramaturge » dans la violente émancipation de l'Allemagne des années soixante-dix, jadis signalée par Erich Schmidt, commence à être mise en lumière, et l'auteur de cette étude apporte une contribution utile à l'étude de cette dépendance. Il s'abuse lorsqu'il s'imagine que la « critique académique » ne sait rien de ce que Sainte-Beuve appelait déjà « une veine grossissante de romantisme » au XVIII^e siècle ; les énumérations de la page 35 enfoncent une porte ouverte. Et, de même, le prétendu « isolement » de cet adversaire d'une tradition sclérotique est exagéré à plaisir. Pour les polémiques et les tentatives de H. L. Wagner, de Lenz et de Klinger, dans leur dépendance à l'égard de Mercier, les recherches de M. San-Giorgiu rendront des services — en attendant une étude qui pourrait être davantage fondée sur des témoignages épistolaires ou des manuscrits.

L'ESPAGNE DANS LE ROMANTISME FRANÇAIS :

Ce qui plaira dans le livre de M. Martinenche sur l'*Espagne et le romantisme français* (Paris, Hachette, 1922), ce n'est pas seulement la présentation brillante de faits nombreux, dont l'exposé sera complété par un autre volume sur le rôle de l'Espagne « dans les romans, les contes en vers et en prose, les nouvelles et les mémoires de notre romantisme ». Les faits, tels que M. Martinenche nous les présente, provoquent sans cesse le jeu des idées, de par la volonté même de l'auteur : d'où l'intérêt d'une étude qui ne se contente pas de renseigner et qui fait penser. — Elle fait penser d'abord à l'injustice de certains jugements portés un peu à la légère sur des auteurs qu'on donnait pour légers. Certes, la connaissance que nos romantiques avaient de l'Espagne n'était ni très étendue, ni très profonde ; voire elle était quelquefois fausse. Au moins ne faudrait-il pas les condamner en bloc ; au moins faudrait-il rappeler que la couleur locale est toujours relative et que, pour mériter louange, il suffit d'en avoir plus qu'on n'en avait à l'âge

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

précédent : ce qui est évidemment le cas pour un Hugo, pour un Mérimée, pour un Gautier. — Davantage, M. Martinenche nous fait penser à l'étroitesse de ces définitions du romantisme qui ramènent tout à l'influence des littératures du Nord. Dans les rapports étrangers qui ont contribué si puissamment à la constitution de la doctrine et à l'apparition des œuvres, l'Espagne tient une place qu'il importe de revendiquer fortement : « Elle enseignait à réintroduire l'historique dans le romanesque, à opposer et à fondre le grotesque et le sublime, le bouffon et l'horrible, et à jeter enfin le lyrisme à pleins flots dans le drame. » En effet, on pourrait marquer une gradation chronologique dans la série des influences étrangères. La plus ancienne, plus efficace peut-être dans la lointaine préparation du romantisme que dans le romantisme même, datant du début du XVIII[e] siècle, serait l'influence anglaise. Viendrait ensuite l'influence allemande, datant du milieu du XVIII[e] siècle environ, et plus marquée, elle aussi, à l'époque du préromantisme qu'à l'époque du romantisme florissant. L'influence italienne ne se situerait guère que vers 1820, avec Stendhal : elle mériterait d'être étudiée de plus près qu'il n'a été fait jusqu'ici. Enfin, l'influence espagnole, dont on trouverait des traces tout au long du développement de la pensée française, n'arriverait à son plein effet que vers 1830. — De là une autre idée : celle de la persistance de la tradition latine dans le romantisme. La mode a été de le présenter comme une déviation du génie français, classique dans son essence; Dieu sait les variations de toute espèce que nous avons entendues sur ce thème. Si le livre de M. Martinenche contribue pour sa part à faire cesser ces appréciations excessives et injustes, en montrant l'action de l'esprit latin et de l'esprit classique encore très visible dans les œuvres les plus incontestablement romantiques, tant mieux : ce sera grand profit. Nous voudrions, pour notre compte, qu'on écrivît quelque jour une étude sur le classicisme des romantiques. — Ceci encore : M. Martinenche nous donne un curieux exemple de la loi de l'assimilation. De l'Espagne, notre tempérament national a pris ce qui lui était utile; il s'est enrichi sans s'altérer. « Quelque diverses que soient nos écoles littéraires, on y retrouve à chaque époque les procédés, toujours les mêmes, du génie français. Il a toujours fait appel à un ferment étranger, et toujours il en a tiré une humaine transformation. C'est une vérité qu'illustre plus particulièrement l'histoire de nos rapports avec l'Espagne, que classiques et romantiques... ont traitée, sans s'en douter, d'après la même méthode. Dans l'histoire de ce phénomène européen qu'on appelle le romantisme, la France joue exactement le même rôle qu'au moyen âge et dans les grands

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

siècles classiques de son histoire : elle tire d'une matière ou d'une inspiration localisées des formes universelles. » Sans doute y a-t-il là un phénomène qui n'est pas exclusivement français, et qui s'étend à toute la littérature générale. — Il n'est pas jusqu'à une question de méthode que M. Martinenche ne se plaise à soulever. « On a mis à la mode dans ces dernières années, dit-il, la lecture patiente des revues et des journaux de l'époque étudiée. N'est-ce pas là qu'il convient de chercher [illegible] moyenne sur laquelle nous égarent les grands écrivains, puisque précisément ils ne sont grands que parce qu'ils la dépassent? [illegible] assez les dangers de cette méthode, si elle était poussée [illegible] nous condamnait à ne connaître que le sentiment des [illegible] Son principe est d'ailleurs singulièrement discutable. Le [illegible] est presque toujours une œuvre qui, comme [illegible] ne fausse pas le réel; il exalte l'[illegible] Si le panache espagnol flotte dans des vers [illegible] sur ceux-là que s'arrêtera de préférence notre [illegible] de ramasser en route des documents [illegible] sinon par leur valeur littéraire, [illegible] à la bonne méthode en nous attardant [illegible] M. Martinenche s'étonnera-t-il si, après av[illegible] justice à la pénétration et à la force [illegible] nous lui disons que nous ne sommes pas, [illegible] de son avis?

P. H.

[illegible] FÉMININES :

[illegible] femmes offerte par l'ouvrage de miss [illegible] Balzac. New-York, Holt; in-8° [illegible] illustrations ne permet pas seulement [illegible] la *Comédie humaine* à la vie de [illegible] de son cœur et de son esprit. De [illegible] d'indéniables influences féminines se [illegible] romancier; et comme, un peu de snobisme [illegible] tut surtout représentée dans ces [illegible] variété particulière de notions reli[illegible] ainsi le chemin de sa pensée. Bien des [illegible] qui éloignent son œuvre du franc réalisme [illegible] voulu la ramener, s'expliquent par des rela[illegible] particulièrement important qui ont com[illegible] et comme d'ésotérisme. Le présent [illegible] et ses précisions en général acceptables, [illegible] de se poursuivre dans ce sens : ajou[illegible]

tons que d'intéressants portraits ajoutent à son intérêt documentaire.

VICTOR HUGO ET SWINBURNE :

Le prestige inouï exercé sur Swinburne par Hugo est certainement un des phénomènes les plus imprévus de toute l'ère victorienne. L'homme qui, pour le lyrique des *Poèmes et Ballades*, était à la fois « Shakespeare et Milton, Wilberforce et Howard », a certainement plus fait pour déterminer la destinée poétique d'un artiste exceptionnel que bien d'autres causes plus apparentes. En attendant qu'une solution définitive soit apportée à ce problème franco-anglais, M. Paul de Reul nous donne une étude très fouillée de l'*Œuvre de Swinburne* (Bruxelles, éditions Robert Sand, 1922; in-8° de 502 pages). Par une interversion que jugeront excellente tous ceux qui estiment un peu courte la méthode des « œuvres expliquées par la vie », l'auteur se contente de consacrer, au chapitre vii, une quarantaine de pages aux données biographiques; il voue au contraire, comme à la véritable matière de son étude, la recherche la plus appliquée à la suggestion musicale, aux prestiges de l'image et du verbe chez le poète anglais. Et c'est dans ces chapitres attentifs, quoique un peu morcelés, où la citation et la traduction s'enchaînent pour la démonstration critique, qu'on trouverait la réponse fragmentaire au grand problème de littérature comparée signalé ci-dessus. Y ajouter — comme un témoignage direct — l'épisode relaté par un Américain de marque, Henry Adams, dans son autobiographie.

SAINTE-BEUVE ET MATTHEW ARNOLD :

On trouvera les principaux éléments d'un problème intéressant dans la thèse zurichoise de M. Furrer (*Der Einfluss Sainte-Beuves auf die Kritik Matthew Arnolds*. Diss. Zürich, 1920, 58 pages). Une idée positive de culture, d'élévation morale, semble à l'auteur séparer, au fond, le critique anglais de l'écrivain français auquel il doit tant, — et dont il s'exagère peut-être le scepticisme absolu. Si Sainte-Beuve ne pouvait offrir, à son émule anglais, des directives aussi nettes que l'eût souhaité peut-être un esprit épris de certitudes, il y avait cependant, chez l'auteur des *Causeries du Lundi*, un besoin de sincérité, de netteté qui institue entre les deux essayistes une filiation qui n'est point de pure forme.

UN ITALIEN D'ANGLETERRE :

Dans la brève préface qu'il a donnée au livre de M. H. Dupré,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] *d'Angleterre : le poète-peintre D. G. Rossetti* (Paris, [illegible] 1922; in-16 de 149 pages avec huit illustrations), M. E. Legouis insiste à bon droit sur « la riche antithèse Angleterre — Italie » qui est au centre de cette destinée. Cependant l'auteur semble tenté de mettre l'accent principal de son étude sur un médiévisme attardé où le romantisme aurait sa grande part d'influence, et qui rendrait les primitifs italiens si chers à D. G. Rossetti moins parce qu'italiens que parce que primitifs... En dépit de cette légère incertitude, dont une sorte d'« art en exil » fournit évidemment la résolution, on lit avec plaisir cette étude qui fait une juste part au peintre à côté du poète. Il n'eût pas été sans intérêt, à propos de Gabriele Rossetti, le père du poète, et en raison de l'étroit esprit de famille qui unissait cet exilé et ses enfants, de donner un souvenir au recueil de vers intitulé *L'Arpa evangelica* (Genova, 1852), où se manifeste une sorte de platonisme chrétien : même dans la simple dédicace, datée d'Arlington Street, de ce recueil de vers italiens, il y a déjà comme une préfiguration de la carrière du grand préraphaélite.

L'ANGLETERRE VUE PAR EMERSON :

M. Pierre [illegible] a eu l'heureuse idée de donner au public français une traduction des *English Traits* d'Emerson (*Les Anglais;* esquisses de leur caractère. Paris, Payot, 1922; in-16 de 350 pages). Quelques lapsus n'enlèvent rien au mérite de cette traduction, qui met à la portée d'un cercle étendu de lecteurs les observations dont l'éloge n'est plus à faire : le philosophe de Concord a certainement discerné, dans la civilisation britannique, des « valeurs » permanentes, dont trois quarts de siècle [illegible] n'ont atténué l'actualité que sur certains points, — rôle de la race en particulier, rectifié par une note du traducteur. On peut regretter que celui-ci, dans son *Introduction*, n'ait pas rappelé l'article qu'Émile Montégut [illegible] du 15 novembre 1856, à [illegible], dans la *Revue des Deux Mondes* [illegible] l'opportune traduction [illegible] *English Traits* [illegible] clairvoyante et [illegible] 1922 à une [illegible] donnée.

[illegible]

Le gérant : E. Champion.

[illegible] NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

APR 30 1923

Troisième Année. — N° 2. **Avril-Juin 1923**

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

P. HAZARD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE

SOMMAIRE

Pages

N. ADDAMIANO. . . . *Quelques sources italiennes de la « Deffence » de Joachim du Bellay.* . . 177
Ph. VAN TIEGHEM. . *La « Prière universelle » de Pope et le déisme français au XVIII^e^ siècle.* . 190
E. LEVI-MALVANO. . *Les éditions toscanes de l'« Encyclopédie »* 213
L. MÉRY. . . . . . *« Atala » et la Bible* 257
A. MONGLOND. . . . *Le rôle littéraire d'un réfugié : Jérémie Bitaubé et la « prose poétique ».* . 264

Notes et documents : Notes sur l'échange d'idées philosophiques entre l'Angleterre et la Pologne (W. M. KOZLOWSKI). — Une lettre inédite de V. MONTI à Cl. Fauriel (H. B.). — Some aspects of Émile MONTÉGUT (J. W. SKINNER). — Le *Daniel Vladys* de Camille SELDEN et l'atmosphère du *Jean-Christophe* de R. ROLLAND (F. BALDENSPERGER) 276

Chronique 294

Bibliographie des questions de littérature comparée. . . . 301

Comptes-rendus critiques : L. TIECK. Das Buch über Shakespeare (J.-J.-A. BERTRAND). — G. ATKINSON. The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720; F. LACHÈVRE. Les Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac; Les Successeurs de Cyrano de Bergerac (E. PONS). — Henri GIRARD. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps, 1791-1871 (J. MARSAN). — L. A. SHEARS. The influence of Walter Scott on the novels of Theodor Fontane (L. M. PRICE). — Ouvrages divers . 311

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e^)

Tous droits réservés

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMPARÉE

l'un ou l'autre des direc-

quai Malaquais (Tél. :

ABONNEMENTS

francs par an.

condition des

abonnements

par an, par des

à notre

compa-

fois ver-

constituer un

organe qui

de l'histoire

plusieurs fois

peuples serait

etc., sont

COMPARÉE

une collec-

qui complète par

critiques l'effort du

sont les suivants :

dans la première

de portraits et

de l'École roman-

« Roman noir »,

sur la littéra-

de Madame d'Houdetot

Bibliographie

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

QUELQUES SOURCES ITALIENNES

DE LA

« DEFFENCE » DE JOACHIM DU BELLAY

Dans son étude sur les sources italiennes de la *Deffence*, M. Pierre Villey a démontré que l'œuvre du poète angevin est dérivée en grande partie, dans son fond, des écrivains italiens : cinq des douze chapitres du premier livre et le troisième du second livre sont traduits presque littéralement du *Dialogo delle lingue* (1542) de Sperone Speroni.

Or, plusieurs passages de l'œuvre, pour lesquels le critique avait renvoyé à d'autres sources italiennes sans qu'il pût plus sûrement les déterminer, ont leur pendant dans les nombreux débats du Cinquecento sur la langue : non seulement dans les *Prose* de Bembo, dans le *Dialogo* de Gelli, déjà cités; mais encore dans le *Cortegiano* de Castiglione et les écrits de Paul Manuce et d'autres contemporains.

C'est ce que nous voudrions montrer, dans une étude qui n'a d'autre prétention que d'être un complément du savant et prudent travail de M. Villey.

*
* *

La *Deffence* s'ouvre[1] par une plainte sur l'inconstance des hommes et la multiplicité des langues. De même Bembo, au commencement des *Prose*, pour combattre l'opinion qu'on doit écrire en latin, langue plus noble que le vulgaire, allègue ce motif :

Perciò che se a questa regola dovessero gli antichi uomini considerazione e riguardo avere avuto, nè i Romani arebbono giamai

1. L'idée est répétée en I, x. Pour la *Deffence*, je suis le texte de L. Humber, Garnier frères.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

scritto nella latina favella, ma nella greca, né i Greci altresí si sarebbono al comporre nella loro cosí bella e cosí rotonda lingua dati, ma in quella de' loro maestri Fenici, e questi in quella d'Egitto o in alcuni altra: e a questo modo di gente in gente a quella favella ritornando, nella quale primieramente le carte e gl' inchiostri si trovarono, bisognerà dire che male ha fatto qualunque popolo e qualunque nazione scrivere ha voluto in altra maniera, e [illegible]

[illegible]

convertis à leur langue maternelle, mesmes Italiens, qui ont beaucoup plus grand' raison d'adorer la langue latine que nous n'avons. Je me contenteray de nommer ce docte cardinal Pierre Bembe... Toutesfois, parce qu'il a escrit en Italien, tant en verse comme en prose, il a illustré et sa langue et son nom, trop plus qu'ils n'estoyent auparavant.

On lit dans le *Dialogo* de Gelli :

L'altra [cagione per cui la lingua italiana si farà piú ricca e molto più bella] é il cominciare i principi e gli uomini grandi e qualificati a scrivere in questa lingua le importantissime cose de' governi de gli stati, i maneggi de le guerre e gli alti negozi gravi de le faccende, che da non molto in dietro si scrivevano tutti in lingua latina.

Parmi les raisons que Du Bellay oppose à ceux qui nient que la langue vulgaire puisse jamais atteindre sa perfection, il y en a une sur laquelle il insiste particulièrement : c'est le progrès que les Français ont fait dans toutes les branches de l'activité humaine. Aussi développe-t-il cette idée dans le chapitre IX du premier livre et dans le dernier du second livre :

Quelque opiniastre repliquera... : ta langue tarde trop à recevoir ceste perfection. Et je dy que ce retardement ne prouve point qu'elle ne puisse le recevoir : ainçois je dy qu'elle se pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquise avecques si longue peine, suivant la loy de nature, qui a voulu que tout arbre qui naist, florist et fructifie bien tost, aussi envieillisse et meure; et au contraire celuy durer par longues années, qui a longuement travaillé à jetter ses racines.

Et encore (II, XII) :

Je ne parleray de tant de mestiers, arts et sciences qui florissent entre nous, comme la musique, peinture, statuaire, architecture et autres, non gueres moins que jadis entre les Grecs et Romains[3].

Gelli écrit dans son *Dialogo* :

... Non si può affermare che la natura (la quale non si stracca e non invecchia mai, anzi, se bene ella varia talora alquanto, è pur sempre quella medesima) non possa e non abbia ancora a produrre de gl' ingegni simili a loro [Dante, Pétrarque, Boccace], i quali,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

scritt
sareb
dati,
d'Egit
quella
gl' inci
lunque
maniera
saremo
sè dive
saranno
un mod
sute le s

Au c
Bembo

... Je s
à escrire
se rendre
que mal
pareilleme

Bembo

... per
ricca e ri
potrà spera
ritrovatori
latinamente
quali allo s
alberi alla s

Afin d'ex
française,
que la lang
fection pa
doctes dans

... Maints
jà acquis un

1. Voir ci-ap
Mendoza. Voir

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

tanto divino togliesse la speranza a tutti i posteri che alcun mai potesse ben imitar lui, volse però imitar Omero.

Ce postulat fondamental de la littérature de la Renaissance européenne est soutenu à plusieurs reprises par Du Bellay. Par exemple, au chapitre VII du livre Ier :

... par quels moyens doncques ont-ils [les Romains] peu ainsi enrichir leur langue, voire jusques à l'égaler quasi à la grecque? Imitant les meilleurs auteurs grecs... : se proposant, chacun selon son naturel et l'argument qu'il vouloit eslire, le meilleur auteur. Et de ce que je dy font bonne preuve Ciceron et Virgile... Se compose doncques celuy qui voudra enrichir sa langue, à l'imitation des meilleurs auteurs grecs et latins..., car il n'y a point de doute que la plus grand' part de l'artifice ne soit contenue en l'imitation (I, VIII). [Voir aussi I, IX.]

Naturellement, pour que la langue puisse être illustrée, il faut que les écrivains s'y appliquent. Cette nécessité est comprise par les deux écrivains, et les moyens qu'ils proposent sont analogues. En italien, après Dante, cette conception avait été soutenue par beaucoup d'auteurs, entre autres par Laurent de Médicis, qui conclut son *Commento... sopra alcuni dei suoi sonetti*, affirmant « più presto essere mancati alla lingua uomini che l'esercitino, che la lingua agli uomini e alla materia ».

Le *Cortegiano* (I, XXXV) est formel :

Se... degli omini litterati e di bono ingegno e giudicio, che hoggidí tra noi si ritrovano, fossero alcuni, li quali ponessino cura di scrivere in questa lingua cose degne d'esser lette, tosto la vederessimo culta ed abundante di termini e di belle figure, e capace che in essa si scrivesse cosí bene come in qualsivoglia altra; e se ella non fosse pura toscana antica, sarebbe italiana... Nè sarebbe questa cosa nova; perchè, delle quattro lingue che aveano in consuetudine i scrittori greci.., ne facevano nascere un' altra che si diceva commune, e tutte cinque poi sotto un sol nome chiamavano lingua greca.

Et Du Bellay (I, III) :

... Nostre langue... n'a point encore fleuri... Cela certainement non pour le défaut de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tr
tr
ma
mi
lun
tura
han
qual

Le
On
1537
fois
çaise
vit.
C'est
fence
Un
et du
et la
d'all
du C
com
chait
d'élo
deva
fois.
legia
t-il,

Par
fuggir
imitar
averlo
e chi
tenelo
tanto
antich
non s
ci dir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

n un long poëme, principalement, avecques modestie toutesfois, alogie et jugement de l'oreille[1].

Mais êtes-vous bien sûrs — objecte Du Bellay — que la gue française est capable d'égaler les langues latine et recque? Certainement, répond-il; et ce serait une injure de vouloir le nier : « Telle injure (I, XI) ne s'estendroit ulement contre les esprits des hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour loy inviolable à toute chose créée de ne durer perpetuellement, mais passer sans fin d'un estat en autre : estant la fin et corruption de l'un, le commencement et generation de l'autre. » Bien plus, plus tard la langue française atteindra sa perfection, plus longuement la conservera-t-elle, « suivant la loy de nature, qui a voulu que tout arbre qui naist, florist et fructifie bien tost, aussi envieillisse meure ».

Castiglione avait développé la même idée dans des termes resque semblables (I, XXXVI) :

... delle parole son alcune che durano bene un tempo, poi s'invecchiano ed in tutto perdono la grazia; altre pigliano forza e vengono in prezzo : perchè, come le stagioni dell' anno spgoliano de' ori e de' frutti la terra, e poi di novo d'altri la rivestono, così il tempo quelle prime parole fa cadere, e l'uso altre di novo fa rinascere, e dà lor grazia e dignità, fin che, dall' invidioso morso del tempo a poco a poco consumate, giungano poi esse ancora alla lor morte; perciocchè, al fine, e noi ed ogni nostra cosa è mortale.

Mais l'imitation n'a pas seulement pour objet les écrivains grecs et romains, mais aussi les Italiens et les Français. L'imitation des Italiens, affirme Castiglione en s'opposant à Bembo, ne doit pas être une religion :

Il lor [de Pétrarque et de Boccace] vero maestro cred'io che fosse l'ingegno, ed il lor proprio giudicio naturale[2] (*jugement*, dit Du

1. Ronsard, dans son « Suravertissement au lecteur » mis avant à l'édition des *Quatre premiers livres des Odes* (1550), affirme (éd. Laumonier, VII, 15) que c'est une regle generalle d'aproprier sur la terminaizon françoise tous les mots tirés des Italiens, Latins, et des Grecs, pour l'ornement et perfection de nostre langue ».

2. Voir I, XXXV : « Le parole buone si conoscono per un certo giudicio naturale. » De même Du Bellay, II, VI : « Ne crains doncques, poëte futur,

les
ne l

D

Je
n'a p
que
estin
et bi

De

...
quelq
poësi
vieux

Te
Voyo
(I, xx

... p
splend
Io v
di tal
ganti
alcuni
consu
parol
propo
trone
figure
Latini

Ai

Je
qu'il
mots
Voul
langu
restra
plus
donn

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

recommendation le bien faire, que le bien dire, et mieux aimans laisser à leur postérité les exemples de vertu que les préceptes, se sont privez de la gloire de leurs bienfaits et nous du fruict de l'imitation d'iceux.

Et à la fin du livre, afin de mieux graver dans l'esprit des Français la conception de leur puissance et la sûre possibilité de l'illustration de la langue :

Je confesse que la fortune leur [aux Romains] ait quelquesfois esté plus favorable qu'à nous; mais aussy diray-je bien... que la France, soit en repos ou en guerre, est de long intervalle à préférer à l'Italie, serve maintenant et mercenaire de ceux auxquels elle souloit commander[1].

1. De même G.-B. Gelli écrit : « I Fiorentini attendendo in codesti tempi quasi tutti a la mercanzia, a la quale sempre è stata molto inclinata la città nostra, e forse più per bisogno che per natura, rispetto a la magrezza del paese, non davano opera alcuna, se non pochissimi, a la lingua latina... Lo avere adunque i nostri atteso a la mercatura e non a le lettere e la moltitudine dè travagli che sempre ci sono stati, fecero per lungo tempo restare indietro e quasi che perdersi interamente gli avvertimenti e l'arte usata da' tre sopra detti [Dante, Pétrarque, Boccace] ne la nostra lingua. »

Je ne sais si Du Bellay a connu l' « Orazione » récitée par Varchi à l'Académie de Florence en 1547 pour la mort de Bembo. Quoi qu'il en soit, ses paroles sont très importantes, parce qu'elles représentent un abrégé de la pensée du cardinal : « Et chi volesse bene, et dirittamente considerare, non meno la qualità dell' opere, che la quantità scritta da Monsignor Reverendissimo Bembo, giudicarebbe agevolmente (se io non sono del tutto ingannato) che gl' ingegni moderni non solo possono arrivare a gli antichi, ma passargli » (voir Sansovino, *Orationi volgarmente scritte da molti uomini illustri de' tempi nostri.* Venetia, 1561, I, 54 r.).

Le même Varchi, dans l'oraison pour son consulat à l'Académie de Florence, disait que la langue toscane, « la quale, tutto che in comparazione della Greca, et della Latina non si possa chiamare ancora ne abondevole, ne ornata, e molto le manchi per dover giugnere al colmo..., è però tale... che ciascuno può, non solo acconciamente e agiatamente, ma copiosamente ancora et leggiadramente esprimer con ella i concetti suoi tutti quanti, et non meno nelle prose honorarsene, che nel verso... della qual cosa potrei addurre esempij et antichi et moderni quasi infiniti, ma un solo rispetto alla brevità del tempo et grandezza di lei voglio che per tutti mi basti, et questo è quel tanto famoso... Messer Pietro Bembo Cardinale Reverendissimo... La cui grandissima auttorità, l'interissima vita, il sincerissimo giudicio, l'infinita letteratura doverebbe pur raffrenare homai, o in tutto, o in grandissima parte, la semplicità, et bamba oppinione... di coloro, i quali reputano tanto povera questa nostra lingua, et per cosi vile et dishonorata la tengono, che non che altro si vergognano di mentovarla... Nè per questo intendo io di biasimare in parte alcuna o la Latina o la Greca, anzi per lo contrario conforto grandissimamente et consiglio ciascuno ad apprenderle amendue; conciosia che senza

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

nostra patrumq. memoria non solum inuentae sunt, sed ad primam etiã elegantiam perpolitae. cuius generis cum Accoltus ita multa commemorasset, ut mihi quidem, credo item aliis, qui aderant, facile probaret, veterum sollertiae nostrorum hominum industriam antecellere : suggessisti tu, ne de philosophia quidem, in qua tantopere antiquitatem admiraremur, tibi videri esse dubitandum, quin ea posset etiam nunc expoliri, atque ornari; si modo, quam quisque linguam a parentibus, atque a nutricibus traditam cum lacte simul hausisset, in ea vellet scribere : nunc usu evenire, ut, externo sermone addiscendo, totam aetatem consumamus; quod si nos a pueritia disciplinarum cognitioni totos dederemus; non esse desperandum, quin et Platones, et Aristoteles aliquando possent exsistere : non enim et coelum hoc, unde spiritum ducimus, idem est, quod olim fuit, et hominum ingenia non eadem esse possunt. praua consuetudo naturam peruertit. quae, tamquam ager, si colitur, fructus edit uberrimos; si negligitur, exarescit. annos triginta ponimus in verbis percipiendis : quantulum spatii restat, ut res ipsas consideremus? licet ad antiquitatem animum referre : num aut Graeci illi philosophi, quorum nomen celeberrimum est, ea, quae ab Aegyptiis acceperant, Aegyptio potius, quam patrio sermone scripta reliquerunt; aut nostri aliena lingua, non domestica, sunt usi, cum ea, quae vel de Graecis sumpserant, vel ipsi pepererant, in usum posteritatis explicarent? constat, apud omnes gentes, qui suas cogitationes litteris mandare voluerunt, eos fere iis esse verbis usos, quorum significationem matris in gremio cognovissent. Quod item nostra aetate si fieret, facile contingeret, quod tu opinaris, Hurtade clarissime, ut in phisophia veterum inuentis non nihil, vel etiam non parum addi posset... quod ab iis fieri commode non potest, uel potius nullo modo potest, quibus non ea lingua, in qua alti educatiq. sunt, sed ea, qua ueteres utebantur, scribere consilium est.

L'année précédente, en 1540, le même Manuce, dans sa préface au commentaire des lettres de Cicéron à son frère Quinte (édition que Du Bellay a dû connaître également), traitait à fond la question de la langue latine et du vulgaire. De sa longue lettre au marquis Alfonse Carafa, rapportons seulement quelques lignes, afin de montrer l'acharnement de la lutte entre les défenseurs du latin et ceux de la langue vulgaire[1] :

... Audis ne tu noces in Latinae linguae nomen irrumpentes,

1. Si nous multiplions ainsi les citations, c'est qu'il s'agit de textes peu

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la p
tém
Or,
lay
qu
titi
déf
des
Me

A
ut

qu
cit

de M. A. Flaminio, en effet, va nous apprendre bien des choses :

Alcuni — écrit-il[1] — *pensano* poco à quel che dicono, se la lingua Latina è perduta, come possiamo noi scriver Latino? Et come è ella perduta, se il fiore, et la bellezza sua si conserva in tante prose, et versi? et come è ella perduta, se hoggidì questa sua bellezza non solo s'intende, ma s'usá in modo, che si può dir con verità, che à questi tempi si scrive meglio, che s'abbia fatto doppo quella felicissima età di Cesare, et d'Augusto? Ardirò di dir più oltra, cioè ch'*io tengo per fermo, che hoggidì molti intendano, et usino piu la proprietà, et la bellezza della lingua Latina, che non intendevano, et usavano assaissimi gentilhuomini Romani al tempo di Cesare, et d'Augusto* et la ragione è in pronto, percioche noi la impariamo da Cicerone, da Cesare, et da gli altri, i quali per giudicio di tutti gli antichi furono peritissimi di detta lingua : et coloro per lo piu si contentavano d'impararla da suoi domestici, et dal popolo.

Tels sont les adversaires et les arguments contre lesquels devaient lutter les défenseurs des langues vulgaires et de la nouvelle école poétique, qui allait naître et triompher en France. Adversaires opiniâtres — et d'autant plus acharnés à mesure qu'ils étaient plus doctes et, par conséquent, plus superstitieux; — conservateurs obstinés que les nouveautés effrayaient, et qui croyaient pouvoir maintenir en vie le latin avec leurs petites formules et *excerpta;* latinistes d'autant plus convaincus (a-t-on pensé à ceci?) qu'ils vivaient aux frais du latin. Ces adversaires, il importe de les avoir très présents à l'esprit, si l'on veut bien comprendre à la fois la difficulté et l'opportunité de la *Deffense.*

Natale ADDAMIANO.

1. « De le lettere di Tredici Huomini Illustri libri tredici. Venezia, M. D. LIIII » (lettre à Basile Zanco, p. 143-144).

DE POPE

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

6. Yet not to Earth's contracted span
   Thy Goodness let me bound,
Or think Thee Lord alone of man,
   When thousand worlds are round.

7. Let not this weak, unknowing hand
   Presume thy bolts to throw,
And deal damnation round the land,
   On each I judge thy foe.

8. If I am right, Thy grace impart,
   Still in the right to stay;
If I am wrong, oh teach my heart
   To find that better way.

9. Save me alike from foolish Pride
   Or impious Discontent,
At aught thy Wisdom has denied,
   Or aught thy Goodness lent.

10. Teach me to feel another's woe,
   To hide the fault I see;
That mercy I to others show,
   That mercy show to me.

11. Mean though I am, not wholly so,
   Since quicken'd by thy breath;
Oh lead me wheresoe'er I go
   Through this day's life or death.

12. This day, be bread and peace my lot;
   All else beneath the Sun
Thou know'st if best bestow'd or not,
   And let thy Will be done.

13. To Thee, whose temple is all Space,
   Whose altar Earth, Sea, Skies,
One chorus let all being raise!
   All Nature's incense rise!

I.

Pope publia sa *Prière universelle* en 1738; sous la forme d'un hymne, c'était en réalité une œuvre de défense personnelle. En effet, sans parler des critiques qu'il eut à subir de la part des Anglais, Pope avait été attaqué par des Français au sujet des idées religieuses qui se dégageaient de son *Essai*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de Trévoux[2] con-
Essai. L'abbé Tru-
un article sur
métaphysicien,
Crousaz, dans son
croit à chaque
examine l'influence du
Crousaz troubla fort
Rousseau renvoie à
poème La Religion avec une
forts ». Racine le
développe le même
de Bayle, de Locke et
des progrès de
1738 cette épître de
n'y répondit qu'en
en son nom[6].
Essai sur l'Homme était
malveillants, rappro-
Leibniz, dénonçaient
Il voulut préciser
un hymne à Dieu
et d'irréligion.
savoir jusqu'à quel
de suivre la desti-
dans la seule période
traducteurs en sou-

p. 245, résume les

fut traduite
que Rudolf
place cette
à Paris en 1746,

XXIII
du grand
ensuite à
du stoïcien
plutôt que la
J.-B. Rousseau à

lignent le caractère chrétien; d'autres en retiennent surtout l'inspiration déiste; le malheureux Le Franc de Pompignan, lui, soutient tour à tour les deux opinions, suivant qu'il répond au chancelier d'Aguesseau ou au pamphlétaire Morellet.

II.

La *Prière universelle* fut traduite en français peu de temps après sa publication, dès 1739, par Le Franc de Pompignan, alors âgé de trente ans; sa traduction ne fut imprimée qu'à la fin de 1740 ou au commencement de 1741, à Paris sans doute, sous le nom de Londres : c'était une plaquette in-4° de quelques pages, assez luxueusement présentée, et vendue sans autorisation[1]. Dans un court avant-propos, le libraire disait que le manuscrit lui avait été remis par un gentilhomme et qu'il pensait être agréable au public en le publiant. Le Franc débutait à cette époque comme avocat à la Cour des Aides de Montauban; il paraissait tout ignorer de ce petit ouvrage qui courait dans Paris et que son titre désignait assez clairement. Ce fut le chancelier d'Aguesseau qui le tira de cette tranquillité en lui demandant, au début de 1741, si l'ouvrage était véritablement de lui et, dans l'affirmative, comment il se faisait qu'il eût traduit cet ouvrage. Le Franc lui exposa « naïvement », nous dit-il, ce qu'il en était. « Le grave magistrat fut si satisfait qu'il m'écrivit une seconde lettre remplie de politesse et de bonté, dans laquelle il me priait d'écrire au *Journal des Savants* pour leur témoigner combien j'étais fâché qu'on eût imprimé ma traduction de la *Prière universelle*, leur dire à quelle occasion j'avais traduit cet ouvrage et leur déclarer mes sentiments sur ce qu'il contenait[2]. » Cette lettre, vue et approuvée par d'Aguesseau, parut en effet dans le *Journal des Savants*, dans le numéro de septembre 1741. Le Franc y raconte qu'étant en train d'apprendre l'anglais, il se flatta de traduire en vers et littéralement un morceau de cette poésie classique anglaise dont la forme dense revêt une pensée pleine. Des amis anglais lui proposèrent de

1. *La Prière universelle de M. Pope, traduite en vers français par l'auteur de Didon.*
2. *Mémoire présenté au Roi en 1761*, par Le Franc de Pompignan.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] essayer sur la [illegible] *universelle* qui venait de paraître. Il [illegible] son part, acheva la traduction et la donna à ses amis sans [illegible] davantage. Quelque temps après, il revint, *de* [illegible] cet essai de traduction et s'aperçut qu'en des mains étrangères il pourrait devenir « scandaleux » et lui jouer [illegible] tours. Il voulut le reprendre : trop tard : ses amis [illegible] emportant avec eux la traduction. [illegible] on le lui promet. Il oublie tout [illegible] tout à coup, rentre en France, clandestinement [illegible] à Londres [illegible] « Je désavoue sans peine des [illegible] qui ne sont pas de moi. J'hésiterais aussi peu à [illegible] si j'avais eu le malheur de les penser un seul instant [illegible] pour l'une de maladroites circonstances [illegible] aura écarté [illegible] » Le défi [illegible] traduction [illegible] elle cherche [illegible] tient rien des [illegible] nombreux passages [illegible] quelques-uns particu[illegible] dans la strophe 4, [illegible]

[illegible] conscience ;
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] ne rend pas à le [illegible] en supprimant l'action [illegible] indiquée par les [illegible] nécessité d'une [illegible] la morale naturelle. [illegible] de l'un ou de [illegible] : Le Franc supprime [illegible] la pensée de son [illegible] s'est produite pour la [illegible]

[illegible] Dieu même.
[illegible]

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et qu'il répande l'Anathème
Sur ceux qu'il croit tes Ennemis?

Inexactitude que Silhouette, le premier, relève dans ses *Lettres philosophiques*. « Il est évident que M. Pope fait allusion aux jugements téméraires que notre faiblesse et notre ignorance portent sur le salut des autres; dans la traduction en vers, ce passage offre un autre aspect : il paraît relatif à une autre personne qu'à celle de celui qui prie, et il pourrait s'interpréter comme une censure de l'usage des excommunications dénoncées par le juge ecclésiastique, censure qui serait injuste en elle-même et indécente dans l'expression. » Or l'erreur n'est pas commise par négligence, puisque Le Franc soutient son sens et, en 1761, écrit dans son *Mémoire :* « Dans une autre stance, il [Pope]... s'emporte contre le droit d'excommunier attaché à l'Église, au Souverain Pontife, aux premiers Pasteurs. C'est une hérésie de protestant, et cependant Pope ne l'était pas... » — Il semble bien aussi que le traducteur ait méconnu le sens théologique du mot *grâce* dans la strophe 8 :

Si je marche avec toi, fais-moi la Grâce entière
De te suivre jusqu'à la Fin.
Si je m'égare, ta Lumière
Doit me conduire au bon Chemin.

Signalons encore un vrai contresens dans la strophe 10. S'il n'offre pas l'importance théologique des changements relevés plus haut, il est cependant curieux de voir le futur soutien de la religion dénaturer la pensée de Pope précisément dans une strophe où celui-ci ne fait que versifier le *Pater :*

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner,
Et pardonne-moi mes offenses
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

Ces erreurs, on le voit, pouvaient faire adresser à l'auteur un reproche de déisme qui retombait en réalité sur le traducteur. Quoi qu'en disent les ennemis de Le Franc, elles ne sont que des maladresses : il est probable qu'il ne s'est attaché qu'à traduire exactement: ses erreurs ne résultent pas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'une interprétation personnelle ; mais on ne peut nier qu'elles n'accentuent le caractère déiste de la *Prière;* parfois même elles le teintent de naturalisme (str. 4) et d'irréligion (str. 7). Il n'est donc pas étonnant que vingt ans plus tard, en 1761, cette traduction ait servi d'arme aux philosophes : ils y ont vu tantôt une preuve de la sottise de leur ennemi, qui traduit sans comprendre ; tantôt, au contraire, un symbole du déisme qu'il [illegible] consciemment comme tel[1].

Tout autre est la portée de la traduction que Silhouette[2] [illegible] dans ses *Lettres philosophiques*, dont elle est comme [illegible], dont elle résume les idées principales. Silhouette se propose, dans ses [illegible], de réfuter Crousaz et de dégager l'*Essai sur l'homme* du soupçon de leibnizianisme et de spinozisme. Prenant pour base la défense de l'*Essai* présentée par Warburton, dont il développe abondamment certaines parties, il examine l'*Essai* chant par chant. De ce minutieux [illegible] suivantes : [illegible] catholique ; il faut ajouter [illegible] catholicisme de Silhouette [illegible] un déisme respectueux [illegible] la morale à un christianisme [illegible] détails du dogme, mais ne [illegible] « Certes, l'Église catholique [illegible] frontières en sont très vastes. » [illegible] traduction en prose de la *Prière* [illegible] « J'espère, Monsieur, [illegible] pièce, qui est véritablement

1. [illegible] édition des *Œuvres* de M. Le Franc [illegible] la mort du poète, précédée d'une [illegible] le fond et la forme de ce mor-[illegible]

2. [illegible] surtout comme contrôleur géné-[illegible] questions philosophiques et reli-[illegible] il avait donné en 1736 une traduction de [illegible] Lausanne en 1741, 1745, 1762. En 1742 [illegible] philosophiques, ainsi qu'une *Disser-*[illegible] politique, tirée d'un [illegible] publia aussi diverses [illegible] manuscrit de sa traduction de [illegible] 1736 se trouve à la Bibliothèque [illegible] remarques de morale, dont [illegible]

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sublime et qui, en plusieurs endroits, est une imitation de celle de Notre-Seigneur, l'union des sentiments qu'inspirent à un homme vertueux la raison et la religion naturelle, sans que cette prière s'écarte en rien de ce que dicte la révélation. » Silhouette voit donc dans la *Prière* le symbole, non plus d'un déisme audacieux, mais d'une religion éclairée. Sa traduction en prose, un peu lourde et longue, vaut surtout par l'exactitude ; c'est, à cet égard, l'une des meilleures. S'il a laissé dans l'ombre, dans son commentaire, les caractères contraires à son dessein de conciliation, il les a bien vus cependant et ne les a pas sacrifiés dans sa traduction.

En 1754 paraissait une édition d'*Œuvres diverses* de Pope traduites par différents auteurs, publiée par Élie de Joncourt à Amsterdam en sept volumes in-12[1]. La *Prière* y est traduite en prose et trouve pour la première fois sa place à la suite de l'*Essai sur l'Homme*. Cette traduction, dont on n'indique pas l'auteur, beaucoup moins scrupuleuse que celle de Silhouette, est plus aisée, mais ne conserve absolument rien du peu de poésie que contient l'original.

C'est vers cette époque, ou un peu plus tard, qu'on peut placer la traduction de la *Prière* faite par Turgot[2]. Dès la première lecture, elle fait une excellente impression. En vers comme celle de Le Franc, elle lui est de beaucoup supérieure, tant par le sens du rythme et la plénitude du vers que par l'exactitude, à laquelle est parfois sacrifiée la régularité de la strophe, que Turgot n'hésite pas à allonger ou à raccourcir selon la place qu'exige la pensée pour s'exprimer. Voici les strophes les plus intéressantes de cette traduction :

1. Père de tout ! O toi qu'en tout temps, en tout lieu,
Ont adoré les Saints, les Barbares, les Sages,
Sous mille noms divers objet de leurs hommages,
Jéhovah, Jupiter ou Dieu !

1. En 1758, nouvelle édition ; la *Prière* y est précédée de cette remarque : « On a prétendu qu'une pièce que M. Pope publia en 1738 sous le nom de *Prière universelle* est propre à le justifier de ses intentions, et dans l'*Éloge* de notre poète, M. Maty l'a appelée *une belle paraphrase de la Prière dominicale* ». En 1763, troisième édition à Amsterdam et Leipzig. En 1767, quatrième édition en huit volumes.

2. Je n'ai pu en trouver de trace dans aucun périodique de 1750 à 1760. Dans l'édition des *Œuvres complètes* de Turgot publiée en 1810, où elle a paru

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

2 Être caché, source de l'Être,
Impénétrable majesté,
À [illegible] qui n'as fait connaître
Que [illegible] et ta bonté !

3 [illegible] dans cette nuit obscure,
[illegible] et la loi ;
[illegible] la Nature,
[illegible]

. . . .

[illegible] usurpant ton tonnerre,
[illegible] les coups,
[illegible] juger la terre,
[illegible] un secret courroux.

. . . .

[illegible] immensité même ;
[illegible] la terre et les mers ;
[illegible] votre maître suprême ;
[illegible] ordre de l'Univers !

[illegible] du texte est remplacé par [illegible] vient sans doute de Cléanthe, [illegible] a également traduite. [illegible] paraît, [illegible] et le désir de composer la

[illegible] *universelle* par Lally-Tollendal [illegible] de Delille, à la suite de [illegible] *l'Homme* par ce dernier[1]. L'édi- [illegible] traduction de la *Prière* de préfé- [illegible] parce qu'elle l'emporte par la pré- [illegible] vers y est, dit-il, rendu par un [illegible] dignes de Pope et de [illegible] est en effet presque aussi belle et [illegible] Turgot. Elle offre une teinte plus

[illegible] la première pièce [illegible] qui viennent immédiatement après. [illegible] avant cette date. Turgot dans [illegible] n'a jamais été [illegible]

[illegible] Je n'ai pu [illegible] de l'*Essai* [illegible] Lally a pu la traduire [illegible]

pieuse que les autres; cette impression ressort des détails de la forme et non du fond qui est fidèlement rendu. J'en reproduis les mêmes strophes que pour celle de Turgot :

1. Père de tout! O toi qui précèdes les âges,
Que sous des noms divers, en tout temps, en tout lieu,
Ont adoré les saints, les barbares, les sages,
Jéhovah, Jupiter ou Dieu!

2. Grande et première cause, et la plus inconnue,
Qui, ne me révélant qu'une faible clarté,
As voulu seulement découvrir à ma vue
Mon ignorance et ta bonté!

3. Par toi je puis du moins, dans cette nuit obscure,
Voir le bien et le mal, choisir en liberté.
Aux arrêts du destin enchaînant la nature,
Tu m'as laissé ma volonté.

. . . .

7. Défends à cette main, faible autant qu'ignorante,
De prétendre lancer tes redoutables traits,
D'allumer de l'enfer la flamme dévorante,
Et d'oser marquer qui tu hais.

. . . .

13. Ton temple, c'est l'espace, éternelle puissance;
Tes autels sont les cieux et la terre et les mers.
Qu'avec tous ses parfums la nature t'encense!
Mondes, portez-lui vos concerts!

Nous ne citerons rien, par contre, de l'*Essai de traduction littérale et énergique* de la *Prière universelle* par le marquis de Saint-Simon, publié dans ses *Morceaux choisis* parus à Harlem en 1771. Le tome II contient l'*Essai sur l'Homme*, suivi de la *Prière* traduite en prose[1]. On sait que le marquis de Saint-Simon ne cherchait, dans ses nombreux « essais de traduction », qu'à obtenir la plus scrupuleuse exactitude. Nous ne trouvons en effet dans cet essai aucun effort intéressant pour interpréter la pensée de l'auteur ni pour rendre la poésie de l'expression.

En 1779 parurent les *Œuvres complètes de Pope traduites en français par différents auteurs* et réunies par de la Porte

1. Une réédition parut en 1787. Elle ajoute au texte un grand nombre de points d'exclamation; à cela se bornent les modifications.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

réception à l'Académie française; la comédie des *Philosophes* de Palissot, dont la première représentation eut lieu le 2 mai. On connaît les brutales attaques que le discours de Le Franc contenait contre les philosophes; mais « le fougueux adversaire de la libre pensée avait à se reprocher quelques peccadilles qui auraient dû lui commander un peu plus de ménagements dans l'expression de ses nouvelles opinions[1] ». La plus grave de ces peccadilles était justement sa traduction de la *Prière universelle*, publiée vingt ans auparavant.

Ce sont les *Si* de Morellet et les *Quand* de Voltaire (10 mai) qui les premiers font allusion à cette malencontreuse traduction :

Si... les bibliothèques formées des ouvrages de notre siècle n'étaient qu'un recueil d'écrits scandaleux, frivoles ou insolents[2], on pourrait y trouver la *Prière du Déiste*[3]...

Quand on a traduit et outré même la *Prière du Déiste*, composée par Pope; *quand* on a été privé six mois entiers de sa charge en Provence pour avoir traduit et envenimé cette formule du déisme[4]...

Mais Morellet consacra ensuite toute une brochure à l'examen de la *Prière universelle*, qu'il appelle encore avec une intention malveillante *Prière du Déiste*. Il reproduit la traduction de Le Franc et fait suivre chaque strophe d'un commentaire parfois assez spirituel. Cet ouvrage fut écrit au début de mai 1760, en même temps que la *Vision de Charles Palissot*[5].

1. L. Brunel, *les Philosophes et l'Académie française au XVIII[e] siècle*, p. 75.

2. Comme l'avait dit Le Franc dans son discours.

3. « Je fis les *Si*, les *Pourquoi*, et ensuite un petit commentaire sur la traduction en vers de la *Prière universelle*..., petit symbole du déisme... » Morellet, *Mémoires*, t. I, p. 85. Les *Pourquoi* ne font aucune allusion à la traduction de la *Prière*.

4. M. Brunel croit, sur la foi de Voltaire, que Le Franc a été « relevé de ses fonctions juridiques par d'Aguesseau », à propos de la *Prière universelle* (*op. cit.*, p. 75). Vaïsse, dans sa petite étude sur *Le Franc de Pompignan, poète et magistrat* (*Mémoires de l'Académie de Toulouse*, 1863, t. I, p. 108), établit au contraire que l'on peut ajouter foi à ce que Le Franc raconte dans ses *Mémoires*. Il fut bien exilé en 1756, mais c'était pour avoir montré trop de chaleur contre les abus du régime fiscal.

5. Sur l'histoire des ces deux pamphlets qui causèrent l'emprisonnement de Morellet à la Bastille, voir Delort, *Histoire des gens de lettres enfermés à la Bastille*, t. II, p. 320, et Delafarge, *l'Affaire Morellet en 1760*, 1912, in-8°. Ce dernier historien s'intéresse surtout à la *Vision;* il consacre en effet sa thèse principale à Charles Palissot. On trouve à la Bibliothèque nationale,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en huit v
tome IV. I
note, où il
favoriser l
l'Homme,
résumé d
tisme, s'il
l'on comp
publiées p
est copiée
cette derni
manière à
avait fort à
donne celle
cause de la

Cette tra
XVIII[e] siècle
pas de la *P*
articles à l'
constater
clure.

La moin
passées en
précisém
les philos
1760 par
prononcé

1. Une n
2. Par ex
Journal étr
par Castig
duction de
la traducti
Porte. —
1779, artic
surtout de
duction d
t. I, p. 48
p. 83 et l

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

modestie que contient la *Prière*. En parlant de la strophe 5, il écrit : « En rétractant cette maxime qui est une des plus libres de la *Prière universelle*, il paraît que M. Le Franc s'était réservé le droit de se conduire vis-à-vis de l'Académie française comme le Déiste de Pope envers Dieu. S'il n'a point fait de remerciements, c'est qu'il croyait sans doute qu'en recevant la grâce que lui faisait l'Académie, il l'avait payée. » Et à propos de la strophe 9 : « Le Franc était mieux placé qu'un autre pour avoir besoin que Dieu le sauve de la vanité. » Enfin, dans son *Discours*, il n'a guère appliqué envers son prochain cette belle maxime : « Sois... toujours lent à le condamner », pas plus qu'il ne semble se douter de la vérité de ce vers : « Tout retrace aux mortels le néant de leur être. »

Après avoir mis en pièces cette malheureuse traduction, Morellet donne libre cours à sa verve sur la lettre que Le Franc avait écrite au *Journal des Savants*, en 1741, pour la désavouer. Il raille les excuses ridicules que Le Franc va chercher, pour lui-même et pour Pope, dans la chaleur du travail. Le traducteur louait Pope d'être resté catholique à Londres, malgré les instances de ses amis protestants : mais ou bien ce n'était qu'un impie sous les apparences d'un catholique, ou, s'il était sincère, pourquoi attaquer les philosophes modernes qui n'ont rien écrit de si audacieux que la *Prière universelle*?

Ce commentaire fut pour Morellet l'occasion de composer à son tour une traduction en prose de la *Prière*, qu'il faut ajouter aux sept autres que nous avons relevées. Elle ne parut qu'en 1818, dans ses *Mélanges de littérature et de philosophie*, t. II. La traduction de Silhouette, que Morellet avait sous les yeux en 1760, puisqu'il en cite un passage, ne devait pas le contenter; cependant il s'en est visiblement beaucoup inspiré : son travail a consisté surtout à supprimer des longueurs et à chercher plus d'exactitude[1].

Après les *Quand* et les *Si*, la mode s'établit de « faire passer M. Le Franc par les particules. » On composa les *Car* (octobre

1. La comparaison entre la traduction publiée dans les *Mélanges* et les fragments que Morellet donne dans son pamphlet comme la vraie pensée de Pope et qu'il oppose aux vers de Le Franc montre que les deux travaux ont été faits à la même époque et dans le même esprit. Quelques corrections de détail prouvent un souci croissant de l'exactitude.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas pris dans
elle n'y est
impiété à la
impiété... Ne
princes,
Monseigneur le
aux auteurs

multipliaient.
Jean-
manque pas de
gens-là
son frère Simon
instruction pas-
blâme chez son
regarder les plus
dans cette classe
auteurs de nos
de Monsieur son

autour de la
que possible :
de sa cause.
lui-même, mais
tantôt, au
faire rire de ce
symbole
Sil-
de son œuvre

sur le même
aux
ses adver-
la subli-
grave défaut

sont pro-

pour un pamphlet. Il est fait allusion à la *Prière* dans la *Réponse aux Quand* : « *Quand* on a fait des ouvrages suspects, c'est une raison de plus pour ne pas manquer l'occasion de dévoiler ses vrais sentiments. »

Mais surtout il consacrera son principal effort à répondre aux *Notes* de Morellet, dans son fameux *Mémoire présenté au Roi le 11 mai 1760*, au sujet duquel son incorrigible vanité faillit lui attirer les sévérités de Malesherbes[1]. Il veut montrer dans ce *Mémoire* « qu'il y a des erreurs dans la *Prière universelle*, mais que ce n'est point l'ouvrage d'un *Déiste* ». Il y trouve « les principes les plus nécessaires et les plus purs » de la Loi naturelle : « la toute puissance de Dieu (str. 1 et 2), sa providence sur les créatures (str. 8, 11 et 12), la soumission et la résignation à ses volontés (str. 9), l'usage utile de ses dons et de ses grâces (str. 5), la liberté (str. 3), le pardon des injures et l'amour du prochain (str. 10), les peines et les récompenses de l'autre vie ». Sur ce dernier point, si Pope parle en effet de « Biens célestes » et de la « Crainte de l'Enfer », il faut remarquer qu'il oppose à ces biens et à ces tourments de l'autre vie la voix de la conscience qui nous juge à chaque instant de cette vie et dont la satisfaction doit être notre seule récompense. — On sent que Le Franc se voit obligé, pour les besoins de sa cause, de quitter la ligne de pensée de Pope qui incline vers le déisme. Mais si Pope, dans sa *Prière*, n'est pas déiste, ces principes « qu'il trouve énoncés suffisant à l'en disculper », il n'est pas chrétien non plus, car : « il manque à tout cela sans doute la connaissance du Rédempteur... Cette *Prière* est donc telle que la ferait tout homme qui, *n'étant point instruit par la Révélation*, aurait cependant une idée très distincte des attributs de la Divinité, de l'obéissance et du culte intérieur qui lui sont dus et qui accomplirait la Loi naturelle aussi exactement que pourrait l'accomplir *hors du Christianisme* la nature humaine blessée et affaiblie par le péché originel ». Par ces lignes, Le Franc va plus loin que Silhouette, qui voyait dans la *Prière* « l'union des sentiments qu'inspire à un homme vertueux la

1. La correspondance au sujet de cette publication se trouve à la Bibliothèque nationale, Manuscrits, fonds français, n° 22191. Delafarge, dans sa thèse sur l'abbé Morellet (1912, in-8°), en publie des fragments.

Digitized by Google — Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

raison et la religion naturelle, *sans que cette Prière s'écarte en rien de ce que dicte la Révélation* », et « l'harmonie qui se trouve entre une raison sage et discrète et une révélation véritable et prouvée ». Qu'est-ce donc que ce respect de la *loi naturelle*, cette connaissance de la Divinité, ce *culte intérieur*, sinon les éléments essentiels du Déisme le plus pur, que Le Franc contre toute évidence s'obstine à ne pas voir dans la *Prière*? Qu'est-ce que cette religion naturelle qu'il suppose entre le Christianisme et le Déisme, parce qu'il ne peut, sans heurter l'évidence, y voir du Christianisme et parce qu'il n'ose avouer qu'elle est du pur Déisme? « On devine la pensée du poète », dit Le Franc à propos de la strophe 4 [illegible] à propos du dernier vers, « mais l'expression est au moins profane ». L'expression est [illegible] à la pensée qu'on n'a nul besoin de [illegible] la pensée l'est également, et elle [illegible] À propos de la strophe 7, il répète, [illegible] qu'il y a là une hérésie de pro- [illegible] toujours été bon catholique : « Il [illegible] c'est l'unique point dont il soit ici [illegible] par Le Franc, répétons-le, est [illegible] la vérité, pénible à recon- [illegible] de conciliation; Le Franc fausse [illegible] personnel.

[illegible] l'attention sur la *Prière univer-* [illegible] continuèrent. Dans la *Vanité*, Voltaire y

[illegible] à Paris mes chansons judaïques
[illegible] anglais[1]...

[illegible] Pope connue sous le nom de *Prière du* [illegible] en note; « il est vrai qu'elle n'était [illegible] elle était universelle. On ne s'en scan- [illegible] ». Dans l'*Extrait des nouvelles à la* [illegible] gros : les parents du « sieur auteur [illegible] soupçonnant chez lui quelque dérangement [illegible] en poste un avocat, qui se fait accompa-

1. [illegible] X, p. 114.
2. [illegible] XXIV, p. 125.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gner d'un témoin irréprochable, afin de s'assurer de son état : « On le trouva debout, à la vérité, mais les yeux un peu égarés et le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés : Jéhovah! Jupiter! Seigneur! — Je ne suis qu'un avocat, répondit le voyageur, je ne m'appelle point Jéhovah[1]. » Dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, à la date du 23 mars 1764, quatre ans après les pamphlets, on donne comme *Supplément aux couplets* une petite chanson sur la Nativité :

> Méditant un cantique arrive Pompignan,

qui dit, parlant de l'Enfant Jésus :

> Je viens pour lui montrer comment
> Il faut prier son Père...

IV.

L'affaire de 1760 est terminée; la *Prière universelle* rentre dans l'ombre, d'où un concours de circonstances imprévues l'avait un instant fait sortir. En effet, le rôle de ce texte dans l'introduction en France du Déisme anglais n'est pas aussi grand que le bruit qu'il a fait le donnerait à croire. Voltaire et Morellet, en le jetant à la tête de leur ennemi, n'en étudiaient pas sérieusement le sens et la portée; et de part et d'autre on n'y trouvait que ce que l'on voulait y voir. La lutte philosophique se transformait, selon l'habitude de Voltaire, de discussion d'idées en querelle personnelle.

Il aurait été intéressant de chercher dans les ouvrages philosophiques français du XVIII[e] siècle des traces de l'influence directe de la *Prière universelle*. Mais Pope n'avait fait que réunir et concentrer des idées qui se trouvaient ailleurs plus développées; son rôle a été de donner à ces abstractions la netteté du trait et le relief d'une belle médaille. Aussi, à moins de rencontrer une ressemblance, non seulement de

1. On peut trouver quelques allusions à la *Prière* dans les lettres de Voltaire entre avril 1760 et la fin de l'année. De même Favart écrit le 2 mai 1760 au comte Durazzo : « Vous avez vu, Monseigneur, dans ces libelles que M. de Voltaire reproche à M. Le Franc, sa traduction de l'Épître de Pope qu'il taxe d'impiété. » Le 28 juillet, il constate que le commentaire de Morellet qui se vendait 12 sols le 29 mars atteint trois mois après le prix de 6 livres.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... possible de dire si de
... sseau directement
... ndirectement par le

... ssance de ce genre
... en 1755 dans
... Pour Rousseau, le
... ration précise de la
... *savoyard*[2].
... *Maxi-*
... que la *Prière* est
... en effet du bruit
... à l'*Émile*.
... sseau a peut-être
... d'idées »
... les Char-
... française de
... pas l'an-
... se. Si la
... pas venue
... nscription
... mais
... mise en
... emarquons-le
... dernier,
... une légère

... *uni-*
... en cours
... divers
... placés
... de tous
... tantôt, par
... en Dieu

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

celui qui habite la terre et les cieux, la nature tout entière; tantôt on retiendra surtout l'idée de tolérance, ou celle de la suprématie de la conscience, ou le devoir de ne pas mépriser les biens que Dieu nous dispense. Toutes ces idées, sans doute, se trouvent déjà dans Rousseau ou dans Voltaire; mais ces épis encore verts et qui ne mûriront qu'après 1789, la *Prière* les réunissait comme en une gerbe. D'ailleurs, Pope était connu dans la classe bourgeoise qui commença en partie, puis organisa la Révolution. Les lettres de Mme Roland à Sophie Canet le prouvent, parmi bien d'autres témoignages.

Quand les religions révolutionnaires s'organisèrent en cultes, le rôle des philosophes prit fin; les poètes entrèrent en scène. Où trouver des modèles? Les poètes religieux du XVIIIe siècle étaient catholiques et ne pouvaient servir. Pope retint l'attention : on cherchait un hymne qui pût convenir à tous les citoyens français, ceux qui pratiquaient librement les divers cultes et ceux qui n'en pratiquaient aucun, qui invitât à la tolérance, qui exaltât la conscience, où leur optimisme, enfin, lassé des froides abstractions, rencontrât une poésie qui, repoussant l'ascétisme, sanctifiât le bonheur et la joie; certains le trouvèrent dans la *Prière universelle*.

Pour le 14 juillet 1790, jour de la Fédération, M.-J. Chénier composa un hymne patriotique : *Pour la fête de la Fédération*, qui débutait ainsi :

> Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
> De Luther, de Calvin, des enfants d'Israël,
> Toi que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
> En invoquant l'astre du ciel...

Plus tard il transforma cet hymne : cette strophe devint la sixième et il remplaça *Dieu du peuple et des rois* par *Dieu du peuple français*, ce qui, en expulsant les rois devenus indésirables, restreignait l'universalité de ce Dieu[1]; mais, sous la première forme au moins, la similitude est frappante avec le début de la *Prière* de Pope.

Dans l'*Hymne patriotique à l'Éternel*, de Saint-Ange, paru

1. L'hymne ainsi transformé se trouve dans le recueil de *Poésies nationales de la Révolution*, publié en 1836.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] les deux premières des dix strophes sont visiblement [illegible].

[illegible] suprême, [illegible] la raison du sage,
[illegible] l'instinct du sauvage
[illegible] par ses cultes divers;
[illegible] suspendu le monde;
[illegible]
[illegible] l'Univers.
[illegible] ton sourire,
[illegible] l'homme respire;
[illegible] adorer.
[illegible] que je te nomme
[illegible]
[illegible] c'est t'honorer.

[illegible]

[illegible] la nature...
[illegible] qui monte vers les cieux.

[illegible] déjà l'Être suprême; les faiseurs [illegible] décida de faire de son culte la [illegible] français, s'adressèrent de nouveau [illegible] furent composés pour la fête de l'Être [illegible] Chénier, l'autre par Désorgues, tous [illegible] de Gossec[1]. Tandis que l'*Hymne* [illegible] de Chénier ne contient aucune imitation [illegible] que l'auteur avait déjà mise à contribu[illegible], celui de Desorgues en présente de [illegible]

[illegible] suprême Intelligence,
[illegible] des aveugles mortels;
[illegible] à la reconnaissance
[illegible] éleva tes autels.

[illegible] bien les deux premières strophes de [illegible] dans la strophe 3 :

[illegible] de toi, grande et première Cause...

[illegible] Bibliothèque nationale, Lb[41] 3841.

[illegible] ce jour-là. M. Lieby expose l'histoire [illegible] française de 1902 et de 1903.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

traduit littéralement *Thou great first Cause*... Mais l'hymne bifurque sur l'idée de *liberté* comprise non plus par opposition au fatalisme, mais par opposition à l'esclavage. Cependant, la dernière strophe revient à la liberté morale, celle qu'entendait Pope :

> Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes;
> Règne, règne au delà du Tout illimité;
> Enchaîne la Nature en tes décrets augustes,
> Laisse à l'homme la liberté.

La traduction, ici encore, est littérale et respecte jusqu'à la coupe des vers :

> And binding Nature fast in Fate
> Left free the human will.

Malgré de longues recherches et après avoir lu un très grand nombre d'hymnes, prières et cantates d'inspiration analogue, ce sont là les seuls exemples d'imitation certaine de la *Prière* qu'il nous ait été possible de trouver.

* * *

Nous avons pu réunir huit traductions différentes de la *Prière universelle*[1]. Ce nombre est petit si on le compare à celui des traductions de l'*Essai sur l'Homme*, ouvrage dont elle doit être le complément naturel[2]. Sans doute le souvenir des incidents de 1741 et de 1760 a-t-il fait hésiter plusieurs traducteurs. Si les traductions sont relativement rares, les jugements solides le sont encore plus; le succès de la *Prière* fut surtout un succès de scandale. Cette pièce aurait pu devenir

1. M. Lanson, dans son Manuel bibliographique, n'indique que celles de Le Franc, de Joncourt, de Saint-Simon et de De la Porte. — On pourrait en trouver d'autres dans des ouvrages que je n'ai pu consulter : *Essais sur la critique et sur l'Homme*. Londres, Danès et Du Bosc, 1741, in-4°; Lausanne, 1745. — *Essai sur l'Homme*, traduit par le chevalier de Langeac (vers 1760). — *Id.*, traduit par le baron de Schleinitz. Helmstedt, 1761. — *Œuvres diverses*, traduites par Marmontel, Desfontaines..., préface de Tourreil. Paris, 1753 (Nyon fils). — *Œuvres choisies*, traduites par Sautreau de Marsy. Paris, Louis, 1800, 3 vol. gr. in-8°.

2. Autres traducteurs de l'*Essai* qui n'ont pas traduit la *Prière* : Du Resnel (qui aurait pu l'ajouter à partir de l'édition de 1745); De Séré, 1739; Millot, 1761; Fontanes, 1763; Schweighausen, 1772.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... mais ce parti, peu nombreux en ... haut. Voltaire, qui souscrivait cer- ... son cœur aux termes de la *Prière*, se ... entendre qu'elle n'a pas été jugée répré- ... Quant à l'extrême gauche du parti ... d'Alembert, Helvétius, d'Holbach, ... athéisme et n'avaient rien à trouver dans ... plus tard, le culte de l'Être Suprême ... de Pope, mais dans quelques hymnes ... du catholicisme, qui marque le début du ... ombre la *Prière* ou ne permet d'y ... que la beauté sobre et expressive de la

Philippe Van Tieghem.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LES

ÉDITIONS TOSCANES

DE L' « ENCYCLOPÉDIE »

I.

L'*Encyclopédie*, dont le prospectus est de 1750 et le premier volume de 1751, ne tarda guère à être connue en Italie.

En effet, dès 1754, nous la trouvons citée par Algarotti dans son *Essai sur Descartes*[1]. Il dit *Encyclopédie, art. Cartésianisme*, sans plus. Il est évident que l'auteur n'avait pas besoin d'expliquer à ses lecteurs de quoi il s'agissait et que le nom d'*Encyclopédie* leur était familier. L'intérêt qu'Algarotti portait à l'ouvrage dura jusqu'à sa mort, et nous en trouvons des traces nombreuses dans sa correspondance avec le Père Frisi, Maupertuis, M^me du Bocage, Bettinelli, Formey[2]. Il l'appelle « una così bella opera », il ne cesse de prier ses amis français qu'on ne néglige pas de lui envoyer les volumes auxquels il a souscrit, et pendant les deux interruptions de la publication il est très soucieux de savoir si elle pourra être continuée[3]. Pour lui, l'*Encyclopédie* est surtout l'œuvre de d'Alembert; il n'associe jamais le nom de Diderot à l'*Encyclopédie :* on dirait qu'il l'ignore. « Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de l'*Encyclopédie* de M. d'Alembert, quoique en partie elles

1. Algarotti, *Opere*. Livorno, 1763, v. 3, p. 327. La dédicace du *Saggio sopra il Cartesio* est datée du 12 août 1754.

2. Voir Algarotti, *Opere*. Venezia, 1792, t. XIV, p. 184; t. XVI, p. 226, 239, 281, 293; t. XVII, p. 13, 22, 65, 136 et 184.

3. Maupertuis, son collègue à l'Académie de Berlin, se chargea de lui faire parvenir les premiers volumes. « Je ne saurais vous dire quand vous aurez votre deuxième tome de l'*Encyclopédie*. Il me semble seulement qu'avant la saisie il a été mis en lieu de sûreté, mais on ne m'en parle qu'énigmatiquement et comme une affaire d'État ». Algarotti, *ouvr. cité*, t. X, p. 357.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le credo du parti déiste
France, ne pouvait parle
tainement au fond de son
contente de donner à enten
hensible... en Angleterre.
philosophique, Diderot,
ils avaient dépassé le déis
notre *Prière*. Trente ans p
s'inspire des expressions de
seulement. Le retour au ca
XIXe siècle, relègue dans l'o
admirer et d'en imiter que
forme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en bloc à la métaphysique. Voici ce qu'en 1764 i (un des esprits les plus sérieux du siècle), qui complètement favorable à toutes les théories des » français et a même combattu les idées de ns une lettre adressée à un certain Grisellini, ur de Voltaire, pour le féliciter d'avoir initié la un journal s'occupant surtout « de l'agriculture, mmerce[1] », Genovesi affirme que « tout ce qui ces n'est pas utile à l'homme est une perte de hilosophie nous a servi à quelque chose, c'est nous montrer la vanité de tant d'applications nos aînés... Et si l'on étudiait un peu plus l'his- et moins les chinoiseries métaphysiques, peut- it moins malheureuse ».

rt était l'homme fait pour plaire à ces esprits ison, de clarté, de géométrie, de physique. Ils ce mathématicien, qui s'occupait de philosophie ettres en y portant l'esprit du « géomètre », lités dont ils étaient épris. De plus, d'Alembert, tion dans l'expression de la pensée, ne les effa- is, chose qui arrivait souvent à Voltaire et à *ncyclopédie*, prônée et présentée par lui, avait ces d'être bien accueillie.

nt même que personne songeât à procurer aux lition spéciale de l'*Encyclopédie*, il se trouva patricien appartenant à une des plus anciennes nes, un grand personnage qui devait plus tard ne doge de la République la vieille ville aristo- faire connaître aux Italiens le *Discours prélimi-* mbert par une fort belle traduction. Il se nomme

— Maugain, *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie* *viron*. Hachette, 1909. — Pergoli, *Il Condillac in Italia.* Ruggiero, *Il pensiero politico meridionale nei secoli XVIII* 1922. — Capone Braga, *La filosofia francese e italiana* no, ediz. delle Pagine critiche, 1920. — Momigliano, *Vita* *dello Spirito*. Firenze, Battistelli, 1921. — M. Rodolico, pitre de *Stato e Chiesa in Toscana durante la Reggenza* 1910), nous donne quelques documents sur l'état d'esprit galiléien de plusieurs professeurs du *Studio* de Pise.

ia spettante alla scienza naturale e principalmente all' *ti, al commercio*. Venezia, anno I, 1764, p. 31.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Agostino Lomellino[1]. Il fit paraître sa traduction en 1753. Il n'en publia que la partie essentielle, celle qui concerne les véritables principes de la philosophie de d'Alembert, en supprimant tout ce qui est explication du plan de l'*Encyclopédie*, dont il ne fait aucune mention.

Cette traduction se trouve dans un recueil d'*Essais*[2] et le titre du *Discours* est formulé comme il suit : « Discorso sopra l'origine e relazione scambievole delle cognizioni umane e sopra lo stato delle medesime dopo la rinnovazione delle lettere. » Le silence gardé par l'éditeur sur les noms de l'auteur et du traducteur, le changement du titre, la suppression de tout passage concernant directement l'*Encyclopédie* nous portent à supposer que traducteur et éditeur craignaient peut-être des ennuis de la part des « réviseurs » qui devaient donner l'*imprimatur*. Ils voulurent probablement éviter de passer trop ouvertement pour des admirateurs de l'ouvrage qui venait de soulever tant de protestations parmi le clergé et dans toute une partie de l'opinion publique, même en France, et en même temps trouver un moyen détourné d'introduire en Italie les points essentiels de la pensée des Encyclopédistes. Les réviseurs ne s'aperçurent-ils pas que l'ouvrage qu'ils avaient sous les yeux était le fameux *Discours* de d'Alembert? Nous n'en savons rien; ce que nous savons, c'est qu'en 1762 le chevalier Diodati (celui, nous le verrons, à qui on doit l'édition lucquoise de l'*Encyclopédie*) chantait les louanges de « l'illustre Lomellino » en le déclarant l'auteur de la traduction du « chef-d'œuvre de préface » de l'ouvrage des « deux grands *luminari* de la République des lettres qui éclairent notre siècle et dont la lumière durera éternelle dans l'avenir[3] », d'Alembert et Diderot. Des lumières, des lumières, voilà ce qu'on voulait.

1. Voir Spotorno, *Storia letteraria della Liguria*. Genova, 1858, t. V, p. 77. On a de Lomellino un recueil de poésies, imprimé en 1786 à Lucques. Il devait être des amis de Pietro Verri, puisque celui-ci le nomme familièrement dans sa correspondance (*Carteggio di Pietro e Alessandro Verri*. Milano, Cogliati, t. II, p. 272). Nous y voyons Lomellino donner une lettre de présentation à un grand ami de Verri, Loyd, celui justement qui encouragea Verri dans son admiration pour la philosophie des Encyclopédistes.

2. *Dissertazioni e lettere scritte sopra varie materie da diversi autori viventi*. Firenze, appresso Andrea Bonducci. La traduction du *Discours* est dans le troisième volume, qui est de 1753.

3. Ottaviano Diodati, *Biblioteca teatrale*. Lucca, 1762, t. I, p. xv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le « Discorso », etc., est suivi d'un « Sistema generale delle cognizioni umane », toujours sans nom d'auteur.

Outre les raisons que nous venons de dire, tel passage du *Discours*, où d'Alembert en termes mesurés flétrit « un tribunal devenu puissant dans le midi de l'Europe, dans les Indes, dans le Nouveau Monde, mais que la foi n'ordonne point de croire ni la charité d'approuver... et dont la France n'a pu s'accoutumer encore à prononcer le nom sans effroi », devait remplir d'aise tous ceux qui n'avaient pas oublié le dernier procès instruit à Florence par l'Inquisition contre le pauvre poète Tomaso Crudeli. Ce procès, en provoquant la réprobation générale, décida le grand-duc Francesco Stefano à prendre des mesures pour limiter les pouvoirs du tribunal du Saint-Office dans ses États. Ce tribunal ne fut d'ailleurs complètement supprimé que par le successeur de Francesco, Pietro Leopoldo[1].

Le recueil qui contient le *Discours* fut annoncé par les *Novelle Letterarie*, de Florence, un des journaux les plus répandus de l'époque, mais sans qu'on en recherchât l'auteur et sans qu'on y ajoutât un seul mot d'analyse ni de commentaire. Cette façon d'annoncer un ouvrage n'était pas dans les habitudes du docteur Lami, le compilateur des *Novelle Letterarie*.

Celui-ci était de sentiments très catholiques, mais adversaire résolu des Jésuites dans sa jeunesse, alors qu'il était étudiant à Pise, et, pendant toute sa vie, vaguement séduit par des tendances jansénistes. C'était un de ces catholiques très « tolérants » et pas du tout « fanatiques » comme il y en eut beaucoup dans l'Italie du XVIII^e siècle. Il avait l'habitude de prendre nettement parti dans son journal pour ou contre l'œuvre qu'il analysait : s'il se borne ici à une simple annonce, c'est qu'il avait sans doute ses raisons. Peut-être ne se souciait-il guère de faire de la réclame à un ouvrage qui avait déjà suscité tant d'op-

1. Voir Sbigoli, *Tommaso Crudeli e i primi framassoni in Firenze*. Milano, 1884. Une loge de francs-maçons fut fondée par des Anglais à Florence en 1731, mais elle fut bientôt dissoute. Les membres de cette loge furent accusés de déisme (voir Rodolico, *Stato e Chiesa*, etc., cité, p. 175). Cela encore nous aide à comprendre que l'*Encyclopédie* ait pu trouver tout de suite des admirateurs en Italie. Les persécutions subies par Crudeli poussèrent plus tard Diderot à composer son *Entretien d'un philosophe avec M^me la duchesse de X*, donné comme un ouvrage posthume de Crudeli.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

position parmi les « bien pensants ». En tout cas, il ne prit jamais une position bien nette pour ou contre l'*Encyclopédie*. Dès cette première introduction, partielle et timide, de l'*Encyclopédie* en Italie, le catholique libéral se tient sur ses gardes.

Le recueil qui renferme cette traduction du *Discours* a un caractère nettement scientifique. Tout le premier volume, par exemple, est rempli par une dissertation sur l'électricité des corps, et il est précédé par une préface de l'éditeur qui, en dédiant cet ouvrage à un professeur de médecine, Saverio Ber-[illegible] fait l'éloge des sciences exactes et naturelles et les proclame les vraies et véritables inspiratrices de la philosophie moderne. Le *Discours* donc est « encadré » dans un recueil scientifique et vaguement philosophique : cela rend bien l'état d'esprit de ces Italiens qui, entre 1750 et 1760, se tournaient du côté de la France (et de l'Angleterre) pour recevoir le verbe nouveau.

La preuve, du reste, que les principes de philosophie de d'Alembert trouvaient en Italie un terrain favorable, c'est qu'on ne se borne pas à traduire le *Discours;* on traduit bientôt aussi l'*Essai sur les éléments de la philosophie*[1], dans lequel d'Alembert essaie de grouper les plus importantes des vérités renfermées dans l'*Encyclopédie* pour que l'utilité du grand ouvrage en devienne plus générale et plus certaine.

L'*Essai*, où d'Alembert (dans la forme modérée qui lui est habituelle et toujours sans démasquer le véritable but anticatholique poursuivi par lès « philosophes ») se borne à donner la place d'honneur aux mathématiques et à la physique et à limiter le rôle de la métaphysique à la question de savoir comment nos sensations produisent nos idées, devait certainement rencontrer la faveur de tous ces Italiens que nous avons vus fatigués de métaphysique scolastique et désireux de certitude scientifique et les confirmer dans leur admiration pour l'*Encyclopédie*. Ici encore le traducteur garde l'anonyme, et cette fois nous n'avons personne pour nous renseigner. En tout cas, l'auteur inconnu de la préface se range par ses déclarations parmi

1. *Saggio sopra gli elementi della filosofia ovvero sopra i principi delle cogni-[illegible] opera attribuita al sig. d'Alembert, tradotta dalla nuova edizione [illegible] MDCCLIX, rivista, corretta, ed accresciuta notabilissimamente [illegible] Lucca MDCCLX, presso Giuseppe Bocchi, con lic. de' sup.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les admirateurs du génie de d'Alembert et de ses principes de philosophie.

Ainsi, la connaissance de l'*Encyclopédie* en Italie fut favorisée par la sympathie et le respect dont jouissait l'œuvre de d'Alembert. Par la nature même de son esprit et de sa production, il fraya la voie à l'*Encyclopédie*.

II.

C'est à Lucques, la petite et paisible république, sous un régime paternel et oligarchique, que l'*Encyclopédie* fut pour la première fois imprimée en Italie[1].

L'homme qui, à l'imitation de Diderot, dédia à cette importante entreprise la meilleure partie de sa vie, fut le chevalier Diodati. Un rapide examen de la vie et de l'œuvre littéraire de ce noble rejeton d'une vieille famille lucquoise nous révèle un mécontent, un agité doublé d'un « philosophe », imbu de toutes les idées démocratiques et bourgeoises (les deux termes pouvaient encore être associés), qu'il avait puisées dans la lecture des Encyclopédistes français.

Sa vie ressemble étrangement à celle d'un vague héros de drame bourgeois. Ottaviano Diodati possédait une *âme sensible*, alors à la mode aussi bien en Italie qu'en France[2]; il avait reçu ce *don funeste des cieux*, que le doux Alessandro Verri, dans le journal des Encyclopédistes italiens, appelait également le *dono fatale* des dieux[3]. Poussé par sa sensibilité, Diodati s'éprit, lui, fils d'un *gonfaloniere* et ambassadeur de la république de Lucques, de la fille d'un roturier, d'un chirurgien. Fidèle adepte de la morale de Jean-Jacques Rousseau, il prétendit épouser celle qu'il aimait. D'où l'indignation du père qui fit enfermer la jeune fille dans un couvent. Le jeune Dio-

1. Salvatore Bongi, dans l'*Archivio Storico Italiano* (serie III^{e}, vol. 17^{e}), trace l'histoire de l'édition lucquoise. C'est un article très utile à cause des documents tirés des archives de Lucques, surtout pour ce qui concerne l'opposition romaine; mais l'auteur se borne à raconter l'histoire extérieure de l'édition sans essayer de rattacher cette manifestation au mouvement général des esprits, ni à la fortune de l'*Encyclopédie* en Italie.

2. Nous nous proposons de recueillir dans une étude les traces de « sensiblerie » qu'on peut trouver dans la littérature et dans la vie italiennes au XVIII^{e} siècle.

3. *Il Caffè*, vol. I, p. 222.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dati, entêté dans son amour, réussit à enlever sa fiancée et à l'épouser. Mais la colère du père ne s'apaise pas; il fait casser le mariage civil par le Sénat de Lucques, dépouiller son fils de tous ses titres et ses droits de noblesse et ne lui passe qu'une maigre pension. L'Église, plus honnête, reconnaît la légalité du mariage. A partir de ce moment, notre Diodati, victime des *abus* et des *privilèges*, se donne tout entier à la littérature et à la « philosophie ». Pendant plusieurs années, tout son temps est pris par la traduction du *Journal encyclopédique*[1] et par la réimpression de l'*Encyclopédie*. Mais son activité littéraire ne s'arrête pas là[2]. Dans sa jeunesse, il avait composé des vers licencieux, mais dans la maturité à l'amour de la philosophie il ajoute celui du théâtre. Il compose des pièces et entreprend la publication de la *[illegible] italiana*[3]. Ce recueil est composé de ses pièces et de traductions, surtout du français, où, avec quelques [illegible] de Racine et de de La Motte, nous trouvons plusieurs [illegible] larmoyantes de Nivelle de la Chaussée, qui [illegible] auteur préféré. Quel est le [illegible] *italiana*, pièce de Dio- [illegible] malgré les parents; le sujet [illegible] suivant la tendance du drame [illegible] sur le théâtre. La « philo- [illegible] reflet de toutes ses pareilles [illegible] et moralise à plaisir sur la [illegible] femmes à la liberté, à l'indé- [illegible] bien entendu, de la « nature [illegible] les « abus » et la « tyrannie » [illegible] impure et mêlée de gallicismes [illegible] ces écrivains qui, par la *franci-* [illegible] soulevèrent de si fortes protestations. [illegible] parut renier les principes qui [illegible] sa vie et tourna à la dévotion,

[illegible] *tradotto in lingua italiana con nuove* [illegible] *Novelle Letterarie*, le cite comme [illegible] auteur est celui qui va entreprendre la [illegible] *Encyclopédie*.

[illegible] *del ducato lucchese*, dans *Memo-* [illegible] *del Ducato di Lucca*. Lucca, 1831,

mais sa mentalité d'encyclopédiste se manifeste encore dans un immense poème (qui, par bonheur, ne fut pas terminé), où il prétendit mettre en vers l'histoire du monde entier[1].

Tel fut l'homme auquel on doit l'*Encyclopédie* lucquoise. Il représente bien le type (moins rare qu'on ne croit en Italie entre 1750 et 1789) de l'homme épris des grands mots de « nature », de « raison », d' « humanité », de « tolérance » et de la nouvelle morale sentimentale mise à la mode par Jean-Jacques; persuadé que sur cette « philosophie » on devait fonder le progrès de la vie sociale, des sciences et des arts, mais toutefois respectueux de l'ordre établi; déiste, si l'on veut, quelquefois, indifférent ou même athée, mais moins acharné contre l'Église que ses confrères français. En somme, ces hommes-là nous font l'effet d'être un peu les dupes des grandes idées répandues par la plume de Voltaire et des Encyclopédistes et de ne pas comprendre entièrement la portée des écrits qu'ils prônaient. Mais n'était-ce pas le but de Voltaire et de Diderot de déguiser sous des apparences inoffensives des principes qui devaient à la fin réformer le monde entier[2]?

C'est donc à la personnalité de Diodati qu'est due la réimpression de l'*Encyclopédie* en Italie. Les conditions étaient favorables. L'*Encyclopédie* française, en effet, n'était pas un ouvrage qui pût être facilement répandu en Italie, malgré sa grande renommée; le prix même était un obstacle pour beaucoup de personnes qui auraient eu envie de la posséder, mais qui devaient se contenter de la connaître de seconde main. Tout le monde n'était pas riche comme le comte Algarotti et n'avait pas comme lui de puissantes relations pour surveiller les envois. Il est donc tout naturel qu'un enthousiaste de l'*Encyclopédie* ait conçu l'idée d'une réimpression en Italie même.

1. *Fasti del Mondo Antico, poema dell' abate Ottaviano Diodati patrizio lucchese*. Lucca, 1783, t. II. Il est mentionné dans le *Lucchesini* cité plus haut.

2. C'est ce qui semble résulter de l'examen de la correspondance de Voltaire et d'Albergati-Capacelli, par exemple. Et que dirons-nous de cet abbé Zorzi qui, en 1779, s'écriait : « Per me io sono ben lontano dall' opinione di quelli che non avendo forse mai letto quest' opera (l'*Encyclopédie*) spacciano gli Enciclopedisti per una congregazione d'increduli. Io consiglierei anzi costoro a leggere l'articolo christianisme ed alcuni altri simili, in cui troverebbero la religione non sol rispettata, ma robustamente difesa. » Et ce naïf et crédule Zorzi rêvait de publier une Encyclopédie en Italie, et ces mots nous les trouvons justement dans un *Prodromo della Nuova Enciclopedia Italiana*. Siena, 1779.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] de Lucques favorisait depuis [illegible] commerce de la librairie[1], qui [illegible] remarquable pour les finances du [illegible] à une tradition etablie, des édi- [illegible] nouvelle dans cette branche [illegible] avancement. La censure, qui [illegible] exercée par deux réviseurs, [illegible] était assez large, suivant en [illegible] de Florence et de Livourne. La même [illegible] à Rome, ni à Turin, [illegible] années plus tard on [illegible] la publication du pério- [illegible] il reussit à impli- [illegible] A ce moment-là (1756), [illegible] condamné l'*Encyclopé-* [illegible] suivant encore une fois les [illegible] était assez jaloux de ses [illegible] de Rome dans les [illegible]

[illegible] composée de quelques [illegible] la publication de l'*Encyclopé-* [illegible] Vincenzo Gius- [illegible] c'est-à-dire que cinq ans [illegible] la publication du premier [illegible] ou l'achèvement de l'en- [illegible]. Le 15 novembre 1756, [illegible] selon la coutume de [illegible] par souscription[3]. Il annon- [illegible] l'*Encyclopédie* en langue [illegible] branches; il promettait aussi [illegible] erreurs et les défauts du texte [illegible] comme Ottaviano Diodati [illegible] Paoli, medecin, comme [illegible] de trois nobles Luc-

[illegible]

[illegible] à Milan même. Sur la cen- [illegible] lettres de Pietro Verri [illegible] Milano, Cogliati, dont trois

[illegible] vol. V, parte II, pag. 92.

quois, auxquels il fallait s'adresser pour les souscriptions. Pour comprendre à quel point la portée de l'*Encyclopédie* échappait à l'esprit de la plupart des contemporains, nous n'avons qu'à lire la liste des personnages choisis pour annoter l'œuvre de Diderot. Ce sont en grande partie des gens d'église. Un certain Ubaldo de' Nobili, chanoine de Saint-Jean en Latran, un monseigneur Filippo Venuti, un abbé Sebastiano Donati et surtout le Père G. Domenico Mansi, nom connu dans l'histoire de la théologie. Ce Père Mansi (qui, en qualité de réviseur, donna sans difficulté son approbation) était un de ces théologiens qu'on appela en Italie *probabilisti*, c'est-à-dire de ceux qui penchaient plutôt vers la morale facile des Jésuites que vers les théories plus rigides des Jansénistes[1]. Tous ces gens-là étaient bien, il est vrai, censés corriger ce qu'il y avait de suspect dans certains articles de l'*Encyclopédie*, mais ils apportaient en même temps l'appui de leur autorité, de leur orthodoxie à la publication intégrale d'un ouvrage qui devait, selon ses auteurs, *écraser l'infâme*. La méthode prudente adoptée par les Encyclopédistes commençait donc à produire l'effet qu'ils en attendaient. Le Sénat de Lucques accepta la dédicace et le premier volume lui fut présenté avec solennité le 16 juin 1758[2].

Mais Rome ne se laissa jamais tromper par les apparences presque inoffensives et les protestations d'orthodoxie des « philosophes » français. Dès le début, l'Église vit clairement quel était le but qu'ils se proposaient, au moins pour ce qui concernait la religion, et le danger que la religion elle-même courait. Après la mort de Benoît XIV (1757), la question de l'*Encyclopédie* avait été de nouveau posée. Les éditeurs lucquois étaient au courant de ce qui se passait à Rome par le représentant de Lucques à la cour du pape, Buonamici. L'action projetée contre l'*Encyclopédie* ne laissa pas de les troubler, non seulement

1. *Lucchesini*, cité, vol. X, p. 239 : « Egli (Mansi) era uno di quei teologi che diconsi probabilisti... gli convenne sostenere una guerra fiera ostinata che altri gli mosse, e il P. Concina domenicano massimamente. » Sur le probabilisme en Toscane, voir le premier chapitre de Rodolico, *Gli amici e i tempi di Scipione de' Ricci*. Firenze, 1920.

2. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de gens de lettres. Seconde édition enrichie de notes et donnée au public par M. Ottavien Diodati, noble Lucquois*. A Lucques, chez Vincent Giuntini, imprimeur, M DCC LVIII ; avec approbation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] catholiques, mais surtout comme commerçants. A bon [illegible] qu'une partie de leurs associés ne vinssent [illegible] continuer les paiements après une interdiction [illegible] cherchait à détourner la [illegible] édition permise, et il trouva des [illegible] un d'eux, au moins, le [illegible] publication.

[illegible] et de ses protecteurs à [illegible] de la congrégation de [illegible] toute une série de livres, [illegible] et le *Traité de* [illegible]

[illegible] prudence, [illegible] aussi leurrer [illegible] à partir de ce [illegible] une plus grande défiance [illegible] nouvelle condamnation de [illegible] Dans la Constitu- [illegible] du 3 septembre 1759, [illegible] nous in petres To nos... [illegible] on condamna l'œuvre de [illegible] opus praedictum [illegible] etiam cum notis, seu decla- [illegible] hactenus impressum [illegible] continens doctrinam [illegible] et scandalosas, ac incre- [illegible] inducentes .. damnamus [illegible] sub poena excommu-

[illegible] corrections était une allusion [illegible] se loue d'avoir pu [illegible] explicite. Du reste, ni [illegible] ne se résignèrent [illegible] pas dans la Cons- [illegible] au monde chrétien [illegible] contre les doctrines perni-

[illegible] ex Typographia Reverendae Came-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cieuses. Pour eux, ce n'était que l'œuvre de quelques moines ennemis personnels du Père Mansi et le résultat des manèges de l'éditeur vénitien Pasquali, qui (disait-on) avait l'intention de publier, lui aussi, l'*Encyclopédie*.

Le gouvernement de Lucques, fier de ses prérogatives et pas du tout disposé à se plier aux injonctions romaines en matière de presse, trouva un moyen élégant de se tirer d'embarras. Il choisit un théologien de ses amis, lui posa une question pour décider si la constitution du pape n'était pas, par hasard, *irrégulière* et *inconséquente*. Le théologien ayant répondu qu'elle était irrégulière et inconséquente, le Sénat ne concéda pas l'*exequatur* à la Constitution elle-même pour le territoire de la république de Lucques. En même temps, Buonamici écrivait de Rome en poussant ses compatriotes à continuer la publication et en assurant que le cardinal Ferroni (du Saint-Office) se chargerait d'introduire les prochains volumes dans la ville même de Rome! On décida donc de poursuivre la publication. Tous enfin, Sénat, nobles, éditeurs, clergé, etc., s'entendirent pour ne donner aucune importance à l'acte solennel du pape, ni à l'excommunication dont étaient menacés éditeurs et lecteurs de l'*Encyclopédie*.

C'est la preuve, semble-t-il (tous ces gens-là étaient d'excellents catholiques), que l'idée de *tolérance*, au moins en matière de liberté de presse, avait déjà fait des progrès remarquables dans certaines parties de l'Italie et surtout en Toscane. Le seul résultat que l'opposition de l'Église obtint fut de détacher le Père Mansi de l'entreprise lucquoise et ainsi de diminuer encore dans les derniers volumes le nombre et la valeur des notes qui auraient dû confuter les théories les plus dangereuses des Encyclopédistes. La publication se poursuivit régulièrement. Les derniers volumes portent la date de 1771. Aucune indication de lieu. Quant au nom de Diodati, il a disparu. Il est vrai que l'enthousiasme de Diodati s'était calmé et que d'une façon générale, avec la diffusion des théories des Encyclopédistes, l'opposition aux « philosophes » s'était intensifiée[1].

1. La constitution du pape contre l'*Encyclopédie* fut le point de départ d'une lutte vigoureuse menée par Rome contre les théories des « philosophes ». Des polémistes fougueux et point bêtes surgirent, qui essayèrent de combattre

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Si l'on examine de près les notes jointes à l'œuvre des Encyclopédistes français, on a tout de suite une impression de pau[illegible] [illegible] l'œuvre, elles sont une quantité [illegible] rien à l'œuvre elle-même. Le [illegible] des idées, reste que, dans [illegible] l'opposition de l'Église, [illegible] qualités et ses défauts, sa [illegible] fut réimprimée et distri[illegible] différentes parties de la [illegible] [illegible]iser l'opposition, on ait [illegible] articles quelques pauvres [illegible] importance.

[illegible] l'occasion de constater une [illegible] choisie par Diderot avait [illegible] en lisant les notes de Mansi, [illegible] sincérité des « capucinades » [illegible] tandis que nous savons [illegible] énoncées dans l'*Ency*[illegible] à la pensée des auteurs et [illegible] pour faire passer les petites [illegible] qui devaient les infirmer[1].

[illegible] plus connus furent le Père Zacca[illegible] journaux complètement dévoués à [illegible] de Rome, et l'âpreté dont [illegible] avaient déjà en Italie une [illegible] de la religion avouent en [illegible] et d'esprits forts. Les gou[illegible] effrayés peut-être par la [illegible] de nouveau soupçonneux et [illegible] gouvernement et [illegible] crassa ignoranza in cui [illegible] società nostra c'est-à-[illegible] speranza. [illegible] uomini un [illegible] dovevamo fare loro; [illegible] impunemente lo [illegible] nostra, e che il [illegible] poste a [illegible] che siamo [illegible] pours [illegible] [illegible]

Mais le bon Mansi n'y voyait que du feu et croyait simplement corriger des erreurs dues à une faible science théologique ou tout au plus à une légère tendance au doute. Quelquefois il est tellement naïf qu'en vue de cette correction il tire les conséquences de la logique encyclopédique et énonce lui-même (pour les condamner il est vrai) des théories que Diderot n'aurait pas oser formuler. Par exemple, à l'article *analogie*, l'auteur attaque la trop grande facilité qu'on a parfois de croire aux miracles; et ceci n'est pas contraire aux enseignements de l'Église. Mais le ton de l'article a certainement effrayé Mansi. Il éprouve le besoin d'ajouter une de ces notes où, en insistant lourdement, il développe lui-même sous les yeux du lecteur le raisonnement que l'auteur de l'article avait habilement déguisé. « Si l'on admet en général la règle assignée par l'auteur, c'est-à-dire que Dieu opère toujours selon les lois par lui prescrites à la nature, les miracles mêmes que nous connaissons par la révélation devront être révoqués en doute. » Et voilà sur le tapis la question de la révélation. Le lecteur, qui était probablement plus attiré par la prose des Encyclopédistes que par le lourd français du Père Mansi, devait rester rêveur... Quelle joie pour le vieillard de Ferney s'il avait connu les notes lucquoises!

Ces notes, du reste, n'ont pas été toujours destinées à corriger l'*Encyclopédie*. Il en est qui sont des plaidoiries en faveur de l'*Encyclopédie* et contre ses détracteurs. Ainsi, à l'article *cerf*, on trouve nécessaire d'ajouter une longue note (à propos de la phrase fameuse sur l'âge des raisons des cerfs) pour défendre les auteurs de l'*Encyclopédie* de l'accusation de matérialisme, accusation qui provenait de Palissot, de Fréron et de l'auteur des *Cacouacs*. On y relève même que cette censure est « un effet de mauvaise humeur plutôt qu'une critique juste et raisonnée » et que « de tels auteurs doivent mépriser des censures au-dessus desquelles leur réputation les a déjà mis, et ils ne refuseront pas sans doute à l'empressement général le secours de leurs lumières pour la continuation d'un ouvrage qui, malgré les clameurs de l'envie, immortalisera ses auteurs ».

En somme, les notes ajoutées au texte des Encyclopédistes ne modifient pas sensiblement le caractère de l'ouvrage. Elles ne sont (considérées dans leur ensemble) qu'une pauvre tenta-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tive pour redresser, pour corriger la pensée des Encyclopédistes à l'égard de la religion catholique. Cette « deuxième édition » de l'*Encyclopédie* correspond à cet état d'esprit que nous avons constaté en Italie à l'époque où elle parut. On y était désireux de « lumières », déjà préparé à recevoir une philosophie utilitaire fondée uniquement sur la science et une science fondée uniquement sur l'expérience, préparé aussi à accueillir les grandes idées de nature, d'humanité, d'égalité; mais on désirait que tout cela restât dans les limites de l'ordre politique établi par l'État et de l'ordre moral établi par la religion catholique.

III.

L'édition de Lucques fut, paraît-il, une excellente affaire de librairie. Pourtant elle ne suffit pas à la demande.

De tous les projets de réimpression, un seul fut mené jusqu'au bout, celui qui donna lieu à l'édition de Livourne. Mais cette édition, par l'excellence de l'impression, par sa diffusion, par les illustres protecteurs que les éditeurs surent gagner à leur entreprise (le grand-duc de Toscane d'un côté, de l'autre les frères Verri, les chefs des Encyclopédistes italiens), dépassa de beaucoup l'importance de celle de Lucques. Livourne, ville de commerçants, d'étrangers, de Juifs, était devenue sous le gouvernement éclairé et paternel de Pierre-Léopold un des centres les plus actifs de production et du commerce de librairie[1]. Cesare Beccaria y fit paraître en 1764 son célèbre traité *Dei delitti e delle pene*[2], Pietro Verri ses *Meditazioni sull' economia politica* en 1771[3] et ses *Meditazioni sulla felicità* en 1763[4].

L'impression de ces trois ouvrages fut l'œuvre de Giuseppe Aubert, d'abord comme directeur de la maison de Marco Coltellini[5] (homme de lettres et éditeur), ensuite comme directeur

1. Voir Chiappini, *l'Arte della Stampa in Livorno*. Livorno, 1904.
2. Chiappini, *ouvr. cité*, p. 67.
3. *Carteggio di P. e A. Verri*, cité, t. IV, p. 149.
4. *Ibid.*, t. IV, *passim*. P. Verri, en mettant au courant son frère des nouvelles restrictions apportées à la liberté de la presse à Milan en 1768, s'écrie : « Meglio per Lugano, Venezia e Livorno » (*Lettere e scritti inediti di P. e A. Verri*. Milano, anno 1880-1881, vol. III, p. 284.
5. Chiappini, *ouvr. cité*, p. 61 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de l'imprimerie de l'*Encyclopédie*. Cet Aubert fut, pendant de longues années, en correspondance suivie avec les frères Verri, comme on peut le constater par la lecture du *Carteggio*, où le nom d'Aubert revient très souvent sous la plume des deux frères milanais. En outre, les lettres d'Aubert à Pietro Verri se trouvent inédites dans les archives Sormani-Verri à Milan, et je dois à l'amabilité du comte Sormani d'avoir pu les consulter. Les frères Verri traitaient Aubert sur le ton d'une grande familiarité et avaient de lui une excellente opinion. Ils avaient l'habitude de l'appeler entre eux « il nostro Aubert[1] », « il Signor Giuseppe[2] », et lorsque lui, roturier, écrivait au noble Alessandro Verri, il l'appelait simplement, sans aucun titre, « carissimo amico e padrone[3] ».

Aubert était en quelque sorte l'éditeur de confiance de l'école milanaise. Lorsque les deux Verri ou Beccaria avaient un ouvrage dont la publication présentait quelques difficultés, ils s'adressaient à Aubert. Ainsi, non seulement il publia les ouvrages mentionnés plus haut, mais Alexandre Verri lui confia le manuscrit de son *Saggio intorno alla Storia Generale d'Italia dalla fondazione di Roma fino all' anno 1760*, lorsqu'il fut un moment tenté de le publier. On sait que, habitant Rome et toujours soucieux de sa tranquillité, il décida par la suite de renoncer à cette publication[4]. C'est à lui aussi qu'avait songé Beccaria pour son *Essai sur le style*[5].

Aux yeux de Pietro Verri, Aubert n'était pas un simple imprimeur : « Uomo in qualche maniera di lettere », dit-il de lui[6]. L'éditeur de Livourne était surtout pour lui l'homme qui partageait ses opinions avancées, un esprit libre dénué de préjugés et favorable aux « lumières » du siècle. Et ses lettres semblent lui donner raison. Elles ne sont pas de simples lettres d'affaires, d'éditeur à auteur. L'éditeur touche à tous les sujets qui peuvent intéresser le comte philosophe. Il se montre très au courant du mouvement philosophique en France; il prend parti

1. *Lettere e scritti inediti*, cité, t. III, p. 107.
2. *Carteggio*, cité, t. II, p. 44.
3. *Lettere e scritti inediti*, cité, t. III. Lettre d'Alexandre, 25 juin 1768.
4. *Ibid.*, t. III, *passim*.
5. *Carteggio*, cité, t. III, *passim*.
6. *Lettere e scritti inediti*, t. III, p. 193.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour Rousseau contre Hume[1]; il se moque de la traditionnelle bêtise des réviseurs en racontant des détails curieux sur ce sujet[2]; il se met en colère contre les détracteurs de Voltaire et de Rousseau[3]. On sait que Pietro Verri fit beaucoup pour répandre l'usage de la vaccination; Aubert lui fournit des arguments pour ses publications en lui faisant la relation des résultats obtenus en Toscane à ce sujet[4]. Aubert était aussi un admirateur enthousiaste du *Caffè*, et lorsque cette feuille cessa de paraître il ne pouvait s'en consoler[5]. Enfin, il entrait dans toutes les vues de Verri, il partageait ses opinions philosophiques et scientifiques, ses sympathies et ses antipathies. Telle était la physionomie intellectuelle de l'homme qui eut l'idée de réimprimer pour la deuxième fois l'*Encyclopédie* en Italie[6]. Si l'édition de Lucques avait été l'œuvre d'Ottaviano

1. « Diffido che Hume possa fare un' opera che nel genere suo equivaglia al Patto Sociale. » *Lettre du 26 janvier 1767. Archives Sormani-Verri.* Milan.

2. « Allorchè io ero per dar fuori il tomo primo, Algarotti (il s'agit, sans doute, de l'édition 1763, à Livourne, par Marco Coltellini, maison dont Aubert était le directeur) siccome dovei ricorrere per l'approvazione ad un revisore straordinario per l'assenza di Monsig. Venuti, costui mi negò di primo slancio l'imprimatur. Domandatoli il perchè? Perchè vi si autorizzava il sistema che la terra giri, perchè vi si parlava di Newton (essendo Newton un eretico), perchè trattandosi di dialoghi tra un uomo e una donna s'insegnava a fare all' amore. E non servirono le più sensate ragioni per abbattere coteste ragioni ridicole. Bisognò ricorrere a Monsignor Ill[mo] e R[mo] Arcivescovo di Pisa, bisognò sottomettere il libro al sentimento de' principali teologi dello Stato, ed ottenere finalmente la permissione dal Tribunale della Santa Inquisizione di Pisa. » *Lettre du 3 mars 1765. Archives Sormani-Verri.* Milan.

3. « Vedo impegnato da un pezzo in qua il Lami ad oscurare la fama di Voltaire et di Rousseau... il vino gli appanna l'intelletto. » *Lettre du 26 janvier 1767. Archives Sormani-Verri.* Milan.

4. « Il Cei, il primo che introdusse in Toscana l'innesto, e fu nel 1752, assicura che nel numero d'innesti che egli ha fatto (numero così grande da non potersela ricordare nemmeno ad un incirca) assicura dico, che non gli è pericolato nemmeno uno. Frattanto, se per disinganno degli scoraggiti V. S. Ill[ma] credesse opportuno delle fedi autentiche, sì per la parte dei professori che degli inoculati, io ne la servirò a risposta. » *Lettre du 3 juillet 1769. Archives Sormani-Verri.* Milan.

5. « L'abbandonare il Caffè è un peccato che Dio non perdonerà certamante a Lor Signori nè in questo mondo nè in quell' altro. » *Lettre du 3 novembre 1766. Archives Sormani-Verri.* Milan.

6. Sur l'activité d'Aubert comme éditeur, voir Chiappini, cité, *passim*. Si nous examinons les deux volumes des *Poésies* (Livorno, 1794) qu'Aubert publia dans sa vieillesse, rien ne nous fait soupçonner que l'auteur est l'ami de Verri et l'admirateur du *Contrat social :* ce sont des poésies d'occasion parmi lesquelles se rencontrent même des poésies religieuses. Encore une preuve

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Diodati, âme sensible, admirateur des « philosophes » français, mais vague, isolé et incertain dans ses opinions, celle de Livourne, au contraire, fut l'œuvre d'un homme à qui ses rapports avec l'école milanaise donnèrent une plus précise et profonde conscience de ses opinions philosophiques. Les deux éditions correspondent à deux milieux différents et à deux moments différents de la pénétration des idées des Encyclopédistes en Italie.

A Livourne, en effet, nous voyons un prince, le grand-duc de Toscane Pierre-Léopold, qui fut sans aucun doute le plus libéral de tous les princes de cette époque, sans en excepter son frère l'empereur Joseph, qui pourtant aimait à se faire passer pour ami des lumières et philosophe. Selon l'opinion d'un de ses plus récents historiens[1], la Toscane, sous le gouvernement de Pierre-Léopold, se transforma en un État organisé et bâti sur des principes tout à fait modernes, et cela sans révolution et avant la Révolution française.

Enfin, nous trouvons à Livourne une censure paternelle et débonnaire avec laquelle, comme avec le ciel, il y avait toujours des accommodements pour les éditeurs philosophes. Aubert, dans une de ses lettres à Pietro Verri, nous fait voir d'une manière très précise et très vive comment en Toscane, à cette époque, la tolérance remplaçait très bien le principe de la liberté de la presse : principe qui n'était pas encore admis, ni même nettement et complètement formulé. Lorsque Aubert avait à imprimer un ouvrage qu'il soupçonnait ne pouvoir être approuvé, il allait tout droit au réviseur et le priait de le lire. Celui-ci avait l'habitude, après l'avoir lu, d'éclairer obligeamment l'éditeur sur la forme qu'il aurait à donner à la publication. S'il lui disait *La stampi sott' altra data* (imprimez-la sous une fausse date), tout allait bien. Aubert n'avait qu'à imprimer un frontispice de fantaisie, sans aucune préoccupation. Si, au contraire, notre petit Malesherbes lui disait *Avverta di non incorrere in imbarazzi* (faites attention à ne pas avoir des

qu'en Italie l'Arcadia et les sentiments religieux au moins apparents pouvaient très bien s'allier à l'admiration pour les « philosophes ». Par la préface de cet ouvrage nous apprenons aussi qu'Algarotti avait été très lié avec Aubert et l'avait beaucoup estimé.

1. Hermann Buchi, *Finanzen und Finanzpolitik Toskanas im Zeitalter der Aufklärung (1737-1790) im Rahmen der Wirtschaftpolitik*. Berlin, 1915, p. 126.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible]mais), alors Aubert ne l'imprimait pas chez lui, mais il trouvait tout de même le moyen de le faire imprimer pour son compte ailleurs. Où celà? Il ne le dit pas et c'est dommage[1]. L'idée de publier l'*Encyclopédie* à Livourne devait venir tout naturellement à Aubert; il s'agissait d'un ouvrage vers lequel il était porté par ses convictions; d'autre part, il constatait que l'édition de Lucques était une bonne affaire et que l'intérêt pour l'*Encyclopédie* n'était pas encore épuisé. Ce qui le fit songer pour la première fois à cette entreprise fut une jalousie de [illegible] contre les éditeurs de Lucques et la rancune qu'il leur [illegible]dait pour de petits différends dont il se plaignait à ses amis [illegible] patrons, les Verri. Ces messieurs de Lucques, selon Aubert, [illegible] le succès de leur entreprise, étaient devenus intraitables. Il [illegible] est dégoûté, il refuse à ses clients de leur faire venir l'*En*[illegible]. Sachant qu'un éditeur de Venise (peut-être ce [illegible] Pasquali dont les Lucquois redoutaient la concurrence) [illegible] une deuxième édition italienne, il lui promet tout son [illegible]. Pourtant, n'ayant pas beaucoup de confiance dans le [illegible] vénitien, il songe à faire lui-même concurrence à [illegible]. D'abord son dessein fut de ne publier qu'un extrait [illegible]*clopédie*, et en 1766 il avait trouvé trois associés dis[illegible] employer leurs capitaux dans cette entreprise[2]. [illegible] mois à peine s'étaient écoulés qu'Aubert, avec ses

[illegible] Ella da potersi stampare con permissione dei superiori? Se [illegible] se non, La prevengo che sarò necessitato di darla prima [illegible]tore secolare, e allora s' ei mi dirà al solito La stampi [illegible] benissimo; ma se mi dirà avverta di non incorrere in [illegible] bisognerà che il di Lei Sig. Fratello si contenti ch' io la [illegible] conto altrove, come fo in oggi d'altre cose, perchè col [illegible] da scherzare. » *Lettre du 27 octobre 1766. Archives* [illegible] Il ne faut pas prendre trop à la lettre la dernière [illegible] précédence prouve que le gouvernement n'était pas si

[illegible] interessati Lucchesi si son fatti per quest' opera tanti [illegible]mente disgustato del loro procedere, che rinunziando [illegible] conto, ho rigettato tutti quegli associati che si sono [illegible]ndo che une stampatore di Venezia va meditando una [illegible] medesima opera, Lo vado animando ad effettuarla [illegible] a 30 exemplari. Mi dispiace che la cosa non [illegible] devono mancare le forze necessarie per una si vasta [illegible] non mi vendichi giustamente col fare pregiudizio [illegible] un estratto della stessa Enciclopedia? Gia ho in [illegible]. » *Lettre du 1er décembre 1766. Archives Sor-*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

trois capitalistes (qu'il appelle ces messieurs Encyclopédistes[1]), décidait de se lancer dans la grande entreprise et de publier à Livourne l'*Encyclopédie* tout entière. Les « Encyclopédistes » qui risquaient leurs capitaux dans l'entreprise étaient trois modestes personnages : un certain Filippo Gonnella, Pier Gaetano Bicchierai, auteur de vers et de tragédies complètement oubliées, et l'abbé Michelangelo Serafini, connu comme philanthrope pour avoir fondé à Livourne une bibliothèque publique[2]. L'édition de Lucques, vieille ville aristocratique, avait été l'œuvre d'un patricien déclassé et aigri, soutenu par les capitaux d'autres patriciens que les idées des Encyclopédistes ne rebutaient pas. L'édition de Livourne, au contraire, de la ville bourgeoise et commerçante, était entièrement l'œuvre de bourgeois, soutenue par l'autorité d'un prince réformateur. Ainsi des princes réformateurs, des nobles éclairés et favorables aux réformes, des bourgeois actifs et travaillant, même inconsciemment, à l'ascension de leur classe se rencontrent parmi les promoteurs des deux éditions toscanes de l'*Encyclopédie*.

Dès la première moitié de 1767, la Société pour la publication de l'*Encyclopédie* à Livourne était constituée et, avant même de donner la moindre publicité à la chose, avait déjà trouvé des souscripteurs[3]. Mais l'entreprise n'allait pas sans difficultés d'ordres divers. Difficultés matérielles d'abord. Par exemple, les caractères nécessaires à l'impression d'une œuvre aussi volumineuse et qu'on voulait typographiquement parfaite furent commandés à l'étranger, mais ils mirent des années à arriver. Ensuite, à quelle imprimerie confier un travail si long et si important? Puisque Aubert était alors directeur de l'imprimerie Coltellini, il est à croire qu'on ait pensé d'abord à se servir de cette maison, qui, ayant publié les œuvres d'Algarotti, de Verri, de Beccaria, avait déjà, pour ainsi dire, une tradition encyclopédique. Mais, en 1770, Marco Coltellini se retira des affaires[4] et Aubert quitta sa place. Il devint alors

1. *Lettre du 1er mai 1767. Archives Sormani-Verri.* Milan.
2. Voir Franc. Pera, *Ricordi e Biografie livornesi.* Livorno, 1867, p. 25 et suiv. L'abbé Serafini est mentionné aussi dans le *Carteggio*, cité, des Verri, t. IV, p. 234.
3. *Lettre d'Aubert à P. Verri, 1er mai 1767. Archives Sormani-Verri.*
4. Chiappini, *ouvr. cité*, p. 73.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ennuis), alors Aubert ne l'imp[illegible] [illegible]primerie de l'*En*-
vait tout de même le moyen [illegible] [illegible]ui, par la suite, fut
compte ailleurs. Où cela ? Il ne [illegible] [illegible]nd-duc lui-même[1].
L'idée de publier l'*Encyc*[illegible] [illegible] composition même
naturellement à Aubert : il [illegible] [illegible]riginal tout court ou
était porté par ses conv[illegible] [illegible]xigées dans l'édition
l'édition de Lucques était [illegible] [illegible] parer les coups éven-
l'*Encyclopédie* n'était [illegible] [illegible] combien de critiques
pour la première fois [illegible] [illegible] ses idées religieuses et
métier contre les édi[illegible] [illegible]tail et ses lacunes. Fal-
gardait pour de peti[illegible] [illegible] de combler les autres?
et patrons, les Verr[illegible] [illegible] entre Aubert et P. Verri.
vu le succès de l[illegible] [illegible] de l'école milanaise que
en est dégoûté, [illegible] [illegible]essent pour avoir des con-
cyclopédie. Si[illegible] [illegible] grand intérêt à cette entre-
même Pas[illegible] [illegible] procurer des souscripteurs
songe à un[illegible] [illegible]. Les éditeurs montrent le
appui. Po[illegible] [illegible] et la plus grande soumis-
projet [illegible] [illegible] dès le début, l'entreprise
Lucques. [illegible] par l'autorité de P. Verri,
de l'*En*[illegible] [illegible] par le profond enthousiasme
posés [illegible] [illegible]urs du *Caffè*[2].
Quelq[illegible]

1. « [illegible] [illegible] 1771. *Archives Sormani-Verri.* Sur
si, [illegible] [illegible] voir Pera, *ouvr. cité*, p. 27, et Chiap-
a le[illegible] [illegible] d'Aubert à P. Verri, où sont débat-
sott[illegible] [illegible] clairement le respect des éditeurs
[illegible] [illegible] précieuse, parce qu'elle montre les
[illegible] [illegible] des éditeurs et du public auquel ils
[illegible] [illegible] l'*Encyclopédie*, mais accompagnée
[illegible] [illegible] Verri intransigeant dans son accepta-
[illegible] [illegible] s'efforçant de concilier les deux

« Livorno, 1° Maggio 1767.

[illegible] poterle dimostrare quanto vorrei le obbli-
[illegible] questi Sig. Enciclopedisti, nel veder
[illegible] a Loro prò, non solo col fornirli di
[illegible] col comunicare Loro le di Lei osserva-
[illegible] impegno col Pubblico. E perchè vogliono
[illegible] sentimenti, mi hanno dato commissione di
[illegible] loro rimostranze... Riguardo poi alle
[illegible] accordo che poche ve ne siano che meri-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... se passèrent ainsi à préparer l'entreprise. Dans ... mois de 1769 enfin, Aubert fut prêt; il publia ... manifeste pour lancer son édition et recueillir les sous-...tions.

Ce manifeste est adressé « aux amateurs des arts et des ... ». Il commence par l'éloge de l'*Encyclopédie*, qui est ... monument glorieux des progrès faits par les arts et par les ... dans ce siècle ». Il remarque ensuite que deux éditions, ... de Paris et celle de Lucques, n'ont pas encore assez répandu cet ouvrage si utile à tout le monde. Le prix très élevé s'oppose à sa diffusion. Les éditeurs de Livourne, désireux de remédier à ces inconvénients, proposent une impression « dans son original, en très beaux caractères qu'on a fait venir exprès de la Hollande », et qui coûterait seulement 36 sequins, tandis que l'édition de Lucques en coûte 46. Le rédacteur du manifeste se montre très adroit au sujet des doctrines énoncées dans l'*Encyclopédie* et condamnées par l'Église. Il se garde bien de les blâmer (ce ne serait pas dans l'esprit de cette édi-

tassero d'essere tralasciate. Ma non potendosi stampare l'opera senza l'approvazione de' superiori, sì perchè non lo permetterebbe questo governo, sì perchè così è stato pattuito con buona parte de' soscriventi, sarà necessario il lasciarvele. La corte di Roma le volle nella edizione di Lucca come un antidoto di quel veleno che si suppone di trovar nell' opera, e quegli editori furono obbligati di sottoscrivere per molti loro particolari riflessi, ma specialmente per non perdere in un punto la maggior parte de' loro associati. Noi dunque non potremmo fare altrimenti senza inciampare in un ostacolo ad ogni passo, che sarebbe di troppo ritardo per un' edizione che deve andare con ogni possibile rapidità. Saranno dunque lasciate quelle soltanto che sono manifestamente inette ed insignificanti, e per l'altre si potrà far poco più che migliorarle quanto sarà possibile. Per buona sorte la penna degli annotatori si va stancando verso la fine dell' opera (en 1767, l'édition de Lucques était encore en cours de publication). In ultimo, si conviene che molti sieno gli articoli dell' Enciclopedia che possano dirsi deboli, e molti ancora mancanti, e per questo si sono indirizzati e si indirizzano a tutti quegli che potranno o migliorare gli uni, o riempire gli altri. Hanno già trovata molta disposizione in diversi letterati l'Italia a volergli favorire, e lo stesso si augurano da quelli che hanno pregato ancora di là dai monti. Tutto ciò sarà dato loro, degno d'essere inscritto sarà messo al suo posto nella sua lingua originale e tanto peggio per chi non intenderà, giacchè sarà sempre tanto di guadagnato per gli altri. Gli articoli su i quali V. S. Ill^{ma} promette delle note con idee nuove, divengono di specialissima premura di questi editori, i quali ci contano e m'impongono frattanto di non risparmiare frasi per esprimere la loro vera riconoscenza, come altresì per ottenere da Lei qualche nota per il tomo primo... »

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... promet formellement qu'on trouvera dans cette ... de l'édition lucquoise et d'autres encore qu'on ... les hommes célèbres en Italie et à l'étranger. ... bien au programme tracé par Aubert deux ans ... dans sa lettre du 1er mai 1767 à P. Verri, où il lui ... comprendre que, personnellement, il aurait bien laissé ... notes de Lucques, mais qu'elles étaient nécessaires ... l'opinion de beaucoup de souscripteurs. Selon ... les planches, gravées par les meilleurs artistes de ... ne devaient remplir que quatre tomes; ils augmen... en faisant, jusqu'à douze. Un détail curieux; on ... publier à la fin de l'œuvre la liste des souscripteurs. ... trouvaient donc que le fait d'avoir contribué à la ... l'Encyclopédie pouvait être considéré comme un ... leurs contemporains. Dans la longue liste de ... correspondants auxquels on peut adresser les sous... trouvons des libraires hollandais, suisses, alle... mais pas de français. Évidemment, les éditeurs ... et peut-être dangereux de faire de la réclame

... après la publication du manifeste, le succès ... commença à se dessiner. Les souscripteurs s'an... tous les côtés. Le 19 avril, Pietro Verri avait déjà ... souscripteurs rien qu'à Milan[2]. Le 3 avril, ... continuellement P. Verri au courant de tout, ... les souscripteurs « pleuvaient de tous les ... que leur nombre était monté à 250[4], le 24 mai ... et le 19 juin, en lui annonçant qu'on tou-

... intégralement dans le numéro du 24 mars 1769 ... journal de Lami, qui paraissait à Florence. Le mani... « Livorno, dalla Libreria Publica, 22 Febbraio

... 340.

... ancora, che gli associati ci piovono d'ogni parte, ... ci accostiamo ai 200, senza averne peranco ... Napoli nè di Sicilia, nè d'oltra i monti. » *Lettre* ... *Verri*. Milan.

... associati... » *Lettre di 24 avril. Archives Sor-*

... di 300 e non è poco acquisto in poco più ... *Archives Sormani-Verri*. Milan.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chait au chiffre de 400, il déclarait que le succès de l'entreprise était désormais assuré[1].

Mais, avec le succès, d'autres difficultés surgirent.

Rome, qui avait interdit l'*Encyclopédie* dans toutes ses formes, et n'avait pu arrêter la publication de l'édition de Lucques, ne pouvait pas rester muette devant cette nouvelle offensive de l'esprit encyclopédique. La nouvelle qu'une deuxième édition de cet ouvrage excommunié devait paraître prochainement dans un État voisin de l'État de l'Église avait provoqué une grande irritation dans certains milieux romains. D'après Alessandro Verri, qui habitait Rome et renseignait Aubert sur ce qui s'y passait, le « Maestro del Sacro Palazzo » était entré dans une violente colère et jurait de détruire par le feu cet ouvrage si on osait le faire paraître[2].

Les éditeurs de Livourne s'étaient lancés dans l'entreprise sans s'être même exactement renseignés sur l'excommunication solennelle dont l'Église avait gratifié l'*Encyclopédie* plusieurs années auparavant[3]. Des centaines de souscripteurs aussi s'étaient engagés à l'acheter, sans se soucier le moins du monde de cette excommunication.

Les éditeurs furent d'abord un peu déconcertés par les menaces de Rome, mais leur désarroi dura peu de temps. Au bout de quelques semaines, Aubert, tout joyeux parce que le chiffre de 500 souscripteurs était dépassé, déclarait à Alessandro Verri qu'il ne craignait pas les flammes de Rome, puisqu'il habitait tout près de l'eau[4]. Et Pietro, de son côté, explique à Alessandro, qui s'étonnait qu'Aubert fût en si peu de temps passé de la crainte à une si parfaite assurance, que quelque chose de nouveau est effectivement arrivé et qu'Aubert pourra

1. « Ci avviciniamo presentemente ai 400 associati, onde sempre più si può dire assicurata la nostra intrapresa. » *Lettre du 19 juin 1769. Archives Sormani-Verri.* Milan.

2. *Carteggio*, cité, t. II, p. 372. Le Maestro del Sacro Palazzo était à ce moment-là le Père Ricchini; c'est Aubert qui nous l'apprend dans une lettre du 24 juillet 1769. C'est de lui que dépendait la concession de l'*imprimatur*.

3. Ce n'est, en effet, que dans le mois de juin 1769 qu'Aubert se renseigne auprès d'A. Verri sur cette excommunication : « Il di Lei Signor Fratello, a cui ricorsi per sapere se l'Enciclopedia era proibita, ci ha dato delle prove che non solo era proibita severamente, ma che avrebbero fatto di tutto per ispaventarci. » *Lettre du 11 juillet 1769. Archives Sormani-Verri.* Milan.

4. *Carteggio*, cité, t. II, p. 372.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

… toute securité parce qu'il sera bien pro-

… nouveau et mystérieux qui avait provoqué … La clef de ce mystère repose dans un … concernant l'affaire de l'*Encyclopédie*, … Archives d'État de Florence parmi les … du grand-duc Pierre-Léopold[2]. Ce dos… connu. C'est un exemple lumineux de l'esprit … et de ses ministres et en même temps de … et rapide dont Pierre-Léopold, le prince … personnellement toutes les affaires.

… de Livourne, impressionnés par les menaces que … palais avait proférées contre eux, avaient … gouvernement du grand-duc pour savoir … serait jugée par l'autorité.

… Bicchierai, un des trois éditeurs, qui, … charge d'écrire une longue épître à Simi… du gouvernement. Il commence par … respect des éditeurs pour les « deux pou… avoir l'approbation complète : le pou… ecclésiastique. L'édition de Paris a été … mais celle de Lucques continue à se … et (dit le sieur Bicchierai) l'archevêque … Il est vrai, ajoute-t-il, que cette édi… contre « le poison qui a été trouvé dans … Il semble donc au bon Bicchierai que si l'on … de Lucques, comme on l'a promis dans le … devrait se limiter à examiner les additions … Mais au lieu de cela il paraît qu'à Rome … pour l'édition projetée, et les éditeurs vou… être à l'abri de tout danger ». Ils s'adressent donc … pour savoir comment se conduire en cette … affirme toujours Bicchierai) à omettre des articles … corriger, à refaire. Il est très curieux que Bicchierai, … que l'autorité à laquelle il s'adresse doit être forte… contre l'*Encyclopédie*, admette qu'il y a dans … des parties « dangereuses » et se montre prêt à

… cité, t. III, p. 15.
… *di Stato di Firenze, Reggenza, filza* 623.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

faire tout le nécessaire pour rendre inoffensive la nouvelle édition. La réponse fut fort inattendue. Le 19 juillet, le secrétaire Siminetti informe Bicchierai qu'après avoir causé avec le comte de Rosenberg (le premier ministre) il peut assurer les éditeurs « qu'aucune difficulté ne sera faite même s'ils voulaient réimprimer le *Dictionnaire* (l'*Encyclopédie*) tel qu'il fut imprimé la première fois à Paris, ce qui donnerait plus de valeur (« un maggior credito ») à cette édition nouvelle et donnerait aux éditeurs un plus gros profit » que celui qu'ils peuvent espérer en prenant comme texte l'édition de Lucques[1]. D'après une note ajoutée au dossier par le secrétaire, nous voyons que la requête de Bicchierai fut présentée au grand-duc lui-même, qui chargea personnellement le secrétaire Siminetti de répondre aux éditeurs dans les termes que nous venons de faire connaître[2].

L'opinion de Pierre-Léopold est très claire et elle est exprimée par son secrétaire d'une façon fort nette. Il croit que l'*Encyclopédie* ne peut avoir de valeur que si elle est publiée telle quelle, sans mutilations et sans qu'on tâche d'en amoindrir, d'en limiter la pensée par des notes et des corrections. Il est même d'avis que l'affaire sera meilleure, c'est-à-dire que l'ouvrage sera plus recherché par le public si on le lui présente pur de tout alliage.

1. La lettre, conservée dans le dossier, est sous forme de brouillon. En voici le texte :

« Al Signor Pietro Gaetano Bicchierai, li 19 Luglio 1769.

« Dopo aver parlato con S. E. il Sig. Conte di Rosenberg prima della sua partenza per Vienna sulla ristampa che si vuole costi eseguire del Dizionario Enciclopedico, e della sicurezza desiderata dagli Editori di non incontrare ostacoli per la parte del Governo, mi vedo in grado di accertare i medesimi che non sarà fatta loro veruna difficoltà quando ancora volessero ristampare il detto Dizionario quale fu impresso la prima volta in Parigi, lo che darebbe un maggior credito a questa nuova Edizione e porterebbe loro sicuramente un maggior profitto di quello che possino sperare perseverando nella risoluzione che Ella mi accenna aver essi presa di valersi per originale dell' Edizione di Lucca. Tanto posso significarle in replica della Stim^ma Sua de' 28 cad. to ecc. » *R. Archivio di Stato di Firenze*, *Reggenza*, *filza 623*.

2. Dans le dossier cité se trouve une fiche avec la note suivante : « Il contenuto dell' ingiunta (?) lettera fu participato li 5 Luglio à S. E. il Conte di Rosenberg che disse non vi sarebbe stata difficoltà qual ora si volesse anco ristampare la prima edizione fatta a Parigi. Fu ancora partecipato a S. A. R. li 18 detto che commise al Segretario Siminetti di replicare al Sig. Bicchierai che non si sarebbero posti ostacoli all' esecuzione di questa ristampa, quale potevano volendo a dirittura intraprendere. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cette attitude du grand-duc Pierre-Léopold à l'égard de l'*Encyclopédie* ne saurait étonner. Lorsqu'on connaît la grandeur de son œuvre de prince réformateur, lorsqu'on constate le caractère moderne de son code, on comprend qu'il devait considérer d'un œil sympathique l'ouvrage qui proclamait l'utilité d'un grand nombre de réformes analogues à celles qu'il était en train d'appliquer dans ses États. Par les soins qu'il accorda à l'agriculture, par la réforme agraire, par la liberté du commerce des blés ne se démontrait-il pas, en effet, élève de l'école des physiocrates, qui était l'école prônée par les Encyclopédistes? N'est-ce pas sous son gouvernement éclairé que le commerce fut favorisé par tous les moyens, ce commerce célébré par les « philosophes » comme destiné à moderniser les nations? N'est-ce pas dans ses États qu'il fut possible à Beccaria de publier le fameux volume qui devait provoquer la réforme de la législation criminelle, une des réformes demandées par Voltaire et par l'*Encyclopédie?* N'est-ce pas lui qui a diminué les privilèges et les abus des moines dans leurs couvents, qui a aboli les prisons des couvents et le tribunal du Saint-Office? N'est-ce pas lui qui a aboli aussi le privilège des fidéicommis? N'est-ce pas lui enfin qui a voulu, selon l'expression de Vergennes, « faire l'essai de presque tout ce qui a passé depuis vingt-cinq ans par la tête des écrivains sur la législation, l'agriculture et le commerce[1] »? Ce prince mérite encore un titre de gloire aux yeux des « philosophes ». En donnant tout l'appui de son autorité à la publication d'un livre interdit par l'Église, il va s'affirmer publiquement partisan de cette tolérance en matière de presse que déjà il pratiquait effectivement dans ses États. Cet empressement à favoriser la réimpression de l'*Encyclopédie* pourrait bien révéler chez Pierre-Léopold le dessein d'« éclairer » ses sujets qui se montraient souvent moins philosophes que leur souverain et murmuraient quelquefois contre ses réformes[2]; la réponse du bonhomme Bicchierai à la lettre de Siminetti en est une preuve.

En recevant la lettre de Siminetti, où en quelques mots et sans phrases la décision du grand-duc était nettement énoncée,

1. Buchi, *ouvr. cité*, p. 125.

2. Voir A. Zobi, *Storia civile della Toscana dal 1737 al 1848*. Firenze, Molini, 1850-1852, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bicchierai tombe des nues. Comment? C'est donc l'autorité supérieure elle-même, toujours si difficile et chatouilleuse, qui le pousse à publier l'*Encyclopédie* sans aucun de ces ménagements, sans aucune de ces précautions que les éditeurs avaient décidé de prendre? Cela n'est pas possible. Il a dû mal comprendre, il faut avoir de nouveaux éclaircissements. Et le bon Bicchierai de reprendre la plume et d'écrire une longue épître entortillée où il n'en finit plus d'exposer ses doutes, sa crainte, sa peur de l'autorité papale. Il commence par remercier de la permission obtenue; mais il voudrait bien savoir si cette permission est une simple connivence, c'est-à-dire la simple assurance que le gouvernement fermera un œil, ou bien si l'on aura vraiment une approbation formelle de l'ouvrage. Et cette approbation subsistera-t-elle, même en cas d'opposition de la part de Rome? Il craint qu'une dispute ne puisse naître au sujet de cette publication, il craint qu'on ne l'oblige à suspendre, il craint que les souscripteurs dans ce cas ne lui échappent. Bicchierai n'est pas un héros : il veut bien publier l'*Encyclopédie*, mais il ne veut courir aucun risque. Il est donc disposé (lui et ses deux associés) à publier les notes de Lucques et même à en ajouter d'autres, de sorte « que la lecture de ce livre ne puisse en aucune manière être dangereuse ». Mais « cette précaution pourrait ne pas être suffisante », et il s'adresse à l'autorité supérieure pour savoir comment il pourra être sûr de son affaire. Il a imaginé de rédiger un mémoire et de le faire présenter au Saint-Office, afin d'obtenir de lui-même la permission de publier l'*Encyclopédie*. Heureusement qu'avant de donner suite à ce beau projet, il désira connaître l'opinion du gouvernement[1].

Il est évident que Bicchierai était un de ceux qui ne savaient pas voir tout ce qu'il y avait d'antireligieux dans l'*Encyclopédie*. Il n'avait pas compris non plus le sens véritable de la réponse du grand-duc. Aubert, au contraire, l'avait immédiatement saisi. Pendant que Bicchierai perd du temps à demander des explications au gouvernement, Aubert, triomphant, informe P. Verri que le souverain lui-même leur a fait communiquer la permission de publier l'*Encyclopédie* en l'engageant

1. Cette longue lettre, datée de Livourne, le 24 juillet 1769, est comprise dans le dossier cité, *Reggenza 623, aux Archives d'État de Florence.*

à s'en tenir au texte original de Paris[1]. Il demande le secret sur ce sujet, mais Pierto Verri, tout joyeux, ne peut s'empêcher de communiquer la nouvelle à son frère. On a conseillé, dit-il, à Aubert de publier l'ouvrage sans les « bêtises des Lucquois », *le sciocchezze dei Lucchesi*[2].

Bicchierai fut bien obligé d'ouvrir les yeux en recevant la réponse de Siminetti, et, s'il avait été étonné en recevant la première lettre, son étonnement dut considérablement s'accroître. La seconde lettre de Siminetti est vraiment précieuse, parce qu'elle nous découvre d'une façon nette l'opinion d'un haut fonctionnaire du grand-duc de Toscane au sujet de la question des livres interdits par l'Église. Siminetti a été ennuyé par la longue lettre et les raisons entortillées de Bicchierai. Il lui répond sèchement, en le secouant et en développant tout entière sa pensée. Il lui exprime donc la surprise qu'il a éprouvée en recevant une nouvelle demande d'éclaircissements. Dans toute cette tirade, il ne voit qu'une espèce de « panique » (c'est son propre mot) qui a envahi messieurs les éditeurs. Puisqu'il les a assurés qu'ils ne rencontreront aucune difficulté, cela veut dire que le gouvernement saura bien les protéger même en cas d'opposition de la part de Rome. Et puis, ajoute-t-il ironiquement, pourquoi cette peur au sujet d'une possible prohibition de la part de la congrégation de l'Index? Ne voit-on pas tous les jours que les livres qu'on vend davantage sont justement les livres interdits par l'Église. Ils devraient donc souhaiter une pareille prohibition plutôt que de la craindre! Et puis ne peuvent-ils avoir recours au subterfuge ordinaire, publier sous une fausse date? Dans tous les cas, qu'ils se gardent bien de présenter n'importe quel mémoire au Saint-Père. « Le seul pouvoir », ce sont ses propres mots, « le seul pouvoir dont uniquement dépend la permission ou la prohibition des livres en Toscane est le pouvoir du grand-duc[3] ».

1. « Le do parte che dietro alle ferine minacce del padre Ricchini (le maître du Saint-Palais) contro la nostra Enciclopedia siamo ricorsi alla nostra corte di Firenze per averne l'approvazione, e non incontrare imbarazzi, e ci è stato fatto rispondere per parte del Sovrano che si stampi pure, e meglio se la faremo giusta l'originale di Parigi. Ciò però Le sia detto in confidenza. » Lettre du 24 juillet 1769. *Archives Sormani-Verri*. Milan.

2. Carteggio, cité, t. III, p. 15.

3. La lettre de Siminetti est si originale tant par les idées énoncées que

Le précieux dossier prend fin sur cette admonestation. Nous y trouvons une preuve claire et simple de la modernité des vues de Pierre-Léopold, spécialement en matière de presse. Le grand-duc soutint réellement cette édition de tout le poids de son autorité et y contribua matériellement de diverses manières. Il en accepta d'abord la dédicace, montrant ainsi publiquement qu'il voulait être compté parmi les protecteurs de l'*Encyclopédie*. Il donna ensuite le local nécessaire pour y installer les machines et ses armoiries surmontèrent la porte de l' « imprimerie de l'*Encyclopédie*[1] ». Enfin, lorsque l'ouvrage avait déjà commencé à paraître, il fit un prêt de plusieurs dizaines de milliers de livres aux éditeurs pour les encourager et pour sou-

par sa forme cinglante et ironique qu'elle mérite d'être connue intégralement. Elle est, comme la précédente, sous la forme de brouillon dans le dossier cité, *Reggenza 623, aux Archives d'État de Florence* :

« Al Sig. Pietro Bicchierai, li 12 Agosto 1769.

« Replicando alla lettera di V. S. Ill^{ma} de' 28 caduto devo confessare esser rimasto non poco sorpreso per la nuova richiesta di maggiori schiarimenti e lumi che mi vien fatto per suo mezzo da codesti Editori del Dizionario Enciclopedico intorno all' annuenza che presterà il Governo alla consaputa ristampa del medesimo. Nei loro dubbi ed apprensioni non vedo che un timor panico giacchè dopo essere stati nell' antecedente mia assicurati che non gli verranno fatte difficoltà per la pubblicazione di quest' opera, quando ancora volessero valersi per originale della prima edizione di Parigi, sembrami questa una sicurezza bastante per fargli sperare ancora *dallo stesso Governo tutta l'assistenza e protezione contro qualunque querela ecclesiastica*. Ma prescindendo da questo reflesso a me sembra che l'immaginata Guerra della Corte di Roma, o più tosto della Congregazione dell' Indice, in luogo di disaminargli dell' Impresa, dovrebbe più tosto incoraggairli ad eseguirla, giacchè *a tutti è noto che l'opere e libri proibiti sono i più ricercati e quelli che si vendono con maggior profitto*. Si aggiunge che in qualunque peggiore ipotesi che l'immaginata persecuzione ecclesiastica prendesse corpo, avranno sempre pronto il ripiego di variare la data di Livorno in quella di Parigi, Lucca, o Yverdon, luoghi nei quali si ha notizie che si voglino intrapendere altre tre ristampe di detto Dizionario. Questo compenso comme Ella vede li metterà sicuramente al coperto da qualunque inquietudine e pregiudizio, senza azzardare (?) che avanzando l'ideata supplica per ottenere una libertà che certamente non gli verrà accordata, un passo di questa sorte li faccia un demerito presso il Real Sovrano dalla suprema potestà del quale unicamente dipende di permettere o proibire la Pubblicazione dell'opere che s'imprimono in Toscana. E col solito... »

1. « Mi pare d'averle detto che ebbimo il Rescritto di S. A. R. nostro Sovrano, per il quale accetta la dedica, ci accorda le Sua Real Protezione e ci concede gratis un vasto luogo per erigervi la stamperia, la quale va mettendosi in ordine. » *Lettre d'Aubert à P. Verri, 11 octobre 1769. Archives Sormani-Verri*. Milan. Voir aussi Pera, *ouvr. cité*, p. 25 et suiv., et Chiappini, *ouvr. cité*, p. 109 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tenir leur entreprise[1]. Il est probable même qu'il a honoré l'imprimerie d'une de ses visites, à en juger d'après quelques mots de P. Verri[2]. Si cette visite a vraiment eu lieu, le spectacle d'un souverain qui, en plein XVIIIe siècle, sans le moindre faste, descend dans une imprimerie construite exprès par lui pour publier l'œuvre de Diderot et de d'Alembert, caractérise bien toute une époque et aurait pu faire changer d'opinion Voltaire, qui réputait impossible à un homme libre de séjourner en Italie[3].

La protection du grand-duc servit aussi à détourner de l'*Encyclopédie* ces menaces de la cour papale qui avaient tant effrayé le craintif Bicchierai. Le danger était réel, puisque Alessandro Verri, habitant Rome et toujours si bien informé, y fait lui-même allusion[4]. Mais le grand-duc chargea son ministre à Rome de le tenir au courant des cabales qu'on aurait pu monter contre l'œuvre qu'il protégeait[5] et donna ouvertement son appui à la cause des éditeurs de Livourne[6]. La protection de Pierre-Léopold (auquel le pape Ganganelli, celui-là même qui décida la suppression des Jésuites, devait peut-être en partie sa nomination[7]) fut si puissante que les menaces du Père Ricchini s'évanouirent complètement. Non seulement aucune mesure ne fut prise contre l'édition de Livourne, mais Alessandro Verri eut la surprise de voir l'*Encyclopédie* faire son entrée dans Rome avec autorisation pontificale[8].

1. « Ora (il Grand Duca) ha voluto spontanemente che riceviamo un imprestito gratuito di 28 mila lire fiorentine per 4 anni per animarci maggiormente alla sollecitudine e maggiormente consolidare l'impresa contre le ciarle degli invidiosi. » *Lettre d'Aubert à P. Verri, 15 août 1771. Archives Sormani-Verri.* Milan.

2. *Carteggio*, cité, t. IV, p. 149.

3. Voltaire, *Œuvres*, Garnier, t. XL, p. 291.

4. *Carteggio*, t. III, p. 118 et 132 : « La sua (d'Aubert) Enciclopedia sarà sicuramente proibita nei termini più forti. »

5. *Carteggio*, cité, t. IV, p. 105 : « Aubert è contentissimo della protezione del Granduca, il quale ha scritto qui al suo ministro di avvisarlo della minima procedura o proibizione che si macchinasse. »

6. « Ho il piacere di dirle che S. A. R. ... dopo d'essersi fatto causa sua la causa nostra contro Roma per il libero passo dei tomi... » *Lettre d'Aubert à P. Verri, 15 août 1771. Archives Sormani-Verri.* Milan.

7. Voir, à ce sujet, Zobi, *Storia civile della Toscana*. Firenze, 1850, t. II, p. 68.

8. C'est toujours Verri qui l'annonce à son frère le 27 février 1771 : « ... Ti denunzio che essa (l'Enciclopedie) è stata introdotta in Roma con licenza del

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Solidement soutenu par le gouvernement du grand-duc, Aubert, pendant l'année 1769 et les premiers mois de 1770, travaille joyeusement à installer son imprimerie et à chercher des souscripteurs. Il était aidé par les deux Verri, qui faisaient de leur côté tout ce qu'ils pouvaient pour le succès économique de l'œuvre entreprise. Alessandro, à Rome, ne peut naturellement trouver un grand nombre d'abonnés; mais, à Milan, en novembre 1769, Pietro en avait déjà réuni une trentaine. Tous n'étaient peut-être pas aussi éclairés et philosophes que l'étaient les deux frères, qui, entre eux, déclaraient travailler « per la vigna del Signore[1] », mais l'argent ainsi recueilli consolidait pourtant l'entreprise philosophique. Aubert ne se limite pas à l'Italie, il veut conquérir l'étranger. Avant même de paraître, il a déjà une vingtaine d'abonnés en France et se recommande à Pietro Verri pour qu'il lui en procure à Vienne, où le comte milanais a de fort nombreuses et puissantes relations[2]. Le succès de librairie commence ainsi à se dessiner : avant la publication du premier volume, on arrive déjà à 600 souscripteurs.

Enfin, quand les caractères furent arrivés de Londres[3], on put initier l'impression. Aubert peut, le 22 octobre 1770, annoncer que le premier volume est prêt pour l'expédition, et, dans le courant du mois de décembre, la distribution est faite. Pietro se déclare satisfait de l'édition, qu'il trouve « très belle et très bon marché[4] »; et Alessandro s'amuse à l'introduire dans Rome, cachée dans le carrosse d'un cardinal[5]! Il n'espérait pas alors l'autorisation pontificale qui devait un peu plus tard le surprendre.

Le premier volume décida du succès de l'œuvre. En quelques mois, le nombre des souscripteurs fut doublé et atteignit le

Papa, e si spaccia pubblicamente ai signori associati. Che ti paiono queste bagatelle? Il Granduca è impegnato; essendo dedicata a lui l'ha protetta con ardore. » *Carteggio*, t. IV, p. 150.

1. « Io mi sono associato, e gli ho procurato una mezza dozzina di altri associati. Tu hai raccolto più abbondantemente per la vigna del Signore, e so che glie ne hai dato più di trenta. » *Carteggio*, cité, t. II, p. 148.

2. *Lettre d'Aubert à P. Verri, 22 juillet 1770. Archives Sormani-Verri.* Milan.

3. *Lettre d'Aubert à P. Verri, 23 avril 1770. Archives Sormani-Verri.* Milan.

4. *Carteggio*, t. IV, p. 96.

5. *Ibid.*, p. 105.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chiffre de 1,200[1]. Ce chiffre, pour un ouvrage qui n'était pas certainement à la portée de toutes les bourses, était fort important alors, il le serait même aujourd'hui.

Malheureusement pour notre curiosité, les éditeurs ne réalisèrent point leur projet de publier la liste des abonnés[2]. Mais la carte de l'esprit philosophique est tracée en partie par A. Verri dans une de ses lettres à son frère[3]. Lorsque vers la fin de 1769 d'Alembert annonça son intention de faire un voyage en Italie (ce qui resta un simple projet), Alessandro, qui l'avait connu à Paris et qui souhaitait ardemment sa venue, se plaisait à imaginer l'impression que lui feraient les différentes villes au point de vue de la culture et de la philosophie. A Turin, dit Alessandro, d'Alembert sera certainement regardé comme un dangereux libertin. Mais à Milan il se trouvera bien, parce que dans cette ville il y a un certain nombre de personnes « qui ont de l'enthousiasme pour lui ». En Toscane aussi le mérite est généralement estimé (*le mérite* tout court pour les Verri est toujours synonyme de sympathie envers les philosophes français). A Rome notre Verri ne connaît que trois ou quatre personnes qui pourront juger d'Alembert selon ses mérites. Rome, du reste, « n'est pas le pays de l'*Encyclopédie* et moins encore celui des *élémentts de philosophie*. Nous ne voulons pas de ces drogues parce qu'elles nous enlèvent des clients ». Et cependant même à Rome, en pleine période de menaces antiphilosophiques, il lui avait été possible de placer huit exemplaires de l'*Encyclopédie* de Livourne.

Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut donc dans les derniers mois de 1769, quoiqu'il porte la date de 1770[4].

Cette « troisième édition » (la première est celle de Paris, la seconde celle de Lucques) est naturellement dédiée à son grand

1. « ... Abbiamo oramai 1200 associati... » *Lettre d'Aubert à P. Verri, 29 mars 1771. Archives Sormani-Verri*. Milan.

2. Par une note qui se trouve aux Archives d'État de Parme (Carteggio Du Tillot, c. 121) et que je dois à l'amabilité de M. Bedarida, agrégé d'italien, lecteur d'italien à l'Université de Bologne, nous savons qu'à Parme même les souscripteurs étaient vingt-sept.

3. *Carteggio*, t. III, p. 135.

4. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, mis en ordre et publié par M. Diderot, de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Prusse; et quant à la partie mathématique par M. d'Alembert, de l'Académie royale des sciences de Paris, de celle de Prusse et de la*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

protecteur, le grand-duc de Toscane. Les éditeurs, dans leur dédicace, appellent l'*Encyclopédie* « un corps de lumières ». Ils voyaient dans leur publication (ce sont toujours les mots des éditeurs) « l'ouvrage le plus capable d'étendre les connoissances des hommes pour l'avantage de l'humanité ». Dans une grande planche allégorique, on peut admirer plusieurs figures, parmi lesquelles la Justice et le Commerce, qui offrent l'*Encyclopédie* à Pierre-Léopold. L'édition est en trente-trois volumes in-folio, dix-sept de texte, onze de planches, plus cinq volumes de suppléments, dont quatre de texte et un de planches. C'est un ouvrage qui a été fort soigné comme qualité du papier, choix des caractères et précision du texte. Les planches, qui ont été exécutées par d'excellents dessinateurs et graveurs, ne sont nullement inférieures à celles de l'édition de Paris.

Les éditeurs, jugeant que l'*Encyclopédie* était un ouvrage « de connaissances utiles », étaient d'avis qu'il fallait, dans les éditions successives, tenir compte des progrès des sciences et des arts. Ils eurent, en quelque sorte, le dessein ambitieux de perfectionner le texte de Paris et, en même temps, celui d'apaiser les scrupules des « bien pensants » en ajoutant les notes lucquoises. Nous avons déjà vu que le grand-duc aurait préféré qu'on reproduisît tel quel le texte parisien, mais que les éditeurs s'y étaient montrés contraires, craignant de perdre beaucoup d'abonnés. La correspondance d'Aubert à P. Verri témoigne de ce double courant d'opinion. Pietro Verri, comme le grand-duc, est d'avis qu'on ne doit toucher en rien à l'œuvre de Diderot et de d'Alembert, et l'infatigable Aubert doit faire des efforts de dialectique et de diplomatie pour apaiser l'intransigeance du philosophe milanais et l'accorder avec la prudence des trois commanditaires livournais. Le résultat fut qu'une partie seulement des notes de l'édition de Lucques fut omise. La plupart (selon la promesse des éditeurs) furent maintenues, les unes intactes, les autres modifiées. D'autres notes encore furent ajoutées, toujours afin de ne pas laisser passer des opinions hétérodoxes en matière de religion, sans faire au moins

Société royale de Londres. Troisième édition enrichie de plusieurs notes. Dédiée à Son Altesse Royale Monseigneur l'archiduc Pierre-Léopold, prince royal de Hongrie et de Bohême, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, etc. A Livourne, dans l'imprimerie de la Société, M DCC LXX; avec approbation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

semblant de les réfuter. Quelques additions ont été faites soit en bas de la page lorsque l'article ajouté était court, soit à la fin de chaque volume lorsque l'article était d'une certaine longueur. Ces additions sont peu nombreuses et peu importantes. Elles concernent des articles d'histoire et géographie de l'Italie (Palerme, Gorice, etc.) ou bien des articles de science qui manquaient dans l'édition de Paris, comme, par exemple, *couleurs végétales* et *ligament élastique*[1].

IV.

Les éditions de Lucques et de Livourne, avec l'imposante série de leurs volumes, remplirent pendant plusieurs années les chroniques des journaux littéraires de l'époque. Naturellement, l'*Encyclopédie* fut jugée avec plus ou moins de bienveillance, selon les vues, les opinions, les tendances des rédacteurs de ces journaux.

Les journaux nettement favorables aux idées des « philosophes » n'étaient pas encore très nombreux ni très importants. *Il Caffè*, le plus important de tous, l'organe des Verri et de l'école milanaise, n'avait duré que deux ans, de 1764 à 1766;

1. Dans plusieurs passages des lettres inédites d'Aubert à P. Verri que nous avons pu voir dans les *Archives Sormani-Verri*, on fait allusion à des articles originaux promis à Aubert par Pietro Verri. Nous sommes d'avis qu'ils ont dû rester à l'état de simple projet. L'examen attentif des notes et des additions n'autorise guère à affirmer que P. Verri y ait collaboré. Et, d'autre part, il nous semble que la collaboration de Verri aurait dû être annoncée par les journaux favorables à l'*Encyclopédie*, ce qui ne s'est pas produit. Cesare Cantù, dans son livre sur *Beccaria e il diritto penale* (Firenze, 1862, p. 151), affirme que Beccaria avait aussi envoyé aux éditeurs de l'*Encyclopédie* de Livourne un article sur le style. Mais l'article style, dans l'édition de Livourne, est identique à celui de Paris et porte la signature D. J., c'est-à-dire chevalier de Jeaucourt. Cantù (qui ne cite presque jamais ses sources) a-t-il été trompé par les pourparlers qui eurent lieu en décembre 1769 entre Beccaria et Aubert pour la publication du livre *Ricerche intorno alla natura dello stile*, pourparlers qui, du reste, n'aboutirent pas (voir, à ce propos, Beccaria, *Scritti e lettere inediti raccolti e illustrati da E. Landry*. Milano, Hoepli, 1901, p. 78)?

Les éditeurs livournais s'étaient adressés à plusieurs personnages pour les avoir comme collaborateurs. L'abbé Serafini, par exemple (un des trois éditeurs), avait adressé une longue épître à Giovanni Lami pour en obtenir des articles originaux (cette lettre est publiée par Francesco Pera, dans *Curiosità livornesi inedite e rare*. Livorno, 1888, p. 307). Désirait-il vraiment la collaboration de Lami ou, flairant en lui l'adversaire de l'*Encyclopédie*, désirait-il amadouer le redoutable rédacteur des *Novelle Letterarie*?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

il publiait d'ailleurs des articles originaux plutôt que des comptes-rendus[1]. Le *Giornale della Generale Letteratura d'Europa*, imprimé à Venise par Francesco Grisellini, un admirateur enthousiaste des Encyclopédistes, n'avait pas duré longtemps non plus. L'*Estratto della Letteratura europea*, inspiré pendant quelque temps par les Verri[2], eut également une courte vie.

Un journal qui fut très actif pendant cette période, l'*Europa Letteraria*, était nettement du parti des « philosophes ». Il paraissait à Venise entre 1768 et 1773 et était rédigé par Domenico Caminer et par sa fille Elisabetta Caminer Turra, femme de lettres, amie des beaux esprits, auteur et traducteur de drames bourgeois[3]. L'*Europa Letteraria*, tout en prenant des précautions oratoires dès qu'il s'agissait de questions religieuses, ne perdait pas une seule occasion de porter aux nues tous les auteurs français du parti des philosophes. Il n'est pas étonnant que les volumes de l'*Encyclopédie*, tant ceux de l'édition de Lucques que ceux de Livourne, y aient été annoncés et présentés dans les termes les plus élogieux.

Pour l'*Europa Letteraria*[4], l'*Encyclopédie* est naturellement l'œuvre qui comprend « toutes les connaissances humaines »; elle a coûté vingt-cinq ans de travail à quarante hommes de lettres, dont quelques-uns sublimes; elle est le « plus beau monument érigé à la gloire des lettres ». Les rédacteurs de ce journal ne cessent dans quelque occasion que ce soit de prendre la défense des Encyclopédistes et d'attaquer leurs ennemis. Aussi, en rendant compte d'un opuscule contre les Jésuites[5], ils sont vraiment satisfaits d'annoncer que l'auteur de cet opuscule « justifie de la manière la plus victorieuse l'*Encyclopédie* et les Encyclopédistes des calomnies et des attaques qu'ils ont dû supporter ». Ailleurs[6], toujours à propos de l'*Encyclopédie*, ils affirment que « la malice a essayé toutes les voies pour

1. Voir Ferrari, *Del Caffè, periodico milanese del sec. XVIII*. Pisa, 1904.
2. Voir Verri, *Lettere e Scritti inediti*, cité, I, 360.
3. Voir Malamani, *Una giornalista veneziana del sec. XVIII* (*Nuovo Archivio Veneto*, II, 2). — Masi, *La vita i tempi gli amici di Francesco Albergati*. Bologna, Zanichelli, 1868, cap. IV.
4. *Europa Letteraria*, 1769, p. 42.
5. *Ibid.*, 1768, p. 42.
6. *Ibid.*, 1771, p. 25.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] d'une entreprise si vaste les hommes savants qui [illegible] », mais leur « zèle triomphe et leur permet [illegible] monument unique immortel ».

Une [illegible] un peu différente sur l'*Encyclopédie* est énoncée par les *Novelle Letterarie* de Florence, publiées par le docteur Giovanni Lami, déjà mentionné plus haut. Giovanni Lami fut un des journalistes les plus actifs et les plus sérieux du [illegible] siècle : pendant une trentaine d'années, il rédigea les *Novelle Letterarie*, journal très estimé, souvent cité et très [illegible]. Pendant trente ans, il se servit de cette feuille comme d'une tribune et exerça une certaine influence sur l'opinion moyenne de son temps. Il possédait une culture solide qui lui permettait de parler avec compétence de nombreux arguments, un esprit assez large, un jugement personnel. Tout jeune, il s'était distingué à l'Université de Pise comme adversaire des Jésuites et de la scolastique. Il [illegible] aussi avec les francs-maçons et les défendit à plusieurs reprises[1]. Avec l'âge, il mit beaucoup d'eau dans son vin ; [illegible] et à mesure que les idées nouvelles des philosophes français se répandaient en Italie, il devint de plus en plus [illegible] et modéré dans ses opinions. Voyant l'Église attaquée par les doctrines des Encyclopédistes, Lami, esprit clairvoyant, [illegible] catholique (de ces catholiques vaguement sympathiques avec la doctrine et la morale jansénistes), se rangea [illegible] parmi les adversaires des philosophes. En effet, dans son journal, il ne marchande ni l'espace ni les louanges aux ouvrages hostiles aux philosophes. Il ne refuse pas de publier, par exemple, la lettre d'un lecteur qui s'écrie : « J'aurais [illegible] l'*Émile*, le *Contrat social*, la *Lettre de la montagne*, [illegible] la *Pucelle d'Orléans*, le *Candide*, le *Dictionnaire philosophique*, etc., et je les aurais brûlés avec leurs auteurs[2]. »

Cette guerre [illegible] aux philosophes français excitait la colère des [illegible] Aubert, ce qui prouve que l'opinion de Lami [illegible] Aubert, dans le [illegible]

1. Voir par exemple [illegible] Octobre 1754. Sur Lami, voir [illegible] 1788. — Maugain, *ouvr. cité*, [illegible] *ouvr. cité*, p. 33, 34. — [illegible] de l'État de Florence, est en p. [illegible] M. le docteur [illegible] train de préparer une [illegible]

2. *Novelle Letterarie*, [illegible]

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

secret de ses lettres à P. Verri, se répand en injures contre Lami. « Je vois, écrit-il, que depuis longtemps Lami est occupé à ternir la renommée de Voltaire et de Rousseau. » Il prétend que le vin lui embrume le cerveau, il pense qu'il tourne à la dévotion par intérêt, mais qu'en réalité « il croit moins qu'un huguenot ». Pour Aubert, enfin, Lami est un véritable Tartuffe méchant et dangereux[1]. Pietro Verri avait à peu près la même opinion. Lorsque Lami mourut, il s'écrie, en guise d'oraison funèbre, « un chien de moins à aboyer contre le mérite[2] ». Cependant, Lami ne fut pas pour l'*Encyclopédie* aussi terrible qu'il avait été pour les œuvres de Voltaire et de Rousseau. Il fut presque favorable aux débuts de la première édition, celle de Lucques. Il écrivit que ce dictionnaire est « le mieux conçu et exécuté » et « très utile à toute sorte de personnes[3] ». Il est vrai qu'on était alors en 1758, c'est-à-dire avant la condamnation de l'*Encyclopédie*. Quand celle-ci fut prononcée, il ne cessa pas d'annoncer les volumes au fur et à mesure qu'ils paraissaient, mais il eut toujours soin d'ajouter quelques phrases pour marquer la différence d'opinion qui existait entre l'*Encyclopédie* et lui en matière de religion. Aussi, les notes des Lucquois (qui, pour Verri, étaient « les bêtises des Lucquois ») pour l'onctueux Lami sont « une pieuse entreprise » d'illustres hommes de lettres « qui cherchent à recouvrir par l'or de leurs sages remarques le plomb impur des passages répréhensibles[4] ». Il est d'avis que, grâce à ces notes, on a supprimé les « justes raisons » de la condamnation d'un ouvrage qui d'ailleurs est « très utile et commode ». Mais au fur et à mesure que le temps passe et que la marche des idées nouvelles devient plus inquiétante, Lami augmente en sévérité vers l'*Encyclopédie*. En 1760, en annonçant le cinquième volume de Lucques, il dit que « ce dictionnaire est devenu fameux par les critiques qui, avec raison, lui ont été faites[5] », et il saute sur

1. *Lettre du 26 janvier 1767. Archives Sormani-Verri.* Milan. Il ajoute aussi qu'il voudrait bien publier chez l'éditeur de l'*Encyclopédie* un livre ainsi intitulé : « Vita del Dott. Gio. Lami, ossia il vero modello dell' Impostura, dell' Ipocrisia, e del Cattiv' uomo. »

2. *Carteggio*, cité, t. III, p. 182.

3. *Novelle Letterarie*, 1758, p. 720.

4. *Ibid.*, 1760, 25 mai.

5. *Ibid.*, 1760, p. 268.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cette occasion pour ajouter au même article une longue et élogieuse analyse des *Préjugés légitimes contre l'* « *Encyclopédie* » de Chaumeix qui avaient paru deux ans auparavant. Malgré la sourde hostilité qu'il a pour l'*Encyclopédie*[1], il annonce, sans commentaire, l'entreprise des éditeurs de Livourne, se réservant de critiquer séparément chaque volume[2].

Dans l'opinion ondoyante de Lami, nous apercevons le reflet de l'ondoyante opinion moyenne du public italien à cette époque. Ce public jugeait d'abord que l'*Encyclopédie* était un ouvrage très utile. Il l'admirait ensuite parce qu'elle contenait les résultats les plus récents des sciences humaines, ces « connaissances » que le XVIIIe siècle, dans sa foi aveugle au progrès, croyait en train de se perfectionner plus rapidement qu'elles ne l'avaient jamais fait. Il admirait les vues modernes, brillantes, tolérantes, philanthropiques que les Encyclopédistes avaient sur toute chose. En somme, c'est toujours l'imposant « corps de lumières » que le siècle admire surtout dans l'*Encyclopédie*. Mais, exception faite des adeptes et des fanatiques, on s'arrête un peu décontenancés devant les propositions inquiétantes en matière de religion; non pas par véritable et profonde foi religieuse, mais par crainte, par tradition, par esprit de conservation et de routine. C'est donc bien l'opinion moyenne que représentent le docteur Lami et ses *Novelle Letterarie*.

Nous trouvons aussi les traces d'une troisième nuance de l'opinion publique. C'est l'opinion des Jésuites, des purs conservateurs, des ennemis acharnés et irréconciliables des réformes et des philosophes français. Telles, par exemple, les *Effemeridi Letterarie* de Rome, où les livres des philosophes français ne sont jamais cités que pour être bafoués et traités comme des manifestations de l'esprit diabolique. L'*Encyclopédie*, cependant, est considérée avec plus de ménagements. Certes, on n'oublie pas de faire remarquer toutes les erreurs qui ont été découvertes dans cet ouvrage; on ajoute même « qu'on ne peut pas se tenir de rire » lorsqu'on lit certains articles, tellement ils sont ineptes, et surtout on appuie sur les erreurs « en matière

1. *Novelle Letterarie*, 1760, 25 mai.
2. *Ibid.*, 11 janvier 1771; 1772, p. 54.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de religion, de dogme et de morale[1] ». Mais, enfin, le mot *Encyclopédie* ne suscite pas la colère, ne fait pas monter le sang à la tête de ces gens-là, comme il arrive régulièrement lorsqu'ils doivent écrire les noms maudits de Voltaire, Rousseau, Helvétius, d'Holbach.

V.

Le succès réel de l'*Encyclopédie* dans ces deux éditions toscanes nous est confirmé par les nombreux projets de nouvelles éditions qu'on fit en Italie dans les années suivantes. Rien d'étonnant si les gros profits des deux éditions de Lucques et de Livourne encouragèrent d'autres éditeurs à se lancer dans la même aventure. Pendant plusieurs années, l'*Encyclopédie* fut un des livres dont on parla le plus dans les boutiques des libraires et dans les annonces des éditeurs; elle était réellement devenue un des livres à la mode. Voici ce qu'un journaliste écrivait en 1781 : « L'Italie a été inondée de manifestes pour l'édition d'une nouvelle *Encyclopédie* italienne. Les amateurs des arts et des sciences, les lecteurs curieux ne savaient pas se décider entre la multiplicité des projets. Il y a eu, jusqu'ici, *une espèce de fermentation typographique* produite par l'étendue de l'œuvre[2]. »

Nous connaissons quatre de ces projets; mais il n'est pas improbable que d'autres encore ont existé, dont les traces sont perdues.

Le premier est contemporain de l'édition de Livourne. Il naquit à Florence et il fut lancé en 1769 par les libraires Allegrini, Pisoni, avec un long prospectus[3]. Il nous intéresse par le plan qu'il expose. L'*Encyclopédie* de Lucques et celle qu'on commençait alors à imprimer à Livourne n'avaient pas complètement satisfait certains de ses admirateurs, qui auraient aimé le même ouvrage traduit en italien et modifié à l'usage de son nouveau public. Tels sont les sentiments exprimés, par exemple, par un lecteur des *Novelle Letterarie* dans une lettre publiée

1. *Effemeridi Letterarie*. Rome, 1774, p. 205.
2. *Giornale Enciclopedico* (de Venise), août 1781.
3. Il est publié intégralement dans l'*Europa Letteraria*, 1769, t. II, fasc. II, p. 91.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le 4 octobre 1771. Or, le projet Allegrini-Pisoni répondait point par point à ce désir. Dans le prospectus, ces éditeurs promettent une traduction italienne de l'*Encyclopédie*, qui sera non seulement augmentée, mais aussi publiée dans l'ordre méthodique, au lieu de l'être dans l'ordre alphabétique, ordre dont les inconvénients avaient déjà été reconnus par les auteurs même de l'*Encyclopédie*. C'est en somme, dès 1769, en Italie, le projet de l'*Encyclopédie* méthodique qui, en France, sera exécuté en 1782. Mais cette *Encyclopédie* florentine devait avoir aussi une autre particularité. On voulait abandonner les lourds in-folio des précédentes éditions pour renfermer chaque branche des connaissances humaines dans un petit volume in-douze, « un tometto tascabile » : l'*Encyclopédie* en pilules, l'*Encyclopédie* portative. Chacun devait avoir dans sa poche le résumé de toute une science à la portée de sa main. Le projet était curieux, mais il ne fut pas mis à exécution.

En 1774, lorsque l'édition de Livourne était encore bien loin d'être terminée, Antonio Zatta, l'éditeur bien connu de Venise, annonçait lui aussi l'intention de publier l'*Encyclopédie* traduite en italien et enrichie d'additions dans une « première édition vénitienne » ; mais ce projet, comme le précédent, n'aboutit à rien[1].

Du projet de Filippo Stecchi, libraire à Florence, on peut trouver quelques vagues traces dans les journaux, sans rien de précis[2].

Ces velléités montrent que l'*Encyclopédie* était devenue un des ouvrages de consultation courante en Italie, mais que l'on éprouvait le besoin de la posséder sous une forme plus nationale. Un certain abbé Zorzi[3], de Ferrare, qui s'occupait de philosophie, s'enflamma tellement en faveur de cette idée qu'il décida d'y dédier toute son activité ; malheureusement, la mort ne lui en laissa pas le temps. Il s'était déjà procuré la collaboration d'excellents hommes de lettres, comme Tiraboschi et Clementino Vannetti[4] ; il s'était procuré aussi la protection du

1. Voir *Giornale Enciclopedico*, Agosto 1774.
2. Voir *Giornale Letterario*. Venezia, Graziosi, 18 juin 1781.
3. Voir De Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri*, etc. Venezia, 1836, vol. VIII, p. 383. — Barotti L., *Notize intorno all' ab. Zorzi*, à la fin du *Prospetto della Nuova Enciclopedia*, etc. Siena, 1779.
4. Voir *Carteggio fra Girolamo Tiraboschi e Clementino Vanetti* (1776-1793), publié par G. Cavazzuti e F. Pasini. Modena, Ferraguti, 1912, *passim*.

grand-duc de Toscane, et Pierre-Léopold exigeait que la nouvelle *Encyclopédie* fût imprimée dans ses États[1].

Enfin, peu avant de mourir, Zorzi publia un « Prodromo della Nuova Enciclopedia italiana[2] », où il exposait son plan et donnait quelques extraits des articles qu'il comptait publier. Son *Encyclopédie* devait être précédée par le *Discours préliminaire* de d'Alembert parce que, disait-il, « on pourrait comparer celui qui voudrait le remplacer à un peintre qui, pour renouveler un vieux salon, ôterait un tableau de Raphaël pour le remplacer par un des siens ». Mais l'*Encyclopédie* elle-même avait besoin, selon lui, d'être entièrement refaite. Et l'abbé Zorzi se proposait de refondre les articles trop longs, de corriger les erreurs et, enfin, de donner à son ouvrage un caractère tout à fait italien soit par la langue (il voulait mettre à contribution toute la riche nomenclature toscane des arts et des métiers), soit en laissant de côté de nombreux articles qui n'intéressaient que les Français pour en ajouter d'autres qui intéresseraient davantage les Italiens.

Tous ces projets, qui se placent dans la période qui va de 1770 à 1780, trahissent cette *fermentation encyclopédique* dont nous parlions plus haut. Leur multiplicité, l'intérêt qu'ils suscitèrent dans le public nous prouvent que, grâce surtout aux deux éditions toscanes, l'*Encyclopédie* était désormais chez elle en Italie.

L'intérêt ne fléchit pas après 1780. Les faiseurs de projets se calmèrent. Mais dès que l'*Encyclopédie méthodique* (nouvelle transformation de la primitive *Encyclopédie*) parut en France (1782), on songea aussitôt à en faire une nouvelle édition italienne. Ce fut cette fois le séminaire de Padoue qui s'appliqua à cette lourde tâche. La typographie du séminaire commença la réimpression confiée à des hommes de lettres et à des savants, tels que Tiraboschi, Spallanzani, Denina. Un grand nombre de volumes in-quarto furent publiés. Mais cette immense publication prit fin brusquement avec l'occupation napoléonienne[3]. De cet ouvrage, on détacha quelques volumes qui renfermaient quelques-unes des matières les plus com-

1. Voir, dans le *Carteggio*, etc., cité, la note à la lettre du 11 janvier 1778 de Tiraboschi à Vannetti.

2. Siena, 1779, per Vincenzo Pazzini Carli e Luigi e Benedetto Bindi.

3. *Il Seminario di Padova*. Padova, Tipografia del Seminario, 1911, p. 417-418.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

munes; on les traduisit et on les publia à part[1]. Signalons enfin l'existence de quelques ouvrages qui se rapportent à quelque degré à l'*Encyclopédie*, comme *Lo Spirito dell' Enciclopedia*[2], par Matteo Dandolo, et la *Piccola Enciclopedia* publiée à Vicenza en 1783[3].

En écrivant l'histoire des éditions toscanes de l'*Encyclopédie*, nous ne prétendons pas avoir retracé toute la fortune des doctrines encyclopédiques en Italie. Nous avons jeté un coup de sonde, qui peut être ne sera pas sans quelque utilité le jour où l'on étudiera le XVIIIe siècle italien dans son ensemble et où on démêlera ce qui est original de ce qui est dû aux influences étrangères.

Ettore Levi-Malvano.

1. *Dizionario di geografia moderna composto per l'Enciclopedia metodica dalli Signori Robert Masson, ecc.* Traduzione dal francese con molte aggiunte, t. IV. In Padova nel Seminario, 1797. Appresso Tommaso Bettinelli. — *Dizionario di Belle Lettere composto dalli Signori d'Alembert, Diderot, Marmontel ed altri letterari di Francia per l'Enciclopedia metodica*, tradotto e regolato ad uso d'Italia. In Roma, 1795-1797, presso il Desideri ai Portoghesi.

2. *Lo spirito dell' Enciclopedia raccolto dal celebre Dizionario Enciclopedico* e di note illustrato da Matteo Dandolo. Venezia, 1771. Cet ouvrage est cité par l'*Europa Letteraria*, novembre 1771.

3. *Piccola Enciclopedia ovvero elementi delle cognizioni umane che contengono le nozioni generali di tutte le scienze ed arti utili, ad oggetto d'istruire la gioventù.* Vicenza, Turre, 1783. Cet ouvrage est cité par le *Giornale Enciclopedico*, juillet 1783.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« ATALA » ET LA BIBLE

Bien que le rapprochement de ces deux noms puisse étonner au premier abord, *Atala* n'est pas sans offrir plus d'un rapport avec la Bible.

Dès la Préface de l'édition originale d'*Atala*, Chateaubriand nous avertit lui-même que ses lectures préférées sont Homère et la Bible : « Depuis longtemps, dit-il, je ne lis plus qu'Homère et la Bible; heureux si l'on s'en aperçoit, et si j'ai fondu dans les teintes du désert, et dans les sentiments particuliers à mon cœur, les couleurs de ces deux grands et éternels modèles du beau et du vrai. » — Quand il veut nous montrer les beautés de la véritable poésie, de celle qui nous émeut jusqu'aux larmes, il prend dans la Bible un exemple destiné à illustrer son affirmation. C'est Joseph s'écriant :

> Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Aegyptum :
> « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu en Égypte. »

Toujours dans la même Préface, nous apprenons à connaître l'idée que l'auteur se fait du missionnaire qu'il va mettre en scène : « Quant au missionnaire, j'ai cru remarquer que ceux qui, jusqu'à présent, ont mis le prêtre en action, en ont fait ou un scélérat fanatique, ou une espèce de philosophe. Le Père Aubry n'est rien de tout cela. C'est un simple chrétien qui parle sans rougir de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue, etc...; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est... » D'où lui viennent ces idées sur le véritable apôtre du Christ, sinon de ses lectures des Évangiles et des Épîtres de saint Paul, qui en retracent la fidèle image?

Sans doute, il ne faut pas être trop absolu et aller jusqu'à prétendre que l'auteur se soit inspiré d'une façon consciente et voulue des Livres saints, ainsi que le fera plus tard Lamar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tine dans ces élévations religieuses que sont les « Harmonies » imitées des Psaumes. Son but n'était pas non plus d'écrire un poème biblique comme ceux que l'on rencontre dans Alfred de Vigny, ni de se livrer à des envolées lyriques, comme Hugo, qui va puiser son souffle puissant dans les pages les plus sombres des prophètes Isaïe et Ezéchiel. Mais il est dans *Atala* des passages qui rappellent la Bible de si près, qu'il n'est pas téméraire d'y voir sinon des citations textuelles, au moins des réminiscences.

Nous allons, par quelques exemples, montrer la valeur de notre assertion[1].

Le vieux Chactas fait à René le récit de ses aventures et il se rappelle « cette antique histoire d'Agar qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien longtemps, alors que les hommes vivaient trois âges de chênes » (*Atala*, p. 69). La Genèse nous rapporte en effet cette antique histoire : « Abraham, s'étant levé de bon matin, prit du pain et une outre d'eau, les donna à Agar et les mit sur son épaule; il lui remit aussi l'enfant et il la renvoya. Elle s'en alla, errant dans le désert de Bersabée... » (Genèse, XXI, 14-21).

Et quand, dans sa mélancolie profonde, l'exilé apprendra au jeune homme encore plein d'illusions que « le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête! » (*Atala*, p. 79), qui dira que l'auteur ne songeait pas à la parole du Maître à ce Scribe qui voulait suivre ses traces : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête! » (Saint Matthieu, VIII, 20 et suiv.).

Plus loin, le vieillard plein d'expérience donne à René ce touchant avertissement : « O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages! Les grandes passions sont solitaires [illegible] p. 83).

« Vae soli » disait déjà le vieux sage dans l'Ecclésiaste (IV, 10). Comment l'apologiste que fut Chateaubriand aurait-il ignoré ce conseil [illegible]

Dans les discours du Père Aubry, les souvenirs de l'Écriture sont plus nombreux encore; d'ailleurs il n'en saurait être

1. [illegible] d'après l'édition originale d'*Atala*, telle qu'elle [illegible] J. Girardon. Paris, Fontemoing, 1906.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

autrement chez le prêtre qui doit aller puiser force et courage dans la méditation quotidienne des Livres saints.

Avec le roi-prophète, dont il récite chaque jour une partie du Psautier (*Atala*, p. 96), il loue Dieu dans ses œuvres, il chante ses miséricordes infinies...

> Que tes œuvres sont nombreuses, Seigneur!
> Tu les as toutes faites avec sagesse;
> La terre est remplie de tes biens!...
>
> Psaume CIII, 24.
>
> Qu'à jamais gloire soit au Seigneur!
> Que le seigneur se réjouisse de ses œuvres!
>
> Psaume CIV, 31.

A l'exemple de Paul, le grand missionnaire, il se dit un bien « indigne serviteur du Christ » (*Atala*, p. 97; Épître aux Romains, I, 1). Comme lui, il est fier de ce titre, ainsi que doivent l'être tous ceux qui font profession de marcher sur les traces du Maître.

Il est bon envers tous : chrétiens ou non, peu lui importe! Sa charité s'étend à tous les hommes, à toutes les infortunes. Il ne fait acception de personne... A Chactas, étonné de son dévouement envers lui, qui n'est pas un croyant, l'ermite répond : « Vous ai-je demandé votre religion? Jésus-Christ a-t-il dit : mon sang lavera celui-ci et non celui-là? Il est mort pour le juif et le gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des infortunés. Ce que je fais ici pour vous est fort peu de chose, et vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours; mais la gloire n'en doit point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, faibles solitaires, sinon de grossiers instruments d'une œuvre céleste! Et cependant quel serait le soldat assez lâche pour reculer, lorsque son chef, la croix à la main, et le front couronné d'épines, marche devant lui au secours des hommes! » (*Atala*, p. 97).

Nombreux sont les textes sacrés exprimant les mêmes idées; nous citerons les principaux. Ils feront voir que toute la conduite du Père Aubry était basée sur la doctrine du Christ et des apôtres et que Chateaubriand est allé puiser dans la Bible les renseignements qu'il donne sur ce point.

Saint Paul dit de lui et de ses disciples : « L'amour du Christ nous presse, persuadés, comme nous le sommes, que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

si un seul est mort pour tous, tous donc sont morts; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » (IIe Épître aux Corinthiens, V, 14).

« Car nous sommes ouvriers avec Dieu » (Ire Épître aux Corinthiens, III, 9). N'est-ce pas ce qu'affirme pratiquement le Père quand il appelle les solitaires « des instruments grossiers d'une œuvre céleste? » — Aux Colossiens, saint Paul écrit : « Dans ce renouvellement il n'y a plus ni Grec ou Juif, ni circoncis ou incirconcis, ni barbare ou Scythe, ni esclave ou homme libre; mais le Christ est tout en tous » (Colossiens, III, 11).

Suivant le conseil rapporté par saint Luc : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive » (saint Luc, IX, 23), le Père Aubry a quitté ce qu'il avait de plus cher au monde : sa patrie et les siens, tel un exilé il est venu en terre étrangère pour se dévouer tout entier au service des sauvages. Détaché de tout, il n'est plus qu'un « voyageur chrétien sur la terre » (*Atala*, p. 101). Il connaît le « non habemus hic manentem civitatem » (Hébreux, XIII, 14) et maintes fois il a relu et médité cet autre passage de la même épître aux Hébreux où il est écrit des patriarches « qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre » (Hébreux, XI, 13).

Il engage Atala à offrir ses souffrances au Seigneur, comme le faisaient jadis les premiers chrétiens (*Atala*, p. 103). Tel saint Paul lui-même qui « était prêt à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus » (Actes, XXI, 13). Car « celui qui peut calmer la tempête pourra bien apaiser les troubles du cœur de l'homme » (*Atala*, p. 104; saint Luc, VIII, 25). Et il offre à Atala une cabane parmi le troupeau qu'il a eu le bonheur d'appeler à Jésus-Christ (*Atala*, p. 104), à l'exemple du bon pasteur qui ramène au bercail la brebis perdue (saint Jean, X, 10-14).

Le bon missionnaire aime tous ceux qui lui sont confiés, mais il chérit d'un amour tout particulier ceux qui lui ont causé le plus de maux. Qu'étaient en effet ses souffrances « auprès de ce qu'a enduré son divin Maître? » (*Atala*, p. 105). Pour s'en rendre compte, il faudrait citer ici le récit poignant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de la Passion du Sauveur, tel qu'il nous a été transmis aux chapitres XXII et suiv. de l'Évangile de saint Luc; ou cet admirable mot de saint Paul à ses fidèles de Corinthe : « Pour moi, bien volontiers je dépenserai et je me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes, dussé-je, en vous aimant davantage, être moins aimé de vous » (IIe Épître aux Corinthiens, XII, 15).

Quand, après une journée de labeur, le missionnaire éprouvait le besoin de s'entretenir avec son Dieu dans le silence de la nuit, « il s'en allait contempler la beauté de la nuit et prier Dieu sur le sommet de la montagne... » (*Atala*, p. 109). Ainsi faisait Jésus avant chacune de ses actions importantes : « ... il se retira sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu » (saint Luc, VI, 12).

Le poète « bien plus vieux » qu'Homère, dont parle le Père Aubry « Salomon... » (*Atala*, p. 111), est cité comme tel en deux passages de la Bible : « Salomon prononça trois mille maximes et ses cantiques furent au nombre de mille et cinq... » (I. Rois, IV, 32), et plus loin l'Ecclésiastique fait son éloge :

> Ton nom est arrivé jusqu'aux îles lointaines,
> Et tu fus aimé dans la paix.
> Tes cantiques, tes proverbes, tes paraboles
> Et tes réponses ont fait l'admiration du monde...
>
> Eccl. XLVII, 16 et suiv.

Il est une image que Chateaubriand a certainement empruntée à la Bible : « L'oiseau cédait son nid; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane » (*Atala*, p. 119). On retrouve dans Isaïe le même tour pour exprimer l'idée de la « paix qui régnera dans le monde à la venue du Messie » : « Le mirage se changera en étang, et la terre desséchée en sources d'eaux; dans le repaire qui servait de gîte aux chacals croîtront des roseaux et des joncs » (Isaïe, XXXV, 7).

« Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam... etc. » (*Atala*, p. 121). L'auteur fait allusion à la Genèse, I, 1 et suiv. : « La terre était informe et vide — Dieu les bénit et Dieu leur dit... Remplissez la terre et l'assujettissez. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] je ne leur ai donné aucune loi... » (*Atala*, p. 122). Jésus n'avait-il pas dit sur la montagne : « ... Tout ce que vous voudrez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes... » (Matthieu, VIII, 12).

Chateaubriand prête à Atala, presque textuellement, le verset si connu du psaume L : « Ma mère m'avait connu dans le malheur ; je fatiguais son sein, et elle me mit au monde avec de grands déchirements d'entrailles... » (*Atala*, p. 139).

[illegible] iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea !
Psaume L, 7

Pendant la veillée funèbre qui précède l'enterrement d'Atala, le Père Aubry plonge un rameau fleuri dans une onde consacrée, secoue la branche humide, parfume la nuit des baumes [illegible] « Parfois, écrit Chateaubriand, il répétait sur un [illegible] que quelques vers d'un vieux poète nommé Job » (*Atala*, [illegible]) il disait :

[illegible] passé comme une fleur, j'ai séché comme l'herbe des champs. Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie [illegible] dans l'amertume du cœur ?

Ce passage mérite quelques observations et veut être analysé de près.

[illegible] passé comme une fleur... n'est pas textuellement de [illegible] l'idée se trouve fréquemment sur les lèvres du vieil [illegible] malheureux. — C'est ainsi qu'il est dit au chapitre [illegible] début :

[illegible] d'une femme, vivant peu de temps, est rempli de [illegible] misères.
[illegible] fleur, il s'élève, et il est brisé. Il fuit comme l'ombre [illegible] demeure dans un même état.

[illegible] comme l'herbe des champs parait être emprunté [illegible] verset 12, où le texte latin porte :

Sicut fœnum arui...

[illegible] comme l'ombre ont décliné... et moi j'ai séché comme

[illegible] aux livres poétiques de la Bible

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Au contraire, la dernière partie du passage en question est vraiment de Job, chapitre III, verset 20 :

Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur.

Chateaubriand traduisait ici le latin :

Quare misero data est lux; et vita his qui in amaritudine animae sunt.

Tandis que la traduction du texte massorétique serait :

Pourquoi (Jahwéh) a-t-il donné à celui qui peine la lumière, et la vie à ceux qui ont l'âme dans l'amertume.

Les citations que nous venons de faire sont suffisantes pour prouver que Chateaubriand n'était pas étranger à l'Écriture lorsqu'il écrivit *Atala* et que les images empruntées au texte sacré reviennent souvent sous sa plume, ajoutant encore à la splendeur et à l'éclat de son style majestueux.

Louis Méry.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LE RÔLE LITTÉRAIRE D'UN RÉFUGIÉ :

JÉRÉMIE BITAUBÉ

ET LA « PROSE POETIQUE »

D'innombrables etudes ont établi, ces dernières années, la dette du romantisme français envers le XVIIIe siècle. La continuité de la vie dans l'ordre littéraire est apparue : les époques de transition sont une création de notre esprit, avide de simplifier pour voir plus clair. Le mouvement, dans l'histoire des littératures comme dans l'histoire des sentiments et des idées, se manifeste par un « progrès » continu, imperceptible. Chaque seconde est une transition. Mais, comme sur le cadran de l'horloge, nous apercevons bien, si nous détournons un moment le regard, que l'aiguille a changé de place. Nous ne la voyons pas tourner.

Les générations se succèdent en s'opposant. Entre elles cependant, point de fossés infranchissables, mais d'innombrables ponts, par où les jeunes passent et repassent sans cesse pour harceler leurs aînés et les piller sans vergogne.

Parmi les livres du XVIIIe siècle, il en est un tout à fait oublié aujourd'hui, qui eut pendant un demi-siècle un succès qui déconcerte le lecteur d'aujourd'hui. Sans doute nos pères étaient-ils capables du même ascétisme littéraire que ceux de nos contemporains qui font un si beau sort au « dernier roman », aussi original en son genre, aussi neuf que les tragédies de Crébillon père ou de La Harpe. Le *Joseph* de Bitaubé (1732-1808) (Paris, Prault et Le Clerc, 1767 et non 1786, comme l'indiquent plusieurs bibliographes) arrivait en 1811 à la [illegible] édition (Paris, Dentu, 1811). Et on le réimprimait encore en 1837 (Paris, Corbet aîné). Les *Œuvres complètes* de Bitaubé (1804, 9 vol. in-8°, Paris, Dentu) obtenaient en [illegible] une [illegible] édition revue et corrigée.

Joseph tient une place importante dans l'histoire du poème en prose. Le titre de l'édition originale, *Joseph, en neuf chants*, est bien vite remplacé par celui de *Joseph, poème en neuf livres*. Le mot *chants*, dans le premier titre, n'était-il pas déjà un aveu?

On sait quelle est, sur les rythmes de la prose française, la doctrine classique, celle de Vaugelas, de Bouhours, de Port-Royal[1]. Il faut éviter dans la prose les rythmes trop marqués de la poésie, alexandrins, décasyllabes (4+6), etc. Bayle, qui « n'avait pas le style réfugié » et qui « ne péchait que par une familiarité qui approche quelquefois de la bassesse » (Voltaire), Bayle nous confie, dans la préface de son *Dictionnaire*, qu'il a « rabattu du travail donné aux choses tout le temps qu'il a donné à couper les vers ». Et il ajoute en note : « La prose française est toute pleine de vers, si l'on n'est en garde continuellement contre ce défaut. » Il faut bien croire qu'André Gide, Jean Giraudoux[2], ni de moindres parmi nos contemporains, ne sont plus en garde, puisque leur prose est semée d'alexandrins, de décasyllabes, d'octosyllabes, etc.

Sur ce point comme sur tant d'autres, J.-J. Rousseau, le premier, a rompu la tradition avec éclat. Au moins sa pratique restait-elle judicieuse et modérée. Il ne rythme de façon sensible que les pages d'élan passionné ou d'effervescence sentimentale, le retour mélancolique de souvenirs plus douloureux ou plus chers. Il assortit le rythme au sens. Il brise les rythmes pairs en les entremêlant savamment de rythmes impairs, qui atténuent les cadences trop marquées. Cet « extravagant mucicien », comme l'appelle Barrès, reste dans sa prose un musicien très habile, souvent raisonnable.

Mais, après lui, et par la contagion de son exemple mal compris, on rythme à tort et à travers. Tel conte de Marmon-

1. Voir à ce sujet, dans le *Correspondant* du 10 décembre 1919, l'étude d'Henri Brémond : *les Vers dans la prose*.

2. Marcel Proust, un des derniers Français qui sachent encore lire, a su retrouver, dans la pratique des vieux maîtres, les longs déroulements à la Montaigne, en même temps qu'il inventait des chutes de phrase d'une mélancolie indéfinissable. Cette prose est une des très rares, aujourd'hui, qui soient dans la pure tradition française. Aussi, la plupart des lecteurs et des critiques disent-ils que Marcel Proust « écrit mal ». Épreuve décisive : ces longues phrases s' « organisent » très bien quand on les lit à haute voix. [Écrit au début de 1922. Depuis que Proust est mort, tout le monde, sans le lire davantage, lui a trouvé du génie.]

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tel est presque tout entier composé de vers de dix syllabes. Flaubert remarquait, dans je ne sais plus laquelle de ses lettres, que toute pensée, à mesure qu'on lui donne plus de concision, se rapproche de la forme du vers. C'est pour cette raison sans doute que les *Liaisons dangereuses* sont remplies de vers blancs. A moins que la présidente de Tourvel n'ait, pour son malheur, trop pratiqué la *Nouvelle Héloise*. Mais Laclos, de son ton de pince-sans-rire, prend soin d'ajouter en note :

On ne sait si ce vers, ainsi que celui qui se trouve plus haut, *Ses bras s'ouvrent encore, quand son cœur est fermé*, sont des citations d'ouvrages peu connus, ou s'ils font partie de la prose de Madame de Merteuil. Ce qui le ferait croire, c'est la multitude de fautes de ce genre qui se trouvent dans toutes les Lettres de cette correspondance. Celles du chevalier Danceny sont les seules qui en soient exemptes : peut-être que, comme il s'occupait quelquefois de Poésie, son oreille plus exercée lui faisait éviter plus facilement ce défaut[1].

Tant il y a que, vers la fin du XVIIIe siècle, la poésie émigrait dans la prose. On trouvait plus de poésie dans Buffon, dans Rousseau, dans Bernardin de Saint-Pierre, dans Ramond, et bientôt dans Chateaubriand, que dans les innombrables versificateurs de l'*Almanach des Muses* et du *Chansonnier des Dames*. En vain Mme de Staël protestait, dans la *Littérature*, que l'harmonie de la prose « ne doit point imiter l'effet musical des beaux vers : si l'on voulait l'essayer, on rendrait la prose monotone, on cesserait d'être libre dans le choix de ses expressions, sans être dédommagé par la consonance de la poésie versifiée. L'harmonie de la prose, c'est celle que la nature indique d'elle-même à nos organes ». En vain Dussault réclamait au nom de la tradition classique :

La prose poétique est une invention moderne, fort utile à ceux qui ne savent point faire des vers et qui veulent faire des poèmes : rien n'est sans doute plus commode que de se débarrasser ainsi des entraves de la versification; rien n'est même plus digne d'un homme libre; on a de cette manière tous les honneurs et tous les profits de la poésie, sans en avoir les charges : on perd, il est vrai, la petite portion de gloire qui appartient au versificateur, mais on conserve celle du poète. Un auteur qui écrit un poème en prose sait bien faire

1. *Les Liaisons dangereuses*, « Maîtres du livre », t. I, p. 313.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cette distinction ; il se dit à lui-même que l'art d'arranger des hémistiches et d'assembler des rimes n'est que la moindre partie du génie poétique, qu'un mécanisme assez méprisable, qu'une difficulté de plus, qui souvent ne produit pas un effet égal à la peine qu'elle coûte : telle est la source de ce grand nombre de poèmes en prose dont nous sommes inondés[1].

Et il continue :

Rien n'est plus contraire au génie de notre langue qu'une pareille affectation ; et l'on remarque que les écrivains les plus éloquents du siècle de Louis XIV ne paraissent pas même avoir soupçonné ce beau secret... [La prose poétique] masque absolument l'esprit de l'auteur, et présente un caractère d'uniformité si prononcé qu'on croirait presque que tous les ouvrages de ce genre sont sortis de la même main ; c'est le même ronflement de périodes ampoulées, la même harmonie monotone et soporifique ; il est impossible de distinguer les styles ; ils offrent tous la même physionomie, la même empreinte.

On le voit, il y eut vers 1800 toute une querelle sur la prose poétique et le poème en prose. Et cette querelle ne devait pas empêcher Chateaubriand, quatre ans plus tard, de commencer les *Martyrs*, ni la prose française de continuer sur la voie où elle était lancée.

Dussault le remarque très judicieusement, il y a un air de famille entre tous ces poèmes en prose. Ils dégagent tous le même ennui.

A ne faire que de la littérature comparée, nous sera-t-il permis de remarquer, sans être accusé de nationalisme littéraire, que cette corruption de notre prose est l'œuvre d'écrivains étrangers, ou, si l'on aime mieux, de Français du dehors ? Rousseau, qui a joué le rôle essentiel, est venu à Paris passé la trentaine. Dussault, avec toute sa finesse, et d'autres parmi ses contemporains, l'avaient bien senti, l'accent étranger de cette prose. « Vers le milieu de ce siècle (du XVIIIe siècle), écrit-il en 1801, on vit des écrivains, recommandables d'ailleurs par la supériorité de leurs talents, s'écarter du caractère de notre langue, et, dussé-je être contredit, j'oserai citer les ouvrages de J.-J. Rousseau, qu'on serait tenté de

1. Dussault, *Annales littéraires*, 1818, t. I, p. 136 et suiv. : *l'Univers*, poème en prose. L'article est du 25 juillet 1801. Il a été reproduit dans le *Spectateur français au XIXe siècle*, t. II, p. 606-611.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

regarder comme de belles traductions de quelque philosophe ancien, faites par un homme de génie, tant son style étincelant de beautés, qui seraient admirables dans toutes les langues, a peu la physionomie française[1] ». Et plus tard il revient sur cette même idée : « J.-J. Rousseau a beau nous dire que la quatrième partie de son *Héloïse* est écrite du style de la *Princesse de Clèves*, les Genevois ont pu s'y tromper, mais nous, Français, nous ne nous y trompons pas[2] ». Rousseau écrit le français avec une « exactitude raisonnée » qui laisse trop voir qu'il a d'abord appris notre langue dans les livres.

Bitaubé est né à Kœnigsberg, de parents français. Il a vécu à Berlin la meilleure partie de sa vie. La Harpe n'avait pas besoin de beaucoup d'imagination pour lui trouver un « style de réfugié ».

Bitaubé a certainement pratiqué l'œuvre de Rousseau. Il publia, en 1763, un *Examen de la Profession de foi du Vicaire savoyard*. L'influence de Rousseau n'a pas été combattue chez lui, comme elle pouvait l'être chez un Français vivant en France, par le parler quotidien, souple, familier, indigène. La musique de son style n'a pas été formée aux inflexions naturelles d'une voix française, assouplie ou brisée par les familiarités du langage vivant.

* * *

Que Chateaubriand ait lu Bitaubé, que les *Martyrs* rentrent dans cette tradition du « poème en prose » et que, çà et là, Chateaubriand se soit souvenu de *Joseph*, la chose ne paraît pas douteuse.

Joseph, p. 85 (édit. de 1767).	*Génie du Christianisme*, 1re partie, liv. IV, ch. v.
Le silence régnait dans les bois, sur les coteaux et dans les vallons.	Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées.

1. *Annales littéraires*, t. I, p. 293.
2. *Ibid.*, t. V, p. 359.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il semble bien que Chateaubriand n'ait fait qu'élargir, assouplir le thème et le rythme qu'il trouvait indiqués dans Bitaubé.

Mais voici qui devient plus certain. Tout le *Discours préliminaire* de *Joseph* est consacré à la défense du merveilleux chrétien (p. I, VI, VII et VIII) :

La plupart des Poètes Épiques ont puisé le merveilleux de leurs Poèmes dans la Religion de leur pays, et quelquefois ils en ont pris leurs sujets entiers. Chez les Poètes Herses, les âmes des Héros volent dans des tourbillons de nuages. Homère s'est emparé de toute la Mythologie païenne. Le Tasse, non content d'employer les Anges et les Démons, s'est encore servi des Magiciens... Malgré leurs défauts, Milton et quelques poètes allemands ont produit des chefs-d'œuvre, en empruntant de nos Livres sacrés le sujet entier de leurs poèmes. Pourquoi, dans ces derniers temps, les Français ont-ils négligé et ce merveilleux et ce genre?... Il n'y a qu'à lire les Cantiques de David et quelques morceaux des Prophètes pour voir que ce genre de merveilleux est susceptible des images les plus sublimes... Je ne voudrais pas qu'à l'imitation de Chapelain on peignît, dans le Ciel, la Vierge assise avec les Prophètes, les Apôtres et les Saints auprès du trône de Dieu, et l'implorant en faveur de la France, description plus digne des Litanies que de l'Épopée. [Ici Bitaubé cite les poèmes de Milton, de Klopstock, de Bodmer, de Gessner.] Le ministère des Anges ne choque point la raison; il est fondé sur une tradition si ancienne, et tous les peuples ont tant de penchant à le croire, que le Poète en peut faire un usage heureux.

Bitaubé a joint l'exemple au précepte. Et Chateaubriand lui a emprunté non seulement quelques-unes de ses idées sur le merveilleux chrétien, mais aussi quelques-uns de ses procédés. On pourrait rapprocher le début du livre III dans les *Martyrs : La prière de Cyrille monte au trône du Tout-Puissant*, de ce passage de *Joseph*, chant IV, p. 115 :

Loin des mondes qui roulent dans l'immensité s'élève le trône de l'Éternel, d'où ils paraissent comme cette poussière subtile qui flotte dans les airs aux rayons du Soleil : le trône est entouré d'Intelligences qui célèbrent le Créateur : la prière du sage, pénétrant les plus fortes barrières, parvient jusques dans ce lieu, et se mêle à ces concerts sublimes, tandis que les vœux de l'injuste sont dispersés par les vents et se perdent sur la terre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

regarder com … me auguste, et se joignit
ancien, faites … entendit,... etc.
de beautés, q…

… dans Bossuet, et par
a peu la phys… les Perses, l'ange des
cette même … enfants, l'ange des
quatrième p… le Bitaubé qu'il a pris
cesse de Ch… et ange au livre XV des
Français, n… Chateaubriand par cette
français av…
voir qu'il a …

Bitaubé … confié l'empire des mers,
à Berlin … foudre arrête tout à coup
besoin de … vent jusqu'au bout de l'hori-
de réfugié … antres, et les vagues qui, se
Bitaubé … frayer de leurs mugissements
publia, en … oulent avec la tranquillité d'un
savoyard …
lui, comm… le thème, puis l'a déve-
France, p… un pensum. Mais les idées
La musiq… sont dans Bitaubé. Il n'est
naturelles … les *Martyrs* rentrent dans
familiari… qu'ils en sont l'aboutisse-
… Nous comprenons mieux le
… artificielle, ce qu'elle eut
…

Que C…
dans cet…
Chateaub…
pas dout… Voltaire, Musset n'a pas
… de l'homme au *hideux*
Joseph… … du plus pur XVIII[e] siècle
… (1768-1832), son père,
Le si… Surtout, il s'était fait
bois, su… Son grand-père mater-
vallons … avocat, lettré, poète à
… Morellet, de Suard et de
… pour réciter les proverbes
1. … à leur auteur un peu
2. … marquis de Cogners (1753-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1839), oncle d'Alfred à la mode de Bretagne, avait publié, en 1778, la *Correspondance d'un jeune militaire*, roman par lettres qui n'eut pas moins de sept éditions[1].

Dans la bibliothèque paternelle, dans celle de son grand-père, à Paris, rue des Noyers, ou dans celle du marquis de Cogners, à la Bonne-Aventure, en Vendômois, Alfred de Musset aura certainement trouvé, à côté des *Mille et une Nuits* et de *Don Quichotte*[2], la plupart des livres du XVIII^e^ siècle. « Empoisonné dès l'adolescence, dit-il lui-même[3], de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété. » Serait-ce de sa tante la chanoinesse qu'il aurait hérité une caisse de « livres poudreux... pour la plupart des romans du siècle de Louis XV »? Les emprunts de Musset à la littérature du XVIII^e^ siècle voudraient une étude[4].

Chez lui se mélangent, souvent de façon étrange et disparate, les délicatesses et les subtilités du marivaudage, le libertinage pervers ou cruel d'un Crébillon fils et d'un Laclos, les ardeurs troubles et la « sensibilité » de la *Nouvelle Héloïse*, le lyrisme désordonné de Diderot.

Plus que tout autre peut-être l'a marqué de son empreinte l'écrivain à qui son père avait voué un culte ombrageux. Mais plus profonde a été l'influence, moins elle se peut analyser. L'assimilation est trop parfaite. C'est moins par des rapprochements de textes que nous retrouverons Rousseau dans Musset que dans certaines habitudes de la sensibilité ou de la vie morale, dans l'accent d'une page, dans la rage désespérée d'Octave à maudir la société, dans le cynisme de certains aveux[5]. L'étrange bénédiction nuptiale donnée par Musset à George Sand et à Pagello, c'est du Rousseau tout pur. Mais quelle comparaison mieux que celle-ci fera comprendre comme le rousseauisme a empoisonné en sa source la plus profonde sa vie morale? On connaît le sophisme de Jean-Jacques, cent fois répété. Si d'autres furent plus vertueux que lui, qui fut meilleur? Ses sentiments donnent l'absolu-

1. M. Dumoulin, *les Ancêtres d'Alfred de Musset*, 1911.
2. P. de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, 1877, p. 11, 36, 45, 54.
3. *Confession d'un enfant du siècle*, édition Lemerre, p. 381.
4. En partie faite pour le théâtre dans l'ouvrage de Lafoscade.
5. *Confession d'un enfant du siècle*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tion à ses actes. L'excellence de son cœur lave ses fautes. « Je pouvais, écrit-il au livre XII des *Confessions*, leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre, j'étais sûr qu'à travers mes fautes et mes faiblesses, à travers mon inaptitude à supporter aucun joug, on trouverait toujours un homme juste, bon, sans fiel, sans haine, sans jalousie, prompt à reconnaître ses propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui. » Comme tant d'autres après Rousseau, l'Octave de la *Confession* s'écriera[1] : « Faire le mal! tel était donc le rôle que la Providence m'avait imposé! Moi, faire le mal! moi à qui ma conscience, au milieu de mes fureurs mêmes, disait que j'étais bon. » Mais plus clairvoyant sur lui-même, plus impitoyable aussi, il conclut : « Parce que tu pleures, tu te crois innocent. »

***

Les poèmes en prose devaient être une mine inépuisable pour la poésie romantique. Cette prose rythmée devenait si aisément de la poésie. Quel risque à piller ces livres, oubliés dans quelque bibliothèque de province? Pour la même raison, des romantiques ont pillé, sans qu'on s'en doute, la littérature de la Révolution et de l'Empire, qui cessa très vite d'être connue du public[2].

Quelques lignes des *Martyrs* ont donné à Vigny le thème qu'il développera dans la *Maison du Berger*. Musset a pris dans Bitaubé tout un fragment de la *Lettre à Lamartine*.

Cette page se trouve au livre III de *Joseph*. Zaluca (c'est M^me^ Putiphar) fait connaître à Joseph son désir, avec beaucoup moins de simplicité qu'au chapitre xxxix de la *Genèse*.

1. *Confession d'un enfant du siècle*, p. 367, 369. M. Maurras, dans les *Amants de Venise*, a prouvé que George Sand inspirait, stimulait ces actes de contrition, et dans quel dessein. Mais Rousseau leur facilitait à tous deux la tâche.

2. La tradition de la poésie impériale est encore très vivante dans la poésie romantique de la Restauration, dans les premières œuvres de Lamartine, de Hugo, de Vigny. Que de sources nous pourrions signaler! Le *Saule* de Musset est tout à fait style Empire. Voir, par exemple, le *Saule des regrets*, élégie de Mme Victoire Babois, dans [Lablée], *Annales poétiques du XIXe siècle*, t. I, p. 56 à 58, 1807. Cf. Estève, *le Saule d'Alfred de Musset* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, juillet 1922).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et Joseph se dérobe. Fureur de Zaluca, « abandonnant au vent sa chevelure éparse ». (Voilà un alexandrin qui fait songer à Vigny.) Pour se venger, elle met le feu à la cabane où, chaque soir, Joseph se réfugie pour rêver librement à Sélima. Puis « elle va cacher sa honte dans les murs de Memphis » :

Joseph apprend avec satisfaction la nouvelle de ce départ. Le soir il prévient l'heure où il se rendait à sa solitude. Il pense que dans son malheur il pourra du moins s'occuper librement de Sélima, et que les moments qu'il lui consacre ne seront plus troublés par une rivale jalouse.

Rempli de ces idées il touchait à son asyle. Quelles sont sa surprise et sa douleur lorsqu'il voit l'autel renversé, la cabane abattue, et éparses sur le gazon les fleurs dont il l'avait décorée! *Comme un villageois* qui, vers le soir, soupirant après le repos, ramène à pas lents ses bœufs et sa charrue renversée, déjà il se peint la joie qui, à son aspect, éclatera dans les yeux de son épouse, et les cris caressants de sa naissante famille; mais *comme il touche à sa chaumière*, la foudre se précipite des cieux, *il voit la chaumière embrasée, et il entend les voix mourantes de sa femme et de ses enfants; pâle et glacé d'effroi, il demeure immobile : ainsi Joseph tient longtemps les yeux attachés sur ce spectacle.* Il se jette enfin sur ces débris, il les embrasse, et les arrosant de larmes : « Cabane chérie! s'écrie-t-il, toi que j'avais consacrée au plus doux souvenir, non, les vents ne t'ont pas détruite; le Ciel ne m'eût pas ravi l'unique consolation que je goûtais en ce lieu : je reconnais ici les coups d'une rivale offensée ». Il dit et pleure longtemps sur ces ruines[1].

Assurément, Bitaubé se souvient d'Homère, comme, un peu plus haut, en peignant la fureur de Zaluca, il se souvenait du quatrième livre de l'*Énéide*. Procédé habituel chez lui pour allonger le texte biblique. La phrase : *Comme un villageois,...* est empruntée au livre XIII (vers 31 et suiv.) de l'*Odyssée*, que Bitaubé avait traduite, ou plutôt paraphrasée : « Tel aspire au repos le laboureur dont les bœufs noirs et vigoureux ont, depuis l'aurore jusqu'au soir, fendu d'un soc tranchant une terre forte et durcie; lorsqu'enfin le soleil disparait à ses regards charmés, il va dans sa chaumière ranimer sa vigueur par un repas; ses genoux s'affaissent et sont prêts

1. P. 88, 89.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à lui manquer; il se hâte de se trainer vers sa demeure[1]. »

Musset ne se souvient que de Bitaubé :

> *Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,*
> *Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,*
> Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
> Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
> Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
> *Il cherche autour de lui la place accoutumée*
> *Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;*
> *Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.*
> *Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,*
> Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
> Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
> Mais maintenant au loin tout est silencieux.
> Le misérable écoute, et comprend sa ruine.
> Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
> Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
> Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
> Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
> *Muet et chancelant, sans force et sans pensée,*
> *Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,*
> Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
> Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
> L'ivresse du malheur emporte sa raison.
> Tel, lorsque, abandonné d'une infidèle amante...

Qui n'aura senti les rythmes dont la prose de Bitaubé est, par moments, soulevée? Voici, par exemple, un alexandrin :

> Pâle et glacé d'effroi il demeure immobile.

Cette page de *Joseph* est allée s'insérer dans la *Lettre à Lamartine* avec la même facilité, sinon le même bonheur, que se sont glissées dans quatre strophes du *Souvenir* quelques phrases de *Jacques le Fataliste*[2].

1. *Œuvres complètes de Bitaubé*, 4e édit. revue et corrigée. Paris, Dentu, [illegible] (traduction de l'*Odyssée*), t. II.

2. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 747. — Notons en passant que la *Lettre à Lamartine* :

> « J'étais là, regardant de ta lampe chérie,
> Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté... »

ne fait que reprendre un fragment de la *Confession d'un enfant du*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Au lecteur de comparer ces textes. Si nous négligeons les différences qui tiennent au talent, il reste que Musset a modifié le thème de Bitaubé pour l'adapter à un usage nouveau. Chez Bitaubé, deux images réelles qui sont juxtaposées et qui se doublent, l'une ne faisant que renforcer l'autre. Chez Musset, le désespoir du laboureur devant sa chaumière incendiée devient le symbole de la désolation où le poète est réduit par la trahison de l'*infidèle amante*.

Au reste, il est clair que le texte de Bitaubé suggérait à Musset l'application nouvelle qu'il allait en faire : à la cabane de Joseph était associé le souvenir d'une amie lointaine. Mais qui ne sent ce qu'il entre d'artifice littéraire dans cette comparaison? On a souvent reproché à Musset l'abus de la rhétorique. Le difficile est de faire le partage de la sincérité et de l'illusion dans toute rhétorique. Maintenant que nous connaissons le plagiat, l'impression du lecteur avisé se trouve justifiée. Comparaison forcée, développement littéraire et un peu à côté, se disait-il. Il peut ajouter : développement artificiellement plaqué.

André MONGLOND.

siècle, le début du chapitre IX. Nouvelle preuve qui confirme l'hypothèse de M. Maurras : la maîtresse infidèle du début et Brigitte, dans la *Confession*, ne sont que deux portraits de la même femme, de G. Sand, selon un procédé de dédoublement familier à Musset.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

NOTES ET DOCUMENTS

NOTES SUR L'ÉCHANGE D'IDÉES PHILOSOPHIQUES

ENTRE L'ANGLETERRE ET LA POLOGNE

Dans l'échange des idées entre ces deux pays, c'est l'Angleterre qui a eu le rôle prédominant, grâce à son antériorité dans le développement historique. Il y a eu cependant des livres, écrits par des Polonais, qui eurent en Angleterre du retentissement et une notoriété prolongée, surtout à l'époque où l'usage du latin comme langue littéraire et scientifique universelle rendait les œuvres des auteurs polonais accessibles au monde occidental. Avec la nationalisation des littératures, les échos des idées polonaises en Angleterre devinrent plus rares, sans pourtant disparaître totalement. Inversement, les emprunts d'idées de la Pologne à l'Angleterre, surtout au XIX^e siècle, s'accroîtront considérablement : Walter Scott et Byron en poésie, J. Stuart Mill et Spencer en philosophie, Darwin et Huxley en biologie, imprimeront leur sceau au mouvement intellectuel de la Pologne comme des autres pays de l'Occident; alors aussi, les idées économiques d'Adam Smith trouveront en Pologne des vulgarisateurs et des continuateurs.

I.

Le premier auteur à mentionner, dans cet aperçu, est un Polonais contemporain de Roger Bacon, Vitello, célébré par Montucla, dans son *Histoire des Mathématiques*, comme l'auteur d'une *Optique* publiée en 1270, fort renommée dans les universités médiévales et servant, selon Hallam, de manuel pour les études dans cette branche de la physique en Angleterre jusqu'à la fin du XVII^e siècle[1]. Les recherches récentes des savants polonais ont complété quelque peu nos connaissances sur ce personnage énigmatique, en découvrant des traités « philosophiques » sortis de sa plume. M. Rubczynski a

1. Publications de l'Académie de Cracovie, 1891 : *Traktat o porzadku istnien i jego domniemany autor Vitelion.*

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

trouvé à Florence un manuscrit intitulé *De Intelligentiis*, qu'il identifie avec le traité de Vitello mentionné dans la préface de Risner à la troisième édition de l'*Optique* (Bâle, 1572), sous le titre *De Ordine entium*. Tout à fait récente est la découverte faite à Paris, par un jeune chercheur, de trois manuscrits qui seraient soit des compilations, soit des copies des œuvres de Vitello : *De natura dæmonum, De primaria causa poenitentiae* et *Solutio quaestionis, qua quaeritur, utrum secundum naturalem philosophiam sint aliquae substantiae separatae praeter motores orbium coelestium*. Ces manuscrits nous permettent d'établir deux faits concernant l'auteur : qu'il a étudié à Paris et qu'il est revenu en Pologne après son séjour à l'étranger[1].

Mais la philosophie scolastique a eu en Pologne un développement inverse, en quelque sorte, de celui qu'elle a suivi à l'étranger. L'Université de Cracovie, fondée en 1364 par Casimir le Grand sur le modèle de celle de Bologne, était d'abord constituée par trois Facultés : celle de Droit, particulièrement favorisée par le roi, celle de Philosophie, celle de Médecine. Le pape avait refusé son autorisation pour la Faculté de Théologie, de crainte que les hérésies n'y prissent racine, en raison de l'éloignement de Rome. L'Université de Prague a précédé d'une dizaine d'années celle de Cracovie, étant la première université établie en pays slaves. Après la rénovation de celle de Cracovie, en 1400, par Ladislas Jagiello, et son complément par une Faculté de Théologie, ce fut sa sœur de Bohême qui la dota d'un certain nombre de professeurs — ce qui fit que les idées hussites, très répandues d'ailleurs parmi la haute noblesse polonaise en raison du voisinage et des relations politiques, pénétrèrent de bonne heure à l'Université, y introduisant ainsi indirectement le nominalisme de Wycleff qui en formait le fond. D'autre part, le scotisme nous arrivait par l'intermédiaire de Paris et vivait assez paisiblement à côté du thomisme, jusqu'au moment où la lutte avec l'humanisme provoqua une réaction et fit triompher définitivement le thomisme sur les deux autres courants.

La doctrine de Duns Scot, professée à Oxford et plus libérale que le thomisme, avait été introduite à Cracovie par Michel de Bystrzykow, surnommé le Parisien (*Parisiensis*) à cause des études qu'il avait faites à Paris : après y avoir conquis la maîtrise, il y revint en 1504 pour obtenir le doctorat en théologie. Après ce second voyage, il enseigna à la Faculté de Théologie de Cracovie. Il en devint recteur en 1513. Comme la majorité des professeurs étaient des

1 « ... audivi in Polonia cum de Parisiis rediissem ». A. Birkenmeyer, *Studya nad Witelonem*. Cracovie, 1921, p. 30.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

thomistes, il semble qu'il n'ait pas été en communion d'idées avec ses collègues : ses principaux ouvrages reprennent du point de vue de Duns Scot des problèmes scolastiques. Son élève Jean de Stobniça se proposa de répandre la même philosophie au début du xvi^e siècle. Il eut deux disciples, Nicolas de Gielczef et le Silésien Mathé Holstein, auxquels ils faut joindre Siméon de Lieszniewo. D'ailleurs, l'Université de Cracovie ne semble pas avoir connu l'antagonisme profond qui, dans la plupart des universités occidentales, mettait aux prises la *via moderna* de l'occamisme avec la *via antiqua* des doctrines de Thomas d'Aquin et de Duns Scot.

Les doctrines de Wycleff trouvèrent de nombreux adhérents en Pologne parmi les seigneurs et la *szlachta* (classe moyenne politiquement active), sous la forme du hussitisme qui en était l'émanation. Il y eut beaucoup de sympathie entre les nations tchèque et polonaise : à un moment donné, les Tchèques offrirent la couronne à Ladislas Jagiellon, roi de Pologne (1419) ; des influences catholiques, représentées par l'évêque de Cracovie Olesnicki, empêchèrent malheureusement l'union des deux nations : elle aurait sauvé la Bohême en étouffant les Chevaliers de la Croix, embryon de la Prusse future.

Parmi les conseillers les plus proches du roi de Pologne, Jean Szafraniec, le chancelier, et Ladislas d'Oporowo, le vice-chancelier de la couronne, étaient des adhérents des hussites. Tous deux ont fait leurs études à l'Université de Cracovie et en ont été recteurs, le premier en 1404, le second en 1426. Conservatrice dans l'ensemble et opposée aux doctrines de Huss, ainsi que le clergé de la ville, cette Université comptait cependant un maitre qui se fit le propagateur de la doctrine de Wycleff, tant philosophique qu'ecclésiastique, et qui l'empruntait directement au réformateur anglais.

Ce fut André Galka de Dobrzyn, élève, professeur et doyen à l'Université de Cracovie, auteur de vers polonais en l'honneur de Wycleff (*cantilena vulgaris* mentionnée dans ses lettres latines) contenant des remarques fort vives sur l'Eglise. Il fut dénoncé comme agitateur, interné dans un couvent, enfin déclaré hérétique et contraint de se réfugier en Silésie, où la souveraineté d'un prince libéral assurait un asile aux victimes de la persécution religieuse.

II.

Le nominalisme d'Occam et la diffusion des idées de Wycleff représentent les dernières étapes de l'influence anglo-écossaise sur la pensée philosophique de la Pologne à la fin du moyen âge. Pendant la Renaissance, c'est l'Italie qui devient le guide principal de sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pensée comme de celle de l'Europe entière. L'Université de Padoue devient le rendez-vous de la jeune noblesse polonaise. Il faudra attendre la fin du XVIII[e] siècle pour retrouver le fil rompu de la pensée britannique en Pologne. En revanche, on peut nommer plusieurs savants polonais dont les œuvres ont été connues et étudiées en Angleterre à cette époque.

Citons en tout premier lieu la grande œuvre de Copernic : *De revolutionibus orbium terrestrium*, publiée d'abord à Dantzig en 1540, ensuite à Bâle en 1543, connue bien avant cette date par des extraits et particulièrement par le *Comentariolus*, manuscrit envoyé par l'auteur aux savants, dont la date est établie par des recherches toutes récentes comme très rapprochée de l'année 1502. Si l'on admet — comme c'est une tendance actuelle, parmi les historiens de la philosophie moderne, de le faire — qu'il faille reculer la date de la naissance de cette philosophie et la rattacher plutôt aux découvertes scientifiques qu'à des discussions théologiques, aucune œuvre ne semble plus propre à la marquer que celle de Copernic. Elle implique, en effet, une révolution totale de la conception de l'univers physique, détrônant l'homme de sa place privilégiée au centre de l'univers et ouvrant des vues sur l'infinité des mondes. L'œuvre de ce grand représentant de la Pologne intellectuelle — car Copernic est polonais par ses origines, sa naissance silésienne, ses études à Cracovie et son patriotisme avéré — n'a pas été accueillie avec la même faveur dans tous les pays. Tandis que l'Italie de Giordano Bruno et de Galilée y adhérait avec enthousiasme et que Descartes admettait, puis rejetait, l'hypothèse héliocentrique acceptée ensuite par Gassendi, l'Angleterre s'est montrée plutôt modérée dans son adhésion. Il semble que la gloire d'avoir répandu les idées de Copernic en Angleterre revienne, partiellement du moins, à G. Bruno, qui décrivit dans sa *Cena de le Cinere* une réunion faite en son honneur, vers 1583, chez Greville, et la discussion engagée avec deux docteurs d'Oxford; il en infère une « pedantezza, ostinatissima ignoranza e presunzione, mista con una rustica incivilità, che farebbe prevaricar la pazienza di Giobbe ».

On sait que Francis Bacon n'a pas voulu admettre la théorie de Copernic et nomme son auteur « un homme qui n'hésite pas à introduire dans la nature toutes sortes de fantaisies, pourvu qu'elles correspondent à ses calculs ». Les astronomes, en revanche, furent plus favorables à l'héliocentrisme. Whewell cite, dans la troisième édition de son « History of the inductive Sciences », John Field comme étant le premier auteur anglais qui exprima nettement sa conviction quant à la vérité de l'hypothèse copernicienne. Il le fit dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'introduction de son almanach pour l'année 1557 (« juxta Copernici et Reinholdi Canones »), écrit en septembre 1556. Robert Riccord le précéda, à vrai dire, en exposant dans son « Pathway of Knowledge » (1551) l'hypothèse héliocentrique comme opposée à l'idée de l'immobilité de la terre, sans prendre pourtant explicitement parti pour elle. La question discutée entre le maître et l'élève est laissée indécise ; tout porte à croire que celui-là était favorable à l'héliocentrisme et que la discussion était close par ces mots : « Peut-être qu'avec le temps tu seras aussi ardent à défendre cette hypothèse que tu l'es à présent à la condamner. »

Quelques savants polonais, par la suite, bien inférieurs à Copernic par la portée de leur pensée, ont trouvé un écho dans l'Occident et particulièrement en Angleterre. Martin Smiglecki, connu sous le nom latinisé de Smiglecius (mort en 1619), publia un traité de *Logique* fort apprécié des Anglais selon Hallam. Le British Museum possède trois éditions de cette *Logique* (1618, la première, 1634, 1658). Taine rappellera, dans sa *Littérature anglaise*, que Swift, passant à Dublin, en 1685, son examen de doctorat, eut à expliquer ce livre, qu'on trouve d'ailleurs fort vanté dans les *Réflexions sur la « Logique »* de Rapin[1].

Le nom écossais de Jean Johnston, né à Szamotuly en 1603, masque son origine polonaise ; ce Posnanien de naissance appartenait en effet à une famille d'origine écossaise et, après de premières études faites aux collèges de Bytom et de Torun, il alla étudier l'hébreu et la scolastique à Saint-Andrews. De retour en Pologne, il se consacra à des œuvres d'éducation, fit plusieurs voyages avec des élèves appartenant à de puissantes familles polonaises, obtint des degrés scientifiques dans diverses universités, refusa plusieurs offres de chaires à l'étranger. Il se fixa en Pologne et publia un grand nombre d'œuvres appartenant surtout au domaine des sciences naturelles, en particulier de la zoologie. Il fut enterré à Leszno (Pologne) en 1675. Sa *Thaumaturgia naturalis* (Amstelodami, 1630) est un résumé général destiné à servir de manuel à son élève Boguslaw Lecszynski ; elle a été rééditée plus d'une fois et traduite en français. Son œuvre principale est le *Theatrum universale historiæ naturalis* (Francfort-sur-le-Main, 1650-1658), en six volumes ornés

1. *Œuvres*, publiées à Amsterdam, 1709, t. II, p. 361 : « Smiglecius, jésuite polonais, fut un des derniers dialecticiens qui écrivit sur la logique d'Aristote le plus subtilement et le plus solidement tout ensemble. Il a pénétré par la sagacité de son esprit ce qu'il y avait à approfondir en cette science, avec une clarté et une justesse qu'on ne trouve presque point ailleurs. Sa *Logique* est un bel ouvrage. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de gravures ; il en existe aussi une traduction hollandaise et des rééditions latines (1718 et 1755). Enfin, d'autres ouvrages sur le monde minéral et le monde végétal ajoutèrent à sa notoriété. Cuvier, parlant de Johnston, dit que son histoire des animaux contient tout ce que l'on avait écrit, avant lui, sur ce sujet. « Livre classique dans ce domaine, dit-il, jusqu'à l'apparition des œuvres de Linné et de Buffon. » Des publications pédagogiques, historiques, médicales, philosophiques et théologiques complètent l'œuvre de ce fécond savant polonais.

W. M. Kozlowski.

(A suivre.)

UNE
LETTRE DE VINCENZO MONTI A CLAUDE FAURIEL

L'autographe de la lettre ci-dessous reproduite se trouve au Musée d'Avignon, dans la collection Calvet (n° 6920).

Elle ne porte ni le nom ni l'adresse du destinataire. Ce destinataire est certainement Fauriel. L'allusion à la *Parthénéide* l'indique. Ce poème idyllique, écrit en allemand par le poète danois Jens Baggesen, fut publié en 1803. Fauriel le traduisit en 1810. Enfin, Monti appelle son correspondant : « Ottimo conoscitore della lingua italiana », ce qui ne disconvient pas à Fauriel.

H. B.

Milano 1° del 1811

Egregio Signor ed amico,

Sono più mesi che rispondendo ad una gratissima vostra, e ringraziandovi della Parteneide vi feci la spedizione del primo libro della Iliade[1] da me tradotta, e il tutto affidai a questo nostro Seg° Gen° del Ministero della guerra, il quale

1. Monti fit une première tentative pour traduire l'Iliade, à Rome, en 1786. Il dut interrompre son travail qu'il reprit seulement en 1806 et qu'il acheva en 1808. La traduction eut quatre éditions du vivant de l'auteur : en 1810, à Milan, puis en 1812, 1820, 1825. L'édition de 1812 a été corrigée sur les conseils de L. Lamberti, d'André Mustoxidi et d'Ennio Quirino Visconti. Les annotations et les lettres écrites à ce sujet par Mustoxidi et Visconti se trouvent dans l'édition de 1825.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] l'assunto di procurarvene il recapito per mezzo di [illegible] che l'Italia passasse in Francia, giacchè i [illegible] introduzione alla frontiera in fatto di libri non mi [illegible] tevano di tentare altra strada. Non avendone mai [illegible] riscontro mi nasce il sospetto che tanto il libro [illegible] la lettera sieno andati in sinistro; il che dorrebbemi [illegible] non per la perdita del libro, ma bensì della lettera che l'accompagnava, la quale mi assolveva presso di voi [illegible] debito di ringraziarvi, siccome di nuovo vi ringrazio, del [illegible] dono che mi avete fatto di un' opera, intorno alla [illegible] avete mirabilmente trattata l'Epica pastorale. Comunque sia andata la cosa, io colgo l'occasione del ritorno a Parigi [illegible] Aldini[1] per ispedirvi il secondo volume della mia versione, ch'io vi prego di accogliere cortesemente come [illegible] distinta stima che vi professo, e come eccitamento [illegible] antica nostra amicizia, perocchè la vostra mi è [illegible] credere, ed io la porto e la porterò sempre nel [illegible] mi darete una prova assai grande se leggendo [illegible] versione vi compiacerete di notarmi tutti quei [illegible] verranno sott' occhio, e ch'io emenderò nella [illegible] non molto sarò costretto di farne, tuttochè [illegible] non sia ancora pubblicato, nel possa essere [illegible] Questa è la preghiera, che desideroso [illegible] lavoro una qualche perfezione, io fo a tutti gli [illegible] a voi pure dirigo, siccome ottimo conoscitore [illegible] e fornito di assai squisitezza di gusto. [illegible] Mustoxidi[2] qui presente e col quale si parla [illegible] di aggiungere a questa un poscritto.

[illegible] naquit en [illegible] membre [illegible] Empire. [illegible] nombreuses

[illegible] Italie où il [illegible] fixe à [illegible]

Finisco adunque col pregarvi di amarmi e di credermi per la vita tutto vostro

Vincenzo Monti.

P. S. — Dentro il mese di Febbraio e prima ancora avrete il terzo volume per la via di Marescalchi[1] o di Visconti[2] e si manderà di nuovo il primo se mai non fossevi pervenuto[3].

SOME ASPECTS OF EMILE MONTÉGUT

The appearance of M. Laborde-Milaá's book on Émile Montégut[4] is of considerable importance to the student of comparative literature. Few men have been more neglected than Montégut. In France, he is apt to be confused with the novelist of the same name (Maurice Montégut); in England, he is scarcely known at all.

This neglect may be due to several causes. Montégut's retiring personality, the extent of his erudition, the over-shadowing fame of Sainte-Beuve and Taine, his methods of work and publication, all that has helped to relegate him into a puzzling obscurity. Some, like Arvède Barine (*Revue bleue*, 15 mai 1886) and M. de Vogüé (*Devant le siècle*, 1896) have rendered justice to their friend; others have grossly misrepresented him; many, who owed him much, have

1. Marescalchi Ferdinando, né à Bologne en 1764, mort en 1816. Partisan des Français, il devint président du Directoire de la Cispadane. Il fut l'un des négociateurs du Concordat. Ministre du royaume d'Italie à Paris, il fut nommé comte, puis, en 1814, il administra, au nom de Marie-Louise, les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Il finit comme ministre d'Autriche à la cour de Modène. Il a publié des poésies et laissé en manuscrits d'autres ouvrages.

2. Ennio Quirino Visconti (1751-1818) est l'archéologue célèbre. Monti eut d'abord une grande antipathie pour lui. Le 6 octobre 1798, il écrivait à Dionigi Strocchi de Faenza : « Sono esse vere le brutte cose che si scrivono di Visconti? Io non posso amarlo perchè egli non ama me; ma nondimeno desidererei che avesse avuto più senno e più stima dell' onor proprio » (epist. 299). Plus tard, ils se réconcilièrent. Dans une lettre de Manzoni à Pagani on lit : « Monti era nemico giurato di Visconti sulla persuasione che quest' ultimo avesse sparlato di lui. Io sincerai Monti che ridonò à Visconti la sua amicizia » (6 septembre 1804. Epist.).

3. Le post-scriptum, qui, d'après les derniers mots de la lettre, devrait être de Mustoxidi, semble être, au contraire, de l'écriture même de Monti.

4. A. Laborde-Milaá, *Émile Montégut*. Paris, Escoffier, 1922. Cf. *Revue*, 1922, p. 671.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

given a brief word of praise, or passed him by in silence. In England, Mr G. Saintsbury, almost alone, has offered a due meed of esteem and consideration in his *History of Criticism and literary Taste in Europe* (vol. III, p. 444).

Of Montégut's life we will say but little. M. Laborde-Milaà has presented an admirable account of an uneventful and studious career. For well nigh fifty years, Montegut was the faithful servant of the *Revue des Deux Mondes*, enjoying, as the conscientious professional man of letters, ample leisure for study, meditation, and travel, and accepting comparative poverty, loneliness, and obscurity with cheerful resignation. He poured forth a continual stream of articles, many of which he re-published later in book form.

As a political historian in *Libres Opinions* Montégut appeared as a liberal monarchist, a partisan of the Orleanist regime, with a profound affection for the great individualists of the sixteenth century and a [illegible] disguised contempt for the eighteenth century and the Revolution. His faith in his country was firm and unshaken; for him France is « la nation idéaliste par excellence »; her [illegible] her chivalry, her traditions, her [illegible]. And yet, in writing of the crises [illegible] profoundest pessimism; everywhere [illegible] disparition du lien religieux, [illegible] all is corrupted by the new [illegible] cause of nineteenth century [illegible] a commis l'erreur grave de vou[illegible] société avant d'avoir procédé à la [illegible] Montégut's diagnosis of nineteenth cen[illegible] has several points of contact [illegible]

[illegible] translator. Leaving aside the [illegible] studies of foreign literature, [illegible] Essays (1851), of the first two [illegible] England, of Besant's novel *The* [illegible] translation of Shakespeare. [illegible] is, perhaps, his greatest claim [illegible] attempt to render Shakespeare [illegible] mind by giving not only a fini[illegible] well. His work, amply annotated, [illegible] must agree with M. Baldens[illegible] vol. II) that sometimes his [illegible] energy leads him into a certain [illegible] often he fails to catch Shakes-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nevertheless, worthy of recognition as Montégut is as political philosopher, art critic, and translator, he will live chiefly as a literary critic. De Vogüé has rightly called him a pioneer : he was above all an intrepid explorer into many an unknown literary kingdom. In his early years his guides were Goethe, Carlyle, and Emerson. The first two gave him a noble conception of life; the last gave him his favorite literary form, and an abiding interest in English life and letters.

Indeed, it is difficult to appreciate adequately Montégut's amazing insight into English genius, and it is, perhaps, in this respect that M. Laborde-Milaà's book is defective. Few Frenchmen have entered as fully as Montégut into English character and excentricity. No bar of nationality prevents him from completely understanding, for example, the methodism of Dinah Morris [1], the finely shaded individualities of Trollope's clergymen [2], the vigorous but narrow anglicanism of Kingsley [3], the qualities and defects of Tom Browne [4], that typical English schoolboy of all time. In reading Montégut's judgments of himself and of his country, an Englishman feels that he is in the presence of a kindlier, more sympathetic, more patient critic of England than, for example, is Taine.

Among his studies of English prose writers, Montégut's best and most characteristic work is to be found in his presentations of certain Victorian novelists. He avers that *Jane Eyre* is « peut-être le plus beau roman contemporain [5] », and is keenly alive to the literary kinship between Thackeray and Charlotte Brontë [6]. In his long study in George Eliot we find what Montégut considers to be true Realism; for he was obviously antipathetic to the realist movement in contemporary French literature. Realistic literature, says Montégut, is the portrayal of average life and average humanity; and such a task demands not so much a power of observation, as a penetrative love and a patient sympathy, which comes most readily from those who profess the protestant faith; for the protestant faith alone permits [7] « le laid et le monotone à être représentés avec sympathie » ! An amazing view, with which few cultured protestants would agree, but-protestantism apart-it is the keynote of George Eliot's art, and a view that coincides most curiously with that of

1. *Écrivains modernes de l'Angleterre*, vol. I, p. 30.
2. *Ibid.*, vol. III, p. 77.
3. *Ibid.*, vol. III, p. 139.
4. *Ibid.*, vol. III, p. 237.
5. *Ibid.*, vol. I, p. 350.
6. *Ibid.*, vol. I, p. 324.
7. *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, vol. I, p. 13-28.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mr. A. B. Walkley[1], the eminent dramatic and literary critic of the *Times*.

Of English poets, after Shakespeare, Montégut seems to have been fondest of Pope, Collins, Tennyson, and Mrs. Browning. Attracted by Pope's clarity of diction and regularity of form, he is nevertheless chiefly concerned with demonstrating Pope's romanticism of thought, believing that « le romantisme est tellement l'essence du génie poétique anglais qu'il n'a jamais épargné aucun des vrais poètes qui ont eu des aspirations au classicisme[2] ». With the artistry of Collins Montégut is in perfect sympathy; the recommendation of the delicate and impressionistic beauty of the *Ode to Evening*[3] to the perusal of Verlaine is only one of many happy touches in one of his best studies. We shall have a word to say about Tennyson later.

It is a pity that Montégut did not fall in with Schérer's suggestion of giving a comprehensive and general study of Shakespeare. Apart from comments, notes, and introductions to his Shakespearian translations, only four Shakespearian studies appear in his re-printed works : one on *Hamlet*[4] quite deserving of a place by the side of Goethe's in *Wilhelm Meister*, one on *Macbeth*[5], one on *The Tempest*[6], concerned with an allegorical and autobiographical interpretation of the play, and one on *Romeo and Juliet*[7], wherein he expounds from a French standpoint Lamb's view that Shakespeare is better read than played.

M. Laborde-Milaà — as well as M. Faguet — has taken pains to demonstrate the value of Montégut's judgments on the literature of his day, to show that his cristicisms have a prophetic character in that they coincide with views generally held at the present moment. His example is Montégut's appreciation of *la Légende des Siècles*; but other and perhaps better cases might have been quoted. We have mentioned a curious agreement between Montégut and Mr. A. B. Walkley with respect to George Eliot, and there is an evident similarity between Montégut's label of Vigny (« un idéaliste sans illusions[8] ») with Faguet's « idéaliste sans croyances », which he applies to the same writer. As for Tennyson's *Idylls of the King*,

1. *Frames of Mind*, p. 117.
2. *Heures de lecture d'un critique*, p. 98.
3. *Ibid.*, p. 214.
4. *Types litt.*, p. 93.
5. *Essais sur la littérature anglaise*, p. 195.
6. *Ibid.*, p. 161.
7. *Ibid.*, p. 214.
8. *Nos Morts contemporains*, p. 329.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

he says : « Je préfère, malgré tout, les anciennes œuvres de Tennyson à ses nouveaux poèmes, qui me semblent un peu trop semblables à l'irréprochable Grandisson[1] ». Few English readers of today would object to that view or to the opinion that « *Ulysse* est peut-être le poème le plus parfait qui soit sorti de la plume de Tennyson[2] ». Montégut's interpretation of the character of Hamlet is mainly historical, but in disputing the theory that Hamlet was merely a flaccid sentimentalist, or a vacillating philosophical dreamer, and in showing that he was a man of action as well as a profound thinker, a man both brutal and gentle, as vigorous in his hatred of evil as in his idealisation of truth, Montégut anticipates several of the arguments in that remarkable study of Mr. A. G. Bradley[3] on the same subject.

Montégut's methods are almost invariably comparative. He delights in parallels from painting, music, and other European literatures. And yet he is no mere hunter of « influences ». One of the best instances of his sane judgment can be found in his treatment of Alfred de Musset[4]. After clearly demonstrating the originality of Musset, he carefully examines the question of Musset's debts to other writers. He points how and where Musset has been reminiscent of Shakespeare and Marivaux : that *la Quenouille de Barberine* is an adaptation of Massinger's *The Picture*; the trace of a play of Marston on *la Coupe et les Lèvres*, and of Keats on *Namouna;* and his estimate of the influence of Byron on Musset was a fitting prelude to the more detailed research of M. Estève.

And what of Montégut's faults? M. Laborde-Milaá rightly notes his abundant prolixity and extremely abstract style. His words flow on with the steady persistance of a lowland stream-even, level, slow. His studies are often long and cumbersome; and, for English readers, his many translations of English passages, interpolated for the benefit of the French public, are apt to be wearisome.

All that, however, is of little moment, for Montégut's greatness can hardly be disputed. As Mr. Saintsbury says : « I do not know that I have found any work, short of the Aristotelian-Longinian-Coleridgian level, stand the process of re-reading..... better than this. » Montégut was the forerunner of the biographical criticism of Arvède Barine, Brunetière, and Faguet; the apostle, not of indivi-

1. *Études : XIX[e] siècle*, p. 11.
2. *Écrivains modernes de l'Angleterre*, p. 307, 286.
3. Comparer Montégut, *Types litt.*, p. 110-124, and A. G. Bradley, *Shakespearian Tragedy*, p. 101-108.
4. *Nos Morts contemporains*, 1[re] série, p. 260-262, 271-274.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dualism, but of individuality. « En plein triomphe du déterminisme scientifique », he consecrated himself to the worship of genius. His art is « une critique méditative, qui..... ressuscite des individus et des époques, discerne leurs rapports, et, par delà cet éphémère, l'éternel et l'absolu : du sentiment elle monte aux idées et aux idées les plus enveloppantes » (Laborde-Milaà, *passim.*) Students — both French and English alike — are greatly indebted to M. Laborde-Milaà for his enlightened endeavour to rehabilitate Montégut in contemporary literary opinion by a study that shows enthusiasm, devotion, ad insight. And he has prepared the way for further and more specialised work by giving an excellent bibliography at the end of the book.

J. W. Skinner.

LE « DANIEL VLADYS » DE CAMILLE SELDEN

ET

L'ATMOSPHÈRE DU « JEAN-CHRISTOPHE » DE R. ROLLAND

Tous ceux qui connaissaient l'Allemagne pour l'avoir pratiquée mieux qu'en passant s'étonnèrent, au début de ce siècle, de trouver, dans le *Jean-Christophe* de M. R. Rolland, une sorte de glissement vers le passé. Était-ce là, se demandaient-ils, le pays dont la transformation « réaliste » avait été si surprenante? Par quelle réfraction une atmosphère de xviii^e^ siècle ou de xix^e^ siècle commençant s'insinuait-elle dans un livre qui narrait une destinée nettement contemporaine?

Des raisons musicales, littéraires et biographiques donneraient sans doute la plus sûre clef de ce problème : on l'expliquera quelque jour, peut-être, par l'influence du milieu délicieux mais suranné de M^lle^ de Meysenbug à Rome, par la pratique de certains auteurs mystiques de l'ancienne Allemagne, par la familiarité de l'écrivain avec des « romans d'artistes » comme *Henri le Vert* de G. Keller, surtout par le prestige suprême de Beethoven. Au nombre de ces déterminations, il convient vraisemblablement de ranger un roman assez oublié (bien que Taine en ait fait grand éloge), le *Daniel Vladys* de Camille Selden, de son vrai nom M^me^ de Krinitz. Cette Allemande d'avant 1870, la « mouche » de Heine, de qui les derniers jours avaient été, par elle, parfumés de poésie, tient un rang distin-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gué parmi les écrivains étrangers de langue française. Bien faite pour comprendre la part d' « héroïsme » enclose dans toute carrière de grand artiste, connaissant la musique et la pratiquant, Camille Selden avait offert, dans ce livre de 1862, *Daniel Vladys, histoire d'un musicien*, comme l'ébauche d'une odyssée d'artiste personnel et tenace. Il s'agit d'un jeune Allemand qui développe son génie insoumis au milieu de circonstances le plus souvent hostiles, livre un combat incessant, d'abord contre le pédantisme, le « philistinisme », la frivolité, suscite chez une jeune fille un amour tutélaire, se heurte à l'incompréhension des milieux étrangers, rencontre le succès, et finit par une sorte de renoncement qui est, tout de même, une victoire : il élèvera le fils d'Annette, son fils selon son cœur, mieux qu'il n'a été lui-même dirigé.

Il ne s'agit pas d'instituer ici une « recherche de sources », encore moins d'instituer un procès en dépendance littéraire. Bien des traits éloignent Jean-Christophe de son frère aîné de 1862. Mais — outre certaines analogies de style et une similitude presque continuelle d' « atmosphère » — divers détails permettent de conclure à un lien assez étroit de l'un à l'autre roman.

Le père de Daniel Vladys

... était une sorte d'Hercule invariablement vêtu d'une polonaise à brandebourgs, fourrée en hiver. Il avait de grosses bottes à éperons et semblait toujours prêt à défier l'univers, essayant d'ailleurs de contrefaire le bourgeois respectable qui vit de ses rentes. Mais ce maintien était dérangé par des allures suspectes. Du matin au soir, il ne bougeait de l'estaminet. Il y faisait le beau parleur, engageait des discusions politiques, insinuait des opinions avancées et donnait à entendre qu'il avait eu à se plaindre du gouvernement (p. 2).

Melchior, le père de Jean-Christophe, est de même

... un colosse à la figure rouge, au poing solide... Mais il était l'homme le plus vain... de ces hommes qui font toujours le contraire de ce qu'on attend d'eux et de ce qu'ils en attendent eux-mêmes... Il s'attardait dans des stations au cabaret; il y puisait le contentement de soi-même et l'indulgence pour autrui (*l'Aube*, p. 11).

Une destinée semblable, dans l'une et l'autre histoire, mettra dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des conditions analogues, et semblablement cruelles, le fils en face du père, mort soudainement :

Daniel rencontra par hasard le corps de son père qui était sur un brancard. Il pâlit, ses jambes fléchirent, et on le porta évanoui chez son maître... (p. 51).

... Sur une civière était couché... un corps... Christophe poussa un cri. Tout le reste du monde disparut, ses autres peines furent balayées... (*le Matin*, p. 227).

Dans les impressions de la petite enfance, la psychologie des deux enfants de génie comporte des phases ou des heures semblables d'engourdissement, qui chez Daniel déborderont sur l'adolescence :

Il restait immobile, le coude sur la table, le regard attaché sur les taches d'encre qui en marbraient le dessus. Une vieille horloge, dans sa niche de bois, sonnait l'heure. Quand le marteau frappait, Daniel relevait la tête et comptait les coups par un mouvement machinal... Des choses vulgaires, par moments, prenaient à ses yeux un intérêt poétique : la poussière qui se jouait au soleil, par exemple, le coin sculpté de buffet que la lumière faisait ressembler à du bronze florentin, les bandes roses, jaunes, violettes d'une carafe que le soleil luisant à travers l'eau allait étaler sur le bois blanc du plancher... Il entrait dans l'insensibilité des choses sans vie... (p. 26).

Chez Jean-Christophe, tout ce petit monde familier a de bonne heure envahi la conscience docile, pour la hanter à nouveau dans la crise de puberté qui lui fera faire peau neuve :

Voici la table où l'on mange, le placard où il se cache pour jouer, le carrelage en losanges sur lequel il se traîne, et le papier du mur... et l'horloge qui jacasse des paroles boiteuses qu'il est seul à comprendre. Que de choses dans cette chambre !... Rien n'est indifférent, tout se vaut, un homme ou une mouche; tout vit également : le chat, le feu, la table, les grains de poussière qui dansent dans un rayon de soleil (*l'Aube*, p. 25).

On sait la place que tient la cantilène du vieux Rhin, ou le spec-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tacle indécis du fleuve, pour l'éveil à la vie de l'âme chez Jean-Christophe, « Rhénan » par excellence. Daniel, vivant d'abord en d'autres districts de la Germanie, ne saurait associer le Rhin à sa première phase de subconscience. Mais voici comment, de retour en Allemagne après une tentative d'installation en Angleterre, il éprouve la poésie et le prestige du vieux fleuve qui sera, en quelque sorte, l'axe de la carrière de Jean-Christophe :

Le temps était brumeux, des vapeurs blanches flottaient sur l'eau comme de grandes voiles qui se déchirent. A l'horizon ondulaient des montagnes qui festonnaient le bord du ciel, et semblaient bleues sous les nuées grisâtres. Le brouillard s'écarta, des villes parurent avec leurs tours, leurs clochers, leurs cathédrales, qui resplendissaient sous les rayons du soleil. Dans la blancheur du matin s'allongeaient des rangées de tilleuls, et les maisons roses alignées sur le quai réfléchissaient leurs façades dans le fleuve limpide. Par instants, quand le vent venait de ce côté, on entendait rire des lavandières. Le clapotement des vagues, qui léchaient le bateau, se mêlait doucement au bruit des voix lointaines. Çà et là, sur le courant, une île bombait sa touffe de verdure, et, parmi les feuillages que l'automne dorait, on voyait sortir le toit d'un monastère. La lumière se jouait dans l'air bleu, sur le velours des coteaux. Au sommet, pareils à quelque couronne féodale, les vieux donjons ébréchés se dressaient, solidement assis, le pied posé sur les villages jetés à mi-côte... Le Rhin, à cet endroit, se déployait comme une longue bande d'acier avec des reflets bleuâtres ; de grands nuages, étageant leurs volutes d'argent derrière les rochers, rappelaient tantôt des glaciers, tantôt des carrières de marbre. Daniel prit plaisir à suivre leurs formes changeantes, qui se renouvelaient sans choc et d'une façon presque insensible... (p. 225).

La voix indistincte du fleuve et ses aspects mobiles sont naturellement mêlés de plus près, et de meilleure heure, à la vie intérieure du héros de Romain Rolland :

Le fleuve gronde. Dans le silence, sa voix monte toute-puissante ; elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil et semble près de s'assoupir elle-même, au bruissement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de ses flots. Tantôt elle s'irrite, elle hurle comme une bête qui veut mordre. La vocifération s'apaise : c'est maintenant un murmure d'une infinie douceur, des timbres argentins, comme de claires clochettes, comme des rires d'enfants, de tendres voix qui chantent, une musique qui danse... (*l'Aube*, p. 24). Des aulnes se penchaient sur le fleuve, baignés jusqu'à mi-corps. Une nuée de moucherons dansaient. Un canot passait sans bruit, entraîné par le courant paisible aux larges enjambées. Les flots suçaient les branches des saules avec un petit bruit de lèvres. La lumière était fine et brumeuse, l'air frais, le fleuve gris d'argent... (*l'Aube*, p. 51).

Après les rêveries qui permettent au monde extérieur de pénétrer l'être [illegible] inconsciente du musicien. Un pianotage [illegible] marque pareillement le début de la [illegible] artiste :

[illegible] ne perdait pas un seul des mou[illegible] écoutait jouer avec une attention [illegible] avait fini, il enfonçait les doigts [illegible] de faire comme elle. Mais les [illegible] à travers, rendaient des sons faux. [illegible] Elle lui prenait les doigts. Elle [illegible] le clavier et les promenait tout du [illegible] poussait des cris de joie et se mettait à [illegible] fort qu'il pouvait. Ce vacarme fai[illegible]

[illegible] garçon, s'écriait-il; il a le diable au [illegible] p. 3).

[illegible] tourné, il soulevait le couvercle et [illegible] touche, comme il eût remué du [illegible] de quelque gros insecte : il voulait [illegible] là. Quelquefois, dans sa hâte, il [illegible] et sa mère lui criait : « Ne te tien[illegible] Ne touche pas à tout... » (*l'Aube*,

[illegible] de l'artiste naissant sont également [illegible] entourage de l'un et de l'autre :

[illegible] trompes, petit malheureux ! » s'écria

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

maître Gottlieb, devenu pourpre. Il s'empara du manuscrit étalé sur le pupitre ; « Veux-tu bien me dire, fit-il, de qui tu tiens ce barbouillage infâme? »

Daniel resta interdit. Maître Gottlieb regarda le titre, et sa colère redoubla.

— De mieux en mieux! s'écria-t-il avec un éclat de rire ironique. Je te rends mes hommages, te voilà grand compositeur...

Il sortit là-dessus, lui jetant à la tête les fragments du manuscrit qu'il venait de déchirer (*Daniel Vladys*, p. 14).

Encouragé par l'indulgence de son grand-père, Jean-Christophe est rebuté, de même, par l'homme dont l'approbation lui serait chère, l'oncle Gottfried :

Un soir... Christophe eut l'idée de lui soumettre une de ses petites compositions... Gottfried l'écouta tranquillement; puis il dit :

— Comme c'est laid, mon pauvre Christophe!

Christophe en fut si mortifié qu'il ne trouva rien à répondre. Gottfried reprit, avec commisération :

— Pourquoi as-tu fait cela? C'est si laid! Personne ne t'obligeait à le faire.

Christophe protesta, rouge de colère... (*l'Aube*, p. 198).

Le charlatanisme musical n'est pas moins démasqué par l'auteur de *Daniel Vladys* que par celui de *Jean-Christophe :* charlatanisme classique « en besicles d'or, à l'air modeste et affable, s'emparant des esprits sensés, timides, routiniers »; charlatanisme romantique, « avec la tournure désespérée d'un héros byronien, séduisant les femmes, les jeunes gens, tous ceux qui ont l'imagination vive et le goût blasé » (p. 95).

La « révolte » de Jean-Christophe développe impitoyablement — et avec la compétence que son auteur possède indéniablement en ces matières — la double thèse du « mensonge » foncier que Camille Selden avait eu le courage de démasquer : « mélancolie cossue, fantaisie distinguée, néant bien pensant » des uns, et « faux idéalisme, manque de franchise » des autres. Et, de part et d'autre, la moelle des forts — Bach et Beethoven — sert à porter la volonté d'art d'un vrai mucisien au delà des médiocrités alimentées par ces faibles substances. Mais nous sommes ici dans un domaine où il va de soi que le roman d'artiste de Romain Rolland relève d'autres données.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] cependant, une certaine analogie dans les deux scènes où, de [illegible] un artiste amené à sentir se rouvrir en lui la source [illegible] sa délivrance. Daniel entendant « le chœur [illegible] (p. 256), Jean-Christophe rentrant « dans la [illegible] (p. 327).

[illegible] peuvent aider à replacer le roman cyclique de [illegible] celle des *romans d'artistes* [illegible] romantique les multiplia tout natu- [illegible] qui continua cette veine [illegible] attardée du romantisme [illegible] œuvre française qui, lors [illegible] les formules contempo- [illegible]

F. BALDENSPERGER.

CHRONIQUE

L'actualité : la « question des manuels » du point de vue de la littérature comparée. — « Les ouvrages des auteurs, écrivait jadis Saint-Évremond, sont sujets à l'inégalité de notre goût. Dans ma jeunesse, on admirait Théophile, malgré ses irrégularités et ses négligences... Je l'ai vu décrié depuis par tous les versificateurs, sans aucun égard à sa belle imagination et aux grâces heureuses de son génie. J'ai vu qu'on trouvait la poésie de Malherbe admirable dans le tour, la justesse et l'expression. Malherbe s'est trouvé négligé, quelque temps après, comme le dernier des poètes... J'ai vu Corneille perdre sa réputation, s'il était possible qu'il la perdît, à la représentation de l'une de ses meilleures pièces... »

Ces fluctuations du goût, inhérentes à la condition des sociétés humaines, ont chance d'être plus vives à la suite de crises qui provoquent un nouveau « classement des valeurs ». C'est dire qu'il ne faut pas s'étonner du mouvement qui agite, pour l'instant, certains milieux littéraires et qui, sous le nom de « question des manuels », a gagné la presse quotidienne et même le monde politique. Dans la mesure où les goûts se transforment, il est inévitable que les admirations se modifient et que les traditions « se recomposent », en quelque sorte, selon des lignes nouvelles.

Sans qu'il soit ici question d'entrer dans le vif du débat, il semble que, du point de vue qui nous intéresse — l'interdépendance des littératures — certaines revendications des adversaires des « manuels » consacrés tendent à abandonner la série moyenne des qualités attribuées à l'esprit français — mesure, réalisme discret, netteté de la forme — pour des qualités plus aventureuses, qui ne sont pas moins françaises assurément, mais que la pédagogie ne pouvait guère mettre au même plan. On a souvent insisté sur les affinités de Baudelaire avec une certaine singularité de la poésie anglo-saxonne. Gérard de Nerval et Claude Tillier ont été, l'un séduit à fond par le romantisme germanique, l'autre annexé, en quelque sorte, par la tradition des humoristes allemands. Il est donc assez curieux que les plus significatifs, parmi les écrivains à qui l'on voudrait faire, dans l'estime des lecteurs de manuels scolaires, une place plus large, représentent une nuance un peu hérétique à l'égard de ce qui semblait traditionnel. Reste à savoir si, en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tant qu'enseignement, méthode éducative, l'estime déclarée pour ces particularités intéressantes est une chose souhaitable.

Qu'il nous soit permis, dans cet ordre d'idées, d'annoncer que M. Albert Thibaudet a entrepris un nouveau *Manuel* qui paraîtra chez l'éditeur Champion.

L'étranger procède-t-il à une révision analogue des valeurs du passé? Il n'y paraît guère encore, et l'on sait que l'enseignement secondaire n'y comporte point partout l'initiation à l'histoire littéraire. Cependant il faut noter que, dans l'*Archiv* de Herrig, M. A. Ludwig, rendant compte d'une histoire de la littérature allemande par M. W. Œhlke, objecte à cet auteur les *quinze* pages attribuées à Heine, quand Rückert en a *dix-huit*, le peu de place fait à Shakespeare parmi les grandes actions décisives, la faible importance accordée aux influences anglaise et française, alors que l'Orient reçoit la part du lion à cet égard.

Le répertoire étranger sur la scène française. — Il semble qu'après avoir, par d'abondantes traductions de romans étrangers, satisfait à la curiosité renouvelée du public (cf. *Revue*, 1921, p. 451 ; 1922, p. 649), la littérature actuelle s'ingénie à mettre sous ses yeux un répertoire assez peu connu dont le théâtre exotique fait les frais. *La Vie est un songe* de Calderon et *la Volupté de l'honneur* de L. Pirandello à l'Atelier, *le Baladin du monde occidental* de Synge, *le Dilemme du Docteur* de Shaw à l'Œuvre, *la Princesse Turandot* de Gozzi et *l'Amour, livre d'or*, de Tolstoï au Vieux-Colombier, *la Dette de Schmitt* d'Ad. Orna et *la Dame allègre* de Puig y Fereter à l'Œuvre : telles sont, ces derniers mois, les principales nouveautés — dont quelques-unes sont, en réalité, d'assez vieilles nouvelles — qui ont affronté la scène chez nous. Ajoutons que la *Princesse Turandot* a fait un crochet par les scènes de Saint-Pétersbourg avant d'arriver d'Italie à Paris. Il est permis d'espérer, comme le fait M. Henry Bidou, que ces révélations ne seront pas sans contribuer à une rénovation de quelques habitudes théâtrales un peu trop immobiles.

La littérature comparée à l'Académie française. — La séance académique du 18 janvier, consacrée à la réception, par M. Donnay, de M. P. de Nolhac succédant à Émile Boutroux, a fait la place la plus large à ces relations, d'idées ou de personnes, qui sont une garantie de vitalité et de développement pour le monde occidental. Le récipiendaire a rappelé le rôle de son prédécesseur :

« M. Boutroux recherche le contact direct avec les esprits de tous les pays. Son premier voyage d'Amérique est de 1910... et sa première visite, dès l'arrivée, est pour le professeur James, dont il aida à annexer les idées à notre domaine intellectuel... Au congrès

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

philosophique de Bologne, à la réunion des Académies à La Haye, il note d'heureuses rencontres de collègues... En 1914, au mois de mai, il est invité à parler en Allemagne, à Berlin et à Iéna; et comme il ajoute souvent à ces déplacements, en quelque sorte professionnels, une étape de sentiment, il s'accorde pour la première fois la joie du pèlerinage de Weimar... »

Quant à M. de Nolhac lui-même, la réponse de M. Donnay a insisté à juste titre sur d'autres affinités :

« *Poèmes de France et d'Italie*, *Souvenirs d'un vieux Romain*, l'Italie a tout déterminé dans votre vie. Rome a été pour vous la grande initiation. Les Italiens vous ont toujours considéré comme un des leurs. Les liaisons de jeunesse commencées là-bas et renouvelées par tant de voyages vous ont fait connaître leurs meilleurs esprits, un Carducci, un Fogazzaro. Vous les avez vus chez eux. Vous avez été leur hôte. Il y a peu d'universités où vous n'ayez eu des correspondants et vous êtes associé à plusieurs des Académies de la Péninsule. Je crois bien que tous vos livres, même l'*Histoire de Versailles*, sont imprégnés de cette culture italienne et des confrontations qu'elle suggère ».

Et, enfin, cette profession de foi d'un homme à qui l'on ne contestera pas des qualités d'esprit françaises, ou même parisiennes : « Pour être un homme moderne, comme au temps de Ronsard, il faut encore faire ses humanités; mais ce n'est pas tout, et, dans bien d'autres domaines, nous ne saurions nous en tenir au monde connu des anciens et, pour former un homme complet, on doit encore s'efforcer, dans l'éducation, de réunir les études littéraires et les études scientifiques. Ce n'est pas tout : aux langues mortes et aux langues romanes qui en découlent, il convient d'ajouter l'étude d'autres langues, de l'allemande par exemple où se sont élaborées, tout de même, de belles manifestations de l'esprit humain; de l'anglaise aussi, puisqu'il y a une littérature, une philosophie, une histoire... et une politique anglaises, et puisque, de l'autre côté de l'Océan, dans ce qu'on a appelé pendant longtemps le Nouveau Monde, il s'est formé un monde nouveau qu'il s'agit de découvrir, de comprendre, de pénétrer, quatre siècles après l'expédition de Christophe Colomb. C'est bien des choses que tout cela; il faut s'y prendre de bonne heure et même ne jamais cesser... »

Les vivants et les morts. — Paul Besson, professeur à l'Université de Grenoble, est mort en février. Divers travaux sur la littérature allemande l'avaient rapproché de nos études, en particulier son *Fischart* (1889), son *Platen* (1894) et un article de 1905 sur les *Rapports d'H. Heine avec Victor Hugo*.

Max Nordau, mort à Paris en janvier, était né en Hongrie de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] correspondant de journaux, auteur d'essais et [illegible] *Dégénérescence*, fit assez de bruit, il joua un [illegible] médiateur intellectuel.

[illegible] en octobre dernier, de Wilhelm [illegible] travaux sur Gœthe et sur Weimar pendant la [illegible]

[illegible] février, avait été amené, à la [illegible] à s'occuper de la diffusion [illegible]

[illegible] par son livre *le Drame* [illegible] Ibsen dans les pays [illegible]

[illegible] des Cahiers verts, chez [illegible] complète les témoi- [illegible] *Anglais* sur [illegible] par nos peintres [illegible] était à prévoir, c'est [illegible] genre de décou- [illegible] de talent.

[illegible] *Nouvelle* [illegible] Marcel Proust [illegible] pas [illegible] de l'étranger [illegible] rattachaient [illegible]

[illegible] l'intellectualité [illegible] *Criterion*, dont [illegible] anglais de la *Nouvelle* [illegible] et politiques [illegible]

[illegible] numéro d'*Europe* [illegible] de Gobineau [illegible] et quelques autres [illegible] Paris [illegible]

ment, entre autres travaux, une bibliographie française de la Hongrie et une bibliographie hongroise de la France.

Le *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg* a publié dans ses numéros de novembre, janvier, février et mars, sous la rubrique de « Recherches à faire » et sous la signature de MM. F. Baldensperger et E. Kohler, des suggestions relatives à des investigations possibles, dont la plupart ont trait à des problèmes de la littérature comparée.

M. Zoltan Baranyai, l'auteur de l'ouvrage sur la *Langue et la civilisation françaises en Hongrie* dont il a été rendu compte dans la *Revue* de janvier, offre d'envoyer un résumé français de sa brochure à qui s'intéresse aux rapports intellectuels franco-hongrois. Son adresse est la suivante : 4 *bis*, chemin de Miremont, Genève.

On a plaisir à saluer ici la *Bibliographie des œuvres de Ernest Renan*, qui vient de paraître aux Presses universitaires de France (1923, 262 p. in-4°). Elle est l'œuvre de M. Henri Girard, un de nos collaborateurs, et de M. Henri Moncel. Nombre des numéros qu'elle contient permettent de mesurer les relations de Renan avec la pensée étrangère, et de suivre avec des précisions nouvelles le rayonnement de son œuvre.

Travaux en cours. — M. Stephen Smith a entrepris d'élucider les *Jugements des romantiques français sur l'Angleterre*.

M. P. Carpentier se propose de reprendre l'étude de *Matthew Arnold et la France*.

Miss Miller, à Baltimore, s'occupe de *Chateaubriand et la littérature anglaise* et Miss Smead étudie la question de *Chateaubriand et la Bible*.

M. Shaw se propose d'examiner l'attitude et la dette de *Walter Scott vis-à-vis de la France*.

M. M. Sova élucide le problème de *George Sand et la Bohême*.

Dans les universités. — M. L. Maigron, bien connu pour son livre sur le roman historique et Walter Scott en France, a été nommé recteur de l'Académie de Clermont; M. J. Dresch, notre collaborateur, recteur de l'Académie de Toulouse.

M. P. Hazard participera à l'enseignement des cours de vacances de l'Université Columbia (New-York). M. F. Schoell, qui professait la littérature française, depuis plusieurs années, à l'Université de Chicago, vient de rentrer en France.

M. H. Tronchon, l'auteur d'une thèse sur *Herder en France* dont il a été rendu compte ici même, a été nommé maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; M. R. Galland à la Faculté des lettres de Grenoble.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nouvelles diverses. — M. Bosco, professeur à l'Institut français de Naples, a consacré la leçon inaugurale de son cours public (Fogazzaro et la France) à la littérature comparée, ses méthodes, ses résultats.

L'anniversaire de Petöfi a été célébré à la Sorbonne; la Hongrie avait délégué M. de Pekar, ministre d'État, qui fut jadis étudiant à Paris, pour la représenter officiellement à cette cérémonie.

M. Antoine, le directeur de théâtre qui a tout fait pour rendre le répertoire shakespearien accessible au public français, a exposé quelques-unes de ses idées à ce sujet, le 21 février, à l'Université des *Annales*, sous ce titre : *Shakespeare chez les Latins.*

M. Julien Luchaire a parlé de la *France dans la « Divine Comédie »* le 10 mars, au Foyer italien de Paris.

Signalons, au nombre des conférences offertes à l'*Aula* de Genève, celle de M. P. Cazin sur les relations intellectuelles de la France et de la Pologne (26 janvier), celle de M. G. Faure sur l'*Italie d'Alfred de Musset* (14 février).

Parmi les communications entendues à Chicago, à la vingt-septième réunion de la *Modern Language Association of America* (Central Division), en décembre dernier, plusieurs concernaient des points de contact entre littératures : *« Mr. Badman », de Bunyan, et le roman picaresque* (J. B. Wharey) ; *Fantômes élisabéthains et le duc Jules de Brunswick* (M. B. Evans) ; *Luis Vives et la pédagogie de Rabelais* (G. L. Michaud) ; *L'influence de Shakespeare dans les pièces historiques de Strindberg* (H. V. E. Palmblad) ; *Voltaire et l'Espagne* (A. de Salvio). Des discussions relatives au trois centième anniversaire de Molière, à Chaucer, à la Renaissance et au romantisme étaient également prévues.

L'Université de Michigan a acquis récemment l'importante collection d'ouvrages, atlas, récits de voyages, etc., relatifs à l'Amérique, qu'avait réunie Henry Vignaud, investigateur passionné de tout ce qui, dans le passé le plus reculé, rattachait à la vieille Europe le jeune continent américain.

La bibliothèque de Dartmouth College, grâce à un don de M. Edward Tuck, et par l'entremise de la librairie Champion, a fait l'acquisition de la bibliothèque de René Sturel, le jeune historien littéraire de la Renaissance, prématurément ravi aux lettres : un touchant *ex-libris* rappellera sur chaque volume la mort glorieuse de René Sturel à Charleroi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1922 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Pommier (J.). De la méthode et du but de l'histoire littéraire [avec l'indication des problèmes de littérature comparée] (*Rev. internationale de l'enseignement*, 15 novembre-15 décembre).

Schick (H. G.). Forderung einer Problemgeschichte der Weltliteratur [vues assez retardataires sur l'étude de « motifs » déterminés dans la littérature universelle] (*Liter. Echo*, 1er décembre).

Boyd (E.). The way of the translator [sur le caprice apparent qui préside, dans l'ordre international, au choix des ouvrages à traduire et au succès des traductions] (*Liter. Review*, 16 décembre).

Vauthier (M.). A propos de l'idée d'humanité (*Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des lettres*, VIII, 5).

Relations générales.

Menendez Pidal (R.). Poesia popular y Poesia tradicional en la Literatura española. Oxford, Clarendon Press.

Crome (F. L.). Das Abendland als weltgeschichtliche Einheit. München, Beck.

Johannesson (A.). Literarische Beziehungen Deutschlands zu Island (*Edda*, XVIII, 4).

Keller (W.). Shakespeare als Ueberarbeiter fremder Dramen (*Jahrb. d. d. Shakespeare-Gesellschaft*, LVIII).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dessauer (F.). Auslandsrätsel, Amerikanische und Spanische Reisebriefe. Kempten, Kösel.

Bell (Aubrey F. G.). Benito Arias Montano. Oxford, University Press.

Fitzmaurice-Kelly (J.). Antonio Perez [et ses relations avec la France et l'Angleterre]. Oxford, University Press.

M... (L.-F.). La Revue européenne : étude bibliographique (... littéraire, juillet-septembre).

... (Ch. et J.). Lacordaire et Soloviev [analogies plutôt que ...] (Correspondant, 25 décembre).

... (L. F.). Historia de la influencia extranjera en el desen... educacional y cientifico de Costa Rica. New-York, ...

... (F. M.). Hebbel, Ibsen, and the analytical exposition. ... Winter.

... (R. von). Flaubert und Dostojewski [simple comparai... XIX, 12).

... Georg Brandes in life and letters. Newark (E. U.),

... Deutsch-französische Theater Verständigung (Berl. ...

... (R.). Français et Allemands peuvent-ils se comprendre? ... décembre).

... Sviluppo della letteratura ungherese [et les diffé... qui se sont manifestées au cours de cette évolution] ... décembre).

... La vie littéraire [et les différentes influences ... de Genève, août).

Motifs, thèmes et types.

... (S.). Lucifer, das Problem seiner Gestalt bei ... und Immermann (Festschrift Litzmann). Berlin,

... Tausendjährige Reich » in Geschichte und ... . Leipzig, 1921.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Suchier (W.). Der Schwank von der viermal getöteten Leiche in der Literatur des Abend-und Morgenlandes. Halle, Niemeyer.

Heiss (H.). Der Andromeda-Mythus bei Heredia und Verhaeren (*Zs. für franz. und engl. Unterricht*, XXI, 2 et 3).

Spitzer (L.). La Norvège comme symbole de l'obscurité (*Revista de Filologia española*, juillet-septembre).

Gougaud (L.). Les saints irlandais dans les traditions populaires des pays continentaux (*Rev. celtique*, XXXIX, 2).

De Bartolomeis (V.). Tristano, gli episodi principali della leggenda in versioni francesi, spagnole e italiane. Bologne, Zanichelli.

Moore (S.). The story of Tristram and Isolt in modern poetry (*The Criterion*, I, 1).

Suchier (W.). Tierepik und Volksüberlieferung (*Archiv*, t. CXLIII, 3-4).

Leppmann (F.). Der Menschenflug in der Dichtung von Goethe bis Keller (*N. Zürch. Ztg.*, n° 1180).

Young (Ch. E.). Marriage in the contemporary French drama (*Philol. Quart.*, octobre).

Rudwin (M.). Supernaturalism and Satanism in Chateaubriand (*The Quen Court*, XXXVI).

Merbach (P. A.). Shakespeare als Romanfigur (*Jahrb. d. d. Shakespeare-Gesellschaft*, LVIII).

Hübscher (A.). Deutsche Dichter im Roman (*Liter. Echo*, 1er décembre).

Ibershoff (C. H.). A note on Kleist's *Prinz von Homburg* [le thème de l'officier désobéissant et repenti] (*Journal of Engl. and Germanic Philology*, XXI, 4).

Bowen (R. P.). An analysis of the priest *genre* in the modern French novel (*Pub. Mod. Lang. Assoc. America*, XXXVII, 4, décembre).

Dechamps (J.). Sainte-Beuve et le sillage de Napoléon (*Bibl. de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége*, XXX).

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Influences italiennes.

[illegible] (C.). Shelley e Dante. Palermo, Sandron.

[illegible] Sixieme centenaire de la mort de Dante. [illegible] a Sorbonne le 2 juin 1921. Paris, Union [illegible] [illegible]ienne.

[illegible] (F.). Neuere Dante-Literatur (*Histor. [illegible]*, XXIV (1921) et CXXVII (1922).

[illegible] (E.). Konrad Falkes Uebersetzung der [illegible] (*Wissen und Leben*, XVI, 1).

[illegible] (D. S.). Dante six hundred years ago and now (*[illegible] Rev.*, 2).

[illegible] (E.). Dante in 19th century America (*[illegible]* [illegible]).

[illegible] (E. N. S.). Mysticism in seventeenth century English [illegible] les platoniciens italiens, M. Ficin, etc.] (*[illegible]* [illegible], avril 1921).

[illegible] (E.). Zur Technik der Frührenaissance[illegible] in Italien und Frankreich. Diss. Heidelberg, C. Winter, 1921.

[illegible] (G. M.). Simona e Pasquino (influenze di una novelle de [illegible] (*Rivista Romana*, II, 6-7, 31 juillet).

[illegible] (R.). Shakespeares Quellen in der Originalsprache und [illegible] hrsg. im Auftrag der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft; [illegible] Quellen zu Romeo und Julia. Bonn, Ahn.

[illegible] (A.). Machiavelli e Zrinyi (*Corvina*, juillet-décembre).

[illegible] (B.). L'arte poetica di Francesco Faludi (*Corvina*, juillet-décembre).

[illegible] (P.). Contributo allo studio delle fonti italiane del teatro [illegible] Encina e Torres Naharro. Lucca, Amedei.

[illegible] (F.). Un seguace del Leopardi : James Thomson (*R*[illegible] [illegible] décembre).

[illegible] Nietzsche e Leopardi (da carte edite ed inedite di Nietzsche [illegible]).

[illegible] (L.). Petöfi e l'Italia (*M*[illegible], 17 décembre).

[illegible] Amore Americano [sur *[illegible]* de E. A. Mow-[illegible] 17 septembre.

Pompeati (A.). La nostra letteratura contemporanea nel giudizio di un tedesco (*Marzocco*, 26 novembre).

Influences espagnoles.

Morel-Fatio (A.). Les Allemands en Espagne du xv^e^ au xviii^e^ siècle (*Revista de Filologia española*, juillet-septembre).

Mazzei (P.). Per la fortuna di due opere spagnole in Italia [*la Celestina* et *Pepita Jiménez*] (*Revista de filologia española*, IX, 4).

Thomas (H.). Shakespeare and Spain. Oxford, Clarendon Press.

Paludan (H. A.). Studier over Corneilles Forhold til det spanske Drama (*Edda*, XVIII, 3).

Van Praag (J. A.). La Comedia espagnole aux Pays-Bas au xvii^e^ et au xviii^e^ siècle. Amsterdam, H. J. Paris.

Imbelloni (J.). El « testamento » de Victor Locchi y el « Don Quijote » de Quevedo (*Nosotros*, [Buenos-Ayres,] XLI).

Delombre (R.). L'hispanisme de deux parnassiens : Leconte de Lisle et J. M. de Heredia (*Hispania*, juillet-septembre et octobre-décembre).

Bertrand (J.-J.-A.). Figures d'hispanologues : Dieze, Bouterwek (*Bull. hispanique*, n° 4).

Influences françaises.

Mac Minn. English and American appreciation of Rabelais. Dans : *Charles Gayley anniversary papers*. Berkeley, University of California.

Eddy (W. A.). Rabelais, a source for *Gulliver's Travels* (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Blanck (A.). Det klassiska dramat i Frankrike och dess allmänna betydelse (à la suite de : *Anna Maria Lenngren*. Stockholm, Geber).

Blanck (A.). Molière och farsen (à la suite de : *Anna Maria Lenngren*. Stockholm, Geber).

Lichtenberg (K.). Der Einfluss des Theophrast [et de La Bruyère] auf die englischen Characterwriters des 17. Jahrhunderts. Berlin, Mayer und Müller, 1921.

Baccolini (A.). L. A. Savioli e il dominio francese a Bologna (*Archiginnasio*, XVII, 1-3, janvier-juin).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bruce (H. L.). Blake, Carlyle and the French Revolution (dans : *Charles Gayley anniversary papers*). Berkeley, University of California.

Moestue (W.). Ludwig Uhland und K. Sieveking in Paris (*Euphorion*, XXIV, 2).

Bettelheim (A.). Anzengrubers Jaggernaut [et le début du *Père Goriot*] (*Euphorion*, XXIV, 2).

Peers (E. A.). The fortunes of Lamartine in Spain (*Mod. Lang. Notes*, décembre).

Charlier (G.). Stendhal et les Van Praet (*Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre).

Roberts (W.). Dumas and Sue in England (*Ninet. Cent.*, novembre).

Benedetto (L. F.). A. de Vigny e gli esuli della « Giovine Italia » [en particulier A. Ghiglione, dévot de *Chatterton*; cf. *Revue*, 1922, p. 643] (*Marzocco*, 19 novembre).

Schurig (A.). Neue Flaubert-Uebersetzungen (*Liter. Echo*, 1er décembre).

Werner (E.). Die deutschen Verlaine-Uebersetzungen (*Berl. Börsen-Cour.*, n° 411).

Günther (R.). Die Knechtung des deutschen Geisteslebens durch Frankreich (*Zeit, Zeitstimmen*, 163).

Redman (B. R.). An ill-treated author [deux médiocres traductions américaines de Remy de Gourmont] (*Liter. Rev.*, 4 novembre).

Baranyai (Z.). L'influence française en Transylvanie (*les Pays du Danube*, septembre-octobre).

Influences anglaises.

Volz (G. B.). Shakespeare am Hofe Friedrichs des Grossen (*Rundschau*, XLIX, 1).

Schneider (K.). Gerstenberg als Verkünder Shakespeares (*Jahrb. d. Shakespeare-Gesellschaft*, LVIII).

[illegible] (M.). Kleists und Shakespeares dramatische Gestalten

[illegible] (H.). L. Tieck und das alte englische Theater (*Deutsche* [illegible], VI). Frankfurt, Diesterweg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mis (L.). Les « Études sur Shakespeare » d'Otto Ludwig, exposées dans un ordre méthodique et précédées d'une introduction littéraire. Lille, imprimerie du Nord.

Schweinitz (H. B. von). Shakespeare in deutscher Spache [Gundolf] (*Oesterreich. Rundschau*, décembre).

Briggs (F.). Glover's influence on Klopstock (*Philol. Quart.*, octobre).

Ortolani (G.). Un po' di Baretti e un pochino di Goldoni (*Marzocco*, 17 décembre).

De Nolva (R.). Shelley et Lamartine (*Nouvelle Revue d'Italie*, 25 novembre).

White (N. I.). An Italian « imitation » of Shelley's *The Cenci* [Niccolini] (*Pub. Mod. Lang. Assoc. America*, XXXVII, 4, décembre).

Shears (L. A.). The influence of W. Scott on the novels of Th. Fontane. New-York, Columbia University Press.

Sigmann (L.). Die englische Literatur von 1800-1850 im Urteil der zeitgenössischen deutschen Kritik (*Die neueren Sprachen*, XXX, 3-4).

Dechamps (J.). Il y a cent ans. Propos stendhaliens [contre l'Angleterre antinapoléonienne] (*Rev. des Études napoléoniennes*, novembre-décembre).

Ascher (J.). Vigny and Thomas Campbell (*French Quarterly*, septembre).

Richards (E. F.). Mazzini's Letters to an English family. London, J. Lane.

Roth (G.). Sur les imitations en vers, par Sainte-Beuve, de poèmes anglais (*Rev. germ.*, octobre).

Estève (E.). De Shakespeare à Musset : variations sur la romance du *Saule* (*Rev. d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre).

Pilon (E.). Le souvenir de Verlaine à Londres [rappel de son séjour en 1872] (*Opinion*, 3 novembre).

Dorrenburg (E.) et Fehse (N.). Raabe und Dickens. Magdeburg, Creutz, 1921.

Ferrando (G.). Il primo centenario di Matthew Arnold (*Marzocco*, 24 décembre).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Influences helvétiques.

Scheiwiller (P. O.). Annette von Droste-Hülshoff in ihren Bezie hungen zur Schweiz I. Einsiedeln, Benziger.

Wahl (H.). Carl Augusts Tagebuch, eine « Quelle » zu Goethes « Briefen aus der Schweiz » (*Funde und Forschungen, Festgabe J. Wahle*. Leipzig, Insel-Verlag, 1921).

Funck (H.). Lavater und Cagliostro (*Westermanns Monatshefte*, LXVII, 2).

Monglond (A.). Mme de Staël et la Suisse [à propos du livre de Pierre Kohler, avec de fâcheuses coquilles toutes imputables, nous avertit l'auteur, à la typographie] (*Rev. bleue*, 16 décembre).

Bettelheim (A.). Gottfried Keller in Deutschoesterreich (dans : *Wiener Biographengänge*). Wien, Liter. Anstalt, 1921.

Influences allemandes.

Maury (L.). La France à l'école de l'Allemagne? [sur le livre de L. Reynaud] (*Rev. bleue*, 18 novembre, 2 décembre).

Schwaninger (C.). Die Verdienste der Edinburgh Review um die Verbreitung deutscher Literatur in England 1802-1829. Diss. Zürich, 1921.

Block (M.). The British and Foreign Review, or European Quarterly Journal. Ein Beitrag zur Geschichte der Aufnahme deutscher Literatur in England. Diss. Zürich, 1921.

Leopold (W.). Die religiöse Wurzel von Carlyles literarischer Wirksamkeit. Halle, Niemeyer.

Hatfield (J. T.). Goethe and the Ku-Klux Klan [*Goetz*, à travers W. Scott] (*Pub. Mod. Lang Assoc. America*, XXXVII, 4, décembre).

De Icaza (F. de A.). Heine y sus traductores al castellano (*Nosotros* [Buenos-Ayres], XLII).

Svanberg (N.). Fröding och Heine (*Nysvenska Studier*, I, 1-3, 1921).

Hämel (A.). Deutsche Züge in Gustavo Adolpho Bécquer (*Archiv*, t. CXLIV).

Suarès (A.). La première lettre de Baudelaire à Wagner (*Revue musicale*, 1er novembre).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Groethehuysen (B.). Nietzsche in Frankreich (*Wissen und Leben*, XV, 20).

Kapp (W.). Das kulturelle und geistige Leben nach 1871 in Elsass-Lothringen und der Einfluss der deutschen Kultur (*Die Gegenrechnung*, II, 8).

Götze (A.). Das Schicksal der deutschen Sprache in der Gegenwart (*N. Jahrb. für das Klass. Altertum*, t. XLIX-L, 5).

An. Moderne deutsche Literatur im Ausland (*Berl. Börsen-Courier*; n° 540).

Influences néerlandaises.

Alizé (F.). Voltaire à La Haye en 1713 (*Revue de Paris*, 15 novembre).

Influences scandinaves.

Roos (C.). Det 18. Aarhundredes tyske Oversaettelser of Holbergs Komedier. Kjöbenhavn, Aschehoug.

Gräf (H. G.). Sverige i Goethes liv och skrifter. Stockholm, Norstedt.

Influences slaves.

Chuzeville (J.). Dmitri Mérejkowsky : l'âme russe et nous. Paris, Bossard.

Luther (A.). Ein russischer Vorläufer Oswald Spenglers (*Aler-Flammam*. Leipzig, 1921).

Pozzi (J.). Les Français à Prague, III et IV : Chateaubriand, P. Claudel (*Revue française de Prague*, 30 septembre, 30 décembre).

Influences américaines.

Rava (L.). La fortuna di Franklin in Italia (*Nuova Antologia*, 1er novembre).

Sherman (S.-P.). Mouvements contemporains et tradition littéraire aux États-Unis [et leur interprétation par l'étranger] (*Rev. de métaphysique et de morale*, octobre-décembre).

Influences orientales.

Crannel (W.). The Bible in Shakespeare (*Princeton Theological Rev.*, 1921).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

NATALI (G.). Studiosi viaggi nel Levante di un dotto bolognese del secolo XVIII [Jacopo Mariscotti] (*l'Archiginnasio*, XVII, 1-3, janvier-juin).

GRILLET (A.). *Job* dans les *Premières Méditations* de Lamartine (*Correspondant*, 25 décembre).

BECKH (H.). Rudolf Steiner und das Morgenland (dans : *Vom Lebenswerk Rudolf Steiners, eine Hoffnung neuer Kultur*. München, Kaiser, 1921).

LILIENFEIN (H.). Was sind uns Tolstoi und Tagore? (*Türmer*, XXV, 2).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Das Buch über Shakespeare. Handschriftliche Aufzeichnungen von Ludwig Tieck. Aus seinem Nachlass herausgegeben von Henry Lüdeke. Halle, M. Niemeyer, 1920 (dans la collection des « Neudrucke deutscher Literaturwerke des 18. und 19. Jahrhunderts », n° 1).

Köpke avait publié dans les *Nachgelassene Schriften* quelques fragments relatifs à Shakespeare : une partie minime du commentaire, une partie des deux esquisses ultérieures, deux chapitres de l' « Einleitung », le plan de l'ensemble, le passage sur Lady Macbeth. Dans l'œuvre critique de Tieck se trouvent d'abord les *Lettres sur Shakespeare*, puis de très nombreuses pages ou allusions sommaires; et tout cela nous prouve, plus que les assertions du poète lui-même ou de ses amis, quelle place Shakespeare occupa dans cette vie et cette œuvre romantique. Les érudits qui se sont donné le rare plaisir de feuilleter les papiers inédits du poète à Dresde et Berlin savaient qu'il y avait encore autre chose, des notes nombreuses qui n'avaient pas vu le jour. Et l'on regrettait cette lacune. Le livre de M. Henry Lüdeke vient la combler. Il lui donne le titre même qu'eût eu probablement le grand ouvrage projeté par Tieck.

La préface et l'introduction nous content que l'essentiel de cette édition était prêt pour l'impression à l'automne 1916 et que la publication en a été retardée par les événements de la guerre. Elles expliquent sommairement dans quelles conditions Tieck écrivit ces notes diverses et pourquoi elles sont restées à ce point informes et fragmentaires.

« Le livre de Shakespeare devait être pour Tieck le grand œuvre de sa vie. Ce fut son plus grand échec » (p. xi). Il en conçut l'idée dès ses premiers contacts avec Shakespeare. Il le promit bien des fois à ses amis et à son public. Il lui eût donné, sous sa forme première, le caractère d'un commentaire. Mais Tieck n'est point un critique méthodique et impartial. Son œuvre s'agrandit, son héros s'anime, un souffle poétique traverse les époques du passé. Shakes-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

peare apparaît comme le plus sublime et le plus parfait des poètes romantiques. Le « livre de Shakespeare » devra donc embrasser tout son génie et tout son temps, découvrir tout le mystère infini d'une œuvre infinie. Ainsi conçue, elle devenait de plus en plus irréalisable. Elle ne fut pas réalisée. Tieck se découragea. D'autres soucis détournèrent son attention. Nous n'avons de ce grand ouvrage que les brouillons manuscrits que vient de publier H. Lüdeke.

Ce livre se compose de six ébauches : la première est un commentaire très abondant relatif aux pièces principales de Tieck (21 pièces, p. 1 à 364). Il est de 1794. La deuxième ébauche est de 1796 (p. 365 à 394) : notes rapides sur les trois unités, la tragédie française, Lessing, Gœthe, Shakespeare, et traductions diverses. La troisième ébauche est une introduction (p. 395-403, écrite vers 1800). La quatrième (de 1810?) donne un plan sommaire de l'ensemble (p. 404-40?) ; la cinquième, de 1815, contient deux chapitres rédigés de l'introduction ; la sixième, une liste chronologique des pièces. Les erreurs de Tieck sont considérables : erreurs matérielles, erreurs historiques, erreurs de jugement. Il eût été peut-être bon de signaler dans le détail ces erreurs d'érudit : les remarques (p. 446-519) n'en indiquent qu'un petit nombre. Les contemporains de Tieck, lassés de ses éternelles et vaines promesses, finirent par croire que ce grand ouvrage sur Shakespeare n'existait que dans l'imagination de l'auteur. Ce que Köpke en publia ne calma pas les déceptions. Nous avons mieux. Le livre de Lüdeke est important. Il nous fait connaître les secrets [illegible] [illegible]thème, nous montre, pris sur le fait, les procédés de travail et [illegible] genèse des idées du poète critique. Sans doute, ce livre lui-même [illegible] une désillusion. Si c'est là le seul résultat de toute une existence de labeur et d'amour, c'est un pauvre total. Nous n'apprenons [illegible] chose sur Shakespeare. Les contemporains de Tieck n'y [illegible] appris beaucoup plus. Les érudits anglais, pour qui notre [illegible] n'eut généralement que mépris, ont fait bien plus pour [illegible] la connaissance intime de la vie et de l'œuvre de Shakespeare. [illegible] bien l'intérêt de la nouvelle publication réside-t-il ail[illegible] Tieck lui-même que nous apprenons à mieux juger. Nous [illegible] dans le domaine toujours mystérieux des idées et des jugements [illegible], des conceptions générales, de l'évolution intel[illegible] des poètes les plus intelligents.

[illegible] M. Lüdeke de nous avoir donné ce Tieck inconnu.

J.-J.-A. Bertrand.

DEUX POINTS DE VUE SUR LE ROMAN PHILOSOPHIQUE EN FRANCE A L'ÉPOQUE CLASSIQUE

Geoffroy ATKINSON. **The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720**. Paris, Champion, 1922. In-8° de 147 pages. (Suite de **The Extraordinary Voyage in French Literature before 1700**. New York, Columbia University Press, 1920.)

Frédéric LACHÈVRE. **Les Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac**. Paris, Champion, 1921. 2 vol. in-8° de CLXIV-538 pages.

ID. **Les Successeurs de Cyrano de Bergerac**. Ibid., 1922. In-8° de XIV-279 pages.

Ces deux séries contemporaines d'études, émanant l'une d'un critique américain et l'autre d'un savant français, nous fournissent sur un sujet identique deux points de vue distincts, dont la confrontation est intéressante et suggestive. Cette comparaison, à vrai dire, porterait plus particulièrement sur la première partie de l'étude de M. Atkinson, examinée ici précédemment[1], et sur la dernière partie de celle de M. Lachèvre : le parallélisme serait plus rigoureux ainsi, puisque l'on retrouverait dans l'un et l'autre livre la discussion des mêmes ouvrages essentiels : les *Aventures de Jacques Sadeur* de Gabriel de Foigny et l'*Histoire des Sevarambes* de Denis Vairasse. Mais, en fait, les analogies débordent ces deux volumes et s'étendent, quoique plus inégalement, aux deux autres : l'*Histoire de Calejava* de Claude Gilbert est étudiée, en effet, dans le même volume de M. Lachèvre, les *Successeurs*, et dans le second volume de M. Atkinson. En outre, le livre de M. Lachèvre sur Cyrano, bien que traitant d'une période et d'un sujet que M. Atkinson a volontairement négligés, peut à bon droit être considéré comme appartenant au même groupe, étant donné l'importance de l'*Histoire comique* de Cyrano dans le développement de la littérature imaginative et philosophique et du « Voyage extraordinaire ».

La différence des points de vue se ramène essentiellement à ceci : tandis que M. Atkinson s'attache surtout à dégager dans ses analyses les thèmes fondamentaux de ces romans idéologiques et les éléments constructifs de cette philosophie rationaliste, qu'il considère surtout dans ces ouvrages (ainsi que M. Lanson dans ses belles

1. Cf. *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1922.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

études de 1907-1908) les « Origines et les premières manifestations » de l'esprit philosophique, — M. Lachèvre, au contraire, est frappé surtout par les éléments de dissociation ou d'anarchie que représente ce libertinisme, et par sa force destructive. Pour les premiers, le roman philosophique est un « devenir » plein de virtualités ou de promesses; pour le second, il est à la fois un phénomène et un agent actif de décomposition.

Nous avions regretté que la première étude de M. Atkinson s'arrêtât brusquement à cette date toute conventionnelle et comme arithmétique de 1700 et nous pourrions déplorer de la même manière aujourd'hui que commence si abruptement ce second ouvrage. Mais nos reproches seraient cette fois injustifiés : la coupure entre ces deux parties d'un indivisible tout est due à des raisons purement matérielles et fortuites. Accueillons donc avec empressement ce nouveau volume qu'une introduction d'une vingtaine de pages rattache d'ailleurs au précédent.

Il commence par l'étude dont notre impatience avait été frustrée la dernière fois : celle de l'*Histoire de Calejava* de Claude Gilbert, qui parut précisément en 1700, et se poursuit par l'examen de quatre autres livres, dont la publication se place entre 1700 et 1720 : les *Voyages* du baron de Lahontan, de François Leguat, de Jacques Massé, et le *Voyage de Groenland* de Simon Tyssot de Patot, auteur de *Jacques Massé*.

La meilleure de ces quatres études est incontestablement celle qui a trait à Leguat : par son originalité, comme par l'importance de ses résultats, elle suffit à donner au livre tout entier une valeur indéniable. M. Atkinson est emporté là par une certaine fougue inaccoutumée qui l'amène presque parfois à briser les cadres trop étroits et menus qu'il s'est partout trop modestement imposés. En ces trente pages fort documentées et compactes, mais cependant vivantes par l'accent de vérité, par la joie convaincante d'une conviction bien établie, l'auteur met en pièces la théorie traditionnelle de la véracité fondamentale du voyage de Leguat. Cette authenticité du livre était admise non seulement par les critiques littéraires, mais par les naturalistes les plus circonspects qui en avaient, et en ont encore tout récemment, utilisé la « documentation » avec le plus grand sérieux. C'est ainsi qu'un savant français fort connu a forgé pour un des oiseaux du livre — évidemment disparu — l'expression imagée d'Erythromachus Leguati, tandis que deux naturalistes britanniques non moins éminents préféraient l'appellation à leur sens plus caractéristique d'Aphanaptéryx Leguati. La *Grande Encyclopédie*, l'*Encyclopædia Britannica* et de multiples autres ouvrages affirment pareillement

leur foi en Leguat et sa faune. — Or, c'est précisément dans l'examen méticuleux de ce riche jardin zoologique que M. Atkinson a trouvé ses meilleurs arguments et fait ses plus heureuses découvertes. Plume à plume, le rigoureux historien dépouille de ses ornements l'oiseau rare de l'île Rodriguez, restitue le duvet fin et « crépu » de sa croupe ronde à son ancêtre le coq de Cauche (*Relations... de l'île de Madagascar*, 1651) et la beauté de sa femelle, ainsi que ses pieds de coq d'Inde, à l'oiseau de l'abbé Carré (*Voyage des Indes orientales*, 1699); il lui enlève pareillement ses plus nobles vertus, son désespoir en captivité et son obstination hibernienne à se laisser mourir de faim, que les coqs de Carré avaient manifestés avant lui. Surtout, sa farouche aversion pour le rouge, qui avait tant frappé les naturalistes, n'est chez lui qu'une singerie de la manie essentielle de l'oiseau de Cauche, et son inaptitude au vol (non moins remarquée) qui le rend facile à saisir à la course, reproduit sans originalité une infirmité congénitale des oiseaux de Du Quesne (*Mémoires...*, 1689). Sans doute, cet impitoyable dépeçage n'épuise point tout à fait l'animal leguatien : on pourrait relever encore, dans ces curieux et nombreux rapprochements, un certain nombre d'insuffisances; mais si la liste des impostures apparaît encore incomplète, d'autres accusations de M. Atkinson portent à coup sûr : l'auteur du *Voyage de Leguat* se compromet par de graves inconséquences (son « solitaire », aussi intransigeant d'abord que celui de Du Quesne, se laisse ensuite apercevoir « mainte fois » en « compagnies de trente ou quarante ») et par un parti pris trop évident de moraliste et sermonneur (son oiseau est un modèle accompli de vertu civique et sexuelle). — Les autres animaux de l'île et du livre ne sont pas plus épargnés par M. Atkinson : chauves-souris, mouches, anguilles, lézards, tortues de terre et de mer, crabes, rats, se voient tour à tour écartelés, mutilés, et dépouillés de leurs organes les plus vitaux au profit d'ancêtres-vampires innombrables. Et toutes ces confrontations sont convaincantes, tant les analogies de mots et d'idées sont étroites et multipliées.

Cette analyse résolutive et destructrice porte encore sur les incidents du *Voyage* : par exemple, l'emprisonnement de Leguat et ses compagnons pour s'être emparés d'un morceau d'ambre gris reproduit un épisode des *Voyages* de Tavernier, tel autre épisode est dû à Du Bois, tel autre à Flacourt, etc. — Ces exemples suffiront à montrer la qualité de l'argumentation et l'étendue de la documentation de ce chapitre. Aussi, bien que M. Atkinson nous semble avoir éliminé trop prestement le personnage historique que fut Leguat et sur lequel il reste deux ou trois témoignages irrécusables, considérons-nous comme tranchée maintenant la question

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de l' « authorship » du livre : c'est bien Misson qui en fut l'auteur et qui en porte toutes les responsabilités. Mais il a dû au moins entendre parler de Leguat, s'il ne l'a point rencontré réellement. L'occasion d'où sortit le livre reste probablement historique et réelle, mais toute la substance — M. Atkinson l'a définitivement établi — en fut fournie par le cerveau de Misson, qui vainquit ainsi Defoe dans l'art de mystifier des générations de lecteurs. — Quant à la substance philosophique du livre, elle est dégagée avec netteté par M. Atkinson : l'état de nature y apparaît comme l'état de parfaite innocence et de joie absolue; Leguat aime la solitude en pleine campagne autant qu'un disciple de Jean-Jacques et il affirme les droits de l'homme au bonheur avec autant de véhémence qu'un jacobin : « La loi radicale et fondamentale est *que tout le monde vive* et que, s'il se peut, *chacun vive heureux* » ; il annonce la prochaine révolte des classes opprimées : *Bientôt le pauvre, qui vaut mieux que vous, et qui est maintenant oppressé, vous écrasera.* Les descriptions de nature tropicale ne sont là que pour fournir un cadre pittoresque et des illustrations propices à cette doctrine philosophique et politique : c'est pourquoi les solitaires, du moins quand ils sont cohérents et logiques avec eux-mêmes, font preuve de tant de vertus. Ils sont, comme le bon sauvage, le type vers lequel doit s'élever à nouveau, à la lumière de la raison, l'humanité dégénérée.

Quant aux autres études contenues dans l'ouvrage de M. Atkinson, elles sont d'une lecture utile, quoique ne présentant pas le même intérêt d'absolue nouveauté. L'auteur nous montre par exemple dans le *Voyage* de Lahontan l'importance du thème du « bon sauvage » et l'influence de Baltasar Gracian. Dans le chapitre un peu trop succinct sur l'*Histoire de Calejava* de Claude Gilbert, il ne dégage que les points saillants de la doctrine (égalité de tous et droit de tous au bonheur), sans caractériser assez ce déisme antichrétien qui semble fonder une théologie nouvelle sur l'apologie des passions. Dans l'étude sur le *Voyage de Jacques Massé* de Tyssot de Patot, l'auteur se préoccupe davantage, semble-t-il, de faire ressortir les caractères littéraires de l'œuvre, en même temps que les thèmes fondamentaux et les influences principales (Moquet, Dellon, Tavernier, etc.); il met en valeur fort justement le réalisme de la forme et la nouveauté que constitue dans le livre l'introduction du rire. Cependant, à vrai dire, ce rire est encore bien lointain, bien indirect : nous entendons parler de gens qui rient, mais sans les voir rire ni rire avec eux nous-mêmes. Rien là qui annonce un génie comique ou qui ressemble même à de l'humour vrai. Mais ce livre, par la multiplicité des incidents, brusques départs et arrivées, rencontres inattendues, emprisonnements, délivrances miraculeuses,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

persécutions et menaces constantes d'une inquisition omniprésente, évoque déjà *Candide*. L'imagination de Tyssot devait prouver sa versatilité en s'embarquant un jour vers les régions polaires (*Voyage de Groenland*, 1720) encore inexplorées par la littérature romanesque : il est vrai que son réalisme s'y épuise vite pour céder la place à la véhémence satirique des diatribes antichrétiennes. — M. Atkinson s'abstient de toute conclusion, soit pour cette dernière étude, soit pour la série tout entière, à laquelle il préfère laisser la forme d'une suite de monographies détachées. Mais la substance qu'elles contiennent n'en est pas moins (on l'a vu) souvent précieuse et toujours estimable.

M. Lachèvre, dans ses *Successeurs de Cyrano de Bergerac*, nous donne la suite immédiate[1] des *Œuvres libertines* de Cyrano (1921, 2 vol.), qui continuaient elles-mêmes la série *le Libertinage au XVII^e siècle*, dont le premier volume, couronné par l'Académie française, était consacré au *Procès de Théophile de Viau* (1910). Dans cette nouvelle étude, M. Lachèvre, fidèle à sa méthode coutumière, nous présente, en de magnifiques volumes, une réédition de textes rares, accompagnés d'introductions biographiques et critiques et de notes. L'auteur, à la manière d'un guide admirablement renseigné, nous conduit à travers une sorte de musée littéraire en nous éclairant de ses indications et réflexions, à notre gré encore trop espacées et brèves, en nous priant aussi parfois de hâter le pas plus que nous ne le souhaiterions, nous faisant franchir des salles entières de moindre intérêt, sans doute, mais que nous aimerions à revisiter.

Reconnaissons d'abord que M. Lachèvre nous fait découvrir de l'inconnu. Il est le premier à nous parler du « royaume d'Antangil », qu'il appelle probablement avec raison, la première utopie du XVII^e siècle, et nous regrettons qu'il se soit borné à nous donner une simple analyse de ce roman utopiste protestant de 1616, quelque terre à terre qu'en soit l'esprit. A défaut d'épisodes, puisque ce livre n'en contient à peu près pas, M. Lachèvre eût pu détacher quelques descriptions peut-être intéressantes, puisque les détails extérieurs, la somptuosité des costumes, la solennité des cérémonies ont tant d'importance en cette république évangélique étrange, extraordinairement moderne par certains traits (élection du roi par une chambre haute, élue elle-même par un conseil des États émanant d'un suffrage à plusieurs degrés — service militaire

1. Bien qu'entre les *Œuvres* de Cyrano, vol. VIII, en deux tomes, et les *Successeurs* de l'auteur de l'« Autre monde », s'intercale un volume, IX, les *Œuvres* de Jean Dehénault, le maître de M^{me} Deshoulières.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et instruction primaire obligatoires — impôt sur le revenu) et paradoxalement traditionaliste à d'autres égards (l'église, toute protestante qu'elle est, a une complète hiérarchie de curés, archiprêtres et évêques dont les mœurs sont exemplaires et les robes éclatantes). L'intérêt du livre paraît résider dans les idées politiques et sociales, beaucoup plus cohérentes et plus étudiées dans le détail qu'elles ne le sont ordinairement dans la littérature utopique. — Pour ce qui est des *Successeurs de Cyrano*, qui sont le sujet ou fournissent par leurs écrits la matière du livre, M. Lachèvre n'adopte pas pour nous les présenter une méthode uniforme. Un seul auteur, Foigny, obtient les honneurs combinés d'une étude biographique et d'une réédition de son ouvrage essentiel : *la Terre australe connue ou les Voyages de Jacques Sadeur*. Deux autres, Vairasse et Claude Gilbert, n'ont droit qu'à une courte notice et à la reproduction de deux extraits seulement de leurs romans, et le dernier, Tyssot de Patot, a sa brève notice aussi, mais ne voit citer de ses écrits que son *Apologie et sa Dissertation sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme*, sans que son important roman de *Jacques Massé* soit représenté par autre chose que « l'analyse impartiale de M. J. C. van Slee ». — Or, le soin admirable qu'a apporté M. Lachèvre à la réédition des textes dans ce dernier livre comme dans les deux volumes de Cyrano (où dans les *Estats et Empires de la lune* nous avons pour la première fois les variantes si importantes du manuscrit de Paris et celles aussi du manuscrit de Munich) nous fait regretter plus vivement encore de ne point avoir dans leur intégralité, présentés par lui, ces classiques du libertinage. Pour l'*Histoire des Sevarambes* de Vairasse, M. Lachèvre trouverait une excuse facile à son abstention dans la longueur excessive de ces cinq volumes in-12; mais, sans nous donner tout, de combien de passages importants au point de vue même des idées libertines il eût pu gratifier notre curiosité : le récit de Maurice, au début, ou la description de Sevarinde, et les tableaux de mœurs de la quatrième partie, ou encore quelques-uns des épisodes, celui surtout de Dionistar et d'Ahinomé! — Nous eussions eu ainsi une impression plus vivante et plus exacte de ce livre, malgré tout assez varié. Pour le *Calejava* de Claude Gilbert, nos regrets sont moindres, car l'ouvrage est beaucoup plus abstrait et idéologique, et les deux extraits que nous donne M. Lachèvre suffisent à nous en faire connaître le fond même. Mais il y a dans le *Jacques Massé* de Tyssot de Patot une présentation plus réaliste et plus alerte des faits, ainsi qu'une pensée plus déliée dans les discussions philosophiques, qui auraient rendu sa lecture plus attrayante, et la rapide analyse dont nous devons nous contenter nous permet

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à peine de nous intéresser à l'apologie de son auteur ou à la bibliographie de ses œuvres.

Les notices ou études biographiques, toutes utiles et claires, sont au courant des dernières recherches (celle du Dr J. C. van Slee sur Tyssot de Patot (*Revue du XVIIIe siècle*, 1917), celles de M. Ascoli sur Vairasse parues dans les récents *Mélanges Lanson*, les études déjà plus anciennes de Pierre Brun, J. Roman et Fredy de Coubertin pour Cyrano), et l'on regrette seulement que pour au moins trois d'entre elles l'auteur s'efface si discrètement derrière ses sources; mais dans la vie de Gabriel de Foigny, qui occupe soixante pages du dernier volume, M. Lachèvre nous présente une œuvre personnelle, fondée sur d'actives recherches aux Archives d'État de Genève et ailleurs, et riche en documents nouveaux sur la période du séjour en Suisse de Foigny (1666-1684). Toute l'histoire des démêlés de l'ancien cordelier avec les consistoires de Genève, de Lausanne, de Berne et de Morges est contée avec précision et non sans verve et est d'une lecture très attachante. Le caractère étrange de ce Foigny, aventurier et bohème, ergoteur passionné et esprit incohérent, grivois, sensuel, ivrogne et menteur, non dénué cependant de sensibilité et peut-être même de sentiment religieux, se dégage nettement de tous ces faits et de leur commentaire. On regrette néanmoins que tous les documents n'aient pas été relégués au bas des pages. Le récit, ainsi désencombré, aurait été beaucoup plus alerte. On avait déjà cette impression à la lecture de la vie de Cyrano, où les « pièces justificatives » si nombreuses et copieuses, actes, testaments, contrats, lettres, minutes, etc., envahissent le texte de leur utile mais étouffante broussaille. Il est fâcheux que, par une sorte de modestie, le critique ou l'historien en M. Lachèvre éprouvent constamment le besoin de céder la place à l'archiviste.

Ce n'est point pourtant que M. Lachèvre n'ait son interprétation très personnelle de tous ces faits biographiques et de tous ces documents littéraires. Tout le XVIIe siècle libertin est pour lui une région familière dont il connaît les moindres recoins et nul ne saurait lui contester le droit de formuler des impressions générales et de dégager des conclusions. « Plus nous avançons, dit-il dans l'avant-propos de son dernier volume, dans la monographie des libertins du XVIIe siècle et dans la publication de leurs œuvres, plus se précise notre définition du libertin : un faible d'esprit, incapable de maîtriser ses passions — en d'autres termes, un homme rétif à toute discipline intellectuelle volontairement consentie et ayant perdu le sens des réalités — un déséquilibré, chez qui la sensation l'emporte sur la raison. » Cette définition, si excessive qu'elle apparaisse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'abord, paraît en fait être à la mesure d'un certain nombre de libertins, tels que les Claude Le Petit ou les de Blot; elle peut s'adapter encore à Foigny, qui a connu bien des vices et chanté mainte palinodie, et même à Vairasse qui savait recourir aux pires expédients; mais nous ne saurions de bonne foi l'appliquer à Claude Gilbert, sur qui nous sommes trop mal renseignés, ni l'accepter dans son intégralité pour Cyrano. Si, en effet, le grand représentant de la littérature libertine ne fut point un modèle de vertu, il est cependant plus « sympathique » que ne veut l'accorder M. Lachèvre et eut de belles qualités, même morales, ne fût-ce que son dédain de la fortune et des puissants dont il préférait se passer, son courage guerrier, son mépris de tout danger, sa fidélité aux meilleurs de ses amis, sinon aux autres. Quant à son talent d'écrivain, M. Lachèvre ne lui rend certainement pas justice en déclarant seulement qu'il n'est pas « négligeable », mais qu'il est dénué d' « originalité ». — De tous les voyages imaginaires du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, pas un ne saurait être égalé à celui de Cyrano pour la verve du style et l'éclat des images, pour le naturel et l'abondance de la veine, pour le mouvement même de l'action. Seul, le *Robinson* de Defoe l'emporte sur lui en vraisemblance : victoire facile et imposée par la différence des sujets et l'inégalité des tâches. Mais Cyrano, par contre, est le seul des auteurs d'utopies à triompher dans le domaine de la pure fantaisie. Il possède, en effet, une des plus somptueuses et des plus mobiles imaginations de notre littérature et fait songer, à bien des égards, aux plus féconds et aux plus fastueux Élisabéthains anglais. Son talent satirique est grand aussi et il eut l'honneur, en tant qu'auteur comique, d'être plagié par Molière. Aussi trouvons-nous naturel qu'un critique aussi avisé que Remy de Gourmont l'ait fait entrer dans sa *Collection des plus belles pages*. Le libertinisme chez lui n'est donc pas un élément de stérilité, car il y entre plus d'esprit frondeur que d'aigreur méchante et de « hargnerie ». Il n'étouffe point son originalité et même la stimule. C'est que ce libertinisme est peut-être moins formulé, moins uniforme que ne semble le prétendre M. Lachèvre (qui pourtant y distingue fort perspicacement des « courants »), et que, de même qu'il déborde la pensée huguenote, il sait s'accommoder de la diversité des tempéraments. Et reconnaissons, pour terminer, que M. Lachèvre, qu'il l'admette ou non, rend lui-même le plus important hommage à ce qu'il y a de beau dans Cyrano et d'intéressant chez ses successeurs en érigeant à leur mémoire le monument considérable qu'est cette encyclopédie libertine.

E. PONS.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Henri Girard. **Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps, 1791-1871.** Paris, Champion, 1921. In-8° de XLIV-575 pages. (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*.)

Voici, sur le romantisme, une des meilleures études que nous aient apportées ces dernières années, — abondante, précise, d'une documentation très riche. M. Girard a dépouillé non seulement les papiers manuscrits de la bibliothèque de Versailles, mais surtout l'admirable trésor de lettres autographes que conserve l'arrière-petite-nièce du poète, Mme L. Paignard. Depuis ses premières années jusqu'au temps du Parnasse, Émile Deschamps avait gardé toutes les lettres de ses illustres amis : c'est une mine inépuisable. M. Girard en a tiré le meilleur parti. Il a fait revivre un demi-siècle de notre littérature. Autour d'Émile Deschamps se trouvent rassemblés tous ceux qu'il a connus, les plus grands comme les plus humbles, poètes, littérateurs, artistes ou gens du monde, les dandys du boulevard, les habitués des théâtres, les gens de cénacles ou de salons. Cette biographie est ainsi comme un véritable répertoire d'histoire romantique. Mais l'auteur n'est pas esclave de ses documents et ce souci de précision ne l'a pas empêché de traiter de haut et dans toute leur ampleur les problèmes qui s'offraient à lui : questions d'origines, d'influences ou d'esthétique.

Il faut lui savoir gré, en marquant le rôle capital d'Émile Deschamps, de n'avoir pas exagéré sa valeur personnelle. Il est certain que, dans l'école, sauf un moment peut-être, son héros n'a pas joué un rôle de premier plan. C'était un esprit sans timidité, mais réservé et prudent. Il n'y a pas chez lui, en ces années frémissantes de début, cette impatience, cette hâte à produire, ce besoin de nouveauté. Il n'est pas batailleur et s'accommode fort bien de son temps, étant homme à s'accommoder de tout. Il admire, d'une admiration parfois un peu ironique, mais dont l'ironie est sans âpreté, Lebrun, Ducis, Parny, Fontanes, Parseval[1], Millevoye et l'élégant

1. Avec celui-ci, il lui arriva une amusante mésaventure. En 1828, il avait parlé de lui comme d'un poète disparu. L'œuvre était morte, mais pas l'auteur qui protesta : « Mon cher Deschamps, j'ai reçu l'œuvre que vous venez de publier et j'en ai lu la préface, dans laquelle vous m'avez enterré, m'ayant cru mort. Je suis très sensible à ce procédé ; cependant, permettez-moi de vous faire observer que l'usage n'est pas d'envoyer aux morts leurs billets d'enterrement. Je suis vivant et sans rancune. Votre ami Parseval, le 30 octobre 1828 ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... premières œuvres, elles ne sont ... la poésie fugitive et ne ... ses grâces vieillies : toute sa vie ... paraîtront ses œuvres complètes ... de tout cela.

... beaucoup plus les deux comé- ... Latouche, *Selmours* et le *Tour de* ... même; mais comme l'on se ... vérité, ni Latouche ni lui ne sont ... quand on prétend écrire en vers...

... E. Deschamps n'est cependant ... tout, d'intelligence nette, de cul- ... et de cœur exquis, il représente ... génération romantique. Avec lui, ... confiance; ils le sentent un ami sûr et ...

... admirateur de Soumet, c'est chez lui ... approchent et que la première école se ... Giraud et Rességuier; Hugo est suivi ... de Gaspard de Pons et de France ... disent mille choses, écrit Soumet ... l'autre jour chez Émile où je les ai ... *française* encore, il aura le bon goût ... mais, sous son pseudonyme « Le ... petites études de mœurs, alertes et ... : ici ses qualités sont tout à fait ... encore pour gagner à l'œuvre ... recruter des collaborateurs nou- ... et les heurts. La *Muse fran-* ... lui serait-elle morte plus tôt.

... de ce rôle effacé et rester le ... Il fallait songer à son œuvre ... avait deux admirations, le *Roman-* ... gloire d'adaptateur... On con- ... collaboration avec A. de Vigny. Il ... de l'aventure doive retom- ... que Deschamps ait été écarté ... Vraiment, Shakespeare n'était pas ... quand l'Odéon donna son ... compte, les deux traductions. ... », disait-il; mais il l'avait ... effaçant les crudités, atténuant

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

tout ce qui pouvait choquer le goût le plus sage, adoucissant les caractères, effrayé des images et des cris[1]!..

En somme, le véritable titre d'Émile Deschamps reste, en 1828, le volume des *Études françaises et étrangères*. M. Girard, qui nous donne à cette occasion une très précise et substantielle étude de littérature comparée, a raison de marquer l'intérêt de ces traductions du *Poème de la Cloche* et surtout du *Romancero*. Deschamps s'affirmait un des créateurs de la « petite épopée » romantique. L'Espagne devenait son domaine propre, au moment où son frère, littérairement, s'emparait de l'Italie et Victor Hugo de l'Orient. Le succès fut considérable, au moins parmi les écrivains. Aux nombreux témoignages qu'apporte M. Girard, puis-je ajouter celui-ci? C'est une lettre d'un cousin d'Émile Deschamps, Édouard Delprat, l'ami bordelais à qui A. de Vigny, partant ou croyant partir pour l'Espagne, avait, en 1823, confié le manuscrit d'*Eloa* :

« Podestat, près Bergerac, 26 septembre.

« Mon bien cher cousin,

« Vous souvenez-vous encore que vous avez quelque part une espèce de cousin mal léché qui est parti de Paris, il y a tantôt six semaines, comme un malfaiteur, sans rien dire à personne, et sans vous aller voir; lequel en outre, recevant aux Pyrénées une lettre de vous comme vous savez les faire, s'en est goulûment régalé, sans vous remercier tout de suite, et a perdu son tems à courir les glaciers, les rochers et les cascades, et à prendre toute espèce de bains, quand il eût été plus naturel, plus plaisant et plus sage de causer avec vous la plume à la main, comme vous l'invitiez à le faire? Que si vous l'avez oublié, mon cousin, bien fîtes-vous, étant le seul moyen qui fût de le pardonner; mais, si vous pensez encore un peu à lui, pardonnez-lui tout de même, à cause du regret qu'il a, de l'esprit de contrition dont il est animé, et de tout le plaisir dont il s'est privé par sa faute.

« Mon meâ-culpâ ainsi fait, j'ai hâte de vous remercier de toutes les amabilités dont vous m'avez comblé pour mon « romancero ». J'avais, en partant, laissé votre adresse au *Journal*, pour qu'on vous envoyât le numéro. Mais, sans cette précaution, j'imagine qu'il vous fût parvenu tout de même. C'est là chose qui vous appartient, et depuis le roi Rodrigue et doña Florinde, fille

Du comte Julien, seigneur de Tarifa,
S'arrachant les cheveux et la barbe en désordre,

1. M. Girard cite (p. 351) quelques ouvrages relatifs à l'histoire de Shakes-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le « romancero » et vous, c'est tout un. Le peu de couleur que j'ai donné à ce petit morceau vient de vous. Bien avant le tems de la rue de la Ville-l'Évêque j'ai été bercé dans vos grands vers, si bien faits pour ces grands noms sonores, les Bernard del Carpio, les Saldaña et le reste, sans parler du joli romance de la dame, du chevalier et du comte, dans lequel vous avez rendu si bien toute la sauvagerie amoureuse de la vieille Espagne. Nous sommes loin de ce beau temps poétique, et des petites drôleries d'aujourd'hui, pour dire comme le bourgeois gentilhomme (car les grands drôles ne manquent pas certes, la meilleure ne vaut pas grand'chose.

« Ce n'est pas comme exception à la décadence générale que je vous envoie la drôlerie ci-jointe, qui est bien effectivement une drôlerie. Elle n'a d'autre mérite que d'être arrivée à dire décemment ou à peu près une chose pas mal indécente. On m'a assuré cependant que cette belle difficulté se rencontrait assez souvent dans les villégiatures parisiennes. Vous verrez jusqu'à quel point je m'en suis tiré.

« Pour corriger la mauvaise opinion que vous ne manquerez pas de prendre de moi, je joins au paquet quelques eaux-fortes de montagnes, dont quelques-unes peuvent servir plus ou moins d'illustrations aux vers montagnards dont je vous ai saturé. Ce qui vaut mieux, je vous envoie tous les complimens, tous les vœux et toutes les poignées de mains que mes parens et nos voisins les Compans vous adressent. Je vous les envoie en bloc, ne pouvant suffire au détail. Pour moi, mon bien cher cousin, vous savez quels sentimens j'ai pour vous et je n'ai pas besoin de vous exprimer autrement ma respectueuse et vive affection.

« E. DELPRAT[1] ».

Mais, dans ce volume des *Études françaises*, la préface peut-être reste l'essentiel : elle n'a pas moins d'importance, en ce qui concerne la poésie, que la préface de *Cromwell* en matière de théâtre. Pour une fois, É. Deschamps ne se contentait pas de son rôle de confident et d'esprit à la suite. Et il y avait autre chose aussi que le désir de concilier des opinions en conflit et de mettre de la clarté où les polémiques n'avaient apporté encore que confusion.

Avait-on abordé, jusque-là, avec autant de netteté et de force la

peare en France. Il est bon d'ajouter à la liste le livre de M. Borgerhoff sur les représentations du *Théâtre anglais à Paris sous la Restauration* (Hachette, 1912).

1. Inédit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

question de la forme poétique? « La poésie n'est pas seulement un genre de littérature, elle est aussi un art par son harmonie, ses couleurs et ses images... De là vient que les grands musiciens *et surtout les grands peintres*, enfin tous les artistes distingués, sont bien plus sensibles à la poésie et par conséquent en sont bien meilleurs juges que les hommes de lettres proprement dits... » Ce qui nous apparaît ici, ce n'est plus le romantisme du premier cénacle, c'est déjà le romantisme de l'art pour l'art. Six mois après, Sainte-Beuve dira de Joseph Delorme : « Sévère dans la forme et pour ainsi dire religieux dans la facture... »

En moins d'un an, les *Études* étaient arrivées à la quatrième édition. Puis ce fut à peu près le silence. En 1830, le rôle poétique d'É. Deschamps est achevé; le groupement dont il avait été un des chefs, parce qu'il en partageait les goûts, a cédé la place à de plus bruyantes recrues. Il a trop l'amour de la mesure et de l'ordre pour se compromettre avec le romantisme politique et il n'est pas assez artiste pour suivre Gautier dans cette voie, qu'il avait ouverte un des premiers cependant. Il restera — ce qui convient à sa nature moyenne — le témoin sympathique des combats où ses amis sont engagés, l'homme du monde lettré et spirituel, le dilettante aimable. Ceci le met à l'abri des injustices. Il est l'ami le plus fidèle d'A. de Vigny, son confident à des moments pénibles; mais cela ne fait pas fléchir une minute l'admiration affectueuse qu'il porte à V. Hugo.

Grand connaisseur en art dramatique, on faisait appel à son jugement. Il composait des livrets d'opéra, collaborait à des keepsakes, écrivait pour les jeunes filles. Ce genre de travail était si bien dans ses goûts qu'il s'y livrait même pour le compte de ses amis. D'une lettre d'Alexandre Guiraud, le 30 octobre 1836 :

« Que vous êtes gracieux, mon cher Émile! et que j'aurais de grâces à vous rendre, à mon tour, de tous vos soins, si j'en avais comme vous à répandre de toute main! Vous mettez une vraie complaisance d'ami à corriger mes épreuves. Si vous pouviez en mettre une, toute de poète, à corriger mes vers, je vous devrais une double reconnaissance, — mon dieu! tout cela n'est bon que parce que c'est pur; la flamme y manque; mais comme elle brûle quelquefois, ce n'est pas pour des jeunes lecteurs qu'il faut l'allumer. Flavien a fait peur à tous les maîtres. J'ai été si pressé par ces messieurs que je n'ai pas pu terminer plusieurs pièces commencées et qui trouveront place dans mon *Cloître de Villemartin*. Ce maudit cloître, en attendant que je le chante, m'empêche de chanter, car il m'occupe à crier toute la journée contre de mauvais ouvriers qui me le gâtent.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sans compter un ouragan qui se met de la partie, et qui, au moment où je vous écris, soulève, déchire, emporte la couverture de zinc toute neuve d'hier.

« Oh! que nous attendons avec impatience (Thérèse et Léonie compris) votre volume de prose! Nous sommes constamment à en chercher des lambeaux partout; et nous les enchâssons dans notre mémoire, comme de vraies perles qu'ils sont. Cela fera un délicieux livre d'étrennes pour le monde et un vrai livre de bibliothèque pour les hommes de cabinet, car vous avez une philosophie qui, sous une forme gracieuse, ne manque ni de profondeur ni de vérité...

« Avez-vous eu la bonté de retirer de chez M. d'Examilles les pièces qui ne doivent pas figurer dans mon recueil? Et, à propos, l'avez-vous baptisé, vous le vrai parrain de toutes ces jeunes productions? Comment nommez-vous l'enfant? *Poésie de choix*, ou *Poésies* ne serait-il pas bien[1]? Il me semble que oui. Cela indique l'intention du volume. Qu'en pensez-vous? Faites en sorte qu'on m'adresse le premier exemplaire qui paraîtra. Je suis impatient de vous remercier, pièces en mains, de votre complaisante vigilance. Adieu, mon ami. Est-on revenu de la grange? La neige est de mauvaise compagnie dans les sillons d'été.

« Al. Guiraud.

« Oh! dites bien, je vous en prie, à tous nos fidèles combien nous sommes malheureux d'être relégués si loin. Dites-le bien surtout aux Soumet, aux Croze, et à vous deux, Aglaé et Émile, que nous regrettons et désirons par-dessus tout[2]. »

L'Académie française était une de ses grandes ambitions. Elle ne fut jamais satisfaite. Pourtant, il ne s'était pas découragé aisément. En 1844 surtout, il semblait que l'espérance fût permise. En novembre et décembre 1843, les deux fauteuils de Campenon et de C. Delavigne s'étaient trouvés vacants et Nodier était mort avant l'élection. É. Deschamps se mit trois fois sur les rangs; ce furent trois échecs. Pour le fauteuil de Campenon, il obtint huit voix contre sept à Vigny et dix-huit à Saint-Marc Girardin qui fut élu. Pour celui de C. Delavigne, il ne figura qu'au premier tour, avec trois voix; l'élection fut d'ailleurs renvoyée, et Sainte-Beuve, enfin, triompha. Quant à la succession de Nodier, sept épreuves l'assurèrent à Mérimée; ici encore, É. Deschamps n'avait obtenu que deux voix, au début de la bataille.

1. Le titre adopté fut : *Poésies destinées à la jeunesse.*
2. Inédit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En 1845, deux élections encore. Mais il avait un concurrent redoutable, qui l'emporta aisément. Une lettre d'A. Guiraud exprime ses regrets :

« Tant qu'un ministre ne patronne pas les candidats, mon cher Émile, il n'y a pas moyen de les faire arriver. De Vigny et Vitet ont eu aujourd'hui vingt voix chacun sur trente-quatre votants[1].

« Vos amis pensent que vous devez arriver, mais ils sont moins pressés que moi. On annonce, pour les deux élections à venir, M. Decazes et M. de Rambuteau. C'est à n'y pas croire, d'abord, et à n'y pas tenir.

« Je vous ai porté *in extremis*.

« A. GUIRAUD[2] ».

Peu à peu, ses meilleurs amis disparaissaient : Soumet en 1845, Guiraud en 1847, Latouche en 1851, Jules Lefèvre en 1857. Mais entre les survivants du premier cénacle, les liens d'affection ne s'étaient pas relâchés. Voici une dernière lettre, du 1er décembre 1861 :

« 1er décembre 1861.

« Très cher poète et ami,

« Je viens de manquer la visite de vos Poèmes de l'amour[3] et je n'ai pu causer de vous avec eux ! Non ! les vieillards ne sont décidément pas heureux. Je lui aurais dit à ce vrai poète combien votre dernière lettre m'a charmé; elle m'aurait ravi, si des mots, des signes ne m'avaient pas révélé des souffrances et une santé toujours inquiète. Ceci m'a désolé.

« Mais que vous êtes bon, mon cher ami ! Comme vous m'encouragez et me fortifiez ! Quel lecteur que vous ! Comme il remplace un public et qu'on se soucie peu de ce misérable quand vous criez bravo au plus faible, mais aussi au plus aimant (pardonnez-moi cette vanité).

« Nous n'avons point trempé nos ailes dans les ruisseaux populaires, ce qui fait que nous pouvons nous estimer et nous aimer toujours. Si mon nom peut être à côté du vôtre, c'est tout ce que je demande à l'avenir.

« Émile est ravi de votre souvenir et me charge de sa bénédiction fraternelle et homonyme.

1. Vigny remplaçait Étienne; il eut 20 voix, contre 10 à Empis et 4 à Deschamps. — Le même jour, Vitet était élu au fauteuil de Soumet.

2. Inédit.

3. *Les Poèmes de l'amour*, d'Armand Renaud.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

… nuse contemporaine et je goûte … de vous avec lui. Il vient me voir … ne nous quittons jamais sans avoir … la sagesse d'Épicure, mais un autre … le votre mot sur son mot et joint sa … vers vous.

…nnez-moi le bulletin de votre santé, avec …

… et me condamne à l'ange du silence. … il n'a qu'un défaut… c'est qu'il vous … pas mal, la femme par exemple, et …

… tout à vous.

« Ulric GUTTINGUER[1] ».

… M. Girard nous montrent É. Deschamps … suprêmes couronnent dignement … et fin, de ce lettré de bonne race. … ité, sa vivacité d'impressions, sa … allait à la jeunesse et la jeunesse se … adeptes de la nouvelle école firent … Versailles. Leconte de Lisle lui-même …

… en 1865 : « Mes amis poètes ont … lit, et je les en récompense par … tout à l'heure. » Sans doute … de son père, aux soirées de la rue … Saint-Valry :

… je crois le voir encor
… jadis le vieux Nestor…
… ces belles soirées
… de lui consacrées,
… de favoris
… le prix…

… ait été l'ami encore des poètes … au recueil de 1866 comme il … *…çaise*, cela ne marque-t-il pas la …

Jules MARSAN.

Lambert Armour SHEARS. **The influence of Walter Scott on the novels of Theodor Fontane** (*Columbia Dissertation*, 1922). Columbia University Press, 1922. In-8°, 183 pages.

Il est curieux qu'on ait dû attendre si longtemps une étude sérieuse sur ce sujet, tandis que d'autres traces de l'influence de Walter Scott en Allemagne ont été à tel point discutées et exagérées. Fontane, au moins, ne s'est jamais efforcé de cacher combien il devait à Scott. Partout, dans ses œuvres, sa vie, ses lettres, son journal, ses récits de voyages, ses essais critiques, ses romans et sa poésie, on trouve des allusions à ce maître, qui lui reste aussi cher et aussi présent dans ses vieux jours que dans sa jeunesse. M. Shears nous cite ces phrases dans son avant-propos. Il nous raconte que la plupart des critiques (dont il ne nous dit pas les noms) imaginaient que Fontane était élève de W. Alexis, mais que M. Schœnemann a démontré (*Publications of the Modern Language Association*, t. XXX (1915), p. 669 et suiv.) le rôle que Scott a joué dans le développement de Fontane. C'est donc M. Schœnemann qui lui a donné l'idée de cette thèse. Les deux premiers chapitres préparent les voies en racontant comment Fontane s'intéressa très jeune à la littérature anglaise, comment il fit des traductions pour la Société *Der Tunnel über der Spree*, comment il vécut quelque temps en Angleterre, comment il voyagea en Écosse, où il se plut beaucoup mieux qu'en Angleterre. Le cinquième chapitre traite de l'influence de Scott sur la technique et les « motifs » de Fontane, avec un résumé très bien fait, qui donnera au lecteur pressé presque tout l'essentiel du texte. Le troisième et le quatrième chapitre sont les plus importants du livre; ce dernier nous donne une comparaison détaillée de *Waverley* et de *Vor dem Sturm*. *Guy Mannering* et *The Antiquary* ont prêté aussi des idées au premier roman de Fontane. Voici la formule qui peut s'appliquer également à *Waverley* et à *Vor dem Sturm* :

« The hero, a young, impressionable man of romantic bent, is captivated by the charms of a brilliant worldly girl. A close relative of the latter (father and brother respectively) is an ambitious man, who encourages the match in order to strengthen his political position. After the hero has been rejected by his first love, he comes to realize his affection for the naive, domestic girl who has been fond of him for a long time, and whom he marries after his character has been seasoned by military experiences. »

Les caractères se ressemblent aussi de très près.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mais le chapitre III est encore plus important : *Fontane's conception of the historical novel with particular reference to Scott*. W. Alexis aimait à faire, sur la forme du roman de W. Scott, des variations et des tentatives nouvelles (cf. Korff, *Scott und Alexis*, Heidelberg Diss., 1907). En ce qui concerne la technique, Fontane suivit quelquefois l'*Isegrimm* d'Alexis, mais il ne regardait pas la technique comme chose de grande importance. Lui-même était, par l'esprit, plus semblable à Scott, et c'est à cause de cela qu'il ressemblait à Scott dans ses qualités essentielles. Scott et Fontane étaient romantiques à l'ancienne manière, Alexis à la nouvelle. Scott et Fontane possédaient une large qualité d'humour, Alexis n'en avait qu'une veine limitée (Fontane a relevé la différence qu'il voyait entre Scott et Alexis dans un essai sur Scott). Dans *Vor dem Sturm*, Fontane a suivi W. Scott sur deux points importants : il laissait à son héros une attitude passive et déroulait son action sur un rythme accéléré.

Comme presque tous ceux qui ont étudié l'influence de Scott en Allemagne, M. Shears cite Julian Schmidt; fort à propos, car l'essai de Schmidt sur Scott n'est aucunement démodé. On ne peut pas mieux résumer qu'il ne l'a fait l'influence de Scott en Allemagne. C'est le devoir de ceux qui viennent après lui d'en rassembler les preuves détaillées.

On trouve dans la bibliographie le *Scott und Alexis* de Korff. On devrait alors y trouver aussi l'œuvre de Kohler, *Walladmor von Willibald Alexis; Untersuchung des Romans in seinem Verhältnis zu Walter Scott* (Marburg Diss., 1915).

Le livre de M. Shears est bien écrit, le style n'est pas encombré d'affectation savante. Bien que l'œuvre ne soit pas longue, elle fait bonne figure à côté des autres livres de la série, c'est-à-dire de l'*Ossian in Germany* de Tombo, du *Sterne in Germany* de Thayer, du *Young in Germany* de Kind, et des ouvrages plus récents, *Wieland and Shaftesbury* d'Elson, *England and the Englishman in German literature of the 19th century* de Kellogg.

Laurence Marsden Price.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LES DÉBUTS DE LA RENAISSANCE :

M. V. Vedel continue la série des études consacrées à la civilisation de phases déterminées du passé occidental. Il s'agit cette fois de l'*Éclosion de la Renaissance* (*Renaessancens Frembrud*. Copenhague, Gyldendal; in-8° de 235 pages); comme dans les ouvrages antérieurs, l'auteur s'efforce surtout de synthétiser les traits communs qu'il est légitime de retrouver dans la communauté européenne et qui font, de certaines périodes, un ensemble véritable. Plus que dans les volumes qui avaient été attribués à des aspects du moyen âge, des œuvres individuelles se distinguent et des personnalités intellectuelles — Dante, Boccace, Chaucer, Pétrarque, Villon — se voient attribuer des chapitres ou des demi-chapitres. Le tout constitue, à mi-chemin entre le manuel et l'investigation directe, une forme très attrayante de présentation, bien faite pour guider un public cultivé à travers les « dominantes » du passé, et ornée, comme en-tête de chapitres, de quelques reproductions d'œuvres d'art significatives. Quel dommage que des livres de ce genre voient leur tirage réduit à mille exemplaires, en raison de la langue où ils sont écrits ! Et n'a-t-on pas le droit de regretter le temps où la communauté intellectuelle se servait d'un petit nombre d'idiomes généralement connus ?

LE TYPE DU « HÉROS » :

M. Aubrey F. G. Bell nous donne dans les *Hispanic Notes and Monographs* une étude précise et serrée sur *Baltasar Gracián* (Hispanic Society of America. Oxford, University Press, 1921 ; in-16), dont *El Héroe* a constitué, en 1637, un des types qui jalonnent l'évolution de l'humanité.

MONTAIGNE EN ITALIE ET EN ESPAGNE :

M. Victor Bouillier, qui a déjà fourni aux études comparatistes un travail sur la fortune de Montaigne en Allemagne, poursuit et étend son enquête : *la Fortune de Montaigne en Italie et en Espagne* (Paris, Champion, 1922; 72 p. in-8°). Sans pédanterie aucune, avec beaucoup de bonne grâce et d'aisance, M. Bouillier fournit d'utiles indications de détail et des conclusions qui sont justes : « Si Montaigne n'a pas obtenu en Italie un succès plus considérable, cela tient à des circonstances générales plutôt qu'à des causes particulières d'opposition ou d'indifférence. Du reste, il n'a été nullement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ignoré ou méconnu dans ce pays qu'il a tant aimé. A défaut d'une influence caractérisée, d'une diffusion constante et étendue, il y a trouvé une clientèle d'élite... » Quant à l'Espagne, qui s'était montrée jusqu'ici plus indifférente à l'égard de Montaigne, elle vient à lui dans la personne de quelques-uns des plus distingués de ses auteurs contemporains. — Le travail de M. Bouillier n'est pas complet (le genre lui-même défie les énumérations sans oubli); et on peut le chicaner sur la parenté qu'il établit entre le génie de Montaigne et l'esprit italien. Sa contribution n'en est pas moins utile; elle achève de nous faire connaître Montaigne dans sa diffusion et dans son action; elle est elle-même une œuvre de bon aloi, fort agréable à suivre.

LE JANSÉNISME HORS DE FRANCE :

Les deux volumes d'Augustin Gazier sur l'*Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours* (Paris, Champion, 1922) nous présentent la somme des connaissances que l'on peut avoir sur le Jansénisme en France; il ne manquait rien à l'auteur pour faire œuvre excellente, ni les documents, ni l'amour.

Nous sommes entièrement de son avis, quand il signale (t. II, p. 156-157) l'importance du mouvement janséniste hors de France, « en Portugal, en Espagne, en Autriche, en Hongrie et surtout en Italie ». Deux récentes études italiennes (Antonio Parisi, *I riflessi del giansenismo nella letteratura italiana*. Catanio, Impresa editrice siciliana, 1910, et Niccolò Rodolico, *Gli amici e i tempi di Scipione dei Ricci*, *Saggio sul giansenismo italiano*. Firenze, Lemonnier, 1920) prouvent la vérité de son assertion pour l'Italie. Il y a là un mouvement de pensée dont la vitalité s'est fortement marquée dans toute l'Europe. A quand des travaux d'approche, comme ceux que nous venons d'indiquer; puis un ouvrage d'ensemble sur le Jansénisme européen?

LE ROMAN FRANÇAIS ET LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES :

L'ouvrage de M. Servais Étienne sur le *Genre romanesque en France depuis l'apparition de la « Nouvelle Héloïse » jusqu'aux approches de la Révolution* (Paris, Colin, 1922; in-8°) intéresse directement la littérature comparée. L'auteur, en effet, rencontre sans cesse le roman anglais sur son chemin : il doit indiquer, mesurer, apprécier son influence sur le genre romanesque en France. Or, son opinion est très nette : « Les romans anglais n'ont exercé

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

au XVIII[e] siècle qu'une influence regrettable; ils ont détourné l'attention du roman psychologique et n'ont réussi à encourager que le roman mélodramatique. J'ai cependant en ma faveur une sorte de présomption; ceux qui ont étudié Shakespeare, Gœthe, Sterne en France, ont constaté que leur action ne devint vraiment féconde qu'au XIX[e] siècle. C'est ce que je pense aussi de l'influence de Richardson pour le roman... » Affirmation originale, qui tend à renverser les idées reçues en la matière. Admiration pour le roman anglais, voilà ce dont toute la deuxième partie du XVIII[e] siècle porte témoignage; mais pour ce qui est de l'action proprement dite, elle est limitée d'abord par l'existence d'une littérature antérieurement existante et très semblable à la littérature importée : il y a donc concordance et non pas révélation. Elle est limitée ensuite par la qualité des traductions : les belles infidèles, pour plaire en France, enlèvent le meilleur de l'originalité étrangère. Elle est limitée enfin par le choix que font les auteurs médiocres : ce n'est pas le meilleur qu'ils prennent. Telles sont les idées directrices de l'auteur, qui a le rare avantage de connaître à fond une matière ingrate, qui parle sur pièces, et qu'il convient de féliciter d'ouvrir ainsi un grand procès que les chercheurs de l'avenir auront à reprendre dans le détail.

HOLBERG EN ALLEMAGNE :

M. Carl Roos a mis le soin le plus appliqué et le plus minutieux à suivre la fortune du grand comique scandinave sur la scène et dans la librairie allemande du XVIII[e] siècle (*Det 18. Aarhundredes tyske Oversættelser af Holbergs Komedier.* Copenhague, Aschehoug, 1922; in-8°, VIII-285 p.). Le théâtre de Holberg, révélé à l'Allemagne *avant* l'initiative bien connue de Gottsched dans sa *Schaubühne*, a dû cependant à ce dernier une sorte de légitimation académique; d'autre part, le genre de satire qui s'y manifestait s'appliquait aux choses germaniques aussi bien qu'aux danoises, et une comédie de mœurs un peu nuancée était conforme à l'évolution du goût du temps. Ce « grand élève de Molière » a ainsi fourni, en quelque sorte, un degré réduit de comédie, moins accompli de forme, moins pénétré de force morale que nos pièces classiques, mais plus propice aux ébats de l'humour. D'où l'importance croissante que prend une partie de son répertoire à mesure que le romantisme s'approche. Souhaitons que l'auteur pousse son investigation au delà du terme assigné à la présente enquête — la dernière décade du XVIII[e] siècle — et qu'il tente d'ajouter alors, à sa parfaite applica-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tion documentaire, un exposé d'idées qui vienne compléter les mérites de celle-ci.

LES « BRIGANDS » DE SCHILLER DANS LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE :

M. Willoughby, en publiant son édition des *Räuber* (Oxford, University Press, 1922; in-8°, x-245 pages), s'est expressément proposé de déterminer au plus juste, par une introduction fort bien informée et par le choix même du texte de 1782, la place qui revient à cette pièce dans la littérature générale. Antécédents et corollaires, si l'on peut dire, de l'œuvre schillérienne sont groupés de façon à mettre en lumière la signification de l'œuvre : peut-être eût-il été encore plus efficace, à cet égard, de réunir les appréciations aux imitations et traductions, afin de faire apparaître l'histoire d'une pièce qui plonge par ses racines dans le « naturisme » anti-social du xviii° siècle, et qui, en somme, a passé à côté du vrai tragique en laissant la fâcheuse « tendance » prendre le dessus sur les éléments réellement dramatiques. Bien que l'ingénieux éditeur semble regretter que la critique française soit restée sur la réserve à l'égard de la pièce de Schiller, n'est-ce pas de ce point de vue qu'il convient de la juger? Une petite méprise fait écrire, p. 63, Pfirt au lieu de Ferrette (pour 1761). Un détail curieux à ajouter : le comte de Lagarde (*Souvenirs*, Paris, 1824, p. 398) voit jouer les *Brigands* à Temeswar en 1811.

LES AMOURS FRANÇAISES D'UN POÈTE ANGLAIS :

L'épisode franco-anglais que raconte M. Legouis dans un aimable petit livre est tout biographique (*William Wordsworth and Annette Vallon.* London and Toronto, Dent, 1922; in-8° de xiv-146 pages), puisqu'il retrace les amours irrégulières du poète lakiste avec une jeune fille de Blois. On ne saurait s'empêcher, cependant, d'élargir le sens de cette aventure jusqu'à la région des préjugés et des réalités. Si souvent, la stricte morale de la littérature et des littérateurs anglo-saxons a été opposée à la bohème dont il semblait que d'autres gens de lettres eussent le privilège! Et voici, dans sa poignante simplicité, l'intermède que s'est offert, sur la terre de la France en révolution, un poète qu'on n'allait pas tarder à opposer, avec d'autres « bardes anglais et revuistes écossais », à des écrivains coupables d'avoir plus de talent que de déférence à la règle moyenne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

JOSEPH DE MAISTRE ET GÖRRES :

On voudrait trouver un ordre plus clair, et surtout une meilleure position du problème, dans la communication consacrée à ce sujet par M. H. von Grauert (*Graf Joseph de Maistre und Joseph Görres vor hundert Jahren.* Köln, Bachem, 1922). Rapprochement plutôt qu'étude d'une possible dépendance, son travail a l'avantage de marquer, sur divers points essentiels, les analogies et les divergences entre théories ultramontaines, anticonstitutionnelles, etc. Mais il prend les œuvres des deux écrivains catholiques comme une fois données, et ne se préoccupe pas d'examiner si, par exemple, les *Considérations sur la France* ont éloigné le publiciste rhénan de la Révolution, ou si un dialogue tel que l'*Empereur et l'Empire* doit aux *Soirées de Saint-Pétersbourg* sa forme et telles de ses idées.

L'INTERPRÉTATION POÉTIQUE DE L'ÉTRANGER :

Comme dans ses recueils antérieurs, M. Fernand Baldenne fait une place à des pièces lyriques étrangères traduites en vers français dans le volume intitulé *la Croisée des routes* (Paris, Perrin; in-16 de 221 pages). L'Angleterre et la Finlande se trouvent, en particulier, représentées dans ces adaptations, qui viennent, le moment venu, compléter des notes de voyage ou des impressions personnelles et s'ajoutent ainsi au butin poétique rapporté des « lointains » par l'auteur. On trouvera de même, dans les *Poèmes de cendre et d'or* de M. Paul Morin (Montréal, Édition du Dauphin; in-16 de 280 pages), des notations d'Orient et d'Italie qui nous dévoilent un Canadien attentif aux aspects pittoresques du monde. Et c'est surtout, enfin, l'Italie ardente, « mère et sœur de la France », que célèbre M. Jean Carrère dans ses *Chants orphiques* (Paris, Plon; in-16 de 228 pages).

SHAKESPEARE EN FRANÇAIS :

Rien de plus attrayant que la forme où se présente, pour le public de France, la nouvelle « collection Shakespeare » publiée sous la direction de M. A. Koszul (Dent et fils, Paris; volumes in-16 cavalier), et le type d'adaptation poétique n'en est pas moins engageant que la typographie et le format. Des « équivalences » fuyant aussi bien la littéralité de la prose que l'inexactitude et les « chevilles » des vers continus, un certain archaïsme rendant compte, s'il le faut, des particularités saisissantes de l'original, le vers blanc appelant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son incontestable valeur rythmique au secours de la traduction : autant d'innovations qu'aurait saluées avec joie il y a un siècle un Bruguière ou un Vigny, et qui témoignent de lignes convergentes entre les génies nationaux de deux idiomes voisins. M. Derocquigny s'est chargé de *Macbeth* et a conduit vaillamment les tournures françaises à l'assaut des rudesses et des singularités du texte. M. Ch.-M. Garnier, reprenant sa traduction antérieure des *Sonnets*, adapte étroitement la plus exigeante des « formes fixes » à la richesse et à la subtilité de ces pièces si pleines et si mystérieuses.

Le gérant : É. Champion.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Troisième Année. — N° 3. Juillet-Septembre 1923

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

P. HAZARD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE

SOMMAIRE

Pages

D. Saurat . . . . *Les éléments religieux non chrétiens dans la poésie moderne* 337

J. G. Robertson. *Sources italiennes des paradoxes dramatiques de La Motte* 369

H. Tronchon. . . *Herder et Henri Amiel* 376

B. Faÿ. . . . . . *L'Amérique et l'esprit scientifique en France à la fin du XVIII^e siècle*. . . . 385

P. Hazard . . . . *L'auteur d' « Oderahi, histoire américaine »*. 407

Notes et documents : L'amour et la musique : sur un passage de la *Celestina* (M. Carayon). — Une des imitations de Molière par Ramon de la Cruz (G. Cirot). — Notes sur l'échange d'idées philosophiques entre l'Angleterre et la Pologne (*fin*) (W. M. Kozlowski). — Un billet de Manzoni à Fauriel; un billet de Maroncelli à Buchon (H. B.). — Stendhal et la police autrichienne (Ch. Simon). — La bibliothèque de Stendhal à Rome (1842) (F. Boyer). — Meredith et l'Allemagne : quelques traductions inconnues (R. Galland). — Deux lettres inédites de Banville à Gobineau (F. B.) 419

Chronique 469

Bibliographie des questions de littérature comparée. . . . 476

Comptes-rendus critiques : F. Kossmann. Nederlandsch vers rythme (G. Cohen). — L. Reynaud. L'influence allemande en France au xviii^e et au xix^e siècle (F. Baldensperger). — B. Q. Morgan. A Bibliography of German literature in English translation (L. M. Price). — Ouvrages divers 484

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

Tous droits réservés

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Les manuscrits doivent être adressés à l'un ou l'autre des directeurs ou à **M. Édouard Champion, 5, quai Malaquais** (Tél. : *Gobelins 28-20*), secrétaire de la Rédaction.

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **40** francs par an.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d'« Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs et au-dessus. On voudrait ainsi constituer un groupe intellectuel qui rendît possible l'existence d'un organe qui manquait jusqu'à présent, et favorisât une organisation de l'histoire littéraire telle qu'elle est comprise ici. Le souhait, plusieurs fois exprimé, d'un nouveau lien intellectuel entre les peuples serait ainsi réalisé.

Il va de soi que les collectivités, Universités, Sociétés, etc., sont admises à la qualité d'« Amis » de la *Revue*.

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Ainsi que le faisait prévoir le prospectus de la *Revue*, une collection de travaux indépendants est en préparation, qui complète par des ouvrages originaux et des bibliographies critiques l'effort du présent périodique. Les premiers volumes sont les suivants :

I. — G. Cohen. Écrivains français en Hollande dans la première moitié du xvii[e] siècle (avec des reproductions de portraits et de documents) (*épuisé*).

II-III. — H. Girard. Un bourgeois dilettante de l'École romantique : Émile Deschamps. 2 vol. in-8° (*épuisé*).

IV. — Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840 (*sous presse*).

V. — G. Chinard. Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot (*sous presse*).

VI. — F. Baldensperger et divers collaborateurs. Bibliographie critique de la littérature comparée (*en préparation*).

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LES

ÉLÉMENTS RELIGIEUX NON CHRÉTIENS

DANS LA POÉSIE MODERNE

Un des phénomènes les plus curieux de la littérature moderne, de la Renaissance au XIX[e] siècle, est l'existence chez un certain nombre de grands poètes, entre lesquels il n'y a souvent que peu de relations directes, d'un fonds commun, *non chrétien*, d'idées et de mythes. Spenser, Milton, Blake, Shelley, Emerson et Whitman dans la littérature anglo-saxonne; Gœthe, Heine, Wagner, Nietzsche en Allemagne; Hugo, Vigny, Lamartine et Leconte de Lisle en France, lorsqu'on examine de près leurs idées religieuses, apparaissent bientôt, malgré d'infinies divergences de détail, comme membres de lignées voisines. Les mêmes idées générales se développent dans leurs œuvres, aboutissant parfois à des expressions très éloignées les unes des autres, mais restant toujours apparentées. Plus curieuse encore que l'existence des idées communes est la persistance de certains mythes ou symboles qui semblent avoir une attraction particulière pour ces poètes.

Seule une patiente étude de détail peut mettre au point cette affirmation générale, en développant à la fois les variations et les ressemblances. Dans cet essai de vue d'ensemble, je suis obligé de me permettre un certain jeu dans les définitions plus ou moins sous-entendues des mots et des idées : un peu comme les ethnographes le font d'ordinaire en étudiant des phénomènes semblables, mais non identiques, en divers pays. Je fais intentionnellement allusion à l'ethnographie; car c'est en partie le but de cette étude que d'établir l'existence, chez ces

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ultra-civilisés que sont généralement les poètes modernes, de façons de penser souvent comparables à celles des « primitifs ».

De notre point de vue, une des caractéristiques de la poésie, c'est le manque de responsabilité intellectuelle. Un poète peut être sérieux et croire fermement ce qu'il dit; il peut aussi considérer ses visions et ses idées comme de purs jeux artistiques, qu'elles soient ou non destinées à servir de symboles. Je laisserai donc de côté la question de croyance réelle : certaines idées, certains mythes ont, en tout cas, attiré l'intérêt des poètes, qu'ils les aient pris au sérieux (comme c'est d'ailleurs souvent le cas) ou non. Je m'occupe ici des conceptions en elles-mêmes, de leur propagation, de leur développement, plutôt que de l'esprit individuel des auteurs qui les ont adoptées ou parfois créées à nouveau.

Je procéderai de plus, nécessairement, par ensembles. Telle idée dans tel auteur, prise séparément, peut ne rien prouver ou venir d'une source précise et de peu d'intérêt. Mais si l'on considère l'ensemble des idées de cet auteur, on voit suivant quelles directives son esprit travaille : tel trait qui pourrait n'être qu'une déviation d'une idée chrétienne apparaît dès lors dans son vrai jour comme plus étroitement rattaché à un courant plus large extérieur à la tradition chrétienne. Spenser et Lamartine mis à part (et même chez eux les éléments religieux les plus curieux ne sont pas orthodoxes), les poètes nommés ne sont pas de pensée chrétienne. On pourrait faire rentrer les conceptions de Milton et d'Emerson [illegible] les hérésies du christianisme; mais ce serait là rétré[illegible] singulièrement leur horizon. Milton en s'attachant à la [illegible], Emerson en s'inspirant de l'Inde, sont sortis défini[illegible] du christianisme.

I.

[illegible] de voir les traits généraux de la doctrine plus ou [illegible] à tous ces poètes. Si l'on élargit, comme je [illegible] sens des mots, ils sont tous panthéistes, par[illegible] de la conception d'un dieu inconnaissable [illegible] perceptibles avec le monde, admettant un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

démiurge ou une divinité secondaire qui s'occupe du monde ou qui est le monde en son ensemble. Chez presque tous, on trouve des traces du mythe de l'hermaphrodite divin en relation avec ce dieu, ou de celui de l'inceste qui en est souvent la conséquence. Leur panthéisme a pour suite la doctrine de la division de Dieu en d'innombrables créatures, ce qui, généralement, rend toutes les créatures également divines et mortelles ou immortelles de la même façon, le sentiment de parenté avec les animaux étant particulièrement frappant. Les théories diverses de la réincarnation ou du retour sur terre après la mort jouent un rôle important chez presque tous. Presque tous également admettent, comme conséquence de ces idées, que la matière et la vie terrestre sont bonnes et suffisantes et tendent à supprimer l'immortalité individuelle dans un autre monde. La contre-partie ordinaire de la doctrine de la division de Dieu, la reconstitution de l'Unité divine par une élection, une évolution ou une création spéciale de quelques individus supérieurs conscients de leur être divin, se retrouve généralement. Enfin, la communauté d'idées morales est peut-être ce qu'il y a de plus frappant : à peu près tous sont des révoltés contre Dieu ou contre la loi morale (ou au moins se sont servis largement de ce thème poétique de la révolte chantant la chute ou la mort des Dieux) et ont prêché la liberté, justifié la sensualité et revendiqué le droit de l'individu à suivre ses penchants, parce que ces penchants sont divins.

Examinons rapidement une à une ces conceptions générales.

Spenser, lorsqu'il parle directement de Dieu, essaie de rester dans l'orthodoxie; ses conceptions personnelles sont à chercher dans les mythes qu'il crée ou adapte à sa volonté. Écrivant au XVI[e] siècle, avant qu'on puisse parler bien précisément de la formation d'un esprit moderne, il n'est souvent pour nous qu'un rudimentaire point de départ. Nous retrouverons plus loin sa conception de la Nature. Notons d'abord le fait curieux qu'il attribue à la Nature cette qualité de noumène insaisissable et inconnaissable qui est généralement réservée à la divinité, ainsi que la conciliation des contraires. Il est probable que, parlant de cette entité inoffensive, « la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nature », il se sent plus à son aise pour exprimer ses idées en la divinité :

> This great grand mother of all creatures bred
> Great Nature, ever young yet full of eld,
> Still moving, yet unmoved from her sted
> Unseene of any, yet of all beheld[1].

La Nature est au-dessus de Jupiter, le maître des Dieux, et c'est elle qui, étant à la fois visible et invisible, rend le jugement définitif lorsque la Titane « Changement » aspire à l'empire universel. Ce n'est pas la Nature qui a cet empire universel : elle est au delà du monde, et lorsqu'elle disparaît nul ne peut la retrouver :

> Then was that whole assembly quite dismist
> And Natures self did vanish, whither no man wist[2].

Nous retrouvons au bout de la lignée poétique un mythe tout semblable dans l'Erda de Wagner, qui ne paraît qu'une fois pour avertir et une fois pour juger dans l'*Anneau des Nibelungen* :

> Aus heimischer Tiefe
> Aus sinnendem Schlafe,

et qui dit :

> Mein Schlaf ist Traümen
> Mein Traümen Sinnen.

Elle ne se manifeste qu'en donnant naissance à Brünnhilde.

Elle aussi est la Nature entière :

> Wo Wesen sind
> Weht dein Athem.

Seule la puissance du dieu suprême, Wotan, peut la faire apparaître et, son jugement rendu, elle aussi disparaît dans [illegible] « whither no man wist ».

1. [illegible] Cantos, VII, 13.
2. [illegible] Edwin Greenlaw, dans *Studies in Philology*, juil- [illegible] (The University of North Carolina).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le Dieu de Milton est inconnaissable et non manifesté[1] :

> Fountain of light, thyself invisible
> But God, as he cannot be seen, so neither can he be heard.

Dieu ne crée pas : le Créateur est le Fils; il ne reste à Dieu aucun attribut que celui d'être, et d'être la source incompréhensible de tout.

Blake pousse cette idée encore plus loin : dans l'énorme mythologie qu'il a rassemblée plutôt que créée, et dont il faudra bien un jour que l'histoire des religions s'occupe pour essayer d'y jeter un peu de lumière, il parle à peine de Dieu il a délégué toutes ses fonctions à des puissances secondaires qu'il appelle « les Éternels ». Shelley, dont toute l'œuvre est pénétrée d'esprit religieux, a écrit un pamphlet sur la *Nécessité de l'athéisme*, et jusqu'à la fin s'est refusé à admettre un Dieu personnel[2].

Tout le poème *Dieu*, de Victor Hugo[3], est consacré à montrer l'inaccessibilité de l'Être suprême.

Le Dieu du prologue de *Faust* n'est évidemment qu'un personnage littéraire, et lorsque Faust désire obtenir des Puissances suprêmes le retour d'Hélène, ce n'est pas à Dieu, mais aux « Mères », que Méphistophélès l'envoie.

Mais les poètes ne pouvaient guère s'en tenir à ce dieu insaisissable. Le rejet de l'idée de Dieu vers l'idée de noumène a abouti, dans des esprits généralement avides de symboles précis, au rejet de l'idée même de Dieu ou à la dégénérescence de Dieu en un personnage du genre de l'Erda de Wagner.

A Dieu s'est substitué, consciemment et régulièrement cette fois, et non plus comme pour Spenser, la Nature, la Vie ou

1. Pour Milton, j'ai rassemblé les textes dans la *Pensée de Milton* (Paris, 1920), et pour Blake dans *Blake and Milton*. Voir surtout pour Blake la thèse de M. Berger, *William Blake, poésie et mysticisme* (Paris, 1907), p. 109 et *passim*.

2. Cf. Koszul, *la Jeunesse de Shelley*, p. 121, 303 à 307.

3. L'histoire des religions a également une belle tâche à accomplir sur l'œuvre de Hugo. Les critiques littéraires l'ont en général évitée, se contentant de déclarer que Hugo manquait d'intelligence. Au contraire, Hugo tient sa place très honorablement dans l'histoire des idées dont nous nous occupons, et une place qui, sans lui, serait vide dans la littérature française, inférieure alors de ce point de vue aux autres grandes littératures modernes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... que cependant le sentiment

... Jean-Paul, le mythe, à la
... mort de Dieu. Zarathustra,
... que de l'ermite, qui ne sait

... Walde noch nichts davon gehört,

... « ausser Dienst », nous expli-
... Zarathustra l'occasion de nous
... leiden erwürgte, dass die Liebe
... und zuletzt sein Tod würde ».
... tout mystique, Nietzsche célèbre

... o Leben! Und ins Unergründliche

... aussi célèbre religieusement la
... d'elles :

... beyond the light, lighter than light
... uching, including God, including
[Saviour and Satan,
... al identites, permanent, positive,
[namely the unseen[2].

... ent :

... curious about God,
... ch am not curious about God,

... possible de connaitre Dieu et
... Dieu dans toute vie :

... object yet understand Got not in
[the least[3].

... d'une évolution d'idées dont

... 2. *Ausser Dienst, Nacht Lied.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nous avons vu le commencement quand les poètes se sont emparés de la conception du Dieu inconnaissable.

Logiquement et historiquement, aux doctrines du Dieu noumène s'attache la théorie des intermédiaires entre Dieu et la Création. Quelques-uns de nos poètes passent directement de Dieu à la Nature; mais la plupart conçoivent l'existence d'une sorte de Démiurge, de Dieu inférieur créateur et organisateur; et plusieurs placent même des intermédiaires entre le Dieu noumène et le Dieu actif.

Ainsi Erda, dans Wagner, répond d'abord aux questions de Wotan :

Mein Schlaf ist Traümen...
Doch wenn ich schlafe
  Wachen Nornen
  Sie weben das Seil
Und spinnen fromm was ich weiss
Was fräg'st du nicht die Nornen?

Les Nornes, comme Wotan répond, ne font qu'exécuter les destinées, dont les causes sont au-dessus d'elles, dans l'Inconnaissable.

Dans Gœthe, nous trouvons des puissances semblables : les Mères (2nd Faust, I, 1600 à 1680), plus proches du noumène sans doute :

Um sie kein Ort, noch weniger eine Zeit
Von ihnen sprechen ist Verlegenheit
Die Mütter sind es.

Cependant, on peut les approcher, obtenir d'elles ce qu'on désire; elles font revivre Hélène pour Faust.

Dans Shelley, c'est Demogorgon, pouvoir inconnu et terrible, qui est au-dessus de Jupiter et qui, l'heure arrivée, renverse « le Tyran du monde ».

Déjà pour Milton, Demogorgon n'était que « a dreaded name »; dans *Prométhée délivré*, il est voilé sur son trône d'ébène, sans forme :

Ungazed upon and shapeless; neither limb
Nor form nor outline (II, IV, 5).

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il connaît le Dieu réel, qui n'est pas manifesté, mais qu'on trouve cependant dans la Nature et les êtres, et il sait que le Dieu du monde actuel, Jupiter, tombera. Il est le ministre de l'Absolu. Il répond à Jupiter, qui lui demande qui il est :

Eternity. Demand no direr name (III, I, 53).

Pour Blake, ces pouvoirs intermédiaires s'appellent les Éternels, dont nous connaissons à peine les noms : celui d'entre eux qui est tombé est devenu le Démiurge, Urizen[1].

La conception de ce Démiurge, Dieu du monde, Ame du monde, qui peut s'appeler la Terre, la Nature, la Vie, etc., est un lieu commun de la poésie philosophique; nous ne nous y attarderons pas ici; pour le faire avec utilité, il faudrait l'étude détaillée des idées de chaque poète, et nous sommes ici à la recherche de traces plus précises de croyances bien arrêtées. Marquons cependant que ce panthéisme existe plus ou moins développé à peu près chez tous : pour Milton, le Démiurge s'appelle le Fils; pour Shelley, l'Ame du monde; pour Blake, c'est tantôt l'Homme universel tantôt Urizen; chez Spenser, Gœthe, Wagner, Nietzsche, Whitman, Hugo, nous en avons plutôt le sentiment que l'idée, ou l'application de l'idée dans la poésie de la nature que l'idée abstraite. Sans donc nous laisser entraîner dans la discussion de la philosophie particulière à chacun, relevons les restes d'anciens mythes restés communs.

Le point le plus intéressant est ici la survivance dans la poésie de ce que les cabalistes appellent « la loi sexuelle[2] ».

Le Démiurge crée le monde ou devient le monde par un acte qui, plus ou moins vaguement, suivant le poète, est un parallèle cosmique de l'acte sexuel. A l'expression extrême, nous trouvons le Dieu hermaphrodite, qui se divise et dont les parties se fécondent; d'où le thème de l'inceste divin : tantôt la divinité féminine s'appelle la fille et est fécondée par son père, tantôt c'est le frère qui féconde la sœur, tantôt enfin le poète place le mythe sur le plan humain en gardant

1. Cf. Berger, p. 146 et suiv.

2. Voir Karppe, *Étude sur les origines et la nature du Zohar*, p. 424-434. Nous sommes ici probablement, le plus souvent, en présence d'influences de la Cabale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'inceste, tantôt il garde l'union sexuelle sans marquer le trait incestueux. Et, au fond, tous ces cas, et cette loi sexuelle même, ne sont que des cas particuliers d'un thème plus large sur lequel nous reviendrons : le thème de la division, puis de la reconstitution de Dieu.

Blake, comme c'est souvent le cas, est celui qui nous donne le mythe sous sa forme la plus caractérisée.

Les Démiurges (en réalité ils sont plusieurs pour Blake) commencent par se diviser, dans des souffrances indicibles, chacun en mâle et femelle :

> At length in tears and cries embodied
> A female form, trembling and pale.
> All eternity shuddered at the sight
> Of the first Female now separate.

Car Blake a gardé une sorte de curieux sentiment d'horreur primitive devant ces conceptions; horreur accrue par le second acte du drame, la fécondation :

> Eternity shuddered when they saw
> Man begetting his likeness
> On his own divided image.

« Man » étant un autre nom du Démiurge.

Aucun autre poète ne va aussi loin; mais on voit facilement les degrés de dégradation du mythe.

D'abord, dans Gœthe, le nom « die Mütter » est curieux; Gœthe y insiste et produit, très artistiquement, le sentiment d'un mystère qu'il ne veut pas révéler. Faust s'étonne de ce nom :

> Die Mütter! Mütter! — 's klingt so wunderlich!

Les Mères ne sont-elles pas ces mêmes divinités primitives fécondées au début des mondes par les Démiurges, dont elles sortent? La pensée de Gœthe est difficile à saisir, puisqu'il la voile à dessein. Mais son expression appartient en tout cas au mythe dont nous relevons les traces.

Spenser et Milton, parlant de Dieu, ont été naturellement plus réservés. Tous deux ont cependant admis auprès de Dieu la présence d'une puissance féminine, sa fille, et ont fait des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

allusions suffisamment précises au rôle de cette puissance. L'hymne IV de Spenser nous présente « Sapience » :

> There in his bosome Sapience doth sit
> The soveraine dearling of the Deity...
> And in her hand a scepter doth she hold
> With which she rules the house of God on high.

Et le monde est sorti d'elle :

> Both heaven and earth obey unto her will
> And all the creatures which they both containe;
> For of her fulness which the world doth fill
> They all partake...
> Through observation of her high beheast
> By which they first were made and still increast.

M. Charles G. Osgood[1], après une étude détaillée de cette « Sapience », essayant de ramener le personnage aux allégories platoniciennes ou à la Bible, n'y réussit pas entièrement. Je crois que le rôle de la Shekhina dans la Cabale expliquerait les traits de la « Sapience », qui restent douteux.

Milton, sous la double influence probable de Spenser et de la Cabale[2], a une conception semblable de la divinité. Lui s'en explique en prose, en toute une grande page où il justifie l'homme d'avoir besoin de la femme par cette raison que

> God himself conceals not his own recreations before the world was built : I was, said the Eternal Wisdom, daily his delight, playing always before him[3].

La vie sexuelle existe dans le sein de la divinité même. Elle existe aussi chez les anges[4]. Et si Spenser et Milton se gardent de trop grandes précisions, irrespectueuses pour la divinité, ils ne sont plus retenus par cette considération lorsqu'ils s'occupent de puissances inférieures. Milton nous donne le mythe dans tous ses détails dans l'allégorie de Péché et Mort, au livre II du *Paradis perdu*. Satan a une fille,

1. *Studies in Philology* (University of North Carolina), avril 1917, p. 167-177.
2. Cf. *Revue germanique*, 1922, p. 1-19 : *Milton et le Zohar*.
3. Milton, *Prose*. Bohn, vol. III, p. 329-330.
4. *Paradise Lost*, IV, 750, etc., très clair sur ce point.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Péché, issue directement de lui-même, comme Minerve sortant du cerveau de Jupiter. Cette fille est fécondée par lui et donne naissance à Mort. Mort, à peine né, se met à la poursuite de sa mère, qui s'enfuit épouvantée, et à son tour devient le père d'autres monstres. Nous retrouverons tantôt ce thème de la poursuite.

Spenser développe cette conception de la vie sexuelle divine dans son mythe du jardin d'Adonis[1]. L'amant de Vénus est tenu caché par elle dans un jardin secret, qui est la source de toute vie, et toutes les créatures sortent de leur union, car Vénus est la matière et Adonis la forme; mais les choses se passent bien sur le plan sexuel dans un des chants les plus somptueux de la « Reine des Fées ». Notons qu'ici le thème « inceste » a disparu.

Wagner nous donne le mythe sous une forme peut-être plus primitive encore. L'inceste, qui est le sujet de la *Walkyrie*, est un inceste sacré, entre deux personnalités semi-divines, enfants du Dieu suprême Wotan — représentant ainsi les deux parties du dieu qui se fécondent — et donne naissance au régénérateur du monde, Siegfried.

Shelley, enfin, transporte le mythe sur le plan entièrement humain; dans la *Révolte de l'Islam*, Laon et Cythna, qui eux aussi devraient régénérer le monde, sont un couple incestueux auquel ne s'attache pas plus de blâme qu'aux héros de Wagner, ce qui nous permet de voir même là un dernier aboutissant du thème de l'inceste sacré.

Hugo, dans un mythe poétique des plus frappants, à la fois original et profond, transforme le thème dans la *Fin de Satan*. Satan a une fille, Liberté, l'héritière évidente de Péché dans Milton. Lorsque Satan et sa fille sont séparés, le monde est en état de chaos et de perdition; lorsqu'ils sont unis, le monde est sauvé et c'est la fin de Satan transformé. C'est certainement Hugo, avec une intelligence et une force d'intuition poétique remarquables, qui a tiré du vieux mythe le contenu le plus humain, lui faisant dire que dans le mal lui-même il est un élément de bien, qui est la liberté. Et ceci nous fait passer à un sujet différent, la conception de Hugo

1. Faery Queen, III, vi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

allant du thème de l'inceste au thème de la poursuite. Puisque dans l'union finale des deux parties séparées est le salut du monde — on pense à la fois aux hermaphrodites de Platon et à l'union de Dieu et de la Matrona dans la Cabale — la poursuite de la partie féminine par le Mâle divin est l'un des sujets désignés à nos poètes. Sujet développé dans l'Inde dans le mythe de Prajapati et de sa fille Ushas, qu'il poursuit et qu'il rejoint et féconde sous toutes les espèces animales et végétales, donnant ainsi la vie à toute la création. Sujet tombé dans le folklore et aboutissant à d'innombrables expressions dans la poésie populaire de tous les pays.

Milton nous a donné la fuite de Péché devant le ravisseur. Trait à peine marqué : Blake prend le sujet dans toute son ampleur, donne le mythe dans son entier et en fait l'un des thèmes les plus abondamment développés de toute sa poésie. On pourrait même dire que si ses épopées ont un sujet, c'est là leur sujet. Nous avons vu les Démiurges divisés — à l'horreur des Éternels — pour la Création. De chacun sortent la puissance mâle, le Spectre, et la puissance femelle, l'Émanation, et l'Emanation s'enfuit. Les poursuites, les réunions, les luttes, les fécondations, pour chaque couple de Zoas, comme Blake les appelle, remplissent les épopées de Blake, avec des variations infinies :

> But Los saw the Female, and pitied;
> He embraced her; she wept, she refused
> In perverse and cruel delight
> She fled from his arms, yet he followed[1].

Ainsi le Spectre d'un autre Zoa, Tharmas, poursuit Enion, son Émanation, et toute la Nature sort d'elle.

Et pour Blake, comme pour Hugo, comme pour la Cabale, le mal du monde, la lutte universelle ne cessera que lorsque la puissance mâle aura rejoint la puissance femelle et lui sera harmonieusement et définitivement unie.

II.

Dans cette équation Dieu = Nature, nous venons de voir surtout les avatars du premier terme. Passons maintenant,

1. *Book of Urizen*, VI. Voir Berger, ch. x, et *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans le panthéisme des poètes, à la présence et à la dispersion de Dieu dans les créatures.

La plupart des poètes ont accepté comme donnée la transformation de Dieu à Nature. Quelques-uns pourtant se sont inquiétés de ses causes et de ses modes. Pourquoi et comment l'infini est-il devenu le fini; le parfait, l'imparfait? Pour Hugo, la création a été une limitation en son essence même, une imperfection nécessaire pour assurer la diversité des êtres :

> sans quoi, sur la même hauteur,
> La créature étant égale au créateur,
> Cette perfection dans l'infini perdue
> Se serait avec Dieu mêlée et confondue,
> Et la création à force de clarté
> En lui serait rentrée et n'aurait pas été[1].

De même dans Milton, pour créer les êtres, Dieu a dû les séparer de lui, donner la liberté à Adam : « he had else been a mere mechanical Adam[2] », et Milton adopte en conséquence la théorie du retrait des cabalistes : Dieu a retiré sa volonté d'une certaine partie de lui-même, qui est devenue l'être créé :

> I uncircumscribed myself retire
> And put not forth my goodness, which is free
> To act or not[3].

Dieu a ainsi créé une sorte de limite supérieure à l'être. Pour Blake, il existe aussi une limite inférieure. Reprenant sans doute la conception de l'Horos des gnostiques, Blake explique que l'être, dans sa chute, serait arrivé au néant absolu, qui est aussi parfois, comme cela arrive souvent dans ce genre de conceptions, la perfection absolue : la limite inférieure se confond parfois avec la limite supérieure. Mais l'idée fondamentale est celle de Hugo : sans ces limites, il n'y aurait que Dieu ou que le néant :

> The Saviour found the limit of contraction and called it Adam[4].

1. *Contemplations : Ce que dit la Bouche d'ombre.*
2. *Areopagitica.*
3. *Paradise Lost*, VII, 170. Cf. à ce sujet la *Revue germanique*, 1922, p. 7, où je me suis expliqué tout au long à ce sujet.
4. *Vala*, IV, 271. Cf. Berger, p. 132 à 136.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Blake complique d'ailleurs cette théorie et imagine plusieurs sortes de limites autour de la divinité.

Dieu ainsi limité devient le Monde ou la Nature, que les poètes aiment à placer au-dessus des dieux des religions établies, retournant pour ainsi dire à l'ancienne adoration de la Terre-Mère, plus antique et plus puissante que tous les Dieux. Curieusement, aux deux bouts de la chaîne, Spenser et Hugo trouvent un mythe semblable pour exprimer ce sentiment.

Dans le *Satyre* de Hugo, un « garnement de dieu » irrite l'Olympe par ses déprédations. Hercule va le chercher et l'amène sur le mont sacré, où, d'abord méprisé, il finit par se transformer en la Nature tout entière devant qui les Dieux ne sont rien. L'architecture des « Mutability Cantos » est toute semblable et, quoique le sens au premier abord soit différent, l'idée centrale est la même.

[illegible] fille de la Terre, inquiète les dieux par son [illegible] et ses conquêtes. Hermès va la chercher et, quoi[illegible] la contraindre, elle vient sur l'Olympe, défie [illegible] et en appelle au pouvoir suprême, la Nature. Le [illegible] importe peu, la partie importante étant l'évo[illegible] Nature, qui jugera tous les dieux :

> [illegible] great grand mother of all creatures bred

[illegible] dire, comme le Satyre transformé :

> [illegible] Tout! Je suis Pan; Jupiter! à genoux.

[illegible] Spenser reconnait l'autorité suprême de la [illegible]

> [illegible] me addoom what is my due
> [illegible] rule of all, all being ruled by you.

[illegible] exprimé ce sentiment de vénération [illegible] dans son chant III du livre III sur le *Jar*-[illegible] Soleil est le Père universel, qui féconde [illegible] sortent toutes les créatures (stance 9) :

> [illegible] generation
> [illegible] the author of life and light,
> [illegible] for creation

[illegible]

Ministreth matter fit, which tempred right
With heat and humour breeds the living wight.

Et le Satan de Milton exprime une idée toute semblable : que sont les dieux, dit-il, de plus que nous? Nous sommes les fils de la Terre, non les fils des dieux :

The Gods are first and that advantage use
On our belief that all from them proceeds
I question it, for this fair Earth I see
Warm'd by the Sun, producing every kind;
Them, nothing[1].

De même dans le *Prométhée délivré* de Shelley[2], Prométhée appelant la Terre :

O Mother Earth!

La Terre répond :

The many children fair
Folded in my sustaining arms; all plants
And creeping forms and insects rainbow winged
And birds and beasts and fish and human shapes
... shall take
And interchange sweet nutriment.

Dans Wagner, Erda correspond à une conception semblable; Wotan lui dit :

bekannt ist dir
was die Tiefe birgt,
was Berg und Thal,
Luft und Wasser durchwebt
wo Wesen sind
weht dein Athem :
wo Hirne sinnen
haftet dein Sinn.

Le sentiment panthéiste dans Gœthe est à la fois trop connu et trop compliqué dans son expression pour qu'on doive y insister ici.

Une conception dérivée immédiatement de ce panthéisme

1. *Paradise Lost*, IX, 717.
2. III, 3, 84 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... ...ile theorie néo-platonicienne de l'échelle des êtres: ... se ...presentee à peu près chez tous les grands poètes. ... exemple, la voici chez Milton :

> one first matter all
> Indu'd with various forms, various degrees
> Of Substance, and in things that live, of life
> But more refined, more spirituous, and pure,
> As nearer to Him tending...
> flowers and their fruit,
> Man's nourishment) by gradual scale sublim'd
> To vital spirits aspire, to animal,
> To intellectual...
> Differing but in degree, in kind the same[1].

... Hugo :

> ... sur le versant d'un mont prodigieux,
> ... mêlée aux bruits confus, du fond de l'ombre
> ... monter à toi la création sombre.
> ... est plus loin, l'animal est plus près.
> ... le faite altier et vivant, tu parais.
> ... crois-tu que l'être illogique nous trompe,
> ... que tu vois, crois-tu qu'elle se rompe?
> Non, elle continue, invincible, admirable,
> ... dans l'invisible et dans l'impondérable,
> ... pour toi...[2].

III.

... avec cette conception de l'échelle des êtres et ...ment du sentiment de la Terre-Mère, se ... de la parenté de l'homme avec les ani- ... primitif et fondamental qu'ont presque tous ... unit les deux conceptions très précisé-

> ... avec les brutes même,
> ... créa veut que l'homme les aime.
> ... intelligence à différents degrés
> ... part; vous la reconnaîtrez,

...

... la Bouche d'ombre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Vous lirez dans leurs yeux, douteuse comme un rêve,
L'aube de la raison qui commence et se lève.
Vous n'étoufferez pas cette vague clarté,
Présage de lumière et d'immortalité.
Vous la respecterez, car l'ange la respecte;
La chaîne à mille anneaux va de l'homme à l'insecte;
Que ce soit le premier, le dernier, le milieu,
N'en insultez aucun, car tous tiennent à Dieu[1].

C'est sans doute Wagner qui a le plus exactement exprimé ce sentiment primitif de l'humanité, qui est sans contestation l'une des bases les plus solides des variations du totémisme. Pour ses descendants et pour ses ennemis, le dieu Wotan s'est identifié au loup : vivant en solitaire farouche et poursuivi de tous dans les bois, il a pris le nom du loup, comme Siegmund le raconte :

Wolfe, der war mein Vater;

il en a pris les habitudes : il chasse et il est chassé par les hommes comme une bête :

Zum Jagen zog
mit dem Jungen der Alte;
von Hetze und Harst
einst kehrten sie heim :
da lag das Wolfsnest leer;
lange Jahre
lebte der Junge
mit Wolfe im wilden Wald;
manche Jagd
ward auf sie gemacht.

Et le dieu disparaît enfin, semble-t-il, tué comme un loup laissant sa dépouille :

der Jäger viele
fielen den Wölfen;
in Flucht durch den Wald
trieb sie das Wild
... Doch ward ich vom Vater versprengt :
seine Spur verlor ich

1. *La Chute d'un ange*, vision VIII.

... lui reprocher cet avatar

... Wölfin
... dein Weib.

... l'ancêtre et l'animal est
... les descendants de Wotan
... l'inceste entre les deux
... comme la nécessité inéluctable

... du XVIe siècle, tout plein des
... classique, qui a, après Wagner,
... indécise de l'homme à la
... *yrane*, nous donne un étrange
... alité, mélange auquel il ajoute
... divinités naturelles. Fils d'un
... a fait alliance avec les brutes
... il est noble et droit. A demi
... d », il est le maître des ani-

... him did fly and quake[1].

... en passant l'existence de ce
... Whitman. Dans *Sea drift, Out*
... Whitman se substitue à l'oi-
... avec une force et une simpli-
... presque plus humaine, et pour lui
... ne se fait point par les facultés
... au contraire par ses désirs de
... devient une sorte de démon qui
... profonds et les plus audacieux de
... entre l'homme et l'oiseau,

... incessantly crying

... d'égalité entre eux, et tous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

deux communient dans une sorte de participation à la divinité de la nature :

> Demon or bird! said the boy's soul
> Is it indeed toward your mate you sing? or is it really to me?
> For I, that was a child, my tongue's use sleeping, now I have heard [you
> Now in a moment I know what I am for, I am awake.

Ainsi, pour Nietzsche, les deux seuls compagnons de Zarathustra avec lesquels il communie vraiment sont l'aigle et le serpent ; ainsi, dans le *Prométhée délivré* de Shelley, les animaux participent joyeusement à la délivrance universelle lorsque Jupiter est renversé ; dans Milton, à l'inverse, c'est la chute de l'homme qui entraîne dans ses conséquences les animaux aussi, qui deviennent mortels avec lui ; mais il est inutile d'ajouter d'autres témoignages d'un sentiment si universellement répandu chez les poètes que dans son expression générale il n'est plus caractéristique d'aucune conception particulière de la vie.

Pour Hugo, et ceci nous permettra de passer aux conceptions de l'immortalité souvent associées chez les poètes à ces conceptions de parenté animale, les relations entre l'homme et la bête sont dominées par l'idée de la métempsycose. Il exprime mieux qu'aucun autre l'affolement, l'épouvante, le sentiment de l'étrange devant la nature végétale et animale :

> Afrique aux plis infranchissables,
> O gouffre d'horizons sinistres, mer des sables,
> Sahara, Dahomey, lac Nagain, Darfour...
> Paysages de lune où rôde la chimère,
> Où l'orang-outang marche un bâton à la main,
> Où la nature est folle et n'a plus rien d'humain.

exactement parce que l'homme y perd le sentiment de son identité et que l'orang-outang est un homme monstrueux, a peut-être été un homme ou peut-être le deviendra :

> Oh! si la conjecture antique était fondée,
> Si le rêve inquiet des mages de Chaldée,
> L'hypothèse qu'Hermès et Pythagore font,
> Si ce songe farouche était le vrai profond...
> O ces êtres affreux dont l'ombre est le repaire,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... mes aplatis de tigre et de vipère,
... fronts, écrasés par le talon divin,
... rêveur noir, le singe, effroyable sylvain,
... s'il était vrai que c'est là ce qu'on nomme
... damnés, expiant d'anciens crimes[1]...

... est dans le mode raisonneur et doute; mais ... presque toujours sous-jacente à son esprit, et bien ... de sa prose et de ses vers qu'on a qualifiés de ... ment clairs si l'on tient compte de cette préoccu... la fin de sa vie[2]. La Bouche d'ombre des *Con*... pas de doutes :

... faute qu'on fait est un cachot qu'on s'ouvre...
... quand la mort vient lui toucher l'épaule
... hagard, se retrouve en la geôle
... son tortait, derrière lui rampant;
... un rocher, Séjan dans un serpent.

... attiré par les théories de la réin... d'Adonis est le limbe où les âmes vont ... nouvelles : « Old Genius » règle

such as eternal fate
... he clothes with sinful mire
... forth to live in mortal state;
... return back by the hinder gate.
... again returned been,
... garden planted be again...
... are clad with other hue
... the changeful world again[3]...

... a joué avec cette conception dès sa ... son idée du retour éternel y est ... poètes sont tous enclins à demander ... retour sur cette terre plutôt qu'une ... monde. Ainsi Milton, qui ne croit

... *du Jardin des plantes.*
... *Shakespeare.*
...
... M. Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas à l'existence de l'âme, veut la résurrection de tous les êtres, qui pour lui sont naturellement immortels et ne meurent que par accident (encore une pure conception de primitifs, quelque alambiquée qu'elle soit devenue) dans ce monde, pour y revivre d'une glorieuse existence physique et matérielle[1].

IV.

C'est que, pour presque tous nos poètes, la matière est chose bonne, divine en son essence, puisque, dans leur panthéisme, elle est part même de Dieu et suffisante à toutes les manifestations de la vie et de l'intelligence. « L'unique source productrice de tout bien subséquent », dit Milton. D'où une tendance générale vers ce qu'on peut appeler le matérialisme optimiste : l'idée que la matière est bonne et que l'idée de l'âme est une hypothèse inutile, une doctrine qui va « contre la nature et la raison », dit Milton. Et le Zarathustra de Nietzsche prononce deux discours fulminants contre ceux qui désirent un autre monde et méprisent le corps : « Von den Hinterweltlern » et « Von den Verächtern des Leibes ». De même souvent Shelley, Gœthe et Whitman. Tous naturellement ne vont pas au matérialisme, quoique tous, sauf Blake, aient cette conception de la matière bonne. Mais, pour tous, cette tendance complique les théories de l'immortalité, car la théorie chrétienne ordinaire de la survie dans un autre monde leur est antipathique : en général, ils veulent « sauver la chair »; ils ont peu besoin d'un autre monde : celui-ci leur suffit.

Signalons pour deux d'entre eux, en passant, une survivance curieuse de l'antique théorie que l'immortalité n'était pas pour tous les hommes, mais pour quelques êtres exceptionnels. Gœthe l'exprime à la fin de l'acte III du *Second Faust* :

> Wer keinen Namen sich erwarb noch Edles will
> Gehört den Elementen an; so fahret hin!

1. Cf. Saurat, *la Pensée de Milton*, p. 150-159. C'est un sentiment répandu partout parmi les sauvages que nul ne meurt naturellement.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

e *Religions et Religion*,
seront immortels ou non
revient, rature l'un et
hommes[1].

premiers, marqué dans le
toute cette fin d'acte, se
parle :

dissolution to its elementary
[principle[2].

embrace of her (la Terre)
ave, even as a mother
Leave me not again[3].

naturellement, n'accepte la
tous y voient un élargisse-
presque tous rien de ce qui
que prenne la survivance.
de vue le plus moderne de

[nal soul!
without exception has an eter-
and! the weeds of the sea have!
immortality[4]! [the animals!

du sentiment panthéiste de
mortalité pour tous.
l'idée :

but of God, no created thing

Hetzel, p. 246. Cf. *Post-scriptum*,

vol. XIII, p. 279.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et Blake :

For everything exists and not one sigh nor smile nor tear
One hair or particle of dust, not one can pass away[1].

Nous arrivons ainsi au mythe qui couvre et explique tous ces fragments évolués et dispersés de mythes que nous avons rassemblés. Mythe commun à presque tous les poètes qui se sont occupés de philosophie : l'ancien mythe du sacrifice de Prajapati mis en pièces pour la création et reconstitué par le rituel du sacrifice humain, reconstitué aussi par l'évolution du monde, qui a pour but de refaire Dieu. Mythe orphique tout semblable.

Nietzsche l'a pris tout droit chez les orphiques[2] et a consacré une bonne partie de sa vie à essayer de démontrer que là était le sens de la tragédie grecque. Idée de poète égaré dans l'archéologie ; sentiment de primitif que l'individu n'est qu'un membre du groupe ; conscience de la vie collective que Nietzsche avait cultivée en lui. Milton donne une forme demi-chrétienne, demi-cabaliste de la théorie, dans sa reconstitution du « Greater Man[3] ».

Blake dit :

Man looks out in tree and herb and fish and bird and beast,
Collecting up the scattered portions of his immortal body
Into the elemental forms of everything that grows[4].

A la fin de « Ce que dit la Bouche d'ombre », la création entière vient enfin se réintégrer à Dieu :

Ainsi que le soleil tire à lui la nuée
Et l'emplit d'arcs-en-ciel,
Dieu, de son regard fixe attirant les ténèbres,
Voyant vers lui du fond des cloaques funèbres,
Où le mal le pria,
Monter l'énormité bégayant des louanges,

1. *Jérusalem*, p. 13, 66.
2. Voir Andler, I, 369 : *Vergottung und Entgottung*, et III, 38, etc.
3. *La Pensée de Milton*, p. 187 à 194.
4. *Vala*, VIII, 550-573.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

...era rentrer, parmi les univers archanges,
L univers paria.

...our Whitman, le grand problème est celui de l'Identité à ...a conciliation de l'existence des « moi » séparés ... Moi total : toute son œuvre est construite sur cette ... explique lui-même en prose que c'est cette démons... est le but de sa poésie[1]. L'Être final reconstitué, ... Spirita » :

...ous life of the real identities, permanent, positive [(namely the unseen)
... great round world, the sun and stars and of war. I the [general soul[2].

...

... scheme is for it and the nebulous float is for it and [the cohering is for it!
... is for it — and identity is for it — and life [and materials are altogether for it[3]!

... Whitman nous donne un curieux ... terres innommées :

... government, marriage, literature, products, ... crimes, prisons, slaves, heroes, poets,
... curiously await in the yet unseen world
... meet them there[4].

... choses et personnes :

... toward eternity
... sh your part toward the soul[5].

V.

... commun de doctrines et de mythes ... signaler la communauté des idées

...

morales. Cette reconstitution ultime de l'Unité a pour instrument premier, dans la majorité des cas, l'élection d'un certain nombre d'êtres, plus avancés dans l'évolution que les autres. Ces êtres, conscients d'être des parties de Dieu, sont libérés de toute loi morale ou autre. On part, avec Milton, d'une simple déviation de l'idée traditionnelle que tout est pur aux purs : Milton appelle cela la liberté chrétienne et en déduit la suppression, pour l'homme régénéré ou normal, de toute loi religieuse, politique ou civile. Blake se base sur une conception semblable pour arriver aux mêmes résultats. Par Emerson, qui la fait sortir de l'atmosphère chrétienne, la théorie arrive à Whitman, qui chante l'individu, loi à soi-même et libre de tous ses instincts. Un autre trait de cette élection est l'inspiration divine. Milton l'a déjà tirée hors du christianisme, en admettant que tous les grands hommes, de toutes les nations, même païennes, étaient inspirés de Dieu et membres du Christ. Blake élargit l'idée sans la modifier. Mais nous retrouvons la théorie laïcisée dans Hugo, avec ses poètes prophètes, mages, porteurs de flambeau, interprètes de l'Esprit divin en tout cas. Pour Hugo aussi, la liberté est le procédé divin pour la suppression de la limitation primitive, et l'homme va vers une libération de plus en plus grande de toute loi. C'est là le sens général de la *Fin de Satan*.

Nietzsche unit les deux traits : le Surhomme est à la fois l'Inspiré et l'Homme libre et le descendant direct de l'Homme élu des puritains. M. Andler a mis d'ailleurs en lumière la dette de Nietzsche à Emerson, qui lui a transmis les éléments élaborés par le puritanisme anglo-saxon. Wagner a son homme élu, régénérateur du monde, instrument choisi du Dieu suprême, en Siegfried. Tout cela est en harmonie avec le vieux but de l'orphisme et des mystères — faire des dieux — et par suite avec l'ensemble des traditions que nous examinons ici. Nietzsche était même remonté directement aux sources premières dans son enthousiasme dyonisiaque pour les présocratiques.

De cette conception de la liberté naît la rébellion : presque tous nos poètes sont des révoltés et vont vers l'immoralisme et l'anarchie religieuse ou politique. Le thème de la rébellion contre la morale, contre la société, contre Dieu, est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'ailleurs poétiquement très riche; mais ils l'unissent logiquement à un système général. Le Satan de Milton est le premier, peut-être le plus grand des révoltés de la littérature moderne. Milton le condamne, mais il le construit de traits largement tirés de sa propre vie. Blake est, dans sa poésie, le révolté par excellence. Shelley chante le détrônement de Jupiter; Wagner la chute des dieux; Zarathustra est le grand destructeur des valeurs et des dieux; Hugo consacre son plus grand effort épique à la révolte de Satan. Whitman incarne dans l'humanité moderne l'idéal de la rébellion contre toute loi, et il inclut dans la divinité, dans le « Square Deific », Satan, élément indispensable pour lui comme pour Hugo. Chez tous s'affirme la légitimité des désirs de la matière et du corps, que les conceptions religieuses orthodoxes tenaient sévèrement surveillés quand ils ne les condamnaient pas, et chez tous la justification de la sensualité est une préoccupation fréquente.

Nous voilà donc en présence, non pas certes d'une doctrine cohérente, bien constituée et transmise d'un poète à l'autre, mais d'un ensemble de conceptions aux limites imprécises et cependant appartenant toutes, pour ainsi dire, à la même famille d'idées; et cet ensemble est situé en dehors du christianisme.

La première hypothèse naturelle consiste à voir ici une des formes de l'évolution du néo-platonisme, de la Renaissance à nos jours. Cette hypothèse n'est pas fausse, mais elle est insuffisante. Le néo-platonisme a joué son rôle dans la poésie, un rôle important. Mais une très grande partie des conceptions que nous avons rassemblées vient d'ailleurs. En particulier, la doctrine de l'immanence, presque générale chez nos poètes, est contraire au néo-platonisme tel qu'on le comprend normalement. Quelques points précis sont d'autre part déjà établis :

Milton s'est servi de l'*Hermès trismégiste* et des ouvrages des cabalistes[1]. Blake était swedenborgien, a utilisé des données gnostiques, comme la conception de l'Horos, et s'est

1. Cf. *Milton et le Zohar* (*Revue germanique*, janvier 1922).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

abondamment servi de la Cabale[1]. Gœthe a tiré parti de tout : il s'est occupé d'occultisme toute sa vie[2], et l'un des premiers a connu la littérature de l'Inde, qui dès la fin du xviii° siècle, par des traductions, vient joindre sa masse à celle des courants antérieurs non chrétiens.

Nietzsche s'est inspiré à la fois de l'orphisme et de l'Inde[3]. De son côté, Hugo a connu l'Inde ; ainsi dans la *Légende des siècles*, son poème *Suprématie* traite très précisément avec les mêmes détails le sujet de la troisième partie de la *Kenaupanishad*. Ses relations avec les spirites, occultistes, etc., pourraient fournir des données curieuses.

Wagner a adapté à sa philosophie le folklore et la mythologie du Nord. Whitman enfin, après Emerson, s'est pénétré de traductions des poèmes indous[4].

Tous ces divers éléments, et d'autres sur lesquels nous ne nous attarderons pas, sont en harmonie générale avec l'influence néo-platonicienne.

On peut dire, d'ailleurs, généralement parlant, que dès la Renaissance, avec le mouvement néo-platonicien italien, la publication de l'*Hermès trismégiste*, la publication du *Zohar*, toutes ces conceptions sont dans le domaine commun des lettrés : qui veut peut les adopter. Une fois sortis de l'orthodoxie religieuse, les poètes se trouvaient en présence d'une masse de traditions, incohérentes sans doute dans le détail, mais se tenant dans une direction générale : celle d'un panthéisme populaire qui avait lui-même traversé le moyen âge[5]. Les circonstances historiques qui ont établi le contact pour tel ou tel poète sont intéressantes sans doute, mais de peu d'importance générale : le contact a été établi dans bien des cas pour des auteurs qui n'en ont pas profité et n'ont vu dans cet amas d'idées et de légendes que leur absurdité évidente.

1. Cf. B. Fehr, *William Blake und die Kabbala* (*Englische Studien*, 1920). M. Berger avait déjà noté le fait.
2. Cf. A. Loiseau, *Gœthe*, p. 100 à 106.
3. Cf. Andler, vol. II, p. 441.
4. Voir notamment ses notes aux *Democratic Vistas*.
5. Cf. Jundt, *Histoire du panthéisme populaire au moyen âge et au XVI° siècle*. Paris, 1875 (travail naturellement à refaire, d'ailleurs). Voir aussi M. A. Murray, *The Witch Cult in Western Europe*. Oxford, 1921.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nous laissons donc de côté la question d'influences, pour nous poser un problème plus important. Pourquoi, pour parler généralement, tous les grands poètes qui se sont occupés d'idées ont-ils évolué dans le même sens, se sont-ils attachés au même ensemble de traditions et de mythes, de sorte qu'on pourrait sans exagérer parler d'une doctrine commune à la poésie philosophique?

Cette communauté est plus encore une communauté de point de vue qu'une communauté d'idées. Elle est frappante dans quelques cas où les communications sont impossibles. Par exemple, M. Berger a fait très justement remarquer que Hugo, dans la *Fin de Satan*, et Blake avaient considéré la Révolution française d'une façon tout à fait semblable comme un événement mystique important dans l'histoire spirituelle du monde[1]. J'ai montré comment Milton avait reconstitué un mythe du bouddhisme primitif, qui conte comment le premier-né des Dieux s'était servi de son antériorité chronologique pour faire croire à tous les autres dieux et aux êtres qu'il les avait créés[2].

Enfin, et c'est dans ce sens que je vois la solution, M. van Gennep a fait remarquer en passant que Nietzsche était l'aboutissant ultime d'idées dérivées de la mentalité des primitifs[3].

M. Lévy-Bruhl, en donnant une synthèse des résultats des études ethnographiques, a essayé de faire la psychologie de ce qu'il appelle la « mentalité primitive ». Quelles que puissent être les corrections de détail et de mise au point de cette conception, elle me paraît, en son essence, valable et [illegible], et s'étendre bien au delà de la psychologie des sauvages. Cette mentalité primitive me paraît survivre au milieu [illegible] civilisations modernes et atteindre dans les poètes une [illegible] d'expression qui peut nous cacher son identité. [illegible] étudiées au cours de cet article relèvent de cette mentalité [illegible] delà le néo-platonisme, par le « panthéisme populaire », la Cabale, l'occultisme en général, l'orphisme, les [illegible] de l'Inde ancienne, les sagas du Nord, nos poètes

1. Chapitre *The French Revolution*, ajouté à l'édition anglaise de [illegible], p. 325.
2. Milton, p. 227-228.
3. [illegible]ssage, p. 279.

sont remontés jusqu'aux sources les plus profondes du folklore. Les grandes idées ou sentiments qui se trouvent à la base des conceptions que nous avons assemblées ici, l'adoration de la Terre-Mère, le sens de la parenté animale, l'idée de la réincarnation, les légendes de la création par acte sexuel — ce sont là les thèmes permanents — sont des idées et des sentiments de « primitifs », élaborés sans doute dans la suite des âges, mais restant fondamentalement identiques. Le poète est un « primitif ». Les quelques traits généraux que M. Lévy-Bruhl a essayé de définir pour le sauvage caractérisent le type du poète dans tous les âges. Le trait fondamental est sans doute ce que M. Lévy-Bruhl appelle l'indifférence aux causes secondes : le fait que ce qui intéresse le sauvage n'est pas tant la cause immédiate et tangible d'un événement que sa signification « mystique[1] ». Le sauvage ne reconnaît pas l'accident et, derrière, cherche le sorcier ou l'esprit qui l'a causé : ainsi la mort ne semble jamais, chez certaines peuplades, chose naturelle; elle est causée par une intervention d'ordre spirituel. N'est-ce pas justement la tendance inévitable de l'esprit du poète de procéder de même, de ne pas s'intéresser à la cause directe, physique, secondaire, immédiate d'un fait, mais de lui trouver une valeur spirituelle? Lorsque Shelley décrit ainsi la lune :

Ever changing, like a joyless eye
That finds no object worth its constancy;

Lorsque Hugo, dans la magnifique image qui termine *Booz endormi*, se demande avec Ruth

Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles,

leur esprit fonctionne comme celui du sauvage; ils cherchent, derrière le fait physique, « l'esprit » qui l'a causé. Sans doute ne prennent-ils pas ces conceptions au sérieux; mais c'est là la façon même dont leur cerveau travaille, ce qui fait

1. Pour employer malgré tout un terme commode, quoique sujet à caution, tout autant que le terme « primitif ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... « poésie », distincte d'une mise en vers ...

... sur d'autres caractères moins impor- ... par M. Lévy-Bruhl et qui sont égale- ... du poète : le sens grégaire, qui fait ... groupe, la nation et, au delà, la terre même, ... tous les êtres, avec la nature, avec le cos- ... à la contradiction entre les différentes ... conceptions; leur puissance d'intuition et ... qualités qui font du poète un primitif. ... réussi à exprimer les souffrances des ... comme Baudelaire?

> ... morts ont de grandes douleurs
> ... émondeur de vieux arbres,
> ... à l'entour de leurs marbres,
> ... trouver les vivants bien ingrats.

... ce sont les morts qui font prospérer les ... croître leurs moissons, réussir leurs ... et qu'en retour le vivant doit au ...

... de tribu sauvage a dépeint mieux ... des morts outragés et les terribles ...

> ... fait saigner dans leur tombe
> ... toujours.
> ... et plaignez qui tombe
> ... grands coups sourds,
> ... jamais connu la vie,
> ... d'autres suivie,
> ... tant les coups sont lourds.

... les dangers immédiats les plus ... tortures, au danger d'éveiller la ... se conformant pas à quelque cou- ... ou en n'accomplissant pas quelque

... *primitive*, p. 70, 77, 78, 80 et *passim*.
... des faits acceptés, je crois, de tous les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il est possible, répétons-le, que le poète ne croie pas toujours à ces conceptions produites par ses facultés proprement poétiques, et encore n'atteint-il pas une sorte de demi-croyance dans l'exaltation de son inspiration? Mais lorsqu'il s'occupera des grands problèmes philosophiques, son esprit sera infailliblement entraîné par les habitudes acquises vers des façons de voir, de penser, de sentir qui seront celles de la « mentalité primitive »; aussi, pour peu que le contact puisse s'établir — et nous avons vu que depuis la Renaissance cela est facile — le poète s'occupant de philosophie religieuse ira naturellement vers les conceptions et les mythes dérivés des religions « primitives » de l'humanité.

Dès lors, il n'est plus besoin d'attacher trop d'importance à la question des influences, qui ne fournissent que des occasions. L'histoire de la poésie philosophique devient l'histoire de l'évolution d'un certain type d'esprit — le type opposé à l'esprit scientifique, si l'on veut, et encore il y a souvent entre les deux d'étranges alliances — qui, malgré certaines apparences, n'est pas près de disparaître de nos civilisations. Et si vraiment son existence est liée à celle de la poésie même on ne peut guère souhaiter qu'il disparaisse.

Pour ce type d'esprit, le christianisme, tel qu'il se présente après le travail formidable de logique de la scolastique, après la Renaissance et la Réforme, est une religion beaucoup trop civilisée; une religion qui ne satisfait plus, qui combat même certains des besoins fondamentaux du « primitif »; qui ne permet pas en tout cas de vagabonder à la poursuite de mythes obscurs, troublants et attirants, d'on ne sait quelles réminiscences ancestrales toujours présentes dans l'être même des poètes. Cette mentalité primitive subsiste d'ailleurs dans le peuple, surtout dans la classe paysanne. On peut en trouver un témoignage indépendant de l'ethnographie dans des ouvrages comme *les Antibels* de Pouvillon, qui décrit les effets de la vengeance d'une morte dans une famille de paysans. Et quel est le poète qui, dans l'intervalle de quelques générations, n'a pas de paysans parmi ses ancêtres?

Partant de ce point central de psychologie, on voit de quelle utilité l'histoire des religions peut être à la critique littéraire. Des poètes comme Hugo ou comme Nietzsche, que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

n'expliquent ni l'évolution des idées littéraires ni celle des idées philosophiques, sont replacés dans des courants connus, à la fois sortis de l'antiquité la plus profonde et étudiés chez des contemporains non civilisés; courants qui deviennent pour ainsi dire souterrains dans nos sociétés civilisées, mais manifestent cependant leur présence dans les divagations de l'occultisme et parfois dans la plus haute poésie[1].

Denis Saurat.

1. M. van Gennep a exprimé des idées parallèles à celles-ci sur la survivance dans les sociétés civilisées des sentiments primitifs, notamment du sentiment de parenté animale, dans l'*État actuel du problème totémique*, p. 348. C'est pour les idées développées ici une confirmation à laquelle j'attache une très grande valeur. M. L. Cazamian, dans son essai sur l'*Intuition panthéiste chez les poètes anglais* (*Études de psychologie littéraire*), a finement analysé un sentiment que je crois être intimement allié à ceux dont nous venons de nous occuper. Il ne le considère naturellement que dans son expression moderne et littéraire. Il dit cependant, en parlant des poètes : « Leur intelligence a accepté les formules du panthéisme traditionnel logique ou mystique parce que leur sensibilité les avait préparés à le recevoir. » C'est une thèse bien voisine de celle que je soutiens. Et n'est-ce pas parce que ces sentiments existent encore chez nous sous quelque forme latente et s'éveillent à l'appel précis des poètes que nous pouvons prendre plaisir à la poésie ?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

SOURCES ITALIENNES

DES

PARADOXES DRAMATIQUES DE LA MOTTE

On n'a pas encore réussi à expliquer pourquoi La Motte, dans les *Préfaces* qu'il écrivit pour ses pièces en 1730, s'était posé en champion des hérésies littéraires, lui dont l'œuvre dramatique n'indique aucune aspiration vers une liberté plus grande, aucun ébranlement des barreaux de la convention. Cette attitude est d'autant plus surprenante qu'il n'y a que peu d'indices d'un tel développement dans ses écrits antérieurs sur les théories littéraires.

Ce n'est qu'à partir de 1721 que La Motte porta son attention sur la tragédie. Jusque-là, nous dit-il, il avait été effrayé par la difficulté extrême de cette forme de composition. Le succès de l'*Œdipe* de Voltaire semble finalement lui avoir donné l'impulsion voulue. En 1721 parurent les *Machabées*, en 1722 *Romulus*, en 1723 *Inès de Castro*, et enfin en 1726 *Œdipe*. Quatre ans plus tard, il fit précéder chacune de ses pièces d'un *Discours* dans lequel il exposait ses théories (les tragédies ne témoignant d'ailleurs que de très timides efforts pour s'y conformer). Il y a, tout au plus, une vague introduction de mise en scène dans *Romulus*, probablement sous l'influence de l'opéra, car *Romulus* était un sujet favori d'opéra italien; dans *Inès de Castro*, l'amour conjugal est le sujet principal, malgré le préjugé classique à son égard, et dans *Œdipe* il a tenté d'appliquer ses idées quant à l'unité d'intérêt. Il y a aussi quelque effort pour mêler les confidents à l'action et pour réduire les monologues.

Les théories de La Motte ne doivent pas peu, me semble-t-il, au remarquable *Dialogo sopra la tragedia antica e moderna* de Pier Jacopo Martelli, intitulé *l'Impostore* et publié sous sa première forme en 1714.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bien que ce dialogue eût été publié à Paris et dédié au Dauphin, je ne puis établir qu'il ait été discuté dans les revues françaises ; en tout cas, je doute que l'influence de Martelli sur La Motte ait été directe. Elle a dû se faire sentir par l'intermédiaire de Luigi Riccoboni, dont la *Dissertation sur la Tragédie moderne* fut ajoutée au premier volume de son *Histoire du théâtre italien*, publié à Paris en 1728, deux ans après que la dernière tragédie de La Motte fut écrite. Riccoboni s'inspire de Martelli à un degré notable. La ressemblance des paradoxes de La Motte et des opinions exprimées par Martelli dans son *Dialogue* n'a pas échappé aux critiques italiens de celui-ci[1] : ils l'ont expliquée par l'hypothèse que Martelli aurait adopté les idées de La Motte pendant les mois de rapports personnels qu'il eut avec lui à Paris. Il rencontra La Motte en 1713, si l'on doit en croire l'*Impostore*[2], au café des Poètes. Il est cependant tout à fait inadmissible qu'à une époque si peu avancée, La Motte ait eu de telles opinions, d'autant plus qu'il y en a si peu de traces dans les tragédies qu'il se mit à écrire seulement sept ans plus tard.

Dans son premier *Discours*, La Motte discute l'introduction de l'amour dans les tragédies françaises :

> Nous n'avons presque point de Tragédie qui marche par d'autres ressorts, et les étrangers ne nous épargnent pas là-dessus le reproche d'uniformité. J'avoue que nous mettons quelquefois de l'amour dans les sujets qui y résistent le plus, et il y a aparence que nous ne nous corrigerons pas aisément de ce défaut[3].

Son excuse est qu'une tragédie doit plaire, et, comme les [illegible] sont grandement représentées dans l'auditoire, une [illegible] amour rassemble le plus de suffrages et, d'ailleurs, [illegible] plaisent aussi aux hommes. La présence de [illegible] dans une tragédie avait été discutée par la *Dissertation* [illegible] Riccoboni, à la fin du deuxième chapitre, Riccoboni [illegible] La Motte pour avoir introduit ce thème dans une [illegible]

> [illegible] que dans une Tragédie sacrée l'amour profane de

[illegible] *Teorie drammatiche e la tragedia in Italia nel* [illegible] 1901, p. 91 et suiv.

[illegible] Bologna, 1735, t. I, p. 75 et suiv.

[illegible] IV, p. 81.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Polieucte partage l'intérêt de l'action? Dans la Tragédie des *Machabées*, le jeune Machabée aime une Païenne[1].

Et dans le chapitre suivant il dit :

Cet amour Romanesque occupe ordinairement les trois quarts de l'action des Tragédies Françoises... ces Scènes de tendresse n'ont servi qu'à rallentir l'action de la Pièce, à la refroidir et à rendre les Héros moins grands... On pense généralement en France qu'une Tragédie sans amour ne plairoit point aux Dames Françoises, qui font le sort des Théâtres à Paris[2].

Martelli s'était aussi rendu compte de tout ce qu'une surabondance d'intrigues d'amour a de mièvre et de doucereux dans la tragédie; mais il avait, tout en s'excusant, autorisé leur emploi comme antidote à l' « aridité » de la tragédie grecque[3].

Avec Martelli et Riccoboni, La Motte critique l'emploi des confidents; mais, peu disposé à se passer d'eux entièrement, il propose d'éviter le désavantage de leur emploi en les mêlant à l'action de la pièce. Comme procédé analogue, Martelli préférait franchement les monologues, même s'ils pouvaient amener l'auditoire à douter de la raison de ceux qui les prononcent. Voici ses paroles :

Pretendono i Franzesi, che sia da pazzo lungamente dialoghizzar con sè stesso; ed inventano attori, che chiamano confidenti, con cui interamente possa aprir l'animo suo un traditore, un' amante, una virgine, da che (dicon' essi) nasce più verisimiglianza in chi rappresenta, e più diletto in chi ascolta[4].

La Motte dit dans son *Discours* d'introduction à *Inès de Castro* :

Où trouveroit-on dans la nature des hommes raisonnables qui pensassent ainsi tout haut? qui prononçassent distinctement et avec ordre tout ce qui se passe dans leur cœur? Si quelqu'un étoit surpris à tenir tout seul des discours si passionnés et si continus, ne seroit-il pas légitimement supect de folie[5]?

1. *Histoire du théâtre italien*. Paris, 1728, t. I, p. 269 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 271. C'était l'argument de Rapin, cf. *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1693, t. II, p. 186. De même Dubos, *Réflexions sur la poésie*, t. I, ch. XVIII.
3. *L'Impostore*, p. 66.
4. *L'Impostore*, p. 52.
5. *Œuvres*, t. IV, p. 280.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La Motte s'en tient à un compromis en concédant de très courts monologues et il conseille aux poètes de les éviter autant que possible.

C'est à propos des unités que La Motte expose le plus frappant de ses paradoxes. Il considère que l'unité de lieu entraîne souvent des atteintes à la vraisemblance et met un obstacle direct à l'appréciation d'un drame; de même, il élève des objections contre des actions d'une longue durée évidente comprimées en une unité de temps artificielle : ceci ne fait que les rendre ridicules. Et ici encore, bien qu'il y ait déjà eu des protestations contre ces deux unités pseudo-aristotéliciennes, notamment de la part de Scudéry dans sa critique du *Cid* et dans la controverse Ménage-d'Aubignac à propos de l'*Héautontimoroumenos*, il me semble qu'il y a peu de doute que l'attitude de La Motte ait été influencée par les arguments de Martelli, par l'intermédiaire de Riccoboni. Ce dernier expose ses idées sur l'unité de lieu dans les quatrième et cinquième chapitres de sa *Dissertation*, sa conclusion étant celle-ci :

Je ne crois pas que cette vraisemblance soit mieux conservée dans la sévère unité de lieu à laquelle les Poëtes François se sont si scrupuleusement attachés. Les Spectateurs, à ce que je crois, seroient bien moins blessés en voïant les Acteurs passer d'un appartement à l'autre dans le même Palais, comme l'ont fait les Espagnols et les Italiens du Siècle passé, que de voir une conspiration concertée dans la chambre et sous les yeux du Tyran qu'on veut immoler[1].

A ces trois unités, cependant, La Motte voudrait en ajouter une quatrième, sans laquelle les trois autres seraient inutiles : l'unité d'intérêt. La nouvelle unité est examinée dans le *Discours* qui parut avec les *Machabées*[2]. Et, à en juger par le manque d'application très évidente aux drames eux-mêmes, La Motte n'y arriva sans doute que relativement tard.

Il n'y est fait, du moins, aucune allusion quand il discute l'unité d'action dans les *Réflexions sur la critique* de 1715[3]. Voltaire ne se trompait pas beaucoup quand il considérait (Préface d'*Œdipe*, 1730) l'unité d'intérêt de La Motte comme

1. P. 284. Ceci revient à Martelli, cf. *ouvr. cité*, p. 38.
2. *Œuvres*, t. IV, p. 37.
3. *Œuvres*, t. III, p. 106.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

se confondant à peu près avec l'unité d'action aristotélicienne; de fait, ce n'est que le côté subjectif — le point de vue du spectateur — de cette unité, ou peut-être simplement une définition nouvelle de l'« unité de péril » de Corneille. Mais ici encore, je ne vois guère dans les vues de La Motte que la répétition de l'interprétation de l'unité d'action par Martelli, vues reproduites par Riccoboni. Martelli avait dit que cette unité était nécessaire dans une tragédie parce que les émotions excitées par la tragédie perdent de leur intérêt quand elles s'étendent à plusieurs objets :

Se la tragedia fu instituta per muover gli' affetti al compatimento delle disgrazie avvenute a chi non tanto ne meritava, e per infonder negli animi terrore di que'delitti, che anche commessi con qualche umana, si non divina ragione, si vedono severamente puniti, egli è uopo eccitar l'uno e l'altro movimento circa ad un solo obbjetto; perchè, se più azioni si rappresentassero in scena, il senso, che tanto è minore, quanto è più cosa, divagherebbe o con poca, o senza alcuna movizione[1].

Et voici l'opinion de Riccoboni :

Ce n'est pas la multiplicité des intérêts qui rend une Pièce intéressante; au contraire, elle intéresse davantage, quand un seul et même événement attire l'attention sans partage[2].

Quand il trouve les tragédies françaises si inférieures aux grecques dans l'observation de l'unité d'action, c'est clairement cette unité d'intérêt qu'il a en vue.

La Motte, sous la pression du besoin général de vraisemblance, d'accord avec Riccoboni, reproche aux poètes français de quelquefois embellir la tragédie de « maximes générales et raisonnées avec étendue ». « Les personnages tragiques, dit-il, sont presque toujours agités de passions violentes; eh! comment s'étudieroient-ils alors à arranger des réflexions générales, au lieu de sentir vivement ce qui les touche en particulier[3]? » Riccoboni avait dit dans son septième chapitre :

Les Tragédies Françoises brillent surtout par cette partie, mais

1. *Ouvr. cité*, p. 30.
2. *Dissertation*, p. 299.
3. *Discours préliminaire d'Inès de Castro*, p. 300.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

elle est aussi souvent l'écueil des Auteurs qui, se livrant trop au feu de leur imagination, s'éloignent de cette vraisemblance qui est le plus solide fondement du beau. Est-il vraisemblable, par exemple, qu'un Héros dans les transports de la plus violente passion débite les sentimens de la métaphysique la plus rafinée? Cette prétendue beauté produit un effet absolument contraire à l'intention du Poëme Tragique[1].

C'est encore le besoin de vraisemblance, dans l'esprit de La Motte, qui l'amène au fameux paradoxe des tragédies en prose.

Dans son premier *Discours sur la poésie*, il a prévenu les poètes tragiques contre l'enflure, l'excès de l'expression, et dans ses *Réflexions sur la critique* il accepte *Télémaque* comme un poème en prose parfaitement justifié. Mais le besoin d'une tragédie en prose ne se fait pas sentir avant le *Discours préliminaire d'Œdipe*.

Ceci est une hérésie qui ne trouve d'appui ni chez Martelli ni chez Riccoboni. Martelli ne voulait pas entendre parler de tragédies en prose, et ce fut l'ambition de Riccoboni, avant de venir à Paris, de rétablir la tragédie en vers sur la scène italienne. Il déplorait la décadence du goût qui avait amené en Italie les acteurs et le public à préférer des pièces en prose[2].

Mais le fait que la *tragédie en prose* était populaire en Italie ne devait pas être inconnu de La Motte. En effet, dans le cercle même où la *Mérope* de Maffei avait paru, à Modène, les tragédies en prose (tragédies sur des thèmes classiques, et quant au reste conformes au goût classique traditionnel) d'un poète de Modène, Alfonso Cavazzi, avaient été jouées. En juin 1714, quand ils rendaient compte du succès de *Mérope*, les *Mémoires de Trévoux* avaient ajouté (p. 1117) :

Le marquis Maffei n'est pas le seul Poëte tragique de Modène, le Docteur Cavazzi nous a donné les années passées quatre pièces régulières et dans le goût françois, *Montezume; Nise et Euriale; Adelaïde, reine d'Italie; Pertinax*. Elles sont écrites en prose. L'auteur est persuadé avec beaucoup de Connoisseurs que la contrainte de la

1. *Dissertation*, p. 308.
2. Cf. sa Préface pour l'*Astaserse* de Giulio Agosti, Modena, 1714. Même la *Merope* de Maffei avait été mise en prose pour les acteurs italiens.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rime et la mesure ôte beaucoup de vivacité aux tragédies, surtout dans les répliques et dans les mouvemens de passions.

On trouvera un long développement des raisons données par Cavazzi pour justifier l'emploi de la prose dans l'*Esame* de son *Pertinace*[1]. Je cite les phrases qui suivent :

Per due ragioni ho io scelto uno stile sciolto per questa sorta di Componimento. L'una : perchè questo è più connaturale a chi parla. L'altra : perchè parmi si rende più intelligible e più grato a chi ascolta. Che più naturale sia la prosa, che il verso, a chi parla, egli è fuor di dubbio; o si consideri il metro, che compone il verso ; o si attenda da frase, che il distingue dal dire sciolto. Per verità, chi è posseduto da un forte affetto, o d'odio, o d'ira, o d'amore, non conta le sillabe alle parole, e non misura le voci dal suono dell' orecchio, ma da i movimenti dell' animo. Molto poi meno parrà ciò verisimile, se si riguardi la frase propria del verso. In fatti : molte volte avviene, che per sostenere la maestà, e la vivezza del dire Poetico, gli Attori a noi compariscono appunto tanti poeti, e non que' miseri, o quegli Amanti, ch'eglino sono : Onde non solo togliesi tutto il Verisimile al loro Carattere, ma di più si ravvisa lo studio, che la passione. Altre poi accade (e forse ancor più sovente) che il Poeta, geloso di far parlare i suoi Personnaggi con proprietà, e naturalezza, affatto poi si dimentichi di se, e nulla per se ritenga, che il metro; cui tolto, resta il suo dire ridotto a mera prosa, e talor anche poco felice.

On se souvient que La Motte s'est plaint du manque de vivacité des tragédies en vers ; il a fait ressortir le manque de vraisemblance d'un héros de tragédie qui, sous l'influence d'une grande passion, est obligé d'adapter sa langue à un nombre défini de syllabes, et il a montré combien un poète était tenté de sacrifier le naturel de ses personnages en mettant sur leurs lèvres une langue poétique.

John G. ROBERTSON.

1. Modena, 1712, p. 7. Sur Cavazzi, cf. Tiraboschi, *Biblioteca modenese*. Modena, 1782, t. II, p. 18.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

HERDER ET HENRI AMIEL

Nous ne ferons ici que prendre à témoin cette âme rare et douloureuse de lettré. Ame supérieure et paralysée, frénétique et pusillanime, disait, peu après la publication du *Journal intime*, l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*. Ame trop parfaite, assurait l'indulgence de Renan, et noble à l'excès, livrée à la maladie du scrupule faute d'avoir eu soif de la réalité. Et encore, âme de philosophe qu'hallucina l'éclat aveuglant des systèmes, en qui la foi, intimidée, ne voulut ni mourir ni laisser non plus à la pensée la hardiesse ou la force de « conquérir la philosophie », comme écrivait Amiel à son ami Vuÿ, de faire son œuvre, de faire une œuvre.

Témoin de choix, en ce qui tient aux échanges intellectuels entre Allemagne et France. Non qu'il ait puisé à ce courant, tantôt de surface et tantôt de profondeur. Il n'est qu'un témoin du dehors, à peine un observateur, et qui reste en marge. On ne peut guère lui demander que d'être comme un élément de contre-épreuve. Le rôle paraît humble pour un esprit très haut, mais les indications auxquelles il prête n'en ont pas moins de prix.

Amiel est allé, quant à lui, à la source même, prendre sa provision pour la vie entière. Il aime l'Allemagne, sa poésie « fortifiante, et d'effet moral et tonique ». Il lui garde très tard un culte de jeunesse. Il est entiché d'elle, il en demeure longtemps dur et injuste pour la France qu'il juge par comparaison, et pour le « Welche imprudent » que plaint, mais condamne, un poème de *Jour à jour* inspiré par l'inscription d'Ems. Son cœur nostalgique a laissé le bonheur dans les séminaires d'universités allemandes, parmi le « deutscher Fleiss » du Heidelberg et du Berlin d'avant 1848, paisibles laboratoires intellectuels où il s'attarda, pour en sortir tout ébloui encore du spectacle d'efforts divers, et sans pensée à lui, mais assuré

Digitized by Google — Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

contre la « superficialité philosophique de la France » à qui manque, disait-il, « l'intuition de l'unité vivante..., la perception du sacré, l'initiation aux mystères de l'être ». Vers la fin encore il croira pouvoir déclarer : « La soif du vrai n'est pas une passion française », et jugera que le « besoin de penser par soi-même et de remonter aux principes » n'apparaît tout à fait propre, peut-être, qu'à l'esprit germanique. Il semblera que la France monarchique, comme il disait, ou la France du Second Empire, qu'il ne connut guère, l'une et l'autre, malgré quelques séjours rapides, ait été, pour ce descendant de *réfugiés*, toute la France. Il semblera que pour s'être senti « en communauté d'esprit avec les Gœthe, les Hegel, les Schleiermacher, les Leibnitz, bien opposés pourtant entre eux », ce soient non pas seulement les plus grands philosophes français, « rhéteurs ou géomètres », qui le laissent *froid*, mais le monde latin entier qui lui est devenu étranger.

Toute la philosophie allemande a passé sur lui : de Leibnitz, Spinoza et Jacobi, « cœur chrétien et tête païenne », de Kant, Fichte ou Schelling dont il entendit les leçons — à Hegel dont il croit retrouver la pensée en Cherbuliez, « retravaillée par la Grèce et la France » — aux disciples et commentateurs de Hegel, tels Bahnsen, Rosenkranz ou Lotze, qui l'ennuient — à Krause, Feuerbach et Rüge, qu'il étudia jeune pour ses cours d'esthétique[1] — à Goerres, Strauss et Schleiermacher, grand maître celui-là (comme Gœthe et Humboldt) du *renouvellement*, condition de la vie de l'esprit, et dont les *Monologues* lui font, à douze ans de distance, la même extraordinaire impression — à Hartmann encore qui le glace et le désole, à Schopenhauer aussi, comme on verra, et aux gens des nouvelles écoles, Steffens, Neander et autres, parmi lesquels furent ses amitiés philosophiques d'étudiant.

Quand on sait en quel oubli complet l'Allemagne a tenu longtemps Herder, et qu'il n'y a repris toute sa gloire qu'entre le centenaire de sa naissance et le centenaire de sa mort[2], on ne s'étonne pas qu'Amiel ne retrouve rien de lui quand il

1. En plus de passages divers du *Journal intime*, voir un plan général du cours d'esthétique de 1849 dans la *Revue de littérature comparée* de janvier-mars 1922 (p. 122).

2. H. Tronchon, *Fortune intellectuelle de Herder en France* (1920), p. 22 et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] mois de sa fin, les *étapes* de sa pensée et les [illegible] rendre historique » sur lesquels il a tenté vaine-[illegible]

[illegible] peut plus en vouloir aux gens de France, que le [illegible] philosophique d'Allemagne intéressa peu à peu, [illegible] presque ce Herder que discutaient nos his-[illegible] religieux, que le Renan des *Cahiers de* [illegible] de cœur, et dont certains de nos critiques [illegible] à revivre en sa propre patrie.

[illegible] des *Idées* par Quinet, Herder philosophe [illegible] l'objet de quelques reconnaissances isolées, [illegible] un peu indistinctes n'apparaissaient qu'à [illegible] recherches faites sur d'autres penseurs, Spi-[illegible], Kant, et Lavater plus populaire qu'eux [illegible]

[illegible] Herder philosophe n'existe guère en France [illegible] historiens de la philosophie. Et au dernier tiers [illegible] les plus importants, Alfred Weber, relève à [illegible] eclectique Herder..., une des gloires de la [illegible] allemande », comme défenseur des traditions contre [illegible] interprète du sentiment religieux, préludant [illegible] spinosisme christianisé » à la philosophie de Schel-[illegible] théologie de Schleiermacher. C'est un nom — [illegible] ailleurs — qu'on rencontre au départ ou au détour [illegible] systèmes. Nul ne s'avise plus de considérer [illegible] philosophe original et de l'étudier, fût-ce briè-[illegible] lui-même.

[illegible] avait fait que poursuivre avec les moralistes [illegible] relations assez régulières plutôt qu'étroites, [illegible] quelques traductions, et qui dataient du temps [illegible] allemande parlait français ou latin, Herder [illegible] cette notoriété relative; même elle nuisit, [illegible] de l'histoire, qu'on n'avait d'abord guère [illegible]

[illegible] l'on soupçonna en France qu'il ne [illegible] retrouver par delà le Rhin un prolongement

[illegible] *[illegible] préromantiques du « Romancero del* [illegible] *France*, 1912, p. 494-495).

de la pensée française ou une variante de la pensée internationale moyenne, mais qu'il faudrait subir l'initiation à quelque chose de nouveau, cela au prix d'un effort intellectuel. Les circonstances ne le conseillaient guère ; longtemps on s'abstint, malgré Charles de Villers et quelques autres. Condillac obstinément prôné par Garat, puis Locke un temps maître de la pensée française, puis l'introduction, « timide » selon Barchou de Penhoën, des Écossais interprétés par Royer-Collard ou Laromiguière : autant d'influences successives, autant de raisons pour ajourner tout véritable voyage de découverte et se convaincre sans autre examen que « le galimathias de la philosophie allemande », comme disaient encore les *Annales politiques, morales et littéraires* de 1818, devait « tomber » devant ces productions « d'une raison pure, forte et pénétrante ». Jusqu'au moment où, après les protestations du spiritualiste *Conservateur* de 1820 contre les abus de la méthode expérimentale dont la « métaphysique aride... préside à tous les cours publics..., argumente dans toutes les chaires », le *Globe* de 1830 fit entendre son appel en faveur d'une philosophie très proche, et renouvelée : « Nous avons déjà tiré de l'Écosse tout ce qu'elle pouvait nous donner, il s'agit maintenant de nous mettre en rapports avec l'Allemagne. Si elle nous a devancés dans la carrière, on va vite en France. »

On alla si vite, que d'un extrême on se porta vers l'autre, passant, selon Bautain par exemple, du « sensualisme grossier » dont les Écossais avaient tiré les esprits, à un panthéisme « idéal, intellectuel, spiritualiste, transcendantal », et aussi à l' « engouement de l'idée, de l'*a priori* », le tout venu d'Allemagne. Les traductions de Kant (Schön, Tissot, Barni en tête) se multiplient après 1830. Puis Barchou de Penhoën produit Fichte, pour tenter que la philosophie allemande, qui est « partout et nulle part », soit vraiment connue « dans sa forme propre, dans sa nature scientifique ». Ensuite les catholiques prônent Schelling, et déjà Cousin a révélé Hegel, après Kant, à un public qui s'est « laissé faire éclectique un peu sur parole », comme disait le *Globe*. Et ce sont les articles de Prévost de Genève sur Jacobi ou d'autres, et le cours public que le Göttingien Ahrens donne sur Kant, Fichte, Schelling, Hegel, et Krause son maitre personnel... Dans une *société*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

philosophique, à Paris, Boerne voit des jeunes gens très bien habillés se réunir à jour fixe en un local élégant, pour faire de la philosophie, boire de la limonade, de l'orgeat et de la groseille, ce qu'ils s'exposent l'un à l'autre comme leur doctrine propre se trouve, selon Boerne, dans tout abécédaire allemand.

Même les perspectives que découvre alors aux esprits la constitution définitive de plusieurs sciences physiques, même les tentatives françaises les plus retentissantes pour *socialiser* la philosophie, en continuant les *philosophes* d'avant la Révolution et donnant ici l'exemple à l'Allemagne, aident indirectement la philosophie allemande nouvelle à conquérir pour un temps la vogue qu'avaient eue jadis les romans, puis le théâtre d'outre-Rhin.

Et de plus en plus s'efface le nom de Herder philosophe. Après avoir failli prêter des armes aux premiers antikantiens de France, tandis que son ancien maître s'est relevé, parmi nous, de vingt-cinq années d'ignorance dédaigneuse, lui-même passe d'une faible notoriété à un oubli total. L'œuvre modeste qu'il avait tentée comme philosophe n'apparaît plus guère, noyée d'ombre par une hâtive agglomération de systèmes monumentaux.

Amiel, qui fait peu de cas des simples *penseurs*, s'est contenté d'entr'ouvrir Herder, ou plutôt un volume de pensées et fragments (*Lichtstrahlen*) tirés des écrits de Herder, et ce coup d'œil négligent à un recueil artificiel lui a suffi pour juger. Car il juge Herder, en 1869, par comparaison à ce Schopenhauer dont il se disait « frappé et presque effrayé » de voir la théorie si bien représentée en son propre *homme* [illegible]

[illegible] (lui et Schopenhauer) est plein de traits, d'aperçus [illegible] se détachent du papier et se découpent en images nettes. [illegible] beaucoup moins écrivain; ses idées se délaient [illegible] milieu et ne se condensent pas d'une façon bril[illegible]staux et en pierreries. Tandis que ce dernier pro[illegible]ppes et courants de pensées qui n'ont pas de con[illegible] isolés, l'autre sème des îles, saillantes, pitto[illegible]ales, qui gravent leur aspect dans le souvenir.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ainsi diffèrent entre eux Nicole et Pascal, Bayle et Saint-Simon. Quelle est la faculté qui donne du relief, de l'éclat, du mordant à la pensée? C'est l'imagination... »

Et là-dessus Amiel a repris son Schopenhauer un instant délaissé. Il est peu probable que le souvenir de Herder apparaisse ailleurs dans les quinze mille pages du *Journal* encore inédites. Pour être un artiste moins nerveux et tourmenté, moins moderne et de moins d'*imagination* que Schopenhauer, Herder ne lui a pas semblé mériter mieux que ce jugement sommaire, intéressant d'ailleurs et tel que peu d'écrivains de langue française pouvaient le formuler alors, mais littéraire uniquement. Équitable à le prendre ainsi, il est, au fond et d'un point de vue historique, à peine moins injuste que ne paraîtra plus tard l'arrêt brutal rendu par Max Nordau, fougueux ennemi de toute philosophie de l'histoire, contre la philosophie de l'histoire à la Herder, sa conception du monde « puérilement téléologique », et la présentation de cet « amas d'affirmations abitraires, souvent absurdes », en une « miroitante gelée verbale, sans aucun noyau solide d'idées[1] ».

Amiel trouve pourtant, lui, satisfaction et paix intellectuelle « dans la majesté sereine des grandes pensées et des grands horizons, dans la philosophie de l'histoire et des religions ». Prompt à se laisser prendre « sur les ailes de l'hippogriffe invisible », un irrésistible attrait l'appelle vers « la montagne de la contemplation ». De cette philosophie de l'histoire en laquelle il a foi, de cette « philosophie de la vie historique », il fait un apanage de l'Allemagne[2]. Mais il tient de tout autre que Herder, ou de Herderiens assez oublieux (depuis Humboldt, Hegel ou Lotze, jusqu'aux philosophes de l'Inconscient), celles de ses idées historiques qui pourraient sembler une survivance herderienne, et où l'on ne retrouverait guère qu'un Herder déformé, un Herder extrême.

Ainsi, coopération de la géologie et de l'astronomie avec l'histoire, et valeur capitale des *origines* pour l'histoire des peuples. Ainsi peut-être encore, réalité d'une Némésis plus

1. Max Nordau, *le Sens de l'histoire*, trad. 1910, p. 74 et suiv.

2. Voir divers passages du *Journal intime*, et des *Fragments inédits* d'Amiel (en date du 3 mars 1849, puis du 1er août 1852), *Revue de Genève*, septembre 1921.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

certaine que la réalité d'une Providence et, en l'absence de tout régulateur, « qui n'a pas encore été trouvé », le progrès assuré ou servi par les grandes catastrophes qui rétablissent violemment l'équilibre de l'univers. Un progrès bien ténu, à raison de 1,000 contre 998, qui peut consoler, non pas enorgueillir, qui s'opère « par la putréfaction successive d'idées toujours meilleures » : — si toutefois la somme du bien ne demeure pas constante dans le monde comme la somme de la force dans l'univers matériel, et si notre liberté d'hommes, microcosmes dans ce macrocosme, n'est pas seulement « l'obéissance volontaire aux lois universelles de la vie ». Par échappées, on croit apercevoir encore la vieille et noble toile de fond des *Idées*, mais ici rafraîchie de couleurs crues, et là fortement poussée au noir.

Sur « ce qu'on appelle le christianisme », les pensées critiques du religieux Amiel avoisineront parfois celles de Herder, mais les dépasseront aussitôt, de loin. C'est, pour lui, comme un « océan où viennent confluer une foule de courants spirituels dont l'origine est ailleurs », une religion où subsiste, même aujourd'hui, une « incroyable somme de judaïsme, de formalisme ». Il convient de le juger d'un point de vue non pas chrétien, mais humain, *sine ira nec studio*, en dégageant « la religion que professait Jésus de la religion qui a pris pour objet Jésus », en limitant sa valeur à la valeur d'une révélation *locale*, qui ne saurait pas plus affronter les sciences contemporaines que le mosaïsme ou l'islamisme, comme elle fondés « sur un *cosmos* enfantin et sur une histoire chimérique de l'humanité ». L'opinion qu'Amiel a du protestantisme historique, pris entre la liberté pure et la pure autorité, obligé de reculer jusqu'à la religion naturelle ou religion de la conscience morale, vers laquelle il n'a été qu'un « stage provisoire », eût somme toute peiné Herder.

Quant à la mélancolie passive, désabusée, désarmée, qu'inspire à Henri Amiel le spectacle du monde, et de cette humanité qui n'a pas encore « ses dents de sagesse », où chaque civilisation lui fait l'effet d' « un drame que projette l'âme enivrée, j'allais dire hallucinée », où lentement les moyennes s'élèvent, mais par effacement des exceptions et « au détriment de toute grandeur », le déclin des âmes allant de pair

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avec le progrès des choses — où le hasard joue un rôle immense, où le succès est tout, et d'où la seule loi qui se dégage est une *loi d'ironie* — en toute fervente simplicité et générosité d'âme, Herder s'en fût désolé et indigné.

N'est-ce point parce qu'il avait blasé sa pensée et son goût dans une Allemagne qui dépassait le cénacle de Weimar « par toutes les sciences de la nature et de l'intelligence[1] »? L'Amiel des *Étrangères* paraît avoir ignoré le Herder des « Voix des Peuples » et du romancero : la Préface l'oublie; et ces « Rythmes connus » aussi, où l'Allemagne a la toute première place; et même les « Chants populaires », où figurent cependant trois *romances* du Cid espagnol. Et quand il a fait la *part du rêve*, et cherché en des essais de traduction poétique un délassement artiste à ses méditations angoissées, à ses incertitudes de toute la vie, il s'est adressé, entre autres, à Gœthe, à Schiller, à quelques *minores* allemands, et n'a point songé à Herder. Il l'a pourtant nommé en tête des « poètes de la grande époque », avec Schiller et Gœthe, comme l'un de ceux qui, en Allemagne, ont fait honneur au genre de la poésie gnomique ou « poésie de la réflexion sérieuse », que la France, dit-il en 1858, moins « tournée vers la méditation et la vie intérieure », a délaissé pour la poésie de salon et les « bagatelles piquantes », et auquel lui-même rattache les menus poèmes de son *Penseroso*. Mais Herder poète, et poète gnomique, semble lui être tout juste aussi familier que Phocylide ou Pythagore, qu'il mentionne parmi les précurseurs grecs d'un genre en faveur déjà dans l'ancien Orient.

Et s'il lui arrive, songeant à la chère Allemagne de ses jeunes années, de regretter en 1862 que l' « hospitalité des mœurs de la France ne se complète pas par l'hospitalité réelle de la pensée » faute d'un suffisant « alphabet spirituel », ou en 1875 (Renan déjà le citait) que la langue française, analytique et descriptive, soit inapte à rien faire comprendre, faute de savoir montrer « les commencements et la formation de rien », ce n'est sans doute pas le nom de Herder qui surgit dans sa mémoire à la faveur du contraste, Herder, esprit *hospitalier* s'il en fut en Allemagne, et véritable amant de

1. Voir le jugement cité dans la biographie d'Amiel par Mlle Berthe Vadier (1886), p. 111.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tout ce qui trahit le sens des origines et du *spontané*. D'autres que Herder, de plus jeunes, inspirent à l'auteur du *Journal intime* ces regrets partiellement judicieux et cette condamnation obstinée, assez injuste, à sa date, pour la langue française contemporaine, pour l'esthétique et l'âme du XIX^e siècle français, qui ne commença de le séduire que fort tard.

Plus d'un juge excellent a regretté, même en Suisse, qu'Amiel n'eût pas vécu à Paris et, après tout ce que l'Allemagne lui avait donné comme en bloc, n'y fût pas venu prendre à loisir ce dont il parut faire fi, et dont le manque a tant nui à son art et à l'épanouissement d'une personnalité intellectuelle si riche, qui déçoit et attache.

Sensible comme il l'était, de nature, aux choses de la vraie poésie et à l'essentielle saveur du chant populaire, autant qu'à cette « musique des sphères éternelles » que croit entendre celui qui « a besoin de regarder de haut l'histoire », peut-être eût-il appris, même dans la France du Second Empire, sinon à connaître davantage Herder philosophe, du moins à rendre mieux justice à l'interprète de l'âme des races et du sens obscur des vicissitudes humaines.

Ce précurseur à qui était allée, peu à peu, la sympathie de quelques âmes françaises de choix, on ne voit pas que la Suisse romande d'après 1850 l'ait rappelé à l'attention d'Amiel. L'Allemagne même, telle qu'il l'avait étudiée, ne pouvait que le lui laisser ignorer.

Ne doit-elle pas à Herder, pourtant, *les commencements et la formation*, ou la première adaptation heureuse, de plus d'une découverte dont Amiel s'y enivra au temps des *Lettres de jeunesse*, quand il sentait « le souffle du sublime » lui emplir la poitrine, que son âme palpitait « dans les limpides régions de la contemplation » et que, tout à une « volupté ineffable », il voyageait « à grande aile dans l'univers »?

Henri TRONCHON.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'AMÉRIQUE

ET

L'ESPRIT SCIENTIFIQUE EN FRANCE

A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

Il est toujours curieux d'étudier l'idée qu'une nation se fait d'un pays étranger, le goût qu'elle éprouve pour lui. On discerne par là la force de son intelligence, l'étendue de ses connaissances et l'on pénètre dans le domaine secret de ses désirs. Un peuple, en effet, ne s'attache pas à étudier et à concevoir un autre peuple pour le seul plaisir de l'esprit : cet effort pour sortir de soi-même, pour échapper aux soucis matériels et à l'environnement immédiat, pour élargir son être ou le compléter procède toujours de quelque instinct profond et manifeste une tendance originale. Un peuple, comme un homme, par ce qu'il cherche hors de soi, révèle ce qui lui manque et l'idéal auquel il aspire. On ne peut échapper à cette impression quand on considère la France de la fin du XVIII[e] siècle et la vogue extraordinaire dont y jouit l'Amérique septentrionale. De 1770 à 1790, récits de voyages en Amérique, descriptions des États-Unis, études sur leur révolution, poèmes sur leur grandeur, drames et romans sur leurs héros emplissent les bibliothèques et sollicitent sans cesse l'attention des journaux et gazettes. Ce n'est point là un phénomène que l'on puisse attribuer au hasard.

I.

On le saurait d'autant moins que nulle condition matérielle n'était favorable à d'étroits rapports entre la France et l'Amérique septentrionale. La France n'avait plus guère de colonies sur le continent du Nouveau Monde. Elle n'avait plus aucun

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

contact direct avec les Anglo-Américains et, la dernière fois que des Français avaient vu de près des colons anglais, ç'avait été devant Québec. Ce souvenir ne devait point être un lien. L'Océan, immense alors, large de trois mois, était un obstacle presque insurmontable. Par ailleurs, nul commerce n'était permis à des Français dans les colonies anglaises. Mais plus encore que ces difficultés matérielles, les différences de race, de langue, de religion devaient mettre une barrière entre les Français de la fin du xviii^e^ siècle et les Anglo-Américains. La France était catholique et monarchiste, l'Amérique démocratique et protestante, la France était le pays le plus cultivé du monde, le plus peuplé, le plus centralisé, l'Amérique la région où il y avait le plus de déserts, de nature sauvage et de libertés de toutes sortes, que ne gênaient guère des gouvernements combattus ou faibles. Le contraste était donc entier entre ces deux nations, que l'on vit pourtant s'unir en une amitié fraternelle et échanger un grand nombre de livres, de théories et de polémiques.

L'Amérique du Nord si lointaine, que pouvait-on savoir d'elle? Tout ce que l'on en disait n'était-il que légendes, racontars de voyageurs, bavardages de compilateurs et rêves d'enthousiastes? N'y avait-il pas depuis longtemps une tradition littéraire qui se plaisait à voir dans le Nouveau Monde une sorte de contrée fabuleuse, où l'on trouvait de l'or, des pierreries, un bonheur facile et voluptueux parmi des sauvages beaux, cruels, immoraux et bons? M. Gilbert Chinard a décrit dans ses trois grands livres cette longue série d'ouvrages qui, d'une façon continue, à travers le xvi^e^, le xvii^e^ et le xviii^e^ siècle, n'ont cessé de célébrer l'Amérique et d'exploiter l'exotisme. Il a montré que chez les érudits de la Renaissance, comme chez les missionnaires catholiques et les philosophes épris de l'état de nature, l'Amérique avait joué le rôle d'un mirage magnifique et durable[1]. Son image n'était point pâlie à la fin du xviii^e^ siècle puisque des écrivains comme Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand se servaient encore d'elle comme d'un ornement fascinant et d'une vision magique qui pouvait renouveler la lit-

1. G. Chinard, *l'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle*. Paris, 1913, *passim*, et p. 431 à 433.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

térature. Chactas, Atala, les Natchez, sont les types parfaits de ces Indiens que les voyageurs aimaient et décrivaient depuis trois cents ans, et leur triomphe au début du XIXe siècle témoigne de l'importance qu'avait gardée cette conception pittoresque du Nouveau Monde.

Toutefois, on est en droit de se demander si ce thème poétique, si riche et si bien utilisé, était l'élément essentiel dans l'idée que l'on se faisait du Nouveau Monde. Par son brillant et son charme, il peut nous faire illusion, et à ce qui n'était peut-être qu'une image nous risquons de donner une importance démesurée. Cet « Indien », cet « Américain » n'ont-ils pas une personnalité bien floue? Ne donne-t-on point sur eux des détails contradictoires? Tels, comme Rousseau, voient en eux des primitifs parfaitement heureux et purs, tels, comme Voltaire, les décrivent comme « des animaux à deux pieds, errant dans les forêts, *salvatici salvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils, ni leurs pères, vivant en brutes[1] ». A la vérité, Voltaire lui-même s'est bien servi du sauvage, mais pour faire la leçon à l'Europe, aux Jésuites et aux prêtres, comme d'un instrument et sans autre conviction. Son Huron, de l'*Ingénu*, est plutôt un Français rafraîchi qu'un véritable Indien. Il l'est juste assez pour avoir le droit de prêcher, sans plus. L'Indien est un ornement pittoresque par lequel on relève des polémiques sèches, un instrument efficace et élégant pour présenter certaines idées et en attaquer d'autres.

L'exemple le plus frappant de cet usage désinvolte de l'Indien se trouve chez M. l'abbé de Paw, chanoine de Xanthen. Ledit de Paw était un bon abbé de Berlin, académicien en cette ville, et disciple autant que sujet du roi Frédéric. Il marquait le même éloignement que son maître pour toutes les théories de Rousseau. Il tenait pour l'idée de progrès et la notion d'état de nature lui paraissait futile. Sous couleur d'étudier les Indiens de l'Amérique, il consacra un livre entier en trois volumes à prouver combien pauvres, misérables, inférieures étaient ces races indigènes. Ses *Recherches philosophiques sur les Américains*, qui parurent à Berlin de 1768 à

1. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1777, eurent un grand succès et pour le moins cinq éditions de 1768 à 1777. L'ouvrage est très curieux, mal écrit, mal composé, peu scientifique, il contient mille détails amusants et étranges. Cormeille de Paw s'attache à prouver que les Indiens de l'Amérique ont moins de poils que les Européens, moins de force, moins de moralité, moins de longévité, moins d'intelligence et surtout, car là est son argument préféré, des facultés génitales bien inférieures. Ces pauvres Indiens sont des sortes d'hommes affadis. Cela tient à ce qu'ils sont nés sur un continent qui vient à peine de sortir des eaux, dont il gisait recouvert et dont les exhalaisons continuent à l'infecter. Aussi cette terre étant toute humide et informe ne peut rien donner d'achevé. Ces primitifs et toute cette nature primitive sont misérables. Ils n'acquerront de qualités que par la fréquentation des Européens. Ceux-ci, rationnels, raisonnables et ayant travaillé depuis des milliers d'années à se perfectionner, seront les éducateurs de l'Amérique. Tel est le jour sous lequel de Paw présente le duel entre l'état de nature et le progrès[1].

Le livre de de Paw fit beaucoup de bruit. Il était au goût du jour, avec ses anecdotes scandaleuses, ses descriptions libertines et son appareil de science. Puis il discutait une question à la mode. Il ne fut pas, du reste, accepté sans résistance ; un Bénédictin, dom Pernetty, voulut le réfuter dans une brochure : *De l'Amérique et des Américains ou observations curieuses du philosophe La Douceur*. Cet ouvrage reprenait dans La Hontań des faits favorables aux Américains, et les appuyait par des détails personnels que Pernetty avait notés lors de ses voyages. Une querelle fort confuse se déroula entre les deux ecclésiastiques, et la galerie se plut à y prendre part. Dans l'ensemble, si nous en croyons les journaux du temps, les opinions furent partagées; même chez les philosophes, on ne put se mettre d'accord. Si la *Gazette de Deux-Ponts* admirait les Américains et blâmait l'attitude de Paw (nº 27 de 1770), le *Journal encyclopédique* de Bouillon les considérait comme de pauvres dégénérés et adoptait le point de vue de de Paw (deuxième numéro de novembre 1770). Raynal devait se rallier à cette opinion qui devint en quelque sorte une vérité reconnue. Sans tout à

1. Abbé de Paw, *Réflexions sur l'Amérique*, t. I, p. 20 à 25, 105 à 108 (édit. de 1771).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fait cesser d'admirer les Indiens, on en vint de plus en plus à voir en eux des peuples enfants, et dans le Nouveau Monde un continent jeune et récent, ou du moins imparfait, où tout avait un caractère incomplet, hâtif et temporaire. C'est sous ce jour particulier que la polémique de Paw avec Pernetty et les commentaires qu'en donnèrent Raynal, Buffon et les autres savants amenèrent à voir l'Amérique.

Ceci prenait place durant les années 1770 à 1775 et les événements politiques dont le Nouveau Monde était alors le théâtre donnaient une importance nouvelle à cette transformation. En effet, plus jeune et plus intact que les Indiens, un peuple nouveau était en train de naître. La querelle entre l'Angleterre et ses colons devenait si aiguë que tous se rendaient compte de l'imminence d'une rupture. A la vérité, les bons esprits l'avaient prévue depuis quelque temps puisqu'en 1701 l'abbé Dubos écrivait déjà dans son livre : *l'Intérêt de l'Angleterre*, que, si la Grande-Bretagne s'emparait de l'ensemble du Nouveau Monde, elle ne pourrait pas garder longtemps ses colonies sous sa domination. Par suite des discussions de plus en plus vives qui avaient éclaté entre la métropole et ses sujets d'outremer au sujet du droit de taxation, on était amené à voir clairement qu'une société libre, affranchie des préjugés et des soucis de l'Europe, allait se constituer sur ce vaste continent. En 1774 se réunit le premier Congrès continental, en 1775 Washington devint le général en chef des colonies unies, en 1776 celles-ci se proclamaient indépendantes. Le Nouveau Monde, ce n'allait plus être simplement aux yeux des Européens quelques nations sauvages et ignorantes, dispersées depuis des siècles sur une terre inculte, ce serait un pays immense et riche, cultivé par une race nouvelle formée des apports de toute l'Europe, par une nation vierge née d'une révolte morale et de la philosophie. En effet, dans l'indignation qui soulevait les Américains contre une taxation imposée par le Parlement de Londres, où ils n'étaient pas représentés, on voyait une lutte de principes digne des temps modernes.

Tout chez les Anglo-Américains évoquait l'idée de jeunesse et de santé. Tout poussait à les admirer et à voir en eux des héros de la vie primitive : ils se nourrissaient des produits du sol, habitaient un territoire sans grande ville, leurs mœurs étaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pures sans rigidité, ils avaient une grande piété, mais ils donnaient l'impression de ne se laisser lier et arrêter par aucun dogme; les plus fameux d'entre eux, les Quakers, passaient pour garantir une absolue liberté de conscience. Ni titres, ni honneurs, ni charges honorifiques, ni clergé pourvu de gras bénéfices ne créaient des différences artificielles parmi ces sages. Un auteur contemporain en contemplant les Américains s'écriait : « Dans le pays que vous peuplez et que vous cultivez on ne voit ni villes, ni luxe, ni crime, ni infirmités. Chaque jour qui vous éclaire est un jour serein; la pureté de vos âmes se communique au ciel qui vous environne. Vous êtes libres, vous travaillez et vous faites germer autour de vous la véritable abondance, toutes les vertus. Vous êtes tels que la Nature voudrait que nous fussions tous. Je vous dois à ce titre le portrait d'un homme que je suppose avoir été formé par elle seule. Mortels, heureux et respectables, je vous vois du sein de la mollesse européenne, où je languis, et je n'ai pas la force d'y renoncer pour aller vivre parmi vous. Plaignez-moi autant que je vous admire.

« Il semble que les hommes anciennement divisés ne voient que par un télescope qui renverse tous les objets. Ils prennent presque tout à rebours. Au lieu d'aller chercher l'or et tous les métaux possibles au fond des mines du Pérou, que n'avons-nous été chercher le bonheur dans votre Amérique septentrionale? »

Ainsi parlait, en 1773, Guillard de Beaurieu en dédiant au peuple de Virginie son *Élève de la Nature*, roman pédagogique et conforme aux vues de Rousseau. Il exprimait dans ces lignes, avec la candeur et la droiture de son âme simple, ce que bien d'autres pensaient. Il résumait bien dans ce morceau l'idée que les philosophes européens se faisaient de la terre américaine colonisée par les Anglo-Américains : un domaine pastoral où régnaient la jeunesse et la sagesse.

Ce n'était plus là l'enfance chétive et souffreteuse des Indiens, déjà tournée vers le passé, c'était une jeunesse créatrice et chargée d'avenir. Les Anglo-Américains, tout en conquérant leur nationalité, développaient un monde et fondaient une civilisation pure, vierge, affranchie des erreurs de l'Europe. Franklin, parmi tous les grands hommes de ce monde naissant, se distin-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

guait par ses initiatives hardies et fécondes. Il avait fondé le meilleur journal du continent, il avait établi à Philadelphie la plus belle bibliothèque et il lui avait donné un caractère populaire et pratique, il avait réorganisé la poste et avait rendu les courriers entre les diverses colonies plus sûrs et plus rapides, Philadelphie lui devait une Université, où, pour la première fois en Amérique, l'enseignement des langues vivantes était prévu ; sous son impulsion, des sociétés de tous genres s'étaient instituées, mais sa plus heureuse et féconde initiative fut sans doute la création de la Société philosophique de Philadelphie (American Philosophical Society). Réuni avec quelques esprits curieux, il avait pu constituer dès 1743 un groupe où régnerait un esprit philosophique à la fois calme et hardi. Mais jusqu'en 1769 la Société n'avait point pris une très grande extension. Vers cette date, elle fusionna avec une autre Académie installée à Philadelphie. Devenue par là plus forte et plus riche, elle accrut son activité et décida de publier le recueil de ses travaux, grâce auquel elle se ferait connaître à travers l'Univers[1]. La Société à cette époque comprenait des membres comme Benjamin Rush, le savant médecin, de bonne famille, de large fortune, de culture européenne, qui citait Raynal et avait une teinte de déisme, des autodidactes de talent comme Rittenhouse, mathématicien et astronome, qui, fils de fermier, était parvenu, par son adresse manuelle et son ingéniosité, à construire des machines merveilleuses et très admirées, des étrangers érudits comme ce Suisse du Simitière, peintre, botaniste et sociologue, qui fonda à Philadelphie le premier musée d'ethnographie que l'ont ait vu dans le Nouveau Monde. La Société avait pour but de rechercher et de répandre les connaissances utiles. Elle prit immédiatement un grand développement, car son plan de travail était bien conçu, il y avait en Amérique une réelle avidité à connaître et un grand souci de collaborer avec les savants de l'Univers. Ses membres étaient laborieux et sérieux. Enfin, dès 1773, circula son premier recueil de travaux : *Transactions of the American Philosophical Society*.

1. J. G. Rosengarten, *The American Philosophical Society*. Philadelphia, 1903, p. 1 et 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le volume se répandit bientôt dans toute l'Europe, tous les corps savants des grandes villes du Vieux Monde le reçurent ou se le procurèrent. On lui fit aussitôt un succès. Le nom de Franklin seul eût suffi pour lui assurer un bon accueil, car toutes les nations étaient encore sous l'impression des merveilleuses découvertes du docteur : la foudre vaincue, l'électricité captivée, le mystère terrible dérobé aux dieux et la superstition écrasée. On arborait des paratonnerres comme des armes philosophiques aussi bonnes pour détruire les idées fausses que pour protéger contre les dangers matériels. L'invention de Franklin était devenue fameuse dans tous les milieux et, maintenant que son nom était mêlé à la grande polémique entre l'Angleterre et ses colonies, il n'y avait personne qui n'eût entendu parler de lui et n'eût à le louer. Ainsi la Société philosophique d'Amérique ne pouvait trouver un meilleur introducteur dans le monde. Mais par elle-même elle était un spectacle hautement philosophique et devait attirer l'attention. Le *Journal des Savants*, la meilleure revue scientifique de France avant la Révolution, exprimait ainsi son opinion sur cette institution et ses travaux le 1er février 1773 : « Il en résultera de nouveaux avantages pour les arts et de nouveaux secours pour tous les hommes », et il consacrait six colonnes à exalter cette Académie et son programme. Sur le même ton, les *Observations sur la physique* de l'abbé Rosier déclaraient : « Les sciences parcourent successivement toutes les parties du globe. Philadelphie, devenue la métropole du Nouveau Monde, apprend à ses habitants que la seule envie de s'enrichir ne doit pas être l'apanage de l'homme et que les richesses qu'ils accumulent doivent être appliquées, au moins en partie, pour le progrès des arts utiles. Il suffit de rapporter le titre des articles contenus dans ce premier volume pour juger du travail de ces célèbres insulaires. » Enfin, le *Journal d'agriculture*, organe des économistes, s'écriait en février 1772 : « Un coup d'œil savant vient d'être donné sur l'Amérique septentrionale et un ordre admirable de choses a commencé à se dévoiler... En naissant, cette Académie se place à côté des plus illustres Académies d'Europe. » Tous notaient avec joie le caractère pratique de ses travaux et l'on rendait hommage à la fois à ses lumières et à sa sagesse. Ce fut un grand événement.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quel poids avaient les élucubrations de de Paw devant ce témoignage de la fécondité du Nouveau Monde? A quoi bon louer ou blâmer les Indiens quand les vrais possesseurs et créateurs de l'Amérique étaient ces blancs, philosophes et primitifs tout ensemble? Les Indiens, sans être oubliés, sans cesser d'être exploités, passaient au second plan. L'Amérique ne serait plus seulement une terre de mirage, où des choses étranges se produisaient et où régnait un bonheur paradoxal; elle devenait une contrée bien réelle, que l'on pouvait connaître et que l'on pouvait juger selon les normes européennes. Les critiques que l'on avait portées contre elle, en l'accusant de ne nourrir que des espèces faibles et dégénérées ou dans l'enfance, tombaient d'elles-mêmes. Il y avait là une race jeune en effet, mais non enfantine et qui donnait des preuves de force comme les nations vieilles ne pouvaient plus le faire. Elle participait au mouvement des idées, au progrès de la Société et des lumières tout en conservant ce caractère original de pays naissant et vierge. Désormais, cette virginité ne serait plus seulement un thème poétique, ce serait aussi une notion scientifique. On y verrait un moyen de renouveler et d'élargir les connaissances du monde. Puisque l'Amérique était analogue à l'Europe et collaborait avec elle, on pouvait se servir d'elle comme d'un champ d'expérience. Ce qui arriverait sur ce sol nouveau pourrait révéler des réactions inconnues en physique, en chimie, en biologie, en politique et en général dans toutes les sciences qui étudient la matière vivante. Tout ce qui en Europe se passait d'une façon confuse à cause de la complexité de la vie et de l'ancienneté des êtres, là-bas serait plus simple et par conséquent plus facile à observer. La Nature comme les hommes y montreraient plus de vérité. L'Amérique fut prise comme une source de connaissances exactes. Rien ne marque mieux ce changement que l'attitude de Raynal. Son grand livre, *Histoire philosophique et politique des établissements européens dans les deux Indes*, paru en 1770, traitait avec une grande insouciance la question des sources et autorités et ne se piquait pas d'une exactitude rigoureuse. Raynal y disait nonchalamment que du côté Est la Pensylvanie était baignée par la mer (vol. VI, p. 295), alors que plus de quatre-vingts kilomètres l'en séparent. Il citait des statistiques de 1731 pour donner une idée de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

population de Philadelphie, qui depuis ce temps avait crû d'une façon formidable (vol. VI, p. 300-310). Enfin son ouvrage avec des parties très bien faites et très curieuses comportait le plus bel ensemble d'erreurs et d'inexactitudes que l'on eût encore imprimé. On racontait que Raynal avait pris sa documentation au hasard de ses rencontres et de ses bavardages; tout lui était bon. On ne pouvait donc pas s'attendre à trouver chez lui un grand souci de la vérité scientifique. Toutefois, quand il eut vu dans les journaux le compte-rendu des travaux de la Société philosophique d'Amérique, il fut pris de scrupules et de remords et, en 1774, il écrivit à Franklin, le priant de transmettre à la savante compagnie une demande de renseignements. Il eût voulu être informé sur la « population, le commerce et la richesse des colonies d'Amérique ». Franklin envoya à ses collègues la lettre du philosophe, mais il n'insista pas et ceux-ci jugèrent que « ces sujets n'étaient point des objets convenables pour les recherches de la Société ». Ils refusèrent d'accéder au désir du fameux auteur. Telle est la raison pour laquelle, à travers toutes les éditions successives de l'*Histoire philosophique* de Raynal, les pages qui concernent l'Amérique septentrionale sont restées si imparfaites. Et tous les historiens de la fin du siècle ont copié ses erreurs. On comprend du reste que les philosophes de Philadelphie aient mis peu d'empressement à accomplir pour Raynal ce travail de statistique et de compilation que Franklin mettait peu d'empressement à leur proposer.

Peu de temps après, ils reçurent une requête bien plus intéressante et qui les flatta. L'illustre marquis de Condorcet, secrétaire de l'Académie des sciences de Paris, avait écrit à Franklin pour obtenir que la Société de Philadelphie fît une enquête sur quelques points qui le préoccupaient. Franklin fit parvenir sa lettre et la Société en prit connaissance le 30 décembre 1774. Franklin avait ajouté un mot pour recommander Condorcet comme « un homme très respectable ». La lettre, considérée avec soin, fut lue avec bienveillance. Elle le méritait, comme on va le voir par le texte cité ici. Je dois à l'obligeance de l'*American Philosophical Society* qui le garde dans ses archives de pouvoir le reproduire pour la première fois. Seule la copie en anglais faite pour la savante compagnie nous est parvenue. Je la donne ici, tout en offrant en note une traduction que je me suis efforcé de rendre aussi exacte que possible, mais qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ne peut assurément prétendre à la force, à la dignité, à l'exactitude que devait avoir l'original :

« To Dr Benjamin Franklin.

« You have here, dear and illustrious brother, some questions which I take the liberty to propose to the Philosophical Society of Philadelphia and to which I beg the favor of you to procure me the answer.

« 1st. Do the calcarion stones and the silex contain marine productions or impressions of shells, or fishes, or vegetables? Do they belong to known species, to be found in the seas in the neighbourhood of Philadelphia, or in remote seas? (The living analogies of the fossils found in France, exist often nowhere else than the seas near the equator.) To what elevation on the mountains and in what depth of the Earth are those productions found? Are they to be found alike in the mountains of a pyramidal form, and in those that are hemispherical? Are they fossil bones to be found, and to what species do they belong?

« 2nd. Are there any observations made in Philadelphia or in the neighbouring colonies, on the direction of the magnetic needle, so that account may be obtained what variations it has

---

Au docteur Benjamin Franklin,

Voici, cher et illustre confrère, quelques questions que je prends la liberté de poser à la Société philosophique de Philadelphie et auxquelles je vous demande la faveur de me procurer une réponse :

1° La pierre calcaire et le silex contiennent-ils des produits maritimes ou des moulages de coquilles, de poissons ou de végétaux? Ceux-ci appartiennent-ils à des espèces connues que l'on puisse trouver dans les mers qui sont proches de Philadelphie ou dans des mers lointaines? (Les types vivants analogues aux fossiles trouvés en France n'existent souvent que dans les mers proches de l'Équateur.) A quelle hauteur sur les montagnes et à quelle profondeur dans la terre trouve-t-on ces produits? Les trouve-t-on également dans les montagnes d'une forme pyramidale et dans celles de forme hémisphérique? Peut-on trouver des os fossiles et à quelle espèce appartiennent-ils?

2° A-t-on pris à Philadelphie ou dans les colonies voisines des observations sur la direction de l'aiguille aimantée, de sorte que l'on puisse se rendre compte des variations qu'elle a éprouvées

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

undergone every year, in the same place? The observations made in Paris seem to denote that the needle describes great oscillations, insomuch that its greatest swiftness has corresponded with the year 1684 and to near four degress to the West, and the duration of the oscillation should be betwyxt a century and a half to two centuries.

« If there are any good observations made yearly in Philadelphia, I should like to have a table of them.

« 3rd. Has the height of the mercury in the barometer the same conformity with the change of weather as in our continent? This must be the case generally speaking. But there may be some singularity, capable of throwing a great light upon the Meteorological Science, a Science still in its infancy, since we do not know what part in the alterations in the weight of the atmosphere, is owing to the effect of the Celestial bodies, and what part is owing to local causes, and since we have only conjectures on the formation of most of the meteors.

« 4th. I should be glad to know if there are in the English Colonies Negroes who having obtained their liberty have lived without mixing with the white people? If their black children

---

chaque année au même endroit? Les observations faites à Paris semblent dénoter que l'aiguille décrit de grandes oscillations au point que son plus grand déplacement, qui s'est produit en l'année 1684, a été d'environ quatre degrés à l'ouest; il semble que la durée de l'oscillation doive être entre un siècle et demi et deux siècles.

S'il y a quelques observations exactes faites annuellement à Philadelphie, je voudrais fort que l'on m'en donne la table.

3° La hauteur du mercure dans le baromètre a-t-elle la même conformité avec les changements du temps que sur notre continent? Ceci doit être le cas en général. Mais il peut y avoir quelque singularité capable de jeter une grande lumière sur la science de la météorologie, une science encore dans son enfance, puisque nous ne savons pas quel rôle joue dans les altérations du poids de l'atmosphère l'influence des corps célestes et quel rôle jouent les causes locales et puisque nous en sommes réduits aux conjectures sur la formation de la plupart des météores.

4° Je serais heureux de savoir s'il y a dans les colonies anglaises des nègres qui, ayant obtenu leur liberté, ont vécu sans se mêler aux blancs? Si leurs enfants, nés libres et élevés comme tels, ont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

born free and educated as such have retained the genius and character of the negroes or have contracted the character of the Europeans? If men of genius and parts have been observed among them?

« 5th. Whether you find in the plains or in the mountains of America stones which like the basaltes and pumice appear to owe their origin to volcanoes? If coals, inflamable or non inflamable fossils have been found? And whether these productions lie above or below some banks of shells?

« I flatter myself, dear and illustrious Brother, that you will be as good as to procure me an answer to these questions. Although I have never been as happy as to see the modern Prometheus,

« I have the honor to be...

« Marquis DE CONDORCET. »

Pour satisfaire le savant français, on créa deux comités de quatre membres qui devaient étudier, l'un les questions de météorologie, l'autre celles d'histoire naturelle. Mais, comme le travail n'avançait pas vite, on confia le 30 mai 1775 à Rittenhouse le soin de répondre aux questions 2 et 3 (sur la météorologie), à du Simitière le soin de traiter les questions 1 et 5 (géologie), Thomas Bond s'occupa du problème d'ethnographie. Il m'a été impossible de retrouver dans les papiers de Condorcet ou aux archives de la Société philosophique de Philadelphie le

---

gardé le génie et le caractère des nègres ou s'ils ont contracté le caractère des Européens? Si l'on a observé parmi eux des hommes de génie et de talent?

5° Si vous trouvez dans les plaines et dans les montagnes d'Amérique des pierres, comme les basaltes et la pierre ponce, qui semblent devoir leur origine à des volcans?

Si du charbon, des fossiles inflammables ou non inflammables ont été trouvés? Et si ces productions se rencontrent au-dessus ou au-dessous de bancs de coquilles?

Je me flatte, cher et illustre confrère, que vous serez assez bon pour me procurer une réponse à ces questions. Bien que je n'aie jamais été assez heureux pour voir le moderne Prométhée, j'ai l'honneur d'être...

(*Signé* :) marquis DE CONDORCET.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

texte de ces réponses et il n'est pas sûr qu'il ait été envoyé, car en ces époques agitées les savants ne pouvaient travailler à loisir. Même s'ils avaient eu le temps de composer le document désiré par Condorcet, il eût fort bien pu être pris en mer par un navire anglais. Quoi qu'il en soit, les pages rédigées par les académiciens américains n'auraient pas eu pour nous le même intérêt que la lettre de Condorcet. Celle-ci, par sa précision, est bien un interrogatoire scientifique. Toutefois, il serait inexact de n'y voir que des préoccupations abstraites, il n'y a dans le questionnaire de Condorcet rien qui ne corresponde à un problème de l'heure présente. Tout ce qui concerne la géologie se rattache à la polémique que l'abbé de Paw avait mise en branle : il s'agissait de savoir si l'Amérique était bien un continent émergé récemment des eaux et à peine séché, et si l'on pouvait trouver des traces de sa récente émersion. A ce point de vue, les coquilles découvertes en Amérique, leur analogie avec celles d'Europe et la présence de pierres volcaniques devaient fournir des renseignements précieux et permettre éventuellement de donner une date à la formation du continent américain. Pour la boussole, point n'est besoin d'insister sur l'importance de telles précisions en un temps où les instruments nécessaires pour la navigation étaient encore fort rudimentaires et où la boussole jouait un rôle capital dans l'art de naviguer.

Enfin, il y aurait lieu d'insister sur la question qui concernait les nègres. Ce problème préoccupait alors beaucoup Condorcet. Il devait publier en 1782 sous le pseudonyme de Schwarts, pasteur à Bienne, des *Réflexions sur l'esclavage* qui sont, pourrait-on dire, le début de ses campagnes révolutionnaires. C'est autour de cette idée de la libération des noirs que lui, Brissot, La Fayette, Mirabeau et les principaux membres de ce qui devait être le parti des « patriotes » se réunirent en 1788 à la « Société des Amis des noirs ». Brissot qui l'avait fondée voyait en elle et une bonne œuvre à faire et un moyen de réunir tous ceux qui souhaitaient un changement politique. Condorcet en devint le président[1]. On discerne donc combien précieux pour lui eussent été des renseignements précis sur ce sujet. Il eût aimé que l'Amérique, terre large, simple et paisible, lui

1. Voir *Mémoires de Brissot*, édit. Perroud, t. II, p. 71-75.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fournît des expériences qui lui permissent de juger de ce grave problème en son essence. Sa lettre contient donc à la fois et un témoignage de son honnêteté, une preuve de son esprit scientifique et l'indication des problèmes qui le préoccupaient alors et pour lesquels il recherchait des solutions. Il lui avait semblé tout naturel de se tourner vers la Société de Philadelphie pour élucider ces points délicats. C'était un premier contact direct avec l'Amérique. Mais sa pensée et son imagination étaient désormais tournées vers ces régions. Jusqu'à la Révolution, il ne cessa de penser à l'Amérique et à l'appui qu'elle pouvait fournir en faveur de telle idée ou contre elle. L'Amérique devint une de ses armes préférées. Il la cita dans sa campagne contre l'esclavage, il l'utilisa dans sa lutte pour la liberté de conscience, pour un exécutif unique et pour une franche démocratie (*Lettres d'un bourgeois de New-Haven*, 1788; *Influence de la Révolution de l'Amérique*, 1786; *Lettre d'un citoyen des États-Unis*, 1788). Dans la pensée de Condorcet, l'Amérique prit une place centrale, c'est elle qui prouvait la possibilité de certains progrès essentiels : lumières, liberté, égalité, fraternité.

Cette attitude de l'esprit en face de l'Amérique choisie comme le terrain le plus propre à l'expérimentation fut adoptée progressivement par un grand nombre de savants, surtout chez ceux qui s'occupaient de sciences naturelles. Dès 1774, on cherchait à faire venir des produits de Philadelphie pour les étudier dans le cabinet du roi. Plus tard, les journaux, et surtout ceux qui étaient entre les mains des économistes, offraient de nombreux exemples de tentatives analogues : la collection de la *Bibliothèque physico-économique* contient de fréquentes allusions à des expériences faites en Amérique ou par des Américains sur des sujets théoriques et surtout sur des questions pratiques : le chauffage, la culture des pommes de terre, la médecine, etc. Franklin, avec son esprit si souple et si varié en même temps que si positif, envoyait aux feuilles françaises de petites et courtes études qui contenaient le récit de ses travaux et recherches de toutes sortes, mais la méthode était toujours celle de l'observation et de la conjecture : manière de faire du pain de maïs (*Bibliothèque physico-économique* de 1786, vol. I, p. 173), sur la formation de la neige et sa nature (*Id.*, vol. I, p. 271), sur la construction d'une cheminée économique (*Id.*, 1788, vol. I,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... vol. II, p. 340), etc. Le sage ... un tel prestige en France que ... manquer de frapper. On l'imitait, on ... avec lui des idées et lui proposer ... bateau que Le Roy imagina et ... encourager cette tendance et l'uti... e naturaliste Michaux en Amé... -1796) et établit deux jardins ... autre près de New-York. Celui ... longtemps célèbre aux États-Unis[1]. ... plus curieuses de cet esprit devait ... Alexandre Quesnay de Beaurepaire, ... Quesnay. Alexandre Quesnay vou... une académie qui eût été à la fois un ... jeunesse américaine, jusqu'ici élevée ... e. et un foyer d'études ou d'expé... sur les données de l'Académie des ... chargé par cette compagnie d'étu... rapport très favorable et insista sur ... une telle institution. La Révo... ce projet, auquel le roi et l'Aca... patronage[2]. Ainsi, de 1773 à ... les gens instruits, ne fut pas seu... pratiquaient, bien ou mal, les ... ent un monde étrange, elle fut ... on avait la faculté d'étudier et d'ex... tout ce qui pouvait intéresser l'es-

... États-Unis, devinrent aux yeux ... ence. Certes, un public restreint ... de botanique, de météorolo... questions pratiques ne pouvaient ... à tous : jusqu'en 1780, on ... que le paratonnerre est un ins-

... Correspondance politique, États-

... concernant l'Académie des sciences et ... établie à Richmond...*, par le che-

...

trument du diable; on suivait avec curiosité les essais de chauffage économique, les tentatives de navigation de Franklin, mais on n'appliquait guère ses idées. De plus, durant toute la guerre, la Société philosophique de Philadelphie, qui avait été le lien entre les savants des deux mondes, dut ralentir son activité (1776 à 1782), et cessa même pendant l'occupation anglaise de tenir séance, elle n'imprima plus de recueil. On n'entendit plus parler d'elle en Europe. Elle reprit sans doute et tint un rang éminent entre 1783 et 1789, mais à cette époque d'autres préoccupations que celles de l'ordre spéculatif retenaient l'attention des deux peuples. On était moins soucieux de savoir ce qui se passait aux séances des Sociétés savantes que d'observer ce qui se disait sur la place publique et dans les journaux. Les États-Unis cherchaient à se constituer un gouvernement fort et la France voyait monter à l'horizon la plus formidable crise qu'elle ait connue. L'Amérique démocratique attirait tous les regards, car elle était à l'avant-garde des nations qui voulaient se réformer et trouver « un état social conforme à la nature et à la raison ».

II.

C'était la première fois dans les temps modernes que l'on voyait la grande république et ce spectacle était d'autant plus surprenant que tous les philosophes du temps avaient dit qu'il ne saurait y avoir de grande république. Rousseau lui-même avait écrit dans le *Contrat social*, l. III, ch. IV : « Que de choses difficiles à réunir ne suppose pas ce gouvernement (le gouvernement démocratique)! Premièrement, un État très petit, où le peuple soit facile à rassembler et où chaque citoyen puisse aisément connaître tous les autres... » Cette opinion était acceptée partout, on la citait dans les journaux et dans les chancelleries; Vergennes, écrivant à ses subordonnés, s'en servait comme d'un axiome. Or, l'Amérique donnait soudain et d'une façon éclatante l'exemple d'une république démocratique s'étendant sur près de deux mille kilomètres. Elle cherchait sa voie, elle tâtonnait, mais loin de se diriger vers l'aristocratie ou la monarchie, elle tendait vers une consolidation du régime populaire, et dans le Vieux Monde, dans la France inquiète surtout, tous sui-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... avec anxiété ses efforts. Les philosophes considéraient ... un mélange d'orgueil et de crainte ce peuple naissant, qui ... les faits confirmer ou réfuter leurs théories. Ils voyaient ... une expérimentation sur leurs idées que tous s'objurguaient entre eux de faire profiter les Américains de leurs ... de ne pas se désintéresser de cette tentative grande ... importante pour l'humanité entière. Turgot écrivait à ... la guerre d'Amérique qu'il souhaitait de voir les ... se servir de ses lumières. Il disait : « Il est impossible ... pas faire des vœux pour que ce peuple parvienne à ... prospérité dont il est susceptible. Il est l'espérance du ... il peut en devenir le modèle. Il doit prouver au ... que les hommes peuvent être libres et tran... se passer des chaînes de toute espèce que les ... charlatans de toute robe ont prétendu leur impo... du bien public. Il doit donner l'exemple de ... de la liberté religieuse, de la liberté du ... industrie... Tous les hommes éclairés, tous ... devraient, en ce moment, réunir leurs ... leurs reflexions à celles des sages Américains ... grand œuvre de leur législation[1]. » Ce sont ... que Raynal, dans sa *Révolution de* ... avec une force et une pesanteur ... et l'autre s'appliquaient à observer les ... donner des conseils. L'un et l'autre fon... Monde des espoirs immenses, tout en ... vives à son sujet. « Plus le législateur ... réussir, moins il doit se flatter de réa... ne serviront qu'à irriter des pas... agiteront la république ou dans ... Mably, p. 35). Raynal comme ... nombreuses auxquelles un peuple ... suivre le chemin de la perfection ... par avance quiconque s'en ... outre l'intérêt passionné qu'ils ... expérience politique, la frayeur ... jalousie. Ils étaient si préoccu-

1. ... par le comte de Mirabeau.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pés par les doctrines qu'ils avaient enseignées et patronnées qu'ils ne savaient fixer leurs regards d'une façon suivie et intense sur les États-Unis eux-mêmes. Leurs livres fourmillaient d'erreurs et de négligences. Ils prirent constamment les mots pour la réalité, les lois pour la pratique et la théorie pour les lois. Ainsi, leur méthode ne leur permettait pas d'observer avec exactitude les États-Unis et, bien qu'ils vissent en elle une admirable expérience, ils en parlèrent toujours d'une façon abstraite et inexacte.

Les générations jeunes, celles qui devaient faire la Révolution, admiraient autant et plus l'Amérique. Ils y cherchaient aussi un modèle et souhaitaient son succès comme celui d'une expérience qui serait décisive; de 1784 à 1788, La Fayette écrivait sans cesse à Washington que dans toute l'Europe on parlait de ce qui se passait en Amérique, que l'on louait et blâmait chaque action et que le développement des idées libérales en Europe dépendait en grande partie du succès des Américains à s'organiser[1]. Ces idées régnaient chez tous ces hommes qui devaient former le noyau de ce parti patriote, qui organisa les débuts de la Révolution avec La Fayette, Target, La Rochefoucauld-Liancourt, Bergasse, Duval d'Épreménil, Mirabeau, etc. Ils avaient suivi avec avidité l'expérience américaine et ils brûlaient d'utiliser les renseignements qu'ils en avaient tirés. Ce mouvement est très sensible en 1787-1788. C'est alors que Brissot créa la Société gallo-américaine, qui devait recueillir en Amérique des renseignements sur le fonctionnement de la démocratie et les répandre en France, afin de développer les lumières et de préparer les esprits de la Révolution. Elle avait une branche en France et une autre en Amérique, tous les membres de la Société devaient se considérer comme des frères et s'entr'aider dans ce travail de recherche. C'était une vaste enquête à la fois théorique et pratique, menée dans le Nouveau Monde au bénéfice de l'Ancien[2]. Elle ne donna du reste presque point de résultat, car Brissot fut devancé par les événements et n'eut point le temps de terminer l'organisation de la Société. Mais d'autres l'avaient précédé et avaient su faire entendre leur voix et tirer parti de l'Amérique. Ici encore nous retrouvons Condor-

1. *Mémoires de La Fayette*, vol. II, p. 117 à 161.
2. *Correspondance de Brissot*, édit. Perroud, p. 104 à 135.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

...ment l'un des esprits les plus profondé... ...ar les États-Unis et l'un des philosophes ...es connaître avec exactitude. En 1786, il ...nom de P. B. Godard, un court et puissant ...de la Révolution de l'Amérique. Il y ...es États-Unis, il les montrait comme ...pour rendre à l'humanité la conscience ...losophes n'avaient trouvés qu'en théo... ...par rapport à la législation et les opi... ...rapport à la continuation de la paix, et ...ctibilité de l'espèce humaine. Il mon... ...de cette révolution, toutes les lumières ...dans le monde. Il scrutait avec émotion ...daient la propagation et la modification ...chères. En un mot, il utilisait la liberté ...fait expérimental.

...e de la Révolution française, l'attitude ...gués et les plus actifs en France. Quand ...ce mot évoquait bien plutôt la popula... ...e et démocratique des États-Unis que ...ite du rêve exotique et du pittoresque, ...conception toute différente et d'ordre ...ger les États-Unis comme le domaine ...es naturelles, biologiques et politiques, ...pouvait le mieux, grâce à la relative ...u continent, suivre le développement ...ant à ces trois ordres de connais...

...erre d'Indépendance et les boulever... ...toute la société en Amérique, puis ...et de lutte politique qui suivit, ...scientifiques fussent poussés bien ...que ampleur furent d'ordre poli... ...vouer que, dans l'ensemble, les ...mes tels que Mably et Raynal ...énorme qui séparait l'Amérique ...considérable. Il eût fallu de ...ngue patience pour comprendre ...États-Unis. La Révolution en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

France approchait trop vite, les esprits n'avaient ni le loisir, ni le calme nécessaires pour se contraindre à une stricte discipline. Une tendance générale, des tentatives isolées, voilà tout ce que l'on peut signaler quand on recherche les traces d'une observation scientifique entre 1770 et 1800 en France.

III.

Il est toutefois resté quelque chose de ce mouvement qui portait les esprits à chercher dans le Nouveau Monde un champ d'expérience et le terrain où naîtraient les théories nouvelles. L'attitude des philosophes français du xviii[e] siècle devait être reprise un demi-siècle plus tard par un homme politique avide de se faire une idée juste et impartiale de l'avenir des sociétés. Quand Alexis de Tocqueville publia en 1834 la *Démocratie en Amérique*, ouvrage dont le succès fut immense et dont la valeur jusqu'à nos jours est demeurée incontestée, il s'inspirait de cet esprit. Il écrivait dans son Introduction, p. 20-21 : « Ce n'est pas seulement pour satisfaire une curiosité d'ailleurs légitime que j'ai examiné l'Amérique; j'ai voulu y trouver des enseignements dont nous puissions profiter. On se tromperait étrangement si l'on pensait que j'ai voulu faire un panégyrique; quiconque lira ce livre sera convaincu que tel n'a pas été mon dessein. Mon but n'a pas été non plus de préconiser telle forme de gouvernement en général, car je suis du nombre de ceux qui croient qu'il n'y a presque jamais de bonté absolue dans les lois. Je n'ai même pas prétendu juger si la révolution sociale, dont la marche me semble irrésistible, était avantageuse ou funeste à l'humanité; j'ai admis cette révolution comme un fait accompli ou près de s'accomplir et, parmi les peuples qui l'ont vue s'opérer dans leur sein, j'ai cherché celui chez lequel elle a atteint le développement le plus complet et le plus paisible, afin d'en discerner clairement les conséquences naturelles et d'apercevoir, s'il se peut, les moyens de la rendre profitable aux hommes. J'avoue que dans l'Amérique j'ai vu plus que l'Amérique : j'y ai cherché une image de la démocratie elle-même, de ses passions, j'ai voulu la connaître, ne fût-ce que pour savoir du moins ce que nous devions espérer ou craindre d'elle. » Tocqueville a suivi son programme. On peut dire qu'il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... es a représentés fidèlement. ... ses procédés d'étude, patients, ... se faire de ce pays une idée à ... Il a réussi. On le consulte encore, ... un des meilleurs interprètes de ...ique de la grande république

... Tocqueville une chaîne continue de ... qui ont observé les États-Unis et ... exactitude et ce désir de générali- ... remarques, car aucun d'entre eux n'a été ... leur rôle intellectuel et moral a ... Condorcet, l'un des plus forts esprits ... adopté cette attitude, marque bien ... empêche point du reste que la tradition ... se soit maintenue et qu'elle n'ait été ... Il ne faudrait pas croire que ces ...érique d'un point de vue désinté- ... ou retenir l'attention du public ... sur les États-Unis, de 1770 à 1790, ... soucis plutôt d'ordre poétique et ... Durant ces vingt années, les deux ... encore à d'autres éléments qu'il ...

... la France du XVIII^e siècle pour ... comme un stimulant pour ... pour son cœur.

... ait-on, le Nouveau Monde don- ... le moyen de sortir des discus- ... abstraites et arides pour entrer ...

Bernard FAŸ.

L'AUTEUR D' « ODERAHI »
HISTOIRE AMÉRICAINE

I.

Le problème est amusant : Gilbert Chinard et Victor Giraud l'ont posé tour à tour[1], ravis de la découverte et perplexes, comme nous-même, devant la solution. Une histoire américaine, qui ressemble étrangement à *Atala*, et à *René*, et aux *Natchez*, a précédé de plusieurs années l'œuvre de Chateaubriand. Elle s'appelle *Oderahi :* on ignore jusqu'ici la date de sa première édition ; mais on possède la seconde. Elle figure, en effet, dans un recueil de nouvelles qui s'intitule ainsi : *Veillées américaines, seconde édition. A Paris, chez Deterville, libraire, rue du Battoir, n° 16, l'an III de la République, 1796*. Or, il ne s'agit pas d'une de ces anecdotes exotiques, pâteuses et sensibles, qui foisonnaient à l'époque et préparaient la voie à Chateaubriand sans l'annoncer encore. Qui lit *Oderahi* pense invinciblement à *Atala*. Le lieu de l'action est semblable, et semblable le décor ; les deux intrigues sont fort voisines et se développent suivant le même rythme ; les sentiments ont la même tonalité. Oderahi est une parente d'Atala, et non pas une parente pauvre. *Oderahi*, dit très justement Gilbert Chinard[2], « m'apparaît comme le roman indien le plus curieux et le plus important qui ait été publié avant *Atala*. On y trouvera non plus indiqués brièvement,

1. Gilbert Chinard, *Une sœur aînée d'Atala, Oderahi* (*Revue bleue*, 21 décembre 1912). — Victor Giraud, *les Veillées américaines. Contribution à l'histoire des sources d'Atala* (*Revue bleue*, 1er février 1913).

2. Gilbert Chinard, *l'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, 1918. On trouvera, dans cet excellent livre, une analyse détaillée d'*Oderahi*, à laquelle nous renvoyons.

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mais développés, des thèmes que Chateaubriand devait bientôt reprendre, une tentative curieuse pour reproduire le langage figuré des Indiens, une analyse psychologique plus pénétrante que dans les œuvres que nous venons de signaler, et surtout une mélancolie très romantique alliée à un souci assez vif de la couleur locale ».

Cependant, l'auteur des *Veillées américaines* n'a pas jugé bon de livrer son nom au public. Il se contente de fournir quelques indications qui allèchent notre curiosité sans la satisfaire. Il voyageait dans les États-Unis, nous raconte-t-il, pour acheter des fourrures; une blessure à la jambe le retint pendant trois mois, près de Williamsbourg, chez un cultivateur qui lui donna l'hospitalité. Ce cultivateur était un Français, qui tous les soirs faisait à ses dix enfants des lectures, « lectures propres à leur inspirer du goût pour leur état, de l'amour pour l'indépendance, la nature et la vertu, de l'estime pour les sauvages leurs voisins ». Le blessé s'intéressa particulièrement à l'un des récits qu'on lisait ainsi en famille; il le copia sur le manuscrit : il le fait connaître maintenant au public français sous le nom de *Veillées américaines;* les voilà. — Mais il arrête là ses confidences. Rare et déplorable modestie!

Voici le plus curieux. En 1801, *Atala* paraît et obtient un succès triomphal. Ce sur quoi l'auteur anonyme s'émeut, mais doucement. Il extrait son histoire des *Veillées américaines*, où elle était quelque peu perdue au milieu des autres nouvelles, et il la publie à part : *Oderahi, histoire américaine, contenant une peinture fidelle des mœurs des habitants de l'Amérique septentrionale. — Oderahi est la sœur aînée d'Atala. A Paris, chez Boiste, imprimeur, rue Hautefeuille, n° 21; Pichard, libraire, quai Voltaire, n° 18; Desenne, libraire, Palais du Tribunat, galerie de pierre*[1].

« Oderahi est la sœur aînée d'Atala » : cette épigraphe entend réserver un droit; ce n'est point chose à dédaigner qu'un droit d'aînesse. Et l'on s'attendrait à une de ces disputes de priorité qui égayent quelquefois la galerie. Elle ne vient pas. Chateaubriand, qui lisait tout, et plus spéciale-

1. Sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Inv. Y² 57073), au crayon : 25 thermidor an IX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ment ce qui intéressait sa gloire, garde le silence : attitude d'autant plus surprenante que le *Moniteur* du 27 thermidor an IX établit un parallèle en règle entre les deux œuvres. Le critique découvre sans peine des ressemblances « qui paraissent déceler une même origine »; il est possible, dit-il, que l'une n'ait pas servi de modèle à l'autre; mais alors il faut croire que les deux auteurs ont puisé dans une source commune. Il met résolument, pour son compte, *Atala* au second rang; le mystérieux auteur d'*Oderahi* lui semble emporter la palme. Au reste, conclut-il, « j'engage ceux qui ont lu *Atala* à lire aussi *Oderahi*, ne fût-ce que pour comparer les deux sœurs, et, comparaison faite, prononcer sans partialité sur les mérites de l'une et de l'autre ». Or Chateaubriand reste sourd et muet.

Chez son prédécesseur, qui revendique maintenant une modeste part du succès, aucune acrimonie, mais une fermeté paisible qui se manifeste dans la nouvelle préface de l'histoire américaine remise au jour :

Avis de l'éditeur. — Oderahi est la sœur aînée d'Atala; le lecteur saisira facilement dans le caractère des deux jeunes femmes sauvages les traits qui établissent cette parenté; toutes deux ont eu pour mère la Muse qui aime à peindre les hommes de la nature; elles n'ont pas, il est vrai, le même père; encore se retrouve-t-il beaucoup de ressemblance entre les deux amants de cette Muse.

Tous deux ont éprouvé cet enthousiasme qu'inspire à une jeune âme la description des mœurs des sauvages, tous deux ont brûlé du désir de vivre avec ces hommes de la nature et tous deux étaient très jeunes lorsqu'ils furent inspirés par elle.

Oderahi fit son entrée dans le monde civilisé dans des temps peu favorables. Quel intérêt pouvaient inspirer les malheurs d'une sauvage à des lecteurs qui tous, ou presque tous, voyaient leur fortune, leur existence même compromises? Cependant, elle fut accueillie deux fois avec assez de faveur, mais sans éclat. Depuis cinq ans, elle parcourait paisiblement sa carrière littéraire, trouvant toujours quelque cœur neuf et sensible qui s'intéressait au récit de ses malheurs; mais ce calme fut troublé lorsqu'elle vit paraître Atala.

Un indiscret lui dit : cette Atala dont on parle tant est votre sœur cadette! Oderahi se hâta de la voir; à la première entrevue, la tendresse fraternelle s'émut, elle s'écria : C'est ma sœur! même mère, même patrie! Mais à ce premier sentiment succéda bientôt une jalousie secrète; elle alla se présenter devant son tuteur et lui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] tour à une fille qui vient d'entrer dans [illegible] la célèbre, et moi, presque oubliée [illegible] aussi fidèle... » Elle allait ajouter : [illegible] arrêta. « N'établissez point entre vous [illegible] sans doute votre sœur a des qualités [illegible] puisqu'elle est généralement estimée; [illegible] que vous avez obtenu, quoique vous ne [illegible] propre nom et que vous n'ayez [illegible] collection de petits formats, sous [illegible] Laissez votre sœur à son tour parcou- [illegible] a paru trois fois sur le théâtre litté- [illegible] qu'à ma seconde : pourquoi ne me [illegible] Le goût du public se prononce enfin [illegible] sentiments naturels et tendres; je [illegible] ceux qui aiment Atala aimeront éga- [illegible] d'elle et nous ne nous quitte- [illegible] charmes! »

[illegible] d'Oderahi ne put résister à ses [illegible] nouvelle pour sa pupille [illegible] que ses propres enfants. Puisse [illegible] perte, comme celle que font inuti- [illegible]

[illegible] dans le XVIII^e^ siècle par un [illegible] sauvages sur les frontières du [illegible] pendant le cours de sa capti- [illegible] après sa mort, vendu par ses hôtes [illegible]

[illegible] apparentées, on ne sait [illegible] discrétion singulière : l'un se [illegible] ne parle pas de son prédé- [illegible] publique est avertie des res- [illegible] présente avec lui. Nous ne pré- [illegible] nous voudrions seulement [illegible] et proposer un nom pour

[illegible] nous apprend qu'*Oderahi* fut mise [illegible] fr. 80 pour les départements. Et [illegible] heureuse fortune. On la tradui- [illegible] parut à Berlin et à Leipzig en [illegible] parut à Madrid en 1804.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

II.

A bien chercher, il n'est pas si détaché de la gloire de ce monde, qu'il n'ait glissé dans son œuvre une brève indication sur sa personne et comme un signe de reconnaissance. Non point dans *Oderahi*, mais à la fin de la préface qui ouvrait les *Veillées américaines*, il a mis des initiales : P. B. Bien que les répertoires habituellement en usage restent muets sur ces deux lettres, elles vont nous servir cependant.

En effet, les journaux de l'époque nous apprennent qu'à la séance publique de l'Institut, le 15 messidor an IX, l'Extrait d'un voyage chez les Creeks et chez les Cherokees figurait parmi les lectures austères dont on régala le savant auditoire. La *Décade philosophique*[1], amie de l'Institut, donna tout au long cet Extrait; l'auteur en était Palisot-Beauvois. D'où venait ce voyageur, qui avait une connaissance particulière des Chéroquois et des Creeks, si chers au cœur de Chateaubriand?

Suivons ses biographes[2]; il y en a plusieurs : voire un d'entre eux est illustre; car Palisot-Beauvois figura très honorablement parmi les savants contemporains, devint membre de l'Institut, et le baron Cuvier fut chargé de prononcer officiellement son éloge, à sa mort[3]. On trouve à la bibliothèque de l'Institut les documents dont il s'est servi pour établir une biographie solide, qui fût autre chose qu'un vain discours[4].

1. La *Décade philosophique* publie, de même, la *Notice sur le peuple de Bénin*, que Palisot de Beauvois lut à la séance publique de l'Institut, le 15 nivôse an IX (*Décade*, an IX, deuxième trimestre, n° 12, p. 191 et suiv.).

2. Baron F.-J. Silvestre, *Biographie de Palisot de Beauvois*. Paris, 1820. — Arsenne Thiébaut de Berneaud, *Éloge historique de A. M. F. J. Palisot de Beauvois, membre de l'Institut de France. Discours qui a remporté le prix de la Société pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts d'Arras en 1821*. Paris, 1821, 82 p. in-8°; c'est cette dernière biographie que nous reproduisons de préférence.

3. *Éloge historique de P. de Beauvois*, lu à la séance publique de l'Académie des sciences du 27 mars 1820, par M. le baron Cuvier (*Mémoires de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France, années 1819 et 1820*. Paris, Didot, 1824, in-4°).

4. Bibliothèque de l'Institut, fonds Cuvier, 200 et 201.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dit … laisser tomber sa
le … juillet 1752, d'une
cepend… pour ses études au
« auss… natures ardentes qui
de … fougueusement
réelle… Il voulait devenir
conte… il fit son droit; il
fussi… eveur des domaines.
parm… l'entraîner, était la
celui… vers ces pays inex-
rir … des espèces incon-
raire… aire s'était emparée
pre… suffisait plus à leurs
pou… toutes les latitudes le
ma… la vie végétale… En
les… le fils du roi d'Oware,
ro… d'obtenir de celui de
… la cession d'un vaste
in… ment français à l'embou-
qu… Beauvois fait connais-
ce… et, laissant sa femme
l… Oware et de Bénin. Il
… 1786, sur le *Pérou*. » Il
… recherches, heureux de
… et atteint de la fièvre
… ier. C'est ainsi qu'il
… arqua le 21 juin 1788,
… part active à la vie
… des sciences et des arts
… verses assemblées poli-
…

… man ou de drame. C'est
… noirs. Fait qui nous
… alors, même chez de
… l'abolition de l'escla-
… début de leur soulève-
… adelphie le 16 octobre
… Assemblée coloniale,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

afin d'implorer contre les noirs le secours des États-Unis[1]. Quand il rentre à Saint-Domingue, le 24 juin 1793, il trouve la ville ravagée, sa maison détruite; il est arrêté; mais, grâce à une mulâtresse, « en faveur de laquelle il avait précédemment rompu les fers de l'esclavage », il obtient d'être déporté aux États-Unis. Il rentre à Philadelphie le 4 août 1793; il est sans ressources d'aucune espèce, toute sa vie est à refaire. Il ne peut même pas rentrer en France, car il a été porté sur la liste des émigrés.

Il connut de durs moments. Mais il s'ingénia, donna des leçons, joua le soir dans un orchestre de cirque. Il ne lui suffisait pas de gagner son pain quotidien ; il eût voulu aussi se procurer des ressources supplémentaires pour quitter Philadelphie et voyager à l'intérieur des États-Unis. La Providence lui apparut sous la forme très opportune de M. Adet, nommé ministre de France aux États-Unis, et qui était lui-même un savant. Nous lui laissons la parole : « Dépourvu de tous moyens d'existence, ne pouvant recevoir aucun secours de France, Palisot fut obligé pour vivre de jouer du basson à l'orchestre d'un spectacle que donnait un écuyer qui avait établi à Philadelphie et à New-York un cirque semblable à celui de Franconi. Il était encore attaché à ce spectacle lorsque j'arrivai à Philadelphie comme ministre de France. Je m'empressai d'abord d'adoucir le sort du malheureux Palisot-Beauvois; désirant ensuite avoir des renseignements sur le commerce des pelleteries, je le chargeai de voyager dans le sud-ouest des États-Unis, de recueillir des renseignements sur le commerce des pelleteries, sur l'agriculture, et de faire

1. Adet, ministre de France aux États-Unis, dans une lettre adressée à Cuvier, qui lui avait demandé des renseignements sur Palisot de Beauvois, parle de deux voyages de Saint-Domingue aux États-Unis dans la même période. « La colonie envoya des députés dans les colonies voisines et aux États-Unis d'Amérique pour obtenir des secours en argent, en vivres, etc. Palisot de Beauvois fut chargé d'aller aux États-Unis pour demander des secours au ministre de France et au gouvernement. Il mit le plus grand zèle à s'acquitter des fonctions qui lui avaient été confiées et revint à Saint-Domingue. Il fut nommé membre de la seconde assemblée coloniale et renvoyé de nouveau aux États-Unis pour solliciter de nouveaux secours. Il passa une année au moins aux États-Unis et revint à Saint-Domingue » (Bibliothèque de l'Institut, fonds Cuvier, 200 et 201).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des recherches sur l'histoire naturelle. Il répondit parfaitement à mes vues[1]... »

Sur ces voyages, nombreux et divers, ses biographes insistent avec complaisance; ils nous montrent comment Palisot de Beauvois put connaître la flore et la faune des Etats-Unis mieux qu'aucun Européen sans doute. « Pendant trois ans, il parcourt à pied les États de l'Union, du nord au sud, depuis l'embouchure de la rivière d'Hudson jusqu'à Savannah, où l'hiver est regardé comme la saison la plus agréable de l'année; et de l'est à l'ouest, depuis les bords de la mer jusqu'à l'Ohio, derrière cette double chaîne de montagnes que l'on suppose être une continuation des Andes et que l'on appelle les monts Apalaches, Allighanys et Montagnes bleues... ». « Après avoir visité les nations civilisées, il descendit chez les peuplades encore sauvages qui habitent les rives de l'Alabama, du Tombecby, de l'Oconnee et de l'Oakundgee, à l'est du Mississipi. Il demeura plusieurs mois de suite chez les Tcherlokys ou Cherokees; il vécut avec eux dans l'intimité; aussi ses tablettes sont-elles chargées de notes intéressantes[2]... »

Lorsque M. Adet quitta l'Amérique, il avait prescrit au consul général L'Etombe de renvoyer Palisot de Beauvois dans le pays des Arkansas. Mais la situation de notre explorateur allait changer. Il apprend, en effet, que ses amis de Paris ont obtenu sa radiation de la liste des émigrés; il s'embarque le 17 juillet 1798 et il rentre en France par Bordeaux, après une traversée de trente-cinq jours.

Ses affaires sont ruinées; un divorce lui apparaît comme nécessaire, et ce divorce est bientôt suivi d'un second mariage. « Il se réfugia dans les bras de l'étude, qui le rendit bientôt à son caractère. » Il mena la vie retirée du savant et du sage et mourut le 21 janvier 1820[3].

1. Lettre citée.

2. De même dans le *Détail des travaux de M. C. F. Beauvois, demandant la place vacante de l'Institut par la mort du citoyen L'Héritier*. Paris, s. d., 2 p. in-4°. « Aux membres de l'Institut national. — Ayant obtenu des avances du citoyen Adet, pour lors ministre de France, il a parcouru une grande étendue de terrein, depuis New-York jusqu'à Savannah, et depuis les bords de la mer jusqu'à la belle rivière autrement appelée Ohio... Il a de plus visité les Creeks et les Cherokees, deux nations indiennes. »

3. A noter, dans l'*Avis sur les ouvrages d'histoire naturelle de feu A. M. F. J.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

III.

Il a fourni, une fois rentré en France, de nombreuses contributions à des publications collectives. « Tous ses articles, dit encore Thiébaut de Berneaud, son biographe, appartiennent à la botanique; Palisot de Beauvois... signait P. B. »

Reprenons la préface des *Veillées américaines*. L'auteur déclare qu'il a voyagé dans les États-Unis pour y acheter des fourrures : c'est bien le cas de Palisot de Beauvois.

Reprenons la préface d'*Oderahi*. L'auteur déclare qu'il a éprouvé cet enthousiasme qu'inspire à une jeune âme la description des mœurs des sauvages, qu'il a brûlé du désir de vivre avec ces hommes de la nature : c'est bien le cas de Palisot de Beauvois. Ainsi, les initiales corcordant, et ce que nous savons de l'auteur d'*Oderahi* concordant avec ce que nous savons de Palisot de Beauvois, il est infiniment probable que Palisot de Beauvois est l'auteur d'*Oderahi*.

Après cela, on ne peut plus présenter ici que des hypothèses, que d'autres chercheurs peut-être transformeront en données positives, partant sur cette nouvelle piste. Si Palisot de Beauvois est l'auteur des *Veillées américaines*, comment a-t-il pu les faire paraître à Paris, l'année 1796, alors qu'il était lui-même aux États-Unis en pleine période d'exploration? — Le sentiment qui pousse un Français, même séjournant en Amérique, à publier un ouvrage français à Paris n'a pas besoin d'être discuté : il est pour ainsi dire trop naturel. Et quant aux circonstances matérielles de la publication, on peut supposer qu'il envoya son manuscrit à quelque ami parisien. Il était coutumier du fait : d'Oware, où il botanisait, il mandait le détail de ses observations à Jussieu, qui les conservait précieusement et les lui rendit quand il aborda la terre de France[1]. Rien d'impossible à ce que, continuant une pratique qu'il avait inaugurée dès les premiers moments de

Palisot, baron de Beauvois (1821, 2 p. in-4°), qui se trouvent en vente chez la veuve de l'auteur, rue Saint-Louis, au Marais, n° 58; chez M^me^ Huzard; chez Arthur Bertrand et chez les principaux libraires : « Madame sa veuve possède la relation manuscrite de ses voyages... Elle se propose de les faire imprimer, à moins qu'il ne se présente des amateurs pour les acheter. »

1. Cuvier, *Éloge historique de M. de Beauvois*. Le discours funèbre, le jour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

...voye les *Veillées américaines* à un ...complaisant.

... pourquoi, rentré en France et ... malgré la gloire éclatante qui ... nom de Chateaubriand, n'a-t-il ...ur où il extrayait la nouvelle des ... donner plus librement car... place parmi les savants, can... hésitait-il à s'attribuer une ... au temps de son exil. Peut... aussi, éclipsée par sa sœur ... assez d'honneur pour qu'il y ...lie. Il considérait les belles... un délassement agréable, mais ... C'est ainsi qu'il s'est diverti ... théâtre qu'il n'a jamais jugé bon

... entre Oderahi, sœur aînée, et ... s'est-elle établie? C'est encore ... est laissée à l'avenir. S'il faut ... des *Veillées américaines*, si ... matière de sa nouvelle dans un ... de lire à l'époque où il cher... ...ais, il y a beau temps, alors, ... la France, avait combattu ... gagné Londres. Mais peut... ...ns que les auteurs reprennent, ...ité vraiment touchante. Car ... a dire que l'histoire qu'ils ...t que le hasard seul a fait ... grec, espagnol; ou, si l'on ... cultivateur canadien.

...sot de Beauvois aux États... lui se trouvèrent à Phila... Chinard suppose, avec une ... les curiosités de la ville

... Bibliothèque de l'Institut, fonds

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Chateaubriand ne manqua pas de visiter le musée d'histoire naturelle de Charles Wilson Peale. « En plus de merveilleuses figures de cire représentant tous les héros de l'indépendance américaine et George Washington lui-même, on pouvait admirer une galerie consacrée entièrement aux curiosités naturelles. Là, sur une butte en terre recouverte de gazon, dans des buissons savamment disposés, on pouvait voir des spécimens de la faune des États-Unis : oiseaux, serpents énormes, tortues, lézards, ours, chats sauvages, opossums, écureuils et combien d'autres encore, sans compter les peaux suspendues aux murs et les échantillons conservés dans des bocaux. » Or, on n'apprendra pas sans intérêt (car on a toujours l'impression, ici, d'arriver très près d'un rapport précis, sans pouvoir jamais le saisir) que le catalogue du musée de C. W. Peale a été rédigé par Palisot de Beauvois en personne : lequel l'a publié en deux brochures semblables, l'une en français, l'autre en anglais[1].

Sur son séjour à Philadelphie, Chateaubriand nous a laissé des indications qui nous paraissent, elles aussi, trop brèves : « Descendu d'abord à l'auberge, je pris ensuite un appartement dans une pension où logeaient des colons de Saint-Domingue... » Palisot de Beauvois venait de Saint-Domingue : voilà, sans plus, ce que nous pouvons noter[2].

Toutes les imaginations sont possibles; aucune n'est sûre. Toutes, même celle qui ferait de Palisot de Beauvois le « compagnon » de Chateaubriand dans sa visite à Washington[3].

1. Catalogue raisonné du Museum de Mr. C. W. Peale, membre de la Société philosophique de Pensylvanie, rédigé par A. M. F. J. Beauvois, membre de la Société des sciences et arts du Cap français, île et côte Saint-Domingue, de la Société philosophique de Pensylvanie et correspondant du Museum d'histoire naturelle de Paris. — Nature! Les ignorants seuls méconnaissent tes bienfaits! — A Philadelphie, de l'imprimerie de Parent, rue Viné, n° 85, s. d.

Catalogue of Peale's Museum, by C. W. Peale, member of the American Philosophical Society, and A. M. F. J. Beauvois, member of the Society of Arts and Sciences of St. Domingo, of the American Philosophical Society, and Correspondent of the Museum of Natural History at Paris. Philadelphia. Printed by Samuel H. Smith, n° 118, Chesnut Street, M DCC XCVI.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, première partie, livre VI, p. 355 du tome I de l'édition Biré.

3. Fernand Baldensperger, *A propos de Chateaubriand en Amérique* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-décembre 1915, t. XXII, p. 574).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sa vie aventureuse, il ait envoyé les *Veillées américaines* à un intermédiaire fidèle et complaisant.

S'il est l'auteur d'*Oderahi*, pourquoi, rentré en France et désireux de partager à quelque degré la gloire éclatante qui entourait tout d'un coup le nom de Chateaubriand, n'a-t-il pas signé de son nom le jour où il extrayait la nouvelle des *Veillées américaines* pour lui donner plus librement carrière? Peut-être, reprenant sa place parmi les savants, candidat à l'Institut à titre de savant, hésitait-il à s'attribuer une publication romanesque, née au temps de son exil. Peut-être plairait-elle, mais peut-être aussi, éclipsée par sa sœur cadette, ne lui ferait-elle pas assez d'honneur pour qu'il y sacrifiât une réputation établie. Il considérait les belles-lettres, semble-t-il, comme un délassement agréable, mais qui n'intéressait pas ses voisins. C'est ainsi qu'il s'est divert à écrire plusieurs pièces de théâtre qu'il n'a jamais jugé bo de mettre au jour.

Cette parenté, qu'il affirme entre Oderahi, sœur aînée, e Atala, sœur cadette, comment s'est-elle établie? C'est encor une question dont la réponse est laissée à l'avenir. S'il fa prendre à la lettre la préface des *Veillées américaines*, Palisot de Beauvois a puisé la matière de sa nouvelle dans u manuscrit qu'il lui a été donné de lire à l'époque où il che chait des fourrures aux États-Unis, il y a beau temps, alor que Chateaubriand avait regagné la France, avait combatt dans l'armée des princes, avait gagné Londres. Mais peu être s'agit-il d'une de ces fictions que les auteurs reprennen l'un après l'autre, avec une ingénuité vraiment touchante. C ils se plaisent inlassablement à dire que l'histoire qu' racontent provient d'un manuscrit que le hasard seul a f tomber entre leurs mains, arabe, grec, espagnol; ou, si l' veut, français, mais égaré chez un cultivateur canadien.

Lors du premier voyage de Palisot de Beauvois aux Éta Unis, en 1791, Chateaubriand et lui se trouvèrent à Phil delphie au même moment. Gilbert Chinard suppose, avec u grande vraisemblance, que parmi les curiosités de la vi

des funérailles, fut prononcé par Jussieu (bibliothèque de l'Institut, fo cité).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible]

Chateaubriand [illegible]

[illegible]

... en français [illegible] et anglais.

Sur son séjour à Philadelphie, Chateaubriand [illegible] des indications qui nous paraissent [illegible] descendit d'abord à l'auberge, [illegible] puis ensuite [illegible] dans une pension où logeaient des [illegible] de Saint-Domingue. Palisot de Beauvois venait de Saint-Domingue [illegible] sans pas [illegible] ce que nous pouvons noter.

Toutes les imaginations sont possibles [illegible] aucune n'est sûre [illegible] même celle qui ferait de Palisot de Beauvois [illegible] de Chateaubriand dans sa visite à Washington.

[illegible] raisonné du Muséum de Mr C. W. Peale, membre de la Société philosophique de Pensylvanie, rédigé par A. M. F. J. Beauvois, [illegible] de la Société des sciences et arts du Cap français, île et côte Saint-Domingue, de la Société philosophique de Pensylvanie et correspondant du [illegible] d'histoire naturelle de Paris. — Nature! Les ignorants seuls méconnoissent ton ... [illegible] — A Philadelphie, de l'imprimerie de Parent, rue [illegible]

[illegible] of Peale's Museum by C. W. Peale, member of the American Philosophical Society, and A. M. F. J. Beauvois, member of the Society of Arts and Sciences of St Domingo, of the American Philosophical Society, and correspondent of the Museum of Natural History at Paris. Philadelphia: printed by Samuel H. Smith, n° 118, Chesnut Street, M DCC XCVI.

[illegible] d'outre-tombe, première partie, livre VI, p. 355 du tome I de [illegible]

Fernand Baldensperger, *A propos de Chateaubriand en Amérique* (*Revue* [illegible] *de la France*, juillet-décembre 1915, t. XXII, p. [illegible]

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

irrésistible par l'état d'inquiétude et de trouble où il se trouve : et c'est à ce besoin que répond l'ordre « tañe et canta la más triste canción que sepas ». État d'esprit quelque peu morbide (et par là encore très moderne), puisque le jeune homme se complaît, en ressentant une jouissance raffinée, à accroître ou tout au moins à nourrir son émotion et sa tristesse; remarquons encore que cet appétit de musique est relié, par les paroles mêmes de Calixte en réponse à Sempronio, à l'état d'âme chaotique et changeant engendré par l'amour.

Reportons-nous maintenant à la première scène de la comédie de Shakespeare, *Twelfth Night* (le Soir des Rois). Le jeune duc amoureux, à son entrée en scène, dit :

« If music be the food of love, play on.
Give me the excess of it; that surfeiting,
The appetite may sicken, and so die.
That strain again; — it had a dying fall.
O, it came o 'er my ear like the sweet sound
That breathes upon a bank of violets,
Stealing, and giving odour... — Enough, no more;
'Tis not so sweet now as it was before.
O, Spirit of love, how quick and fresh art thou!
That, notwithstanding thy capacity
Receiveth as the sea, nought enters there
Of what validity and pitch soe 'er,
But falls into abatement and low price,
Even in a minute! so full of shapes is fancy,
That it alone is high-fantastical! »

Ne dirait-on pas le brillant développement romantique du thème inauguré dans la *Celestina*, enrichi sans doute par la poésie abondante et l' « intellectualisme » de Shakespeare, mais identique au fond? Dans les deux pièces, le motif se place au début, comme un prélude qui vient donner, dès l'abord, la note sentimentale dominante; et dans la pièce de Shakespeare, il est repris à l'acte II, dans une scène (IV) où la situation se rapproche encore plus de celle de la *Celestina* : le duc demande au bouffon Feste de lui chanter une vieille chanson populaire :

« Methought, it did relieve my passion much. »

Et Feste chante, non plus le *romance* de Néron, mais une chanson au moins aussi lugubre (« Come away, come away, death »). Dans cette scène encore, comme dans le premier acte, le thème de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« l'amour et la musique » est lié à l'idée des contradictions inhérentes au sentiment amoureux :

> « For, such as I am all true lovers are :
> Unstaid and skittish in all motions else
> Save, in the constant image of the creature
> That is beloved... »

N'est-il pas tentant de trouver dans le passage cité de la *Celestina* la source de ce « leit-motiv » ?

Il est impossible de prouver, on le sait, que Shakespeare ait connu la tragi-comédie espagnole ; on peut seulement fonder des probabilités sur l'existence d'une imitation anglaise en vers, imprimée vers 1530[1], d'une traduction italienne antérieure, et sur l'hypothèse que Shakespeare connut en manuscrit la traduction bien plus fidèle de Mabbe (parue en 1631), par l'ami de Mabbe, Ben Jonson (Martin Hume, *Spanish influence on English literature*). En tout cas, on n'a jamais considéré que l'influence possible de la *Celestina* sur « Roméo et Juliette » (cf. Fitzmaurice-Kelly, *Histoire de la littérature espagnole*). Elle est aussi bien possible sur les passages cités de *Twelfth Night*, dont on a dit qu'elle est la comédie de l'amour juvénile comme *Romeo and Juliet* en est la tragédie.

Même si le passage de la *Celestina* n'a pas inspiré ceux de *Twelfth Night*, le rapprochement ne laisse pas d'être intéressant du point de vue de l'histoire (non encore faite) des sentiments dans l'art. — Il existe au musée du Prado un tableau célèbre du Titien qui traduit symboliquement le même motif (*Venus y la Musica*) : une rêveuse, Vénus, étendue sur un lit de repos, écoute les sons d'un orgue dont joue un jeune musicien, la tête renversée comme pour suivre l'effet de sa musique, tandis que fuient à l'arrière-plan les allées d'un parc mélancolique.

La peinture vénitienne, les comédies de Shakespeare, c'est-à-dire les œuvres qui reflètent de la façon la plus parfaite et la plus riche la *sensibilité* de la Renaissance épanouie : c'est là que nous conduit le thème esquissé dans la *Celestina*, et c'est assez pour attirer l'attention — jusqu'à plus ample découverte — sur cette esquisse lointaine d'un thème qui deviendra illustre, celui du « vague des passions ».

M. Carayon.

1. Dans cette imitation, le passage cité est reproduit sans doute, mais (fait caractéristique) l'adaptateur semble n'avoir pas compris le trait nouveau introduit là par l'auteur de la Célestine.

Digitized by Google — Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

UNE DES IMITATIONS DE MOLIÈRE

PAR RAMON DE LA CRUZ

L'amusante saynète de Ramón de la Cruz intitulée *El casamiento desigual y los Gutibambas y Muzibarrenas* est, comme l'indique le sous-titre, une imitation de Molière. On sait que ce n'est pas le seul emprunt de ce représentant si original et si charmant du théâtre espagnol au XVIII[e] siècle à notre grand comique[1]. Je voudrais seulement, par l'exemple que nous offre cette piécette, montrer un peu en détail en quoi consiste cette imitation, qui n'a rien, certes, d'un esclavage.

On y retrouve[2] non seulement la donnée, mais des scènes du *George Dandin*. Le héros de l'histoire y prend le nom de *Juan* (oh! rien de Don Juan!). Son beau-père s'appelle Pantaleon de Gutibambas; sa belle-mère, Doña Urraca de Muzibarrenas. Lubin devient Perico; Angélique, Josefa; Claudine, Sinforosa. Clitandre se dédouble : peut-être pour plus de décence, car les adorateurs de la dame étant deux, si leurs intentions ne deviennent pas plus pures, leurs assiduités conjuguées ne peuvent que se gêner et s'interdire réciproquement certaines privautés; et cela, c'est tant mieux pour le mari, dont l'infortune est par là forcément moins matérielle, moins irrémédiable que dans la pièce de Molière. La scène où George Dandin constate, par le trou de la serrure, sinon quelque chose de définitif, tout au moins des préliminaires sérieux, se trouve du même coup supprimée, ainsi que les coups de bâton que sa femme lui administre en feignant de les destiner à l'adorateur importun, brimade plus digne d'ailleurs d'une farce que d'une comédie. Et, d'autre part, le rendez-vous nocturne (très nocturne, comme on sait) s'atténue en une fugue plus innocente, un tour de danse dans un bal voisin, bal en plein air et public, ce qui, après tout, n'est qu'une légèreté et ne dure que le temps d'aller et de revenir. Bref, le mari est-il trompé? Non; on peut en jurer. Rossé? Pas davantage. Il n'a même pas à faire d'excuses comme George Dandin en fait à qui en demande, femme, beau-père, belle-mère et rival. Son malheur est donc bénin, bien bénin.

1. Voir l'article de M. Arthur Hamilton, *Ramón de la Cruz's Debt to Molière*, dans *Hispania* (Stanford University), t. IV, 1921, p. 101-113.

2. *Bibl. universal*, t. CXXXIII, p. 23. *Collección de sainetes de D. Ramón de la Cruz*, par A. Durán. Madrid, 1843.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ni la touche légère de l'aimable saynétiste n'eût pu charger le sort et le front d'un mari comme avait fait l'impitoyable comédien du roi Louis XIV, ni les mœurs espagnoles n'eussent admis, sans doute, tant d'inconduite, tant de rosserie de la part d'une femme, tant de veulerie chez un homme. Le public avait trop vu l'honneur d'un mari terriblement vengé, dans *El médico de su honra* de Calderón, dans mainte autre pièce du théâtre classique, pour avoir le cœur de rire en face d'une telle situation. Le déshonneur ne pouvait être pour lui une chose plaisante, un élément comique.

Mais ce que la pièce perd d'amertume, de douloureuse philosophie, elle le regagne en agrément, en belle et en bonne humeur. Cela n'est qu'amusant, cela n'est plus triste, cela n'est plus du Molière.

Deux choses seulement, après tout, inquiètent le brave Juan : 1° ses beaux-parents, sa femme et toute cette noble famille, tous aussi pauvres d'écus que riches de prétentions, lui croquent son capital (Molière avait indiqué pareil grief chez son homme, mais c'était loin, hélas! d'être le principal); 2° sa dite femme aime trop la gaîté et, quand il vient des gens de Madrid ou d'ailleurs, elle veut faire ses fantaisies, elle dit qu'il lui faut de la compagnie, et vivent les castagnettes, vive la danse et vive la joie!

« ella es alegrita,
y en viendo alguno que llega
de Madrid ó de otra parte,
se pone muy petimetra;
dice que quiere tertulia,
y anda el fandango y la gresca! »

Quel homme sévère! Et qu'il mériterait d'être dandinisé! Mais non! Il en est quitte pour le bon tour qu'Angélique joue à son époux en le mettant dehors alors qu'il voulait prouver qu'elle était sortie la nuit du domicile conjugal. Encore a-t-il le plaisir de confondre à la fin l'impudente, au lieu que son prototype moliéresque s'enfonce jusqu'au bout dans l'humiliation. Sinforosa, pour donner le change, prétend qu'il revient de la taverne. Mais ce n'est là qu'un pâle écho de l'énorme, de l'effarante scène où tous prétendent, et paraissent croire réellement, que Dandin empeste le vin :

« *Claudine*. Il a tant bu que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui; et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

« *Monsieur de Sotenville*. Retirez-vous; vous puez le vin à pleine bouche.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« *Madame de Sotenville*. Fi! ne m'approchez pas; votre haleine est empestée... Pouah! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin si vous voulez. »

L'ahurissement de Dandin n'a rien d'égal dans aucun vaudeville. « Eh bien! oui, je parle de loin », s'écrie-t-il lamentablement, comme s'il avouait, vaincu et convaincu, son ivrognerie. Cruz a réduit tout cela à rien :

« *Sinforosa*. Ved cómo viene, y la hora
que sale de la taberna!
« *Juan*. Eso es bueno! »

Elle est bien bonne! en effet, mais pas autant que dans Molière. Ainsi, défalquant tout ce qui pouvait choquer ou assombrir, Cruz n'est plus qu'amusant. Il n'a rien gardé du comique tragique de la pièce française. « Juan n'est pas un être stupide (un estúpido) comme George Dandin », déclare M. Cotarelo[1]. Mais George Dandin n'est nullement stupide, si ce n'est d'avoir épousé M^lle^ de Sotenville. Il est plus ahuri, voilà tout, et il y a de quoi!

Cruz n'a pas seulement affaibli le comique de la situation; il a encore supprimé l'intrigue secondaire de Lubin avec Claudine. A peine une allusion à l'effet produit par l'adroite soubrette sur le naïf campagnard; et cela est étonnant, car ces contre-scènes d'arrière-plan, où les serviteurs mènent leurs petites affaires personnelles parallèlement à celles de leurs maîtres, étaient traditionnelles dans le théâtre espagnol. Qu'on se rappelle *El acero de Madrid*, où Lope de Vega met en scène un si désopilant valet. Peut-être précisément Cruz a-t-il trouvé ce ressort trop usé. En revanche, il nous présente un *alcalde*, majestueux comme toujours, et brandissant son bâton, sa *vara*, comme dans telle autre pièce grave, l'*Alcalde de Zalamea*, par exemple. Le personnage ici est plutôt froid. Il sert surtout à donner la réplique au mari. C'est lui qui confond la femme en disant qu'il vient de la voir au bal; et cela, vraiment, est-il galant? Mais l'*alcalde* et sa *vara* ont des privilèges. Encore bien quand ils n'en abusent pas comme dans le *Sombrero de tres picos*, où Pedro Alarcón nous les montre en amoureuse entreprise.

En somme, Cruz n'a vraiment gardé à peu près que quelques scènes. D'abord celle du début, si plaisante, où Lubin met le mari dans la confidence de sa galante ambassade; on peut dire, en somme, que le comique en est équivalent. Puis la scène où Dandin

1. *Traductores castellanos de Molière*, p. 94.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

reçoit de ses nobles beaux-parents une leçon de politesse et apprend qu'il ne faut pas appeler sa belle-mère ma « belle-mère », encore que celle-ci se serve du terme symétrique et l'appelle mon gendre, ni dire à son beau-père « Monsieur de Sotenville », bien que M^me^ de Sotenville use de cette appellation, ni désigner sa femme en disant « ma femme ». La seconde des règles qu'on lui inculque de cette péremptoire et ahurissante façon est épargnée à son congénère espagnol. L'avantage d'être allié à la maison de la Prudoterie, où le ventre anoblit et où « il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle », est compensé pour le pauvre Juan par la hauteur du blason des Muzibarrenas :

« blasones
de una altura tan inmensa,
que el plumage del morrion
se roza con las estrellas. »

Ce n'est pas mal comme effet, mais cela ne vaut peut-être pas ce que dit encore M^me^ de Sotenville : « Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province »; ni ce qu'ajoute M. de Sotenville : « Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler. » Il est vrai que pour faire l'appoint Cruz fournit un bon mot de son cru :

« mi familia está llena
de virtudes, y no ha habido,
gracias á Dios, en toda ella,
quien se descuide con un
pecado veniel siquiera.
Juan. Tampoco los de la niña
discurro yo que lo sean. »

En effet, à ses yeux de mari, ce ne sont pas des péchés véniels, mais mortels. Toutes les autres scènes sont arrangées, taillées, quand elles ne sont pas escamotées. Fortement taillées sont celles où Clitandre nie les intentions qu'on lui prête, où Angélique sait si bien l'encourager en ayant l'air de le défier, et où le beau-père, après avoir forcé Dandin à prononcer d'explicites excuses, invite pour finir le vicomte à courre un lièvre, et s'écrie, satisfait : « Voilà, mon gendre, comment il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... onnera de l'appui et ne souf-
... un affront. » Cruz a-t-il trouvé

... est. C'est-à-dire d'abord le
... et Claudine. Puis la grave
... mme, qui lui dit tout net ses
... puisqu'elle fait des signes à
... sermonne. Puis encore la scène
... dit, tirer les vers du nez. Enfin
... avec son aimable soupirant,
... n cognant le jaloux et en faisant
... sa vertu.

... scène de nuit, où les personnages
... et qui n'est encore, si l'on veut,
... la farce finale, celle du suicide
... uz a doublé la tentative de suicide,
... omme sa maîtresse. Mais le cœur a
... ur pousser jusqu'au bout l'imitation.
... a content à la fin. L'alcalde distri-
... suite :

... es honrado,
... a es buena... »

... re. Mais il ne fallait pas peiner le

... que n'a-t-il gardé ceux de Molière!
... si clair maintenant que vous n'en
... ceci :

... vous venez encore étourdir la tête?
... et l'on fait bien pis à la

... je me lasse fort d'être pris
... isant, car ce qu'il veut dire ce
... trompé par ma femme », mais bien
... que je ne m'en aperçois pas : non,
... neuvres! » C'est pour lui un point
... pour un imbécile!

Georges Cirot.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

NOTES SUR L'ÉCHANGE D'IDÉES PHILOSOPHIQUES
ENTRE L'ANGLETERRE ET LA POLOGNE

(Suite[1].)

III.

Le mouvement de réformation religieuse fut très vif en Pologne. Par la variété de tendances qu'il représentait, il produisit sur notre littérature un effet des plus favorables, surtout au point de vue des notions politiques en général, de la tolérance religieuse et de la liberté de penser. Un certain nombre d'hommes parfaitement au niveau de la grande culture intellectuelle de la Renaissance favorisèrent l'éclosion de ce mouvement, que déterminaient des influences venues de divers pays.

L'Angleterre y eut une faible part, pour la simple raison que la Réforme en Pologne avait précédé son éclosion en Angleterre. Au contraire, ce fut un des réformateurs polonais, Jean Laski, connu sous le nom latinisé de Johannes a Lasco, qui imprima fortement son sceau sur le caractère de la réformation anglicane. Serviteur désintéressé de son idée, subissant lui-même l'influence de Calvin et sacrifiant les honneurs et les avantages dont il pouvait jouir dans sa patrie, il la quitta pour étendre le champ de son activité. Après un premier travail d'organisation en Flandre et en Frise (Louvain, Emdem), il fut invité à Londres par Crammer au temps où celui-ci, soutenu par un comité de treize théologiens, créait le rite et le catéchisme anglicans. La noblesse et la fermeté de caractère de Laski, sa science et son désintéressement lui gagnèrent l'admiration de ses collègues anglais. Latimer, en parlant de lui, exprime la conviction que, s'il y avait un nombre plus considérable d'hommes comme celui-là, le bonheur du monde serait assuré. Son influence sur la calvinisation de l'anglicanisme a été décisive. Le 14 décembre 1548, il écrivait de Windsor à Calvin : « Comme tout ici se fait conformément à mes conseils, je voudrais que tu sois persuadé que, de tout ce que je te demande, ce qui me sera le plus agréable c'est que tu me soutiennes de tes avis et de ton aide selon les exigences de notre œuvre. » Peu de temps après cette lettre, l'avènement de Marie Tudor au trône d'Angleterre amenait l'exécution de Crammer. Laski, à bord d'un pauvre bateau, transportant une foule d'émigrés, quittait alors l'Angleterre[2].

1. Voir *Rev. de littérature*, 1923, p. 276 à 281.
2. Les écrits et la correspondance de Laski ont été publiés sous le titre :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le mouvement de réforme, si vif et si plein de promesses, qui s'était manifesté en Pologne, fut étouffé par les Jésuites qui, s'emparant de l'éducation nationale, la soumirent à un nivellement rigoureux. Dans les collèges, on flattait la vanité de la jeune noblesse (*szlachta*) en lui inculquant l'idée d'une supériorité absolue, sur les classes inférieures, de la caste de patriciens et de législateurs à laquelle elle appartenait. On lui inspirait une confiance illimitée dans la protection accordée par Dieu à la patrie polonaise, écartant ainsi toute idée et tout souci relatifs à sa conservation; on faisait croire que les nations voisines avaient un intérêt vital à la conservation de la Pologne. Ajoutez que le latin, enseigné au moyen de grammaires rédigées dans cette langue même, contribua à rapetisser l'horizon de la littérature nationale après l'éclosion du XVI[e] siècle et à corrompre la langue créée par Jean Kochanowski et ses contemporains. Ce n'est pas le lieu de rappeler ici quelles furent les conséquences politiques d'un régime qui aboutit à une interprétation criminelle du principe de l'unanimité des voix à la Diète — une seule voix d'opposition suffisant pour annuler toute décision — ouvrant ainsi les voies à la corruption dont jouèrent copieusement les monarchies voisines au détriment de la Sérénissime République.

Cet état de choses dura jusque vers la seconde moitié du XVIII[e] siècle. A cette époque, l'éducation nationale fut l'objet d'une réforme entreprise par Stanislas Konarski (1700-1773), auteur du traité *De emendandis vitiis eloquentiæ* (1741), et continuée par la Commission de l'Éducation nationale, le premier ministère de l'Instruction publique tenté en Europe. Cette rénovation de l'esprit public par l'éducation fut le point de départ du mouvement qui forma la génération destinée à soutenir les luttes pour l'indépendance de la Pologne. Jusque-là, un silence complet avait été gardé, dans l'enseignement donné par les Jésuites, sur les grands penseurs de France et d'Angleterre; les seuls exposés donnés du cartésianisme étaient hostiles à cette philosophie (George Gengell, dans son *Gradus ad adheismum* (1717), et Kowalski, dans *Rozmowa o filozofii* (1747).

Quant à Bacon, on trouve dans un livre publié par J. P. Radlinski, *Fundamenta scientiarum seu principia et axiomata, partim philosophica partim theologica* (Cracovie, 1753) — résumé suivant l'ordre alphabétique — un article *De distinctione Bacconica*. Mais la personne dont il s'agit n'est nullement l'illustre François Bacon. C'est un

Johannis a Lasco, *Opera*, à Amsterdam, 1866. Voir aussi *Lasciana*, Berlin, 1898. Nous citons d'après Grabowski, *Z dziejow literatury kalwinskiej w Polsce* (1906).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Jean Bacon (de son vrai nom Bacon-Thor), scolastique du XVIe siècle, qui « dividit distinctionem entium positivorum in distinctionem rationis, in distinctionem realem physicam et in distinctionem realem intentionalem ». Le vrai Bacon, celui de Verulam, ne devient l'objet d'une étude sérieuse qu'au XIXe siècle. Cependant, Konarski en recommandait la lecture aux élèves des collèges qui étudiaient la philosophie; Narbutt fait mention de lui dans sa *Logique*, premier traité sérieux de cette science publié en polonais (Wilno, 1769). Dans l'œuvre de Wlodek *Sur les sciences* (Rome, 1789), on trouve une classification des sciences empruntée à la *Chambers Cyclopedia* de 1728, mais ce n'est pas celle de Bacon.

Parmi les grands philosophes anglais du XVIIe siècle, Locke fut le premier qui attira l'attention des auteurs polonais. Les collèges nouveaux, qui subissaient l'influence de Stanislas Konarski, ont adopté (à Varsovie en 1771) le manuel de logique d'Antoine Genovesi : *Elementorum artis logico-criticae libri V*, fondé principalement sur les idées de Locke. En 1772 parut à Léopol un livre original de Stanislas Kleczewski intitulé *Prima elementa philosophiæ rationalis et experimentalis synthetice disposita*, dont l'auteur cherche à concilier l'empirisme avec le rationalisme. Mais ce sont des impulsions françaises qui accrurent le désir de connaître Locke plus à fond et d'exposer sa doctrine en polonais. La Commission de l'Éducation nationale, en effet, désireuse de procurer aux écoles polonaises des manuels écrits par des savants renommés et suivant l'esprit nouveau, s'adressa entre autres à Condillac en lui demandant un traité de logique. Telle fut l'origine de la *Logique* de cet auteur : elle parut en 1780 et fut introduite dans les écoles polonaises sans qu'une traduction en fût faite jusqu'en 1802. La proche parenté des idées et la dépendance du sensualisme de Condillac à l'égard de Locke attirèrent naturellement l'attention sur ce dernier. Sous le titre un peu décevant de *Logika czyli mysli z Locke'a o rozumie ludzkim wyjęte (Logique ou pensées sur l'esprit humain tirées de Locke)*, A. Cyankiewicz publia à Cracovie en 1784 une condensation très bien faite du célèbre *Essai*. La terminologie de l'auteur polonais n'est pas heureuse, mais l'exposition est claire et concise. Qu'il soit permis à l'auteur du présent article de rappeler qu'il a fait une traduction complète de l'*Essai* (le premier volume — livres I et II — a paru en 1922, après huit années d'attente, sous le titre de Locke : *O rozumie ludzkim*).

Un professeur de Cracovie, André Trzcinski, s'inspirant des idées de Locke dans un opuscule publié sous le titre *Dysertacya o wzroście świateł przez ducha obserwacyi i doświadczenia* (*Dissertation sur l'accroissement des lumières par l'esprit d'observation et*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'expérience. Cracovie, 1791) et consacré principalement à la description des expériences sur l'air, proclame qu'il « n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été préalablement dans les sens et que la physique est la base de la philosophie ».

Les sciences expérimentales deviennent bientôt l'objet favori des études. Rogalinski accumule une collection d'instruments de physique qui fait l'admiration d'Euler se rendant à Pétersbourg par la Poznanie. Il fait au collège de Poznan des cours de physique avec des expériences publiques qui excitent un vif enthousiasme, publie un exposé raisonné de cette science, en quatre volumes écrits en polonais (Poznan, 1761-1767), tandis que Szopowicz, professeur de mathématiques au collège de Varsovie, introduit l'étude des *Principes* de Newton comme fondement de la mécanique et de l'astronomie.

Le passage de Vénus sur le disque solaire en 1761 ne manqua pas de susciter une polémique où s'affrontaient l'observation scientifique et la superstition. Les observations faites par Luskina sur le passage de Vénus donnèrent l'impulsion à la fondation d'un observatoire astronomique à Cracovie : l'affaire traîna jusqu'à la réforme de cette université par Kollontaï en 1780, coïncidant avec la nomination de Jean Sniadecki à la chaire d'astronomie. L'observatoire ne fut achevé que vers 1787; c'est alors que les observations du jeune astronome, qui avait fait ses études à Paris, Oxford et Greenwich, visité Herschel à Slough, près de Windsor, se multiplièrent et le mirent en relations continues avec les astronomes de l'Europe occidentale.

IV.

L'esprit de la philosophie anglaise produisait ainsi son effet avant même que cette philosophie fût connue dans ses textes : la philosophie française du XVIII[e] siècle servait d'intermédiaire à beaucoup d'égards, situation que l'on retrouvera, *mutatis mutandis*, à l'époque du positivisme. Sniadecki devint, d'autre part, le propagateur en Pologne des idées philosophiques de l'école écossaise : transféré à Wilno en 1803, inquiet de la désastreuse influence[1] exercée sur

1. Il écrivait, en août 1803, à H. Kollontaï : « Corriger Locke et Condillac, vouloir savoir *a priori* ce qui ne peut être connu que par les effets, c'est une maladie mentale digne de pitié. » A propos de Jean Sniadecki, nous ne devons pas négliger son frère André, professeur à la Faculté de médecine de Wilno et auteur d'un travail remarquable sur la *Théorie des êtres organiques* (*Teorya jestestw organicznych*. Wilno, 1804), qui fut traduit en russe, en français et en allemand et fort discuté en Allemagne. Nous n'avons pu vérifier l'existence d'une traduction anglaise, affirmée par quelques biographes. Contrairement à son frère, il était kantien.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la jeunesse par le transcendantalisme kanto-fichtéen et les théories esthétiques allemandes, il éleva la voix contre Kant et crut trouver dans l'école écossaise une philosophie de tout repos. C'est ainsi qu'il rédigea sa *Philosophie de l'esprit humain* (*Filozofia umyslu ludzkiego*), dont la première édition parut en 1821 à Wilno : Condillac, considéré comme un extrême dont le pôle est Leibniz, ne le satisfaisait plus, parce qu'il conduit au matérialisme. L'Angleterre, dit-il dans sa Préface, a su éviter ces extrêmes. « Cette nation, qui a été l'initiatrice d'une saine philosophie, grâce aux œuvres de Bacon, de Boyle, de Newton et de Locke, perfectionne à l'heure actuelle cette science qui maintient sa tradition et sa gloire dans les écrits de Hume, de Reid, de Dugald Stewart, de Campbell et d'autres. » Disciple convaincu de Bacon, il va jusqu'à regretter que Descartes n'ait pas lu, comme le fit Newton, les œuvres de Bacon, « dont les pensées prophétiques sur les sciences auraient préservé ce grand homme de beaucoup d'erreurs et auraient donné une impulsion certaine à des vues nouvelles sur la raison humaine ». Sniadecki exalte d'ailleurs les quatre règles de Descartes et observe qu'elles sont un enseignement plus sûr que maint traité volumineux de logique. Tout en suivant les idées directrices de l'école écossaise, il n'est ni compilateur ni disciple servile et propose ses propres conceptions là où il les croit plus justes. Quelques-unes de celles-ci le font considérer comme un précurseur du positivisme. Ceci par exemple : « Dans le monde matériel, comme dans le monde moral, l'homme n'a affaire qu'à des phénomènes; tous nos efforts doivent viser à la connaissance des phénomènes généraux en prenant pour point de départ l'étude des phénomènes ou des faits particuliers qui en dérivent; les causes premières sont impossibles à connaître. » Les annexes de l'ouvrage de Sniadecki renferment une analyse critique des *Leçons de philosophie* de Laromiguière qui venaient de paraître et signalent la réforme du syllogisme proposée par le physicien anglais Kirwan dans son livre *Logic or essay on... different modes of reasoning* (London, 1807). Quelques aphorismes du *Novum Organum*, les œuvres de Blair et de Campbell sur la rhétorique, la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith se trouvent cités dans son texte.

Un autre précurseur du positivisme fut Michel Wiszniewski; auteur original et ingénieux, doué d'une immense érudition, professeur de littérature à l'Université de Cracovie pendant l'indépendance éphémère de cette petite république, il se proclama dictateur pendant sa Révolution de 1846 : sa dictature ne dura pas quarante-huit heures, et la Révolution eut pour conséquence l'incorporation de Cracovie à l'Autriche. Sa sympathie pour la pensée anglaise ressort de sa *Méthode de Bacon*, citée plus haut, et de son livre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sur les *Caractères des esprits humains* (Cracovie, 1837). Plus tard, il publia ce dernier ouvrage en anglais en l'élargissant considérablement et lui donnant ce titre : *Sketches and characters, or the natural history of the human intellects* (London, 1853). L'accueil du public anglais — qui ne s'aperçut pas en général qu'il avait affaire à un auteur étranger — fut des plus flatteurs pour cet ouvrage.

Wiszniewski appartient à ces esprits rares qui unissent l'idéalisme dans les fins avec un choix tout positif des moyens. Son éducation, commencée au lycée de Krzemienice — école supérieure qui devait être bientôt transformée en université et qui représentait, d'accord avec l'intention de ses fondateurs et la nature des besoins locaux, un type assez rapproché de celui des collèges américains actuels — fut renforcée dans ces tendances par ses études à l'Université d'Édimbourg (1820-1822). Après les avoir terminées, il revint à Krzemienice comme professeur de philosophie, pour occuper ensuite la chaire de littérature à Cracovie. Obligé de quitter cette ville après 1846, il se réfugia en Italie, où il devint bientôt l'ami de Cavour. Ses œuvres sont pour la plupart inédites; même celles qui ont été publiées — *Histoire de la littérature polonaise jusqu'au XVII^e siècle*, *Système de philosophie morale*, *Voyage en Italie* — ne lui ont point valu la grande notoriété qu'il méritait. C'est qu'il écrivait en pleine effervescence romantique en Pologne et que les temps n'étaient pas propices à des vues réalistes qui auraient sans doute été mieux accueillies un demi-siècle plus tard.

Le troisième précurseur du positivisme polonais, inspiré, comme les deux précédents, par l'esprit philosophique anglais et non par l'œuvre d'Auguste Comte, a été Dominique Szulc (1797-1860), professeur d'éloquence et de logique aux collèges de Bialy-Stok, de Lublin et de Varsovie. Également versé dans l'histoire de la philosophie et des sciences, en même temps que dans la connaissance des littératures, il écrivit deux études visant au même but : indiquer la voie propre de la pensée pour sa patrie polonaise. Le *Développement de l'esprit polonais* (1846) concerne surtout le passé; la *Source de la science actuelle* (1851) développe, indépendamment de Comte, resté ignoré de l'auteur, un système d'idées très rapproché du positivisme, mais inspiré directement par les idées philosophiques anglaises, comme le positivisme lui-même le fut en partie. « L'explication de la nature et l'application de ses lois aux besoins de la société, c'est tout notre savoir et notre bonheur », dit l'auteur au début de son livre. Mais le monde nous apparaît sous des formes différentes selon les degrés de perfection de notre esprit : « sagesse orientale », « philosophie grecque », « nouveau système scienti-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fique du monde »; la *sophie* et la *philosophie conjecturale* ayant disparu ou étant devenues inutiles, *la science fondée sur la raison* luit seule comme une étoile à l'horizon... Nous voilà donc en face des trois états de Comte, moins leurs noms : « théologique, métaphysique, positif » — trois états simplement constatés comme un fait historique, au lieu que chez Comte, érigés en « loi » sociologique, ils prennent une teinture aprioristique et déductive en dépit de l'assertion de leur auteur. Il y aurait toute une étude à faire sur le point de départ de Szulc et sur les idées personnelles qui animent une érudition prodigieuse et des vues fort ingénieuses sur l'éducation, contre la métaphysique allemande, etc. Il loue en particulier la mesure admise à l'Université de Wilno, selon laquelle nul étudiant ne pouvait s'inscrire à une faculté quelconque sans avoir d'abord consacré une année à l'étude des sciences naturelles; il approuve le choix des meilleurs talents destinés à être dirigés vers l'enseignement secondaire. La troisième partie de l'ouvrage est une esquisse rapide des progrès de la science qui, désormais, doit remplacer la philosophie.

Deux raisons nous ont fait insister sur ce livre, qui n'a pas trouvé de retentissement lors de son apparition : d'abord, il nous prouve que les idées positivistes se sont développées sur le sol polonais sous l'influence directe de la philosophie anglaise, l'œuvre d'Auguste Comte ne leur ayant servi que de point de ralliement. Ensuite, on trouve, dans sa destinée même, une preuve de plus de la règle commune : il ne suffit pas, pour qu'une doctrine philosophique soit plus ou moins généralement acceptée, qu'elle soit promulguée; il faut qu'elle corresponde aux besoins émanés des conditions historiques du moment.

Or, ces dispositions se trouvèrent réalisées une vingtaine d'années après l'apparition du livre que nous venons d'analyser. La lutte engagée par Jean Sniadecki contre les prédilections du romantisme pour les superstitions populaires, de la pensée métaphysique pour la nébuleuse spéculation germanique, n'a pas été couronnée de succès. Ces deux tendances trouvaient un sol favorable dans les conditions politiques de la Pologne, déterminant un romantisme qui unissait, sous diverses influences, les tendances nationales polonaises avec les plus beaux rêves sur l'avenir de l'humanité et fondait sa foi profonde en la résurrection de la patrie sur la nécessaire coïncidence de cet espoir avec le progrès même de l'humanité. La pensée scientifique devait avoir peu de prise sur la vivante poésie qui animait la pléiade des Mickiewicz, des Krasinski, des Slowacki et de leurs éclatants émules. Le principe posé par Mickiewicz dans son admirable *Chant des Philarètes*, « mesurer les forces par les inten-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tions et non les intentions par les forces », prit le dessus sur l'aphorisme baconien : *Natura non nisi parendo vincitur*. Si nous ajoutons que les sources mêmes des idées scientifiques, Universités de Varsovie et de Wilno, lycée de Krzemieniec, furent abolies et les Universités de Galicie germanisées dès le début du siècle, on comprendra aisément que nulle influence ne pouvait contrebalancer la domination exclusive des sentiments et de l'élan poétique : l'ardente inspiration de Mickiewicz et de Krasinski devint le seul support du programme d'action du peuple polonais.

A travers la révolution de 1846 à Cracovie, celle de 1847 en Poznanie, celles de 1848 en Galicie et en Poznanie, la Pologne allait vers l'insurrection de 1863 en Pologne russe — dernier effort d'un soulèvement armé qui a été suivi d'une répression sans précédent et de la destruction de toute autonomie administrative et scolaire. Mais la douloureuse décade n'était pas terminée que déjà un courant nouveau, bientôt baptisé du nom de positivisme, traversait l'esprit national.

Le hasard voulut que son initiateur, et surtout son « parrain », fût un prêtre catholique, François Krupinski, hégélien jusque-là et auteur de quelques travaux philosophiques conduits dans cet esprit. En 1868, il donnait dans la *Bibliothèque de Varsovie* une exposition de la doctrine comtienne et en devenait l'adepte convaincu : il le resta jusqu'à sa mort, en 1898, non sans certaines restrictions en matière religieuse surtout. Traducteur de la *Logique* de Bain en 1878 (deux volumes), il attaqua dans une série d'articles l'attitude romantique et révolutionnaire, et soumit à une critique sévère notre « historiosophie » poétique. Plusieurs autres exposés du système comtien ont été donnés en Pologne, sans qu'une traduction polonaise des œuvres de Comte — le fait paraîtra étrange — ait été faite jusqu'ici. Au contraire, nous avons des nombreux écrits de Stuart Mill, de Spenser, de Bain, de G. H. Lewes et aussi de Taine, des traductions plus ou moins complètes qui furent la lecture favorite de la jeune génération. En somme, le courant positiviste polonais fut surtout nourri par le positivisme anglais, ou bien par la nouvelle onde du positivisme français determinée par une répercussion du positivisme anglais.

C'est que le positivisme polonais n'a jamais été un système d'idées théoriques semblable à ce qu'on appelle communément un système philosophique. Ce fut plutôt une tendance vitale et pratique dont les traits dominants étaient : la soumission de la vie nationale aux idées fondées sur des faits et des principes scientifiques, une réaction aussi contre la domination du sentiment et de l'impulsion révolutionnaires. Sous la double influence de la pensée anglaise et de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

forme que lui donna le génie français, la Pologne revenait à la science positive pour y trouver le principe de sa rénovation : une semblable action avait marqué les temps qui suivirent l'assoupissement de la nation pendant la domination jésuite. Mais alors que le réveil tardif du XVIIIe siècle n'avait pu empêcher la mort politique du pays, une résurrection réelle devait suivre la nouvelle impulsion scientifique qui avait discipliné les forces tumultueuses, mais singulièrement fécondes, du romantisme qui avait précédé.

Ainsi, l'œuvre du sentiment et celle de la pensée scientifique, opposées en apparence, chacune incomplète dans son isolement, contribuèrent harmonieusement à réaliser les aspirations centenaires de la nation. La Pologne, n'ayant plus à combattre ni l'excès du révolutionnisme intransigeant ni la soumission opportuniste aux conditions historiques, saura concilier dans son évolution future les exigences de la pensée et du sentiment, l'esprit philosophique français et l'esprit philosophique anglo-américain.

W. M. KOZLOWSKI.

UN BILLET DE MANZONI A FAURIEL

Ce billet se trouve au musée d'Avignon, dans la collection Calvet (n° 6297-985).

A M. Cl. Fauriel Rue de Verneuil, n° 47.

Cher ami, Madame Majon, à qui nous ne pardonnerons jamais d'avoir quitté l'Italie, veut que ce soit moi qui lui procure votre connaissance. Je rends le bien pour le mal ; mais, ce qui me fâche, c'est que, la connaissance faite, vous ne soyez pas disposé à lui faire les mêmes reproches que moi. Au reste, nous vous recommanderions tous cette excellente amie de notre famille, s'il en était besoin, et elle pourrait vous dire, s'il en était besoin, combien vous êtes regretté ici[1].

J'attends vos articles par M. da Cristoforis, qui a dû vous présenter un billet de moi. Adieu, nous vous embrassons tous ; souvenenez-vous de nous au moins.

A. MANZONI.

Brusuglio, le 27 Juillet 1833[2].

1. Fauriel séjourna à Milan de l'automne 1823 au mois de novembre 1825.
2. La correspondance de Manzoni, publiée par MM. Sforza et Giuseppe Gal-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

UN BILLET DE PIETRO MARONCELLI

Bibliothèque du musée d'Avignon, collection Calvet, n° 6372.

Paris 23 Sept. 1831.

A Monsieur Buchon,
Rue Faubourg St. Honoré n° 119. Paris.

Monsieur,

Ayant besoin de faire parvenir la lettre ci-jointe à M. Billaud près de l'Ambassade française à Rome, et voulant la sauver du naufrage — c'est-à-dire des mains des prêtres — je prends la liberté de vous prier de l'envoyer par le moyen du ministre des affaires étrangères.

Agréez, Monsieur, d'avance mes remerciements et l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Votre très humble serviteur

P. Maroncelli.

H. B.

STENDHAL ET LA POLICE AUTRICHIENNE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

On sait que Stendhal craignait la police et redoutait la censure; il aimait à s'entourer de mystère, à masquer son nom sous des sobriquets variés et bizarres et les précautions auxquelles il se plaisait faisaient sourire ses amis. Ainsi, pour donner le change à la censure, il avait « farci l'*Histoire de la peinture en Italie* de notes pieuses et révérencieuses » du plus singulier effet dans un ouvrage à tendances libérales. Nous connaissons à fond, grâce à M. Daniel

Iovresi, chez Hoepli, à Milan (2 volumes parus jusqu'en 1922), s'arrête en décembre 1831. La lettre ci-dessus reproduite ne se trouve pas davantage dans les « Lettere di Alessandro Manzoni, in gran parte inedite, etc. », recueillies par Giovanni Sforza, Pisa, Nistri, 1875, ni dans les « Prose minori, lettere inedite e sparse, pensieri e sentenze, con note di Alfonso Bertoldi, 2ª edizione, Sansoni, 1896 ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Muller, l'amusante histoire des fameux *cartons* de l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*. Colomb les appelait « des passeports dans lesquels on ne doit voir que la crainte du procureur du roi »; mais la naïveté de ces cartons n'échappait pas aux contemporains et ils donnent à penser, remarque M. Muller, que la censure, même sous Charles X, était satisfaite à bon compte[1].

La police de Milan et la censure autrichienne furent moins débonnaires; elles avaient été effrayées par l'*Histoire de la peinture en Italie*, par la nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence* et les *Promenades dans Rome*.

On verra, par les documents dont nous allons donner la traduction, que, malgré les cartons édulcorants, l'ouvrage de Beyle sur *Rome, Naples et Florence* causa son expulsion de Milan en 1828 et que ce furent les rapports des censeurs et des préfets de police de Milan et de Vienne qui décidèrent le prince de Metternich à refuser l'exequatur lorsque, en 1830, le gouvernement de Louis-Philippe eut nommé Beyle consul général à Trieste. On verra aussi comment la police le surveillait et le faisait espionner pendant ses séjours dans la capitale de la Lombardie. Faut-il donc s'étonner que Beyle ait gardé la peur de l'eau froide du chat échaudé et qu'il ait appréhendé un peu partout les menées clandestines de la police et de ses espions? Quel cuisant chagrin d'amour-propre pour lui, le « Milanese », que son expulsion de la ville chérie! En est-il preuve plus touchante que de le voir s'humilier devant le préfet de police jusqu'à désavouer son ouvrage et nier l'identité de Beyle avec Stendhal, afin de faire rapporter l'arrêté d'expulsion? Naïve et vaine tentative à Milan, où l'on savait qui était Stendhal! De l'Isola Bella où, fuyant sa patrie d'élection, il s'était arrêté pour prendre haleine en lisant l' « Esprit des Lois » et les « Nouvelles » de Bandello, il écrivit à son ami Alphonse Gonselin à Florence :

« En arrivant à Milan, la police du pays m'a dit qu'il était connu de tous les doctes que Stendhal et Beyle étaient synonymes, en vertu de quoi elle me priait de vider les États de S. M. Apostolique dans douze heures. Je n'ai jamais trouvé tant de tendresse chez mes amis de Milan. Plusieurs voulaient répondre de moi et pour moi. J'ai refusé et me voici au pied du Simplon[2]. »

A Paris déjà, Beyle avait été l'objet de rapports de police. Nous connaissons, tiré des dossiers de la police parisienne, l'amusant rapport sur M. de Beyle, auditeur, adressé au comte Beugnot et décrivant le personnage, ses relations, les salons et les théâtres

1. Voir l'avant-propos de l'édition Champion de *Rome, Naples et Florence*.
2. *Souvenirs d'Égotisme*, p. 284.

Digitized by Google   Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Voilà ce que nous savions déjà des relations de Beyle avec la police autrichienne. La guerre et l'effondrement de l'Empire des Habsbourg nous ont valu de connaître, avec le texte complet des avis de la censure impériale sur les trois ouvrages précités de Beyle, le rapport du préfet de police de Vienne qui, fort de ces avis et d'un rapport du préfet de Milan, demandait au prince de Metternich de refuser l'exequatur à Beyle.

Les armoires des Archives d'État à Vienne s'étant ouvertes après la guerre, un stendhalien allemand y a déniché ces intéressants documents que nous allons reproduire en traduction. Nous les avons trouvés dans un fort volume de 800 pages, joliment édité en 1921 à l'Insel-Verlag de Leipzig et préfacé par M. Arthur Schurig[1] : *Friedrich v. Stendhal-Henri Beyle. Das Leben eines Sonderlings (La vie d'un original).* Cet ouvrage, composé avec intelligence et amour, est une biographie de Beyle tirée de ses œuvres, de son *Journal*, de ses *Souvenirs* et de ses lettres, dont des parties importantes sont reproduites en traduction et reliées par un texte qui les commente, les complète et en fait un ensemble bien enchaîné. L'homme et l'œuvre sont ainsi présentés d'une façon attrayante qui fait honneur à l'éditeur. Nous ne soupçonnions pas, à vrai dire, que Stendhal eût des fidèles en Allemagne; la guerre ne paraît pas avoir diminué leur nombre ni leur ferveur, bien au contraire, puisque M. Schurig nous apprend dans sa préface que « Henri Beyle est aujourd'hui, avec Flaubert et Balzac[2], le poète gaulois (*sic !*) le plus lu en Allemagne et même plus lu qu'en France. » Que diront de cette prétention les stendhaliens français, qu'en diront les mânes de Stendhal lui-même, et le succès qu'il trouve chez les Allemands modifierait-il son opinion sur eux telle qu'il l'exprima dans l'*Histoire de la peinture en Italie* (t. I, p. 267) et telle qu'elle fut notée, comme nous allons voir, par le censeur viennois en 1828?

M. Schurig, dans son introduction, qui est une étude assez poussée sur Stendhal avec des vues originales, dit des choses fort touchantes et vraies sur le caractère amoureux de Beyle. En marquant

1. M. Arthur Schurig n'est pas un inconnu pour les stendhaliens français; ils lui doivent les trois lettres de Stendhal au baron de Strombeck publiées dans l'appendice de la *Correspondance*, éd. Paupe et Chéramy, t. III, p. 288 et suiv., ainsi qu'un article de la *Revue bleue* du 19 août 1905 : *Une amie allemande de Stendhal.* Aux Allemands, M. Schurig a donné la traduction des principales œuvres de Stendhal.

2. M. Schurig oublie Zola qui, tout de même et comme de juste, tient le record en Allemagne. Nous nous souvenons d'une statistique témoignant des chiffres énormes atteints par la vente de ses romans en Allemagne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sa double nature de Werther et de Don Juan, il fait une observation très fine et juste; il trouve de beaux accents pour parler des héroïnes de ses romans, mais il estime que la critique française n'a pas su bien comprendre « son attitude romanesque envers les femmes ». C'est à M. Wilhelm Weigand, s'écrie-t-il, qu'il était réservé « de saisir le noyau du problème », et il cite des passages assez curieux tirés des écrits de M. Weigand sur Stendhal[1]. Nous sommes tenus de sourire de ces prétentions, pourtant... *fas est et ab hoste doceri*[2]. Ce serait une étude à faire : « Stendhal amoureux et la critique française. » Il est certain que Sainte-Beuve, qui a si admirablement pénétré et jugé Stendhal essayiste, n'a pas compris Stendhal amoureux et romancier. D'autres ont été plus compréhensifs, mais qu'importe ce qu'ils ont pu dire, Beyle lui-même ne nous fait-il pas comprendre mieux qu'aucun critique passé ou futur comment il aimait, lorsque, à la fin de la *Vie de Henri Brulard*, il évoque « cet amour si passionné qui l'avait entièrement enlevé à la terre pour le transporter dans le pays des chimères, mais des chimères les plus célestes, les plus délicieuses, les plus à souhaiter, et qui n'arriva à ce qu'on appelle le bonheur qu'après onze ans ».

Sourions donc des prétentions germaniques[3], mais rendons un hommage mérité à l'ouvrage de M. Schurig, qui est vraiment très bien composé et qui apporte, avec de l'inédit, comme les documents autrichiens que nous allons reproduire, des souvenirs sur Stendhal peu connus, tels que ceux du baron de Strombeck et du romancier alsacien Louis Spach; il finit par une bibliographie et une iconographie stendhalienne des plus complètes, autant que nous pouvons juger.

Nous voilà loin de la police autrichienne et il est temps de mettre la prose de ses rapports et des avis des censeurs sous les yeux du lecteur. Nous avons tâché de ne pas la trahir en la traduisant, mais de lui conserver un peu de la saveur *sui generis* du style de chancellerie dont les fonctionnaires de M. de Metternich avaient le secret, et nous avons reproduit le texte original de Stendhal dans les passages cités en traduction allemande par les censeurs.

1. Wilhelm Weigand, *Stendhal*, « Insel ». Leipzig, 1901. — *Stendhal und Balzac, Essais*. Leipzig, 1911.

2. Il existe toute une littérature stendhalienne en Allemagne, à commencer par Gœthe; et qui a parlé de Beyle en termes plus enthousiastes et pénétrants que Nietzsche ?

3. M. Schurig nous apprend encore qu'il y a une racine germanique (*bil* = *hache*) dans le nom de Beyle et cite à l'appui un ouvrage sur les noms de famille allemands. De *Henri Brulard* il fait *Heinrich Brandt; brûler* = *brennen*, c'est la même racine germanique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ces documents, on va le voir, ont de l'attrait non seulement pour le lecteur épris de Stendhal et curieux de tout ce qui le touche, mais aussi pour ceux qui aiment l'Histoire et s'intéressent aux régimes passés et à leurs singulières méthodes de gouvernement.

* * *

Note du comte de Sedlnitzky, préfet de police de Vienne, adressée au chancelier d'État, prince de Metternich.

Vienne, 30 novembre 1830.

Votre Altesse voudra bien voir par le rapport ci-joint du directeur général de la police de Milan (baron de Torresani) du 22 et 23 de ce mois que le même Français, Henri Beyle, qui, en 1828, a été expulsé de Milan et des États autrichiens comme auteur de plusieurs pamphlets révolutionnaires édités sous le nom apocryphe d'un baron de Stendhal et dirigés surtout contre l'Autriche, s'est présenté dernièrement à Milan, en route pour Trieste, afin d'y occuper les fonctions de Consul général qui lui ont été dévolues par l'actuel Gouvernement royal de France; quoique son passeport ne fût pas muni du visa de l'Ambassade I. R. à Paris, il a continué son voyage sur Trieste avec l'assentiment du Gouverneur de Lombardie.

Afin d'illustrer à la fois le degré d'hostilité dont ce Français est animé contre le Gouvernement autrichien et le caractère dangereux de ses principes politiques, incompatibles avec l'esprit de notre politique et avec notre système gouvernemental, je me permets de communiquer à votre Altesse les avis motivés de la censure sur trois de ses ouvrages : *Histoire de la peinture en Italie* Paris, 1817, Didot; *Rome, Naples et Florence*. Paris, 1826, Delaunay, et *Promenades dans Rome*. Paris, 1829.

Je crois pouvoir supposer que votre Altesse se décidera à refuser purement et simplement l'exequatur, en cas que le Gouvernement français se laisse aller à le demander pour un homme doublement suspect comme Henri Beyle dans la position d'un Consul général à Trieste. Je prends donc la liberté de solliciter les ordres de votre Altesse et la prie de vouloir bien prononcer si ce Français, jadis expulsé des États autrichiens, doit être

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

toléré à Trieste jusqu'à l'expédition de cette affaire, ou faire connaître les mesures qu'autrement il y a lieu de prendre à son égard.

SEDLNITZKY.

PREMIÈRE ANNEXE.

Histoire de la peinture en Italie, par M. B. A. A., 2 tomes. Paris, Didot l'Aîné, 1817.

Le titre de ces extravagantes rapsodies d'art est entièrement manqué. Il fallait les intituler : « Essai destiné à prouver, par les passes les plus contradictoires, que rien n'est plus préjudiciable aux Beaux-Arts que la religion catholique et le principe monarchique; les Arts ne renaîtront que lorsque le beau constitutionnel régnera et que les quinze millions d'Italiens seront réunis sous une constitution libérale » (t. I, p. LXVII; t. II, p. 185).

Quoique l'auteur dise expressément, page LXIV, que l'Italien malin n'est pas du tout dupe des grandes phrases, ses cabrioles révolutionnaires visent principalement l'Italie, car déjà l'Introduction, page LI, fait ressortir que le plus grand crime politique des papes a été d'empêcher la réunion de l'Italie (qui se trouve « dans les serres de la triste monarchie dont le propre est de tout amoindrir », est-il dit page L) et nous assure, page LV, que par les deux Chambres on rendrait inconquérables les petits États d'Italie. Aux yeux de l'auteur, le pauvre Robertson, qui a nommé séditieux Rienzo, un des plus grands caractères du moyen âge, est un Anglais méprisable (t. I, p. 45) et les livres écrits sous l'influence des anciennes idées, c'est-à-dire avant la Charte, méritent d'être jetés au feu, etc. (t. I, p. 55).

La religion catholique et les pauvres papes sont encore beaucoup plus maltraités, car, afin de rendre manifeste le préjudice qu'ils portent aux Arts, l'auteur non seulement fait valoir la supériorité de l'idéal antique, mais encore (dans l'Introduction et notamment dans la deuxième partie, p. 1 à 15) il établit en sa faveur une religion propre aux artistes, afin de pouvoir imputer à l'autre toutes les infirmités par lesquelles l'égoïsme et le despotisme du clergé l'ont profanée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il s'ensuit que toute théologie est absurde (p. xv), que la Bible est funeste au beau idéal des modernes (t. I, p. 70), que la religion a jeté la peinture dans une fausse route (p. LXX), que la mission du christianisme est pour le moins d'un goût douteux, que les peintres italiens sont à plaindre d'avoir eu à traiter d'aussi tristes sujets et qu'une religion qui érige en souverain une divinité empêche ses sculpteurs de devenir des Phidias, puisqu'elle lui ôte la bonté, la justice et les autres passions aimables pour ne lui réserver que les fureurs de la vengeance et la plus sombre atrocité (t. II, p. 294). Le clergé, auquel incombe l'éducation des enfants en Italie, ne se soucie même pas de leur santé physique (p. LXVI). Ferrare, en passant sous la domination des papes, a perdu son école (p. LVII). Le même auteur, qui prétend que l'âge avancé des papes dans les temps modernes est défavorable aux Arts (p. LXXIX), se plaît à dévoiler au public les plus honteuses scènes de leurs orgies alors qu'ils étaient jeunes (p. XXXIX-XLV).

Toutes les opinions politiques de l'auteur sont entachées de la même perversité et de la même manie novatrice. Dans le même ouvrage, qui donne une liste brillante de régents et de princes de l'Église, protecteurs généreux et indulgents des Giotto, Bramante, Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, etc., l'impudent auteur ose soutenir que les premières gens à talent sont toujours nés dans une République (t. I, p. 22). Dans une monarchie, par contre, le roi fût-il un ange, il ne se crée pas de chefs-d'œuvre, parce que le gouvernement monarchique écrase le moral du peuple et exerce une influence pernicieuse sur la bourgeoisie (p. LXXXII; t. I, p. 93). La peinture sera donc toujours médiocre dans les monarchies absolues (p. LXXXV). Des pauvres Allemands qui ont tant d'abnégation de soi-même, il n'y a rien à attendre, d'aucune façon. Cette nation est née à genoux; en 1816, elle n'est pas encore à la hauteur d'une conspiration pour la liberté comme Florence en 1293. Le titre de la valse favorite de l'impératrice Marie-Louise de Parme suffit pour prouver que l'élévation du rang est la vraie pâture du cœur allemand (t. I, p. 267). L'Espagne n'aura des artistes que si elle a une constitution (t. II, p. 207), et ainsi l'auteur ramène tout à cette forme de gouvernement qui, par bonheur, a été enfin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

découverte p. xv), sans considérer qu'en France il n'est encore guère sorti de ce grand chef-d'œuvre que « l'Almanach des Gourmands ».

La façon maladroite dont l'auteur poursuit la tendance subversive de ses jugements artistiques suffit pour juger de leur valeur littéraire et on ne saurait en discuter sérieusement, aussi peu que la voltige la plus osée et effrontée d'un singe rap... les règles de l'art supérieur de la danse. Il ne reste ainsi qu'à constater avec douleur, une fois de plus, qu'aucune science ni aucun art ne sont à l'abri de la tendance révolutionnaire qui veut anéantir leur bienfaisante influence religieuse et ... les hautes vertus par lesquelles de sublimes talents ont ... la gratitude et la vénération de leurs peuples. Il serait ... opportun que nos solennités académiques fussent rehaussées par une juste glorification des mérites immortels de nos ... pour les Arts dont les plus grands chefs-d'œuvre ... pas sans leur inspiration directe.

... de ce livre fameux (t. II, p. 443), l'auteur a le front ... que les Français ont acquis la plupart des œuvres ... traité de Tolentino, alors que les Alliés leur auraient ... tableaux sans traité. Il serait temps que cette calomnie qui a si souvent été répétée reçût un démenti ... première occasion convenable.

... 20 février 1828.

(Sans signature.)

Deuxième annexe.

... Naples et Florence, par M. de Stendhal, ... tomes. Paris, Delaunay, 1826.

... on serait porté à croire que Rome, Naples et ... l'unique objet du voyage de l'auteur; pour... volume est presque entièrement rempli par ses ... Milan et, à la fin, sur Bologne. L'ouvrage ... principalement des anecdotes amoureuses et ... jugements hardis et malicieux sur le Gouvernement ... les mœurs, le caractère, les opinions des ... savants, etc. (suivent des pages de citation ... traduites).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Comme cet écrit, par son contenu principal, n'est autre chose qu'une collection d'anecdotes immorales et voluptueuses, ainsi que d'observations superficielles et osées, mais surtout d'outrages à l'adresse du Gouvernement autrichien à Milan que l'auteur appelle « une république vexée par la présence de trois régiments allemands et obligée de payer trois millions à l'empereur d'Autriche » (t. I, p. 24), le soussigné estime que cet écrit est passible de la note « Damnatur ».

Signé : KASTER.

TROISIÈME ANNEXE.

Promenades dans Rome, par M. de Stendhal, 2 tomes. Paris, Delaunay, 1829.

L'auteur marque de la mauvaise humeur envers l'Autriche, principalement à cause de la suppression du carbonarisme sur lequel il cherche à jeter une lumière plus favorable. Pour les rendre heureux, il souhaite la Charte (bien entendu la Charte française) à tous les peuples et surtout aux Italiens dont l'oppression le chagrine. Il dit en termes exprès (t. I, p. 116) : « La Russie et l'Italie pleureront jusqu'à ce qu'elles aient une Charte. » Et pour cette raison il prévoit une nouvelle révolution (t. I, p. 9); mais il en sait plus long, car, dit-il (t. I, p. 282) : « La Romagne, Reggio, Modène et toute la Haute-Italie attendent avec la patience de la haine le premier moment d'embarras qui surviendra à l'Autriche. La Lombardie espère alors faire cause commune avec les braves Hongrois; elle compte sur la France. » Il va plus loin encore, il place vers 1840 ou 1845 l'époque de la révolution de l'Italie (t. I, 283). Les Napolitains, dit-il (t. I, p. 113), sont beaucoup plus ouverts aux idées constitutionnelles que les Bohémiens, à telles enseignes que Naples sera plus avancée dans dix ans que la Bohême dans un demi-siècle à peine. Si Naples avait les deux Chambres (t. II, p. 240), M. de Metternich n'inquiéterait pas la France en 1829. Pour consoler les Milanais de la perte de leur liberté, le prince de Metternich veut les séduire par des divertissements, mais ils ne sentent pas moins « qu'ils sont un peu esclaves » (t. II, p. 460). Plusieurs pages dépeignent ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

prince comme un oppresseur de la liberté. Quant à la lettre d'une allure très libre écrite de Rome et citée par Stendhal d'après un journal anglais, il n'est pas possible de juger si elle dit la vérité ou si elle exagère; il y est beaucoup question de l'influence de l'Autriche sur l'élection du pape[1].

Au sujet de la religion, l'ouvrage ne contient pas moins de passages choquants, surtout dans l'histoire de la foi catholique en Italie qui commence à la page 93 du premier tome et notamment à la page 100. Les nombreuses anecdoctes et conversations dont le texte est émaillé sont destinées à jeter un blâme sur les papes, les cardinaux et les prêtres, elles dévoilent beaucoup de scandales à la cour de Rome, par exemple sous Alexandre VI (t. II, p. 320), dont il est déjà dit au tome I, page 43 : « L'infâme Alexandre VI, le seul homme qu'on ait pu croire une incarnation du diable. » Par l'histoire des intrigues dans les couvents de religieuses (t. II p. 1), l'auteur cherche à profaner la dignité de ces établissements. A ses yeux, Luther est un grand homme (t. II, p. 348) qui a su réussir sans être brûlé. En général, l'auteur a de la tendresse pour le protestantisme, il se plaît donc à rappeler le vers ancien et souvent cité : « Accipe, cape, rape sunt tria verba papae » (t. II, p. 349). Ce qu'il dit (t. II, p. 190) de la religion catholique cadre entièrement avec cet esprit : « La religion actuelle, que le vulgaire croit antique, a été faite par les papes qui ont régné depuis le Concile de Trente. »

Les passages dignes d'être blâmés sont innombrables, mais le contenu archéologique et artistique est aussi très important. Malgré cela, le soussigné estime ne pouvoir prononcer qu'un « Damnatur », à moins que les hautes instances de la Cour ne trouvent possible d'adoucir cet arrêt par égard au contenu précieux du livre.

Le 30 octobre 1830.

Signé : WABRUSCHEK-BLUMENBACH.

1. Il s'agit de la lettre signée Alb. Rub. que l'auteur dit avoir empruntée à la *Revue britannique* : A Sir William D., à Londres, datée de Rome le 25 décembre 1824 (II, 290, 55).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quatrième annexe.

Rapport du baron de Torresani, directeur général de la police à Milan, au comte de Sedlnitzky, préfet de police à Vienne.

Milan, le 29 janvier 1828.

Excellence, gracieux Seigneur!

Dans la nuit du 1er janvier est arrivé ici le Français Henry Beyle, revenant de l'Italie méridionale. Cet étranger qui, sous l'Empire de Bonaparte, remplissait les fonctions d'auditeur au Conseil d'État, est connu comme auteur de l'ouvrage mal famé qui porte le titre : *Rome, Naples et Florence par M. de Stendhal*. Dans cet ouvrage, non seulement il a développé les principes politiques les plus pernicieux, mais encore il a hautement compromis par des propos calomnieux la bonne réputation de plusieurs personnes résidant dans ces provinces et dans d'autres États italiens et même il a eu l'insolence de discourir de la plus damnable façon contre le Gouvernement autrichien.

Lorsque Beyle, prétextant sa santé et son amusement comme unique but de son actuel voyage dans la péninsule, sollicita un permis de séjour de longue durée, mais il lui fut intimé l'ordre d'avoir à quitter sur-le-champ les États héréditaires impériaux et royaux. Beyle protesta contre cette mesure, il lui fut répondu sans ambages qu'il devait ce traitement moins à l'audace avec laquelle il déverse sa bile sur le Gouvernement autrichien — lequel, conscient de sa puissance et de sa dignité, dédaigne les stupides diatribes des scribes étrangers — qu'à la coupable façon dont il compromet dans son ouvrage la réputation de beaucoup d'estimables personnages et notamment de nos respectables dames de Milan où, de l'an 1816 à 1821, il a joui d'une large hospitalité.

Beyle parut très troublé par cette observation, il protesta avec insistance n'être pas l'auteur de l'ouvrage suscité et annonça qu'il se hâterait d'autant plus de nous faire parvenir sa justification par l'Ambassade I. R. autrichienne à Paris qu'il avait le désir de s'établir en Lombardie dont le climat, dit-il, est très favorable à sa santé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Toutefois, la conscience intime de sa culpabilité l'empêcha d'adresser une réclamation au Président du Gouvernement avec l'assentiment duquel j'avais pris l'arrêté d'expulsion, et il poursuivit immédiatement son voyage en France par le Simplon.

Je n'ai pas négligé non plus de prendre les mesures nécessaires afin que la frontière demeure rigoureusement fermée à cet étranger dangereux en cas qu'il s'y présente de nouveau et j'ai averti également les directions de police impériales et royales à Venise et Trieste.

La surveillance dont Beyle a été l'objet pendant son court passage à Milan n'a pas fourni de résultats intéressants.

Parmi les nombreuses connaissances qu'il a encore à Milan à la suite de son précédent séjour de cinq ans, il n'en est qu'une à laquelle il ait rendu visite, c'est un certain Luigi Buzzi, dans l'unique société duquel il a passé presque tout le temps de son dernier séjour. Buzzi est un Milanais d'extraction commune qui s'est enrichi par des spéculations en biens nationaux et en valeurs publiques pendant la révolution française et à l'époque du ci-devant royaume d'Italie et qui jouit maintenant de jolis revenus. Ses convictions politiques l'inclinent vers le libéralisme moderne. Favorisé par la fortune pendant le bouleversement de l'Europe, Buzzi ne saurait avoir du goût pour un gouvernement qui est épris de justice et punit tous les méfaits; mais, assez content de sa situation économique, il reconnaît la valeur de la tranquillité et de la paix et il est d'ailleurs beaucoup trop prudent pour participer à des machinations secrètes, quoiqu'il soit porté à désirer dans son for [illegible] un changement de l'ordre actuel des choses, afin de [illegible] de nouveau pêcher en eau trouble. Je m'appliquerai [illegible] à le surveiller rigoureusement.

[illegible] terminant, je me permets d'ajouter humblement que [illegible] pendant son séjour de plusieurs années à Milan, s'est [illegible] comme un ennemi irréligieux, immoral et dan[illegible] la légitimité, de sorte qu'il est incompréhensible que [illegible]cesseurs aient pu le tolérer pendant tant d'années [illegible] incommoder, étant donné surtout qu'il entretenait les [illegible] plus amicaux avec nos libéraux les plus mal [illegible] généralement tenu pour l'auteur d'un autre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ouvrage extrêmement pernicieux qui a paru à Paris en 1817 sous le titre : *Histoire de la peinture en Italie par M. B. A. A.*

J'ai l'honneur de porter cet incident à la connaissance de votre Excellence et je demeure, avec l'expression de mon plus profond respect,

de votre Excellence
l'humble et très obéissant serviteur.

Signé : Torresani.

* * *

Les documents qu'on vient de lire sont bien significatifs : ils reflètent tout un système de gouvernement, l'esprit du prince de Metternich et de la Sainte-Alliance avec la peur des idées et la terreur des choses nouvelles. On demeure rêveur devant les 269 volumes de dossiers secrets de la police autrichienne conservés aux archives de Milan. Que doivent renfermer les archives de Vienne! A voir l'effroi des policiers milanais devant l'idéologie libérale d'un romancier inoffensif, on devine les cauchemars que leur donnait, et à leurs maîtres, le carbonarisme italien. Ces rapports des préfets de Milan et des censeurs viennois, n'est-ce pas en raccourci toute la lyre de la bêtise policière, protectrice du trône et de l'autel, avec ses âneries, ses flagorneries, ses airs de vertu effarouchée et ses cruautés?

Nous n'avons pas la signature du premier censeur, et c'est dommage; le nom du bonhomme que les idées de Stendhal sur l'influence artistique de la Charte et des deux Chambres incitent à la glorification des monarques autrichiens, inspirateurs directs des plus grandes œuvres d'art, eût été digne de passer à la postérité.

Le second censeur, qui porte un obscur nom bourgeois, a l'indignation sommaire, il laisse tomber le « damnatur » de sa plume en automate habitué à ce faire, mais il est assez fin pour partager l'étonnement du lecteur qui, croyant aller avec l'auteur à Rome, à Naples et à Florence, ne sort pas de Milan et de Bologne au cours du premier tome.

Le troisième censeur est un aristocrate doublé d'un érudit : s'il est tenu de condamner les hérésies politiques et religieuses de Stendhal, il n'est pas moins frappé par la valeur archéologique et artistique des *Promenades dans Rome* et, tout en prononçant son « damnatur », il fait appel à l'indulgence des hautes instances de la Cour.

Quant au baron Torresani, c'est le type du sombre imbécile poli-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cier et son collègue de Vienne le vaut : on sent le plaisir qu'il prend à fournir au prince de Metternich les arguments qui feront refuser l'exequatur à Beyle.

Et tous les cinq ensemble, préfets de police et censeurs, ne sont-ils pas représentatifs du régime autrichien qui ne sut jamais rien prévoir ni rien empêcher, dont les années 1848, 1859 et 1866 marquent les douloureuses étapes et 1918 la fin tragique?

Les prédictions de Beyle se sont vérifiées : le soulèvement de la Hongrie, la révolution de Naples, l'unification de l'Italie, l'abolition des monarchies absolues ont prouvé qu'il avait été bon prophète. La police autrichienne ne se trompait pas sur le danger, elle s'illusionnait en croyant pouvoir, par la censure, l'espionnage et la prison, arrêter la marche des idées et des événements.

Beyle avait de l'avenir dans l'esprit et l'avenir lui a donné raison; n'a-t-il pas vu juste aussi en prédisant qu'il serait lu vers 1880? S'il était bien inspiré par sa foi dans les idées libérales, il s'abusait candidement en croyant à l'influence d'un régime politique sur les Arts et en attendant merveille de la réunion de l'Italie sous une constitution libérale. L'esprit souffle où il veut et le génie créateur ne dépend pas plus d'un système gouvernemental que le goût artistique. Ce parti pris idéologique est bien curieux, il fut permanent en Beyle comme sa sensibilité amoureuse, car il tient au fond même de sa nature d'homme libre, imaginatif et généreux, qui le poussait à l'avant-garde des esprits.

Ch. Simon.

LA BIBLIOTHÈQUE DE STENDHAL A ROME (1842)[1]

Si l'on voyait revenir en faveur l'usage des sous-titres cher au xviiie siècle et même aux temps où écrivait Beyle, nous proposerions cette modification pour le volume qui contient les lettres de Stendhal de 1830 à 1842[2] : « Correspondance... ou le consul malgré lui. » Nommé en septembre 1830 à Trieste, où Metternich ne

1. Il nous est particulièrement agréable de remercier ici M. Cambon, conseiller de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège, qui demanda pour nous à la direction des Archives l'autorisation de publier les documents cités, et M. Flandin, secrétaire-archiviste averti, qui nous guida complaisamment dans le dédale des dossiers.

2. Paupe et Chéramy, *Correspondance de Stendhal*, t. III, 1830-1842. Paris, 1908.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voulut point l'agréer, il fut, en mars 1831, chargé du poste de Civita-Vecchia, dont il resta titulaire jusqu'à sa mort. Sur ses deux résidences, il exprima sa pensée en une formule simple et forte : il y creva d'ennui; il ne donna pas sa démission, cependant, n'ayant pas de quoi vivre sans le traitement consulaire : « Ce trou est réellement plus laid que Saint-Cloud, écrit-il de Civita-Vecchia, mais papa s'est ruiné[1]. » Pour chasser l'ennui, il affirme être toujours à sa fenêtre : « Je suis la première belle chose que voient les étrangers[2]. » Il demanda aussi tout naturellement une distraction à la lecture : « Combien le plus vil bouquin que vous rejetez sur les quais pour quinze sous, dit-il, me serait précieux dans ce coin d'Afrique[3]. »

Du reste, il fut très souvent absent de son poste; nous lisons dans une notice écrite par lui le 30 avril 1837 qu' « il passait la moitié de l'année à Rome[4] ». Les ambassadeurs de France auprès du pape, Sainte-Aulaire d'abord, Latour-Maubourg ensuite, le laissèrent faire, même après que Beyle eut reçu du ministre, en février 1835, une sévère admonestation dans laquelle s'esquissait une menace de révocation. Parfois, cependant, son absence était tout à fait régulière. Ainsi lorsque, en 1832, des troupes françaises occupèrent Ancône, Beyle vint y diriger provisoirement le service financier, avec sagesse et talent, d'après M. de Sainte-Aulaire. Il obtint aussi, pour raisons de santé, des congés fréquents, six mois en 1833, trois ans de 1836 à 1839; et ce fut au cours d'un autre congé, obtenu en septembre 1841, qu'il mourut à Paris le 22 mars 1842, frappé d'une attaque d'apoplexie.

Les archives de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège possèdent sous cette rubrique : *Henri Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, sa succession*, un mince dossier, base de cette étude.

* * *

Stendhal avait deux logements dans les États pontificaux, l'un à Civita-Vecchia, l'autre à Rome. Sur ce qui fut fait des meubles, livres et effets contenus dans le premier, notre dossier n'apporte aucun renseignement nouveau; il ne contient que le procès-verbal d'apposition des scellés, daté de Civita-Vecchia, 1er avril 1842, à

1. *Correspondance*, t. III, p. 52, 26 avril 1831, au baron de Mareste.
2. *Correspondance*, t. III, p. 117, 13 septembre 1834, au baron de Mareste.
3. *Correspondance*, t. III, p. 50, 21 avril 1831, au baron de Mareste.
4. *Vie de Henri Brulard*, édit. Debraye. Paris, Champion, 1913, t. II, annexes, p. 328.

Digitized by Google — Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

onze heures et demie du matin, et rédigé par Lysimaque Tavernier.

« Nous, gérant le Consulat de France à Civita-Vecchia, sur l'avis qui nous a été donné par M. de Blanviez, consul général de France à Gênes, de la mort de M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, en congé à Paris, nous nous sommes rendus immédiatement, accompagné du chancelier du Consulat et de M. Chiros, agent des paquebots du gouvernement français, chez M. Donato Bucci, négociant d'antiquités établi à Civita-Vecchia et chargé par M. Beyle du soin de son appartement, situé au troisième étage de la maison Palomba, lequel M. Bucci, sur notre demande, a exhibé les clefs et a assisté avec nous, ainsi que son beau-père, M. Capalti, directeur de la poste de Sa Sainteté, à l'apposition du scellé aux portes. Cette opération terminée, nous avons chargé le chancelier du Consulat de faire un paquet des clefs de la porte extérieure de l'appartement et d'apposer sur ce paquet les sceaux du Consulat, ainsi que les cachets des témoins qui ont signé avec nous. »

A Rome, le logement de Stendhal devait comprendre sa chambre seulement. En avril 1831, il avertissait le baron de Mareste qu'il allait louer un appartement avec le peintre Abraham Constantin [1], prendre un domestique en commun [2]. En 1832 [3], il disait que c'était chose faite et que cet appartement était à deux pas du palais Gaetani (dans la rue dite delle Botteghe Oscure). « Figurez-vous, écrivait-il à M. di Fiore en avril 1841, une jolie chambre au second, dans la rue la plus fréquentée de Rome; un maître de maison bon homme, là avec Constantin. C'est M. Forezza, enchanté de recevoir dix-sept piastres par mois depuis deux ans; il me fait soigner par la grosse servante Barbara [4]. »

C'est dans un meuble de l'appartement de Constantin que se trouvait le dernier testament de Beyle, fait à Civita-Vecchia le 28 septembre 1840. Il fut remis à l'ambassade et envoyé au ministère des Affaires étrangères dans un pli du 6 avril 1842.

Le 28 avril, nouvel envoi au ministère : il s'agissait, cette fois, d'un « duplicata du catalogue des livres et autres objets dépendant de la succession de M. Beyle, lesquels M. Frezza, propriétaire de l'appartement occupé par celui-ci, a déposés à la chancellerie de l'ambassade du roi ». Nous avons ainsi en notre possession une liste

1. Abraham Constantin, peintre sur émail et sur porcelaine, né à Genève le 1er décembre 1785, y mourut le 10 mars 1855. Il fit de fréquents séjours à Paris et vint à Rome en 1830.

2. *Correspondance*, t. III, p. 50, 21 avril 1831, au baron de Mareste.

3. *Correspondance*, t. III, p. 73, 11 juin 1832, au baron de Mareste.

4. *Correspondance*, t. III, p. 276, 8 avril 1841, à M. di Fiore.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de 389 volumes, datée du 12 avril et signée par l'attaché d'ambassade : H. de Cambis. Ce catalogue nous dit sans ordre le contenu de la bibliothèque stendhalienne : ainsi les tomes des œuvres de Shakespeare sont dispersés au hasard dans les six colonnes du document; et un livre qui traite de la goutte y voisine avec la *Trahison de Pichegru* et avec Foscolo. Nous n'avons aucune raison de respecter ce désordre, dû au travail hâtif d'un employé de chancellerie, ni de conserver l'orthographe de Shakspère pour désigner l'auteur d'*Hamlet*. Nous suivrons dans l'énumération l'ordre suivant : œuvres de Stendhal, écrits grecs et latins, français, italiens, anglais, espagnols, et ceux que nous n'avons pas su identifier. Nous indiquerons entre crochets les noms d'auteurs ou d'ouvrages qui manquent et nous paraissent indiscutables. Dans les cas douteux, nous exprimons notre avis en note.

CATALOGUE DES LIVRES DÉPENDANT DE LA SUCCESSION DE M. BEYLE, CONSUL DE FRANCE A CIVITAVECCHIA, ET DÉPOSÉS A L'AMBASSADE DU ROI.

Œuvres de Stendhal[1] :	Volumes
Histoire de la peinture en Italie, I	1
Vie de Rossini	2
Armance	2
De l'amour	2
De l'amour, 2 vol. en I	1
Rome, Naples et Florence	2
Le Rouge et le Noir, I, II, III, VI	4
Le Rouge et le Noir, II	1
Le Rouge et le Noir	3
L'Italie il y a cent ans (préface)	1

1. Cf. H. Cordier, *Bibliographie stendhalienne*, pour les éditions des œuvres de Stendhal du vivant de l'auteur : *Histoire de la peinture en Italie*, 2 vol. in-8° chez Didot en 1817 et chez Levavasseur en 1831 ; *Vie de Rossini*, 2 vol. in-8° chez Boulland en 1824 ; *Armance* (1827), 3 vol. in-12, Canel ; *De l'amour*, 2 vol. in-12 chez Mongie en 1822 et chez Bohaire en 1833 ; *Rome, Naples et Florence* compta 2 vol. à la troisième édition chez Delaunay en 1826 ; *le Rouge et le noir* parut en 2 vol. in-8° chez Levavasseur (1831), puis en 6 vol. in-16 encore chez Levavasseur (1831), enfin en 3 vol. in-12 chez Hauman, Bruxelles, 1832. La préface indiquée fut faite pour une édition des lettres du président de Brosses, publiée par Romain Colomb en 1836. La *Chartreuse de Parme* (1839) eut 2 vol. dans l'édition Dupont de Paris comme dans l'édition Hauman de Bruxelles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

	Volumes
La Chartreuse de Parme	2
La Chartreuse de Parme	1
Journal manuscrit[1]	2
Livres en grec et en latin :	
Nouveau Testament	1
Epictète	1
Plutarque, I, VIII	2
Denys d'Halicarnasse, VI	1
Tite-Live, in-12	9
Tite-Live, I	1
Martial, I, III	2
Saint Augustin, Confessions	1
Auteurs français :	
Montaigne, II, III, IV, V, VI	5
Montaigne, II	1
Tallemant des Réaux, I, II, IV, V, VI	5
Madame de La Fayette, Œuvres, II	1
Pascal	1
Pascal, Pensées et Provinciales dépareillées	2
Corneille	4
Racine, I, III	2
Molière, V	1
La Fontaine, Contes	1
La Bruyère	2
Dangeau, II	1
(Lesage), Gil Blas, III,	1
Montesquieu, Lettres persanes	1
(Montesquieu), Grandeur et décadence des Romains	1
Voltaire[2], vol. L	1
Stile, (Voltaire)	1

1. Cette indication « Journal manuscrit » est la dernière de la liste des livres aussitôt après « Mémoires de Napoléon ». Nous croyons qu'il s'agit là d'un de ces manuscrits stendhaliens qui furent envoyés plus tard à Romain Colomb.

2. Il s'agit sans doute de l'édition Beuchot, 1828 et suiv., en 70 vol. in-8°. Nous ne connaissons pas d'ouvrage de Voltaire sur le style, la mention de la liste reste donc une obscurité pour nous. Entre les deux poèmes qui portent le titre de *la Pucelle*, nous pensons que Beyle préféra celui de Voltaire à celui de Chapelain.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

	Volumes
La Pucelle	1
(Prévost), Mémoires du marquis de... Manon Lescaut	1
Helvétius, (De l'esprit)	2
Diderot, Mémoires, II, III	2
J.-J. Rousseau, l'Héloïse	1
J.-J. Rousseau, Confessions, II, III, IV	3
Casanova, (Mémoires)	7
Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie	1
Madame Roland, Mémoires, II	1
Voisenon[1]	1
Chateaubriand, vol. XXV	1
Chateaubriand, Études historiques	4
(Chateaubriand), Mélanges historiques[2]	1
Vie de Napoléon[3]	4
(Las Cazes), Mémorial de Sainte-Hélène	1
Mémoires de Napoléon[4]	1
Roederer, Brochure[5]	1
(P.-L. Roederer), La proscription de la Saint-Barthélemy	1
(P.-L. Roederer), Budget de Henri III	1
(Lamennais), Paroles d'un croyant	1
(Mérimée), Une aventure sous Charles IX	1
(Mérimée), La Jacquerie	1
(G. Sand), Valentine, II	1
(Balzac), Scènes de la vie privée, I[6]	1

1. Voisenon fut un polygraphe du XVIIIe siècle.

2. Cet ouvrage est donné sans nom d'auteur. Nous proposons Chateaubriand, dont les *Mélanges historiques* parurent en 1827.

3. Nous croyons que cette vie de Napoléon en 4 vol. pourrait être celle de Jomini parue en 1827.

4. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits par les généraux Gourgaud et Montholon*, 2e édit., 1838, 9 vol.

5. Pierre-Louis Roederer, 1754-1835, conseiller au Parlement de Metz, fut député au tiers état en 1789. Bonaparte en fit un conseiller d'État, un sénateur, un ministre à Naples et à Berg. Disgracié en 1815, il écrivit. Le *Budget d'Henri III ou les premiers états de Blois*, comédie historique, et la *Proscription de la Saint-Barthélemy*, fragment d'histoire dialogué, parurent en 1830. Le titre de brochure désigne peut-être la lettre aux Constitutionnels écrite par Roederer en 1835?

6. Sous ce titre, Balzac réunit dans le tome I, en 1830, *la Vendetta*, *les Dangers de l'inconduite*, *le Bal de Sceaux*. Dans l'édition de 1835, *Gloire et malheur* remplaça la seconde des nouvelles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

	Volumes
[illegible] Médecin de campagne	1
[illegible] Les guêpes	1
— Voyage en Italie, 2 exemplaires[1]	2
[illegible]. Histoire romaine	2
[illegible] Le Consulat et l'Empire, III	1
[illegible]uemont Correspondance avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde. 1828-1832)	2
Chasles[2]	4
Jerôme[3]	1
Miss Martineau[4], Contes	2
Théâtre français, IV[5]	1
Premiers temps de la Grèce[6], II	1
[illegible] de Tours), Histoire ecclésiastique des Francs, II, III[7]	2
— Histoire des Conclaves[8]	1
— Histoire des Papes[9]	1
— Trahison de Pichegru[10]	1

[1] [illegible] nombreux *Voyages en Italie* écrits par des Français, deux, nous [illegible] intéresser Stendhal : celui que publia Chateaubriand en [illegible] *d'un voyage en Italie et en Suisse pendant l'année 1828*, par [illegible] Paris 1838.

[2] [illegible] fut parmi ceux à qui Beyle légua son manuscrit de [illegible] à montrer l'originalité des littératures étrangères, celles [illegible] il obtint au Collège de France la chaire de langues [illegible].

[3] [illegible] de Nantes publia deux ouvrages : *le Manuscrit de* [illegible] *par M. Jérôme* (1826); cf. *Vie de* [illegible] t. II p. 14.

[4] [illegible] du même auteur parut en 1839.

[5] [illegible] de cette époque, de nombreuses collections [illegible] du même genre. Ainsi, de 1803 à 1829, nous [illegible] de *Répertoire du théâtre français*.

[6] [illegible] par Étienne Clavier, 2e édit.,

[7] [illegible] France, avec traduction par Guadet [illegible]

[8] [illegible] *jusqu'à présent*. Cologne, 1703,

[9] [illegible] Berlin, 183[illegible] par Haiber, 4 vol.

[10] [illegible] mémoire concernant la trahison [illegible] l'ouvrage ici indiqué était-il

	Volumes
(Grégoire de Tours), La Chine[1]	1
— Vie de Clément XI, I, II[2]	2
— Innocent III, I, III[3]	2
Gouvion-Saint-Cyr, (Mémoires), II, III, IV	3
Barbier-anonymes, (Dictionnaire des ouvrages anonymes)	1
Histoire de Trajan[4]	1
Les Préludes	1
L'Europe au moyen âge, III	1
Gertrude	3
Du mécanisme de la Société	1
Assassinat de M. Salomon	1
Locuste Nocive	1
E. du Chatelet[5]	2
Gatel-Dictionnaire	2
Baudry[6], Collection	11
Baudry, Standard	18
Baudry, Espagnol	1
Traité d'Astronomie	1
Annuaire des Longitudes[7]	2
Almanach National	1
Biographie des Musiciens	2
Biographie universelle	1
Mémorial de Chronologie	5
Mémorial portatif	1
Dictionnaire des difficultés	2
Littérature ancienne	1
Archéologie	1

1. Entre 1812 et 1837 parurent à Paris cinq ouvrages sur la Chine. Le dernier, peut-être celui que possédait Beyle, était de l'Anglais Davis et une traduction en fut donnée à Paris, chez Bazin, en 1837.

2. Reboulet publia à Avignon en 1752 une histoire de Clément XI en 2 vol. in-4°.

3. Traduction de Hurter (Hambourg, 1834-1842, 4 vol.) par Saint-Chéron et Haiber. Paris, 1838, 3 vol.

4. Il ne nous a pas été possible de découvrir l'auteur de ce livre, pas plus que des suivants.

5. *Chronologie des événements les plus remarquables*. Paris, 1832.

6. Il doit s'agir du libraire-éditeur Baudry.

7. *Correspondance*, t. III, p. 169. Une lettre à M. François Arago, directeur de l'Observatoire, Paris, signée : « H. Beyle, lecteur assidu de l'*Annuaire*. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

	Volumes
Rome	2
[illegible]	2
Itinéraire de Rome	2
Promenade au Mont [illegible]	1
De la Goutte[1]	1
Choléra Morbus	1
[illegible] moral	1
Revue parisienne[2]	1
Revue des Deux Mondes	9
Revue Rétrospective	11
Panthéon Littéraire (Chroniques)[3]	1
Chroniques de l'Histoire de France	4
Magasin Pittoresque	1
Causes célèbres, I, II, III	3
Chroniques du Crime, I, [illegible], IV	3
Cours d'Assises	3
Palais de Justice	3

Auteurs italiens

Dante, [illegible][5]	1
Boccace, Decameron, in-12	1
Boccace, Decameron, IV	1
[illegible], Firenzuola, Pecorone	2
Cento Novelle	1
Machiavel, in-12	1
Machiavel, in-8	2
Machiavel, Storie fiorentine, II, III, IV	3
L'Arioste, Orlando Furioso, in-12	1

1. Nous savons que Beyle souffrit de la goutte et que l'Europe occidentale subit en 1831-1832 une terrible épidémie de choléra.

2. Revue fondée par Balzac et qui n'eut qu'une brève existence. Balzac y publia un article fameux sur la *Chartreuse de Parme*; la *Revue des Deux Mondes* fut créée en 1829; la *Revue rétrospective*, dirigée par Jules Taschereau, parut de 1833 à 1838.

3. Le Panthéon littéraire, collection universelle des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, est une entreprise d'édition fondée en 1835. Toute une série de chroniques et mémoires sur l'histoire de France fut ainsi publiée.

4. La présence de ces journaux dans la bibliothèque de Stendhal confirme ce qui a été écrit à propos du crime qui servit de modèle pour le roman du *Rouge et Noir*.

5. Nous ne connaissons pas d'ouvrage de Dante sous ce titre.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

	Volumes
(L'Arioste), Orlando Furioso, I, III	2
B. Cellini Vita, I	1
(Giovanni della Casa), Galateo	1
Tasso, in-12	1
Tasso, I, II	2
Quatre poètes italiens[1]	1
Bandello I, II, III, IV, VI, VII, VIII	7
Lasca[2]	1
Parabosco, (Diporti)	1
Casti, Novelle, II	1
Ugo Foscolo	1
Niccolini, II[3]	1
Manzoni, Sposi	3
Silvio Pellico[4]	1
Cardinal Pacca, II (Mémoires)	1
(Massimo d'Azeglio), Ettore Fieramosca	1
Gamba[5]	1
Manzi, Lettera[6]	1
Novaez, III, IV, VI[7]	3
Storia di Raffaello	1
Elogi Storici	1

1. On désigne généralement ainsi des recueils de vers empruntés à Dante, à Pétrarque, à l'Arioste et au Tasse. Une édition sous ce titre parut à Paris en 1832.

2. Le Florentin Anton Francesco Grazzini, dit il Lasca, fut au XVIe siècle conteur, poète, auteur de comédies. Beyle, qui avait du goût pour les nouvellistes italiens, devait avoir les *Cene* de Grazzini, les *Diporti* du Vénitien Girolamo Parabosco. Casti appartient au XVIIIe siècle.

3. G.-B. Niccolini, 1782-1861, toscan, fut un auteur dramatique qui introduisit dans ses œuvres des intentions de polémique contemporaine.

4. Stendhal connut Silvio Pellico en 1816 à Milan.

5. Bartolomeo Gamba, contemporain de Beyle, publia en 1822-1824 une *Galleria dei Letterati ed artisti più illustri delle provincie austro venete che fiorirono nel secolo XVIII*, en 1829 un recueil d'*Elogi di Italiani Illustri scritti da vari nel secolo XVIII*, en 1835 une *Bibliographie des Nouvelles italiennes en prose*, et bien d'autres œuvres de moindre importance.

6. *Lettera del Cav. Pietro Manzi à S. E. Donna Teresa de Rossi Caetani sopra le ultime scoperte fatte lungo il littorale dell' antica Etruria nello stato Pontificio*. Prato, 1836.

7. Joseph de Novaes, *Elementi della storia dei sommi Pontefici da S. Pietro sino al felicemente regnante Pio Papa VII*. Siena, 1802-1815, 9 vol, in-8°; Roma, 1821, 17 vol. in-8°.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

	Volumes
Vita di P. Sarpi[1]	1
Vita di S. Acalo ?	1
Viaggio letterario della Grecia[2]	1
Catarina Medici	2
Il Corsaro[3]	1
Il Finimondo	1
Metaxa[4]	1
Catechismo sulle rivoluzioni[5]	1
Dottrina cristiana	1
Catechismo romano	1
Relatione della Corte di Roma	2
Conclavi	1
Guida di Roma	1
Roma antica	4
Galleria Sampieri	1
Itinerario d'Italia[6], 2 exemplaires	2
Guida di Siena	1
Orvieto	1
Scelta enciclopedica	2
Biblioteca italiana, V[7]	1
Astrologia italiana	1
Diario di Roma[8]	2
Notizie	1

1. Paolo Sarpi, de l'ordre des Servites, écrivit au XVIIIe siècle une *Histoire du Concile de Trente*. Ses œuvres sont souvent précédées du récit de sa vie par fra Fulgenzio Micanzio.

2. C'est peut-être la traduction du livre de Guys, *Voyage littéraire de la Grèce*, 1770.

3. On peut supposer que c'est la traduction du *Pirate* de Walter Scott (1822) ou celle du *Corsaire* de Byron (1814).

4. Metexa, *Monografia de' serpenti di Roma e de' suoi contorni*. Roma, 1823.

5. La bibliothèque Victor-Emmanuel à Rome possède un exemplaire de cet opuscule, 31 p. in-16 (1832), dans lequel un curé de campagne réfute avec facilité les idées libérales.

6. *Correspondance*, t. II, p. 464, à M. Shutton Sharpe, à Londres : « Achetez... *l'Itinéraire d'Italie de Vallardi*. Milan, 15e édit., 8 fr., c'est le seul bon » (11 juillet 1827).

7. *Biblioteca italiana ossia giornale di letteratura ed arti compilato da una società di letterati*. Milan, 1816-1840. Cette publication, éditée sous le contrôle de l'Autriche, était de caractère très conservateur.

8. Le *Diario* et les *Notizie* représentaient alors la presse romaine.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Auteurs anglais :

	Volumes
Shakespeare (Guizot, I, II, III, VIII, XVII, XXI)	6
Shakespeare, in-8°	1
Shakespeare complet	1
(Swift), Gulliver	4
— Gulliver, I	1
(Richardson), Grandisson, VI	1
Bentham [1]	2
Goldsmith [2]	1
Byron	1
Byron, Mémoires, I, II	2
(Byron), Don Juan	1
(Fielding), Tom Jones, I, II	2
— Tom Jones, II, III, IV	3
Gibbon, (Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain)	11
Cooper, The Pilot	3
Nibby, Roma [3]	1
Burton, Roma [4]	1

Auteurs espagnols :

(Cervantes), Don Quichotte	2

Divers :

Floro [5]	1
Naufraga	2
Valida	1
Boggus (?) opera	1

Le document que nous venons de reproduire se termine par l'énumération de quelques hardes et objets, tels que « deux bustes en

1. Il avait paru à Paris en 1823 une édition de la *Déontologie ou science de la morale* en 2 vol.

2. Goldsmith fut à la fois un poète, un romancier, un historien. Notons qu'en 1839-1840 parut à Rome une traduction de son *Abrégé d'histoire romaine*.

3. *Correspondance*, t. III, p. 247, à Romain Colomb : « ... l'excellent ouvrage de feu le professeur Nibby sur les environs de Rome. »

4. Burton, *Description of the antiquities and others curiosities of Rome*, 1822.

5. Nous n'avons pu identifier cet ouvrage ni ceux qui le suivent.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plâtre, dix petits cadres avec gravures représentant des portraits et deux portraits de M. Beyle à l'huile ». M. Frezza a déclaré en outre, lisons-nous encore, avoir gardé chez lui un troisième portrait de M. Beyle, en faisant remarquer qu'il y avait fait faire à ses frais un beau cadre et en manifestant, si c'était possible, le désir de le conserver comme souvenir.

L'historien Mignet, alors directeur des archives et de la chancellerie au ministère des Affaires étrangères, envoya le 27 juin à l'ambassade de Rome l'accusé de réception du paquet adressé le 6 avril et le duplicata des clauses du testament relatives à ce que Beyle laissait dans les États pontificaux. Donato Bucci, de Civita-Vecchia, y était fait légataire universel et chargé de tout vendre. Un quart du produit de la vente devait lui revenir, le reste serait remis à la sœur de Beyle, Pauline Périer-Lagrange. Bucci devait employer 400 francs à un marbre portant l'épitaphe fameuse, *Arrigo Beyle, Milanese*... Il était chargé d'envoyer tous les manuscrits à M. Colomb. Stendhal ne faisait qu'un seul legs particulier, laissant « la biographie Michaud, cinquante-deux ou cinquante-quatre volumes, à M. Blazi, avocat à Civita-Vecchia ».

Le 24 juillet, Bucci fit légaliser au consulat de Civita-Vecchia une procuration donnant « pleins pouvoirs à M. Dubois Coquet, négociant établi à Rome, à l'effet de, pour lui et en son nom, retirer et vendre en bloc ou en partie à telles personnes et aux prix, charges, clauses et conditions que le procureur constitué jugera convenables, les livres et effets laissés par feu M. Beyle à Rome et déposés à la chancellerie de l'ambassade de France ». La vente se fit sans doute peu de temps après et les livres furent dispersés. Souhaitons à tous les stendhaliens de Rome un bonheur pareil à celui que vient de nous narrer si joliment le comte Primoli! Quant au tableau convoité par M. Frezza, il faut renoncer à l'espoir de le trouver à Rome. Nous devons à M. Clodoveo Bucci, petit-fils de l'ami de Stendhal, d'en connaître le sort. Donato Bucci l'envoya à Romain Colomb, sans « le beau cadre » payé par le propriétaire de Beyle. C'était le portrait, fait par Sodermarck, qui se trouve actuellement à Versailles.

Ferdinand Boyer.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

MEREDITH ET L'ALLEMAGNE

QUELQUES TRADUCTIONS INCONNUES

En 1848-1849, George Meredith, mettant à profit sa connaissance de l'allemand, faisait son apprentissage de poète en traduisant divers morceaux de ses auteurs favoris. Il les publia dans le *Monthly Observer*, revue manuscrite dont seuls cinq numéros survivent et se trouvent à la bibliothèque Harry Widener, Cambridge (Mass.).

Le n° 16 (juin 1849) contient les quatre poèmes que nous donnons, comme dans l'original, avec l'allemand à gauche, en regard de l'anglais :

TRANSLATIONS FROM THE GERMAN POETS
BY GEORGE MEREDITH.

Mein Herz.	My heart.
1	1
Du schönes Fischermädchen, Treibe den Kahn ans Land; Komm zu mir und setze dich nieder, Wir kosen, Hand in Hand.	Thou lovely Fishermaiden Steer in thy boat to land; Come to me and sit thee down We'll whisper hand in hand.
2	2
Leg an mein Herz dein Köpfchen, Und fürchte dich nicht so sehr; Vertraust du dich doch sorglos Täglich dem wilden Meer!	On my heart thy little head Lay down and fear not me, Thou who daily trustest The wild, wild sea.
3	3
Mein Herz gleicht ganz dem Meere, Hat Sturm und Ebb' und Flut, Und manche schöne Perle In seiner Tiefe ruht.	Even as the sea my heart Has storms and ebb and flow, And many a beauteous pearl Lies calm in its deeps below.
(*Die Heimkehr*, n° 8.)	HEINE.

MOONLIGHT NIGHT.

1	1
Es war, als hätt' der Himmel Die Erde still geküsst, Dass sie im Blütenschimmer Von ihm nun traümen müsst!	It was, as if the Heaven Had kiss'd Earth with its beam That she in blooming glimmer Must sweetly of it dream.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

2

Die Luft ging durch die Felder,
Die Aehren wogten sacht,
Es rauschten leis die Wälder
So sternklar war die Nacht.

3

Und meine Seele spannte
Weit ihre Flügel aus,
Flog durch die stillen Lande,
Als flöge sie nach Haus.

(*Geistliche Gedichte.*)
(*Mondnacht.*)

2

The breeze went over the Fields,
The ears were waving light,
The woods were gently rustling,
So starry was the night.

3

And my whole soul outspreading
Her wings abroad to roam,
Flew thro' the sleeping Land,
As if towards its home.

Von Eichendorff.

Song.

Freudvoll
Und leidvoll,
Gedankenvoll sein,
Langen
Und bangen
In schwebender Pein,
Himmelhoch jauchzend
Zum Tode betrübt,
Glücklich allein
Ist die Seele die liebt.

(*Egmont*, acte III.)
(*Chant de Clärchen.*)

Joyful
And woful
And thankful remain;
Swaying
And praying
In hovering pain.
Heavenwards exulting
Death hurl'd from above;
Happy alone
Are the souls that love.

Göthe.

Confession.

Was ist schwer zu verbergen? Das [Feuer.
Denn bei Tage verrät's der Rauch,
Bei Nacht die Flamme, das Ungeheuer.
Ferner is schwer zu verbergen auch
Die Liebe; noch so stille gehegt,
Sie doch gar leicht aus den Augen [schlägt.
Am schwersten zu bergen ist ein [Gedicht;
Man stellt es untern Scheffel nicht.
Hat es der Dichter frisch gesungen
So ist er ganz davon durchdrungen;
Hat er es zierlich, nett geschrieben,
Will er, die ganze Welt soll's lieben:
Er liest es jedem froh und laut,
Ob es uns quält, ob es erbaut.

(*West östlicher Divan*, I, 6,
Geständnis.)

What is hard to hide? The Fire!
For by day the smoke betrays it
And the Flame by night, the Monster.
Again 'tis hard our Love to hide
For howso 'ever you enclose it,
Out of the eyes it softly smites you.
But hardest 'tis to hide a Poem,
Under no bushel you 'll conceal it.
Has but the Poet freshly sung it
Thereby is he quite overcome;
Has he just smoothly dash'd it off
He wills that the whole world shall [love it.
To all he reads it glad and loud
Whether it frets us or instructs.

Göthe.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le n° 17 du *Monthly Observer* (juillet 1849) contenait une traduction de Uhland : *The Landlady's Daughter (Der Wirtin Töchterlein)*. Pas plus que les traductions précédentes, Meredith ne la jugea digne de figurer dans son premier recueil de poèmes (1851). Il y inséra par contre une version de *Schön Rohtraut* de Möricke, qui avait paru dans *The Leader* du 14 septembre 1850. Nous en citons la dernière strophe :

Then slowly and silently they rode home,
    Rohtraut, Beauty Rohtraut!
The boy was lost in his delight :
« And, wert thou Empress this very night,
« I would not heed or feel the blight;
« Ye thousand leaves of the wild wood wist
« How Beauty Rohtraut's mouth I kiss'd.
    « Hush! hush! wild heart. »

Parmi les livres allemands qui faisaient partie de la bibliothèque de Meredith, se trouvait un *Panorama der deutschen Klassiker* (avec 48 gravures), 2 vol. in-4°, Stuttgard, [1845]. Je serais obligé à un comparatiste possédant ce volume de m'en faire connaître la table des matières.

R. GALLAND.

DEUX LETTRES INÉDITES DE THÉODORE DE BANVILLE
AU COMTE DE GOBINEAU

Le fonds Gobineau, à la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, renferme deux lettres de Banville, dont le centenaire du poète rend la publication particulièrement indiquée. Elles montrent chez lui, outre une indulgence assez inattendue pour des vers qui ne répondent guère à son programme esthétique, une sympathie bien caractéristique pour les notions d' « aristocratie malgré tout », dont le comte de Gobineau s'est fait le défenseur parfois indiscret.

Le *National* du lundi 31 juillet 1876 publiait une « revue littéraire » où Banville rendait compte d'*Amadis*, poème que Gobineau venait de publier à la Librairie des Bibliophiles. « Vers brillants, solides, charmants, parfois épiques et larges, comme ceux d'un lecteur assidu de la *Légende des Siècles*, parfois aussi étincelants de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cette ironie à mille facettes que H. Heine a si bien caractérisée dans les dernières strophes d'*Atta-Troll* »; « Hellas aux collines violettes!... c'est là que M. le comte de Gobineau, qui est un poète de race, à la fois lyrique et spirituel comme le veut l'idéal moderne, devait aborder... » : ces éloges encadraient l'analyse la plus sympathique de cette longue féerie chevaleresque[1]. L'auteur dut remercier son critique de la bonne manière; c'est à son remerciement que répond la première lettre de Banville :

Paris, le 8 août 1876 — 10, rue de l'Eperon.

Monsieur le Comte,

Vous ne me devez aucun remerciement, car ma sympathique admiration pour votre beau poëme est bien vive et bien sincère; mais si vous me faites l'honneur de venir me voir quand vous irez à Paris, je serai infiniment heureux de pouvoir serrer la main qui a écrit de si nobles et si charmants vers. A présent que mon œuvre est finie, ma plus grande, ma seule joie est de suivre et d'admirer l'essor des poëtes qui sont venus après nous. J'aime dans votre *Amadis* toutes les qualités françaises d'esprit, de bravoure, de bonne humeur, de grâce, que vous savez si bien unir au grand souffle lyrique, et aussi cet amour du chevaleresque dont je suis et serai toujours possédé moi-même, en dépit du grand Cervantès. Je crois que l'homme n'agit que par imitation, qu'il le veuille ou non; aussi doit-on lui présenter le spectacle des actions héroïques, et non pas lui montrer le vice et la platitude, sous prétexte de l'en dégoûter! Votre poëme est sain, comme un vin généreux avec lequel on ne regrette pas de s'être fortifié et désaltéré.

Je suis, Monsieur le Comte, votre serviteur très dévoué et tout acquis

Théodore DE BANVILLE.

De Stockholm où il était, on le sait, ministre de France, Gobineau répondit à ces nouvelles amabilités. Mais, le 5 septembre

1. M. Fuchs, auteur d'un ouvrage connu sur Banville, a bien voulu faire copier à notre intention le long feuilleton de Banville; ingénieusement, il se demande si les louanges inattendues de celui-ci n'étaient pas quelque peu inspirées par quelque ami wagnérien de la *République des Lettres*, ami de Gobineau en même temps que du compositeur allemand.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1876, il quittait la capitale suédoise pour rejoindre à Pétersbourg don Pedro, l'empereur du Brésil, qui avait exprimé au gouvernement français le désir de l'avoir pour compagnon de route. De ce long voyage, le diplomate ne devait être de retour qu'après plusieurs mois : Banville avait quelque raison de penser que sa seconde lettre à Gobineau ne le trouverait plus à son poste :

Paris, le 12 septembre 1876.

Monsieur le Comte,

Aujourd'hui seulement, en revenant d'une petite excursion, je trouve votre si charmante lettre, et je me hâte de vous répondre; mais ce mot arrivera-t-il à temps et pourra-t-il vous joindre? Vous me flattez infiniment et vous me faites le plus grand plaisir du monde en me priant de m'occuper d'*Amadis* pendant votre absence. Mais qu'y a-t-il à faire pour ce livre exquis, déjà si bien lancé et dont le succès me semble fait? J'ai dit mon mot, comme vous le savez, et je serai heureux de reparler de votre poëme toutes les fois que j'en trouverai l'occasion, mais puis-je faire autre chose qui lui serve? Ce serait volontiers et avec bien de l'empressement. Je ne quitte pas Paris où je suis attaché comme un forçat du feuilleton, en même temps que j'achève la réimpression de mes poésies chez Lemerre et que je vais commencer les répétitions d'une grande comédie au théâtre de l'Odéon. Vous voyez, Monsieur le Comte, que vous pouvez disposer de moi complètement. Je vous félicite et je vous envie presque à propos du beau et grand voyage que vous allez entreprendre dans la compagnie d'un souverain qui, à ce qu'on m'assure, aime notre poésie, et qui ainsi peut à la fois apprécier et aimer en vous le diplomate et l'artiste. Tandis que vous allez voir des peuples et des cieux nouveaux et enrichir votre mémoire de visions, d'observations et de paysages sans nombre, je prendrais en patience mon sort de Parisien à perpétuité, si je pouvais ici vous être bon à quelque chose. Vous me rendez bien heureux en me faisant espérer pour le printems prochain l'honneur de votre visite; mais, en attendant, usez de moi comme de votre sincèrement et cordialement dévoué

Théodore de Banville.

La correspondance s'est arrêtée là, et il n'est pas sûr que des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

relations personnelles y aient fait suite. Ce n'est donc qu'un épisode, mais il marquerait une rencontre, que rien ne préparait, entre un amant passionné de l'idéal hellénique, des mythes et de l'effort vers la beauté, et un artiste incomplet, parfaitement informé de la bigarrure du monde, de la variété des énergies dont est animé le genre humain. Et si la vieille fable d'*Amadis* a servi de lien entre eux, c'est sans doute qu'un commun désir de protester contre la « panbéotie » menaçante les rapprochait à leur insu vers ce moment-là, qui est aussi celui où Renan commençait à s'inquiéter des problèmes qu'illustra *Caliban*.

F. B.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHRONIQUE

L'actualité : quelques vues sur la situation internationale de la langue française. — La période que nous traversons apparaîtra évidemment, dès qu'elle aura pris un certain recul, comme un moment décisif pour la situation de la langue française dans le monde. Mesures scolaires accroissant ou diminuant, à l'étranger, la part faite à l'enseignement de cette langue dans les programmes d'études; adoption ou abandon du vieil « idiome diplomatique » dans les conférences, les tractations entre hommes d'État, la rédaction des traités; diffusion ou disqualification de langues auxiliaires artificielles comme l'esperanto; débats relatifs au statut linguistique d'établissements d'enseignement supérieur; choix d'une langue « médiatrice » pour des publications scientifiques : autant de faits où se trouve engagée une importante question d'ordre intellectuel. En se reportant aux articles publiés, à l'issue de la guerre, sur le problème qui se posait alors (P. Hazard dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er avril, 1er juin, 15 septembre 1920; D. Behrens dans la *Zeitschrift für französische Sprache* dès 1917), on pourra, dans peu de temps, jalonner les zones perdues ou gagnées — à supposer du moins qu'il n'y ait pas, en ces matières, une part d'impondérables que les statistiques ne sauraient mettre en lumière à elles seules.

A plus forte raison est-il délicat de lier trop étroitement l'expansion d'une langue au dehors et la puissance de rayonnement des formes d'intelligence et de sensibilité naturelles au peuple qui parle cette langue. On a pu observer, au XVIIIe siècle, que l'agent de diffusion offert par le français a servi, dans une très large mesure, à rendre des notions anglaises plus familières au monde civilisé :

> The weighty bullion of one English line,
> Drawn through French wire, would through whole pages shine...

D'un autre côté, on a pu soutenir sans trop de paradoxe, vers la même époque, qu'un peuple dont la langue serait « universelle » se verrait voué bien vite à une inertie intellectuelle dangereuse, faute d'avoir besoin de s'ingénier pour s'adapter à des mentalités étrangères : consolation dont se contentent parfois les nations dont personne au dehors ne parle la langue...

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quoi qu'il en soit, et en attendant que se développent les indices des réalités matérielles et tangibles, c'est bien le signe d'une sorte de « crise » que la coïncidence de diverses publications mettant en cause, si l'on peut dire, la « théorie » du français. La *Revue de Genève* de février dernier publie une conférence de M. A. François sur l'*Universalité de la langue française*, insistant, dans la ville même qui est le siège de la Société des Nations, sur les particularités qui font d'un idiome logique, exact et nuancé, « l'instrument parfait de la plus haute sociabilité » par « une vertu transcendante en quelque sorte, une vocation prédéterminée qui comporte à la fois des devoirs et des droits ». M. Poizat, dans le *Correspondant* du 25 janvier 1923 (*Des causes de l'universalité de la langue française*), montre que le succès de la langue française est intimement lié aux qualités de notre civilisation. On se demande, ailleurs, s'il ne serait pas souhaitable de remettre en honneur le type de l' « honnête homme » — dont, précisément, le sage prestige a coïncidé avec l'estime accordée, dans le passé, à la langue française. Encore faudrait-il annexer quelques districts à la conscience solide, mais un peu étroite, de cet idéal social que le xvii[e] siècle avait laissé indifférent à la chose civique, ignorant des réalités du subconscient, volontiers fermé aux singularités de l'étranger. Dans un recueil fait pour l'enseignement américain, *A travers la France*, MM. F. Bertaux et R. Weeks et M[lle] H. Harvitt, reprenant dans leur préface des idées exposées, sur le « fait français », dans une conférence de M. F. Baldensperger, rappellent que ce n'est pas dans les seuls « chefs-d'œuvre » classés qu'il est légitime d'aller chercher une réalité de civilisation et sa manifestation linguistique...

Il y aurait donc un vrai danger à se rallier au programme exposé par M. A. Thérive dans son livre récent, *le Français langue morte?* Soucieux de purisme jusqu'à une immobilité un peu byzantine, admirablement conscient des particularités de nuances, d'exacte discrimination du vocabulaire, qui ont fait du français un instrument de précision psychologique, l'auteur s'élève contre l'excessive indifférence actuelle en fait de néologisme, d'exotisme, etc. Souci louable, s'il ne s'agit que de maintenir les mérites intrinsèques de la langue; méconnaissance périlleuse des nécessités qui lui commandent de rester au contact de son temps...

Rien ne montre mieux, sur un point déterminé, le danger de cette sorte d' « immobilisme » que l'article consacré par le *Literary Supplement* du *Times* (3 mai dernier) à l'activité de la *Society for pure English* et que l'idée à laquelle semble aboutir son auteur : « Puisque l'anglais a les plus grandes chances de devenir l'idiome principal de la civilisation, il faut qu'il soit accueillant, « catho-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« lique », hospitalier ». Rien, ici, d'un purisme exclusif qui risquerait d'isoler un idiome des grandes forces collectives dont l'action se fait sentir dans le monde; le désir, cependant, de ne pas abandonner le génie d'un grand parler national à toutes les actions dissolvantes auxquelles il est exposé : n'est-ce pas ainsi, dans la concurrence internationale, que se pose le problème pour qui, bon gré mal gré, s'y trouve engagé ?

La littérature comparée et la Société des Nations. — La « Commission de coopération intellectuelle » de la Société des Nations ayant consulté diverses personnalités sur le sens qu'il conviendrait de donner à l'étude des diverses civilisations à travers leurs littératures, M. F. Baldensperger a adressé la note suivante au président de cette commission :

« Il n'y a au monde, écrivait Renan en 1846, qu'une littérature ». Et il allait jusqu'à ajouter : « Prouver par l'unité de littérature l'unité de l'espèce humaine, comme par celle des langues, etc. »

« On s'est bien éloigné, au cours de trois quarts de siècle, d'une telle hypothèse. Elle nous paraît, aujourd'hui, d'autant plus aventureuse qu'un postulat romantique — l'*Urliteratur*, semblable à l'*Ursprache* — y semble rejoindre la notion d'une humanité abstraite, à la façon du XVIIIe siècle. Dans l'état actuel de nos connaissances, on verrait plutôt, dans l'ensemble des littératures, un réseau complexe d'actions exercées et subies, un champ-clos de dynamismes expressifs, un compte de doit et avoir, où des initiatives venues de toutes parts sont appelées à s'adapter à des états de sensibilité qui se rattachent à des variétés ethniques et sociales, sans qu'on puisse dire qu'une « unité » originelle serve de point de départ à tant de différenciations, encore moins qu'une identité de fond lui offre un substratum assuré. Une « association » plus ou moins apparente de participants diversement qualifiés : telle est l'image que prendrait, en somme, l'histoire générale des littératures depuis les débuts de la Renaissance.

« Dans quelle mesure cette conception peut-elle être accordée avec l'idéal de coopération internationale que se propose une « Société des Nations » ? L'enseignement et la présentation des littératures, dans des pays qui auraient conscience d'un effort à tenter dans ce sens, pourraient-ils adopter une forme qui y soit appropriée ? Ceci revient à examiner les habitudes prises ou les principes allégués, *à l'encontre de ces vues*, dans le système compartimenté qui a été surtout pratiqué :

« 1° Le plus grave obstacle est la conception qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, ramène le développement des littératures « nationales »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à une sorte de croissance purement interne, organique, où nulle dette à l'égard de l'étranger ne saurait prévaloir contre la force évolutive d'un germe intérieur, ou même, simplement, contre la permanence d'un principe invariable. Un professeur écouté de l'Université de Berlin disait pendant la guerre : « C'est le même esprit qui se perpétue dans toute la littérature allemande, depuis le *Hildebrandslied* jusqu'aux drames de G. Hauptmann », faisant ainsi bon marché, en somme, de la période classique à laquelle l'Allemagne doit le meilleur de sa réputation littéraire;...

« 2° Le dédain de l'ignorance viendrait ensuite. A trop pratiquer une seule littérature, ou même une période trop restreinte d'une littérature, les spécialistes en viennent à s'imaginer que la forme plus ou moins parfaite qui s'y est trouvée réalisée est l'expression suprême du génie humain. Ces fins de non-recevoir opèrent dans l'ordre national, d'ailleurs, aussi bien que dans l'ordre international : Nisard, par exemple, n'était pas moins hostile à l'expression littéraire du moyen âge français qu'aux étrangers qui alléguaient un mérite équivalent au nôtre.

« A peine moins dangereux seraient le brouillement de toutes les valeurs et le retour à une sorte de littérature de « classes », comme il semble que les Soviets les aient préconisés en organisant leur *Littérature mondiale*.

« Le marxisme intellectuel, qui consiste à voir des pièces aristocratiques dans Shakespeare, une tragédie courtoise dans Racine, un symbole bourgeois dans *Faust*, un roman prolétaire dans *Germinal*, ne tarderait pas à affadir les œuvres de l'esprit, à les vider de tout contenu humain, en dénouant à l'excès les liens qui les rattachent à des groupes déterminés et à des traditions historiques.

« En opposition avec ces erreurs de classement, qui ne peuvent manquer d'avoir leur retentissement sur la mentalité moyenne des classes dirigeantes dans les divers pays, une « Société des Nations » qui pourrait entreprendre une œuvre réelle dans le domaine de l'esprit devrait, semble-t-il, préconiser les directives suivantes :

« 1° Des présentations de l'effort intellectuel où les indices de communauté foncière seraient indiqués, proclamés, et non dissimulés. L'héritage classique, les influences religieuses, les suggestions de la science font partie d'un patrimoine commun, que l'enseignement des littératures « nationales » est trop tenté de dénaturer au profit pur et simple de celles-ci. Au contraire, un cours général comme celui qu'a professé longtemps, par exemple, Barrett Wendell à l'Université Harvard sur la littérature occidentale avait cet avantage de préparer des étudiants, non pas à une hargneuse spécialisation, mais à une tolérance moyenne;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« 2° Un rattachement moins étroit de la littérature nationale à des groupes fermés, puisque « l'esprit souffle où il veut ». Pas plus qu'on ne tolérerait, dans une littérature française, une dénonciation virulente du Midi par le Nord, ou de l'Ouest par l'Est, on ne devrait admettre les oppositions irrémédiablement hostiles dont se frappent souvent, dans l'ordre « mondial », les diverses littératures;

« 3° Une sorte d' « arbitrage » des diverses valeurs humaines incarnées par les lettres, et présentées par elles avec le rehaut caractéristique de l'expression verbale. L'Italie de la Renaissance, l'Allemagne du XIXe siècle n'ont-elles pas déprécié à l'extrême la notion de l'honneur? L'inégalité absolue des races humaines n'est-elle pas affirmée, et selon des critères inadmissibles (l'aptitude à tirer parti des richesses du sol, par exemple), dans des ouvrages d'enseignement? C'est là, évidemment, la partie la plus délicate du rôle que jouerait un pouvoir spirituel international : des « souverainetés » s'y opposeraient de toutes parts. Mais, si vraiment une tutelle commune devait émaner d'un groupement des nations, il faudrait bien qu'elle comportât des initiatives de ce genre. »

Dans le même ordre d'idées, il convient de noter que, le 25 mai, au dîner annuel de l' « English Association », lord GREY et l'ambassadeur d'Espagne à Londres, M. MERRY DEL VAL, ont échangé des vues sur l'influence réciproque des littératures de leurs pays respectifs, saluant dans Shakespeare et Cervantes les représentants des deux nations.

Dans l'enseignement supérieur. — M. F. BALDENSPERGER a repris, à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, l'enseignement de la littérature comparée où il avait été suppléé par M. HAZARD pendant les années consacrées à la nouvelle Université de Strasbourg.

M. A. FARINELLI, professeur à l'Université de Turin, a fait à Bruxelles, au début de juin, des conférences sur l'organisation de l'enseignement en Italie.

M. J.-J.-A. BERTRAND, directeur de l'Institut français de Barcelone, a donné à la fin de l'hiver une série de quinze leçons sur « la littérature comparée considérée comme science ».

A l'Institut français de Madrid, M. Martinez RUIZ (Azorin) a donné une conférence sur les *Voyageurs français à travers l'Espagne*, tandis que M. E. DE CASTRO a parlé de l'*Influence du symbolisme français dans la poésie portugaise contemporaine*. M. E. DE CASTRO a traité le même sujet, dans diverses universités françaises, devant un auditoire qu'il a entièrement conquis.

L'Université internationale de Bruxelles vient de publier son annuaire pour 1922.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'Université de Kiel vient de fonder un Institut d'études nordiques.

Publications diverses. — Une *Revue anglo-américaine*, destinée à tenir le public de langue française au courant du mouvement littéraire et du mouvement des idées dans les pays de langue anglaise, est annoncée pour paraître trimestriellement aux « Presses universitaires de France ».

Une autre publication trimestrielle, la *Revue de Pologne*, publie son premier numéro : son titre indique assez nettement son objet, qui est de servir de liaison entre la vie intellectuelle des deux pays.

M. Otokar Fischer, traducteur tchèque de divers poètes étrangers, vient de publier un recueil de vers, *Hlasy* (*Des voix*), qui contient un poème de *Norderney* marquant sa dépendance à l'égard de Heine, mais qui, pour l'inspiration générale, témoigne plutôt de sa fidélité à l'hellénisme.

M. E. Allison Peers a fait précéder son édition des *Poèmes de Manuel de Cabanyes* d'une solide introduction, qui est une véritable contribution à l'histoire des influences étrangères dans la formation du romantisme espagnol.

M. Cesare Levi réunit dans ses *Studi di teatro* plusieurs études [illegible] publiées (*Studi di teatro : teatro greco — spagnuolo — [illegible] — tedesco — scandinavo*. Palermo, Sandron, 1923). M. Cesare Levi, qui compte parmi les meilleurs historiographes du [illegible] a soin d'étudier les prolongements de chaque œuvre au [illegible] frontières nationales. Une bibliographie copieuse fournit [illegible] utiles indications sur la fortune à l'étranger des pièces [illegible] celles de Sudermann, de Schnitzler, de Björnstierne [illegible] de Strindberg.

Travaux en cours. — Notre collaborateur M. Saurat a entre[illegible] les grandes lignes dont l'article publié plus haut donne un [illegible] travail d'ensemble sur les idées hétérodoxes dans l'ins[illegible] des temps modernes.

M. [illegible] met la dernière main à une thèse sur l'influence de [illegible] *en Europe*. Miss M. Sansom prépare une thèse [illegible] sur *Tennyson en France*.

M. [illegible] est en train d'étudier, en vue du doctorat de Bryn [illegible] les *traductions françaises d'Othello*.

M. [illegible] H. W[illegible] prépare, pour l'Université de Californie, une [illegible] *[illegible] de Richardson par l'abbé Prévost* et l'in[illegible] de Richardson en France. M. W. Wadepuhl imprime, pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'Université de Wisconsin, une thèse (en allemand) sur l'*Attitude de Gœthe à l'égard du romantisme français.*

Parmi les communications faites, les 28, 29 et 30 décembre 1922, au congrès annuel de la « Modern Language Association of America », il convient de relever les suivantes, en attendant que plusieurs d'entre elles fassent l'objet d'une publication :

P. Kaufman, *The rise and influence of the conception of original genius;* J. L. Lowes, *Keats, Rabelais and Diodorus Siculus;* G. Chinard, *Mme d'Houdetot et ses amitiés américaines*[1]*;* A. L. Guerard, *The psychology of Napoléon worship in French literature;* G. R. Havens, *The theory of « natural goodness » in Rousseau's Confessions;* J. A. Kelly, *Schillers attitude toward England;* W. E. Farnham, *England's discovery of the « Decameron »;* J. L. Lowes, *French influences on Chaucer's Knowledge of the classics;* W. Smith, *The earl of Essex on the stage;* M. Rudwin, *Satanism in French romanticism;* J. S. Harrison, *Pater, Heine and the old gods of Greece;* C. A. Manning, *Some Russian versions of « Don Juan »;* R. H. Wollstein, *English opinions of French poetry 1660-1750;* J. B. Wharey, *Bunyan's Mr. Badman and the picaresque novel;* M. B. Evans, *Elizabethan ghosts and Herzog H. J. of Braunschweig;* G. L. Michaud, *Luis Vives and Rabelais Pedagogy;* M. M. Harlan, *Moreto's « El desdén con el desdén » compared with suggested sources;* A. de Salvio, *Voltaire and Spain;* G. Mongomery, *Swift in the twentieth century.*

D'autre part, une des séances de la réunion tenue, au cours du congrès, à Philadelphie, a été consacrée à une célébration du troisième centenaire de Molière, sous la présidence de M. A. Schinz. Enfin les différents aspects du romantisme que se propose d'étudier systématiquement l'un des groupes ont été rangés sous dix rubriques : « l'interprétation du terme *romantisme* » sera au centre du travail de ce groupe l'an prochain.

1. La « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* » vient de publier ces curieux documents.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1923 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Morize (A.). Problems and Methods of literary History [le chapitre v consacré aux « recherches de sources », les chapitres x et xi à des questions où sont impliqués les rapports avec l'étranger]. Boston-New York, Ginn.

Jones (H. M.) and Thomas (R.). The comparative study of literature (*The Longhorn Magazine*, Univ. of Texas, décembre 1922).

Sauvebois (G.). De l'Européanisme (*Vie des Lettres*, n° 12).

Arcos (R.). Patrie européenne (*Europe*, 15 février).

Lalou (R.). Cosmopolite, européen, humain (*Europe*, 15 mai).

Relations générales.

Kalff (G.). Westeuropeesche Letterkunde. I. 15de-16de Eeuw. Groningen, Wolters.

W[illegible] (B.). Tendencies in Renaissance literary theories. Cambridge, Bowes.

Sampson (G.). Bach and Shakespeare [pure comparaison, assez discutable] (*Quart. Rev.*, avril).

[illegible] (A.). Pascal e Galileo (*Marzocco*, 20 mai).

[illegible] (G.). Le dix-huitième siècle et ses principaux aspects [illegible] Cours et des Conférences, janvier).

[illegible] Il nostro giardino [jardins italiens, français, anglais en [illegible], Lemonnier.

[illegible] Later Spanish conceptions of Romanticism (*Mod.* [illegible] janvier).

[illegible] (P.). Le mouvement romantique (Angleterre-Alle-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

magne-Italie-France) : textes choisis, commentés et annotés. 2e édition augmentée. Paris, Vuibert.

Peers (E. A.). The poems of Manuel de Cabanyes. Introduction. Manchester, University Press.

Setchanove (L. J.). J. B. Niccolini et l'influence étrangère dans son œuvre dramatique. Paris, d'Hartez.

Praz (M.). Fonti dannunziane [Verlaine, Swinburne, etc.] (*Critica*, 20 janvier et 20 mars).

Braak (S.). André Gide et l'âme moderne. Amsterdam, H. J. Paris.

Motifs, thèmes et types.

Huet (G.). Les contes populaires. Paris, Flammarion.

Saintyves (P.). Essais de folklore biblique. Paris, Nourry, 1922.

Masseron (A.). Deux poètes du Purgatoire : Dante et L. Mercier (*les Lettres*, 1er mars).

Unger (R.). Herder, Novalis und Kleist. Studien über die Entwicklung des Todesproblems im Denken und Dichten vom Sturm und Drang zur Romantik. Frankfurt a. M., Diesterweg, 1922.

Kuehne (O. R.). A study of the Thais legend, with special reference to Hroswitha's *Paphnucius*. Thèse de l'Université de Pensylvanie, Philadelphie.

Graf (E.). Die Pfarrergestalt in der deutschen Erzählungsliteratur des 19 Jahrhunderts. Eine ideengeschichtliche Studie. Konstanz, Reuss, 1922.

Hutton (W. H.). The cathedral in fiction (*Quart. Rev.*, avril).

Benedetto (L. F.). La favola di Belfagor (*Marzocco*, 20 mai).

Rychner (M.). Reflexionen über den Bekenntnis-Roman [singulièrement oublieux de quelques grands modèles du genre, les *Confessions*, les *Mémoires d'outre-tombe*, etc.] (*Wissen und Leben*, 1er mars).

Meissner (P.). Der Bauer in der englischen Literatur (*Bonner Studien zur engl. Phil.*, XV). Bonn, Hanstein.

Obenauer (K. J.). Der faustische Mensch. Iena, Diederichs.

Malone (K.). The literary history of Hamlet. I. The early tradition. Heidelberg, Winter.

Busby (O. M.). Studies in the development of the fool in the Elizabethan drama. London, Mitford.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Smith (W.). The maréchal de Biron on the stage (*Mod. Philology*, février).

Marcu (Al.). Victor Eftimin ed il suo recente *Don Juan* (*Il Concilio*, 10 février).

Shepard (O.). A youth to fortune and to fame unknown [dans l'*Élégie* de Gray] (*Mod. Philology*, mai).

Foerster (N.). Nature in American literature. London-New York, Macmillan.

G.-Toudouze (G.). Le serpent de mer? [et sa légende nautique] (*Mer et Colonies*, février).

Influences italiennes.

Page (T. N.). Dante and his influence. London, Chapman and Hall.

Barbi (M.). Pubblicazioni commemorative del centenario [suite] (*Studi danteschi*, vol. VI).

Amezua y Mayo (A. G. de). Fases y caracteres de la influencia de Dante en España. Madrid, Editorial Reuss, 1922.

Whiting (M. B.). Dante's Beatrice and Milton's Eve [simple comparaison] (*Fortn. Rev.*, mars).

Grisow (H.). Von Gœthe zu Dante. Stuttgart, Haedecke.

Mignon (M.). Les affinités intellectuelles de l'Italie et de la France [La culture italienne en France — Léonard de Vinci — L'italianisme de Marguerite de Navarre — J.-J. Rousseau et l'Italie — La culture dantesque en France — Le génie latin]. Paris, Hachette.

Ruffini (F.). La parte dell' Italia nella formazione della libertà religiose moderna (*Riv. d'Italia*, 15 mars).

Cacudi (N.). Du Bellay a Roma (*Rassegna di studi francesi*, janvier-mars).

Spamtanato (V.). Giovanni Florio. Un amico del Bruno in Inghilterra (*Critica*, 20 janvier et 20 mars).

Laurence (W. J.). Shakespeare avrebbe tratto il soggetto de *La Tempesta* da scenari italiani? (*le Lettere*, II, 3, 15 février 1921).

De Socio (J.). Le président de Brosses et l'Italie. Thèse de Besançon.

Maddalena (E.). Goldoni in inglese (*Marzocco*, 7 janvier).

Langlais (J.). Un interprète des classiques italiens : Francisque Reynard (*Études italiennes*, janvier-mars).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Primoli (Cte). Une promenade dans Rome sur les traces de Stendhal. Paris, Les amis d'Édouard.

Lucas-Debreton (J.). Un libertin italien du xviie siècle : Fenante Pallavicino, ou l'Arétin manqué. Paris, *la Connaissance*.

Ortiz (R.). Dal Manzoni allo Stendhal (Nuovi annelli alla catena dei romanzi claustrali) (*Cultura*, 15 avril).

Weidlich (E.). Longfellow e l'Italia (*Marzocco*, 7 janvier).

Quirielle (P. de). Renan et le franciscanisme (*Débats*, 13 mars).

Sorani (A.). Renan in Italia (*Marzocco*, 25 février).

[An]. Renan a Venezia (*Marzocco*, 6 mai).

Influences espagnoles.

Morel-Fatio (A.). Les Allemands en Espagne du xve au xviiie siècle (*Rev. filol. esp.*, IX, 3).

Farnham (C. E.). American travellers in Spain, 1777-1867 (*Romanic Review*, 1922, XIII).

Buceta (E.). El entusiasmo por España en algunos romanticos ingleses (*Rev. filol. esp.*, janvier-mars).

Influences françaises.

Poizat (A.). Des causes de l'universalité de la langue française (*Correspondant*, 25 janvier).

François (A.). L'universalité de la langue française (*Rev. de Genève*, février).

Thérive (A.). Le français langue morte ? Paris, Plon.

Cochin (H.). Pétrarque et Jacques Colonna (*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1922).

Reeves (W. P.). *Moly Dick* [de Melville] and Rabelais (*Mod. Lang. Notes*, février).

Benedetto (L. F.). I saggi di Montaigne e la loro fortuna in Italia [à propos de l'étude de V. Bouillier] (*Marzocco*, 18 février).

Hauvette (E.). Paris dans l'*Orlando furioso* (*Rassegna di studi francesi*, I, 1, janvier-mars).

Roth (L.). Spinoza and Cartesianism (*Mind*, janvier et avril).

Crane (R. S.). The diffusion of Voltaire's writings in England, 1750-1800 (*Mod. Philology*, février).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... J. H.). Goldsmith and Voltaire's *Essai* ... *Mod. Lang. Notes*, février).

... An English imitator of Favart : Isaac Bickerstaff (*Mod.* ... février).

... éditeur français à Kehl au XVIII^e siècle. Beau... édition des œuvres de Voltaire (*Revue rhénane*, mars).

... teatro de' filodrammatici [influence française sur le ... pendant la période révolutionnaire et napoléonienne] ... février.

... lettera di Al. Manzoni a X. de Maistre (*Giorn.* ... février).

... Xavier de Maistre (*Débats*, 12 février).

... translation of Rossetti's [*la Feuille*, d'Arnault] ... février).

... and the Saint-Simonians. The date of the ... (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

... A. DE). L'influence française sur la poé... 13 janvier).

... Nietzsche et le transformisme intellectualiste. La ... période française. Paris, Bossard.

... souvenirs sur Sarah Bernhardt à Londres [en 1879] ...

... Galsworthy et quelques auteurs français ... janvier).

... Proust et le roman italien (*Nouv. Rev. fran-*

... abroad [mise au point, à propos d'une tra... *Review*, 10 mars).

... through German eyes [sur le livre de Grau... 22 février).

... allemand sur la France de l'esprit [idem] ...

... théâtre français en Pologne (1921-1922) ...

... de la langue et de la pensée françaises ... 25 mars).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La Chesnais (P. G.). La culture française en Norvège (*Bull. de l'Alliance française*, 15 avril).

Tielrooy (J.). Conrad Busken Huet et la littérature française. Paris, Champion.

Influences anglaises.

Young (R. F.). Bohemian scholars and students at the English universities (*Engl. histor. Review*, janvier).

Hirschberg (J.). Wirkliche oder scheinbare Entlehnungen aus Shakespeare's Dramen [dans la littérature allemande] (*Archiv*, CLIII, 3-4, 1922).

Snyder (A. B.). A note on Coleridge's Shakespeare criticism (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Ferenczi (Z.). Shakespeare and Hungarian Literature (*Oxford Ungarian Review*, novembre 1922).

Faggi (A.). Ciò che pensava Federico il Grande di Shakespeare (*Marzocco*, 25 mars).

[V. M.]. Viaggi in Italia (*Cultura*, 15 mars).

Powell (L. F.). Rasselas [de Johnson, et quelques indices de son influence en France] (*Times liter. Supplement*, 22 février).

Bertaut (J.). Les émigrés français à Londres (*Monde nouveau*, 1er avril).

Draper (F. W. M.). The rise and fall of the French romantic drama. With special reference to the influence of Shakespeare, Scott and Byron. London, Constable.

An. Le centenaire de la mort de Shelley (*Chronique des lettres françaises*, janvier-février).

Williams (A.). Russian and British poets a hundred years ago (*Times liter. Supplement*, 24 mai).

Croce (B.). Note sulla poesia italiana e straniera del secolo decimonono. XXII. Walter Scott (*Critica*, 20 janvier).

Lalou (R.). De Th. de Quincey à Baudelaire [*le Thyrse*] (*Rev. german.*, avril-juin).

Mathesius (V.). English Studies in Czechoslovakia (*Engl. Studies*, avril).

Meyerfeld (M.). Ein deutscher Wilde (*Liter. Echo*, 1er janvier).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Influences helvétiques.

Schinz (A.). Le mouvement rousseauiste du dernier quart de siècle (*Mod. Phil.*, novembre 1922).

Lange (M.). Les publications récentes sur Rousseau (*Rev. d'histoire et de philosophie religieuse*, janvier).

A. G. Renan et Genève (*Journ. de Genève*, 26 février).

Schaffner (J.). Gotfried Keller und wir (*Wissen und Leben*, 1er mars).

Influences allemandes.

Mathorez (J.). La pénétration allemande en France au xixe siècle (*Rev. des Études historiques*, janvier-mars).

Gaxotte (P.). L'influence allemande en France [sur le livre de L. Reynaud] (*Rev. universelle*, 1er janvier).

Pierrefeu (J. de). L'influence allemande en France au xviiie et au xixe siècle [idem] (*Débats*, 24 janvier).

Halévy (D.). L'influence allemande en France : de Grimm à Renan [idem] (*Rev. de Genève*, avril).

Du Colombier (P.). Les lettres allemandes et le public français, à propos d'un anniversaire de Gœthe (*Rev. crit. des idées et des livres*, 25 février).

Bertaux (F.). La littérature allemande en France (*Wissen und Leben*, 1er mars).

Bonmariage (S.). La gloire française de Gœthe (*Nouv. Rev. crit.*, 15 avril).

Fiedler (H. G.). Gœthes lyric poems in English translation (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Lám (F.). Gœthe als ungarischer Minister (*Faust* in der magyarischen Literatur) (*Pester Lloyd*, 10 février).

Dunstan (A. C.). The German influence on Coleridge. II. [Herder, A. W. Schlegel, Schelling] (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Bloch (A.). Renan et l'Allemagne (*Vie des Peuples*, 10 février).

Fischer (W.). Die Briefe R. Monckton Milnes'an Varnhagen von Ense (1844-1854) [et l'intérêt pris par l'Angleterre aux choses de Prusse]. Heidelberg, Winter, 1922.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Influences scandinaves.

Wright (H.). Swedish literature : its influence in England [revue rapide] (*Times*, 29 mai, supplément sur la Suède).

De Vries (J.). En hollansk Oversettelse av « Det arabiske Pulver » [de Holberg] (*Holberg Aarbog*, 1922).

Stender-Petersen. Holberg i sydtyske Ordensskoler i det 18. Aarhundrede (*Ibid.*, *id.*).

Influences slaves.

Braga (D.). Les dernières traductions [du russe en français] (*Europe nouvelle*, 6 janvier).

Schmitz (O. A. H.). Die Wurzeln des geistigen Bolchevismus (*Preuss. Jahrb.*, janvier).

Influences hongroises.

Szigetvari (I.). La grandeur de Petőfi [et la traduction de ses poèmes en diverses langues européennes] (*Écho du Danube*, 16 mars).

Radó (A.). H. F. Amiel et Petőfi (*Revue de Hongrie*, 15 avril).

Influences orientales.

Maublanc (R.). Un mouvement japonisant dans la littérature contemporaine (*Grande Revue*, février et mars).

An. A Chinese poet in English verse (*Times literary Suppl.*, 25 janvier).

Castellani (A.). Autori cinesi e giapponesi in Italia (*Marzocco*, 13 mai).

Lautère (A.). Les Indes dans le roman néerlandais (*Monde nouveau*, 15 juillet 1922).

Id. La Chine à travers trois tempéraments (*Ibid.*, 15 mai).

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Dr F. Kossmann. **Nederlandsch versrythme**. La Haye, M. Nijhoff, 1922. 1 vol. in-8° de vi-236 pages.

Une nation agissant littérairement sur l'une de ses voisines parlant une langue absolument différente, au point d'en modifier radicalement la prosodie, c'est un des faits les plus frappants d'influence auxquels nous puissions avoir affaire, et qui se présente à nous dans le cas de la France et de la Hollande. On connaissait déjà, par les travaux de M. Prinsen sur van Hout[1] et par la thèse récente de M. van der Elst sur l'*Alternance binaire dans le vers néerlandais du XVIe siècle*[2], l'existence d'une telle action, mais le livre de M. Kossmann, appuyé sur de nouvelles recherches, la confirme et la précise.

C'est au XVIe siècle que la prosodie des rhétoriqueurs flamands se modèle sur celle de leurs confrères wallons et français pour imposer de plus en plus, dans les concours où se dispute le *landjuweel* (le joyau du pays), un vers de dimensions régulières et définies, pareil à notre alexandrin, et comprenant douze ou treize syllabes, avec césure à la sixième.

Le milieu humaniste de Leyde, sur lequel se détache la figure de Jan van Hout, ami des Dousa et des Heinsius, mais aussi de notre Ronsard et de notre Scaliger, oriente les poètes hollandais vers l'imitation de la prosodie classique et l'introduction du système des longues et des brèves. Mais comme il est bien malaisé dans une langue où l'élément essentiel du mot est un accent d'intensité, de savoir quelles sont les longues et quelles sont les brèves, la théorie seule devient latine, tandis que la pratique reste française. En vain un Constantin Huygens tentera d'exercer une action inverse, et essaiera d'amener le grand Corneille à composer des iambes à la

1. On en trouvera la liste à la p. 28 [illegible] du livre de M. Kossmann, [illegible] *Jan van Hout* [illegible] *Hollande aux* [illegible]. Puisque nous parlons de M. Prinsen, signalons en passant l'intéressant petit livre qu'il vient de faire paraître sur l'humaniste [illegible] *Hooft*, un des [illegible] de la poésie hollandaise au XVIIe siècle, Amsterdam, 1922, in-16.

2. Thèse de doctorat de l'Université de Paris, Groningue, Jan Haan, 1920, in-8.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

façon dont lui-même croyait le faire en hollandais. Le tragique fit la sourde oreille, et notre technique classique, appuyée sur l'autorité de Boileau, continua à exercer sa tyrannie aux Pays-Bas.

Ce n'est que vers la fin du xviii[e] siècle que les Hollandais commencent à se rendre compte de la vraie nature du vers germanique et du rôle qu'y joue l'accent tonique; mais nous n'avons pas à suivre M. Kossmann dans la partie théorique de son livre, qui n'est d'ailleurs pas la moins intéressante.

En général, elle atteste chez lui une grande familiarité avec les travaux des métriciens allemands sur notre prosodie, mais on est plus que surpris de ne pas le voir citer M. Grammont, dont le livre demeuré classique sur *le Vers français*[1] a le premier su pénétrer le secret des harmonies qui nous sont chères. Si M. Kossmann connaît les belles études de M. Verrier, il ignore par contre celles de MM. Lote[2], Landry[3], Martinon[4], etc., auxquelles M. Thieme l'aurait conduit, s'il avait consulté son indispensable *Essai sur l'histoire du vers français*[5]. Si M. Kossmann cite le Laboratoire de phonétique de Vienne, il ne paraît pas connaître les *Archives de la parole* rassemblées par M. F. Brunot à la Sorbonne.

Tout cela nous montre que nous ne sommes plus au temps où les influences étrangères aux Pays-Bas s'exerçaient uniquement du sud au nord, mais cependant, aujourd'hui encore, l'intérêt soutenu des écrivains et du public pour les lettres françaises nous console de l'indifférence ou de l'ignorance dont témoignent parfois les érudits et les savants à l'égard de notre production scientifique.

Gustave Cohen.

L. Reynaud. **L'influence allemande en France au XVIII[e] et au XIX[e] siècle.** Paris, Librairie Hachette, 1922. In-8° carré de 316 pages.

Maintenant que la presse quotidienne et périodique a fait à ce livre le grand accueil qu'appelaient si légitimement ses vifs mérites d'exposition, la clarté de ses synthèses et la date opportune de sa publication, il convient de l'examiner du seul point de vue qui importe dans le plan durable de l'entendement, et de vérifier la cer-

1. 1[re] éd., 1904; 2[e] éd., Champion, 1922.
2. *L'Alexandrin d'après la phonétique expérimentale*, 3 vol., 1911-1912.
3. *La Théorie du rythme et le rythme du français déclamé*, 1911.
4. *Les Strophes*, 1912.
5. Paris, Éd. Champion, in-8°, 1916.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tude de son information et la solidité de ses constructions. Il est nécessaire, on le voit, de faire mainte réserve à son endroit : elles n'enlèvent rien aux louanges méritées, d'un autre point de vue, par cet ouvrage. Mais, outre qu'il exagère d'une façon assez malencontreuse le pourcentage des erreurs matérielles[1], la thèse un peu trop simpliste qu'il entend soutenir risque de laisser bon nombre de ses propres synthèses se dissoudre sous l'effet des analyses de détail : ... ne peut manquer de reprendre en sous-œuvre tels problèmes ... chemin faisant, par l'auteur et par d'autres avant lui ... la détermination des dettes et des créances mutuelles des grandes littératures, le débrouillement de ce qui est adventice ... et de ce qui est fondamental dans la psychologie et l'intelligence des nations cultivées, l'élaboration, surtout, du statut moyen de la ... occidentale : ce sont là des questions qui dépassent les ... considérations d'esthétique et de goût, et qui, s'imposant ... nécessité à nos recherches, nous obligent à un redoublement de conscience et d'attention. Que nous apporte là-dessus M. Reynaud ?

Rappelons-nous où nous en étions vers 1750, au moment où l'Allemagne a frappé à notre porte : des « petits vers », de l'esprit, ... de la grâce dans la littérature, plus de véritable poésie ... de philosophie non plus, malgré tant de « philosophes » ; un goût juste mais étroit dans la critique ; dans la « science », surtout de la déclamation et de la prédication humanitaire. L'artificiel, le conventionnel, ces excès inévitables des civilisations purement

[1] ... dans *le vague* de la vie, p. 78 (ce qui est autre chose que *la vague* de la vie), La Tresne, p. 95, Frederike Brun, p. 118, Crabb Robinson, ... 133, Edelestand du Méril et Léouzon-Leduc, p. 212, d'Aubignac, ... Rolland, p. 286. On corrigera aisément de soi-même les dates erronées des pages 15, 16 n. 1, 150, 265, et les titres, noms ou prénoms estropiés des pages 11 n. 1, 41 n. 2, 42 n. 2, 76, 92, 97, 98 et 101, 102, 104 note, 145 ... 49 n. 3, 199 note, 201, 214, 265, 267, 269, 284 n. 2, etc. Il va de soi ... on ne relèverait pas ces *errata*, que les difficultés de l'édition excusent ... toute, s'ils n'étaient pas faits pour inquiéter un peu sur la réelle familiarité de l'auteur avec la partie française de son sujet. On chercherait en vain, en général, des lumières nouvelles sur des points que des investigations antérieures n'avaient pas touchés ; rien n'éclaire, par exemple, les « ... d'idées » que Delisle de Sales faisait en Allemagne. Les lecteurs de la présente *Revue* (1922, p. 537) ont pu voir que la réputation de Gessner ... vrai point de départ, pour M. Reynaud, d'une sorte d'action concertée ... était faite tout autrement qu'il ne l'imagine, et par une extension analogique, pourrait-on dire, du dilettantisme français. Il est peu conforme ... que Wieland ait été plus goûté comme mystique (p. 49) que comme ... Édouard de Lagrange méritait mieux que la mention dédaigneuse ... de l'article indéfini qui lui est attribuée p. 171 et 197.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rationalistes et intellectuelles, régnaient en souverains. L'influence allemande nous a donné ou rendu le sens du simple et du familier, et nous a remis en contact avec la nature. Elle a favorisé en nous l'éveil du sentiment lyrique. Plus tard, elle a refait notre éducation philosophique, et nous a habitués à regarder derrière les phénomènes observables, à embrasser l'universel, l'infini. L'âme française a donc été considérablement élargie par la poésie, la sentimentalité et la spéculation germaniques. Par ses sciences morales l'Allemagne n'a pas accompli chez nous une besogne moindre. Elle nous a appris à considérer les ensembles, à suivre le sourd travail des masses dans l'histoire, et à tenir compte, dans les individus, des instincts à peine conscients, à côté de l'intelligence proprement dite... Partout où il s'agissait de sentir, de comprendre, d'interpréter le réel sous ses diverses formes, nous lui devons énormément » (p. 305 et 306).

L'auteur n'exagère-t-il pas notre dette? Ne prend-il pas pour des révélations absolues des phénomènes que la littérature comparée connaît bien, et qui ne sont que l'affirmation plus expressive, grâce à un choc étranger, de richesses parfaitement indigènes? Mais, d'autre part, dans sa présentation, cette reconnaissance exagérée ne s'accompagne-t-elle pas d'une acrimonie singulière et comme d'un désaveu quasi perpétuel? D'où vient que les lignes de conclusion citées plus haut semblent, chez M. Reynaud, discréditées d'avance par sa façon d'exposer la plupart des épisodes au cours desquels l'enrichissement s'est accompli? D'où vient que l'influence intellectuelle de l'Allemagne a l'air, sous sa plume, de s'exercer dans le complot et la sournoise entreprise, dans une atmosphère de lèse-patrie et d'attentat, si bien que de grands écrivains français, et aussi des braves gens qui s'appelaient Saint-René Taillandier, Laprade ou X. Marmier, font figure de nationaux douteux ou même, ce qui est plus grave, de mandataires déguisés de l'intellectualité germanique? N'en faut-il accuser chez le biographe de Lenau que la nervosité de la guerre[1] et le sophisme bien excusable qui reprocherait à Gœthe, comme l'écrit M. Reynaud lui-même, de n'avoir pas fait prévoir Bismarck? Est-ce l'effet d'une sorte de solidarité qui lie un auteur à lui-même, et M. Reynaud ayant démontré, dans

1. Ce n'est que justice de rappeler la polémique engagée, à la veille de la guerre, entre M. Reynaud, pour son *Influence française en Allemagne*, dans la *Revue critique* (15 novembre, 20 décembre 1913). M. R. Reuss (en qui M. Reynaud avait cru reconnaître M. L. Roustan) faisait d'importantes réserves sur la thèse soutenue par l'auteur, s'autorisant pour le faire de sa compétence de médiéviste que, trompé par de modestes initiales, M. Reynaud mettait en doute. Il n'est pas très élégant d'avancer dans le présent volume (p. 250) que le père de son contradicteur était « fils d'Allemand », alors que peu d'hommes ont fait à la France de plus grands sacrifices que M. R. Reuss.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son *Influence française en Allemagne*, que toute civilisation était venue de France chez les Allemands, s'obligeait-il en quelque manière à prouver que la France n'avait pu tirer que désordre et trouble mystique de ses rapports avec sa voisine de l'Est? Mais n'y a-t-il pas quelque contradiction à démontrer coup sur coup : 1° notre « mainmise totale sur l'ensemble de la civilisation allemande », « une conquête intégrale de la société germanique par les mœurs et l'idéal de notre race » ; 2° de louches, ténébreuses et mensongères influences émanées de ce pays dont la civilisation aurait été notre ouvrage? Je ne ferai pas à M. Reynaud l'injure de croire qu'il ait voulu, comme Mme de Staël il y a un siècle, faire œuvre avant tout politique et polémique, frapper dur plutôt que voir juste ; et, ayant pour mon compte porté quelques coups droits à l'outrecuidance allemande avant la guerre, puis mérité en 1916 la réprobation de la *Gazette de Francfort*, et généralement offusqué, en Scandinavie, en Suisse et aux États-Unis, ce que l'on y appelait imprudemment la *Weltherrschaft des deutschen Geistes*, je me sens tout à fait libre de porter un jugement serein sur un livre dont la bonne volonté n'est pas toujours servie par la discrimination des faits.

Deux postulats également discutables se trouvent à la source des erreurs historiques de M. Reynaud. Le premier consiste à se figurer « trop aisément que l'opposition entre Allemands et Français était au cours des âges toujours aussi absolue que de nos jours, que toute l'histoire occidentale de l'Europe... s'explique par elle[1]. » Le second attribue une fois pour toutes à l'esprit français, dans sa totalité et sa pérennité, les mérites que nous nous plaisons, dans nos exercices d'école, à reconnaître à nos grands classiques à partir de Descartes, avec la raison commandant toute la hiérarchie des facultés; par contre, il ne voit que « le sentiment et l'instinct » dans la « formule de pensée des nations germaniques » : simplifications à la Gobineau que l'auteur réprouve fort justement à propos de celui-ci. De fait, c'est plutôt le goût de l'évidence et l'aptitude à tirer de promptes conséquences, avec une indéniable puissance de généralisation et une docilité redoutable à l'impératif de la sociabilité, qui caractérise la moyenne constante de l'esprit français. Et il n'est pas surprenant que la vanité et le « logicisme », comme dit M. P. Mille, où nous tombons aisément, aient besoin du correctif d'un certain « mysticisme », ou de la simplicité, fût-elle niaise, ou de la soumission à d'humbles réalités. C'est un fait d'expérience que les affinités sont

1. Ch. Pfister, *Bibliographie alsacienne*, Strasbourg, 1922, p. 53 (à propos d'une *Histoire d'Alsace* de M. Wackernagel, professeur à l'Université de Bâle).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plus souvent le résultat d'un contraste que d'une analogie : tandis que les calvinistes français ont le plus souvent accusé les divergences qui les séparent du luthéranisme allemand, la sécheresse de cœur et l'aridité sentimentale de nos roués et de nos dilettantes se sont volontiers rafraîchies en pleine idylle, plus ou moins sincère. Un Tilly, un Norvins, un Narbonne, un Boufflers, voilà les appréciateurs par excellence de l'Allemagne, toute en apparente bonhomie, de la fin du XVIII^e siècle, parce que leur subtilité cérébrale recherche un contraste qu'elle se plaît d'ailleurs à s'exagérer; Constant et Stendhal donnent prise à la même observation, et il est visible que notre Second Empire, à Ems et à Bade, reprenait une tradition analogue[1]...

Très justement, M. Reynaud fait débuter son étude au milieu du XVIII^e siècle, quand « la plus barbare de toutes les nations européennes », comme écrivait Vico, commence vraiment à avoir quelque chose à offrir à l'attention de l'Europe. Il se garde du ridicule qui eût consisté à dénoncer La Fontaine, l'intime et l'obligé de la dynastie augsbourgeoise des Hervart, comme un homme qui aurait donné des gages à l'emprise germanique, où à reprocher à Jean Racine la lettre peu connue du 24 mars 1698, où il conseille vivement à son fils, qui est dans le service diplomatique, d'apprendre l'allemand : les nombreux indices qu'on peut relever, au XVII^e siècle, d'une indulgente curiosité pour les gens et les choses d'outre-Rhin s'accompagnent, en effet, d'une telle « volonté de civilisation » chez nous que cette foi vigoureuse dans la nécessité d'une vie sociale organisée devait d'abord fléchir d'elle-même et sentir ses limites[2], avant

1. C'est ce qui explique, en somme, que les provinces de l'Est, bien faites pour comprendre la mentalité germanique et l'interpréter, aient produit beaucoup moins d'enthousiastes que les régions les plus éloignées du Rhin, le Midi (ravissement de Dampmartin, Goyon, La Roche-Aymon, Th. Gautier), la région parisienne (S. Mercier, Champfleury, Gérard de Nerval) ou l'Ouest (enthousiasme de Chênedollé, Barchou de Penhoën, Terrasson, Duvau). Les cas de Chamisso et de Villers sont à part.

2. Une lettre du chevalier de Méré à M. de Luns (*Lettres*, 1^re partie. Paris, 1682, p. 315) est bien caractéristique de ces limitations impliquées dans *le goût du général, de l'universel*, cher au meilleur XVII^e siècle. « Les choses du monde naturel sont bien les plus belles, les plus nobles et les plus agréables pour un esprit d'une étendue infinie; mais on les goûte bien peu dans les plus belles cours, où l'on ne s'entretient volontiers que de celles du monde artificiel, je veux dire de celles qui se passent parmi les gens qui s'y sont bornés, comme de leurs intérêts, de leurs amours, de leurs galanteries, des bals, des ballets, des comédies, des assemblées, des prétentions à la faveur et des nouvelles surprenantes. » Le procès d'une intellectualité trop réglée par l'instinct de société n'est-il point fait ainsi par avance, en plein grand siècle, par son représentant le plus avéré?

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

que les produits médiocres, mais vivifiants, de la gauche Muse germanique passent s'insinuer chez nous.

Vers 177[illegible] c'est chose faite, et il est significatif que l'Helvétie [illegible] par l'effet d'un noir complot dont la Germanie aurait [illegible], mais par le désir d'un contraste marqué avec tant d'artifices et de conventions. Le succès de *Werther*, au sujet duquel M. Reynaud veut bien renvoyer à mon *Gœthe en France*, s'explique, de même, par une inquiétude sociale qui se prenait alors à tout [illegible] mettant en cause un ordre auquel on ne croyait plus : voyez, par exemple, le suicide des *Deux amants de Lyon* — un maître d'armes [illegible], la fille d'un aubergiste de Lyon — qui excita, à partir de 1770, avant la première publication de *Werther*, une émotion inimaginable, à laquelle le vieux Voltaire lui-même a cédé. Trop souvent, des jugements esthétiques, à l'état pur, des œuvres littéraires en soi sont présentés par M. Reynaud, avec une rare finesse de jugement et un vrai bonheur d'expression d'ailleurs, sans que le milieu social, cette table de résonance authentique de toute littérature, soit évoqué à l'appui du fait intellectuel.

Il en est ainsi de la Révolution française, à peine indiquée, dans ces pages, comme la vraie ligne de démarcation entre grandes tendances dominantes. Faute de « plans » bien établis et de ce qu'on pourrait appeler un découpage approprié de la scène, les chapitres III et IV, si amusants, si entraînants même dans leur simplicité, ne sont pas véritablement en place. La question du germanisme semble s'y jouer entre des partis qui prennent position pour des idées ou bien contre elles, sans plus : en adhérant ou en s'opposant à la sentimentalité, à la métaphysique, on aurait simplement à tenir compte d'un « péril allemand » que les plus clairvoyants, un Talleyrand par exemple, n'avaient garde d'imaginer à cette heure. La lutte est engagée, en réalité, entre les diverses notions que le grand bouleversement avait mises en cause, réhabilitées ou décriées, promues à une importance nouvelle ou irrémédiablement compromises : « restauration » ou marche en avant, contrat social ou empirisme historique, sensualisme ou innéité des idées. Les « idéologues » sont loin de mériter la place qui leur est attribuée ici, à une heure où Bonald écrit sa *Théorie du Pouvoir* « dans l'obscure chaumière d'un paysan d'Allemagne », où Joseph de Maistre élabore sa « philosophie théologique » en face du « sophisme original » de la Révolution, où Rivarol à Hambourg reconnaît que la poésie du XVIII[e] siècle voltairien a fait fausse route, où Portalis, le futur rédacteur du Concordat, trouve dans l'entourage de Jacobi un milieu sympathique auquel il tint à allier son fils par le lien le plus étroit. Autour de ces grands premiers rôles, combien de comparses qu'a-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vait séduits, dans leur désarroi, l'Allemagne placide et, quoi qu'on puisse dire, hospitalière, de cette singulière époque! Ils sont de bonne foi quand, en face de leur patrie qui proclame l'entière rupture avec le passé historique, la construction *ab ovo* d'un nouvel ordre de choses fondé sur des décisions rationnelles, ils s'extasient sur l'immobilisme, la placidité politique, la religiosité paisible des gens qui leur font accueil. M^me^ de Staël aura précisément à faire entrer cette conception[1] dans le cadre de son optimisme progressiste, et aussi — à l'heure des suprêmes combats contre la tyrannie napoléonienne — à faire plus de crédit qu'elle n'avait accoutumé aux forces obscures du mysticisme. Elle est impardonnable d'avoir pris pour des caractères permanents des traits dont sa polémique faisait un état tendancieux. Mais M. Reynaud se trompe quand il taxe Degérando (p. 121 et 228) de sympathie pour le « mysticisme germanique » : l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* est en réalité peu favorable au kantisme et maintient tous les droits de la « philosophie de l'expérience » (chap. XIV, t. III).

Après la Restauration, l'engouement niais et l'illusoire fantasmagorie vont leur train. M. Reynaud a bien raison de railler une génération qui s'est construit une Allemagne de rêve, à l'heure où la Prusse prenait délibérément en mains les destinées des pays germaniques. Heure décisive qui, elle non plus, n'apparaît pas nettement dans le premier chapitre de la *Deuxième partie*. Et pourtant, c'est ici que les inquiétudes policières de M. Reynaud seraient motivées. Je cherche en vain le nom du D^r^ Koreff; celui du baron d'Eckstein ne se détache pas en pleine valeur : ces Messieurs, dont nous connaissons les dossiers, méritaient une attention autrement insistante que les humbles « informateurs » de 1760, un Huber ou un Junker. Ceux-là furent vraiment des agents intellectuels de la Sainte-Alliance, l'un en matière d'occultisme, l'autre en fait de catholicisme systématique, et c'est ici que pouvait s'appliquer l'inquiétude rétrospective de notre auteur. Les transfuges de la jeune Allemagne s'opposeront à eux, et il y aura en somme, après 1830, une « action » en partie double de la Germanie sur la France, beaucoup moins désintéressée que celle des romantiques allemands eux-

1. On ne voit pas bien comment Stendhal aurait pu préserver M^me^ de Staël d'un jugement trop illusoire sur l'Allemagne (p. 138). Et l'antigermanisme de Napoléon me paraît construit bien artificiellement. Sa vénération pour Ossian, si peu « méditerranéen », a-t-elle jamais fléchi? Il en est encore hanté à Sainte-Hélène : voir le *Mémorial*. C'est là aussi que l'on trouve la vieille aristocratie française, « le faubourg Saint-Germain, refuge encroûté des vieux préjugés », qualifié par lui de *ligue germanique* (16 novembre 1815). Presque tout est là.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mêmes et bien faite pour justifier je ne sais quelle conception hégelienne de l'intellectualité germanique prise dans son ensemble. Quant au pays qui sert de support à tout cela, M. Reynaud nous dit beaucoup trop tard (p. 273) que nos grands-pères y voyaient surtout le royaume de la musique, des inopérantes et délicieuses harmonies, et que c'est bien *auf Flügeln des Gesanges* que l'on croyait entendre s'exhaler une âme bannie du domaine de l'action, et surtout de l'action politique[1]. L'aptitude collective aux simplifications légendaires a situé entre le Rhin et la Vistule cette contrée vaporeuse d'où sortaient des rêveurs inefficaces, — de même qu'elle imaginait une Italie vouée à n'être que « la terre des morts » et une Angleterre transformée en un sordide atelier! Ces simplifications n'ont rien qui étonne, et la vraie calamité, c'est que celle-ci suivait son cours à l'heure où le « noyau d'acier » des Allemagnes précisait sa doctrine, s'armait de Machiavel et de Napoléon autant que de Luther et d'Arminius pour affermir une politique dont nous allions avoir à souffrir.

Qu'il y eût ensuite quelque bénéfice à tirer du culte germanique pour le passé, de la minutie critique et des aptitudes bibliographiques de nos voisins, M. Reynaud est trop avisé pour en douter. Il sait bien que la France a retrouvé divers mérites qu'elle possédait au XVII^e^ siècle, et que seul lui avait fait perdre un désir immodéré de séduire les « non-spécialistes ». Il sait bien qu'à la fin du second Empire, Nisard rejetait comme parfaitement dignes d'oubli les légendes épiques de notre moyen âge, et que si le médiévisme — qui apparaissait ainsi comme une forme du germanisme! — a pu compléter, par l'étude de notre propre patrie, la plus belle tradition, c'est parce que l' « érudition » allemande avait enseigné une moindre désinvolture à nos historiens littéraires. Le sachant, il semble gêné de le dire, de même qu'il dissimule volontiers le grand enthousiasme du catholicisme français pour le catholicisme allemand au temps de Montalembert, de Rio, de Charles de Sainte-Foy. Que serait pourtant une histoire authentique de « l'influence allemande en France au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècle », si les secours et les encouragements rencontrés outre-Rhin par diverses variétés de traditionalisme y étaient diminués au regard d'autres tendances, panthéisme, démocratie, déterminisme, monisme, etc.? Tout ceci, bien souvent, trouvait dans notre tradition la plus autochtone mille antécédents authentiques, et ne laissait pas de rencontrer dans notre propre milieu de grandes raisons de prospérer, — alors qu'une indiscu-

1. Voir déjà le *Mémorial* de Norvins et, dans le *Romantisme* de Toreinx, les pages consacrées à Beethoven. La représentation du *Robin des Bois* de Weber à l'Odéon est une date aussi importante pour l'influence allemande que les soirées shakespeariennes de 1828 pour l'influence anglaise.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

table lenteur de l'Allemagne à se détacher du passé fait aisément de ce pays la terre préférée d'une certaine immutabilité? La *deutsche Treue*, bien dépréciée depuis, n'entendait guère être que cela — fidélité au suzerain — au moment où la France révolutionnaire prétendait s'affranchir de tout précédent. Bien des retours heureux de la France à ses propres ressources ont eu besoin d'une incitation venue du dehors; bien des émancipations à l'égard des encombrantes médiocrités qui s'éternisent sur notre scène, dans nos antichambres d'Académie, n'ont pu s'effectuer que par un appel audacieux à des valeurs étrangères : mais pour le comprendre, il faut se rappeler que, dans l'au jour le jour de la bataille littéraire, les grandes valeurs acquises du passé sont moins véritablement en cause que les productions éphémères de l'heure. Ce n'est pas Corneille, c'est Campenon, que vient évincer le mélodrame ou le drame; ce n'est pas Ronsard, c'est Delille que bouscule le lyrisme romantique; ce n'est pas à Descartes, mais aux continuateurs de Condillac, que s'oppose chez nous le criticisme de Kant; ce n'est pas Boileau, mais Saint-Marc Girardin, que Taine vise à supplanter; Fustel de Coulanges, qui résistait à l'essentiel des thèses historiques du germanisme, n'en était pas moins accusé de ne pas traiter l'histoire à la française par les faiseurs de phrases issus de nos grands historiens de l'ère romantique; enfin, c'est vraiment faire à l'Allemagne beaucoup d'honneur et faciliter le jeu de ses propagandistes impénitents que d'écrire que « rien, dans la pensée de Renan, qu'on la prenne où l'on voudra, qui ne soit entièrement germanique dans le fond comme à la surface » (p. 252). Si Béranger, objet de la grande antipathie de l'auteur de *Caliban*, est le représentant par excellence de l'esprit français, une telle interprétation de Renan se justifie : mais que devient alors notre XVII[e] siècle dans ses parties les plus hautes?

Si la véracité documentaire de ce « bilan » de l'influence allemande est discutable et si la présentation en est évidemment tendancieuse, on ne saurait trop, à mon sens, insister sur la valeur de l'ouvrage dès qu'on y cherche un témoignage et un symptôme. « Germaniste », M. Reynaud a compris tout ce que le matérialisme de l'Allemagne contemporaine comporte de dangereux, d'irrecevable pour la communauté moderne : son zèle le conduit à répudier, de l'apport rétrospectif de la littérature allemande, des éléments plus salubres même : il va, dans cet ordre d'idées, beaucoup plus loin que M. Barrès, par exemple, qui continue à faire crédit aux grands weimariens et n'entre en défiance qu'en face de troubles prestiges, de la fausse ingénuité, de l'appel à l'instinct, de l'incertain individualisme de l'humour et du *Gemüt*[1]. Les intellectuels

1. Cf. le premier état de ses observations sur les *Limites désirables du ger-*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'outre-Rhin, comme M. Grautoff, affectent de gémir sur la partialité de la France et prennent texte de ce livre même pour affirmer que l'entendement français, raidi dans une sorte de rigueur nationaliste, ne veut plus rien connaître de ce que dit sa voisine, présent et passé, classicisme et romantisme, philosophie et érudition : désespoir qui ne devrait tromper personne, pas même les Allemands à qui il plaît de s'y livrer. Ils savent bien que l'histoire littéraire française, beaucoup plus que la leur, a reconnu ce que nous devions à des initiatives étrangères, et qu'on ne voit pas du tout quel ouvrage allemand, par exemple, on mettrait en regard de l'ouvrage de M. Reynaud comme le bilan de ce que l'Allemagne a dû à la littérature française. Comment donc, à l'heure actuelle, accepterait-on sans réserve, et sans un constant bénéfice d'inventaire, les suggestions qui peuvent émaner de Germanie? Comment s'étonner que d'anciennes séductions n'inspirent plus la même confiance qu'autrefois? Comment être surpris, même, que certaines de ces réserves présentes exercent sur l'étude du passé une action quelque peu déformante, — et c'est la principale objection que nous avons cru devoir faire à un livre qui tient à l'actualité par toutes ses fibres?

Fernand Baldensperger.

Bayard Quincy Morgan. **A Bibliography of German literature in English translation.** Madison (Wisconsin), 1922. 708 pages.

Dans cette œuvre monumentale, contenant plus de 7,000 titres, il s'agit des traductions qui ont paru dans des collections et dans des revues, aussi bien que de celles qui ont paru sous forme de livres. L'auteur s'est donné la tâche de rassembler toutes les traductions jusqu'à l'année 1917 : même s'il n'a pas tout à fait réussi, il a rendu un grand service aux bibliographes et aux lettrés. Il s'est donné aussi la tâche d'évaluer quelques-unes des traductions au moyen de signes exprimant des coefficients de qualité. Des jugements de ce genre ne peuvent qu'être un peu subjectifs, mais il n'y aurait personne à qui l'on pourrait mieux se fier à cet égard qu'à M. Morgan, qui est lui-même un traducteur adroit. Il nous démontre que ce sont souvent les traductions les plus mauvaises qui ont joui de la faveur générale, tandis qu'on négligeait les meilleures.

manisme littéraire dans le *Bulletin de la maison française de Columbia University*, mars-avril 1919.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Au premier coup d'œil, on s'étonne de voir tant de traductions, mais, dès qu'on y regarde de plus près, on ne trouve à la plupart d'entre elles ni intérêt ni valeur littéraire. Pourtant il y a des auteurs bien connus qui ne sont que maigrement représentés. De Moser, on a traduit dix-sept drames; d'Anzengruber, au contraire, deux, et de Grillparzer, trois. *Der zerbrochene Krug* de Kleist n'aurait jamais été traduit en anglais. En général, on peut dire que ce sont les drames de la première partie du XIXe siècle qui ont souffert plus que les drames contemporains. Dans les genres de la nouvelle et du roman, même inégalité. De Spielhagen, on trouve dix-neuf titres, de Fontane, seulement celui d'*Effi Briest*. *Immensee* de Storm a été traduit huit fois; *The rider of the white horse*, *Grandmother and granddaughter* et *Stormy wedding* sont les titres de traductions uniques; pour les autres œuvres, néant.

Dans son avant-propos, M. Morgan se charge d'expliquer certaines grandes vagues de popularité de la littérature allemande. Le romantisme anglais a éveillé l'intérêt pour cette littérature dès la fin du XVIIIe siècle, à l'époque même où l'on commençait à reconnaître en Angleterre la grandeur de Gœthe et de Schiller. Carlyle en Angleterre, Emerson en Amérique aidèrent à réveiller cet intérêt de 1820 à 1840. Il faut avouer que les raisons politiques que donne M. Morgan pour expliquer la popularité croissante des œuvres allemandes en anglais vers 1880, la diminution de cette popularité vers 1890, et enfin sa reprise vers 1910, ne sont pas tout à fait suffisantes.

L. M. PRICE.

POUR MIEUX CONNAITRE CAMOENS :

Le petit livre publié sur Camoens par M. A. F. G. BELL, dans la « série portugaise » de l'*Hispanic Society of America* (160 pages; Oxford University Press), a pour objet principal de débarrasser les notions qu'il faut avoir de la vie et de l'œuvre du poète national portugais des « excroissances fantastiques » accumulées à l'entour. Ce commode volume rendra des services comme une sorte de manuel : il n'est pas sûr qu'il amène à Camoens une clientèle accrue, et peut-être, à cet égard, des échantillons rectifiés de traductions auraient-ils été plus opérants.

LA « COMEDIA ESPAGNOLE » AUX PAYS-BAS :

Dans un volume d'une présentation élégante, écrit en un français excellent, M. VAN PRAAG met au point la question, assez négligée

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

jusqu'ici de l'influence du théâtre espagnol sur le théâtre néerlandais aux XVII[e] et XVIII[e] siècles (in-16 de 292 pages; Amsterdam, H. J. Paris). Lope de Vega, Calderon, Moreto et Guevara en particulier ont alimenté soit un répertoire, soit par une utilisation directe, soit par l'intermédiaire du français ; des péripéties plus apparentes et une action plus extérieure attiraient le public à des pièces fort éloignées des préceptes classiques et faisaient mettre « le cœur au-dessus de la règle ». Très curieuses sont les tentatives par lesquelles on essayait cependant de concilier la simplicité dépouillée du classicisme avec un art luxuriant et mouvementé.

UN « TOURNANT » DU ROMAN MODERNE.

La vivante et sympathique étude consacrée à Fielding romancier par M. A. Digeon (*Les Romans de Fielding*. Paris, Presses universitaires, 1923, in-8° de 312 pages) invite ses lecteurs à s'installer délibérément au centre de l'élément le plus durable et le plus savoureux de l'œuvre fieldingienne, et il y a plaisir à le faire avec un guide aussi sûr, aussi pénétrant et informé. Du point de vue qui est le nôtre, nos deux curiosités restent cependant incomplètement satisfaites. On eût voulu voir rassembler — comme l'auteur l'a fait pour des influences françaises — l'action déterminante exercée, sur ce moment décisif des destinées du roman, par les picaresques et leur postérité, Lesage et tel Hollandais rattaché au singulier séjour à Leyde de N. Heinsius, par exemple, dont Jonckbloet affirme que Fielding l'appelait son maître, aussi bien que les *Lazarille de Tormes* et les *Guzman d'Alfarache* escortant l'immortel hidalgo. D'autre part, l'exemple de Fielding semble avoir aidé à caractériser d'une façon nouvelle et quasi définitive l'humour britannique, et il y a eu là, dans l'esthétique européenne, un « moment » fort important à caractériser à propos de ce maître incomparable dans l'art de conter.

Le gérant : É. Champion.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

NOV 6 1923

Troisième Année. — N° 4. Octobre-Décembre 1923

GENERAL LIBRARY
PERIODICAL ROOM

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

P. HAZARD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE

SOMMAIRE

Pages

A. E. Zucker. . . *Théâtre élisabéthain et théâtre chinois.* 497

S. B. Liljegren. . *La pensée de Milton et Giordano Bruno.* 516

G. Maugain. . . . *Fontenelle et l'Italie.* 541

G. R. Havens. . . *James Madison et la pensée française* . 604

F. Baldensperger. *Les États-Unis dans la vie et les idées d'Alfred de Vigny.* 616

Notes et documents : Billets inédits de Frédéric II à un auteur français (F. B.). — Mme de Stael et Lavater d'après des documents inédits (A. Viatte). — Lamartine et le *Cimetière de campagne* de Gray (G. Roth). — Une lettre inédite de Matthew Arnold à Ed. Reuss (A. Koszul). 646

Chronique 655

Bibliographie des questions de littérature comparée. . . . 660

Comptes-rendus critiques : A. Morize. Problems and Methods of literary history : with special reference to modern French literature (F. B.). — M. L. Cazamian. Le roman et les idées en Angleterre : l'influence de la science (1860-1890) (R. Galland). — F. Flora. Dal Romanticismo al Futurismo (A. Caraccio). — Ouvrages divers. 666

Table des matières du tome III 680

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Les manuscrits doivent être adressés à l'un ou l'autre des directeurs ou à **M. Édouard Champion, 5, quai Malaquais** (Tél. : *Gobelins 28-20*), secrétaire de la Rédaction.

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **40** francs par an.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d'« Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs et au-dessus. On voudrait ainsi constituer un groupe intellectuel qui rendît possible l'existence d'un organe qui manquait jusqu'à présent, et favorisât une organisation de l'histoire littéraire telle qu'elle est comprise ici. Le souhait, plusieurs fois exprimé, d'un nouveau lien intellectuel entre les peuples serait ainsi réalisé.

Il va de soi que les collectivités, Universités, Sociétés, etc., sont admises à la qualité d'« Amis » de la *Revue*.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Vol. in-8° raisin.

I. — G. Cohen. Écrivains français en Hollande dans la première moitié du xvii^e^ siècle (avec des reproductions de portraits et de documents) (*épuisé*).

II-III. — H. Girard. Un bourgeois dilettante de l'École romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisé*).

IV. — Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840.

V. — E. Estève. Études de littérature préromantique.

VI. — F. C. Roe. Taine et l'Angleterre (*sous presse*).

VII. — B. Fay. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du xviii^e^ siècle (*sous presse*).

VIII. — G. Chinard. Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot.

IX. — J. Larat. Études sur les origines du romantisme français. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844) (*sous presse*).

X. — Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier, par le même (*sous presse*).

XI. — H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles (*à paraître*).

XII. — L. Ferrari. Bibliographie des traductions du théâtre tragique français (*à paraître*).

XIII. — F. Baldensperger et divers collaborateurs. **Bibliographie critique de la littérature comparée** (*en préparation*).

Digitized by Google UNIVERSITY OF MICHIGAN

THÉATRE ÉLISABÉTHAIN

ET

THÉATRE CHINOIS

Pour qui veut revivre le passé de la littérature européenne, la Chine est une merveilleuse référence : n'est-elle pas comme un pays magique où Européens et Américains trouvent les aiguilles du temps en retard de plusieurs siècles? Nous y pouvons voir le moyen âge mis en scène sous nos propres yeux, et nous représenter ainsi les choses de l'Europe d'hier. Le théâtre chinois d'aujourd'hui servira de témoignage à cette allégation : irai-je jusqu'à prétendre que le connaisseur de Shakespeare qui a vu les théâtres de Pékin à l'heure actuelle s'est trouvé en pleine atmosphère de drame élisabéthain?

S'il m'arrive, en effet, d'emmener un voyageur au théâtre, là-bas, sa première remarque est souvent celle-ci : « On dirait le théâtre au temps de Shakespeare! » Comment s'en étonner? La Chine se trouve aujourd'hui au même niveau de culture que l'Angleterre au début du XVII[e] siècle. La Cour exhibe toujours une splendeur princière : l'empereur déposé recevait encore, dans la Cité interdite, les fidèles Mandchous, arrivant, dans un appareil magnifique et selon un cérémonial minutieux, pour offrir leurs compliments d'anniversaire. Les gens qui en ont les moyens s'habillent, non pas selon la mode stéréotypée de notre civilisation actuelle, mais en suivant leur goût personnel dans le choix des soieries somptueuses, pourpres, écarlates, etc. Des chaises à porteurs servent toujours de moyen général de transport. La torture est encore en usage, et les têtes des criminels décapités sont exposées en pleine rue, en cas de révolte ou d'excitation populaire. Les domestiques sont des modèles d'obéissance, avec des sursauts d'impertinence éventuelle. Quant aux rues des villes, elles n'ont guère

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cessé d'être les étroits et malpropres passages des temps médiévaux. Surtout, peu d'usines; le travail à la main, et à domicile, restant la placide règle la plus ordinaire. Sans doute, beaucoup de ces traits disparaissent avec l'apparition de l'industrie, de l'automobile et du tramway, du tailleur à l'européenne et du cinéma : cependant, une grande partie du pittoresque de Pékin reste intact, et le théâtre, avec sa vaste corporation d'acteurs, demeure l'un des éléments les plus traditionnels de la ville.

I.

D'abord, le théâtre chinois et le théâtre élisabéthain sont à peu près identiques dans leur disposition matérielle — et sensiblement pour les mêmes raisons. L'origine du théâtre du XVIe siècle à Londres, c'est la cour d'auberge où une estrade fut dressée pour une représentation[1] : quand James Burbage, en 1576, bâtit son « théâtre » hors de la juridiction des magistrats de Londres, il fit, en somme, une cour d'auberge sans auberge : une estrade s'avançant dans une enceinte où les gens du commun trouvaient des places debout, avec une galerie où des amateurs plus fortunés s'asseyaient. Or, le point de départ des bâtiments abritant, à Pékin, des représentations théâtrales, est très analogue à celui-là. Des parvis de temples, des demeures de gens riches servirent d'abord à ces réjouissances : face à une plate-forme élevée d'un côté, des spectateurs debout, ou bien assis à des tables, ceci principalement dans le cas où les représentations étaient données dans les cours particulières des princes ou des gens riches. Pendant des siècles, religieuses ou privées, les choses de théâtre en Chine ont gardé ce caractère, et c'est une institution assez récente que des salles de spectacle ouvertes à tous, contre paiement d'un prix d'entrée : quand ce type de théâtre fut introduit, il conserva la disposition antérieure, la plate-forme sous un toit faisant saillie, les places à bon marché en bas, les places plus chères sur la galerie. Les

1. Une hypothèse différente est proposée dans le récent ouvrage de Miss L. B. Campbell, *Scenes and Machines on the English stage during the Renaissance : a classical revival.* Cambridge University Press, 1923.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

auditoires chinois ont pris l'habitude de voir la scène comme un lieu quelconque, non comme un endroit particulier : nulle localisation, non plus, au temps de Shakespeare. Le toit de la scène sert aux mêmes fins qu'en l'âge élisabéthain : protection des acteurs contre la pluie, « ciel » d'où peuvent faire leur descente des êtres divins.

En opposition avec nos théâtres modernes, où sont présentées des séries de tableaux dans le cadre fourni par l'avant-scène, avec un rideau baissé quand on change le décor, la scène des Élisabéthains et des Chinois ne possède ni d'avant-scène, ni, en général, de rideau. Ici comme là, une estrade sans cadre se projette audacieusement en plein auditoire, entourée de spectateurs de trois côtés si ce n'est de quatre. Bref, ce n'est pas une scène-tableau, mais une scène-plate-forme. N'y comptons guère, dans ces conditions, sur des effets artistiques d'éclairage; les pièces sont jouées, soit au grand jour comme c'était le cas pour Shakespeare, soit, ici, à la lumière de lampes éclairant à la fois acteurs et spectateurs. La troupe ne pouvant pas offrir de tableaux artistiques aux trois côtés de la salle à la fois, il n'est pas surprenant, comme nous le disent les historiens de la littérature anglaise, qu'on fît plutôt appel à l'oreille qu'aux yeux. Il en est de même en Chine : la preuve s'en trouve dans le terme même employé à Pékin pour une représentation : « t'ing hsi », c'est-à-dire *un jeu qu'on entend*. Dans les vieux théâtres de Pékin, les sièges du parterre sont disposés à angle droit par rapport à la scène, le long de tables où sont servis du thé et des gâteaux; des théâtres récemment construits, au contraire, ont leurs sièges (avec des rainures pour l'inévitable théière) disposés parallèlement à la scène.

M. Thorndyke écrit, au sujet des caractéristiques principales qui distinguent le théâtre élisabéthain d'autres théâtres : « Le principe primordial et déterminé en était l'emploi d'une estrade en saillie comme une sorte de terrain neutre, vaguement localisé, où à peu près n'importe quoi pouvait se passer. Second principe : l'emploi de la scène intérieure avec ses rideaux (et, dans une certaine mesure, de la scène supérieure) comme une façon de déterminer plus exactement le lieu de l'action, d'employer avec plus d'aisance les accessoires

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et d'indiquer les changements de scène plus efficacement[1]. » Or, en ce qui touche à la première de ces données, il résulte évidemment de nos constatations que la scène chinoise et la scène shakespearienne sont identiques. Pour ce qui est du rideau et de la scène intérieure, les érudits sont fort divisés sur les particularités et la fréquence de leur emploi. M. Thorndyke écrit encore : « L'ensemble des indications scéniques prouve à lui seul, évidemment, que l'arrangement prescrit était d'un emploi général dans les théâtres importants, publics et privés, bien que son adoption ait été progressive et sujette à variations. Nous pouvons supposer que la dimension et la visibilité de la scène intérieure variaient selon les théâtres et que l'importance de l'emploi du rideau changea de décade en décade, d'auteur à auteur, de régisseur à régisseur, ou dépendait même du temps et de l'éclairage[2]. » L'emploi du rideau est très rare sur la scène chinoise; le rideau lui-même ne ressemble en rien à celui que nous connaissons. Quand une mise en scène particulièrement compliquée doit être préparée, un rideau d'environ dix pieds de haut et vingt de large est amené, à bras, au bord de la scène et déployé là pour [illegible]epter les regards de l'auditoire, les deux extrémités en [illegible] à deux bambous tenus droit par deux coolies. Ce [illegible] primitif s'il en fut, permet à un « jardin » ou à un [illegible] céleste » d'apparaître dans toute leur splendeur, au [illegible] amenés morceau par morceau sous les yeux, ainsi [illegible] pour la plupart des accessoires et décors.

[illegible] chinois ne possède ni scène intérieure ni scène [illegible]. Des rideaux y sont employés, autour des lits ou [illegible], pour « découvrir » des acteurs de la même [illegible] sur la scène des Élisabéthains : mais tous ces [illegible] sont amenés sur les planches sous les yeux de

[illegible] de la scène semble à peu près identique, sauf [illegible]isabéthaine était bien plus large : les propor[illegible] pour le théâtre de la Fortune sont de quarante[illegible] sur vingt-sept pieds et demi de profon-

[illegible] *Theater*. London, Macmillan, p. 139.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

deur, alors que la scène typique des Chinois compte environ vingt-cinq pieds dans les deux sens.

Nous imaginons, en général, le théâtre élisabéthain comme une installation fort primitive : il va sans dire qu'à cet égard la scène chinoise lui rendrait encore des points. Pas de rideaux de scène : d'où la nécessité d'apporter les accessoires en pleine vue des spectateurs, et, pour les Chinois, d'employer des porteurs d'accessoires analogues à ceux qui suscitaient tant d'hilarité dans leur rôle de *vestes jaunes*. Shakespeare, cependant, prévoyait pour certains dénouements — *Hamlet* par exemple — que les cadavres seraient transportés hors de la scène, tandis qu'à Pékin la convention permet à la victime d'un meurtre de se lever et de s'en aller, une fois qu'il a satisfait au jeu de scène qui le faisait tomber mort. Les théâtres de Londres avaient également — si nous admettons les dernières hypothèses les mieux vérifiées — un petit rideau qui, au fond de la scène, fermait à la vue un emplacement servant de cave, de boutique, de tombe, de lit, de bain de Béthesda, ou de toute autre localité devant être « découverte ». A Pékin, la convention règne en maîtresse absolue en ces matières : une table représente une boutique ; un rideau bleu avec des lignes peintes, tenu par deux manœuvres, fait une muraille de ville ; une chaise peut être une grille ou la porte d'une prison ; une barque sur un lac sera représentée simplement par des acteurs faisant semblant de manier des rames qu'ils tiennent à la main. D'autres actions sont représentées plus symboliquement encore : un acteur, sur la scène vide, fait le geste d'ouvrir et refermer une porte, montrant par là qu'il sort d'une maison. Faut-il suggérer, par un rideau, une chambre voisine où quelqu'un est aux aguets, un lit où gît un malade ? Deux bambous verticaux en supportent un troisième horizontal, d'où pendent des bouts de rideau, le tout étant maintenu sur la scène par les « machinistes » : arrangement primitif et improvisé, les bambous étant généralement assujettis à des chaises. Si le dessin du *Cygne* est authentique, ne montrant ni scène intérieure ni rideau, un voile mobile du même genre peut avoir servi à l'époque élisabéthaine. A Pékin, ce rideau, sans être à vrai dire une tapisserie, est une étoffe avec de belles broderies : si un Polonius chinois devait se ca-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et d'indiquer ... machinistes l'auraient d'abord ap-
Or, en ce qui ... acte, ou bien un instant avant
évidemment ... e centre du fond de la scène
scène shake... apisserie, sans plus de portes ni
rideau et ... gne. sauf aux deux extrémités,
sur les pa... elles du dessin du *Cygne*. Le
dyke ... scene supérieure, des soldats
prouve ... par exemple, sur une table der-
d'un emp... les machinistes. Un général
privés. ... du haut d'une montagne, un
variations ... sur une chaise placée sur une
visibilité de
et que l'im... des accessoires. Ceux-ci sont
en décad... élisabéthaine, dans le *Shakes-*
dépenda... 76 : or, je puis dire, après une
rideau ... correspondent, sans rien de
ne ressem... une scène chinoise. Chambre à
une mis... ou tabourets, chandeliers. Anti-
parée ... abourets. Salle d'audience : un
est ame... et chaises. Église : un autel et
interce... Cachot : pas d'accessoires, sauf
étant ... forêts ou parcs : arbres artificiels,
procédé ... des bancs. Boutiques : un
e trou... Le théâtre chinois est même
lieu d... aise y sert de trône, une table
qu'il ... autel. Cependant, pour certaines
Le ... des accessoires de papier sont
supéri... l'auditoire. Dans l'un et l'autre
d'aut... spectateurs est mise à l'épreuve —
façon ... organisations de trompe-l'œil
access... fort éloignées des nôtres, par
l'aud... accessoires sous les yeux du public,
La ... que l'est, pour nous, la singu-
que ... la scène ne donne que trois côtés.
tions ... scénique, le théâtre élisabéthain
trois ... de paraître nus et pauvres comme
... couleur est fournie par les riches
... des acteurs. Une scène chinoise, grouil-
... de cour, jaunes, rouges, noirs,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bleus, pourpres, à dessins brochés; des guerriers aux masques féroces ou aux visages peints, portant des plumes de faisan longues de six pieds; d'aimables costumes féminins, aussi délicats que des pastels, se mouvant sur un fond de riches tapisseries et sur le bariolage d'un tapis d'Orient : quelle débauche de couleurs, d'un effet analogue, soyons-en sûrs, à ce qu'offrait la scène élisabéthaine, avec ses acteurs apparaissant dans des costumes du prix de 80 à 100 livres sterling au cours actuel! C'étaient de véritables « créations » de velours, rehaussées de dentelles et de broderies d'or et d'argent, ombragées par la « forêt de plumes » que Hamlet déclare nécessaires à l'équipement d'un acteur, avec des tapisseries d'Arras comme toile de fond. « Aucune scène, dit M. Thorndyke, n'eut davantage souci de beaux costumes ou dépensé avec plus de prodigalité pour sa garde-robe. » Ni ici ni là, d'ailleurs, aucun souci de la vraisemblance des costumes. Enfin, il arrivait que des acteurs élisabéthains portassent un masque, et c'est souvent le cas pour leurs émules chinois.

Les indications de scène mentionnent des sonneries de trompettes pour l'arrivée d'un roi ou d'un personnage important : le lecteur n'attache guère, à ce mot, de sens bien défini, alors qu'il est plein de saveur pour tout Occidental qui a entendu un orchestre chinois sonner son *leitmotiv* à l'entrée d'un général fameux. Cet orchestre est installé sur la scène même, en pleine vue, tandis qu'au temps de Shakespeare la scène supérieure était l'emplacement normal du « bruit ». Il y a d'ailleurs, dans ce mot de *bruit* (*noise*) employé simultanément, au temps d'Élisabeth, pour la musique et pour l'orchestre, une autre analogie importante à signaler entre les deux théâtres. A l'époque de Shakespeare, la musique semble avoir été confinée principalement aux intervalles des actes et aux chansons éventuelles, tandis que le drame chinois ponctue de chant presque toutes les situations pathétiques et se rapproche de l'opéra, dans bien des cas, par des vers chantés par les acteurs. Le répertoire chinois se divise, si l'on veut, en pièces civiles et en pièces militaires : or, dans ces dernières, les combats sont toujours accompagnés d'un terrible fracas de cuivres, tambours et cordes, bruit féroce qui éveille dans l'auditoire l'excitation qu'une lutte armée désespérée est sup-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cher de[illegible] militaires sont fort appré-
portée [illegible] du programme.
qu'elle [illegible]
est un [illegible]
de rece[illegible] faire du colportage, lan-
où des [illegible]amment : ces usages du
théât[illegible] comme autant d'analogies
sur le[illegible]ait, en effet, que des mar-
rière[illegible]ant la représentation pour
passa[illegible]ctuailles. Les pommes ser-
dien[illegible] apprentis pour se bombarder
table[illegible] sur les acteurs. Des pipes de
A[illegible] les galeries. De jeunes nobles
mo[illegible] scène pour mettre en montre
pe[illegible], tandis que des pages allu-
exp[illegible], dans la salle, appréciaient
pl[illegible] luttes qui se déployaient sur la
[illegible], dans la galerie, avaient par-
[illegible] que le désir de voir la pièce[1].
[illegible] ne saurait mieux le comprendre
[illegible] chinois : les analogies de détail
[illegible] le manque de combativité des
[illegible] moins brutaux peut-être.
[illegible]dées, il est intéressant de comparer
[illegible]ement et de critique de l'Angleterre
[illegible] Chine actuelle. Battre des mains pour
[illegible]nnerre d'applaudissements » est déjà
[illegible]rivains ; siffler pour marquer sa désap-
[illegible] le moins violent des procédés que nous
[illegible] un drame élisabéthain :

[illegible] bombardés, c'est bien certain,
[illegible]mes, d'œufs, de pierres, lancés de là-bas...

[illegible]probation est marquée par le cri *hao* (bon), et
[illegible]ralement, par l'emploi du même mot, auquel
[illegible]ne intonation sarcastique : un étranger est en

[illegible]ption de Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

peine de savoir quel sens y attribuer, d'autant plus que même des indigènes ne se reconnaissent pas toujours dans des subtilités d'intonation qui sont des applaudissements. Il y a encore, pourtant, le mot *t'ung*, un terme explétif à ma connaissance, rarement employé pour marquer le mécontentement du spectateur; mais lorsqu'il l'est, les acteurs n'ont plus qu'à battre en retraite dans un paroxysme de honte et de confusion. Ce n'est que récemment, en même temps que bien d'autres innovations, que les battements de mains ont été introduits d'Occident. D'ailleurs, en dépit de toutes les distractions accoutumées, il n'est pas rare de voir un auditoire chinois rester en extase pendant la récitation d'un passage particulièrement réussi ou la représentation d'une scène tragique : il devait en être ainsi, j'imagine, dans l'Angleterre shakespearienne.

N'ayant pas le secours de la mise en scène et des effets d'éclairage, le jeu des acteurs est obligé de déployer tout son prestige pour captiver un auditoire : d'où le danger d'une sonorité déclamatoire et redondante. Les critiques bien connues du prince Hamlet seraient fort de mise à Pékin : combien d'acteurs hurlent leur rôle à rendre jaloux un crieur de ville! Combien exagèrent le va-et-vient de leurs mains qui semblent vouloir scier l'air, déchiquettent leur passion en lambeaux forcenés, jappent et aboient comme s'ils ne possédaient que des moyens vocaux rudimentaires! Les sages s'en affligent, les bons acteurs s'en sont gardés de tout temps, et Hamlet félicite celui qui

> Sait forcer son âme à feindre si bien
> Que son action seule modifie son visage;
> Les larmes dans ses yeux, le désarroi dans son air,
> Une voix brisée, un rôle adaptant entièrement
> A sa feinte sa forme...

De même, il est fort impressionnant de voir Mei Lan Fang jouer *Mu Lan*, la Jeanne d'Arc chinoise, et représenter dans la première partie la timide enfant et la fille aimante, et dans la seconde l'intrépide guerrière, ou de lui voir (la spécialité de cet acteur est dans les rôles de femme) figurer les émotions d'une fille qui trouve en prison son vieux père et n'ose pas se faire reconnaître de lui. Dans bien des théâtres de Pékin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le jeu des acteurs est si bon que l'étranger peut suivre la pièce même sans comprendre un seul mot de ce que disent les personnages. L'expression pittoresque des émotions, la mobilité du visage, les délicieuses improvisations accessoires : autant de supériorités merveilleuses des acteurs chinois qui nous rappellent des conjectures savantes attribuant semblable mérite aux acteurs anglais contemporains de Shakespeare.

Les auditoires chinois réclament le fou, l'acrobate, le danseur avec autant de bruyante exigence que le faisaient les spectateurs du temps de Shakespeare. Le clown chinois excelle dans l'improvisation ; il suscite la remarque faite jadis par Hamlet : « Que vos clowns n'en disent pas plus qu'il n'a été prévu. » Giles, dans son *Histoire de la littérature chinoise*, écrit à ce sujet : « Tant qu'elles sont à leur place dans les collections classiques ou les éditions théâtrales, les pièces chinoises sont aussi convenables[1] que les poèmes chinois ou la littérature en général. Sur la scène, au contraire, les acteurs ont droit à toute licence d'improvisation, et la direction prise par leur fantaisie est la principale raison qui écarte du théâtre les gens qui se respectent. » Rappelons-nous qu'aux jours d'Élisabeth, les spectatrices honorables portaient des masques au théâtre ou faisaient un judicieux emploi de leur éventail pour cacher leur rougeur[2]. Ce n'est que dans les toutes dernières années que les femmes des classes supérieures ont commencé à fréquenter le théâtre à Pékin : de même, le mélange des deux sexes dans les salles de théâtre fut une innovation du XVIIe siècle. A Pékin, ainsi qu'à Londres jadis, les dames n'étaient admises qu'à la galerie.

Une analogie vitale entre les deux théâtres est le fait que les rôles de femmes sont joués par des hommes : dans les deux cas, il faut chercher là des raisons de morale ou d'esprit puritain. Ici, d'ailleurs, la similarité est fortuite, car ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle que défense fut faite aux femmes de paraître sur la scène : durant la dynastie Ming, bien des princes et de hauts dignitaires avaient de grandes troupes d'actrices

1. Giles, p. 261. D'après mon ami le sinologue Ferdinand Lessing, cette opinion de Giles est une erreur : selon les termes de Lessing, les pièces chinoises contiennent des ordures grosses comme la main, « faustdicke Zoten ».

2. *Shakespeare's England*, t. II, p. 308.

Digitized by Google [redacted] Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans leurs palais, usage qui causa de grossiers abus et fut une source d'immoralité. Aussi les premiers empereurs mandchous interdirent-ils aux femmes de paraître comme actrices. A cet égard, du reste, les changements vont vite dans la Chine actuelle, car, dans diverses parties du pays, hommes et femmes apparaissent côte à côte sur les planches, tandis qu'à Pékin, où la police interdit encore ce mélange des sexes, il existe deux théâtres où des femmes jouent des rôles de femmes et d'hommes. Les Chinois estimant peu le talent des femmes actrices, les connaisseurs ne patronnent guère ces deux théâtres, ou le font en s'excusant. Dans bien des cas, un acteur chinois qui se respecte ne paraîtra jamais sur la scène avec des actrices. On sait que les Élisabéthains ne faisaient guère de cas des femmes sur la scène : cette médiocre estime pour leurs aptitudes scéniques ressort du ton dédaigneux avec lequel Thomas Coryat, en 1611, raconte qu'il a vu à Venise des femmes sur la scène « jouant avec autant de bonne grâce, d'action, de mimique et d'habileté en général, que je l'ai jamais vu faire à un acteur mâle[1] ».

En ce qui concerne cette figuration théâtrale d'un sexe par un autre, telle que l'offrent encore aujourd'hui des pièces burlesques ou des bouffonneries, je citerais volontiers quelques observations de Gœthe[2]. En Italie, assistant à une représentation de la *Locandiera* de Goldoni, où un homme jouait le rôle de l'héroïne, la jolie aubergiste, Gœthe ne manque pas d'observer qu'une telle représentation ne saurait offrir une forme d'art parfaite, mais il ajoute qu'une excuse en quelques mots lui semble équitable. Même d'une exécution de ce genre, dit-il, on peut tirer grand plaisir : lui-même, arrivant au théâtre avec une prévention marquée, s'accommoda de la chose et finit par ressentir une certaine variété de plaisir tout à fait nouvelle et dont il chercha à analyser la cause esthétique ; il finit par la trouver dans le fait que l'acteur ne pouvait jouer selon sa propre nature, mais devait soumettre tout son art d'imitation à une épreuve bien plus difficile : tenir le miroir à un sexe qui n'était pas le sien. De fait, le spectateur éprouve une illusion beaucoup plus consciente, pareille à celle qu'il

1. Cité dans *Shakespeare's England*, t. II, p. 246. Cf. aussi Thorndyke, p. 372.
2. Gœthe, *Frauenrollen auf dem römischen Theater von Männern gespielt.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ressent à voir un jeune homme jouer Rip Van Winkle ou le Roi Lear. Un plaisir esthétique raffiné s'attache à l'art avec lequel un jeune homme a étudié les allures des jeunes filles pour jouer Rosalinde, avec lequel Mei Lan Fang sait copier le vêtement délicat, les mouvements, la démarche d'une dame chinoise. Si j'en juge par ma propre expérience, il y a là un plaisir bien plus réel qu'à voir des filles aux joues rondes, au théâtre des femmes, à Pékin, tenter des rôles de généraux redoutables ou de maris cruels.

La remarque en a été souvent faite : comme conséquence de l'habitude élisabéthaine de faire jouer par des jeunes garçons des rôles de femmes, les héroïnes de Shakespeare sont promptes à se déguiser en pages. Julia, Portia, Nerissa, Jessica, Viola, Rosalinde et Imogine paraissent toutes en charmants jeunes hommes. Un résultat semblable, sur la scène chinoise d'aujourd'hui, c'est que les héroïnes, dans un nombre infini de cas, font figure de guerrières. Les Chinois n'ont pas seulement leur Mu Lan — qui part pour la guerre, nuance caractéristique, pour des raisons filiales et non pour des raisons patriotiques — mais beaucoup d'autres héroïnes qui, invariablement, sont victorieuses des hommes sur le champ de bataille : rien, dans l'histoire ou la légende, ne justifie ces victoires, dues au simple fait que les acteurs qui jouent les rôles de femmes cherchent des occasions de déployer leur adresse au combat. Ces combats de théâtre n'ont rien que de conventionnel : combinaisons de danse et d'acrobatie accompagnées d'une musique aussi assourdissante qu'excitante, analogues à notre ballet occidental par la place qu'elles tiennent au programme. Nul réalisme dans une bataille figurée sur une scène chinoise : un tournoiement d'acteurs se jetant leurs épieux, leurs épées, sans prétendre donner l'illusion de viser leur adversaire ; la mort du vaincu elle-même est figurée par une certaine révérence qu'il fait avant de quitter la scène. Ou bien la victime empoigne gracieusement un épieu qui est jeté dans sa direction, le presse sur sa poitrine, et tombe sur le sol, d'où il se relève aussitôt pour quitter la scène. Bien des étrangers évitent le théâtre pékinois à cause du bruit terrible qui se donne carrière dans ces « pièces à combats », comme on les appelle : s'il leur était possible de fréquenter un théâtre élisabéthain, ne constateraient-ils pas la joie suprême

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

du public d'alors à entendre le bruit (musique), le cliquetis ou le fracas des armes, les roulements de tambours, les lazzi et le canon[1]?

Il existe à Pékin trois compagnies de jeunes acteurs dont la plus nombreuse comporte environ trois cents membres : ce sont des « conservatoires » qui donnent à de jeunes garçons de huit à seize ou dix-huit ans des cours fort difficiles de chant, d'acrobatie, d'escrime scénique et de toutes les autres connaissances nécessaires à un comédien. La concurrence de ces jeunes Éliacins suscite à bon droit la colère de certains acteurs pékinois réguliers : de même Shakespeare, dans *Hamlet* (acte II, scène 2, vers 362). En Chine, la vie de l'acteur ordinaire est bien difficile, la plupart ayant à subvenir à une maigre existence avec des ressources équivalant à environ cinquante sous par jour.

La situation sociale de l'acteur est aussi basse à Pékin qu'elle l'était à Londres il y a trois siècles. Un moraliste chinois appliquerait aisément à cette corporation les définitions énoncées en 1579 : « Les comédiens sont des maîtres de vices, des professeurs de libertinage, des excitateurs d'impureté, des enfants de paresse. Tant qu'ils vivront dans cette dissolution, n'ayez pour eux que réprobation[2]! » Sous la dernière dynastie, les acteurs, les fils d'acteurs, aussi bien que les fils de courtisanes, les gardiens de prison, les licteurs n'étaient pas admis à se présenter aux examens d'État. Il ne leur est aujourd'hui permis de se marier que dans leur confrérie, et d'autres restrictions sont apportées à leurs droits civiques. La plupart étaient des eunuques, jusqu'à ce que la République ait aboli cette institution, naguère encore légale. Mei Lan Fang, un acteur qui s'est élevé à un niveau élevé de perfection dans son art, ainsi qu'à une grande fortune, et qui pourrait bien, d'ici peu, faire en Amérique et en Europe une tournée, aurait grande raison, vu l'état actuel de la société chinoise, d'adresser à la Fortune les mêmes reproches que Shakespeare :

Elle qui n'a pas eu meilleur soin de ma vie,
Sinon par des ressources publiques, résultat des mœurs publiques,

1. *Shakespeare's England*, p. 252 et suiv.
2. Cité dans *Shakespeare's England*, t. II, p. 241.

Digitized by Google — Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Est cause que mon nom est marqué d'un fer rouge;
Et c'est presque par là que ma nature est soumise
Au métier qu'elle pratique, ainsi que la main du teinturier :
Ayez donc pitié de moi, et souhaitez-moi un renouvellement.

III.

Les peuples se ressemblent ou diffèrent par leur conception de ce qui les amuse. On a pu dire que la première comédie a été la torture d'un captif par ses ennemis. Il va sans dire qu'une telle représentation serait impossible aujourd'hui : mais, dans la plupart de nos comédies, ne jouissons-nous pas de tout cœur de la défaite de ceux qui sont victimes des circonstances? Sommes-nous trop civilisés pour ne plus nous amuser des difficultés ou des ennuis d'un pochard, d'un homme chauve, d'un invalide, ou même d'un sourd? La condition d'un aveugle, cependant, nous paraît trop tragique pour figurer dans une comédie; aucun acteur moderne n'arracherait un éclat de rire à son public en se moquant d'un vieil aveugle chancelant. Et, cependant, quiconque a vu jouer le *Marchand de Venise* se rappelle à merveille ce que Lancelot Gobbo fait à son vieux père aveugle, et j'ai vu sur les scènes chinoises de vieux mendiants privés de la vue et trompés par un clown provoquer d'immenses accès de gaîté dans l'auditoire.

Comme je l'ai dit, un public chinois et un public élisabéthain se ressemblent en ce qu'ils font plus vivement appel à leur propre imagination que nous ne faisons en général. Pour des spectateurs ainsi disposés, une draperie sur un paravent représente la muraille d'une ville; la scène nue figure n'importe quel pays, un navire, une montagne, une maison *ad libitum*, une rue, absolument tout ce dont a besoin la pièce à ce moment-là. Des soi-disant cavaliers, sur la scène chinoise, tiennent à la main des fouets pour faire voir qu'ils sont à cheval sur leurs palefrois, tandis que Macbeth et Banquo montaient des chevaux de bois sans cesser d'être pris au sérieux. Je me souviens d'une représentation, dans la ville chinoise, où soudain apparut, courant à quatre pattes, un homme sous une peau de tigre, et je me mis à rire de tout

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cœur au souvenir cocasse de la pièce de Bernard Shaw, *Androcles et le lion*. Personne ne riait autour de moi : les Chinois présents voyaient là un tigre, un tigre aussi réel que l'étaient à ce moment-là les rois et les reines, les soldats et les domestiques figurés sur la scène. Je reviendrai sur cette illusion spéciale.

Qu'on ne se méprenne pas sur mon dessein. Je ne prétends pas qu'en raison des nombreuses analogies signalées entre les théâtres, les scènes, les acteurs, les conventions, les auditoires, la psychologie des spectateurs, on doit retrouver des identités entre les choses théâtrales du Pékin actuel et celles de la ville de Londres il y a trois cents ans. Cependant, la nature humaine étant sensiblement la même partout, il est plus sage, dès que l'on hasarde des conjectures sur la vérité du passé, de chercher des analogies au même niveau de civilisation, et non de considérer la scène élisabéthaine à la lumière des progrès réalisés depuis, ou de ce qui se trouve être la fantaisie du jour. Nous sommes au temps des effets d'éclairage et de couleur, de Gordon Craig, Albert Carré, Max Reinhardt et Bakst, mais nous aurions tort d'imaginer Burbage troublé par de tels problèmes, quand n'existaient ni lumière électrique ni mise en scène, et qu'une représentation avait lieu, de jour, sur une scène sans rideaux. Cependant, M. H. T. Stephenson, professeur à l'Université d'Indiana et qui, pendant quinze ans, fit un cours sur Shakespeare, auteur de *Shakespeare's London* et de *The Elizabethan People*, spécialiste professionnel en fait de reconstruction historique de la « joyeuse Angleterre », discute sérieusement, dans son intéressant volume, *Study of Shakespeare* (p. 40), les difficultés du régisseur au temps de Shakespeare, lequel ne savait jamais d'avance comment les jeunes nobles aux costumes éclatants s'harmoniseraient avec sa propre gamme de couleurs ! Il n'admet pas non plus que des changements de décors aient été faits sous les yeux de l'auditoire, parce que ce procédé aurait « détruit entièrement l'unité, pour ne pas dire le sérieux, de la pièce ». A Pékin, on peut voir se passer sur la scène des choses bien singulières, sans que personne en soit choqué dans son sérieux, sauf les Occidentaux accoutumés à d'autres conventions scéniques. M. Stephenson, avec les résultats de trois siècles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'expérience théâtrale, estime que les Élisabéthains auraient été des imbéciles s'ils ne s'étaient pas avisés des mêmes ingénieux artifices qu'il connaît lui-même. « Pour moi, écrit-il (p. 47), la situation suggérée par ces faits se réduit presque à un problème mathématique : si l'un de nous peut aisément inventer, pour une situation élisabéthaine, une mise en scène que tout esprit avisé réalisera en combinant les possibilités connues alors, n'est-il pas de bonne guerre d'admettre que les ingénieux élisabéthains faisaient aussi bien, ou même mieux? Mieux, sans aucun doute. Plus que nous, ils connaissaient l'art de tirer un grand parti des petites choses. » Et notre auteur va jusqu'à imaginer l'installation d'un rideau : de la toile, du fil de fer, quelques anneaux, et, passez muscade! c'est chose faite. Car il ne saurait se représenter une pièce de théâtre sans les accommodations banales de notre scène au xx[e] siècle.

Voici un autre théoricien : M. Corbin, dans le *Century Magazine* de décembre 1911, prouve à sa grande satisfaction personnelle que Burbage et ses collègues avaient le moyen de faire l'obscurité sur la scène[1]. M. Corbin, je crois, a monté *Un Conte d'hiver* à New York il y a quelques années. On sait que dans cette pièce un ours paraît sur la scène : c'était, dans le cas particulier, un homme à quatre pattes. Or, la scène new-yorkaise avait d'abord été éclairée, et tous les spectateurs s'esclaffèrent à voir l'acteur sous sa peau d'ours. On s'avisa alors de plonger la scène dans l'obscurité, avec l'ours-acteur la traversant d'une allure rapide : du coup, l'hilarité cessa. C'est là l'un des principaux arguments de M. Corbin, lorsqu'il admet que la scène élisabéthaine pouvait être plongée dans l'obscurité : le bon goût des spectateurs, dit-il, aurait été offusqué par l'intervention, dans une scène sérieuse, d'un acteur jouant en pleine lumière le rôle d'un ours! Mais si la nature humaine peut souffrir cette convention à Pékin, en face du tigre ci-dessus, pourquoi admettre qu'il y a trois siècles les gens éprouvaient nos scrupules à nous? Et pourquoi fon-

1. Thorndyke, *ouvr. cité*, p. 138, se réfère à cet article sans trop se servir des arguments de M. Corbin. Il estime pour son compte que l'obscurité était suggérée par des chandelles *allumées*, ce qui se fait précisément sur la scène chinoise.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

der là-dessus la théorie inédite de théâtres élisabéthains plongés à volonté dans la nuit?

Le succès de la *Veste jaune* hors de Chine a été dû en grande partie au fait que les conventions scéniques des Chinois paraissaient à notre provincialisme occidental si cocasses qu'une douce hilarité en résultait : réaction qui n'est guère plus intelligente que la simplicité de ce paysan qui fut trouver Richard III après la représentation de la pièce de Shakespeare et offrit de lui vendre un bon cheval moins cher qu'un royaume! Chose étrange, des érudits parfaitement estimables, par exemple Victor Albright dans son ouvrage *The Shakespearean Stage*, font feu des quatre fers contre cette horrible éventualité : le théâtre du doux Shakespeare souillé par un transfert d'accessoires sous les regards du public! C'est qu'il se met des œillères à lui-même, dès que l'évidence paraît contredire sa théorie. Il écrit (p. 126) : « Les auteurs n'avaient pas encore appris à se servir d'indications scéniques explicites. » Page 143, il nous dit que les Élisabéthains ne prenaient pas au pied de la lettre les indications de régisseur, et, page 106 : « Ici, au milieu d'une scène se passant en pleine rue, une indication recommande de placer sur le théâtre une table, un comptoir, des chaises, des escabeaux, etc., les accessoires mêmes qui vont servir dans la scène suivante, représentant un comptoir. Nous ne saurions croire qu'un régisseur dérangerait une scène importante en préparant le théâtre pour la scène suivante. » Ou enfin, page 110 : « Disposer ou modifier une mise en scène en pleine vue de la salle n'a jamais été *un usage admis* : c'est un procédé trop contraire à la nature même du théâtre, monde d'illusion et de trompe-l'œil. » Qui sait si ce n'est pas surtout un procédé contraire à la nature d'un New-Yorkais qui n'est guère sorti de chez lui[1]?

M. Albright, dans son *Shakespearean Stage* (p. 112 et suiv.), réprouve avec un sarcasme — qui me semble mérité — la théorie de Brodmeier, admettant que la scène shakespearienne était cachée entièrement aux vues par un rideau : son

1. Soit dit en passant, William Archer estime que, « dans la généralité des cas, des accessoires étaient disposés sur la scène sous les yeux des spectateurs, et souvent au beau milieu de l'action ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

opinion serait-elle la même, je le demande, s'il avait connu le théâtre chinois avant d'écrire son excellent ouvrage? Un acteur chinois fait une seule fois, au vu de tout le monde, le tour de l'estrade et le voilà qui, d'accord avec les conventions en usage, a fait un voyage de plusieurs milles ou de centaines de milles, selon les exigences de l'action. M. Albright, inférant à rebours de ce que nous savons de la mise en scène de la Restauration anglaise, en vient à conclure que, dans le théâtre élisabéthain, il y avait des changements réguliers de scènes « intérieures » et « extérieures », et que les rares meubles constituant les accessoires étaient toujours soigneusement cachés aux vues de l'auditoire[1].

Toutes ces analogies frappantes entre le théâtre shakespearien et le théâtre chinois laissent place, bien entendu, à de grandes différences, surtout dans leurs tendances profondes. Il n'a jamais, à ma connaissance, existé en Chine un type de scène comparable au système médiéval des « maisons ». D'autre part, l'évolution qui a conduit de la scène-plate-forme à la scène-cadre de nos jours donne l'impression que, même sur la scène en saillie, le besoin d'un rideau pour aider à l'illusion alla croissant avec le temps. Je répète que je n'ai pas la moindre intention de conclure de certaines conventions du théâtre chinois à leurs analogues au temps d'Élisabeth. Ce que je veux dire, c'est que les érudits ne devraient pas proclamer que certaines conventions primitives sont « contre la nature de la scène » ou « contraires à la nature humaine », en raison de quelques habitudes courantes avec lesquelles ils se trouvent familiers. A ce propos, je citerais volontiers la conclusion de M. Albright, qui exprime la conviction profonde d'un homme qui a lutté pendant des années avec les problèmes en cause ici. Après avoir dit, d'un article de Wil-

1. Il cite comme exemple un passage d'une pièce, *Pinner of Wakefield*, acte IV, scène 3-4 : « Jenkins entre chez un cordonnier et demande au patron de le rejoindre « au bout de la ville ». Le défi est accepté, et, après un certain nombre de manipulations scéniques, *pendant lesquelles les rideaux doivent avoir été fermés* [les italiques sont de moi], Jenkins dit : « Nous voici au bout de la ville : que dites-vous maintenant? » Je dois ajouter que M. Albright n'est en rien dogmatique; il se contente de hasarder une hypothèse personnelle, reconnaissant qu'il n'y a absolument aucun moyen de la prouver.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

liam Archer, que c'est « sur la question de la scène shakespearienne une des études les plus originales et les plus lumineuses qui aient paru jusqu'ici », il félicite l'auteur, « critique érudit du théâtre contemporain, d'aborder la scène élisabéthaine avec la pénétration et l'habileté qu'un savant de cabinet ne saurait posséder. La scène et la mise en scène ont changé depuis le temps de Shakespeare, mais le monde du mime n'a pas cessé d'être le monde du mime : plus un érudit est au fait du théâtre de son temps, mieux il est qualifié pour étudier le théâtre d'autrefois ».

J'ajouterais simplement : « La connaissance d'une scène qui est en pleine vie dans des circonstances analogues de civilisation ajoutera, de même, à ses qualifications pour étudier le théâtre du passé. »

Adolf E. Zucker.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LA PENSÉE DE MILTON

ET

GIORDANO BRUNO

Au cours de recherches étendues, témoignant d'un intérêt plus vif que jamais, sur Milton, son caractère et sa pensée, la critique a été amenée à poser la question suivante : est-ce que le panthéisme de Milton dérive de Giordano Bruno? Peut-on retrouver d'autres idées du philosophe italien dans l'œuvre du grand poète anglais? Quelques-uns ont cru devoir donner une réponse affirmative à cette question. Ce n'est pas, cependant, sur des faits ou sur une étude approfondie du sujet qu'on fonde une telle opinion ; ce n'est guère même sur l'identité de points communs se présentant, au premier coup d'œil, dans les systèmes de ces deux hommes. Au contraire, la notion de panthéisme, que l'on trouve dans l'œuvre de Bruno aussi bien que dans celle de Milton, n'est pas envisagée par l'un dans le même sens que par l'autre. Il faut nous rappeler que l'un était un vrai philosophe, chez qui la pensée abstraite l'emportait sur toute autre chose, et que l'autre était en quelque sorte un théologien, un « homme d'affaires », pourrait-on dire, tournant l'essentiel de son attention et son intérêt sur la vie autour de lui et complétant d'un système abstrait et universel les traités qu'il avait écrits sur maints et divers aspects de la vie humaine[1].

1. Qu'il faille considérer Milton sous cet aspect, cela me semble résulter du caractère de son œuvre et de plusieurs passages que nous y rencontrons. Il dit, par exemple, dans le *Paradis perdu* :

« But apte the Mind or Fancie is to roave
Uncheckt, and of her roaving is no end ;
Till warn'd, or by experience taught, she learn
That not to know at large of things remote

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il ne faut donc rien conclure avant d'avoir examiné et discuté les diverses opinions à ce sujet. Si nous voulons savoir quel degré de probabilité attacher à la thèse qui soutient l'influence de Bruno sur Milton, nous devons avoir en vue les points suivants : d'abord il faut voir quelles sont les conditions extérieures qui peuvent contribuer à déterminer si Milton a connu les opinions et les idées de Bruno et s'il y a puisé. Les circonstances qui accompagnèrent le séjour de Bruno en Angleterre, les hommes éminents qu'il y a rencontrés, le sort des livres qu'il y a publiés ou écrits, sa réputation et l'impression qu'il a produite sur les Anglais, autant de faits qui exigent notre attention. Inversement, il faut passer en revue le séjour de Milton en Italie, les gens dont il y formait sa société, le sort des idées, de la philosophie de Bruno dans sa patrie, sa réputation dans les académies de Florence que Milton fréquentait et son influence sur elles et sur leurs discussions, auxquelles, comme nous le savons, Milton prit part. A la suite de ces recherches préliminaires, nous arriverons à la question principale que nous avons déjà touchée : le caractère des deux systèmes, leurs ressemblances et points communs, les données d'une influence supposée de l'un sur l'autre et enfin les traces, s'il y en a, de Bruno dans l'œuvre de Milton.

I.

Au printemps de 1583, Bruno arrivait en Angleterre. La date exacte ne nous est pas connue. Mais cette année, l'ambassadeur anglais à Paris, H. Cobham, écrit à Walsingham vers la fin du mois de mars que M. le docteur Jordano Bruno Nolano, « a professor in philosophy, intendeth to pass into England; whose religion I cannot commend[1]. » Et dans la *Cena delle ceneri*, au commencement du carême de 1584,

From use, obscure and suttle, but to know
That which before us lies in daily life,
Is the prime wisdom, what is more, is fume,
Or emptiness, or fond impertinence... »

(Bk. VIII, v. 188-195.)

1. Voir Oliver Elton, *Modern Studies*, 1907, p. 331 ; W. Boulting, *G. Bruno, His Life, Thought and Martyrdom*, p. 65 ; V. Spampanato, *Vita di G. Bruno*, t. I, p. 329, et n. 4.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bruno dit qu'il a passé presque toute une année en Angleterre. Selon ses propres termes, il appartenait à la suite de l'ambassadeur français, Michel de Castelnau de Mauvissière, qui se rendait en ce pays, mais les *Mémoires* de celui-ci, quoique écrits à Londres, ne font pas mention de Bruno[1]. Ces *Mémoires*, il est vrai, ne vont pas au delà de 1570[2], de sorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de ne pas y trouver ce nom. On a cru cependant y voir des traces des idées du philosophe italien.

Quoi qu'il en soit, son séjour en Angleterre fut pour lui d'une importance très grande. Plus tard, pendant l'interrogatoire inquisitionnaire à Venise, il a dit que la plupart de ses livres étaient imprimés en Angleterre, du moins tous ceux dans lesquels Venise était indiquée comme lieu d'impression, et presque tous les autres, quoique l'éditeur ait dit [illegible]ement dans les livres en question[3]. Il y a même une [illegible] provenant de Thomas Baker, l'antiquaire, qui pré[illegible] que l'imprimeur de Bruno fut un certain huguenot, Thomas Vautrollier. Les caractères dont celui-ci se servait [illegible]airement ne correspondent pas, cependant, à ceux qu'on [illegible] les livres de Bruno[4].

[illegible] Bruno, selon ses propres allégations, vit-il beau[illegible] de monde en Angleterre, et du meilleur, dans le plein [illegible] de ce mot. Il fait spécialement mention de Philippe [illegible] de Fulke Greville, de Leicester, de Walsingham, [illegible] Élisabeth elle-même et d'autres encore[5]. De [illegible] de Greville, il parle comme d'amis (bien que la [illegible]mier, écrite par Greville, ne contienne pas le nom [illegible] quant à Leicester et Walsingham, il ne les a [illegible] personnellement à ce qu'il dit dans la *Cena*[7]. Plus

1. [illegible] *Opere italiane*, éd. par G. Gentile, t. I, p. 5; Carrière, *Die [illegible] d. Reformationszeit*, t. II, p. 59; *G. B. Werke*, übers. [illegible] VI, p. 167 (les actes de l'interrogation inquisitionnaire); [illegible], t. I, p. 303; Mc Intyre, *G. Bruno*, p. 21.
2. [illegible] *Quarterly Review*, 1902, p. 484.
3. [illegible] p. 494; *G. B. Werke*, üb. v. Kuhlenbeck, t. VI, p. 172.
4. [illegible] p. 495; Spampanato, *Vita*, t. I, p. 364-365, n.
5. [illegible] *B.*, t. I, p. 5, n. 7; p. 48-49 et notes.
6. [illegible] absence de traces de Bruno en Angleterre a été traitée [illegible] *für Geschichte der Philosophie*, 1893, p. 340.
7. [illegible]anato, *Vita*, t. I, p. 351.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tard, à l'interrogatoire de l'Inquisition, il a déclaré qu'il était connu de la reine et qu'il allait souvent à la cour avec l'ambassadeur français[1]. D'autre part, il a dit dans la *Cena delle Ceneri* qu'il ne connaissait pas les conseillers de la reine, ce que Kuhlenbeck sans le comprendre croit être dit de la reine[2]. Quant à la connaissance qu'a eue celle-ci de Bruno, je n'ai trouvé qu'une seule allusion à ce sujet, dans les œuvres de Galilée, dont le traité *De phænomenis in orbe lunae* nomme en passant « Brunus, novissimus huius sententiae assertor, qui ab Elisabetha Angliae ἄπιστος καὶ ἀσεβὴς καὶ ἄθεος cognominari meruit[3]. » Beaucoup d'autres circonstances nous permettent de conclure que le séjour de Bruno a eu un certain retentissement en Angleterre. Il nous en relate plusieurs lui-même. Au mois de juin, en 1583, Albert Laski, un prince polonais, visita Oxford et, en son honneur, on y organisa une grande discussion publique[4]. Bruno en était, d'après ce qu'il dit, et soutenait des thèses tellement hérétiques, avec une telle ardeur et une telle irrévérence qu'il lui fut défendu de professer plus longtemps à l'Université d'Oxford[5]. La même ardeur et les mêmes hérésies appa-

1. Voir *Werke*, üb. v. Kuhlenbeck, t. VI, p. 199.

2. *Werke*, t. I, p. 11, et « Quivi, bench'io come particolare non le conosca, nè abbia pensiero di conoscer*li* » *Cena*, p. 48. Du reste, quand il a écrit ces mots, son séjour en Angleterre n'était pas achevé.

3. *Opere di G. Galilei*, ed. naz, t. III, p. 352.

4. *G. B. in England*, p. 488; Kraushaar, *Olbracht Laski*, wojewoda sieradzki, Warszawa, 1882, t. II, p. 182 à 202.

5. Voir la relation de Bruno dans la *Cena de le Ceneri*, p. 96 et suiv. : « E se non il credete, andate in Oxonia, e fatevi raccontar le cose intravenute al Nolano, quando publicamente disputò con que' dottori in teologia in presenza del Prencipe Alasco Polacco e altri della nobiltà inglese. Fatevi dire, come si sapea rispondere agli argomenti; come restò per quindici sillogismi quindeci volte qual pulcino entro la stoppa quel povero dottor, che, come il corifeo dell' Academia, ne puosero avanti in questa grave occasione. Fatevi dire, con quanta incivilità e discortesia procedea quel porco, e con quanta pazienza e umanità quell' altro, che in fatto mostrava essere napolitano nato, e allevato sotto più benigno cielo. Informatevi, come gli han fatte finire le sue publiche letture, e quelle *de immortalitate animae* e quelle *de quintuplici sphæra* » (*Opere italiane*, éd. par G. Gentile, t. I, p. 96 et 97).

Évidemment, Bruno a aussi raconté cette scène au bibliothécaire Guillaume Cotin, qui dit : « Ay veu J. B., lequel n'aguère a esté en Angleterre avec l'ambassadeur du Roy et a leu à Oxonford » (*Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 1900, XXVII, 9). Les annales de l'Université d'Oxford ne font aucune mention des discours de Bruno. Anthony Wood, qui donne une description détaillée de la réception de Laski à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

raissent dans une discussion, semi-publique cette fois, à laquelle il prit part dans la maison de Sir Fulke Greville — dans l'interrogatoire inquisitionnaire, Bruno dit que c'était chez l'ambassadeur français qu'eut lieu la discussion — et qui devint l'origine du traité intitulé *La Cena de le Ceneri*[1].

De plus, il paraît qu'à peine arrivé en Angleterre, ou du moins avant la fin de l'année 1583, Bruno avait publié un livre à Londres, dans lequel se trouvait le petit traité *Triginta sigillorum explicatio*. Ce traité est précédé, entre autre matière, d'une lettre de Bruno adressée « ad excellentissimum oxoniensis Academiae Procancellarium, clarissimos doctores, atque celeberrimos magistros », où Bruno se vante d'une manière extrêmement pompeuse de sa propre érudition, de sa renommée, de sa sagesse, de son savoir-vivre, etc.[2]. Assurément Bruno était connu des savants anglais contemporains. S'il est vain de faire des conjectures sur la possibilité d'une entrevue avec Shakespeare[3], nous savons d'autre part que John Florio fut un des deux messieurs qui accompagnaient

Oxford, ne souffle mot de Bruno. Voir *Hist. et antiquitates universitatis Oxoniensis*, Oxford, 1674, t. I, p. 299 et suiv. Nous y apprenons, cependant, que la discussion eut lieu à l'église de la Bienheureuse-Vierge. Plus tard, C. Güttler a essayé de trouver quelques traces de Bruno à Oxford, mais les renseignements sur ce sujet qu'il a reçus du Christ Church College ont été tout à fait négatifs (voir *Arch. f. Geschichte d. Philosophie*, 1893, p. 340 et suiv. : *Zwei unbekannte Dialoge G. Brunos nebst biographischen Notizen*, von C. Güttler). Néanmoins, Spampanato croit que Bruno a appartenu, quoique pour peu de temps, à l'Université d'Oxford (*Vita*, t. I, p. 333). Du moins, on a cru en trouver l'affirmation dans la lettre d'un certain M. N. W., qui doit avoir suivi les cours, parce qu'il écrit à Samuel Daniel : « You cannot forget that which Nolanus (that man of infinite titles amongst other fantastical toys) truly noted by chance in our schools, that by the help of translations all sciences had their offspring » (Spampanato, *Vita*, t. I, p. 333; *G. B. in England;* Oliver Elton, *Modern Studies;* Boulting, *G. B. His life*, p. 83, etc.; voir aussi Chambrun, *G. Florio*, p. 194).

Il a peut-être pris part à la discussion publique en qualité de savant privé, non de *civis academicus*. Quant à son adversaire, beaucoup de conjectures à son sujet ont été faites, mais aucune avec assez de probabilité. Sur ces questions et sur toutes celles relatives à la vie de G. Bruno, voir Spampanato, *Vita di G. Bruno*, t. I-II, Messina, 1921, que je regrette n'avoir vu qu'après la conclusion de mes études sur cette matière.

1. *Opere italiane*, t. I, p. 5 et suiv. et note 7; *Werke*, üb. v. Kuhlenbeck, t. VI, p. 199.

2. Voir Tocco, *le Opere latine di G. B.*, Firenze, 1889, p. 63 et suiv.

3. Sur ce sujet, voir R. König, *Shakespeare. Jahrbuch XI*, p. 97 et suiv.; R. Beyersdorf, *Ib. XXVI*, p. 258 et suiv.; P. Orano, *Amleto è G. Bruno?* Lanciano (1916); B. Croce, *Shakespeare, Napoli e la Commedia Napoletana dell'*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Bruno à la maison de Sir Fulke Greville à l'occasion de la *Cena de le Ceneri*. L'autre était Matthew Gwynne. Or Florio était l'ami de Shakespeare et peut-être aussi celui de Bruno. Du moins, les dialogues de Florio à l'usage des Anglais désireux d'apprendre l'italien révèlent sa connaissance du *Candelaio*, de la *Cena*[1], etc., et même de l'extérieur de Bruno. (Spampanato, *Vita*, t. I, p. 355 n.).

Nous savons que le séjour de Bruno en Angleterre fut pour lui la période de sa vie la plus féconde. C'est alors qu'il écrivit les dialogues italiens où sont contenus presque tous les germes importants de sa philosophie. Malheureusement nous ne connaissons pas trop l'influence réciproque qu'ont pu avoir la pensée de Bruno et les idées anglaises de cette époque. Ce pays n'avait aucun philosophe en ce temps-là, il est vrai. Hooker n'avait encore rien publié, ni Bacon. Bruno affirme souvent qu'il a trouvé l'Angleterre stérile. Son inspiration lui doit être venue d'autre part. Les circonstances purement extérieures, la personnalité de Sidney, sa culture intellectuelle et générale qui en firent un des premiers personnages de l'Europe de son temps, les autres Anglais des plus instruits qu'a rencontrés et même fréquentés Bruno[2] seront les seules données visibles pour nous qui aurons pu aider à éclore le système dont les germes doivent lui être déjà venus de la philosophie grecque et des philosophes de la Renaissance de son propre pays, particulièrement Nicolas de Cusa.

En 1585, Bruno quitte l'Angleterre avec l'ambassadeur français[3]. Le voyage fut très malheureux. Des voleurs dépouil-

Arte (*la Critica*, 1919, p. 254 et suiv.); B. Croce, *Shakespeare e la critica shakespeariana* (*la Critica*, 1919, p. 129 et suiv.); G. Toffanin, *la Fine dell Umanesimo*, Torino, 1920.

1. Voir Einstein, *Italian Renaissance in England*, p. 104; Spampanato, *Vita*, t. I, p. 355-356, note 1. Aussi *G. B. in England*, p. 490 et suiv.; *Opere italiane*, t. I, p. 38 et n.

2. Il fait mention d'Albertus Gentilis, professeur de droit, dans l'interrogatoire inquisitionnaire (voir *Werke*, üb. v. Kuhlenbeck, t. VI, p. 168), et aussi de Martin Culpepper et de Tobias Matthew (voir Spampanato, *Vita*, t. I, p. 342 et n.; t. II, p. 702 : « Dove trovai due fazioni, una de filosofi, che erano Calvinisti, e l'altra di teologi, che erano Luterani. Ed in questi uno dottore che si chiamava Alberigo Gentile marchegiano, il qual avevo conosciuto in Inghilterra professor di legge... » *Documenti veneti IX*).

3. Au mois d'octobre. Voir *Opere italiane*, t. I, p. 4, n. 1; *Werke*, üb. v. Kuhlenbeck, t. VI, p. 167.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lèrent l'ambassadeur et sa famille de tout ce qu'ils emportaient d'Angleterre, des présents de la reine, de leur argenterie. On a cru voir une allusion à cette aventure dans le mot de Bruno à Cotin au mois de décembre 1585 où Bruno dit avoir été volé « da un servo » de tout ce qu'il possédait[1].

Ainsi nous sommes arrivés au bout des données extérieures concernant la question posée au commencement de nos recherches. Reste à étudier l'influence de Bruno sur les idées et les lettres anglaises pendant les trois quarts du siècle et plus encore qui suivit le départ de Bruno pour la France.

II.

Parmi ceux qui méritent considération à cet égard, on a nommé en premier lieu Edmond Spenser. Il apparaît en effet que celui-ci s'occupait beaucoup de littérature italienne, comme du reste les autres Anglais cultivés de son temps. Selon une lettre d'Harvey à Spenser, l'étude des auteurs italiens l'emportait, vers la fin du XVI^e siècle, sur celle de l'antiquité, à Cambridge : « *Machiavel* a great man : *Castilo*, of no small repute : *Petrarch* and *Boccace* in evevy man's mouth : *Galateo* and *Guazzo* never so happy : but some acquainted with *Unico Aretino* : the *French* and *Italian* highly regarded[2]. » D'autre part, le pamphlet de Bryskett, *A Discourse of Civil Life*, où la *Faery Queen* et les philosophes italiens sont associés, ne fait pas mention de Bruno[3], quoique écrit, à ce qu'il apparaît, après l'arrivée de l'Italien en Angleterre. De plus, ce poème, où l'on a cru apercevoir des traces de l'éthique de Bruno, fut commencé avant 1580. Pendant le séjour de Bruno en Angleterre, Spenser vivait en Irlande. Les circonstances extérieures ne nous fournissent

1. Spampanato, *Vita*, t. I, p. 387.

2. Cité dans la *Vie de Spenser* par R. W. Church, p. 25.

3. « Herein do I greatly envie the happiness of the Italians, who have in their mother-tongue late writers that have, with a singular easie method taught all that Plato and Aristotle have confusedly or obscurely left written. Of which, some I have begun to reade with no small delight ; as Alexander Piccolomini, Gio. Baptista Giraldi, and Guazzo ; all three having written upon the Ethick part of Morall Philosophie both exactly and perspicuously » (Church, *op. cit.*, p. 82 et suiv.).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

évidemment pas de renseignements sur la connaissance que Spenser a pu avoir de Bruno. Il faut les chercher en conséquence dans les écrits du poète anglais. La philosophie étant contenue principalement dans la *Faery Queen*, c'est là qu'il faut poursuivre les idées empruntées à Bruno ou inspirées par lui — s'il y en a dans l'œuvre de Spenser. Il serait donc tout à fait judicieux de tâcher de déterminer le vrai sens de quelques notions fondamentales des deux systèmes — si l'on a le droit de parler de système philosophique à propos de la *Faery Queen*.

La conception de la matière que nous trouvons dans ce poème est tout à fait platonicienne ou plutôt néo-platonicienne. La matière y est une substance indestructible, une masse lourde et obscure dans l'abîme de l'univers, où les formes vont, pour ainsi parler, chercher leurs corps. Le poète a exposé ses théories sur ce sujet dans le troisième livre de la *Faery Queen* (Canto VI) et il les a revêtues de la forme d'une allégorie. En quête de son fils, Vénus, accompagnée de Diane, trouve les petites jumelles filles de Crysogone dans les bois et elle emporte l'une d'elles, qu'elle va appeler Amoretta en mémoire de son fils perdu, dans son paradis, le jardin d'Adonis. Suit la description de ce jardin où se trouvent toutes les fleurs dont la Nature aime à se parer, les germes de tout être ou objet destiné à vivre et à mourir.

Le vieux Génie garde les portes du jardin et l'une de ces portes est neuve et belle, l'autre flétrie et vieille. Autour de lui se presse une foule d'enfants nus désireux d'être « vêtus de chair » et de s'en aller ensuite dans le monde, pour en revenir à la fin de leur vie « par la porte de derrière ». Alors ils seront plantés de nouveau dans le jardin et y croîtront, jeunes et beaux, comme s'ils n'avaient jamais connu de corruption ou de souffrance, pour être renvoyés dans le monde après des dizaines de siècles. Ils n'ont pas besoin de jardinier ni d'arrosage, mais ils grandissent et fleurissent d'eux-mêmes, sans l'aide d'autrui ou d'autre chose. Il y a là toutes sortes de formes, quelques-unes destinées aux hommes, d'autres aux animaux, aux oiseaux, aux poissons. Chaque jour, une foule de ces formes est envoyée dans le monde; toutefois il y en a autant car, dans le sein immense de l'uni-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vers s'étend le vaste et éternel Chaos enveloppé de nuit et de terreur, et il fournit la substance de la création. Quand cette substance obtient une forme, elle entre dans la vie ; elle est éternelle et ne cesse jamais d'exister. Les formes seules changent et périssent[1].

Il est évident que ces idées sont d'origine platonicienne. Dans le *Phèdre*, nous trouvons l'image du jardin d'Adonis employée pour signifier la végétation abondante et rapide[2]. Le *Timée* donne aux êtres créés et aux choses créées le nom d'enfants[3]. Ils proviennent de l'union du principe générateur et du principe réceptif, et celui-ci est évidemment la matière. Plus tard, dans les cantos sur la mutabilité, le poète nous apprend que le changement sert à perfectionner la création :

> I well consider all that ye haue sayd,
> And find that all things stedfastnes doe hate
> And changed be : yet being rightly wayd
> They are not changed from their first estate;
> But by their change their being doe dilate :
> And turning to themselues at length againe,
> Doe worke their owne perfection so by fate :
> Then ouer them Change doth not rule and raigne;
> But they raigne ouer change, and doe their states maintaine.
>
> (Canto VII, st. 58.)

Ces idées qu'on trouve dans le passage sur la mutabilité, on les a attribuées à l'influence de l'éthique de Bruno telle que le *Spaccio della bestia triomfante* la révèle[4]. Cependant, à notre avis, la preuve reste à faire. La conception fondamentale du *Spaccio*, l'origine des constellations du ciel et leur chute, n'entre pas du tout dans le poème de Spenser. A cet égard, il n'y a rien dans l'imagination spensérienne, à ce qu'il me semble, qui ne puisse pas dériver de la tradition littéraire européenne. Par contre, il saute aux yeux que la tournure, le sens, l'allure des passages sur le jardin d'Adonis et sur la mutabilité trahissent l'humaniste qui vient d'étudier

1. [illegible] *Queen* III, 6, 29-38.
2. [illegible] Stephanus (1578), III, 276.
3. [illegible] exemple, *op. cit.*, 41.
4. [illegible] sources des cantos sur la mutabilité, voir Greenlaw, dans les [illegible] XVII, 330 et suiv., 439 et suiv.; XX, 216 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'antiquité et les néo-platoniciens italiens. L'idée principale du platonisme impliquait cette notion que la beauté céleste ne pouvait être aperçue que par l'âme, tandis que la beauté terrestre était sensible aux yeux. Chez Spenser, cette beauté est la même chose que la vérité et la sagesse et elle est personnifiée par *Una*. Le chevalier de la Croix-Rouge ne peut pas voir Una de ses yeux parce qu'elle est une personnification de la beauté céleste.

On pourrait encore citer une foule d'exemples de ce fait que l'imagination de Spenser et des autres poètes anglais de la Renaissance subissait l'influence prépondérante du platonisme et du néo-platonisme. Mais ceci a été suffisamment indiqué par d'autres auteurs. Ajoutons seulement qu'il n'y a pas de doute que cette influence platonicienne soit provenue non moins de l'étude directe de Platon et de Plotin ravivée par les humanistes que des humanistes italiens eux-mêmes, avant tout des néo-platoniciens de Florence, de Pic de la Mirandole, de Marsile Ficin et d'autres encore (cf. sur ce sujet J. S. Harrison, *Platonism in English Poetry*, New-York, 1903; F. L. Schœll, *les Emprunts de Georges Chapman à Marsile Ficin* (*Revue de littérature comparée*, 1923, p. 17 et suiv.); L. Winstanley, *Fowre Hymnes* de Spenser, Cambrige University Press, 1907; A. Feuillerat, *John Lyly*, Cambridge, 1910, etc.).

Parmi les contemporains de Spenser, il y en a, cependant, qui, incontestablement, connaissaient les œuvres de Bruno. — Avant tout, il faut nous attendre à ce que ses compatriotes vivant en Angleterre fussent au courant de ses opinions. Parmi les livres qu'avait lus Florio pour son grand dictionnaire italien-anglais, il cite les suivants : « Cena delle Ceneri del Nolano; Della causa, principio ed uno del Nolano; Dell infinito, universo et mondi del Nolano; Heroici fuorori del Nolano; Spatio della bestia triomphante del Nolano » (Chambrun, *Giovanni Florio*, p. 212 et suiv.).

Dans la préface de sa traduction de Montaigne, Florio parle de Bruno de cette manière : « Shall I apologize translation?... Yea but my olde fellow Nolano tolde me, and taught publikely, that from translation all Science had it's of spring » (Chambrun, *Giovanni Florio*, p. 194).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Un ami de Florio, Samuel Daniel, fait également mention de Bruno ou de Nolano comme on semble l'avoir appelé en Angleterre à cette époque. Daniel, dans son *Worthy Tract of Paulus Jovius*, 1585, cite les mêmes mots que Florio dans sa traduction de Montaigne quelque quatorze ou dix-huit années plus tard (Einstein, *Italian Renaissance in England*, p. 356 et note).

En conséquence, tandis qu'il nous semble à peu près incontestable que Spenser n'a pas été influencé par les œuvres de Bruno, on ne peut pas nier cependant qu'un des poètes carolins n'ait connu au moins le *Spaccio* et ne s'en soit servi pour un de ses poèmes. Le « masque » intitulé *Cœlum Britannicum* par Thomas Carew a été joué à White-Hall le 18 février 1633[1]. Or, il est évident que ce masque a été fondé sur le *Spaccio* de Bruno. Au début, Mercure fait son entrée. Il explique en quelques vers qu'il est venu de la part des dieux olympiens trouver le roi (Charles Ier) et la reine (Henriette-Marie). Jupiter et Junon se sont rendu compte de la vertu et de la sagesse du roi et de la reine d'Angleterre et, en conséquence, les dieux peu vertueux vont se réformer. Viol, inceste, adultère et autres crimes semblables ne feront plus l'amusement des dieux. Les maîtresses de Jupiter, changées en bêtes par la jalousie de Junon, puis en constellations par l'amour de Jupiter, ont défiguré le firmament où elles rappellent le souvenir des vices dont les dieux se sont rendus coupables. Maintenant il va en être tout autrement. Les constellations seront chassées du firmament et on y placera le vertueux roi et sa reine :

... though of old, when youthful blood conspired
With his new Empire, prone to heats of lust,
He acted incests, rapes, adulteries,
On earthly beauties which his raging Queen,
Swoln with revengeful fury, turn'd to beasts,
And in despite he re-transform'd to Stars,
Till he had fill'd the crowded Firmament
With his loose Strumpets, and their spurious race,
Where the eternal records of his shame

1. *The Poems and Masque of Thomas Carew*, ed. by J. W. Ebsworth, London, 1893.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Shine to the world in flaming Characters;
When in the Chrystal mirror of your reign
He view'd him self, he found his loathsome stains :
Aud now, to expiate the infectious guilt
Of those detested luxuries, he'll chase
The infamous lights from their usurped Sphere,
And down in the *Lethaean* flood their curst
Both names and memories. In those vacant rooms
First you succeed; and of the wheeling Orb
In the most eminent and conspicuous point,
With dazzling beams and spreading magnitude,
Shine the bright Pole-star of this hemisphere.
Next, by your side, in a triumphant Chair,
And crown'd with *Ariadne's* diadem,
Sits the fair Consort of your heart and throne.
Diffused about you, with that share of light,
As they of virtue have derived from you,
He'll fix this Noble train, of either sex;
So to the *British* stars this lower Globe
Shall owe its light, and they alone dispense
To th'world a pure refined influence.

(P. 133-134.)

Après ce prologue, Momus se présente au public. Comme Puck, il se plaît à se moquer de tout le monde. Puis un changement de scène laisse voir une sphère couverte de constellations et supportée par une grande figure nue fortement courbée et près de succomber sous son fardeau. C'est Atlas. Momus raconte qu'il a entendu parler du projet qu'avaient les dieux de se réformer, de se faire dorénavant vertueux et de punir l'incontinence. On procède à la purification du ciel, où le vice a placé ses trophées :

As fawning Flattery in the Little Dog,
I'th' Bigger, churlish Murmur; Cowardice
I'th' timorous Hare; Ambition in the Eagle;
Rapine and Avarice in th'adventurous Ship
That sail'd to *Colchis* for the golden fleece.
Drunken distemper in the Goblet flows;
I'th' Dart and Scorpion, biting Calumny;
In *Hercules* and Lion, furious rage;
Vain Ostentation in *Cassiopeia* :
All these I to eternal exile doom...

(P. 141-142.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Puis le ciel s'assombrit, à mesure que les constellations s'éteignent une à une. Après divers changements de scène, le ciel montre le « genius » des trois royaumes, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Des nuées apparaissent où l'on distingue les vertus personnifiées : *Eusebeia*, *Aletheia*, *Sophia*, *Homonoia*, *Dicœarche*, *Euphemia* et l'Éternité.

Si nous nous demandons quelles traces a laissées Bruno dans la philosophie anglaise avant la mort de Milton, la réponse n'est guère difficile. Bacon a connu le penseur italien, c'est vrai. Mais il ne le nomme qu'une seule fois, et alors d'une manière peu flatteuse : « At nostris saeculis, propter instituta scholarum et collegiorum, cohibentur ingenia magis; neque propterea omnino cessatum est : Patricius, Telesius, Brunus, Severinus Danus, Gilbertus Anglus, Campanella, scenam tentarunt, et novas fabulas egerunt, nec plausu celebres nec argumento elegantes » (*Works*, éd. Ellis et Spedding, II, 13. Cf. G. Gentile, *G. B. e il pensiero del rinascimento*, p. 98).

Du reste, quoiqu'on ait essayé de faire dériver de Bruno certaines idées de Bacon, on n'a réussi à trouver que des ressemblances d'un caractère général (Mc Intyre, *Giordano Bruno*, London, 1903; G. Gentile, *la Critica*, III, 527 et suiv., accepte comme prouvée l'opinion de l'écrivain anglais). On nous a assuré que tous les deux admirent le livre de Job, distinguent la religion de la science, citent les *Proverbes* et la *Sapience* de Salomon, etc. Cette argumentation est en partie vide de sens et trahit de l'ignorance des auteurs et de la littérature du XVIe siècle.

On rencontre le nom de Bruno plusieurs fois dans l'*Anatomy of Melancholy* de Burton. Sa préface (I, 26, London, 1893) fait mention de la théorie de l'infinité du monde « which Democritus held, Epicurus and their master Lycippus of old maintained, and are lately revived by Copernicus, Brunus and some others ». Et plus tard, dans la *Digression of Air* (II, 2, 3), le nom de Bruno se présente plusieurs fois dans des contextes différents : « If the worlds be infinite, and every fixed star a sun, with his compassing planets (as Brunus and Campanella conclude) »; « Christophe Rotman, John Pena, Jordanus Brunus, with many other late mathemati-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cians, contend it (the air) is the same and one matter throughout, saving that the higher still the purer it is, and more subtile »; « those several planets have their several moons about them... peradventure (il y a des lunes) even amongst the fixed stars which Brunus and Brutius have already averred »; « If our world be small in respect why may we not suppose a plurality of worlds, those infinite stars visible in the firmament be so many suns, with particular fixed centres; to have likewise their subordinate planets, as the sun has his dancing still round him? Which cardinal Cusanus, Walkarinus, Brunus and some others have held »; « Kepler (I confess) will by no means admit of Brunus's infinite worlds », etc.[1]. Notons ici que les idées de Bruno relevées par l'auteur se rapportent à sa qualité d'astronome, de physiographe, de philosophe naturaliste, non à ses conceptions néo-platoniciennes.

Du reste, il faut, dans la philosophie anglaise, s'avancer jusqu'à Toland pour trouver un intérêt prononcé pour la pensée de Bruno, quoique, sans doute, il serait possible d'ajouter quelques exemples à ceux de Bacon et de Burton.

Le résultat assez maigre de nos recherches sur Bruno dans la littérature anglaise avant la mort de Milton est riche comparativement aux notes qu'on peut rassembler sur l'influence de Bruno dans l'Italie avant que Milton eût visité ce pays. Sur ce sujet, il faut se borner aux remarques qu'a faites G. Gentile dans son *Giordano Bruno e il pensiero del rinascimento*. Il souligne le fait que Galilée garde un silence complet sur Bruno, mais en même temps il croit avoir découvert chez le premier des idées qui dérivent de ce dernier. Dans un manuscrit de Galilée publié par Berti dans son *Storia dei mss. Galileiani della Bibl. Naz. di Firenze* (Atti dei Lincei, cité par G. Gentile, p. 100; cf. aussi *Opere*, VII, 686), il y a le passage suivant : « Il dire che le opinioni più antiche et inveterate sieno le migliori e improbabile, perche siccome di un

1. Il apparaît que quelques pamphlets furent publiés en Angleterre sous l'influence des idées mnémotechniques de Bruno. Le Dicson de la *Causa* doit être un certain Alexander Dickson qui avait publié, en 1583, *De umbra rationis et judicii, sive de memoriae virtute prosopopeia* (Mc Intyre, *G. B.*; G. Gentile, *la Critica*, t. III, p. 525). Ensuite il y eut une controverse sur ce livre (*Ibid.*).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

uomo particolare l'ultime determinazioni par che siano le più prudenti, e che con gli anni cresca il giudizio, cosi della Universalità degli uomini par ragionevole l'ultime determinazioni sien le più vere ». Ce passage, selon Gentile, est d'accord avec les idées de Bruno sur le progrès de l'esprit humain exprimées dans son *Cena delle Ceneri* (*G. B. e il pensiero del rinascimento*, p. 100). Le savant italien note en outre quelques autres idées qui ont peut-être passé de la philosophie de Bruno dans l'œuvre de Galilée. Mais d'après ce que nous savons aujourd'hui de l'influence du philosophe sur la pensée italienne du XVII[e] siècle, il nous semble peu probable que Milton ait rencontré à l'occasion de sa visite les idées de Bruno en cours dans l'Italie.

III.

Reste à examiner d'un peu plus près la pensée miltonienne afin d'y rechercher les traces éventuelles de Bruno[1]. Constatons d'abord que le poète ne nomme pas expressément le penseur italien. Des détails extérieurs, des emprunts, des citations sont, à ce que je sache, également absents. Notre tâche consiste donc à rapprocher les idées et les conceptions générales qui, selon le caractère des deux systèmes, peuvent présenter des traits communs.

Les sources où puisait Bruno étaient avant tout les philosophes et les précurseurs de la Renaissance, en remontant en arrière jusqu'à Raymond Lulle[2]. Celui-ci, dans son *De Articulis fidei* était d'avis que, d'elle-même, la raison est capable de pénétrer les mystères de la foi et de démontrer tous les dogmes

1. Pour la philosophie de Bruno nous suivons principalement l'étude récente de R. Charbonnel dans sa *Pensée italienne au XVI[e] siècle et le courant libertin*, Paris, 1919, dont les qualités font un guide plus agréable, me semble-t-il, que l'œuvre, du reste excellente, de Tocco, dont on ne peut nier la tendance vers des interprétations un peu étroites; pour la philosophie de Milton, cf. D. Saurat, *la Pensée de Milton*, Paris, 1920.

2. Il va sans dire que les grands penseurs de l'antiquité et du moyen âge : Platon, Plotin, Aristote, Scot Érigène, Albert le Grand, saint Thomas et autres, lui étaient bien connus. Cf. Charbonnel, *la Pensée italienne*, p. 461, qui fournit une liste plus complète des auteurs qu'avait étudiés Bruno : Agrippa, Al Gazali, Aristote, Averroès, saint Augustin, les Cabalistes, Cardan, David de Dinant, Démocrite, Denys l'Aréopagite, Empédocle, Épicure, Ficin, Héraclite, Jamblique, Lucrèce, Origène, Parménide, Patrizzi, Pic de la Mirandole, Pla-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

révélés[1] (Charbonnel, *la Pensée italienne au XVI^e siècle*, p. 462). Sur ce point, Bruno et Lulle sont essentiellement d'accord. Il faut observer pourtant que le néo-platonisme de Bruno influe sur sa conception de Dieu et le dispose un peu au mysticisme. La spéculation métaphysique a le droit, d'après lui, à pousser jusqu'à la région surnaturelle où règne la théologie[2]; mais si elle n'est pas soutenue par l'élan d'une certitude morale qui relève moins du strict raisonnement[3] que de la volonté et de l'amour, si elle n'est pas illuminée par les clartés spéciales de la foi, elle ne peut pleinement participer à cette haute contemplation du divin que connaissent, par exemple, les mystiques[4] (Charbonnel, *Pensée italienne*, p. 494). D'autre part, la connaissance en matière de religion semble parfois être pour Bruno une affaire de degré : « Facilmente condoranno a noi di usar le vere proposizioni, da le quali non vogliamo inferir altro, che la verità de la natura e de l'eccelenza de l'autor di quella; et le quali non son proposte da noi al volgo, ma à sapienti soli, che possono aver accesso a l'intelligenza di nostri discorsi. Da questo principio dipende che li non men dotti che religiosi teologi giammai han pregiudicato a la libertà de' filosofi; et li veri, civili

ton, Plotin, Ramus, Sénèque, Telesio, saint Thomas (*Ibid.*, p. 474, note). Plusieurs de ces philosophes furent plus tard également consultés par Milton, ce qui nous prépare à des idées analogues dans l'œuvre des deux auteurs.

1. Cf. Lulle, *Opera*, Argent., 1598, p. 942 : « Manifeste sequitur ergo quod sancta fides Catholica possit juxta eorum testimonium per rationes necessarias approbari : et hoc per modum intelligendi, non tantummodo per modum credendi. »

2. Cf. G. Gentile dans la *Critica*, t. VI, p. 138.

3. Cf. *Scripta*, éd. Gfrorer, t. II, p. 438-439 : « Mens superior intellectu et omni cognitione, quae simplici intuitu absque ullo discursu praecedente vel concomitante, vel numero vel distractione, omnia comprehendit, et proportionatur speculo tum vivo tum pleno, quod idem est lux, speculum et omnes figurae... Sicut et mens divina uno actu simplicissimo in se contemplatur omnia simul, sine successione. »

4. Cf. *Scripta*, éd. Gfrorer, t. II, p. 494 : « Hanc auctoritatem sequitur fides, nempe certitudo quaedam infallibilis, qua ea revelata et divina voce producta certiora habeantur (si non in eodem certitudinis gradu) quam quae sensibus sunt manifesta, et ipse habitus primorum principiorum. Atque ita extra sensus et rationis principia sunt censenda, ut supra haec ipsa intelligantur, non contra, ut non secundum rationem et humanam conditionem agamur, sed ut in divinam similitudinem et sapientiam efferamur, ut per hanc fidem ad illam intelligentiam promoveamur »; Tocco, *le Opere latine di G. B.*, p. 394 : « Tanto è vero che nel suo più alto grado la ragione finisce per così dire a consumare sè medesima nella fiamma della mistica contemplazione. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

e bene accostumati filosofi sempre hanno favorito le religioni; per che gli uni e gli altri sanno, che la fede si richiede per l'instituzione di rozzi popoli, che denno esser governati, e la dimostrazione per li contemplativi, che sanno governar se et altri[1] » (*Del infinito universo e mondi*, *op. cit.*, éd. Wagner, II, 27).

Il faut relever le fait que, sur cette question, la position de Milton ressemble à celle de Bruno. Le premier maintient les droits de la raison en matière religieuse, mais il croit en même

[1] Dans ce passage, Bruno tend évidemment à adopter une position aristocratique où il était permis aux élus intellectuels de voir clair en matière de religion et où il ne fallait dire aux *rozzi popoli* (*le rabble* de Milton) non la vérité, mais ce qui était bon pour les gouverner et les faire se tenir tranquilles (cf. pourtant son éloge de la vérité dans le *Spaccio*, *op. cit.*, éd. Wagner, t. II, p. 1??). Il y est d'accord avec Milton qui, toutefois, paraît aller un peu plus loin : « No rational person will deny that there are certain persons whom we are fully justified in deceiving... When, therefore, instead of injuring a person by a false statement, we either confer on him a positive benefit, or prevent him from inflicting or suffering injury, we are far from being guilty of deceit towards him, however often the fiction may be repeated, that we ought rather to be considered as doing him a service against his will... In the same way it is universally admitted that feints and stratagems in war, when unaccompanied by perjury or breach of faith, do not fall under the description of falsehood. Now this admission is evidently fatal to the vulgar definition, inasmuch as it is scarcely possible to execute any of the artifices of war without openly uttering the greatest untruths with the indisputable intention of deceiving. It is better therefore to say that stratagems in common, as well as falsehood, are lawful for the cause above assigned, namely, that where we are not under an obligation to speak the truth, there can be no reason why we should not, when occasion requires it, utter even what is false; *nor do I perceive why this should be more allowable in war than in peace, especially in cases where, by an* HONEST *and beneficial kind of falsehood, we may be enabled to avert any injury or danger from ourselves or our neighbour* » (Bohn, t. V, p. 115 et suiv.). Ces principes, nous semble-t-il, Milton les a appliqués vis-à-vis du peuple à l'occasion de l'exécution de Charles I[er] (cf. S. B. Liljegren, *Studies in Milton*, p. XVIII et chap. XI). Je profite de l'occasion pour ajouter quelques mots sur les *rozzi popoli* de Bruno et le *rabble* de Milton. M. Saurat est d'avis qu'il y a une évolution naturelle dans la conception miltonienne du peuple. Après 1660, Milton aurait perdu les illusions qu'il avait sur lui et l'appelle avec dédain « the miscellaneous rabble » (cf. *Revue germanique*, 1908, p. 124). D'après moi, le mépris du peuple chez Milton comme chez Bruno provient de leur disposition aristocratique en général. Il faut remarquer que les expressions dédaigneuses de Milton au sujet du peuple se présentent de bonne heure dans sa carrière d'écrivain. Dans sa *Defensio secunda* contre Alexandre More, il n'hésite pas à appeler *mobile* le peuple anglais (« vilissima animalia ») les plus vils des animaux, et à nous assurer que la plupart d'entre eux sont incontestablement des coquins (cf. S. B. Liljegren, *Studies in Milton*, p. XLIII ; Milton, *Works*, ed. Fletcher, p. 724).

temps à l'inspiration divine : « It is my particular advice that every one should suspend his opinion on whatever points he may not feel himself fully satisfied, till the evidence of Scripture prevail, and persuade his reason into assent and faith » (*De Doctrina Chr.*, Bohn, IV, 5) ; « neither is it (the scripture) to be interpreted by the judgement of man, that is, by our own unassisted judgement, but by means of that Holy Spirit promised to all believers » (*Ibid.*, p. 441).

Bruno consacra une partie considérable de sa vie à perfectionner l'art mnémotechnique de Lulle. Le premier livre de Bruno était intitulé : *De umbris idearum implicantibus artem quaerendi, inveniendi, judicandi, ordinandi et applicandi, ad internam scripturam et non vulgares per memoriam operationes explicatis*, et le but que le philosophe s'y est proposé est de répondre à toutes les questions qui peuvent venir à l'esprit de l'homme[1]. Ce livre fut le premier de nombreux ouvrages analogues : *Cantus Circœus*, *Dialogus secundus*, *De compendiosa architectura*, *Ars reminiscendi*, *Triginta sigillorum explicatio*, *Sigillus sigillorum*, *De lampade*, etc., etc. Il est un fait remarquable, c'est qu'on ne peut découvrir la moindre trace de la pensée lullienne remaniée et développée par Bruno dans l'œuvre de Milton, pas même dans son *Artis logicæ plenior institutio*, dans son *Praxis logicæ analytica* ou dans sa *Petri Rami vita*.

On ne peut, me semble-t-il, qu'attacher de l'importance à la circonstance suivante. Un des points où Bruno allait au delà des idées de Copernic était celui de l'infinité du monde. Le Polonais pensait que le soleil restait immobile au centre de l'univers, qui était entouré d'une sphère également immobile où étaient attachées les étoiles[2]. Galilée nous en assure

1. Cf. Tocco, *le Opere latine di G. B.*, p. 4 : « Esta (l'arte lulliana) sta tutta nel rintracciare gli elementi primi del pensiero e le combinazioni loro, conosciute le quali, si crede di poter costruire facilmente e giudizii e sillogismi, a quel modo che conosciute le moltiplicazioni dei primi nove numeri, date nella tavola pitagorica si può eseguire qualsivoglia calcolo per complicato che sia... Chi conosca il modo di combinare questi soggetti con quei predicati sa rispondere a tutte le quistioni, che la mente umana possa sollevare. » Quant au caractère de la connaissance, cf. Tocco, *le Opere latine*, p. 361 et suiv.

2. Cf. Copernic, *De revolutionibus orbium coelestium*, Bâle, 1566, lib. VII, p. 9 : « Prima è suprema omnium est stellarum fixarum sphæra, seipsam et omnia continens : ideoque immobilis. In medio vero omnium residet sol. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sistema del mondo tole-
... pone la sfera stellata
... mente immobile! »
... Milton est essen-
... apparait cf. P.

... now fli'st
... that flies.

... Milton compare
... deux systèmes astronomiques ne tra-
... de Milton ou développe-
... Bruno à cet

... wide ... speak
... ence, who ... built
... ... sum
... dwells not in his own
... to fill.
... and the rest
... best known.

... VIII, ...

... Bruno qui avait fait le
... du monde, conception
... de Cuse. Selon ce der-
... circonférence parce
... extérieur qui le limite-
... Il faut avouer que

... Copernicus ...
... mundi centro quies-
... cognoscent »
... Propter quod aliquid
... sensibilem aut aerem vel
... motibus orbium
... motu ac minimum sim-
... nec maximo compotere necesse
... circumferentia. Non habet igitur
... circumferentiam et sic
... esse ac aliquid ... mundus
... veritate carent »
... et suiv.

l'absence de toute allusion à l'infinité du monde dans Milton, où nous avons le droit d'en attendre, nous dispose à douter de la connaissance qu'à eue le poète anglais de Bruno à ce sujet.

Il faut peut-être relever ici le fait que Képler aussi s'est arrêté devant la pensée de l'infinité du monde[1]. Pour lui, comme pour Copernic, la sphère des étoiles fixes était la limite de l'univers.

Selon Milton, la création semble un incident, pour ainsi dire, dans la vie de Dieu. Avant de créer le monde, Dieu s'occupait de ses amusements : « God himself conceals us not his own recreations before the world was built : *I was*, saith the Eternal Wisdom, *daily his delight, playing always before him* » (*Prose works*, III, 331) :

> Descend from Heav'n *Urania*...
> . . . .
> Before the Hills appeerd, or Fountain flow'd,
> Thou with Eternal wisdom didst converse,
> Wisdom thy Sister, and with her didst play
> In presence of th' Almightie Father, pleas'd
> With thy Celestial Song.
>
> (*Paradise Lost*, VII, 1-12.)

Pour accomplir son éternelle volonté, pour réaliser le plan total de l'Être, il a créé le Fils (Saurat, *Pensée*, p. 128 et suiv.), et celui-ci se fait ensuite le créateur du monde. Il faut remarquer que, chez Milton, il n'y a pas nécessité pour Dieu de rien créer :

> Thou my word, begotten Son, by thee
> This I perform, speak thou, and be it don :
> My overshadowing Spirit and might with thee
> I send along, ride forth, and bid the Deep
> Within appointed bounds be Heav'n and Earth,
> Boundless the Deep, because I am who fill
> Infinitude, nor vacuous the space.

1. Cf. Kepler, *Epitome astronomiae Copernicanae* (Lentiis ad Danub., 1618), p. 39 : « Num igitur regio fixarum sursum est infinita? Hic Astronomia nihil pronunciat : in tanta enim altitudine sensu destituitur oculorum. Hoc solum docet astronomia, quousque stellae vel minimae cernuntur, finitum esse spacium », etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Though I uncircumscrib'd my self retire,
And put not forth my goodness, which is free
To act or not, *Necessitie* and Chance
Approach not mee, and what I will is Fate.

Paradise Lost, VII, 163-173.)

Or, c'est là un fait important qui souligne la nature différente des idées de Bruno et de Milton. Pour le Dieu du penseur italien, la création est une nécessité, la création est sa raison d'être en quelque sorte. « Il Dio di Bruno non si specchia se non nella natura », « il Dio di Bruno senza la natura sarebbe vuoto di ogni contenuto ed impossibile[1] » (Fiorentino, *Telesio*, cité dans la *Pensée italienne* de Charbonnel, p. 468). Tandis que pour Milton la création est une partie finie de Dieu infini, chez Bruno le créateur et son œuvre sont commensurables, pour ainsi dire, la création étant un développement de Dieu.

Les théologiens disent que Dieu crée les choses non de toute éternité, mais dans le temps, non par nécessité de nature, mais par libre décision de sa volonté[2]. Pour eux, Dieu est l'infini ; « l'univers, par contre, est fini » (Charbonnel, *Pensée italienne*, p. 497 ; cf. également G. Gentile dans *la Critica*, XVIII, 47). C'est là la différence entre les idées de Milton et celles de Bruno à cet égard.

Tout autant que leur religion, les Juifs étaient peu sympathiques à Bruno[3] (Charbonnel, *Pensée italienne*, p. 490). Il

1. Cf. *Scripta*, éd. Gfrörer, t. II, p. 473 : « Deus ergo est substantia universalis in essendo, qua omnia sunt, essentia omnis essentiae fons, qua quidquid est, est, intima omni enti, magis quam sua forma et sua natura unicuique esse possit. Sicut enim natura est unicuique fundamentum entitatis, ita profundius naturae uniuscujusque fundamentum est Deus. Propterea bene dicitur : in quo vivimus, vegetamur et sumus ; quia est vitae vita, vegetationis vegetatio, entitatis essentia. »

2. Cf. F. Fiorentino, *B. Telesio. Studii storici sull' Idea Della Natura nel Risorgimento italiano* : « Bruno... dice che l'universo è tutto, ma non già nello stesso modo, com' e tutto il suo principio : l'universo è tutto in modo distinto, Dio è tutto in modo indifferente... In Giordano Bruno c'è Dio e c'è l'Universo : l'uno non vi e assolutamente scambiato con l'altro ; ma la unità della sostanza vi è affermata con sicurezza e con precisione. Dio è l'assolutamente infinito ; ma l'universo, benchè infinito nello insieme, non è infinito nelle singole sue parti... La creazione è sviluppo di Dio stesso, processo necessario, che rende conoscibile e reale l'attività di Dio » (cité par Charbonnel, *Pensée italienne*, p. 467 et suiv.).

3. Cf. *op. cit.*, éd. Gentile, t. II, p. 135 : « Giudei... una generazione tanto

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

trouvait leur Jehovah soupçonneux et sanguinaire, leur culte fanatique et exclusif, circonstances qui, au contraire, les rapprochaient de Milton. Celui-ci avait conservé la doctrine de la prédestination du puritanisme et la providence divine revêtait souvent pour lui de très sombres aspects (cf. *De Doctrina Christiana*, I, 4; 8). L'esprit commun du judaïsme et du puritanisme sépare encore le poète anglais de Bruno au sujet de la Bible. Bruno déniait toute autorité à l'Écriture en ce qui concerne l'univers physique : « Ma come chiarissimamente ognuno può vedere, ne li divini libri in servizio del nostro intelletto, non si trattano le dimostrazioni e speculazioni, circa le cose naturali, come se fusse filosofia; ma in grazia de la nostra mente et affetto, per le leggi si ordina la pratica circa le azioni morali » (*Cena delle Ceneri*, *op. cit.*, éd. Wagner, t. I, p. 172). Sur ces points, il est également impossible de découvrir des particularités où les idées de Milton aient rencontré celles de Bruno ou en aient été influencées.

Il est clair que, dès le début de sa carrière philosophique, Bruno s'inspire de Platon et de Plotin, principalement peut-être par l'intermédiaire des œuvres néo-platoniciennes et des traductions de Marsile Ficin et d'autres. Le *De umbris* et le *Sigillus sigillorum* sont fondés sur l'émanatisme plotinien [1]; tout y sort par émanation de l'éternelle substance, toujours égale et identique à elle-même. Au-dessous d'elle il y a l'âme du monde, qui contient les raisons génératrices des choses et, au degré inférieur, la matière ténèbre (Charbonnel, *Pensée italienne*, p. 528 et suiv.). Cette phase de la pensée de Bruno est antérieure à son séjour en Angleterre. Cependant, le dernier des deux ouvrages indiqués plus haut présente des traces du développement que vont poursuivre ses idées dans les dialogues italiens parus à Londres. Beaucoup d'éléments néo-platoniciens y sont restés, c'est vrai; il y a là la théorie de

pestilente, leprosa, e generalmente perniciosa, che merita prima esser spinta che nata. »

1. Cf. Tocco, *Opere latine di G. B.*, p. 332 : « Non è alcun dubbio che il *De Umbris idearum* s'ispiri al platonismo e più al nuovo in verità che al vecchio e schietto »; p. 335 : « Anche nel *Sigillus Sigillorum* non mancano le reminiscenze platoniche e neoplatoniche, e le idee vi si tengono pur sempre come fonte del sensibile e quali entità trascendenti »; p. 363 : « Il fondo della dottrina gnoseologica anche nel *Sigillus* è schiettamente neoplatonico non meno che nel *De Umbris* », etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] sorte le rôle d'intermé-[illegible] et la création. « Questo è [illegible] Questo fabbro, dicono, [illegible] e a fatto uno, a questo [illegible] infondendo e porgendo [illegible] mantenendosi lui quieto e [illegible] ed. Wagner, I, 236). [illegible] peut deviner déjà dans le [illegible] pourtant de plus en plus; le [illegible] fréquent[1]. Forme et matière [illegible] aspects d'une même réalité, les [illegible] manifestations inséparables du [illegible] les deux faces ou les deux [illegible] substance, d'une puissance [illegible] Nature, qu'on peut aussi nom-[illegible] identique à lui-même, mais [illegible] perpétuelle activité qui, à nos [illegible] de tout ce qui participe à la [illegible] p. [illegible]. La phase suivante de la [illegible] atomiste, cependant, repousse le [illegible] l'Un, qui s'épancherait ensuite [illegible] des êtres, est remplacé par un nombre [illegible] les uns aux autres, existant de [illegible] forme comme un tout complè-[illegible]

[illegible] que les différences entre ces [illegible] sur le même sujet, sont frappantes. [illegible] dernier, il y a aussi un intermédiaire [illegible] création : le Fils. De même, il est le créa-[illegible] de la pensée devient tout différent par [illegible] L'idée que cet univers a un commence-[illegible] en fait d'une conception philosophique, une [illegible]gique. Et de l'atomisme il n'y a pas de trace [illegible]

> O [illegible], one Almightie is, from whom
> [illegible] things proceed, and up to him return.

(1) [illegible] opere [illegible], p. 360 et suiv.
(2) [illegible] t. II, p. 425 et suiv.
(3) [illegible] t. II, p. 473.

If not deprav'd from good, created all
Indu'd with various forms, various degrees
Of substance, and in things that live, of life;
But more refin'd, more spiritous, and pure,
As neerer to him plac't, or neerer tending
Each in thir several active Spheas assignd,
Till body up to spirit work, in bounds
Proportiond to each kind.

(*Paradise Lost*, V, 469 et suiv.)

Auprès des concepts bibliques assez grossiers, on trouve ici de faibles traces de platonisme.

L'atomisme de Bruno ne regarde plus l'âme individuelle comme un agrégat d'atomes très subtils, mais comme une monade *sui generis*, comme un centre d'organisation et de rayonnement que l'on peut localiser dans le cœur et qui, de là, tout en gardant son unité, exerce son action dans toutes les parties du corps, comme l'Ame du monde exerce la sienne dans toutes les parties de l'Univers[1] (Charbonnel, *Pensée italienne*, p. 547). A cet égard, les idées de Milton sont tout à fait différentes. Non seulement il croit l'âme mortelle (cf. Saurat, *les Sources anglaises de la philosophie de Milton*, Revue germanique, 1921; S. B. Liljegren, *Die Englischen Quellen der Philosophie Miltons*, *Anglia*, Beiblatt, 1922), mais il conçoit l'âme étendue et divisible. Cf. *De doctrina chr.*, I, 13 : « For why should not the spirits of the elect be as easily gathered together as the smallest particles of their bodies, sometimes most widely dispersed throughout different countries[2]. »

Le résultat de l'étude comparée de Bruno et de Milton est, me paraît-il, le suivant. Les deux systèmes sont essentiellement différents, le but immédiat de Bruno étant philoso-

1. Cf. *De triplici minimo*, I, 3, 50 et suiv. :

« Ergo animus circum minima adglomerando tomorum
Corpora se velut involvit caeco ordine in illis,
Carcere fatali tamquam sibi membra figurans,
Ut mox se totum hoc corpus diffundat in omne,
Rursumque ex omni ac toto resopitu remigret
Spiritus expanso de stamine concitus in cor. »

Cf. aussi Gentile dans la *Critica*, t. X, p. 288 et suiv.

2. Notons qu'il n'y a pas de trace chez Milton de purification de l'âme par la métempsycose pythagoricienne ni du mortalisme miltonien chez Bruno.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

physique, celui de Milton théologique. Mais parfois leurs idées se rapprochent ou bien se touchent. Dans ces cas-là, il me semble, cependant, que la similitude dérive plutôt de leurs sources communes[1]. Il est impossible de constater, à mon avis, que les conceptions en question aient passé par Bruno dans le système de Milton; il n'y a aucun signe d'affinité et, de plus, Milton n'a même montré aucune connaissance de Bruno en précisant, à son égard, sa propre position vis-à-vis des idées communes. Serait-il possible que Milton n'ait pas connu la philosophie de l'Italien? En tout cas, celle-ci a très peu attiré l'attention en Europe avant le XVIII[e] siècle, semble-t-il, quoique peut-être on s'en soit occupé plus que les philosophes, terrifiés par l'autodafé de Bruno, ne l'ont laissé paraître; ou bien il l'a connue et elle l'a laissé indifférent. Il est encore possible que, sans avoir la pensée de Bruno en haine — nous avons dit que toute trace d'une telle attitude est absente dans l'œuvre de Milton — sa personnalité et son école aient été désagréables au poète anglais. De la part des disciples de Pierre de la Ramée, Bruno avait souffert des attaques. Nous savons que l'Italien en voulait au Français et à son école et que cette querelle fut continuée après la visite de Bruno en Angleterre[2]. L'intérêt que Milton avait témoigné pour la doctrine et la personnalité de Pierre de la Ramée et dont le résultat fut son *Artis Logicae plenior Institutio ad Petri Rami Methodum concinnata* et son *Petri Rami Vita* a pu faire naître chez lui une aversion qui l'eût écarté aussi des idées de Giordano Bruno.

S. B. LILJEGREN.

1. Notons que c'est le néo-platonisme qu'ont en commun Milton et Bruno. Or nous avons vu plus haut que le courant néo-platonicien en Angleterre dérivait de l'humanisme et des néo-platoniciens italiens. De plus, quand on cite Bruno par ces temps-là, c'est en sa qualité d'auteur de diverses opinions révolutionnaires sur l'infinité du monde, etc., non pas en sa qualité de néo-platonicien.

2. Cf. la *Critica*, t. III, p. 526.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

FONTENELLE ET L'ITALIE

I. — L'Italie de Fontenelle.

Fontenelle n'a jamais franchi les Alpes, mais il a entendu de la musique italienne, il a lu des poètes italiens, il a suivi avec attention le mouvement scientifique de la Péninsule. Ce commerce avec nos voisins lui a laissé des impressions généralement favorables et, par conséquent, assez peu en harmonie avec l'opinion la plus répandue en France à la fin du xvii^e siècle et au début du xviii^e. Ce contraste se verra tout au long des pages qui vont suivre[1].

En 1702 parut à Paris un *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui regarde la musique et les opéras*. L'auteur était un prêtre normand, l'abbé Raguenet. Il revenait d'un voyage enchanteur dans la Péninsule et affirmait la supériorité de nos voisins sur nous dans un art où déjà l'Allemagne les considérait comme des maîtres sans rivaux. En France, au contraire, on refusera très longtemps encore de les traiter avec tant d'honneur. Au temps de Louis XIV, on se sentait même encouragé par une autorité souveraine à garder envers eux une attitude réservée ou froide. Un jour, le roi s'était vu amener par un seigneur de son entourage un violoniste qui exécuta merveilleusement un morceau italien. Louis écouta avec la plus grande attention. Il manda ensuite un de ses propres artistes et lui fit jouer un air de *Cadmus*, opéra français. Enfin il se tourna vers le courtisan : « Je ne saurais que vous dire, monsieur, voilà mon goût, à moi, voilà mon goût[2]. » On ne s'étonnera donc

1. L'édition des *Œuvres* de Fontenelle à laquelle nous renverrons est celle de Paris, Salmon et Peytieux, 1825.

2. Cette anecdote est racontée notamment par Lecerf de la Viéville de Freneuse dans sa *Comparaison de la musique italienne et de la musique française*, Bruxelles, 1704 (t. III, p. 319 de la réimpression de cet ouvrage dans Bonnet et Bourdelot, *Histoire de la musique*, Amsterdam, 1721).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... Raguenet ait trouvé, en France, peu de ... ontenelle fut de leur nombre. En sa qualité de cen... il approuva l'ouvrage de son compatriote nor... en termes des plus flatteurs : « Je crois que ce ... sera bien reçu du public, pourvu qu'il soit capable ... cette partialité ne passa pas inaperçue ; elle déplut ... jeune magistrat, Lecerf de la Viéville de Freneuse[1]; ... avec beaucoup d'amertume en 1704[2]. Hostile par ... toute polémique, Fontenelle se tut, mais resta fidèle ... italienne et ne déserta pas les lieux où on en jouait. ... vingt ans plus tard, on le trouve souvent au ... se tint d'abord chez Crozat le cadet (1724), puis ... salle du château des Tuileries ; il en était, selon son ... témoignage, le bel esprit ; il y joua même un rôle en ... l'usage des abonnés, ou plutôt, comme on disait ... associés, la traduction en prose de plusieurs cantates ... ns[3]. Toutefois, ce n'était là pour lui qu'une distrac... passagère ; nous allons l'observer désormais sur des ter... est plus solidement établi.

*
* *

... 57, il a de dix-sept à trente et un ans lorsque Boi... *Art poétique* (1674), le P. Rapin les *Réflexions* ... *la poétique, l'histoire et la philosophie* (1684), ... *ments des savants* (1686), Fénelon le *Traité de* ... *filles* (1687), le P. Bouhours la *Manière de bien* ... *ouvrages de l'esprit* (1687), Longepierre sa ... Théocrite et la préface qui la précède (1688)[4]. ... jeunesse de Fontenelle s'écoule en un temps

... citer son livre dans la note précédente.

... musicale, voir J. Écorcheville, *De Lulli à Rameau*, ... *Lecerf de la Viéville et l'esthétique musicale clas*... *Revue musicale*, S. I. M., mai 1908) ; P.-M. Masson, ... *française. La première querelle* (*Rivista musicale* ...

... *pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages* ... Amsterdam, 1759, p. 163.

... traduites de (*sic*) grec en vers français avec des ... L'auteur est Bernard de Requeleyne, baron de Lon-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

où des adversaires redoutables dénigrent et rabaissent la littérature italienne, en l'accablant de critiques inédites ou anciennes[1]. Mais Fontenelle ne se laisse pas séduire par eux; il échappe presque complètement à leur influence. Ce n'est pas leur compagnie qui lui conviendrait, mais celle d'une élite bien connue, restée jusqu'au bout fidèle aux lettres italiennes : Chapelain et quelques-uns de ses contemporains. L'auteur de la *Pucelle* se piquait, il est vrai, de savoir le toscan mieux que les sujets du grand-duc[2]; Ménage osa publier des *Origini della lingua italiana*; Régnier-Desmarais tournait des vers qu'on aurait pu croire écrits à Florence[3]; Fontenelle, au contraire, se bornait, sans doute, à lire l'italien et à le traduire à l'occasion[4]; il n'émaillait même pas sa prose de mots, de phrases, de proverbes italiens comme la marquise de Sévigné[5]. Néanmoins, par sa bienveillance pour la Péninsule et ses poètes, il se rattache à la tradition que représentaient ces quatre personnages et aussi La Fontaine, Mme de la Fayette, la comtesse de Grignan et d'autres.

Objectera-t-on que, du moins, il fait chorus avec les détracteurs de l'églogue et de la pastorale italiennes[6]? Il se montre sévère, en effet, pour Baptiste Mantouan, poète bucolique du XVIe siècle, pour Sannazar, Vida, Guarini, Bonarelli, Marino. Mais il ne flatte pas non plus leurs émules français : Marot et Ronsard lui semblent ridicules; Racan et Segrais ne sont pas,

1. Sur ces critiques nous renvoyons à notre *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ*, Paris, 1909, p. 248 et suiv.

2. G. Collas, *Jean Chapelain*, Paris, 1912, p. 17.

3. Quand Régnier-Desmarais publia, en 1693, sa traduction italienne d'Anacréon, le Toscan F. Redi écrivit de Florence qu'on pourrait la croire composée « nel bel mezzo della Toscana ». Cf. *Lettere* di F. Redi, Firenze, 1779, t. I, p. 137.

4. Nous avons vu plus haut qu'il traduisit plusieurs cantates et airs italiens. C'était une version très littérale et fidèle au texte. D'autre part, Fontenelle fut certainement en relations épistolaires avec maint Italien, comme secrétaire de l'Académie des sciences et à d'autres titres. Sans doute le français commençait à être bien connu en Italie; néanmoins, peu d'Italiens étaient capables de s'en servir couramment dans leurs lettres ou dans les traités scientifiques qu'ils rédigeaient. Fontenelle fut donc obligé de les comprendre dans leur langue maternelle.

5. A ce propos, voir Clara Friedmann, *la Cultura Italiana di Madame de Sévigné* (*Giorn. Stor. della lett. ital.*, vol. 60).

6. Dans son *Discours sur la nature de l'églogue* (*Œuvres*, t. V, p. 45, 52, 56, 60, 63).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à ses yeux, sans péché. Quant aux anciens, il les épargne encore moins; ce n'est pas sans raison qu'il écrit : « Voilà bien du mal que j'ai dit de Théocrite et de Virgile; je ne doute pas que je ne paraisse bien impie à ceux qui professent cette espèce de religion que l'on s'est faite d'adorer l'antiquité. » La vérité est que, se formant une conception nouvelle et paradoxale de l'églogue, Fontenelle est entraîné à condamner presque tous les ouvrages pastoraux antérieurs aux siens. Il ne maltraite pas ceux de l'Italie plus que les autres; au contraire, il aurait une préférence pour l'*Aminta*, dont certaine scène est, dit-il, « une des plus agréables choses et des mieux peintes que j'aie jamais vues ». Son faible pour le Tasse se manifesta, on le verra, en une deuxième circonstance.

On blâmait les Italiens de préférer le brillant au solide. Qui le croirait? Sur ce point, Fontenelle s'accorda tout d'abord avec ses contemporains, lui que pourtant l'auteur des *Caractères* appelait « un bel esprit, un composé du pédant et du précieux[1] ». Il n'hésita pas à écrire : « Les poètes italiens sont toujours si remplis de pointes et de fausses pensées qu'il semble qu'on doive leur passer ce style comme leur langue naturelle. » Mais c'est dans un ouvrage de jeunesse qu'il portait cette condamnation[2]. Plus tard, elle dut lui sembler trop absolue pour le passé; de plus il en excepta les temps nouveaux.

En effet, lorsqu'en 1726 il reçut à l'Académie française Mirabaud, fameux alors pour une traduction de la *Jérusalem délivrée* (1724), il n'affaiblit d'aucune réserve l'éloge qu'il fit du célèbre ouvrage où, dit-il, le Tasse offre aux hommes « tout le grand du poème épique » et aux femmes « tout l'agrément du roman[3] ». Peu de Français, à la place de Fontenelle, eussent résisté à la tentation de déplorer ce « clinquant » qui avait déjà choqué ou allait blesser tant d'yeux délicats : ceux de Boileau, par exemple, de l'abbé Dubos, de Voltaire, de l'abbé Desfontaines, de la Harpe[4].

1. *Caractères*, portrait de Cydias, dans le chapitre *De la société et de la conversation*.

2. Dans le *Discours sur la nature de l'églogue*, en 1687. Voir *Œuvres*, t. V, p. 54.

3. *Œuvres*, t. II, p. 433.

4. Boileau, *Satire IX*, vers 176; Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, t. I, p. 285, Dresde, 1760 (la première édition est de Paris, 1729);

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quelques années plus tard, Fontenelle fit preuve d'une plus grande indépendance encore. Il établit une distinction que réclamaient en vain les Italiens du temps. Sans doute, disaient-ils, les poètes de leur pays s'étaient laissé abuser par des égarements ridicules durant la plus grande partie du XVIIe siècle, mais l'heure du réveil avait sonné; depuis 1690 surtout, le goût des saines traditions s'était ravivé : on étudiait avec ferveur les bons modèles grecs, latins et nationaux; désormais on ne détestait rien tant qu'un langage affecté[1]. Les Français s'entêtaient à ignorer ce progrès. Ils restaient dociles aux leçons de Boileau et associaient obstinément au nom de l'Italie les expressions « faux brillants » et « éclatantes folies ». De là les doléances de l'abbé Antonini en 1735[2], de Scipione Maffei[3] et de Cesare Becelli en 1737[4], de Paolo Rolli en 1742[5].

Or, juste à cette époque, en 1734, Fontenelle rendit un hommage public à Eustachio Manfredi qui venait de mourir à Bologne[6]. Ce mathématicien était, en même temps, un poète, celui même dont les œuvres attestaient, avec le plus d'éclat peut-être, l'heureux effort tenté contre l'école de Marino. « L'Italie moderne, écrit Fontenelle[7], s'était fait un goût de poésie assez différent de celui de l'Italie ancienne. On ne se contentait plus du vrai que la nature fournit dans tous les sujets qu'on entreprend de traiter; on allait chercher de l'esprit bien loin de là. Manfredi composa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyait réussir, et il eut un succès des plus brillants; mais la droiture de sa raison, fortifiée peut-être par les mathématiques, ne lui permit pas d'être longtemps satisfait de lui-même; il s'aperçut, contre son propre intérêt, que le goût de son siècle

Voltaire, *Œuvres*, éd. Beuchot, t. X, p. 456; t. XXIX, p. 155; Desfontaines, *Observations sur les écrits modernes*, t. III, p. 248 et suiv.; La Harpe, *Cours de littérature*, Paris, 1857, p. 696.

1. Voir notre *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie*, p. 257, 361.

2. *Dictionnaire italien, latin et français*.

3. Voir le *Mérite vengé*, par M. le chevalier de Mouhy, Amsterdam.

4. *Lettera ammonitoria* del signor F.-C. Becelli, gentiluomo veronese a *Lelio commediante (E. Riccoboni) che sta in Parigi*, Venezia.

5. *Il Paradiso perduto*, tradotto in verso sciolto dal Signor Paolo Rolli. *Aggiuntevi alcune osservazioni critiche*, In Parigi.

6. Ce fut en même temps un savant dont il sera question dans la deuxième partie de cette étude.

7. *Éloge* de Manfredi, t. II, p. 368-370 des *Œuvres* de Fontenelle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

était faux, et il eut le courage de se croire injustement applaudi. » Entre autres *canzoni*, il « a fait un des plus beaux ouvrages qui soient jamais sortis de l'Italie... Le sujet en est une très belle personne, Giulia Vandi, qui se fit religieuse[1]... Une autre canzone de Manfredi, où il invite des nymphes et des pasteurs à danser toute la nuit, est plus dans le goût de la simplicité antique et même dans le nôtre. Ce sont de petits vers qui ont un refrain, fort coupés, fort légers, fort vifs, qui semblent danser[2] ».

Le cas de Manfredi, notons-le, ne nous est pas donné comme unique : chemin faisant, Fontenelle sait montrer quel prix il attache, en matière poétique, au témoignage de deux Italiens du temps : l'un, Francesco-Maria Zanotti, « secrétaire de l'Institut de Bologne, fameux lui-même dans la poésie aussi bien que dans les sciences »; l'autre, « excellent connaisseur, occupé en France des fonctions les plus importantes ».

Tous les griefs que nous avons jusqu'ici relevés contre l'Italie chez les contemporains de Fontenelle tendaient à prouver que les poètes de ce pays manquent de jugement. On leur reprochait, avec une plus grande sévérité encore, de violer en toute occasion le respect dû aux bonnes mœurs. On dénonçait le dévergondage de Pétrarque, Bembo, della Casa, l'Arioste, Torquato Tasso, Guarini, Bonarelli[3]. Fénelon allait jusqu'à interdire aux jeunes filles d'étudier l'italien et l'espagnol parce que « ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes[4] ». Fontenelle a-t-il jamais soupçonné l'existence d'un tel péril? Aucune phrase, aucun mot de lui ne nous autorisent à le croire.

1. Fontenelle se demande si Manfredi aima réellement Giulia. « On le croirait, dit-il, si l'on ne connaissait chez les auteurs illustres beaucoup d'exemples d'un certain amour platonique et poetique, qui ne demande qu'une matière à dire de belles choses. » Ce doute est tout à fait caractéristique de l'époque, comme le fait remarquer Dino Provenzal dans *I riformatori della bella letteratura italiana*, Rocca S. Casciano, 1900, p. 189. En fait, Manfredi aima bel et bien cette Giulia Vandi qu'il eut la douleur de voir entrer au couvent.

2. Ces deux ouvrages sont dans *Rime e Prose* di E. Manfredi, Bologne, 1760. La première canzone est reproduite par A. d'Ancona et O. Bacci, *Manuale della letteratura italiana*, t. IV.

3. Voir G. Maugain, *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie*, p. 249 et sui .

4. *Traité de l'éducation des filles*, chap. XII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

En revanche, il se fit le défenseur de l'Arioste qu'on blâmait de mêler le sacré au profane. « Cet auteur se joue, avait-on dit, de ce que nous adorons[1]. » De pareils termes sont, pour Fontenelle, démesurément outrés. Ayant occasion de raconter le voyage qu'au chant XXXIV de l'*Orlando furioso* Astolfe fait dans la lune, en compagnie d'un des quatre évangélistes, il ajoute : « J'avoue que (le poète) eût mieux fait de n'y pas mêler saint Jean, dont le nom est si digne de respect. » Mais, après tout, c'est là une simple peccadille. Elle ne compromet en rien cet épisode qui est « une des plus agréables folies de l'Arioste ». Faut-il d'ailleurs se montrer plus sévère que les princes de l'Église? « Tout le poème est dédié à un cardinal, et un grand pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques éditions[2]. »

*
* *

En même temps que la littérature italienne passait souvent pour une école d'immoralité, on attribuait volontiers aux Italiens eux-mêmes les âmes les plus noires. Ils étaient victimes d'une tradition remontant au siècle de Catherine de Médicis[3]. Déjà Henri Estienne soutenait qu'en certains cas il est permis d' « italianiser », « sçavoir est quand on parle des choses qui ne se voyent qu'en Italie, ou pour le moins ont leur origine de ce pays-là, et mesmes y sont plus frequentes, ou bien y sont plus celebres, et y ont la vogue plus qu'en aucun autre pays : soit pour quelque perfection plus grande, ou autrement ». Il autorisait donc l'emploi des mots suivants, malgré leur origine transalpine : charlatan, bouffon, courtisane, poltronnerie, forfanterie, car ils désignent des êtres ou des défauts connus seulement de nos voisins ou qu'ils ont importés chez nous pour notre malheur. De même, disait-il, « il a bien falu que l'Italie ait dict *Assassino* longtemps devant que la France dist *Assacin* ou *Assacinateur*, veu que le mestier d'assaciner avoit esté

1. Baillet, *Jugements des Sçavans*, t. IV, 3e partie, p. 159, Paris, 1686, réédite ce reproche que Balzac avait déjà exprimé dans sa *Dissertation sur une tragédie intitulée « Herodes Infanticida »*.

2. Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes, second soir.*

3. J. Mathorez, *les Italiens et l'opinion française à la fin du XVIe siècle* (*Bulletin du bibliophile*, 1914).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

exercé en ce pays la long temps au paravant qu'on sceust en France que c'estoit[1] ».

Près d'un siècle s'écoule et Boileau ne tient pas un langage moins sévère. Le misanthrope qu'il fait parler dans sa première satire se décide à quitter « la ville », parce que, dit-il, dans les éditions de 1666, 1667 et 1668 :

> ... Je ne puis sans horreur et sans peine
> Voir le Tibre à grands flots se mêler dans la Seine
> Et traîner à Paris ses mômes, ses farceurs,
> Sa langue, ses poisons, ses crimes et ses mœurs,
> Et chacun avec joie, en ce temps plein de vice,
> Des crimes d'Italie enrichir sa malice[2].

Quelques années plus tard, un émule de Bussy-Rabutin veut flétrir la débauche qui, à l'entendre, règne à la cour de Louis XIV. Il intitule son pamphlet : « La France devenue italienne[3]. »

Ces condamnations générales de l'Italie trouvent malheureusement un commentaire trop aisé dans des textes écrits entre 1660 et 1700 ou dans des faits contemporains. Ouvrons les *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, écrits par Primi Visconti, qui passa la plus grande partie de son existence en France, où il acquit des lettres de naturalité. Il est impitoyable pour quelques-uns de ses anciens compatriotes vivant à Paris; tels sont le cardinal Maldacchini, « sujet de scandale »; le Napolitain Pregnani, « théatin défroqué, qui, faisant métier de devin, avait réussi à obtenir l'abbaye de Beaubec en Normandie », puis était allé « mourir à Rome, pourri de maladies honteuses[4] ».

1. *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé et autrement desguizé*, Paris, 1578. Nous renvoyons à l'édit. de Ristelhuber, Paris, 1885, t. I, p. 83, 97 et suiv.

2. Boileau supprima ces vers quand il fit imprimer pour la première fois cette satire en 1660, mais on les lit dans l'édition de 1666, dans l'édition de Cologne (1667), dans l'édition de Veroheven (1668). Voir *Œuvres* de Boileau, édition Berriat-Saint-Prix, Paris, 1830, t. I, p. 63, n. 1, et p. 80, n. 1.

3. Voir *Histoire amoureuse des Gaules*, suivie de la *France galante;* romans satiriques du XVII[e] siècle attribués au comte de Bussy, Paris, 1868. C'est dans la *France galante* que se trouve une partie intitulée : *la France devenue italienne avec les derniers dérèglements de la cour*.

4. Primi Visconti, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, traduits de l'italien et publiés par Jean Lemoine, Paris, 1908, p. 47, 54.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

De quel mépris n'étaient pas l'objet les chanteurs italiens, « ces chastrez, l'horreur des dames et la risée des hommes », ces *non sunt* qui chantent leur libera « pour la mémoire de leurs *et cætera*[1] ». Le plus mal vu de tous fut peut-être Filippo Melani, à la fois castrat, moine, espion et excellent musicien[2]. Il était régulièrement sorti de son couvent romain des Servites, sans renoncer à l'habit ecclésiastique. Il joua à Paris, en 1660, dans le *Xerxe* de Cavalli, le rôle de la reine Amestris, amoureuse du roi de Perse!

L'impopularité de ces artistes explique pour une bonne part l'ostracisme dont les accabla l'ambitieux Lulli qui ne voulut jamais utiliser leurs services. Il aimait mieux ne pas se compromettre en liant sa cause à celle de ses compatriotes décriés[3]. Lui-même, on ne le ménage guère. On le représente comme un intrigant, comme un mélange de bouffonnerie et de perfidie, de flagornerie et d'avidité. Boileau, pensant à lui, écrit :

> Prenez-le tête à tête, ôtez lui son théâtre,
> Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux[4].

La Fontaine le traite de « mâtin qui tout dévore, happe tout, serre tout, a triple gosier[5] ». Il l'appelle « le Florentin », et ce mot exprime, sous sa plume, une nuance de mépris : *le Florentin*, tel est aussi le titre d'une comédie où il montre de quelle férocité est capable un homme né dans la cité des Médicis[6]. Florence n'avait décidément pas bonne réputation en France, puisque Lecerf de la Viéville, se faisant, quelques années plus tard, l'apologiste de Lulli, croira devoir établir une distinction outrageante pour la Toscane. « Il avait, écrira-

1. Extrait d'une épigramme citée par H. Prunières, *l'Opéra italien en France avant Lulli*, Paris, 1913, p. 303.

2. *Ibid.*, p. 174-177.

3. *Ibid.*, p. 309.

4. Boileau, *Épître IX*, v. 104. Cf. *Bolaeana ou bons mots de M. Boileau*, Amsterdam, 1743, p. 63. Voici un autre écho de l'animosité de Boileau contre Lulli. A propos du vers 491 de la satire X : « Mais eussé-je comme eux des meuniers pour parents », Le Verrier (les *Satires* de Boileau commentées par lui-même et publiées avec des notes par F. Lachèvre. Reproduction du commentaire inédit de P. Le Verrier avec les corrections autographes de Boileau, Le Vésinet, 1906, p. 120) écrit : « Il en veut toujours au fameux Lulli. »

5. Dans la satire *le Florentin*, publiée en 1686.

6. La Fontaine, *Œuvres*, Paris, Garnier, 1878, t. V.

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

t-il, le cœur moins d'un Florentin que d'un Lombard; point de fourberie ni de rancune[1]. »

Plus encore que les musiciens on réputait dangereux les chimistes et les médecins italiens. On se rappelle la fameuse *affaire des poisons* : la marquise de Brinvilliers qui avait cyniquement tué son père, ses deux frères et sa sœur, fut brûlée en 1676, après avoir eu la tête tranchée; le maréchal de Montmorency-Bouteville, prévenu de crimes atroces, passa plus d'un an à la Bastille (1679-1681); une chambre ardente fut établie à l'Arsenal (1680) : on y cita notamment deux nièces de Mazarin, la duchesse de Bouillon et la comtesse de Soissons. Le public se trompa probablement[2], mais, obéissant comme à un instinct, il n'hésita pas à faire remonter la première responsabilité de si terribles scandales à un Italien passé maître dans l'art de supprimer les parents et les amis gênants : Exili, disait-on, n'avait que trop répandu dans Paris ses funestes secrets[3].

La Bruyère ne s'en prend pas moins de trois fois au charlatan italien Caretti, dont il trace un croquis spirituel : « Carro Carri débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède et qui, quelquefois, est un poison lent : commencez par lui donner quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms vénérables qui imposent aux malades[4]. »

L'auteur des *Caractères* nourrissait sans doute un grief plus sérieux encore contre les Italiens. On sait, en effet, que le chapitre XVI de son livre le range parmi les nombreux adversaires déclarés des esprits forts. La Bruyère ne dénonce explicitement aucun penseur de la Péninsule, non plus que d'aucun autre pays. Mais il ne pouvait ignorer la part que les Ruggeri, les Vanini, les Cremonini, les Cardano, les Pomponazzo, les Gior-

1. *Comparaison de la musique italienne et de la musique française*, œuvre citée. Voir R. Rolland, *Musiciens d'autrefois*, 6ᵉ édit., Paris, 1919, p. 107 et suiv.

2. F. Funck-Brentano, *le Drame des poisons*, Paris, 1899, p. 8.

3. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXVI, p. 496 de l'édit. E. Bourgeois, [illegible] Paris, 1898.

4. *Les Caractères*, chapitre : *De quelques usages*.

dano Bruno avaient prise dans la diffusion de l'incrédulité : de là contre eux les censures du P. Garasse en 1623, du P. Mersenne en 1624, de Théophraste Renaudot en 1636, de Silhon en 1662, de Guy Patin en 1657 et en 1666, de bien d'autres encore. En 1673 était mort des Barreaux, en grande réputation d'athéisme et avec le surnom de l'illustre débauché. Or, ce Français avait, à l'âge de vingt-huit ans, suivi, à Padoue, les leçons de Cremonini et s'en souvenait. Du moins un de ses contemporains écrivait-il : « On dit qu'il avoit quelque grain [de libertinage] avant d'aller en Italie; mais, à son retour, il estoit achevé... Il a vescu de la secte de Cremonini : point de souci de leur âme et gueres de leur corps, si ce n'est trois pieds en terre[1]. »

Complétons ce tableau par deux traits. En 1701 parurent, à Paris, les *Naudaeana*, où l'Italie est qualifiée « un pays de fourberie et de superstition ». Guy Patin l'avait appelée « un pays de vérole, d'empoisonnements », ce qui n'était pas non plus un moyen de la recommander aux pères désireux de faire voyager leurs fils[2] !

Qu'il y a loin de cette Italie écervelée, dévergondée, criminelle, incrédule à celle que nous présente Fontenelle !

Les Italiens qu'il introduit dans ses *Dialogues des morts* (1683) sont des sages. Raphaël professe qu'il ne faut pas trop demander à la raison ni prétendre se guider d'après ses seules maximes. « Il n'y a rien, dit-il, de plus commode ni de plus utile que les opinions communes[3]. » Galilée considère comme une chimère la poursuite de plaisirs nouveaux. Les sens ont trouvé du premier coup tous ceux qui pouvaient les flatter : voilà ce qu'il faut croire pour être heureux. Autrement, on ne se consolerait pas de n'être pas né beaucoup plus tard, dans

1. F. Lachèvre, *Disciples et successeurs de Théophile de Viau*, Paris, 1911, p. 134-136. Les passages cités sont extraits d'une lettre de Guy Patin du 18 juin 1666. — On lira aussi avec fruit Strowski, *Pascal et son temps*, 3e édit., et le chap. I du livre de J.-R. Charbonnel, *la Pensée italienne au XVIe siècle et le courant libertin*, Paris, 1919.

2. *Lettres* publiées par Réveillé Parize, Paris, 1846, lettre CCCLII.

3. *Dialogue de Straton et de Raphaël d'Urbin* (*Œuvres*, t. III). — C'est là, d'ailleurs, une boutade, plutôt que la pensée réelle de Fontenelle, qui n'aimait guère les opinions reçues.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... profité des découvertes de ... David Riccio, qui paya de sa tête ... aux temps de Marie Stuart, ... que je t'aie quitté pour m'amuser ... Que n'a-t-il cherché en lui-même ... hommes « est dans leur propre ... : il se présente mille fois à ... loin[2] ». L'Arétin lui-même, ... de turpitudes, se réhabilite ... sur le ridicule où tombent ... en prodiguant, les autres en ...

... pas rapporter les pensées authen... Ces deux ombres ne sont que ... bienveillamment comme porte... des ouvrages où il fait œuvre ... *ments de la géométrie de l'infini,* ... *démie des sciences depuis 1666* ... cette même compagnie depuis ... plein de sincérité en dépit de ... n'y profane pas son encens. ... toute simplicité, les titres plutôt ... : « Son goût déclaré pour ... qui s'y distinguaient et un zèle ... son pouvoir firent juger que la ... lui revenait[5]. » Il ne dissimule ... Poli, chimiste lucquois que la ... mérites personnels, introduisit à ... accroît la valeur des pages où ... les Galilée, les Cavalieri, ... Guglielmini, les Cassini, les Bian... les Maraldi.

... il trace des savants italiens! ... L'un « fait sentir tant d'amour

... *Ibid.*, t. III).
... *David Riccio* (*Ibid.*, t. III).
... *Ibid.*, t. III).
... 1906, p. 354.

pour le bien public dans ses ouvrages, même dans ceux où la sécheresse mathématique domine, qu'il faut lui compter » tous ses voyages et toutes les fatigues qu'il s'imposa comme ingénieur hydraulique « pour autant d'agréments de sa vie[1] ». Peut-être l'envie de servir son prochain de toutes les manières possibles « le fit-elle retourner à la médecine qu'il semblait avoir sacrifiée aux mathématiques ». Son désintéressement est comparable à celui de cet autre qui « communiquait sans peine ses découvertes et ses vues, au hasard de se les voir enlever, et désirait plus qu'elles servissent au progrès de la science qu'à sa propre gloire[2] ». Un troisième « n'était jamais engagé dans aucune étude dont la continuité fût si indispensable et l'interruption si nuisible qu'il n'abandonnât tout dans le moment avec joie pour rendre un service[3] ». Un quatrième « était affable, modeste, ami sûr et fidèle et, ce qui renferme beaucoup de vertus en une seule, reconnaissant au souverain degré ». Sa fidélité à son maître Galilée, sa gratitude envers lui étaient extrêmes[4].

Ces âmes, où fleurissent tant de vertus, sont, en général, fort religieuses, et Fontenelle, fidèle à la vérité historique, rapporte complaisamment des marques de leur piété, lui qui n'a peut-être pas un cœur des plus dévots. Il creuse ainsi un abîme entre elles et leurs compatriotes, les Vanini, les Bruno, les Cremonini, réputés des suppôts de Satan. Bianchini, dit-il, mourut d'une hydropisie le 2 mars 1729. « On lui trouva un cilice qui ne fut découvert que par sa mort, et toute sa vie, par rapport à la religion, avait été conforme à cette pratique secrète[5]. » Le comte Ferdinando Marsigli, qui consacra sa fortune à doter sa patrie, Bologne, d'un institut scientifique renommé, avait d'abord suivi la carrière des armes. « Il tomba blessé et presque mourant entre les mains des Tartares, le 2 juillet, jour de la Visitation... Le jour de sa liberté fut le 25 mars 1684, jour de l'Annonciation. Ses réflexions sur ces deux dates de sa captivité et de sa délivrance font la plus remarquable partie de son éloge, puisqu'elles découvrent en lui un grand fonds de piété. Il conçut,

1. *Œuvres* de Fontenelle, t. I, p. 237-238, éloge de Guglielmini.
2. *Ibid.*, t. I, p. 280, éloge de Cassini.
3. *Ibid.*, t. II, p. 244, éloge de Bianchini.
4. *Ibid.*, t. I, p. 85, 97, éloge de Viviani.
5. *Ibid.*, t. II, p. 244.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et ce sont ici ses paroles, que, les deux jours où l'auguste protectrice des fidèles est particulièrement honorée, elle lui avait obtenu deux grâces du ciel : l'une consistait à le punir salutairement de ses fautes passées, l'autre à faire cesser la punition[1]. » L'astronome Eustachio Manfredi « mourut le 15 février 1739, non pas seulement avec la constance d'un philosophe, mais avec celle d'un véritable chrétien[2] ». Cassini avait l'esprit « égal, tranquille, exempt de ces vaines inquiétudes et de ces agitations insensées qui sont les plus douloureuses et les plus incurables de toutes les maladies... ». Sa foi religieuse « aidait beaucoup à ce calme perpétuel. Les cieux, qui racontent la gloire de leur créateur, n'en avaient jamais plus parlé à personne qu'à lui et n'avaient jamais mieux persuadé[3] ».

Leur valeur morale ne fait pas de ces hommes des exceptions. Nulle part le souvenir des bienfaits ne se conserve comme en Italie, nulle part les élèves ne sont liés à leurs maîtres par tant d'affection et même de tendresse[4].

Aussi n'est-ce pas Fontenelle qui mettrait en doute les avantages d'un séjour dans la Péninsule. Célébrant la mémoire de Philippe La Hire, il rappelle que ce mathématicien franchit les Alpes en 1660 pour les repasser quatre ans plus tard. Nous suivons à Venise ce Parisien de vingt ans; on nous le montre tout occupé à satisfaire « ses goûts studieux sans compromettre sa santé chancelante ». « La vie retirée qu'on mène en Italie était, nous dit Fontenelle, fort du goût de La Hire. Son caractère sage et sérieux l'attachait à un pays où les dehors, tout au moins, sont sérieux et sages, et où l'air de folie n'est point un mérite qu'on affecte. Il aimait les manières circonspectes et mesurées des Italiens qui, à la vérité, leur retranchent les agréments de la familiarité française, mais aussi leur en épargnent les périls. Quand il parlait de l'Italie, c'était toujours avec un plaisir dont les Italiens eussent pu tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des mœurs étrangères est assez rare dans la bouche des Français[5]. »

1. *Œuvres* de Fontenelle, t. II, p. 268.
2. *Ibid.*, t. II, p. 381.
3. *Ibid.*, t. I, p. 279.
4. *Ibid.*, t. I, p. 97, 224. « Les Italiens conservent le souvenir des bienfaits et, pour tout dire aussi, celui des offenses, plus profondément que d'autres peuples, qui ne sont susceptibles que d'impressions plus légères. »
5. Éloge de la Hire (*Œuvres* de Fontenelle, t. I, p. 410).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La même année que La Hire mourut l'abbé de Louvois qui, en 1700 et en 1701, avait séjourné quelques mois dans la Péninsule; Fontenelle lui sait gré de s'être gagné les cœurs des Italiens en prenant « leurs manières mêmes ». Il lui fait un mérite d'avoir fréquenté quelques-uns des savants qui honoraient ce beau pays[1].

Mais, hélas! une ombre épaisse enlaidit le tableau jusqu'ici enchanteur tracé par Fontenelle : il s'en faut que l'Italie soit la patrie idéale de la science; les pouvoirs civil et religieux continuent à y favoriser la routine, au lieu de faciliter les libres et fécondes études poursuivies selon les méthodes modernes[2]. Fontenelle — nous le verrons dans la deuxième partie du présent essai — constate, à deux reprises, ce fait douloureux. En revanche, il répète maintes fois que, si les savants dignes de ce beau nom sont trop rares en Italie, du moins ils se rangent parmi les plus grands du monde.

Il n'oublie ni Malpighi et son originale pensée « d'étendre l'anatomie jusqu'aux plantes », ni Torricelli et sa « fameuse expérience du vide », qui a donné naissance à une infinité de phénomènes nouveaux, ni Sanctorius et ses études sur la transpiration[3]. Mais il exalte surtout les mathématiciens, les astronomes, les ingénieurs.

Souvent ce sont des esprits audacieux, qui aiment à ouvrir des chemins nouveaux ou à s'engager sur des voies peu frayées. « Galilée observa le premier des taches sur le soleil. Il découvrit les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, les petites étoiles qui composent la voie du lait et, ce qui est encore plus considérable, l'instrument dont il s'était servi pour les découvrir. Bonaventure Cavallerius est le premier qui, dans sa *Géométrie des indivisibles*, imprimée à Bologne en 1635, ait fondé volontairement et par choix tout un système géométrique sur les idées de l'infini[4]. » Cassini entreprend avec succès la résolution d'un problème fondamental pour toute l'astronomie, déjà tenté plusieurs fois sans succès par les plus habiles mathématiciens, et même jugé impossible par le fameux Kepler : deux

1. Éloge de l'abbé de Louvois (*Œuvres* de Fontenelle, t. II, p. 7).
2. *Ibid.*, t. I, p. 5, 287, 176.
3. *Ibid.*, t. I, p. 3, 2.
4. *Ibid.*, t. I, p. 30.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... lieu vrai et le lieu moyen d'une planète étant ... déterminer géométriquement son apogée et son ... Viviani publie, en 1659, son ouvrage intitulé : ... *geometrica divinatio*, où il se propose ... le cinquième livre, complètement perdu alors, ... Pergaeus. Sur ces entrefaites, on retrouve un texte ... ouvrage entier; on le traduit, on compare : Viviani ... juste[1].

... fois les savants italiens font preuve d'une tournure ... assez différente. C'est, avant tout, l'intérêt immédiat et ... du public qui les préoccupe. Or, on ne saurait imaginer ... embarras et de quelles contestations le débordement ... fut cause en Lombardie, dans l'Émilie, la Toscane ... Romagne durant le dernier tiers du XVII[e] siècle et la première moitié du XVIII[e]. On fit appel à Michellozzi, Cassini, Guglielmini, Eustachio Manfredi; Fontenelle nous explique, avec force détails intéressants, comment, grâce à eux, on put arrêter ou prévenir des ravages que l'expérience avait appris à redouter[3].

Cassini, Guglielmini, Manfredi ne se bornent pas à discipliner les eaux. Le premier est en outre un grand astronome, un entomologiste et un physiologiste; le second enseigne tour à tour les mathématiques, l'hydrométrie, la médecine théorique; le troisième, nous l'avons vu, fut un des plus heureux rénovateurs de la poésie italienne. Un des traits distinctifs des savants ... alors, c'est, en effet, la multiplicité de leurs aptitudes. ... poursuivit quarante-deux ans l'achèvement d'un catalogue des étoiles fixes; mais, pour se distraire, il observait des ... curieuses ou bien il étudiait la culture des plantes[4].

* * *

... image que Fontenelle trace des savants italiens. ... à vrai dire, le premier Français qui les honorât.

1. ... t. I, p. 256.
2. ...
3. ... 236, 230, 237, 261; t. II, p. 373.
4. ... voir *Ibid.*, t. I, p. 90-91, 223 et suiv., 261; t. II,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Déjà Colbert avait gratifié Viviani d'une pension en 1664[1]; le roi s'était attaché Cassini en 1669, le recevant « et comme un homme rare et comme un étranger qui quittait sa patrie pour lui[2] »; dès 1658, le fameux *Cimento* de Florence avait été invité à un échange de communications par la société parisienne qui fut le berceau de notre Académie des sciences[3]; cette dernière compagnie, lors de son « renouvellement » en 1699, comprit, sans retard, parmi ses membres, Cassini et son fils, Guglielmini, Maraldi, Viviani[4]. Plus tard, elle s'en agrégea d'autres : Poli, Bianchini, Marsigli, Manfredi. On ne saurait donc avancer que Fontenelle révéla à ses compatriotes l'existence et la valeur de la science italienne. Il n'en joua pas moins, en faveur d'elle, un rôle personnel fort important. Il exalta, dans des ouvrages très répandus en France et à l'étranger, plusieurs savants italiens. Il travailla ainsi à calmer des préjugés et des rancunes tenaces qu'on nourrissait contre nous de l'autre côté des Alpes. Que de griefs accumulés depuis trois quarts de siècle! Nulle part dans sa *Dioptrique*, pas même dans la partie réservée au télescope, Descartes ne nomme Galilée, que ce silence blessa[5]. Ailleurs, le philosophe français accorde des éloges au savant italien, mais combien plus souvent il le critique[6]! Les disciples de Galilée en ressentirent une profonde amertume[7] qu'alimenta encore l'affaire de la cycloïde. Torricelli croyait avoir été le premier à calculer l'aire de cette courbe. Roberval prétendit avoir devancé le Florentin, que Pascal n'hésita pas à accuser de plagiat[8]. Pour sa découverte relative à la pression atmosphérique, Torricelli fut plus heureux, en ce sens que nul Français ne lui con-

1. *Œuvres* de Fontenelle, t. I, p. 91.
2. *Ibid.*, t. I, p. 270, dans l'éloge de Cassini.
3. Voir notre *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie*, p. 12 et suiv.
4. *Histoire de l'Académie des sciences*, année 1699, Paris, 1702.
5. Dans une lettre du 8 janvier 1638, Mersenne rapporta le fait à Descartes. Voir Descartes, *Epistolae omnes*, Francofurti, 1692, t. III, p. 88.
6. Voir la liste des lettres ou passages de lettres de Descartes où il est question de Galilée au t. XVIII, p. 510, des *Opere* di Galileo Galilei, edizione nazionale, Firenze, 1907. — Sur le dédain de Descartes pour Galilée, voir Frisi, *Elogio di Galileo*, Livorno, 1775, p. 69; Targioni Tozzetti, *Notizie degli aggrandimenti delle scienze fisiche accaduti* in Toscana, Firenze, 1781, t. I, p. 144.
7. Caverni, *Storia del metodo sperimentale in Italia*, Firenze, 1891, t. I, p. 208.
8. J.-F. Montucla, *Histoire des mathématiques*, nouv. édit., t. II, p. 46, 53 et suiv., Paris, an VII; J. Bertrand, *Blaise Pascal*, Paris, 1891.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

… aucun homme de bonne foi ne pouvait
… Néanmoins, l'admiration du public alla moins
… aux Français d'élite qui mettaient au
… langue étrangère et en tiraient des consé-
… Dans les années suivantes, ni la méfiance ni la
… savants italiens ne s'atténuent : on les méconnaît
… on les pille, on les accable d'injustes
… *Journal des Sçavans*, fondé à Paris en 1665, n'ac-
… place assez importante à leurs travaux ; quant
… *Trévoux*, que les Jésuites publient à partir de
… d'une révoltante partialité. Aussi, pour
… connaître, fondent-ils successivement le
… de Rome (1668), puis de Parme (1686),
… (1696), le *Giornale de' Letterati d'Ita-*
… périodique voit le jour en 1710. A cette date,
… commencé à mettre au service de l'Italie
… difficile d'exagérer l'importance, car, répé-
… en son temps très lu et très écouté[1].

… musique italienne, comme aussi pour le
… méritait de retenir notre attention, à cause
… manifesta et de l'opposition qu'il marque
… contemporains de sa jeunesse. Mais il
… importante. Au contraire, admettre
… mouvement terrestre dès 1686 dans les *Entre-*
… *mondes*, livre qui allait être bientôt
… Académie des sciences, puis dans
… le tour de l'Europe, que le « grand
… »; le faire dès 1703, alors que,
… nous le verrons bientôt, l'Église
… soupçon contre quiconque manifestait
… à maintes reprises que l'Italie
… de grands astronomes, de grands
… ingénieurs unissant la beauté de
… originalité de la pensée : le dire d'une
… en un temps où la science ne jouissait
… grande que les lettres, c'était, en un

… partie

sens, réhabiliter l'Italie que l'on tendait trop à se représenter comme un pays stérilisé.

Comment Fontenelle fut-il amené à jouer ce rôle? Par des raisons assez différentes de celles qui le portèrent à goûter la musique de l'Italie et les vers du Tasse ou de l'Arioste.

Il n'aimait pas les opinions reçues, même quand il les trouvait établies dans son propre esprit. Il allait plus loin, il les sacrifiait volontiers. Par exemple, il ne se borna pas à se méfier de la prévention qu'il nourrissait tout d'abord lui-même en faveur de la musique française et à observer, en conséquence, une neutralité bienveillante envers la musique italienne[1]. Il se prononça énergiquement pour celle que l'on connaissait chez nous depuis moins longtemps, pour l'étrangère, pour la dernière venue. Son contradicteur, Lecerf de la Viéville, expliqua ainsi ce choix : nos compositeurs, considérés par Fontenelle comme des « anciens » par rapport à leurs émules transalpins, partageaient la disgrâce où tombait facilement auprès de cet iconoclaste tout ce qui n'était pas « moderne ». Peut-être aussi lui déplurent-ils par leur simplicité et leur naturel, « qualités, disait encore de la Viéville, que M. de Fontenelle n'a pas coutume d'estimer beaucoup[2] ».

L'esprit de contradiction et un vieux faible pour la préciosité expliquent aussi, en partie du moins, l'admiration sans réserve de Fontenelle pour la *Jérusalem délivrée*, dont le clinquant semblait à d'autres impardonnable.

Il a écrit un court plaidoyer pour l'Arioste, accusé d'irrévérence grave envers les choses saintes. Qui pourrait s'en étonner? Fontenelle n'était-il pas l'auteur d'ouvrages assez peu orthodoxes, comme l'*Histoire des oracles* et la *Relation de l'île de Bornéo*?

Quant au témoignage qu'il rendit des progrès de l'Italie contemporaine dans la poésie, quant au tribut d'hommages qu'il consacra à maint savant de la Péninsule, ils lui furent inspirés par l'unique souci d'exprimer clairement des vérités que lui avaient fait connaître ses enquêtes consciencieuses. Si les *Éloges*

1. Voir Trublet, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, Amsterdam, 1759, p. 167.

2. *Comparaison de la musique italienne et de la musique française*, t. II, p. 18, et t. IV, p. 158, dans la réédition citée plus haut.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ne s'étaient recommandés que par des mérites de forme, ils n'eussent pas obtenu auprès des contemporains l'admiration presque unanime que la postérité a consacrée : ce sont aussi des œuvres historiques. Fontenelle n'a parlé de ses héros italiens qu'après avoir interrogé sur eux les personnes les plus en état de l'éclairer. Ce contact avec la réalité lui a révélé une Italie tout autre que celle qui avait jadis mérité les rigueurs d'une juste sévérité.

A-t-il trouvé dans ce beau pays la récompense du service éminent qu'il lui avait rendu?

II. — Fontenelle en Italie.

I.

Les Italiens du XVIII^e siècle ne se contentèrent pas de prodiguer à Fontenelle le titre d'écrivain célèbre et d'auteur très docte[1]. Ils le mirent au nombre des hommes les plus admirables de son temps; souvent même, ils le saluèrent comme un des deux ou trois plus grands que comptait alors la France, voire l'Europe. Ainsi, Gastone della Torre di Rezzonico, voulant adresser un hommage aux « esprits lumineux qui ont rendu visibles pour le vulgaire les grandes idées des philosophes », écrit : « Tels furent en France Fontenelle et Voltaire[2]. » Quand Pietro Verri[3] reproche aux Jésuites de s'être obstinément attaqués à la pensée moderne et d'avoir ainsi peu à peu alimenté contre eux-mêmes une formidable conspiration, il nomme Fontenelle avant tout autre Français.

Nous venons d'entendre deux philosophes. Écoutons maintenant deux ecclésiastiques, dont l'un était ancien membre de la Compagnie de Jésus. Fontenelle les émerveille par la variété et la multiplicité de ses aptitudes : s'il est vrai que le pays natal prédispose chacun de nous à cultiver tel art ou telle science, l'ancien secrétaire perpétuel paraît avoir eu plusieurs

1. *Giornale de' Letterati d'Italia*, V, p. 343; VIII, p. 3; XVII, p. 201; XXXI, p. 348.

2. *Opere poetiche* di C.-I. Frugoni, Parma, 1779, t. I, p. XCVII, dans le *Ragionamento* de Rezzonico.

3. *Scritti vari*, Firenze, 1854, t. II, p. 313.

patries. Par là, il ressemble à Leibnitz et à quelques Italiens, dit Saverio Bettinelli; à Leibnitz, à Buffon et à d'Alembert, écrit Fabroni[1].

Le même Bettinelli compose comme suit l'élite étrangère qui, d'après lui, l'a emporté à une époque récente sur les génies de la Grèce et de l'Italie : Fénelon, La Fontaine, Bossuet, Voltaire, Buffon, Pope et Fontenelle[2].

Les quatre témoignages jusqu'ici rapportés se produisirent vers 1780. En voici de plus anciens. En 1758 parut, traduit en notre langue, le *Congrès de Cythère*. L'abbé Frugoni s'en réjouit : les Français allaient pouvoir enfin entrer en contact direct avec Algarotti, auteur digne de figurer à côté des Voltaire et des Fontenelle[3]. En 1747, le mathématicien Francesco-Maria Zanotti cite, comme « grands esprits » du temps, Montesquieu, Halley, Fontenelle et quelques autres[4]. Déjà, en 1706, Muratori donnait, comme étant nos trois meilleurs poètes, depuis 1650, Racine, Boileau, Fontenelle[5].

Fontenelle avait un tel prestige qu'on l'invoquait volontiers pour se prévaloir de son crédit incontesté. « Fontenelle disait que...; comme disait Fontenelle » : voilà des formules qui ne sont pas rares. On lui emprunte tantôt une ingénieuse comparaison[6], tantôt quelque joli mot[7]. D'autres fois, on le prend comme conseiller ou modèle. Algarotti écrit à un ami accablé par d'odieuses attaques : « Vous avez trop de philosophie pour ne pas imiter Fontenelle que les satires laissaient inébranlable[8]. » L'exemple de ce patriarche des lettres, mort presque centenaire, est invoqué contre les indolents : une vie laborieuse n'exclut

1. Bettinelli, *Opere*, Venezia, 1780, t. II, p. 321-322; Fabroni, *Vitae Italorum*, t. V, p. 362.

2. *Opere*, t. II, p. 228.

3. Algarotti, *Opere inedite*, Venezia, 1796, t. III, p. 91.

4. *Opere scelte*, Milano, 1818, t. II, p. 319.

5. *Perfetta Poesia*, I, 38.

6. *Opere varie* di G. Stellini, In Padova, 1781, p. XXVI; Bettinelli, *Opere*, t. VIII, p. 5-6.

7. *Il pensiero* dell' abate Galiani, Bari, Laterza, p. 222; *Piano ovvero ricerche filosofiche* di Diego Colao Agata, Napoli, 1774, p. LVIII; Algarotti, *Opere*, t. III, p. 155; du même, *Opere inedite*, t. IV, p. 182.

8. Algarotti, *Opere inedite*, t. VI, p. 147; voir *Ibid.*, t. IV, p. 147; t. VI, p. 310; du même, *Opere*, Cremona, 1779, t. III, p. 208; A. Vallisnieri, *Opere fisico-mediche*, Venezia, 1733, t. I, p. XXVIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas sa longévité[1]. On allègue aussi son cas pour prouver que jamais les hommes de lettres ne furent plus honorés qu'à son époque et n'eurent une gloire débordant si loin hors des frontières de leur pays[2].

Dès le début du xviiie siècle, la sienne se manifeste en Italie par l'importance notamment qu'on attache au moindre billet reçu de lui. « Écrivez à Fontenelle, disait un malicieux poète d'alors. Heureux si vous pouvez orgueilleusement montrer à vos amis des lettres datées de Paris et œuvres de cet auteur! Elles seront admirées comme des prodiges[3]. » Aussi les mentionnait-on et les reproduisait-on même soigneusement, le cas échéant[4].

On ne négligeait pas, il va sans dire, l'occasion de visiter le grand homme et de s'entretenir avec lui. Pier-Jacopo Martello lui fut présenté, en 1713, par le marquis Ubertino Lando de Venise[5] et reçut de lui un accueil que le *Giornale de' Letterati* (XV, 432) se chargea de faire connaître : « Martello a la satisfaction et l'honneur de voir ses tragédies et ses autres ouvrages très applaudis par les membres les plus illustres de l'Académie française et, en particulier, par M. Fontenelle. » Lors de son deuxième séjour à Paris (1718-1726), l'abbé Antonio Conti eut, surtout au début, des conversations assez fréquentes avec Fontenelle sur des questions scientifiques. Avec le temps, leurs rapports devinrent moins cordiaux. Pourquoi? Nous l'ignorons. On constatera seulement, dans la suite de cette étude, que l'écrivain italien, d'abord plein de déférence et d'admiration pour Fontenelle, ne parla, plus tard, de lui que pour le dénigrer[6]. Quand Francesco Algarotti, âgé de vingt-deux ans, fit

1. ... Caffè. *Ossia brevi e vari discorsi distribuiti in fogli periodici*, In Brescia, ..., tomo I, p. 94.

2. Pietro Verri, *Scritti vari*, t. II, p. 69.

3. ... une satire de Pier-Jacopo Martello. Voir *Raccolta di poesie satiriche ... secolo XVIII*, Milano, 1827, p. 105.

4. Voir *Giornale de' Letterati d'Italia*, VIII, p. 3, pour une lettre de Fontenelle à Marsigli; t. XXVI, p. 480, pour une lettre du même à l'abbé Conti. ... dernière lettre est reproduite dans la *Risposta* de Conti, dont il sera ... plus loin. Voir aussi *Nuova raccolta calogierana* (t. X, p. 65), pour ... écrite par Fontenelle sur Campailla.

5. Martello, *Opere*, Bologna, 1735, t. I, p. 244. Noter que souvent les ... écrivent Fontanelle et non Fontenelle.

6. ... *Prose e Poesie*, t. I, p. 51.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son premier voyage en France en 1734, son maître, Francesco-Maria Zanotti, demanda à un ami parisien de présenter le jeune homme plus particulièrement au secrétaire de l'Académie des sciences et à Maupertuis, « lesquels, ajoutait-il, m'ont quelquefois écrit[1] ». Ce furent en effet les deux savants qu'Algarotti vit le plus souvent[2]. En 1753, Tommaso-Giuseppe Farsetti, qui venait, comme nous le verrons plus loin, de combattre les idées de Fontenelle sur l'églogue, entrait, grâce à Mme du Boccage, en rapports personnels avec l'écrivain presque centenaire et dînait même en sa compagnie[3].

De ces faits qui appartiennent à peu près à toutes les périodes du XVIIIe siècle, on semble pouvoir légitimement conclure que la renommée de Fontenelle en Italie s'étendit, bien vivante, des premières aux dernières années du *settecento*. Le lecteur gardera-t-il cette impression en examinant la liste des œuvres de Fontenelle transportées en italien avant le XIXe siècle?

Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* eurent six fois cet avantage[4] et tentèrent un traducteur dont le manuscrit est resté inédit[5]; l'*Histoire des oracles* fut publiée quatre fois par des éditeurs de la Péninsule[6], les *Lettres galantes du chevalier*

1. Algarotti, *Opere inedite*, t. II, p. 177, lettre du 18 juillet 1734.

2. Fabroni, *Vitae Italorum doctrina excellentium*, Pise, 1779, t. V, p. 312.

3. E. Broll, *Il discorso sulla natura dell' Egloga del Fontenelle e Girolamo Tartarotti* (*Annuario degli studenti trentini*, 1898-1899. Anno V, Trento, 1899).

4. *Ragionamento su la pluralità dei mondi*, Parigi, appresso Brunet, al palazzo, 1748; *Opere* del sign. Bernardo Fontenelle, Parigi, 1749. Si vende a Venezia appresso Francesco Pitteri, t. I; *Trattenimenti* su la pluralità dei mondi trasportati dalla lingua francese nell' italiana da un accademico di Cortona, In Arezzo, 1751, per Michele Bellotti; *Opere* del signor B. di Fontenelle, trad. dal francese in italiano idioma dal professore di medicina Vincenzo Garzia, In Napoli, 1765; *Delle opere* del Sign. B. Fontanelle, In Venezia, 1785, tomo I; *Delle opere* del Sign. B. Fontanelle, In Venezia, 1797, tomo I.

5. *Trattenimenti sopra la pluralità de' mondi* del Signor Fontenelle dell' Accademia Francese. Edizione settima di molto accresciuta, Stampati in Parigi per Michele Brunet, M DCC XIV, trasportati dall' Idioma Francese nell' Italiano da R. G. nel 1730. — C'est le ms. 3768 de la bibliothèque universitaire de Bologne. Il se compose de 104 feuillets. La dernière page porte : « Libro di me Ubaldo Zanetti. » Ce personnage était un savant bolonais qui a fait des legs importants aux bibliothèques. Nous devons ces renseignements à M. Henri Bédarida qui a bien voulu faire pour nous, dans quelques bibliothèques italiennes, des recherches dont nous lui exprimons nos remerciements.

6. En 1749, dans les *Opere*, Parigi; en 1765, dans les *Opere*, Napoli; en 1785 et en 1797, dans les *Opere*, Venezia.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'Her *** trois fois[1], les *Dialogues des morts*[2], le *Discours sur la nature de l'églogue* et la *Digression sur les anciens et les modernes* deux fois[3], les *Éloges* une seule[4], sauf celui de Viviani[5] et les trois ou quatre qui participèrent à la réimpression que l'éditeur Pitteri fit, à Venise, en 1739, des deux premiers volumes de l'*Histoire de l'Académie des sciences*. Le théâtre en prose ne fut reproduit qu'à Naples et une fois unique[6]; le théâtre en vers, sauf l'opéra d'*Énée et Lavinie*[7], n'eut même pas tant d'honneur, non plus d'ailleurs que les divers poèmes de Fontenelle. Quant aux œuvres que nous n'avons pas nommées, nous en avons trouvé une seule version italienne; elle est dans l'édition des *Opere* de Fontenelle, Naples, 1765[8].

On sera sans doute surpris de le constater : toutes ces traductions, sauf une, virent le jour entre 1748 et 1797, c'est-à-dire dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle ou peu s'en faut. On aura l'explication de ce retard en apprenant que Fontenelle fut d'abord connu et prôné dans la Péninsule par une élite d'hommes trop cultivés pour ne pas lire un livre français dans

1. En 1749, 1765 et 1785, dans les *Opere*, Parigi, Napoli, Venezia.

2. En 1765, dans l'édition napolitaine des *Opere*, mais, bien auparavant, à Venise : *Nuovi Dialoghi de' Morti antichi cogl' antichi, Antichi co' Moderni, e moderni fra loro, Coll' aggiunta della sentenza di Plutone*. Parte prima portata dal Francese dal Pazzaglia, In Venetia, 1676, presso Stefano Curti. — Cette première partie comprend 92 pages, la seconde va de la page 93 à la page 185 [Bibl. universitaria, Bologna]. Noter que Fontenelle n'est pas nommé. Notons aussi que Cesarotti introduisit le dialogue d'Homère et d'Ésope dans sa *Storia della persona e delle opere di Omero*. Voir l'*Iliade*, poema eroico ridotto in verso italiano dall' abate Melchior Cesarotti, In Venezia, 1803, t. I.

3. En 1765, dans l'édition napolitaine des *Opere*, et auparavant à Venise. En effet, les *Novelle della Repubblica letteraria*, 1738, p. 409, annoncent le *Trattato, ovvero Dissertazione sopra la natura dell' Ecloghe*, con una *Digressione, o sia Paralello fra gli Autori Antichi e moderni;* il tutto trasportato dalla Francese nell' Italiana favella, In Venezia, 1738, presso Giov. Milli.

4. Dans l'édition napolitaine des *Opere*, 1765.

5. Nous verrons plus loin que l'éloge de Viviani fut reproduit par Fabroni dans ses *Elogi degli uomini illustri toscani*, Lucca, 1774, t. III.

6. Dans l'édition des *Opere*, en 1765.

7. *Enea e Lavinia*, dramma per musica del celebre Signor Fontenelle, tradotto nell' italiana favella, ed accomodato all' uso del reale teatro di Parma, per la primavera dell' anno M DCC LXI, Parma, nella reale stamperia Monti. Plus loin, nous citerons une seconde édition, faite à Florence.

8. Cependant, le poète napolitain Passeri traduisit une petite pièce de vers de Fontenelle : *Sur un retour qui devait être au mois d'avril* (*Œuvres* de Fontenelle, t. V, p. 180). Cf. A. Salza, *Alcune relazioni tra poeti francesi e italiani dei secoli XVII e XVIII*, dans le *Bulletin italien*, t. VIII, p. 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sa langue originale. Le *Discours sur la nature de l'églogue* attira leur attention parce qu'ils travaillaient alors à la rénovation de la poésie italienne, bien déchue, hélas! de son antique splendeur. Mais ils s'intéressèrent surtout à l'*Histoire de l'Académie des sciences*. C'est plus tard seulement que le grand public s'engoua de Fontenelle qui profita, en ce pays, de la mode dont il était, pour une large part, le créateur : il avait mis la science à la portée des gens du monde; l'Italie, éprise, elle aussi, de vulgarisation élégante, fit un accueil des plus empressés aux *Entretiens sur la pluralité des mondes*. D'autres travaux de Fontenelle eurent des lecteurs en ce pays, mais aucun n'y jouit d'une fortune comparable à celle des trois œuvres que nous avons nommées.

Telle est, nous l'espérons, l'idée qui se dégagera des pages suivantes où nous essaierons de retracer quelle fut, en Italie, l'histoire de l'œuvre littéraire, puis de l'œuvre scientifique, et enfin de l'œuvre à la fois littéraire et scientifique de Fontenelle.

II.

Sur les *Dialogues des morts*, l'opinion italienne s'est exprimée rarement et, chaque fois, en termes peu favorables qui ne sauraient nous surprendre. Fontenelle a beau dire que Raphaël d'Urbin fut « assez grand homme pour pouvoir parler de toute autre chose que de peinture et de sculpture », c'est bien d'art qu'on s'attendait à l'entendre disserter aux enfers, et non pas de métaphysique ou de morale[1]. De même, il faut avoir le goût des rapprochements forcés pour donner à Galilée, comme interlocuteur, un gourmet célèbre, tout à fait indifférent aux progrès de l'astronomie et qui eût bien plus admiré le célèbre Pisan si, au lieu d'une lunette, il avait imaginé « quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger[2] ». Supposer les rencontres les plus invraisemblables des personnages les moins faits pour converser ensemble, puis développer, sous leurs noms, des considérations qui ne germèrent peut-être jamais dans leurs cerveaux : tel est le jeu auquel s'amuse Fontenelle.

1. *Dialogue de Straton et Raphaël.*
2. *Dialogue d'Apicius et Galilée.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

On comprend donc que l'abbé Antonio Conti ait pu écrire à Scipione Maffei : « Les antithèses des *Dialogues* sont choisies avec esprit, mais c'est toujours M. Fontenelle qui parle[1]. » Plus tard, Giovanni Andrès refusera de se laisser gagner par « les spirituelles inventions, les pensées brillantes et le style vif de l'ouvrage ». « Le souverain amour de l'esprit et de la nouveauté, dit-il, entraîne l'auteur à des paradoxes et à des étrangetés[2]. »

Cet ecclésiastique reprochait encore aux *Dialogues* de tendre des pièges à la morale. Il n'était pas le premier en Italie à le penser. Déjà, en 1765, l'éditeur de Naples avait dû, pour respecter les scrupules de l'autorité religieuse, signaler « quelques pensées ou expressions dues au feu excessif de la nation française ou de l'auteur lui-même ». L'entretien entre Sapho et Laure avait été notamment considéré comme périlleux à cause de ses « inconvenances ».

La sévérité de l'Italie pour les *Dialogues des morts* explique, en partie du moins, pourquoi on les imprima si rarement en ce pays, où ils ne firent pas non plus école. On n'imite pas aisément, surtout quand on est étranger, un livre tout ingéniosité, qui valut à son auteur d'être appelé par Voltaire « le plus agréable joueur de passe-passe[3] ».

L'épreuve ne séduisit ni Antonio Conti, ni Colpani, pourtant grand admirateur d'autres œuvres de Fontenelle. Le premier avait esquissé des dialogues entre morts célèbres[4], le deuxième en imagina et en publia quinze[5]. L'un et l'autre mettent en présence, par exemple, Newton et Leibnitz, Auguste et Horace, c'est-à-dire des personnages qui se connurent ou auraient pu être en rapports, et dont la rencontre n'est qu'un prétexte pour donner au lecteur des leçons d'histoire ou dégager l'opposition de deux écoles philosophiques. Si Conti et Colpani se rattachent à quelque modèle français, c'est à Fénelon qu'il faut penser.

Les huit dialogues des morts insérés dans le fameux pério-

1. *Prose e Poesie*, t. II, parte 2ª, p. CXI.

2. G. Andrès, *Dell' origine, de' progressi e dello stato attuale d'ogni letteratura*, Parma, 1782-1799, vol. VII, p. 272.

3. *Lettre à Frédéric II*, 5 juin 1751.

4. *Prose e Poesie*, t. I, prefazione.

5. *Opere* del cav. Giuseppe Colpani, nuova e compita edizione, s. a., t. III.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dique milanais *Il Caffè* et signés G. C. ne rappellent non plus en rien la manière de Fontenelle.

On peut être plus hésitant pour les *Dialoghi* qu'Antonio Vallisnieri, professeur à l'Université de Padoue, publia d'abord dans la *Galleria di Minerva*, puis, à Venise, en 1700. Il y reproduit la conversation de deux savants, l'un ancien, l'autre moderne, Pline et Malpighi, sur certains progrès de la science. Ainsi avait déjà fait Fontenelle, qui mit aux prises Érasistrate, fameux médecin d'Antiochus, et Harvey, qui découvrit la circulation du sang. Mais là s'arrête la ressemblance. L'écrivain français est un aimable sceptique dont la conclusion peut se résumer ainsi : les plus belles connaissances sur le corps de l'homme ne nous empêcheront pas de mourir. Au contraire, les lecteurs de Vallisnieri tirent des 166 pages de son in-octavo des hypothèses et des précisions fort curieuses.

*
* *

Une œuvre dramatique de Fontenelle fut jouée à Parme, grâce au fameux ministre Du Tillot. Cet homme prodigieux, dont l'activité s'exerça en des sens multiples, marqua un vif intérêt à l'opéra[1]. Poésie, musique, mise en scène, chanteurs, danseurs, il surveilla tout au théâtre ducal. Il voulut que tout y fût digne d'une grande capitale, c'est-à-dire conçu selon ses préférences personnelles. Or, Français de naissance et de goût, il jugeait très supérieur à l'opéra italien le nôtre, qui pouvait paraître à certains un enfer pour les oreilles, mais n'en restait pas moins un paradis pour les yeux. En effet, nos auteurs de libretti ne se piquaient pas d'écrire, comme les meilleurs de leurs émules transalpins, de véritables tragédies historiques, conformes aux préceptes traditionnels. Leurs ouvrages n'étaient que des prétextes à ballets, à machines, à décors, d'autant plus somptueux, variés et hardis que l'action très simple se déroulait librement dans le monde imaginaire qu'habitent les héros des légendes antiques, les dieux de l'Olympe et des enfers, les génies, les sylphes, les dragons volants, les hippogriffes.

Du Tillot choisissait des libretti français applaudis à Paris au

1. E. Bertana, *In Arcadia*, Napoli, 1909, p. 363 et suiv.; A. Equini, *C.-I. Frugoni*, Milano, Sandron, s. a., t. II, cap. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

On comprend don [illegible] le faisait traduire et parfois
Scipione Maffei : « Les [illegible] des maîtres italiens d'écrire
avec esprit, mais c'est [illegible] est la règle qu'il suivit pour
Plus tard, Giovanni [illegible] entre 1757 et 1761, et dont
« les spirituelles inv [illegible] de Fontenelle. Cette pièce
vif de l'ouvrage [illegible] où le public parisien lui fit
nouveauté, dit-il, [illegible] mourir. Mais beaucoup plus
étrangetés[2]. » [illegible] abrégeant ou développant

Cet ecclésiastiq [illegible] ou là un ballet[1]. Ainsi
des pièges à la [illegible] en 1758, un assez vif suc-
penser. Déjà, en [illegible] plus tard, à Parme. Ni le
pecter les scrupul [illegible] poème, ni celui du comte
pensées ou expr [illegible] Trajetta qui le mit en
caise ou de l'au [illegible] Gabrielli et des ballerines
Laure avait été [illegible] Fiorenza Delille, toutes
de ses « incon [illegible] raison de la froideur des

La sévérité d [illegible] de tous les opéras fran-
en partie du m [illegible] Sa tentative musicale
pays, où ils n [illegible] était-il pas encore assez
ment, surtout [illegible] Peut-être aussi le ministre
sité, qui valut [illegible] parti pris plus fort que sa
agréable jou [illegible]

L'épreuve [illegible] ues des morts ne contri-
grand admira [illegible] e de Fontenelle au delà
avait esquiss [illegible] pour l'ouvrage dont nous
en imagina [illegible]
sence, par [illegible]
c'est-à-dire [illegible]
être en rapp [illegible]
donner au [illegible] célèbre Académie pastorale
de deux éc [illegible] mer ses colonies dans la
à quelque [illegible]

Les huit [illegible]

1. Prose [illegible] r de la vie et des ouvrages de [illegible]
2. G. Andr [illegible] na. Genova, 1920, p. 330.
tura, Parma [illegible] atteste l'opuscule suivant :
3. Lettre [illegible] presentarsi in Firenze nel teatro
4. Prose [illegible] 1768, sotto la protezione di sua
[illegible] stria, principe reale d'Ungheria
[illegible] — Dans la dédicace on donne
5. Opere [illegible] teur Sanvitale, du compositeur

...mpter parmi ses membres quiconque en Italie ...mme — cédait à la tentation alors assez géné... prose ou en vers. Elle transforma ainsi le pays ...gerie; durant un siècle pullulèrent églogues et

... mesure la France, où la poésie pastorale était ...ogue, inspira-t-elle aux Italiens l'idée de remettre ... genre qu'ils avaient délaissé après l'avoir si bril...ivé? Nous n'aborderons pas ici ce problème[1]. Il ...le chercher si Fontenelle fut connu de l'autre côté ...omme auteur de onze églogues, de trois pastorales ...ours *sur la nature de l'églogue*.

...d'abord toute une série de poèmes bucoliques ita...traitent des sujets de circonstance dans des cadres ...à Théocrite, à Virgile, à Némésien[2].

...ogues d'un deuxième groupe rappellent non pas les ...astoraux de Fontenelle, mais ses *Entretiens sur la ...des mondes*, en ce qu'elles sont, elles aussi, des dia...crits pour vulgariser, sous une forme séduisante, des ...ances encore peu répandues. Mais là s'arrête la res...ce : les interlocuteurs de Fontenelle n'ont rien de pas...l'autre part, c'est l'astronomie qui les intéresse, tandis ...laisse en général indifférents les savants italiens dégui...bergers[3].

...ste un grand nombre d'œuvres souvent très courtes où se ... l'idéal champêtre des membres les plus anciens de l'Ar... Nous y voyons le berger levé avec l'aurore. Le long d'un ...seau, il cueille des fleurs, appelle en sifflant les pinsons ou ... s'efforce de prendre au piège un rossignol, puis il s'étend ... un arbre touffu et s'abandonne à la rêverie. Enfin arrive ...astourelle préférée. Tantôt c'est elle qui chante leurs naïves ...ours, lui l'accompagne de ses pipeaux; tantôt Cloris tresse

1. Nous nous proposons d'examiner ailleurs ce problème sur lequel nous ... contentons de renvoyer à Carrara, *Poesia pastorale*, Milano, Vallardi, ...43 et suiv., 498 (collection de la *Storia dei generi letterari*).

2. Voir G. Maugain, *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à ...0 environ*, p. 314 et suiv.

3. Voir, à titre d'exemples, Crescimbeni, *l'Arcadia*, Roma, 1711, p. 201; G.-A. Pujati, *Dissertazioni fisiche ed un' Egloga intorno l'origine delle fontane*, Venezia, 1726; *Rime* degli Arcadi, Roma, 1716, t. II, p. 218.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... renouvelle ses tendres serments. On ... miroir de l'onde pour échanger de ... leur les compagnons qui, eux ... uter l'ombre et le frais. On joue, ... les rondes, on raconte des his- ... regagne sa cabane et s'endort d'un ... mortels! Leur félicité est sans mé- ... que nous en avons tracé nous l'ap- ... aucun labeur ne semble troubler, ... sous troupeaux ou dont les brebis se ... leur aménité qui assure entre les ... champêtre, mais polie et finement ... courtoises et agréables — de leur certi- ... tant trop innocente pour trahir leur ... surtout de leurs désirs modérés et de ... une est harcelé par la mélancolie, le ... ut de tristesses n'entrent pas sous les ...

... est peu s'en faut, celui même de Fon- ... crivain français bannit de l'églogue les ... ec viles. toutes les occupations répu- ... mais bergers attendent leur pain quo- ... taie, dit-il, n'a pas de grand charme, ... que le naturel, ou si elle ne roule pré- ... oses de la campagne. » Il y a une ... sere » désagréables qu'il convient de ... un autre aspect de la vie des bergers, ... supérieur en ce qu'il séduit l'imagina- ... oisiveté relative dont jouissent les ... que trouble une seule « agitation », ... existence désœuvrée : ils aiment, ... ombrageux, jaloux, furieux, déses- ... de toute paix intime; il est « tendre, ... accompagné d'espérance », compatible ... paresse. Pour achever de plaire, ces

... lta di sonetti e canzoni dei più eccellenti ... enezia. 1739, p. 43, 63, 117, 120, 406, 427, ... tori viventi, Venezia, 1739, p. 39, 191, 200, ... ime degli Arcadi, t. VI, p. 166, 256; Acca- ... ere di B. Menzini, Prato, 1798, t. III.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

bergers d'églogues, ces êtres d'exception, auront « de l'esprit, et de l'esprit fin et galant »; mais « il faut qu'ils n'en aient que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seraient plus des bergers[1] ».

Que conclure de ces rapprochements? Sans doute, on ne trouve, semble-t-il, en Italie, aucune imitation directe, détaillée, visible, d'une des onze églogues de Fontenelle. Mais son souvenir fut certainement présent à l'esprit de quelques-uns des plus anciens et des plus influents Arcadiens, quand ces ecclésiastiques, ces avocats, ces professeurs imaginèrent l'existence tout idéale où ils allaient se réfugier en pensée pour se reposer des cérémonies et des fatigues, des intrigues et des déboires de la vie urbaine. En 1706, Muratori appelle Segrais « un des meilleurs poètes bucoliques de France », mais lui reproche de n'être pas toujours « extrêmement naturel ». En revanche, il trouve dans les vers de Fontenelle « un goût exquis et une souveraine délicatesse[2] ». A la même époque, Eustachio Manfredi fait le procès de la poésie française qu'il croit incapable d'élever son vol. Tous les genres, dit-il, lui sont fermés, sauf la satire et l'églogue, cette dernière, parce que le style doit en être simple et uni, « tel qu'on le trouve en particulier dans les très gracieuses églogues que j'ai vues de M. de Fontenelle[3] ». Son contemporain, P.-J. Martello, manifeste une vive admiration pour les poètes bucoliques français et déclare « vénérer M. de Fontenelle comme étant le premier d'entre eux[4] ».

Quant au *Discours sur la nature de l'églogue*, il figure dans la liste bibliographique placée par le marquis Orsi en tête de la première édition de ses *Considerazioni*, ouvrage publié en 1703, complètement rédigé dès 1702, entrepris pour défendre les lettres italiennes contre Boileau, Rapin, Baillet et surtout Bouhours. Dans son sixième dialogue, Orsi se réclame de Fontenelle, dont il cite le passage suivant : « Il en va, ce me semble, des églogues comme des habits que l'on prend dans les ballets

1. Fontenelle, *Discours sur la nature de l'églogue*, dans *Œuvres*, t. V, p. 43, 45, 56.

2. *Della perfetta poesia italiana*, Modena, 1706, t. I, p. 38.

3. *Considerazioni* del marchese G.-G. Orsi. S'aggiungono tutte le Scritture che in occasione di questa letteraria contesa uscirono. In Modena, 1736, t. I, p. 688.

4. *Opere*, t. V, p. 369; *Il vero parigino italiano*, Bologna, 1723.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... s sont d'étoffes beaucoup plus ... véritables : ils sont même ornés ... ou es taille seulement en habits de ... sentiments dont on fait la matière ... et plus délicats que ceux des vrais ... donner la forme plus simple et plus ... ne fut pas seul frappé par ... s'en inspira dans les *Sermoni* ... la sagesse et les résuma dans ... comme conclusion d'une page consa- ... aux sentiments et surtout au style ... les idées de Fontenelle et repro- ... expressions. Or, la *Perfetta poesia* ... cadie[2].

... au début du XVIII[e] siècle, il y avait ... plusieurs critiques autorisés pour ... à la manière de Fontenelle. Dans ... Les poètes suivirent une voie et ... ent une autre.

... ores les *canzonette* des Rolli, des ... personnages qu'on nous y présente ... eux non plus, rien de pastoral. Ce ... aux champs le charme d'une exis- ... étendus par couples dans un antre ... et peu fréquentée, ils devisent, ... ment une bouteille de chianti mise ... et le lait que leur apporte le ... ils font une promenade en mer, ... ne tombe plus une rosée impor- ... boucles blondes. Sur le banc est ... L'ombrelle de soie verte n'est

... ault, dans son *Parallèle des anciens et* ... publié après le *Discours* de Fontenelle), ... de Fontenelle. Mais la confrontation ... bien de Fontenelle, pour lequel il ... plus haut, une vraie admiration.

... Muratori commence, il est vrai, par ... elle qui voudrait bannir de l'églogue ... mais, dans la suite de son raisonne- ... sens de l'écrivain français. Cf. Car-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas oubliée; elle protégera tout à l'heure un blanc visage[1]. Idéal un peu épicurien, certes, mais que seule cette nuance de volupté distingue de celui qu'on rêvait tout au début du siècle.

Vers 1780, on se mit à traduire et à imiter Gessner. N'était-ce pas renoncer à la tradition pastorale française dont Fontenelle était alors le plus joli représentant? En apparence, oui; en fait, peut-être non. Gessner a beau porter aux nues Théocrite et se donner pour son disciple, ses bergers ne ressemblent guère à ceux du poète sicilien : ils ne se disputent pas, ils ne menacent presque jamais leurs brebis et, souvent même, ils semblent n'avoir pas de troupeaux; ils ne tiennent pas de ces propos alertes que leurs devanciers grecs assaisonnaient si bien de mots proverbiaux. Au fond, Gessner diffère du poète français surtout en ce qu'il élargit le champ de l'idylle : elle ne sera plus consacrée tout entière aux badinages de l'amour. Autrement, combien de rapports entre les deux poètes! Ils écartent l'un et l'autre l'impolitesse et la grossièreté; ils répugnent même aux détails familiers. Que de choses délicates se disent leurs personnages! Quelles attitudes gracieuses savent prendre leurs amoureux! Des bergers d'églogues et non de vrais bergers : voilà le monde conventionnel qu'ils peignent l'un et l'autre[2]. Aussi les Bertola et tous ceux qui juraient par Gessner n'étaient-ils pas complètement infidèles à Fontenelle.

D'ailleurs, si l'idéal pastoral de ce dernier n'avait pas longtemps inspiré la poésie de nos voisins, les critiques italiens n'en auraient pas, de leur côté, recommencé tant de fois le procès, à partir de 1740. Nombreux sont parmi eux les contradicteurs de Fontenelle : c'est Saverio Quadrio, dans sa *Storia e ragione d'ogni poesia*[3]; c'est Antonio Conti, dans une lettre publiée en 1750, mais écrite plusieurs années auparavant[4]; ce sont deux amis, Tommaso-Giuseppe Farsetti, patricien de Venise, et Girolamo Tartarotti : après s'être maintes fois entretenus des théories de Fontenelle sur l'églogue, ils les attaquèrent, l'un

1. *Poeti erotici del secolo XVIII* a cura di G. Carducci, Firenze, 1868, p. 86, 89-90, 114 et suiv., 231-236, 253-258, 258-261.

2. Ce sont aussi les conclusions développées par Gino Horloch, dans son livre *l'Opera letteraria di Salomone Gessner e la sua fortuna in Italia*, Castiglion Fiorentino, 1906.

3. Milano, 1741, t. II, p. 605.

4. *Prose e Poesie*, tomo secondo e postumo, Venezia, 1756, p. cxv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans un discours, l'autre dans une lettre qu'ils réunirent en une même brochure (1753)[1]. Elle était destinée à désabuser trop d'Italiens toujours prêts à « tomber en extase » devant tout ce qui vient de France et, en particulier, Clemente Baroni, qui resta néanmoins un admirateur de Fontenelle et prit sa défense, en 1757, devant les académiciens *Agiati* de Rovereto[2]. Fontenelle fut encore combattu par Zaccaria dans sa *Storia letteraria d'Italia*[3], par Girolamo Tiraboschi dans sa *Storia della letteratura italiana*[4], par Giovanni Andrés dans sa longue et lourde histoire des littératures[5], par Giambattista Roberti[6], Melchiorre Cesarotti[7], Andrea Rubbi[8].

Les uns et les autres jugent ses théories surtout d'après ses églogues dont il les a lui-même en grande partie déduites. Ses personnages sont, disent-ils, « autant de nobles damoiselles cultivées, autant de damerets de cour finement instruits dans l'art d'aimer et qui veulent jouir de la liberté champêtre ». Leur place est chez M^me de Pompadour, en sa maison des champs. « Ils ont des manières si raffinées qu'ils semblent abâtardis par le commerce des villes. » Ce sont de galants Parisiens. Voulez-vous un exemple de leur style simple et naïf? Écoutez les vers suivants :

> On avait pris conseil des ondes les plus claires....
> Les troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardés,
> Mais les belles sont bien servies.

Décidément, Fontenelle est comparable à un artiste « qui, ayant promis un paysage rustique, nous offrirait un tableau où

1. *Discorso* di Tommaso-Giuseppe Farsetti, patrizio veneto, *sopra il Trattato della natura dell' Egloga di M. de Fontenelle, con un volgarizzamento delle quattro Egloghe di Nemesiano*, aggiuntavi una *lettera* del Sig. Abate Girolamo Tartarotti, In Venezia, 1753.

2. Voir E. Broll, *Il discorso sulla natura dell' Egloga del Fontenelle e Girolamo Tartarotti* (*Annuario degli studenti trentini*, 1898-1899. Anno V, Trento, 1899).

3. Publiée à Venise de 1753 à 1758. Voir t. VII, p. 96.

4. Voir 2ª edizione modenese, 1787, t. I, p. 78.

5. *Dell' origine*, etc., *ouvr. cité*, t. VI, p. 164.

6. *Annotazioni sopra la Umanità del secolo XVIII*, dans *Opere*, Lucca, 1817, t. III, p. 199.

7. *Opere*, Firenze, 1811, t. XXXIX, p. 104.

8. *Elogi italiani*, Venezia, s. a., t. V, p. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

il aurait peint le jardin de Marly ou de Versailles[1] ». Comment en serait-il autrement? N'a-t-il pas commis cette erreur fondamentale de rejeter bien loin toute rusticité, tout détail familier relatif à la vie réelle des bergers véritables? Là surtout est le point faible de sa doctrine. « Il a péché par amour d'une vaine gloire, il a voulu étonner le public en prenant le contre-pied des opinions reçues. » On comprend dès lors pourquoi il a injustement dénigré Théocrite. « Il ne pouvait soutenir ses propres églogues qu'en abaissant celles des anciens. » Le grand Sicilien peut se passer du suffrage de Fontenelle, il a celui d'un autre Français, le P. Rapin. D'ailleurs, une gloire sans égale lui est échue : Virgile l'a choisi comme modèle. Théocrite a voulu peindre la nature avec les dehors qu'elle doit présenter chez les gens simples. Par là il remplit le devoir d'un bon poète. Si parfois il représente ses bergers supérieurs à leur humble état, c'est un effet de la passion qui les anime, car l'amour rend ingénieux même les hommes grossiers.

*
* *

Ces plaidoyers pour Théocrite ne se rattachent pas, comme on pourrait le croire, à la querelle des anciens et des modernes. En effet, elle ne s'est pas débattue, dans l'Italie du *settecento*, sur le terrain littéraire. C'est au siècle précédent qu'Homère, Aristote, Virgile, Horace et d'autres subirent de rudes assauts : Ciampoli, Nisiely, Boccalini, Tassoni s'acharnèrent alors contre l'un ou l'autre d'entre eux[2]. Au contraire, à partir d'environ 1660 et durant tout le XVIII[e] siècle, on ne professe aucune admiration aveugle pour le Parnasse antique, mais on ne l'accable non plus d'aucun parti pris. Les uns, sans le dénigrer, cherchent leurs modèles dans l'Italie du *trecento* et du *cinquecento*, ou encore en France et en Angleterre. D'autres considèrent à part chaque écrivain grec ou latin, l'approuvent ou le

1. La comparaison est empruntée à l'abbé Fraguier, dans son *Discours sur l'Églogue* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. II, p. 147); mais Fraguier ne nomme pas Fontenelle; c'est l'abbé Conti qui fait à cet écrivain l'application de la comparaison.

2. Voir F. Foffano, *Ricerche letterarie*, Livorno, 1897, p. 160, 161, 188 et suiv., 209 et suiv., 214, 248.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

blâment selon qu'il a respecté ou violé la morale et la vraisemblance, sinon la vérité[1].

Cette attitude calme et indépendante contraste avec le zèle parfois intempérant et le parti pris des Fontenelle, des Perrault, des La Mothe, des Terrasson. Elle explique des jugements comme les suivants, portés avant 1750. « En dépit des Zoïles français, Homère conservera tout son crédit auprès des personnes sages et entendues qui ne se piquent pas d'ingéniosité, mais de bon sens[2]. » « Certains Français, à force d'esprit, ont perdu le goût; ils apprécient l'antiquité d'après le code de leurs usages nationaux[3]. » « L'usage des idées abstraites donne une certaine tension aux fibres, il les rend incapables de ces mouvements prompts et légers qui sont peut-être les causes occasionnelles du goût. Soit donc par défaut de nature ou par l'usage de la philosophie, il est certain que M. de la Mothe, M. de Fontenelle et leurs partisans n'ont point de goût. De là vient qu'ils ont introduit dans les belles-lettres l'esprit et la méthode de M. Descartes et qu'ils jugent de la poésie et de l'éloquence indépendamment des oreilles et des passions, comme on juge des corps indépendamment des qualités sensibles[4]. »

Les Italiens qui parlaient ainsi étaient des hommes fort cultivés et dégagés de la routine. Allaient-ils aussi manquer d'approuver Fontenelle, lorsque, changeant de terrain, il se faisait, dans sa *Digression sur les anciens et les modernes*, le champion de la science contemporaine? Pour elle, la lutte se poursuivit longtemps de l'autre côté des Alpes. En 1633, Galilée avait été condamné, mais la sentence du Saint-Office ne dépouilla pas de leur croyance au progrès les partisans des libres investigations. Ils se turent quelque temps par prudence, puis reprirent ouvertement les armes dès que des Mécènes puissants eurent encouragé leur timidité. Ils continuèrent le combat jusqu'aux approches de 1750 : désormais, l'adversaire était devenu négligeable. Un d'entre eux, l'abbé Antonio Conti, écrivait en 1712,

1. Voir G. Maugain, *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ*, p. 283 et suiv.

2. *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XXXI, p. 375-376.

3. Algarotti, *Opere*, Livorno, 1764, p. 301, lettre à Santarelli du 12 janvier 1747.

4. A. Conti, *Prose e Poesie*, t. II, parte 2ª, p. CXIX-CXX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*[1] : « Je dirais que la diversité des siècles ne mettant pas de différence dans les cerveaux des hommes, les modernes peuvent atteindre, voire même surpasser les anciens dans l'observation, car d'un côté il n'est pas impossible qu'ils soient pourvus d'une intelligence et d'une sagacité égales à celles de leurs devanciers, d'autre part ils ont sans conteste des instruments plus abondants et mieux appropriés, des méthodes plus brèves et plus sûres. » C'est exactement ainsi qu'avait déjà raisonné Fontenelle. En fait, Conti invoque la grande autorité de cet écrivain et il cite la *Digression*. Ne soyons pas surpris de le voir, ici, d'accord avec Fontenelle. Ce qui est plus surprenant, c'est l'opposition qu'il lui manifesta en mainte circonstance. Elle est étrange : n'appartenaient-ils pas en effet à la même famille intellectuelle? Tous deux comprennent les découvertes d'autrui, se les assimilent excellemment et les vulgarisent le cas échéant, mais ils ne s'appliquent pas à des recherches personnelles. Au contraire, la plupart des défenseurs italiens de la liberté scientifique avaient un autre tour d'esprit. Fontenelle se borne à développer des considérations théoriques relatives aux avantages que l'antiquité et l'époque moderne peuvent revendiquer l'une sur l'autre. Eux, ils ont presque toujours comme but unique de publier observations et expériences entreprises pour contrôler et rectifier les dires d'Aristote, de Pline, de Galien. S'ils ne parlent jamais de la *Digression*, c'est que l'occasion leur manque. Mais leur sympathie pour Fontenelle n'est pas douteuse. La preuve en est dans l'accueil qu'ils firent à l'*Histoire de l'Académie des sciences*.

III.

Cette glorieuse société avait été formée à Paris, en 1666, sur les ordres de Louis XIV, mais sans aucun acte émané de lui. Le roi décida de lui fixer un règlement qui fut l'œuvre de Pontchartrain et de l'abbé Bignon. L'article 40 imposait l'obligation suivante au secrétaire de la Compagnie : « A la fin de décembre de chaque année, il donnera au public un extrait de

1. T. XII, p. 261.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ses registres ou une histoire raisonnée de ce qui se sera fait de plus remarquable dans l'Académie. » Fontenelle fut appelé avant tout autre à interpréter et à exécuter cette prescription. Il publia, en 1702, l'*Histoire de l'Académie royale des sciences, année 1699, avec les mémoires de mathématiques et de physique pour la même année tirés des registres de cette Académie.* Il fit suivre ce premier volume de nombreux autres, jusqu'au moment où, âgé de quatre-vingt-trois ans, il résigna ses fonctions, en 1740, et eut pour successeur Mairan.

Le titre que nous venons de reproduire présente déjà une idée générale de plan adopté par Fontenelle : on offre au lecteur, d'une part, des mémoires; de l'autre, une histoire comprenant les éléments suivants : 1° en tête du premier volume, le récit des circonstances qui accompagnèrent le « renouvellement » de l'Académie en 1699, le règlement qu'elle reçut, la liste des membres que lui imposa la volonté royale ou qu'elle élut elle-même; 2° dans presque tous les volumes, les éloges des académiciens morts au cours de l'année; 3° dans tous, l'analyse non pas de chacun des travaux communiqués à la Compagnie, mais de ceux principalement qu'on n'a pas jugé utile d'imprimer dans leur intégrité.

Ce plan était lumineux; un autre mérite de Fontenelle est d'avoir introduit l'usage de faire l'éloge des académiciens défunts[1]. Enfin, on a bien des fois vanté l'analyse qu'il donne des travaux de ses confrères. « Que de beautés de toute espèce ! dit Trublet. Faits curieux bien exposés, réflexions ingénieuses, vues lumineuses ajoutées à celles des auteurs des *Mémoires*[2]. »

Ajoutons que, non content d'évoquer des souvenirs personnels, Fontenelle publia, en 1733, l'histoire de la société qui, de 1666 à 1699, avait été comme le berceau de l'Académie. Une importante préface précédait l'ouvrage.

Après ces détails, on ne sera pas surpris de l'heureuse fortune que rencontra, en France et à l'étranger, l'ensemble des volumes dont nous venons de parler. Quand Fontenelle acheva sa vie, en 1757, son deuxième successeur comme secrétaire

1. Voir l'éloge de Fontenelle par Grandjean de Fouchy, dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, 1757, p. 192.

2. *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, p. 16.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

perpétuel, nommé Grandjean de Fouchy, raconta ce qui suit : « Une lettre arrivée du Pérou depuis sa mort nous a appris qu'une des productions de l'Europe qui y est attendue avec beaucoup d'impatience c'est l'*Histoire de l'Académie*, et qu'un grand nombre de dames péruviennes ont appris le français pour la pouvoir lire. Si on joint à cela l'usage que les missionnaires en font dans tout l'Orient, on demeurera convaincu qu'on lui doit d'avoir porté le goût des sciences et la gloire de la nation dans la plus grande partie de l'univers[1]. »

En tout cas, l'*Histoire de l'Académie des sciences* eut un beau succès de l'autre côté des Alpes. Sans doute, elle ne commença qu'en 1739 à être traduite en italien, c'est-à-dire assez tard[2]. Mais les savants du pays n'attendirent pas si longtemps pour la lire. Avant comme après cette date, ils y font d'innombrables renvois, tout au cours du XVIII[e] siècle[3]. Ils jugent même si nécessaire de l'aborder sans peine et de la bien pénétrer, que c'est beaucoup pour la connaître à fond que, pareils en cela aux dames péruviennes, ils apprennent le français : le témoignage du naturaliste Vallisnieri, mort en 1730, nous permet de l'affirmer[4].

Les *Éloges*, il va sans dire, ne furent pas la partie la moins lue de l'ouvrage. Les auteurs qui les citent, qui en rapportent des extraits, qui voient en eux d'utiles documents appartiennent à des catégories assez variées. On trouve parmi eux les doctes et élégants dilettantes Giambattista Roberti et Francesco Algarotti, l'érudit et ennuyeux Buonafede Appiano, les historiens Tiraboschi[5] et Fabroni, les savants rédacteurs du *Giornale de' Letterati d'Italia*, le fameux philosophe Antonio Genovesi, un

1. *Histoire de l'Académie des sciences*, 1757, p. 193.

2. Il en parut alors les deux premiers volumes à Venise chez Pitteri.

3. Sans parler de divers articles, que nous aurons occasion de citer par la suite, voir *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. VII, p. 139, 239 ; t. IX, p. 239, 257 ; t. XXVII, p. 91 ; t. XXX, p. 230, 242, 259, 264 ; t. XXXIX, p. 371, 442 ; G. Grandi, *De infinitis infinitorum*, Pisis, 1710, p. 17 ; A. Vallisnieri, *Opere fisico mediche*, Venezia, 1733, t. I, p. VII, XI, XIII, 298, 299 ; t. III, p. 7, 14, 103 ; *De Bononiensi scientiarum et artium instituto atque academia commentarii*, Bononiae, 1731 et seg. (voir notamment t. II, 1[e] parte, p. 11, 19, 290, 371, 385, 386) ; G. Gimma, *Idea della storia dell' Italia letterata*, In Napoli, 1723, t. II, p. 859.

4. « Noi, se sapere vogliamo le esperienze e le osservazioni, che nella Real Accademia di Parigi si fanno..., sforzati siamo a sapere la lingua francese. » Voir Vallisnieri, *Opere*, t. III, p. 256.

5. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, Modena, 1788, t. IV, p. 135.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

professeur des plus connus, Paolo-Maria Paciaudi, qui enseignait la physique à l'Université de Turin. Les éloges de Malebranche[1], de L'Hôpital[2], d'Ozanam[3], de Vauban[4], de Huyghens[5], de Boerhave[6], de Leibnitz[7], de Newton[8], de Bernouilli[9] attirent l'attention, mais moins vivement, il va sans dire, que les éloges des Italiens Bianchini[10], Cassini, Guglielmini[11], Manfredi, Marsigli[12], Viviani. En 1717, le *Giornale de' Letterati d'Italia* publie un long article sur Gian-Domenico Cassini. Il donne comme une des sources principales de ses informations les pages que Fontenelle vient de consacrer à l'illustre astronome; il y fait d'importants emprunts[13]. En 1734, Eustachio Manfredi, une des gloires du fameux Institut de Bologne, vient à mourir. Fontenelle lit à l'Académie une étude sur sa vie et ses travaux. Eustachio Zanotti brûle de connaître cet *Éloge*; il en reçoit enfin une copie manuscrite qu'il transmettra bien vite à Francesco Algarotti, impatient lui aussi, sans doute, de la lire[14]. Quelques années plus tard, le P. Roberti recommandera cet ouvrage aux personnes qui voudraient savoir sur quels fondements repose la renommée de Manfredi[15].

1. Voir *Ritratti poetici, storici e critici di vari moderni uomini di lettere* di Appio Anneo de Faba Cromaziano (Buonafede Appiano), s. l., 1779; Paciaudi, dans *Miscellanea di varie operette*, In Venezia, 1741, t. IV, p. 192.

2. Voir *Ritratti poetici, storici e critici.*

3. *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XXXI, p. 348.

4. A. Genovesi, *Opere scelte*, Milano, 1835, t. IV, p. 553.

5. Paciaudi, dans *Miscellanea* cités, t. IV, p. 192.

6. Algarotti, *Opere*, Cremona, 1779, t. III, p. 155.

7. *Ritratti poetici, storici e critici;* Paciaudi, *Miscellanea* cités, t. IV, p. 192; Fabroni, *Elogi d'illustri italiani*, Pisa, 1786, t. I, p. 338.

8. Voir *Ritratti poetici.*

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ritratti poetici, storici e critici.*

12. Pour l'éloge de Marsigli, voir Fabroni, *Vitae Italorum doctrina excellentium*, Pisis, 1779, t. V, p. 59.

13. Il est encore question de l'éloge de Cassini dans *Ritratti poetici.*

14. *Opere inedite* del conte Algarotti, In Venezia, 1796, t. II, p. 349 et 361. Eustachio Zanotti écrit à Algarotti, de Bologne, le 4 janvier 1740 : « Mr di Mairan mi aggiunge d'aver sentito leggere in Accademia l'elogio sopra il Manfredi fatto da Fontenelle. Quanto bramerei di vederlo! » — Le 14 février 1741, il écrit au même : « Dell' elogio del Fontenelle non vi dico nulla, perchè penso di portarlo meco quando verrò costà... L'elogio non è ancora stampato. » Il est encore question de l'éloge de Manfredi dans A. Fabroni, *Vitae Italorum*, t. V, p. 203; dans les *Ritratti poetici* de Buonafede Appiano.

15. *Opere*, t. X, p. 219.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Plus que tout autre, peut-être, l'éloge de Vincenzo Viviani va droit au cœur des Italiens. On comprendra aisément pourquoi. C'est un hommage rendu à l'élève le plus jeune et, en même temps, le plus fidèle de Galilée, à Galilée lui-même et à son école. Ajoutons qu'il part d'un pays tout à la fois non suspect à l'Église et réputé peu indulgent pour l'Italie. En 1712, l'abbé Antonio Conti, dans une page où il exalte les gloires de la Péninsule, emprunte à cet éloge ce jugement sur Galilée : « Génie rare et dont on verra toujours le nom à la tête de plusieurs des plus importantes découvertes sur lesquelles est fondée la philosophie moderne[1]. » Giacinto Gimma traduit ces lignes dans son *Idea della storia dell' Italia letterata* (1723, t. II, p. 513), et il rappelle que « le célèbre Fontenelle en est l'auteur ». Les rédacteurs du journal milanais *Il Caffè* (1764-1766) reproduisent ce même passage et le commentent en guise de conclusion d'un *Saggio su Galileo* (t. II, p. 26). Angelo Fabroni va plus loin. Il renonce à composer une œuvre originale sur Viviani, il se borne à introduire dans son recueil d'*Elogi degli Uomini illustri toscani*[2] une version italienne du texte français, auquel renvoient de leur côté Buonafede Appiano[3], Antonio Genovesi[4], Clemente de' Nelli[5].

Notons encore un ouvrage de Fontenelle plus d'une fois cité, sa préface de l'*Histoire de l'Académie des sciences depuis 1666*. On fut en particulier reconnaissant à l'auteur d'y avoir salué en Cavalieri le savant qui « trouva l'ingénieuse et subtile géométrie des indivisibles[6] ».

1. *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. XII, p. 243. Il est vrai que dans la citation de Conti se glisse une lacune, telle qu'il semble croire que ces lignes se rapportent à Torricelli, mais c'est quand même un hommage qui le réjouit. G. Gimma traduit d'après le texte de Conti et commet la même erreur. Il n'en sera plus de même dans le *Caffè*.

2. Lucca, 1774, t. III.

3. *Ritratti poetici*.

4. *Opere scelte*, Milano, 1835, t. IV, p. 553.

5. *Vita e commercio letterario di Galileo Galilei*, Losanna, 1793, t. II, p. 791-792. Renvoyons aussi à certaine lettre écrite d'Italie et insérée dans la *Bibliothèque italique*. Voir le t. IX, p. 185, Genève, 1730.

6. Voir Vallisnieri, *Opere fisico mediche*, t. I, p. XXVIII ; A. Fabroni, *Vitae Italorum*, t. I, p. 330 ; P. Frisi, *Elogio di B. Cavalieri*, dans *Raccolta di prose e lettere scritte nel secolo XVIII*, Milano, 1829, t. I, p. 129 ; *Bibliothèque italique*, t. IX, p. 185 et suiv. (1730), dans une lettre antérieure à la préface de Fontenelle et qui provoqua peut-être l'hommage rendu par ce dernier à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

* * *

A côté de ces pages accueillies de l'autre côté des Alpes avec tant de plaisir, il en est deux qui produisirent une impression toute contraire.

Les étrangers avaient assez mauvaise opinion de l'Italie, où, disait-on, les partisans aveugles de l'antiquité faisaient un triste sort à la vérité scientifique : nul encouragement à la chercher selon les méthodes nouvelles fondées sur l'observation et l'expérimentation; nulle liberté de l'exprimer de vive voix ou dans des livres. Quand ce reproche venait d'Angleterre, de Hollande ou d'Allemagne, on criait au parti pris : des hérétiques pouvaient-ils juger sainement un pays où se maintenait le respect rigoureux de l'orthodoxie[1]? Mais voici qu'en France même, sous le règne du monarque qui avait révoqué l'Édit de Nantes, un personnage revêtu de charges officielles, Fontenelle, élevait contre l'Italie le même blâme que les protestants.

En effet, Martino Poli venait de mourir, sorte d'alchimiste qui, malgré ses théories désuètes et son esprit fumeux, s'était glissé à l'Académie des sciences. Fontenelle prononça son éloge et osa dire, à propos d'une opinion ridicule de ce prétendu savant : « On ne doit point être surpris de cette façon de penser dans un Italien; il est d'un pays où la philosophie ancienne domine encore, parce qu'elle est ancienne, et que tout ce qui ne l'est pas y fait ombrage. » Ce jugement remplit de tristesse les Italiens qui le connurent. L'illustre naturaliste Antonio Vallisnieri en gémit, comme aussi son correspondant et ami Gian-Tommaso Brini[2]. Il n'appartenait pas à la France, disaient-ils, de maltraiter les Italiens qui lui avaient jadis tant appris; elle-même d'ailleurs comptait maint esprit rétrograde qu'il était facile de prendre en faute; on ne s'en privait pas : douce vengeance! De son côté, l'abbé Conti déplora qu'on pût « parler de la philosophie italienne comme on le ferait de la philosophie des Lapons ou des Iroquois, si ces peuples se

Cavalieri. Ce Cavalieri est le même que Fontenelle nomme parfois *Cavallerius*.

1. *Giornale de' Letterati d'Italia*, Venezia, 1712, XII, p. 240-241.

2. *Opere fisico mediche* del Cavalier Antonio Vallisnieri. In Venezia, 1733, t. II, p. 315. La lettre de Brini (*Ibid.*, t. II, p. 378) est du 29 août 1718.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mêlaient d'en avoir une ». Il ne fallait pas, ajoutait Conti, soupçonner Fontenelle et maint autre Français d'ourdir malicieusement d'odieux desseins contre l'Italie. Leur tort était de ne pas savoir distinguer l'ivraie du bon grain, de se laisser impressionner par les erreurs d'un petit nombre, de méconnaître les efforts poursuivis avec patience et bonheur à Venise, à Padoue, à Bologne, à Pise, à Rome, par des disciples de Galilée et de Borelli[1]. Conti avait du mérite à se faire ainsi le champion de sa patrie, car personnellement il se voyait attribuer un assez joli lot par Fontenelle. Le secrétaire de l'Académie des sciences lui écrivait à lui, simple vulgarisateur d'idées justes : « Quelqu'estime que j'aie pour le génie italien, je crois que ceux qui sont aussi profonds que vous en physique et en mathématique sont rares en ce pays-là, et par tout pays. » Fier de ce compliment, Conti le publia[2] et fit ainsi des jaloux. Du moins en connaissons-nous un, Bartolomeo Corte. Dans son histoire des Milanais à la fois médecins et écrivains, il s'étonna qu'un étranger pût s'arroger « le pouvoir despotique de sacrifier toute l'Italie à un seul Italien », à cet abbé Conti qui pourtant n'avait jamais composé d'œuvre scientifique originale et s'était borné à censurer injustement les travaux d'autrui[3].

Les doléances des Italiens ne modifièrent pas l'opinion de Fontenelle. En effet, dans la préface dont il fit précéder, en 1733, l'*Histoire de l'Académie des sciences depuis 1666 jusqu'en 1699*, il écrivit : « Les mathématiques et la physique ne règnent guère en ce pays-là, soit à cause de la délicatesse des Italiens qui s'accommodent peu de ces épines, soit à cause du gouvernement ecclésiastique qui rend ces études absolument

1. *Risposta* del signor abate Antonio Conti, nobile Veneziano, *alla Difesa del Libro delle Considerazioni de' Viventi*, In Venezia, 1716, p. 17-21.

2. P. 166 de sa *Risposta*, Conti reproduit la lettre que lui avait adressée Fontenelle le 14 juin 1713. De plus, le passage le plus flatteur pour Conti est traduit dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, XXVI, p. 480 (en 1716).

3. *Notizie istoriche intorno a' medici scrittori milanesi*, In Milano, 1718, p. 256. Corte ne nomme, il est vrai, ni Fontenelle ni Conti, mais la *Risposta* de Conti était toute récente et d'ailleurs les mots suivants de Corte sont presque une traduction d'une partie du compliment de Fontenelle à Conti : « Con ramarico vedo arbitrarsi dispoticamente da uno straniero a favore d'un solo Italiano, e sentenziare con dire che questo solamente può metter quivi in buon uso la buona filosofia. » Fontenelle avait écrit, en effet, outre les paroles que nous reproduisons dans le texte, les suivantes : « La bonne philosophie..., il ne faudrait que vous pour la mettre en honneur. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... même dangereuses. »
... des Alpes, à oublier cette
... des colères à la fin du
... En effet. Clemente de' Nelli
... étude (t. II, p. 894) inti
... Galileo Galilei. Il la com-
... sans doute « elle est faite par
... enregistrée dans l'œuvre la
... d'autre part, elle est évi-
... Galilée, La Grange, fils
... c'est-à-dire de l'Italie, se
... de la science. Dès lors,
... humiliant de la sentence de
... décider laquelle des deux

... être plus véhément que Cle-
... retards dont l'histoire a été
... Monti inaugurait, en 1803, son
... une de ces occasions que les
... volontiers pour marquer indi-
... France. Le professeur consacra sa
... obligation d'honorer ceux qui,
... vrai en matière scientifique[2] ».
... été, depuis la Renaissance, la
... qui a largement arrosé l'Europe
... on ne saurait contester Mais les
... et d'une ingratitude incurables.
... certain Lalande a publié le
... à travers l'Italie. Il ne connaît ce
... qui vendent leur érudition trente
... pourtant d'imprimer qu'à l'heure
... vanter d'homme supérieur. Un
... que la France fait voyager dans la
... en vue de les former, alors qu'elle
... pour sculpter les traits du plus grand
... est le séjour de Quirico Visconti et
... des érudits, l'autre prince des mathé-

... lettres italiennes, Paris, 1910, p. 181.
... scelte de V. Monti, Milano, Sonzogno.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

maticiens, tous deux Italiens authentiques! La responsabilité d'une injustice si criante remonte à Fontenelle et à son *Histoire de l'Académie des sciences.* Voltaire a eu beau dire aux Velches : « Ne mordez jamais le sein de vos nourrices, n'insultez jamais vos maîtres. » On aime mieux croire Fontenelle. Ignorant quelles académies l'amour du vrai suscita au XVI^e et au XVII^e siècle à Florence, à Cosenza, à Naples, à Rome, cet écrivain français osa insinuer que les assemblées savantes tenues à Paris par le P. Mersenne, par Montmor et Thévenot donnèrent au monde un exemple suivi péniblement et à contre-cœur en Italie, car, dit-il, les mathématiques et la physique « ne règnent guère en ce pays-là ; on s'y accommode peu de ces épines ». Après une si dure sentence enregistrée en tête d'une œuvre aussi austère et aussi classique que l'*Histoire de l'Académie*, peut-on s'étonner de voir imprimer chaque jour contre l'Italie les plus honteux outrages?

*
* *

Lue par de nombreux savants italiens, souvent citée, honorée des témoignages de la plus vive admiration, mais objet parfois de critiques ardentes, l'*Histoire de l'Académie des sciences* eut aussi cette heureuse fortune d'être prise comme modèle à Bologne.

Patrie du comte Ferdinando Marsigli, cette ville fut comblée de ses bienfaits. Après avoir été général des armées impériales, il s'était vu condamner, en 1703, à « être déposé de tous honneurs et charges, avec rupture de l'épée ». Il chercha sa consolation dans les sciences, s'attachant désormais à les perfectionner par ses largesses autant que par ses travaux. Il avait réuni d'admirables collections d'objets, d'instruments, de machines, de dessins propres à faciliter l'étude approfondie de l'histoire naturelle, de l'astronomie, de la chimie, de la mécanique, des fortifications. Il en fit don au sénat de Bologne (1712) et en confia la garde à l'Institut des sciences et des arts, qu'il établit, qu'il subordonna à l'Université, et auquel il agrégea deux académies déjà existantes, l'une tout artistique, l'autre consacrée aux mathématiques, à l'observation, à l'expérimentation. La vie de ce corps à la fois vigoureux et complexe a été racontée par Francesco-Maria Zanotti qui occupait à

Bologne les mêmes fonctions que Fontenelle à Paris : celles de secrétaire perpétuel.

Ouvrons le recueil publié par l'illustre Italien, de 1731 à 1767, sous le titre *De Bononiensi scientiarum et artium instituto atque academia commentarii*. Chaque tome comprend trois éléments :

1° Une sorte d'histoire intérieure dont les éléments sont variables;

2° Des *Commentarii*, c'est-à-dire une analyse, rédigée par Zanotti, de celles surtout, parmi les communications, qu'on ne juge pas utile de transcrire *in extenso;*

3° Des *Academicorum quorumdam opuscula varia;* ce sont des mémoires reproduits en entier.

Cette division lumineuse en trois parties nettement distinctes, cette différence établie entre les travaux dont le secrétaire se charge d'exposer lui-même le contenu et ceux qu'il fait imprimer intégralement, on sait où Zanotti en prenait l'idée : c'est dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences avec les mémoires de mathématiques et de physique* pour 1699 et les années suivantes[1]. Dira-t-on que par là il se rendait le débiteur aussi bien de Pontchartrain et de l'abbé Bignon que de Fontenelle, ce dernier ayant mis à exécution un projet conçu par les deux premiers? Du moins est-ce bien les traces de Fontenelle seul que Zanotti suivit quand, pour exposer les doctrines d'autrui dans ses *Commentarii*, il adopta, dans sa prose latine, un style dégagé et un ton presque enjoué, qui le firent dénommer « émule de Fontenelle ». Son succès fut grand. Souvent on aima mieux le lire que de recourir aux ouvrages dont il rendait compte; leurs auteurs, disait-on, pouvaient se dispenser de les publier, car lui, du moins, savait allier à l'élégance cette brièveté, cette clarté, cet ordre qui manquent à la plupart des exposés scientifiques. En revanche, Zanotti déplut à d'autres Italiens, et son cas inspira à Angelo Fabroni des

1. En effet, il ne put en trouver l'idée ni dans les *Acta philosophica* de la Société royale de Londres, ni dans les *Saggi di naturali esperienze* de l'Académie florentine du Cimento, ni dans les *Acta medica et philosophica Hafniensia*, ni dans les *Miscellanea curiosa Academiae Naturae curiosorum*, ni non plus dans la *Regiae Academiae scientiarum historia* publiée par du Hamel [illegible].

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

réflexions comme les suivantes. Beaucoup de mes compatriotes, dit l'auteur des *Vitae*, admirent Fontenelle, le déclarent sans rival et l'adoptent comme modèle, au risque d'imiter ses défauts plutôt que ses qualités, de lui prendre des os et non du sang. En vain leur rappelle-t-on qu'un Galilée ou un Torricelli connurent l'art d'exposer la vérité avec agrément et sans fard, ils aiment mieux jurer par ce Français et lui emprunter l'art de « friser leurs phrases au fer chaud ». Ils oublient que toutes les élégances ne conviennent pas à toutes les langues; ils ignorent que Fontenelle lui-même n'est pas sans péché. Certes, s'il y eut jamais écrivain ingénieux et fin, ce fut bien lui : il colore, il anime tout; il semble avoir appris aux sciences à parler la langue des grâces; mais parfois il accueille des pensées affectées, des comparaisons tirées de trop loin; il abuse de l'esprit; il met à débrouiller et à expliquer de petites choses un soin excessif. Il prétend rendre la vérité plus éclatante en projetant sur elle des lumières dont il a le secret, mais, au contraire, il l'obscurcit, car elle demande à être exposée avec simplicité[1].

*
* *

Les critiques de Fabroni visaient non seulement l'histoire proprement dite de l'Académie, mais encore — et expressément — les *Éloges*. Quelle influence exercèrent-ils en Italie?

Au XV^e^, au XVI^e^, au XVII^e^ siècle, l'Italie avait multiplié les ouvrages destinés à sauver de l'oubli ses enfants illustres. Au XVIII^e^ siècle, elle continua cette tradition avec le plus grand zèle et au profit surtout de ses « letterati », c'est-à-dire tout à la fois de ses hommes de lettres et de ses savants. Alors parurent soit des recueils comme les suivants : *Gli scrittori di Bergamo*, *Notizie degli scrittori bolognesi*, *Memorie degli scrittori Cosentini*, *Cremona litterata*, *Istoria degli scrittori fiorentini*, *Le vite de' letterati salentini*[2], soit des études isolées dont

1. Fabroni, *Vitae*, t. I, p. 340; t. V, p. 333. Cf. Giov. Andrès, *Dell' origine, de' progressi e dello stato attuale d'ogni letteratura*, Venezia, 1785, t. III, p. 243.

2. Voir Guido Mazzoni, *Avviamento allo studio critico delle lettere italiane*, 3e ed., Firenze, 1923, ch. V.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chacune s'intitula *Vita*, ou *Istoria*, ou *Memoria della vita*[1]. Quant au mot *elogio*, on l'employa aussi durant presque tout le *settecento* : maintes fois après 1760, moins souvent au cours des deux premiers tiers du siècle[2]. On obéissait ainsi à une mode venue de France, comme beaucoup d'autres : telle était l'opinion de Saverio Bettinelli. Il voyait juste en l'occasion[3]. Sans doute, la Péninsule avait sur les rayons de ses bibliothèques les *Elogia virorum literis illustrium* de Paolo Giovio (1577), les *Illustrium virorum elogia iconibus exornata* de Giacomo-Filippo Tommasini (en deux volumes, parus l'un en 1630, l'autre en 1664), les *Elogi degli uomini illustri* de Lorenzo Crasso (1666). Mais ces ouvrages étaient assez oubliés. Au contraire, les plus instruits parmi les Italiens du XVIIIe siècle lisaient des publications tout à fait contemporaines où les éloges ne manquent pas. Citons le *Journal des Sçavans*, traduit ou imité de bonne heure dans la Péninsule[4], les *Nouvelles de la République des lettres*[5], qui furent un des modèles adoptés par les fondateurs du *Giornale de' Letterati d'Italia*[6], l'*Histoire des ouvrages des sçavans*[7]. N'oublions pas surtout l'*Histoire de l'Académie des sciences* de Paris, où Fontenelle jusqu'en 1740, puis Mairan, Grandjean de Fouchy, Condorcet célébrèrent leurs confrères récemment décédés. L'Académie française et l'Académie des inscriptions ne se montrèrent pas non plus ingrates envers leurs morts : c'est ce que prouvent notamment les éloges

1. On en trouve beaucoup de signalées dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, Venezia, 1710 et suiv.

2. Dans la première partie du siècle, l'Arcadie honora ses morts en publiant leurs *Vite*, ou des *Notizie* sur eux, non leurs *Elogi*. En revanche, Andrea Rubbi réunit douze petits volumes d'*Elogi italiani* en 1782 (Venezia). Ils sont de la deuxième partie du siècle, à laquelle s'applique cette phrase de lui : « L'Italia è piena di belle operette sotto nome d'elogi. »

3. *Opere* dell' abate Saverio Bettinelli, In Venezia, 1780, t. I, p. 29 ; t. VIII, p. XXVII.

4. Trois ans exactement après son apparition, c'est-à-dire en 1668, le *Journal des Sçavans* fut imité par Nazari qui fonda le *Giornale de' Letterati* de Rome. On trouvera, dans le *Journal des Sçavans* de 1690, les éloges de Pérard Castel, de Hallé, de Gilbert de Choiseul.

5. Publiées à Amsterdam. Voir, en janvier 1685, l'éloge de Corneille par Fontenelle lui-même ; en février et en juin 1686, l'éloge de Spon.

6. Le format est à peu près le même ; la division en articles se trouve la même dans l'un et dans l'autre périodique.

7. Publiées à Rotterdam. Voir, dans le fascicule de septembre-novembre 1692, l'éloge de Ménage.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

prononcés par d'Alembert et de Boze devant ces deux illustres compagnies[1]. Mais, parmi tant de secrétaires perpétuels, un seul, Fontenelle, s'acquit véritablement un grand et durable renom par ce genre d'ouvrages. On peut donc l'admettre : quand l'Italie du *settecento* se mit à écrire des *Elogi*, ce fut, en grande partie, à l'exemple des Français dont elle suivait la vie littéraire avec l'intérêt le plus attentif; ce fut peut-être surtout à l'imitation de Fontenelle, si connu d'elle. Faut-il aller plus loin et croire qu'elle se donna alors un maître et choisit précisément ce dernier, comme avaient plus ou moins fait tous les écrivains français cités plus haut?

Fontenelle, on le sait, se distingue nettement de tous ceux qui, en France, en Italie ou ailleurs, avaient publié des éloges académiques. Il ne compose ni de brèves notices accompagnées ou non de gravures représentant des personnages célèbres, ni des biographies détaillées et complètes, ni des panégyriques enthousiastes, mais des portraits historiques d'où ressortent la physionomie morale de ses héros et le rôle qu'ils jouèrent comme savants. Il nous entretient de leur dévouement passionné, voire héroïque, à leurs études préférées, de leur probité, de leur délicatesse, de leur bonheur tranquille et complet. Mais surtout il s'étend sur leur formation et sur l'originalité de leurs recherches, il met à notre portée, avec simplicité, bonhomie et parfois esprit, leurs expériences, leurs observations, leurs découvertes. En un mot, il nous les fait tour à tour aimer et comprendre[2].

Pouvons-nous en dire autant des auteurs qui écrivirent au XVIII^e siècle des *elogi*? Ils ont peine à s'imposer cette sobriété prudente et malaisée qui élague tout détail oiseux et retient seuls les faits significatifs. Ils parviennent incomplètement à éclaircir ce que la pensée de leurs personnages peut avoir d'obscur et à généraliser ce qu'elle présente de technique. En un mot, on ne saurait les appeler des Fontenelles. Toutefois, il en est parmi eux qui, sans atteindre à la perfection de l'écrivain français, visent les mêmes buts que lui et se rattachent à

1. Voir d'Alembert, *Éloges* lus dans les séances publiques de l'Académie française, Paris, 1779. — Pour les éloges de de Boze, se reporter aux *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

2. Voir, à ce sujet, l'excellent ouvrage de L. Maigron, *Fontenelle*, Paris, 1906, p. 341 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son école. Cette élite comprend maint collaborateur anonyme du *Giornale de' Letterati d'Italia*[1] et aussi Eustachio Zanotti, Giambattista Roberti[2], Angelo Fabroni[3], Aurelio Bertola[4]. Retenons surtout le nom de Paolo Frisi (1728-1784)[5]. Ce mathématicien composa, entre autres éloges, celui de Newton. Il se trouva donc, cette fois, traiter un sujet qui avait porté bonheur à Fontenelle; il profita de l'heureuse circonstance : c'est ce que prouve la comparaison de son texte avec celui de son devancier[6]. D'ailleurs, aucun « élogiste » italien ne semble avoir été plus voisin de Fontenelle. Que ne l'a-t-il suivi encore de plus près! Fontenelle, en effet, n'est plus, dans les *Éloges*, le galant Cydias d'antan. « Il s'efface volontiers derrière ses héros, les laissant occuper toute la scène et vivre, pour ainsi dire, leur vie devant nous, ne prodiguant ni les réflexions ni les traits, et les plaçant d'ordinaire avec tant d'esprit et si à propos que la plupart semblent imposés par la matière même[7]. » Frisi, au contraire, prend parfois un ton oratoire et parle un langage affecté; on sent trop qu'il veut se faire valoir. Il mérite, en somme, les reproches que lui adressait Saverio Bettinelli; en le critiquant, ce religieux ne cédait pas seulement au malin plaisir de rabaisser un adversaire des Jésuites[8]. Le malheur de Frisi fut, sans doute, de se laisser égarer par Antoine-Léonard Thomas (1735-1785). Ayant écrit les éloges du maréchal de Saxe, de Descartes, du chancelier d'Aguesseau, de

1. Voir par exemple, les éloges de Guglielmini, t. III, p. 451, en 1710; de Pasqualigo, t. V, p. 354, en 1711; de F. Cionacci, t. XVIII, p. 420, en 1714; de Cassini, t. XXVII, p. 91, en 1717; de Vallisnieri, t. XXXIX et XL, en [illegible].

2. A la mort de Roberti (1786), G.-A. Moschini écrivit de lui à Bettinelli : « Scrisse l'elogio di Santa Francesca di Chantal, più tosto seguendo Fontanelle che veruna altro, come autore da lui fino dalla prima età riverito e stimato e più acconcio a sè stesso. » Roberti, *Opere*, t. XIII, p. 204.

3. *Elogi degli uomini illustri toscani, op. cit.*

4. *Elogio di Gessner*, dans *Operette in verso e in prosa*, Bassano, 1789, t. III.

5. C'était le petit-fils d'un Alsacien de Strasbourg établi en Lombardie. Voir quatre éloges de Frisi et des *Memorie* de P. Verri sur lui dans *Raccolta di prose e lettere scritte nel secolo XVIII;* t. I : *Elogi*, Milano, 1829.

6. Voir le parallèle entre Descartes et Newton, les passages sur le problème des trajectoires, sur la santé et la mort de Newton, sur ses croyances religieuses et son esprit de tolérance, sur le traitement que l'Angleterre réserve à ses grands hommes.

7. L. Maigron, *Fontenelle*, p. 341.

8. [illegible] t. I, p. 28-30.

Duguay-Trouin, de Sully et de Marc-Aurèle, Thomas crut être un grand orateur[1]. Appelons-le plutôt un rhéteur ennemi du naturel : avec un air si apprêté, avec un style si étincelant d'images trop brillantes, on ne saurait prétendre à un autre titre! Divers Italiens le jugèrent selon ses mérites : tels sont G.-B. Moschini, biographe du P. Giambattista Roberti, le P. Saverio Bettinelli, le chevalier Vannetti[2]. Ils lui reprochèrent à qui mieux mieux son enflure, son ton déclamatoire, sa sonorité creuse, ses pointes. Ils le traitèrent d'écrivain fumeux, forcé, hydropique. Ils n'en durent pas moins reconnaître qu'il séduisait, éblouissait, fanatisait leurs compatriotes[3]. En fait, un homme aussi grave que le comte Galeani Napione prit Thomas comme modèle et, par suite, écrivit « avec un feu excessif » l'éloge de Botero[4]. Du moins est-ce en se frappant la poitrine qu'il avouait ce péché de jeunesse. Il ne semble pas, au contraire, que Cesarotti ait jamais regretté d'avoir défendu Thomas en ces termes : « Je ne vois pas que son style soit disproportionné ni à la grandeur des sujets qu'il traite, ni à la sublimité de l'objet qu'il se propose, ni au genre de lecteurs auxquels il s'adresse[5]. » Nous ne serons donc pas surpris qu'en cette fin de siècle l'Italie ait parfois jugé les éloges de Fontenelle trop familiers[6] et trop peu oratoires[7], c'est-à-dire, en somme, trop simples. L'abbé Antonio Conti n'avait pas été plus équitable, lorsque, exprimant une opinion toute contraire, il disait des *Éloges*, dans la première moitié du siècle : « Tout y est hérissé d'épigrammes : nulle peinture naïve[8]. » La critique italienne ne trouva donc guère le ton convenable pour parler de cet ouvrage, qui n'en eut pas moins dans la Péninsule, on l'a vu, une assez belle histoire.

1. Voir Villemain, *Tableau du XVIII^e siècle*, Paris, 1829, 3^e partie, p. 9-10; Thomas, *Œuvres complètes*, Paris, 1802. Le t. I contient une *Notice* sur la vie et les ouvrages de Thomas.

2. Voir G.-B. Roberti, *Opere*, t. XIII, p. 204; Bettinelli, *Opere*, t. II, p. 355; t. VIII, p. XXVIII; Melchior Cesarotti, *Opere*, Firenze, 1811, vol. XXXVI, p. 56.

3. Les deux premiers verbes se trouvent chez les écrivains cités plus haut; le troisième chez Rubbi, dans les *Dialoghi* cités plus bas.

4. Leonilda Fusati, *G.-F. Galeani-Napione. Vita e opere*, Torino, 1907, p. 72.

5. *Opere*, vol. XXXVI, 1811.

6. Fabroni, *Vitae Italorum*, t. I, p. 342.

7. Dans les *Dialoghi* tra il Sig. St. Arteaga e Andrea Rubbi, Venezia, 1786, p. 36, Rubbi dit de Fontenelle : « È sempre ingegnoso, non mai oratore. »

8. Conti, *Prose e Poesie*, t. II, parte 2ª, p. CXI.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

IV.

Plus éclatante encore fut la fortune des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, œuvre qui, par sa nature même, s'adressait à un public plus nombreux. Elle venait de paraître quand, le 16 octobre 1686, le bénédictin français Mabillon écrivit à Magliabechi, bibliothécaire du grand-duc de Toscane : « J'avais grande envie d'envoyer aux jeunes princes sérénissimes le dialogue des nouveaux mondes. Mais je différerai de le faire à une autre occasion[1]. » Puis succède un silence d'une trentaine d'années. Enfin des Bolonais prennent le livre sous leur protection. Le premier en date est Pierjacopo Martello, un des principaux hommes de lettres du temps[2]. Au retour d'un voyage à Paris, il écrit : « Le dialogue veut de la grâce, de la précision. Ce sont là des avantages qui ne manquent pas aux écrivains français, tandis qu'ils font peut-être défaut à pas mal de nos Italiens, exception faite de Galilée, de Franco ou du Tasse. Nos compatriotes seraient certes assurés de l'immortalité, si, moins austères dans leur enseignement et moins subtils dans la présentation de leurs pensées, ils revêtaient leurs connaissances et leurs idées de termes moins rigoureux et plus saisissables, de façon que tout lecteur tant soit peu ouvert pût en profiter. C'est là une réflexion à laquelle ne donnent jamais lieu les Français. Pour vous convaincre de cette vérité, vous n'avez qu'à lire les fameux *Mondes* de M. Fontenelle, où une dame peut entendre, avec autant de facilité qu'un roman, ce qu'il est réservé aux astronomes et aux philosophes seuls de ne pénétrer et de ne goûter que grâce à une attention bien soutenue. »

En 1728, deux savants de Bologne, Eustachio Manfredi et Francesco-Maria Zanotti, expliquent les *Entretiens* à un de leurs élèves, Francesco Algarotti, jeune Vénitien de seize ans, confié à leurs soins et destiné à devenir très connu[3]. L'adoles-

1. *Correspondance inédite* de Mabillon et Montfaucon avec l'Italie, accompagnée de notices par M. Valery, Paris, 1846, t. I, p. 316.

2. *Il vero Parigino italiano*, acte II.

3. *Opere inedite* del Conte Algarotti, In Venezia, 1796, t. I, p. 255. Lettre de F.-M. Zanotti du 10 juillet 1728. Les *Entretiens* ne sont pas désignés par leur titre, mais on conclura que c'est bien là l'ouvrage étudié alors par Alga-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cent partageait leur admiration pour le « divin Fontenelle dont le style, écrivait-il, est si gracieux, si charmant, si agréable ». Il trouvait, en outre, tout à fait heureux le choix du système cartésien pour fixer et séduire l'esprit d'une femme. Mais s'il resta toujours fidèle à Fontenelle, il cessa bientôt de jurer par Descartes.

En effet, la physique de Newton n'était plus inconnue en Italie. Giacomo Rizzetto l'avait attaquée, en 1722, dans une lettre où il reproduisait des entretiens tenus chez le noble Vénitien Cristino Martinelli[1] et, en 1727, dans son traité *De luminis affectionibus*, qui ne fut pas sans émouvoir la Société royale de Londres. En 1729, un voyageur notant les progrès de l'esprit moderne en Italie écrit : « Plusieurs vont déjà jusqu'à tâter du newtonianisme, et il n'est pas rare de voir des gens qui lisent les livres anglais dans l'original; cela s'appelle être en beau chemin[2]. » En 1731, la *Bibliothèque italique* publie une lettre datée de Turin, résumé, dit-elle, « de quelques conférences que deux savants de cette Université ont eues entre eux sur le système de Newton. Elle contient les principales objections que font les Newtoniens contre les tourbillons de Descartes ». Le journal prend la défense du philosophe français et s'attire ainsi une lettre d'un autre savant italien, lui aussi, partisan de Newton (t. XIV, p. 145, 1732).

Bologne, admirable foyer scientifique, ne pouvait rester étrangère à ce mouvement. Le 9 juillet 1733, un étranger écrit de cette ville : « J'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'entretenir, de même que tous les Anglais qui sont ici, avec la célèbre Laura Bassi, doctoresse en philosophie et agrégée à l'Université. Elle étudie actuellement les mathématiques, pour se mettre en état de lire la philosophie newtonienne. » Par là, cette femme savante subissait l'influence de son milieu. Son collègue Francesco Zanotti avait pris depuis deux ou trois ans l'initiative d'enseigner les doctrines du savant bri-

rotti, si on rapproche le brouillon de lettre de celui-ci (7 juillet 1728), cité par Ida-Frances Treat dans *Un cosmopolite italien du XVIII^e^ siècle, Francesco Algarotti*, Trévoux, 1913, p. 52.

1. *Lettera sopra alcune nuove scoperte diottriche*, publiée dans le *Supplemento al Giornale de' Letterati d'Italia*, Venezia, 1722, t. I, p. 373.

2. Lettre de Vernet, datée de Florence, 18 mai 1729, insérée dans la *Bibliothèque italique*, Genève, 1719, t. IV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tannique, tout en faisant aussi un exposé très objectif du système cartésien : il laissait en effet à ses disciples le soin de choisir. Algarotti était, on s'en souvient, un d'entre eux. Il marqua sa préférence pour la philosophie anglaise. Il fit même, sur la lumière et les couleurs, des expériences dont le compte-rendu publié, en 1731, dans les *Commentarii* de l'Institut de Bologne (t. I, p. 199) est un hommage à Newton. Il n'allait pas tarder à nourrir une plus haute ambition.

Il finit par dire à son maître F.-M. Zanotti : « Et pourquoi n'exposerait-on pas, dans un dialogue, les doctrines de l'attraction et de l'optique? Pourquoi ne les rendrait-on pas familières au monde élégant, comme a fait Fontenelle pour quelques parties de l'astronomie et pour la pluralité des mondes? On arriverait ainsi à composer un livre charmant, instructif et, ce qui importe davantage, nouveau dans notre langue et original. » Zanotti fit l'accueil le plus froid à cette idée. « Il me représenta, dit Algarotti, que Fontenelle avait choisi un sujet n'offrant à peu près rien de scientifique, souriant de toutes parts à l'imagination et fondé sur des arguments probables sans plus, précisément le seul sujet philosophique susceptible d'admettre toute sorte d'agréments et de belles inventions, le seul, par suite, qui convînt à un genre d'ouvrage visant moins à instruire qu'à divertir la plus belle moitié de notre monde. C'était tout juste le contraire dans mon cas. La matière ne pouvait être plus sévère ni plus couverte d'épines. Quelle place y laisser aux fleurs? Comment donc, sans avoir la géométrie à la main et sans être aidé par des figures, faire entendre les doctrines de Newton, filles, en quelque sorte, de la géométrie même? » Ainsi parla F. Zanotti, mais je ne l'écoutai pas, ajoute Algarotti, et « avec les armes de Fontenelle je m'attaquai à ce que j'appellerai ce monstre de Newton[1]. »

Commencé à Bologne, continué à Paris, l'ouvrage projeté fut achevé à Cirey, chez la marquise du Châtelet. Il parut en 1737, à Milan[2], sous le titre suivant : *Il Neutonianismo per le dame, ovvero Dialoghi sopra la luce ed i colori.* Il n'était

1. Lettre à don Azzolino Malaspina, Pise, 4 février 1764, dans *Opere* del Conte Algarotti, Cremona, 1779, t. XI.

2. Sur ce point et sur maint autre relatif au *Neutonianismo*, mais sans rapport direct avec notre sujet, nous renvoyons à l'ouvrage déjà cité de J.-F. Treat, *Un cosmopolite italien*, ch. III.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dédié ni à quelque puissant personnage italien, comme l'avait d'abord souhaité l'auteur[1], ni à Madame du Châtelet, dont cet hommage eût comblé les vœux, mais à Fontenelle. La grande dame feignit une vive surprise, qu'elle traduisit dans cette phrase : « Ce n'est ni comme femme ni comme newtonien que Fontenelle a eu cet hommage. Il faut que ce soit comme mauvais plaisant[2]. » Le dépit seul inspirait un tel langage. Algarotti, au contraire, ne faisait que remplir un devoir de gratitude quand il plaça en tête de son livre une lettre où il saluait l'auteur des *Entretiens* comme un maître et un modèle.

Qu'est-ce, en effet, que le *Neutonianismo*? Une série de dialogues scientifiques entre Algarotti et une marquise. Point de lignes ou de figures véritables : on y supplée grâce à la vasque d'une fontaine, aux allées d'un jardin, aux murs d'une galerie couverte de peintures. Point de mots techniques non plus, mais des termes simples et concrets. La conversation garde toujours un ton enjoué; elle trouve des ornements et des diversions dans les vers des poètes anciens et modernes, dans les récits des historiens passés et présents, dans les sentences des philosophes célèbres. Elle étincelle partout d'images, de comparaisons. La méthode n'est-elle pas excellente? Oui, en vérité, s'il faut du moins en juger par ses effets. En cinq jours la noble dame pénètre tous les secrets des systèmes physiques de Descartes, de Malebranche, de Newton, elle qui n'en possédait pas d'abord la moindre notion. Elle adopte le premier, puis, quand elle connaît les perfectionnements qu'y apporta Malebranche, elle se déclare pour le deuxième. Une fois au courant des objections faites à Malebranche et des beautés propres à l'optique et à l'attraction newtoniennes, elle changera encore de camp. Ne lui reprochons pas d'être inconstante, Algarotti nous assure qu'en possession maintenant de l'éternelle et immuable vérité, elle a fixé pour toujours ses préférences.

Les rapports, tout au moins d'ordre général, que ce livre présente avec la *Pluralité des mondes*, sont évidents. L'abbé Desfontaines avait bien raison d'écrire dans ses *Observations* (XIV, 218) : « A l'exemple de M. de Fontenelle, le philosophe

1. *Opere inedite* del Conte Algarotti, t. I, p. 125.
2. Du Châtelet, *Lettres*, Paris, 1878, p. 330, lettre du 17 février 1739.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

italien s'entretient avec une vraie marquise spirituelle et curieuse : même forme de dialogue; galanterie, sel et jolies choses dans l'un et dans l'autre ouvrage; mais en même temps discussions savantes et explications claires et familières de ce qu'il y a de plus sublime dans la physique. M. de Fontenelle et, sur ses traces, M. Algarotti nous montrent, par leur exemple, qu'on peut savoir les vérités de l'histoire et celles de la philosophie; connaître les faits de la littérature et les expériences de la physique; avoir dans l'imagination des angles et de bons mots, des courbes et des vers, des parallélépipèdes, avec des épigrammes, en un mot qu'on peut être bel esprit et géomètre. »

Seulement Fontenelle avait su garder, entre des qualités si opposées, un équilibre que rompit Algarotti. Tel fut du moins un avis assez répandu. On jugea l'auteur italien trop préoccupé d'être agréable. « Beaucoup d'esprit inutile », prononça Voltaire, qui dédaigna un tel style pour ses propres *Éléments* de Newton[1]. Quelle différence! s'écrie le marquis d'Argens dans son *Histoire de l'esprit humain*[2]. Le livre de M. Algarotti « est guindé, rempli de concetti; celui de Fontenelle n'offre rien que de naturel; l'auteur français ne doit qu'à lui-même ce qu'il dit d'ingénieux, l'Italien va chercher de quoi briller chez tous les poètes de sa nation. »

Des passages comme les suivants sont faits pour justifier de telles critiques. Après avoir expliqué comment, dans le tourbillon du soleil, la terre devenue planète a été condamnée à « danser », c'est-à-dire à tourner autour de cet astre, Algarotti ajoute : « Elle n'est pas si à plaindre, puisque un jour, ô madame! vous deviez être un de ses ornements ». Ailleurs la marquise redoute que le soleil, qui répand un perpétuel et vaste torrent de particules, ne finisse par s'épuiser. Le malheur serait grand, admet Algarotti; quelques femmes pourraient y gagner, on ne les verrait plus qu'à la lueur des bougies; « mais pour vous, madame, quel dommage »! La marquise reste préoccupée. Son cas rappelle, dit Algarotti, celui de certains personnages que Swift décrit toujours inquiets. De là une digression. Qui

1. Lettre de Voltaire à M. Berger. *Œuvres*, éd. Beuchot, Paris, 1831, t. LIII, p. 121-122.
2. Berlin, 1767, t. XI, p. 331.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

s'attendait à voir l'écrivain anglais en cette affaire? Ayant expliqué en quoi consistent les tourbillons cartésiens, Algarotti demande à son interlocutrice de lui en concéder un pour former le soleil. — « Oh! oui, et certes le plus grand et le plus beau du monde. Nous devons tant de reconnaissance à cet astre! — Non, réplique Algarotti. Pas de partialité! Donnez un tourbillon. Quel qu'il soit, vous verrez bientôt sortir le soleil même. Ignorez-vous, Madame, que les mathématiciens ressemblent aux amants? Accordez-leur une bagatelle. Ils en savent si bien profiter qu'ils vous mènent plus loin que vous ne l'eussiez cru[1]. »

Ces excès d'Algarotti ne parurent pas choquants aux seuls Français, mais aussi aux professeurs de Bologne. Ces derniers déplorèrent encore un autre genre de fautes. Interprète des opinions qui se manifestaient autour de lui, Eustachio Manfredi écrivit à l'auteur : « Le livre de M. Fontenelle est, lui aussi, des plus gracieux et des plus galants. Pourtant vous n'y lirez pas qu'à certaines heures du jour ou bien encore de la nuit on rattrape avec la marquise le temps qu'on a perdu en dialoguant. De même, Fontenelle se serait bien gardé de parler avec une dame de vers spermatiques. De telles libertés n'arriveront pas à plaire même en France, où on pense et on parle avec tant de liberté en matière de galanterie[2]. »

C'est donc à Fontenelle et non au comte Algarotti que les Italiens décernaient, semble-t-il, la palme, vers 1738. Quarante-cinq ou cinquante ans plus tard, il n'en sera plus tout à fait de même, car on essaiera de tenir la balance égale entre les deux écrivains, en insistant sur la difficulté du sujet choisi par le Vénitien. Néanmoins, avec quelle admiration parleront encore de la *Pluralité* Giambattista Garducci et surtout Andrea Rubbi! Ils étaient pourtant au nombre des patriotes qui se donnaient alors pour mission de rechercher et de célébrer les gloires nationales, jusqu'ici sacrifiées, disaient-ils, à la France et à l'Angleterre. En 1782, Rubbi écrit : « Le *Neutonianismo* a été comparé aux *Entretiens*. Terrible rapprochement, car il n'y a peut-être personne qui n'ait lu avec transport ce petit ouvrage français et n'en ait admiré la marche et l'ingéniosité. » Même note, en

1. *Neutonianismo*, éd. de Naples, 1739, p. 22, 27, 35.
2. *Opere inedite* del Conte Algarotti. In Venezia, 1796, t. I, p. 131, lettre du 8 janvier 1738.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1786, chez Garducci qui considère, lui aussi, comme « redoutable » pour Algarotti le parallèle qui s'impose entre les deux ouvrages[1].

Quant au comte Algarotti, qui s'entendait sans cesse nommer « le Fontenelle de l'Italie »[2], titre flatteur à coup sûr, mais évocateur d'une dette, il ne se montrait pas ingrat. Il croyait sans doute l'emporter sur un point : au cours de son *Neutonianismo*, sa marquise change deux fois d'avis. « Or, disait-il en 1764, un dialogue où un des interlocuteurs ne modifie pas ses opinions n'est qu'un catéchisme philosophique. Sous ce rapport, j'accorderai que mon ouvrage peut avoir plus d'art que celui de Fontenelle. » Mais il ajoutait bien vite : « Je n'oserais rivaliser avec l'Anacréon de la philosophie, avec cet homme singulier qui a le don de convertir en roses tout ce qu'il touche[3]. »

Fontenelle charma encore bien d'autres Italiens du *settecento*[4].

Peut-on admettre que plusieurs mondes soient habités? On se posa bien des fois cette question dans la Péninsule. Non, répondit Gioseffo Corigliano qui, en 1765, dans ses *Lettere filosofiche*, publiées à Venise, entreprit de démontrer la faiblesse des arguments jusqu'ici invoqués en faveur de cette hypothèse. Elle séduisit, en revanche, A.-S. Pupieni, P. Chiari,

1. « E forse che i suoi Dialoghi (d'Algarotti) sull' ottica non temeranno di venire al terribile paragone di quelli *della pluralità de' mondi*. Poichè quanto il soggetto del Francese vantaggia per la libera fecondità che dona alla fantasia, altrettanto l'Italiano palesa ingegno inimitabile nel domare la severità del calcolo col sapor dello stile, e nel colorire d'un luminoso giorno i cupi misteri della fisica e i labirinti delle matematiche. Se quegli è sempre gajo per l'amenità della materia, è forse questi mai men facile, men fluido, meno elegante, e pittoresco nella dicitura? » *Del carattere nazionale del gusto italiano e di quello di certo gusto dominante in letteratura straniera*, In Vicenza, 1786, p. 121. — Ce jugement est d'ailleurs calqué sur celui de Rubbi, mais avec une nuance moins favorable à Fontenelle. Voir *Elogi italiani impressi in Venezia*, t. V, dédicace mise par Rubbi à l'*Elogio del Conte F. Algarotti*.

2. Sur cette appellation, voir *Opere inedite* del Conte Algarotti, Venezia, 1796, t. I, p. 254.

3. Lettre citée plus haut d'Algarotti à Azzolino Malaspina, 4 février 1764.

4. Contre les *Entretiens*, il ne s'éleva vraiment qu'une voix en Italie. Encore est-ce celle d'un homme qui vécut en général hors d'Italie, l'abbé Conti. Il reproche à l'ouvrage de n'être pas original, vu que Fontenelle n'était pas le premier à traiter avec agrément un sujet astronomique — d'outrer le caractère de la marquise — de n'être lisible ni par les savants ni par les gens du monde (*Prose e Poesie*, t. II, parte 2ª, p. CXI).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tous deux prosateurs[1]. Gaspare Cassola (Milano, 1771) et Mattia Damiani (Venezia, 1747)[2] donnèrent comme titres à des poèmes *la Pluralità dei mondi;* G.-L. Pellegrini chanta en hendécasyllabes *I Cieli* (Bergamo, 1784); la muse de Castone della Torre di Rezzonico décrivit *Il sistema dei Cieli.* Tous ces écrivains connaissaient bien Fontenelle et c'est lui qui mit en branle leurs imaginations. Si les poètes cités lui empruntent peu de détails, en revanche, son exemple plus qu'aucun autre les entraîne dans la voie où ils s'engagent : comme lui, ils rêvent de divertir, en les instruisant, les lecteurs et surtout les lectrices.

Les femmes savantes sont, en effet, fort nombreuses en Italie au XVIII^e^ siècle. Les malheureuses se fatiguent à condenser dans leurs petites têtes écrasées par des « toupets » pyramidaux le clinquant d'une encyclopédie de salon, dont elles font ensuite ostentation avec une pétulance pédantesque[3]. Les *Entretiens* sont un de leurs livres préférés et un de ceux que leur recommandent leurs cavaliers servants, toujours préoccupés d'aller au-devant de leurs désirs.

Traçant un programme d'études à l'usage des jeunes filles, le comte Colpani (1739-1822) y fait entrer ce livre : « Qu'Émilie prenne comme guide ce gentil Normand, qu'elle voie avec lui comment les planètes errant autour du soleil tournent dans les sentiers prescrits. » Ailleurs, il cite les *Entretiens* parmi les ouvrages qui pourront charmer les loisirs d'une jeune beauté. Il parlait par expérience. Nous tenons de lui-même que la comtesse Lodovica Fè parcourait « en compagnie de Fontenelle les voies célestes et y découvrait des mondes nouveaux[4] ». Vers le même temps (1785), le comte Giovio raconte que, certain jour, la toilette de sa femme avait « je ne sais quoi de littéraire ». Qu'est-ce à dire? Était-elle garnie de petits livres français à dorures brillantes? Les *Mondes* de Fontenelle et les *Épitres* de Pope y gisaient-ils au milieu de pommades et de rubans?

1. Voir A.-S. Pupieni, [Antonio Costantini,] *Lettere critiche, giocose...*, Venezia, 1794, t. I, p. 50; P. Chiari, *Lettere scelte*, Venezia, 1756, t. III, p. 15.
2. Dans *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, t. XXXVII.
3. E. Bertana, *In Arcadia*, Napoli, 1909, p. 27.
4. *Opere* del cavaliere Giuseppe Colpani di Brescia; t. I : *l'Emilia;* t. II : *la Toletta;* t. III : *Alla Signora Lodovica Fè, Capitolo.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Non, dit Giovio, repoussant cette hypothèse, qui devait surgir la première à la pensée d'un contemporain. Non, le petit meuble tenait par hasard son air « littéraire » de tout autre chose : les bustes des poètes Passeroni et Parini y étaient placés de chaque côté du miroir[1].

Cette prédilection des Italiennes pour les *Entretiens* n'était pas nouvelle. Déjà, en 1752, elle nous est attestée par un certain comte abbé Cattaneo[2]. De plus, la traduction de cet ouvrage, parue en 1751, avait été entreprise et menée à bonne fin pour plaire à la « très noble dame Teresa Tommasi Vagnucci ».

Comment expliquer qu'une œuvre dont la fortune en Italie remonte relativement haut n'y ait été imprimée qu'à cette date tardive? En effet, nous l'avons dit plus haut, une traduction des *Entretiens* est achevée, dès 1730, mais reste manuscrite. Une autre est publiée en 1748, mais à Paris. Une troisième parut peut-être à Venise en 1749, mais en dissimulant son origine, car elle est donnée comme ayant vu le jour en France : on lit, au bas du titre : « Parigi, 1749 [sans nom d'éditeur]. Si vende a Venezia, appresso Francesco Pitteri. » Enfin, en 1751, sort des presses de Bellotti, à Arezzo, la version d'un académicien de Cortone.

Ces faits doivent-ils être attribués au hasard? Non. Les *Entretiens* admettent sans réserve l'opinion de Galilée sur le mouvement de la terre. Dès lors, on peut supposer que leur fortune fut liée, dans une certaine mesure, à celle du grand Toscan. Or, jusqu'en 1744, le Saint-Office s'oppose obstinément à toute réimpression des fameux *Dialoghi sopra i due massimi sistemi*. A cette date, l'abbé Toaldo obtient de les rééditer, mais il doit se soumettre à de sévères conditions : reproduire devant l'œuvre la censure de 1633; déclarer, en termes solennels, qu'il considère lui-même le système de Copernic comme une simple hypothèse plus commode que d'autres; transcrire la dissertation où le P. Calmet explique les passages de l'Ecriture sainte relatifs à ce problème.

1. *Opere* del padre Giambattista Roberti, Lucca, 1820, t. XIII, p. 62, dans une lettre de Giovio à Roberti.

2. *Lettere moderne nè più nè meno di quel che sono*, Venezia, 1752; ouvrage cité par E. Bertana dans *In Arcadia*, Napoli, 1909, p. 22.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ces précautions l'indiquent clairement, on se rendait encore suspect à l'Église en disant comme Galilée : « Eppure si muove. » On se taisait donc. Si, en 1751, un admirateur de Fontenelle se montra plus hardi, du moins un plaidoyer précéda-t-il sa traduction. On y convient que les *Entretiens* éveillent en Italie les scrupules de l'Église, mais on invoque en leur faveur la tolérance plus grande dont le système de Copernic est maintenant l'objet. De plus, pour tranquilliser complètement l'autorité ecclésiastique, on engage le lecteur à ne jamais perdre de vue les célèbres décrets rendus contre Galilée, par le Saint-Office, en 1616 et en 1633.

Les temps étaient proches où une étape encore plus décisive allait être franchie : le 16 avril 1757, la congrégation compétente décida de ne plus tenir compte des arrêts qui condamnaient les livres enseignant le mouvement de la terre[1].

V.

Telle est l'histoire de Fontenelle en Italie au XVIII[e] siècle. Elle peut se résumer ainsi : cet écrivain servit de guide à des poètes bucoliques dont plusieurs, du reste, suivirent sa voie sans le connaître lui-même; il fut aimé des savants; il fut cher aux femmes qui se piquaient de comprendre l'astronomie. Fortune, en somme, des plus flatteuses, mais qui aurait pu être plus complète. De quel crédit, en effet, Fontenelle a-t-il joui en Italie comme philosophe? Il est l'auteur, ne l'oublions pas, d'un *Discours sur l'origine des Fables*. Il a composé une *Histoire des Oracles* trois fois traduite en italien, mais dont personne ne parle en ce pays. Quelle influence ces travaux ont-ils exercée de l'autre côté des Alpes? Aucune qui soit appréciable. Au moment où Fontenelle décochait des traits aux représentants de certaines vieilles croyances, les digues opposées par l'Inquisition aux novateurs étaient encore trop solides en Italie pour laisser passer les flots de l'incrédulité française; on se rappelle combien les *Entretiens*, bien inoffensifs à côté des ouvrages cités, éveillèrent la méfiance. Plus tard, quand la Péninsule commença elle-même à être comme inondée, ce sont

1. A. Favaro, *Galileo e l'inquisizione*, Firenze, 1907.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des auteurs plus jeunes et réputés pour leur acharnement contre l'Église et la foi qui personnifièrent, aux yeux des Italiens, la révolte grandissante.

Quant au terrain même où elle semblait avoir poussé les racines les plus solides, la pensée de Fontenelle ne s'y maintint guère au delà du xviiie siècle. Les bergeries passèrent de mode, comme aussi les ouvrages où la poésie tente de s'allier à la science. Les personnages dont le premier secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences avait prononcé l'éloge tombèrent presque tous dans l'oubli. Les mémoires dont il avait rendu compte furent bientôt dépassés. On évoqua donc de moins en moins son souvenir.

Toutefois, nous l'avons vu, Vincenzo Monti, au début du xixe siècle, le rend encore responsable d'une partie des malheurs de l'Italie savante. En revanche, il le cite comme type de ces écrivains français qui surent revêtir d'une forme agréable une doctrine profonde. Au contraire, Luigi Ceretti l'accuse, en 1805[1], d'avoir égaré par son pernicieux talent un trop grand nombre de dociles imitateurs italiens. Quelques années plus tard, Melchiore Delfico subit l'influence de Fontenelle. Voici à quel propos et dans quelle mesure.

En France, au xviiie siècle, une certaine mésestime apparaît parfois pour l'histoire considérée comme mensongère et inutile par nature. On va même jusqu'à la juger dangereuse, en ce que, dit-on, elle n'offre guère à nos méditations que des exemples de la force et de la ruse triomphant du droit et de la vertu. Ce scepticisme, assez peu répandu il est vrai, compte d'illustres représentants : un Fontenelle, un J.-J. Rousseau. Sous la Révolution, Volney le professe avec une ardeur extrême.

L'Italie ne se laissa pas gagner par ces théories décevantes. Mathématiques, sciences de la nature, sciences morales y vécurent en bonne intelligence. Personne, au xviiie siècle, n'y déclara, semble-t-il, l'investigation du passé indigne d'un philosophe. Les pages de Fontenelle *Sur l'histoire* passèrent inaperçues, sauf que Galeani Napione les examina, en 1773, dans son *Saggio su l'arte storica*, édité à Turin. Il en cita, en commenta et en approuva quelques passages; mais il nia que, sans

1. Dans son *Orazione inaugurale* sur les *Vicende del buon gusto in Italia.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la lumière des temps écoulés, on pût voir clair dans le cœur de l'homme.

Au XIX^e siècle, le pyrrhonisme historique trouva un adepte convaincu en Melchiore Delfico qui publia, en 1806, à Forlì, ses *Pensieri su l'Istoria e sull' Incertezza ed inutilità della medesima*. Il renvoie surtout à Volney, auquel, il est vrai, il doit beaucoup[1]. Au contraire, il ne prononce jamais le nom de Fontenelle. Et pourtant, nous pouvons conclure d'un examen attentif des *Pensieri* qu'une de leurs sources est le petit traité *Sur l'histoire*. Le chapitre I, « Dell' origine naturale della Storia e dei progressi ed abusi della medesima, » rappelle de près quelques pages de Fontenelle. De plus, le choix des idées et l'ordre qui les relie sont souvent les mêmes chez les deux écrivains.

Mais Delfico ne fit pas école. Il ne trouva que des contradicteurs : Salfi, Jannelli, di Cesare, Mazzoldi[2]. Le XIX^e siècle, qui allait s'appeler le siècle de l'histoire ne pouvait admettre que la connaissance du passé fût vaine et sans utilité.

Delfico fut le dernier des Italiens disciples de Fontenelle, si du moins il est permis de lui donner ce titre. Depuis, ce sont des critiques qui ont évoqué dans la Péninsule le souvenir de Fontenelle. Nommons A. Farinelli[3], B. Croce[4], G. Gentile, Carrara[5].

Il convient toutefois de noter qu'en 1830 parut à Milan une traduction des *Dialogues des morts* et qu'à une date plus récente la maison d'édition classique Paravia a publié un *Choix de dialogues des morts de Fénelon et de Fontenelle à l'usage des élèves du 3^e cours des Écoles techniques*. Fontenelle contribuerait-il encore aujourd'hui à former le style de quelques-uns des jeunes Italiens qui apprennent le français ?

Gabriel MAUGAIN.

1. Sur la dette de Delfico envers Volney, voir Giovanni Gentile, *Dal Genovesi al Galluppi*, Napoli, 1903, p. 52 et suiv.

2. Sur l'insuccès de Delfico, voir Banedetto Croce, *la Storiografia in Italia* (*Critica*, t. XIII, p. 16 et suiv.).

3. *Dante e la Francia*, Milano, 1908, t. II, *passim*.

4. *La Filosofia di G.-B. Vico*, Bari, 1911, p. 71, 155.

5. Gentile et Carrara dans des ouvrages déjà cités.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

… ISON

… AISE

[illegible] volontiers [illegible] immédiates [illegible] surtout de [illegible] spécialistes en [illegible] davantage de [illegible] à pensée, les [illegible] anglaises [illegible] aussi remarquer [illegible] active et aventureuse des frontières a [illegible] développement d'un esprit [illegible], révolu[illegible] de ses ressources. C'est ainsi que l'on [illegible] à négliger presque complètement l'in[illegible] pensée française et à se [illegible] envers [illegible] une mention bien hâtive de Montesquieu[1]. [illegible] on exagère dans ce sens. P[illegible] éclair[illegible] l'auteur de cette étude a consulté les écrits [illegible] Madison. Si quelqu'un demandait pourquoi il a

[1] [illegible] avoir [illegible] plus que quelques remarques faites [illegible] Montesquieu. Cf. J. B. Scott, *The United* [illegible] *International Organization*, New-York, 1920. [illegible] *The Federal Systems of the United States and the Bri-*[illegible] A. B. Hart, *National Ideals Historically* [illegible] E. G. Bourne, *Essays in Historical* [illegible] Woodrow Wilson, *Constitutional Govern-*[illegible] New-York, [illegible] p. 56; James Bryce, *The Ameri-*[illegible] New-York, 1895, 2 vol., t. I, p. 29-30, 282; C. E. Stevens, [illegible] *of the United States*, New-York, 1894, p. 46-47, 49, [illegible] « Rousseau in Philadelphia », *Magazine of Ame-*[illegible] XI, p. 46-55, 253. Ces ouvrages traitent de la ques-[illegible] influence française. Pour Madison plus particulièrement, [illegible] qui donnent cependant peu de renseignements, [illegible] le plus.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

choisi Madison au lieu de Washington, Jefferson, Hamilton ou Franklin, la réponse à cette question se trouverait dans un court résumé de la vie de Madison, souvent trop oubliée aujourd'hui.

II.

Madison était une personnalité moins imposante, moins pittoresque que beaucoup de ceux qui étaient ses contemporains. D'ailleurs, la partie la plus brillante de sa carrière précéda l'année 1800, et il eut à y déployer plutôt des talents de législateur et de spécialiste en sciences politiques que des qualités de chef d'État. Cette première partie de sa vie fut obscurcie par les années moins fécondes en résultats où il fut d'abord secrétaire de l'État et ensuite Président. Par conséquent, le public tend, en général, à attacher trop peu d'importance à l'influence de Madison sur la forme du gouvernement des États-Unis.

Cependant, à l'âge de vingt-cinq ans, Madison était déjà membre de la commission spéciale qui rédigea la Constitution de l'État de Virginie en 1776. Plus important encore est le fait que, presque seul, il essaya de faire voter un amendement du *Bill of Rights*[1] de la Virginie pour établir, non seulement la « tolérance religieuse », qui était dans la tradition anglaise, mais — ce qui était beaucoup mieux — le droit au « libre exercice de la religion » sans aucune distinction de croyances[2]. L'insistance de Madison, jointe à celle de Hamilton, amena enfin une convention pour corriger la faiblesse de la Confédération. Cette assemblée devint la Convention constitutionnelle qui se réunit à Philadelphie en 1787. Madison y vint avec un plan de gouvernement élaboré par lui de concert avec les autres délégués de la Virginie, et appelé par la suite le « Plan de la Virginie ». Le « Plan du New-Jersey » fut rejeté par la Convention ; celui de Hamilton ne fut guère pris en considération ; c'est le « Plan de la Virginie » de Madison qui, avec amendements et améliorations, devint la Constitution des États-Unis. C'est avec toute l'autorité de son savoir

1. Sorte de *Magna Charta* des droits du citoyen de l'État de Virginie.
2. W. C. Rives, *History of the Life and Times of James Madison*. Boston, 1859-1868, 3 vol., t. I, p. 140-146.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... débats parlementaires que, pen-
... Madison défendit son plan
... En outre, c'est surtout
... opposition formidable
... une éloquence fou-
... Henry. Le résultat
... résume indispensable
... Virginie. C'est Madi-
... commentaire pré-
... nom de Papiers fédé-
... Hamilton les repré-
... influence sur la forme
... gouvernement dans cette période
... en établissant des
... preuve de son
... les douze amendements
... furent votés, et ces
... opposition
... Madison aussi
... Président, ce qui
... les grands talents
... finances.
... institution ce qui
... lui qui était.
... sujet qui inter-
... les États-Unis. Jef-
... en Europe pendant
... Hamilton avaient des
... plus particulière-
... C'est par le cer-
... idées qui fixèrent
... de la nouvelle nation. Une
... avec la pensée française a donc

II

... une école dirigée par un Écos-
... Il étudia là le grec, le latin,
... biographe, Rives, suggère

que Madison dut probablement à Robertson la « prononciation un peu rude et inharmonieuse de la langue française, pour laquelle il s'excusait toujours en l'appelant son *français écossais*[1] ». Madison prit ensuite des leçons privées avec le prédicateur de la paroisse, le Révérend Thomas Martin, et devint prêt ainsi à entrer au collège de Princeton en 1769, à l'âge de dix-huit ans. Il reçut le grade de bachelier ès arts en 1771 et étudia ensuite pendant une année l'hébreu sous le président du collège, l'Écossais Witherspoon. L'enseignement à Princeton, en 1772[2], comprenait l'étude du latin et du grec, de la géographie, de la philosophie « naturelle et morale » et des mathématiques. Nous savons que le président, le docteur Witherspoon, « enseigna aussi la langue française pendant l'hiver passé. On continuera à l'enseigner à ceux qui désireront l'apprendre[3] ». Madison connaissait très bien le président et il est au moins très probable qu'il était de ceux qui profitèrent de cette offre. Le bon docteur ne parlait pas bien le français cependant, car le marquis de Chastellux nous raconte ainsi leur entrevue : « En m'abordant il me parla françois, mais je m'aperçus aisément qu'il avoit acquis l'usage de cette langue plutôt par la lecture que par la conversation; ce qui ne m'empêcha pas de lui répondre et de continuer à l'entretenir en françois, car je voyois qu'il étoit bien aise de montrer ce qu'il en savoit[4]. » Il ne faut donc pas nous étonner d'entendre dire que Madison apprit le français comme une langue morte et ne pouvait pas servir d'interprète à un Français qui visitait Princeton.

De retour en Virginie, Madison suivit un plan de lectures tracé, nous dit-on[5], par Jefferson. Que les œuvres françaises n'étaient pas omises de cette liste, nous pouvons en être sûrs, si nous nous rappelons la manière dont Jefferson fut de

1. The « somewhat rugged and inharmonious pronunciation of the French language for which he always apologized as his *Scotch French* ». *Ibid.*, t. I, p. 10.

2. John Maclean, *History of the College of New Jersey*. Philadelphia, 1877, t. I, p. 362.

3. Dr. Witherspoon « also taught the French language last winter, and it will continue to be taught to those who desire to learn it ». *Ibid.*

4. *Voyages de M. le marquis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781 et 1782*. Paris, 1786, 2 vol., t. I, p. 139-140.

5. T. E. Watson, *Thomas Jefferson*. New-York, 1903, p. 485.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] sa vie en contact avec la pen-[illegible] se virent que quatre ans [illegible] des délégués de la Virginie à Wil-[illegible]ment d'une amitié et d'une [illegible] pendant toute leur vie. La con-[illegible] des langues étrangères lui valut [illegible] État de Virginie, poste qu'il [illegible] surtout de la correspon-[illegible] l'armée américaine révo-[illegible] personnelles avec beau-[illegible] jamais en France, mais, [illegible] Confédération, il demeu-[illegible] ambassadeur de France, Barbé [illegible] de classe qu'il a dû con-[illegible] pas d'une façon intime, c'est [illegible] françaises, qui devint par [illegible] département national de l'État. [illegible] La Fayette. En 1784, les deux [illegible] voyage de quelques semaines. Ils [illegible] leur vie.

IV.

[illegible] intéresser davantage Madison [illegible] française, mais nous ne pouvons [illegible] nos conclusions. Ce qui est plus [illegible] jusqu'ici, c'est le fait que [illegible] auteurs français. Sa bibliothèque, [illegible] choses sur ses lectures, fut mal-[illegible] incendie à l'Université de [illegible] pu trouver une liste des livres [illegible] œuvres mêmes de Madison [illegible] renseignements intéressants.

[illegible] commanda des livres d'Europe par l'in-[illegible] capitaine Le Maire[illegible]. En 1784, [illegible] édition de Buffon était arri-[illegible] commencé la lecture... Il faut que

[illegible] New-York, 1902, p. 68.
[illegible] New-York, [illegible]-1910, 9 vol., édités par

je laisse à votre discrétion l'achat, de temps à autre, de quelques livres rares et importants, en négligeant le risque d'exemplaires en double : vous savez assez bien ce qui m'intéresse. Je n'indiquerai plus particulièrement que mon désir d'avoir tout ce qui peut éclaircir la constitution générale et le *droit public*[1] des diverses confédérations qui ont existé. Je remarque dans le catalogue de Boinaud plusieurs titres portant sur les [confédérations] hollandaise, allemande et helvétique... Des livres sur la loi de N. et N. [Nature et Nations] rentrent dans la même catégorie[2] ». Madison envoie à son ami Randolphe un exemplaire d'un ouvrage de Chastellux, *De la félicité publique*[3]. En avril 1785, il prie Jefferson de lui envoyer le « Dictionnaire, en treize volumes in-4°, par Félice et d'autres, aussi de Thou en français. Si Moréri n'a pas été remplacé par un meilleur ouvrage, je voudrais bien l'avoir aussi ». Il revient sur son désir d'avoir des « traités sur les républiques fédérales anciennes et modernes » et « sur le droit international... D'autres livres qui me viennent particulièrement à l'esprit, ce sont la traduction (en français) des historiens de l'Empire romain pendant sa décadence par ..., les *Lettres provinciales* de Pascal, ... la meilleure édition des « Ordinnances marines » (*sic*), une collection d'opuscules en français sur l'économie politique des différentes nations, j'en ai oublié le titre complet... De Buffon, j'ai son premier ouvrage en trente et un volumes avec dix volumes de supplément et seize volumes sur les oiseaux. Je serai bien aise d'en avoir la suite au fur et à mesure de la publication[4] ». En novembre, dans un discours prononcé devant la Chambre des délégués sur les règlements commerciaux, Madison cite Necker, dont l'ouvrage *De l'administration des finances* avait paru l'année

1. En français dans le texte.

2. « But [I] have barely entered upon him... I must leave to your discretion the occasional purchase of rare and valuable books, disregarding the risk of duplicates; you know tolerably well the objects of my curiosity. I will only particularize my wish of whatever may throw light on the general constitution and *droit public* of the several confederacies which have existed. I observe in Boinaud's catalogue several pieces on the Dutch, the German, and the Helvetic... Books on the Law of N. and N. [Nature and Nations] fall within a similar remark. » Madison, *op. cit.*, t. II, p. 43.

3. *Ibid.*, t. II, p. 34.

4. *Ibid.*, t. II, p. 133-134.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

précédente[1]. Il accuse réception de l'*Encyclopédie*, ainsi que de l'ouvrage par d'Albon *Sur l'intérêt de plusieurs nations*[2]. Il doit maintenant à Jefferson pour des livres achetés à l'étranger la somme de 1,164 livres 3 sous, ce qui montre que, même en tenant compte de quelques éditions d'œuvres complètes qui ont dû coûter assez cher, nous sommes loin d'avoir ici l'indication de tous les livres ainsi achetés[3]. « Un exemplaire de la vieille édition de l'*Encyclopédie*, écrit-il à Jefferson, ferait bien mon affaire, pour les raisons que vous mentionnez; mais, comme dans ce cas je satisferais mon désir de l'avoir aux dépens de quelque autre chose dont je peux moins facilement me passer, il faut que je me contente de la nouvelle édition pour le présent[4]. »

V.

Nous avons étudié les années préparatoires. Nous arrivons maintenant à la grande époque de la carrière de Madison, celle de la Convention constitutionnelle.

En 1787, Madison vint à cette convention avec deux mémoires importants : l'un s'appelait les *Vices du système politique des États-Unis*; l'autre, *Des Confédérations anciennes et modernes*. C'étaient les résultats de ses études et de ses réflexions pendant les années immédiatement précédentes. Les notes sur l'histoire des *Confédérations anciennes et modernes* ont été retrouvées parmi les papiers de Washington, copiées de sa propre main. On les supposait autrefois de sa composition, mais nous savons aujourd'hui qu'elles furent empruntées à son ami intime, Madison. On nous dit aussi que Madison prépara pour Washington avant la Convention un résumé de Montesquieu. [illegible] est plus probable, car il [illegible] que Washington eût désiré un résumé.

1. [illegible] I, p. 19[illegible].
2. [illegible] I, p. [illegible].
3. [illegible] I, p. [illegible].
4. [illegible] edition of the *Encyclopedia* is desirable for the [illegible] desire in this particular at the [illegible] which I can less dispense with, I must content [illegible] for the present. » (*Ibid.*, I, p. [illegible].)
5. [illegible] New-York, 190[illegible], p. [illegible].
6. [illegible] *Confederation ancienne et moderne* [illegible] Washington [illegible].

par le savant et précis Madison, de ce qui fut l'ouvrage politique le plus important de l'époque.

Pendant qu'il préparait ses notes sur les *Confédérations anciennes et modernes*, Madison se servait de beaucoup d'ouvrages français, ce qui montre jusqu'à quel point les commandes de livres faites pour lui par Jefferson à Paris furent importantes. L'ouvrage le plus souvent cité, c'est celui de Félice, *Code de l'Humanité ou la Législation*, un dérivé en treize volumes de l'*Encyclopédie*. Madison y renvoie non moins de cent dix-neuf fois en vingt-deux pages de texte. D'Albon, *Sur l'intérêt de plusieurs nations*, est cité huit fois; le *Dictionnaire de Suisse*, six; l'abbé de Mably, six; l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, cinq; l'*Encyclopédie pol*[*itique*] *œ*[*conomique*], cinq; Montesquieu, *l'Esprit des lois*, deux fois; le *Dictionnaire de Trevieux* [Trévoux?], une fois[1]. Il est vraiment curieux de voir à quel point Madison se sert ici de sources françaises. Sur 189 références, il y en a 152 qui renvoient à des ouvrages français.

Dans son important discours du 19 juin 1787 devant la Convention constitutionnelle, Madison utilisa ces renseignements pour résumer l'histoire des confédérations antérieures[2]. Le 30 juin, Madison « rappela à l'attention de M. E[lseworth] la confédération lycienne, dans laquelle les membres constituants avaient un nombre de votes proportionné à leur importance, confédération que Montesquieu recommande comme le meilleur modèle pour cette forme de gouvernement[3] ». Le 17 juillet, il dit : « Si le pouvoir exécutif dépendait du pouvoir législatif, le second pouvoir serait ainsi amené à surveiller l'exécution des lois dont il serait l'auteur, et alors, selon la remarque de Montesquieu, on pourrait faire des lois tyranniques pour les appliquer d'une manière tyrannique[4]. »

1. Madison, *Writings*, t. II, p. 369-390.
2. *Ibid.*, t. II, p. 213.
3. Madison « reminded Mr. E[lseworth] of the Lycian Confederacy, in which the component members had votes proportioned to their importance, and which Montesquieu recommends as the fittest model for that form of Government ». *Ibid.*, t. III, p. 331.
4. « A dependence of the Executive on the Legislature would render it the Executor as well as the maker of the laws; and then, according to the observation of Montesquieu, tyrannical laws may be made that they may be executed in a tyrannical manner. » *Ibid.*, t. III, p. 457.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Si nous examinons maintenant les *Papiers fédéralistes*, nous trouvons que là aussi Madison tire parti des auteurs français. Il parle des avantages d'une variété de sectes religieuses comme préservatif contre la persécution, idée favorite chez lui, à l'appui de laquelle il aimait à citer, paraît-il, les *Lettres philosophiques* de Voltaire[1] : « S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre; s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge; mais il y en a trente, et elles vivent en paix, heureuses[2]. » L'abbé Millot est cité pour prouver la folie des Grecs qui n'ont pas su créer une union plus étroite[3]. Mably fournit des renseignements sur l'histoire de la Grèce comme sur la faiblesse de la confédération des Belges[4]. L'historien de Thou est invoqué pour montrer que, dans la confédération germanique, la coercition par la force militaire de membres récalcitrants a été dangereuse pour la liberté[5]. Montesquieu, également, sert à montrer la faiblesse des confédérations grecque et germanique[6]. Cependant, continue Madison, « parmi les avantages d'une république fédérative énumérés par Montesquieu il y a celui-ci qui est très important : à savoir que, si une insurrection populaire éclate dans l'un des États, les autres pourront la supprimer; s'il se glisse des abus dans une des parties de la fédération, ils seront réformés par celles qui restent en bon état[7] ». Montesquieu est cité également dans beaucoup d'autres passages qu'il faut omettre ici pour ne pas être trop long[8].

Si nous revenons à la correspondance et aux papiers de Madison, nous trouvons plusieurs fois le nom de Condorcet, dont quelques ouvrages, au moins, étaient dans sa biblio-

1. *The Federalist*, éd. Ford. New-York, 1898, p. 63, 347. Cf. Gaillard Hunt, *Amer. Hist. Assoc. Pub.*, 1901, t. I, p. 170.

2. Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. Lanson, 1909, t. I, p. 74.

3. *The Federalist*, p. 110.

4. *Ibid.*, p. 112, 122.

5. *Ibid.*, p. 117.

6. *Ibid.*, p. 287.

7. « Among the advantages of a confederate republic enumerated by Montesquieu an important one is that should a popular insurrection happen in one of the States, the others are able to quell it. Should abuses creep into one part, they are reformed by those that remain sound. » *Ibid.*, p. 290.

8. *Ibid.*, p. 320. Cf. Madison, *Writings*, t. VI, p. 77, note, 93, 141, note. 144; t. IX, p. 520-521, 606. note.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

thèque[1]. Un passage intéressant discute ce qui est appelé le projet de Rousseau pour la paix perpétuelle. A la vérité, le plan avait été écrit par l'abbé de Saint-Pierre, mais Rousseau en fit un commentaire. La discussion de Madison à ce sujet est trop longue pour être donnée ici en entier. Madison appelle Rousseau « le plus distingué parmi les philanthropes » qui se sont intéressés à cette question, mais il fait erreur quand il accuse Rousseau d'avoir ignoré « l'impossibilité de faire exécuter son plan pacifique par des gouvernements qui sont si souvent et si fortement tentés de partir en guerre ». Le bon sens pratique de Madison lui fait penser qu'on pourrait, au moins, diminuer le nombre des guerres en établissant une démocratie plus complète et un prompt paiement des dettes de guerre[2]. Pourtant, ce sont là encore deux choses très difficiles à mettre en pratique, même aujourd'hui.

En 1824, à la demande de Jefferson, Madison fit une liste d'ouvrages théologiques propres à l'Université de Virginie qu'on venait de fonder. Auprès de quelques traductions en français des Pères de l'Église, paraissent aussi les ouvrages suivants : Calvin, Bossuet sur les trente-neuf articles, les *Lettres provinciales* et les *Pensées* de Pascal, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, Sauvin [Saurin?], Fléchier, Massillon et l'*Importance de la religion* par Necker[3]. On voit que les philosophes français du XVIIIe siècle ne se trouvent pas représentés. Madison pensait probablement que leur présence dans la bibliothèque universitaire nuirait grandement à une jeune institution qui luttait déjà pour vaincre l'opposition qu'avaient fait naître son refus de créer une chaire de théologie et son adoption en cela de la politique de séparation de l'Église et de l'État, à laquelle Madison et Jefferson étaient également déterminés. L'opposition américaine à ce qu'on appelait les « philosophes athées français » se montra très forte au Congrès quand on proposa d'acheter pour le gouvernement la bibliothèque de Jefferson, accusée de contenir trop de ces auteurs dangereux[4].

1. *The Federalist*, t. V, p. 434 (caisse de livres); t. VIII, p. 390-391.
2. *Ibid.*, t. VI, p. 88-91. « The impossibility of executing his pacific plan among governments which feel so many allurements to war. »
3. *Ibid.*, t. IX, p. 203-207.
4. W. Dawson Johnston, *History of the Library of Congress*, Washington,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

VI.

En résumé, nous notons que les ouvrages le plus souvent mentionnés sont les suivants : Montesquieu, Félice, Mably, d'Albon, l'*Encyclopédie*, Buffon et Necker. En outre, les plus importants parmi ceux qui sont cités moins souvent sont : Voltaire, Rousseau, des traductions françaises des historiens de Rome, Pascal, Calvin, Bossuet, Fénelon, des opuscules français sur l'économie politique et Condorcet. Il est évident que la majorité de ces ouvrages traitent d'histoire, de droit international et des sciences politiques. On pouvait s'y attendre. Quelques auteurs s'occupent surtout de la science et quelques autres de la religion. Ces derniers sont choisis, pour la plupart, dans le XVII[e] et non pas dans le XVIII[e] siècle. Pourtant, Madison possédait l'*Encyclopédie*, en elle-même tout un arsenal de la pensée radicale de l'époque. Les romans et la poésie ne s'y trouvent pas, mais Madison, dès sa jeunesse, avait presque entièrement renoncé à de tels ouvrages qui lui semblaient trop frivoles[1]. On peut être sûr, cependant, que Madison lut beaucoup d'œuvres françaises qu'il n'eut pas l'occasion de discuter dans ses écrits. C'est ce qui nous arrive souvent. Une étude des bibliothèques privées en Virginie nous renseigne sur le nombre assez grand d'ouvrages français qui s'y trouvent représentés[2]. M. Schinz a noté qu'en 1795 à Philadelphie on mit en vente beaucoup de livres français[3]. Madison se servait aussi de la bibliothèque énorme de Jefferson qui avait fini par réunir environ sept mille volumes, dont beaucoup en français. Il était un des amis les plus intimes de Jefferson, il correspondait avec lui régulièrement, il profitait du séjour de celui-ci en France pour faire venir les livres

1904, t. I, p. 86. Cf. p. 68-104, et surtout p. 70, 74, 80, 85. « Les objections à l'achat de cette bibliothèque étaient en général son prix, son importance, la nature des livres et le nombre de ceux en langue étrangère, surtout en français, dont beaucoup étaient les écrits de Voltaire, de Rousseau et d'autres apôtres littéraires de la Révolution française. » *Ibid.*, p. 74.

1. Madison, *Writings*, t. I, p. 20.

2. Voir la *William and Mary Quarterly Historical Magazine* et la *Virginia Magazine of History and Biography*, tables (livres).

3. Albert Schinz, « la Librairie française en Amérique au temps de Washington », *Revue d'histoire littéraire de la France* (1917), p. 568-584.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui avaient le plus d'importance pour les sujets de ses études; leur choix étant en grande partie laissé à Jefferson[1].

VII.

C'est une question assez délicate que celle de déterminer l'influence de ces lectures sur la pensée de Madison. Si, depuis sa jeunesse et jusqu'à sa mort, il lut constamment des ouvrages français, c'est évidemment parce qu'il y trouvait l'aliment que son intelligence cherchait. Sa haine intense de l'intolérance et de la persécution religieuse, si elle ne lui vint pas de France, dut être fortifiée par les auteurs français du XVIII^e siècle. La théorie de la division du gouvernement en trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, quoiqu'elle ne fût pas inventée par Montesquieu, fut répandue par lui et exprimée d'une façon beaucoup plus claire que chez Locke. Dans sa haine de l'esclavage et de la guerre, dans son insistance pour obtenir la séparation de l'Église et de l'État, Madison trouva, pour le moins, des alliés importants dans les chefs de la pensée française de son temps. Enfin, ses connaissances de l'histoire, ancienne et moderne, furent dues en grande partie à des ouvrages français. Madison se servit de Montesquieu et d'autres auteurs français comme base de sa pensée. Il eut de meilleures occasions qu'eux pour entrer en contact direct avec les problèmes du gouvernement. Il mit leurs théories et leurs généralisations à l'épreuve des faits. Il les contrôla à l'aide des traditions et des auteurs, anglais et américains. Il y ajouta ensuite ses propres corrections et développements. A travers son esprit l'essentiel de la pensée française de l'époque passa. Il l'examina avec soin, il en rejeta les idées extrêmes, mais ne se fit pas faute de se servir de ce qu'elle avait de meilleur et de plus sain. C'était là, en somme, un apport considérable qui tendait en général, non à battre en brèche, mais à fortifier et à consolider les traditions libérales de l'Angleterre et de l'Amérique.

George R. Havens.

1. M. G. Chinard m'écrit qu'il publiera prochainement des documents inédits de Jefferson qui donneront plus de détails sur ces achats de livres français pour l'usage de Madison.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... D'AMÉRIQUE

...ES D'ALFRED DE VIGNY

... romantiques, le moins
... pas l'écrivain français qui
... sur le continent améri-
... durable intérêt. Alfred de
... homme pauvre et par point
... jamais satisfait aucune de
... fait dans sa vie — Angle-
... pour le service ». Même
... du lac de Genève, cette
... petit bourgeois, on sait
... moyen de s'en passer la fan-

... nous sommes loin des
... Gautier ou d'un Balzac,
... pittoresques » de
... ou politiques de
... pour cette âme attentive
... réfléchies de l'es-
... intelligent des impres-
... de contacts réels
... romantique soi-disant
... aise. Il n'y a guère,
... de Chateaubriand
... adolescents — ces cha-
... Sachem du roman-
... de contrées qu'il
... — et certaines intui-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tions vraiment prophétiques de George Sand[1] qui témoignent, chez des écrivains non sociologues, d'un intérêt aussi vigilant que les pages, d'ailleurs assez rares, et les indications clairsemées constituant ce qu'on pourrait appeler l'*américanisme* de Vigny. A les grouper en faisceau, on se convainc sans peine que, sur ce point encore, la légende de la « tour d'ivoire » est surtout l'invention d'esthètes dont le byzantinisme aurait volontiers annexé un grand nom, et que Vigny tenait trop à vivre dans son temps et avec ses contemporains pour rester indifférent au développement de la civilisation, même au delà d'un océan.

I.

Avec les marins de son ascendance maternelle, ces Baraudin qu'il a évoqués avec tant de fierté,

Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant,

Vigny enfant ne pouvait manquer de vouer, aux terres lointaines d'outre-mer, la curiosité la plus efficace : celle qui crée de durables accords entre un objet éloigné et un esprit qui pourra bien ignorer toujours certaines réalités concrètes, mais qui n'a pas moins reçu d'elles une durable aimantation. Son grand-père, Didier de Baraudin, « vieux et vénérable chef d'escadre du temps de cette grande marine de Louis XVI », lui inspire en particulier une fierté romanesque et tendre : elle l'incitera à rechercher, dans les papiers de famille et les vieux livres, tout ce qui peut illustrer les combats et les navigations d'un tel homme, l'honneur et la fleur de la race à laquelle lui-même se rattache par un acte de foi autant que par la dépendance du sang[2]. Or, cet officier de la marine royale a souvent mené ses frégates à travers l'Atlantique, vers

1. On a signalé, au cours de la guerre, le passage singulièrement émouvant où, dans *Mauprat*, Marcasse « voyait en rêve une armée d'Américains victorieux descendant de nombreux vaisseaux et apportant l'olivier de paix et la corne d'abondance à la nation ».

2. Cf. les ébauches et les notes relatives à une *Histoire des grands hommes de mer français sous Louis XIV; Gloire et Destruction de la Marine française*

Digitized by Google   Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les rivages de la Nouvelle-France ou de la Nouvelle-Angleterre; il a souvent pris terre sur le jeune continent. Bougainville, autre illustration navale que Vigny pouvait appeler « mon parent », et que le futur poète put approcher et entendre dans son enfance, lui apportait à la fois le prestige de la grande exploration et de la haute science nautique, avec l'auréole d'une directe participation à la liberté américaine. Un portrait de Bougainville à bord de sa frégate a été conservé par Vigny. Il a noté, dans ses papiers, que ce grand navigateur commandait l'avant-garde de la flotte du comte de Grasse, qu'il a secondé Washington en Virginie et pris part au combat de la Chesapeake. Auparavant, aide de camp de Montcalm, il avait combattu en vain pour conserver à la France un lambeau de grand empire colonial[1].

Tout cela, c'est le romanesque et la vie héroïque de la Navigation et de la Découverte, offerts à un avide esprit d'enfant par de plus sûrs garants que les livres, contresignés en quelque sorte par le sang de la race et par les impressions les plus directes. L'Amérique est assurée de vivre désormais dans un esprit ainsi préparé, non pas comme un pays imaginaire ou l'Eldorado des convoitises grossières, mais comme une contrée réelle dont les décors et les mœurs, l'éveil politique et la récente histoire auront des raisons profondes de se maintenir dans l'horizon du poète.

Voici d'ailleurs, autour de la jeune intelligence qui se forme surtout dans le milieu familial, et sans parler des influences plus diffuses de la lecture ou d'autres ambiances, une nouvelle détermination importante qui peut agir sur Vigny adolescent. Un autre de ses parents, Bruguière de Sorsum[2], remporte en 1807 un accessit de poésie à l'Académie française sur ce sujet : *le Voyageur*. Médiocre pièce de vers, delillienne de

qui sont signalées dans mon édition de *Servitude et Grandeur militaires* (Paris, Conard, 1914, p. 263) et qui ont été publiées par P. Bonnefon dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1916.

1. Sur les idées de Bougainville en matière de colonisation, cf. G. Chinard, *l'Amérique et le rêve exotique*, p. 375. Il faut rappeler que Bougainville avait été l'aide de camp de Montcalm, et que Mme de Montcalm, belle-fille du grand vaincu de Québec, est des relations de famille de Vigny.

2. Cf. mon esquisse de cet administrateur lettré dans *Alfred de Vigny*. Paris, 1912, p. 25. Il faut noter que Bruguière de Sorsum avait passé plusieurs années de sa jeunesse aux Antilles et en Guyane.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

facture, toute « XVIII^e siècle » par l'inspiration, mais qui fait dater de Christophe Colomb et de la découverte du Nouveau-Monde la réelle émancipation de l'Humanité itinérante :

Enfin Colomb paraît, et, guidé par l'aimant,
Subjugue le premier le fougueux élément,
Et, vainqueur des efforts d'un âge plus timide,
Renverse d'un seul coup les colonnes d'Alcide.
La rive a disparu! Ses compagnons muets
Ont baissé sur les mers leurs regards inquiets;
Intrépide, il se rit de leur terreur profonde,
Et son doigt étendu leur montre un nouveau monde.
Plus de bornes pour l'homme...

Les « Américains » étaient encore, pour Bruguière, les plus anciens habitants du nouveau continent; et, disciple de Rousseau quoi qu'il en eût, l'odieux de la dépossession ethnique primait pour lui les autres aspects de la colonisation. C'était une humanité traquée, c'étaient des innocents dépouillés que ce « Voyageur » trouvait, en effet, au delà des mers :

Le sombre Américain semble éviter ses yeux;
D'un sexe faible et doux tyran silencieux,
Jamais sans ennemis, constamment en défense,
Et cachant dans les bois sa triste indépendance...

Heureux quand le colon européen avait su, par exception, par un privilège des vraies « lumières », apporter à l'état de nature un peu d'humanité vraie, en même temps que les mœurs du vieux monde et que les prétendus « bienfaits » de la civilisation! C'est là un privilège que certaines régions de l'Amérique ont seules connues, grâce à quelques personnalités plus humaines, plus sensibles, animées d'un zèle religieux moins entaché de fanatisme :

Penn, de la Delaware atteignant le rivage,
Et, disciple de Locke, y portant les bienfaits
Nés de l'heureux accord des lois et de la paix;
Howard qui, des cachots sondant le noir abîme,
Fit luire la pitié, même aux regards du crime;
Et ces autres encor dont le zèle pieux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sema dans les forêts la parole des cieux;
Toi, Las Casas, l'honneur de ce saint ministère,
O des Américains et l'apôtre et le père,
Qui, de la même voix dont tu touchas leurs cœurs,
Tonnais au sein des cours contre leurs oppresseurs!

Quelques-uns des problèmes que pose l'existence même, ou la survivance, des peuplements du Nouveau-Monde se trouvaient ainsi présentés par le sagace versificateur dont Vigny est un peu l'élève à cette date. En revanche — détail significatif — l'exotisme pittoresque fait à peu près défaut dans un poème qui est contemporain, cependant, des évocations magnifiques de Chateaubriand. Tant il est vrai que transfusions et endosmoses sont difficiles, en dépit des circonstances les plus favorables et dans les limites d'une même époque, entre des générations littéraires vivant sur des données, et comme sur des « expériences », parfaitement divergentes! Or, c'était, ici, un rationaliste érudit et un artiste sentimental, un administrateur sagace et un grand fantaisiste, qui n'arrivaient pas à faire leur jonction au tournant même de deux siècles intellectuels et à l'heure des grands renouvellements : ne pourrait-on dire que ces deux attitudes continuèrent, à leur façon, de se trouver en conflit quelque temps dans l'esprit du poète qui dépendait à la fois, durant la plus grande partie de sa carrière, de l'une et de l'autre disposition?

II.

En dépit de ces viriles influences et de l'espèce d'aversion que Vigny éprouvait pour le caractère de Chateaubriand, l'auteur d'*Atala* ne pouvait manquer de faire agir, sur le jeune homme, le charme du pittoresque et d'un exotisme délicieusement coloré et mouvant. On connaît le fameux développement du premier chant d'*Eloa*, et cette comparaison qui, vers le deux centième vers de ce « mystère », transfère tout un « carton » américain dans la fresque paradisiaque :

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son nid de fleurs l'éclatant colibri;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur..
La plaine des parfums est d'abord délaissée;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes;
Sur la verte savane il descend les chercher;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides...
C'est ainsi qu'Eloa.....

C'est, on le sait, le prologue d'*Atala* qui fournit au poète les couleurs d'une palette qui était obligée de s'approvisionner, pour un « ciel » chatoyant et risqué, à toutes les gammes des poètes édeniques. Le « jasmin des Florides », la Meschacebé et le reste, émeraude, pourpre et corail, jettent une note tropicale, mais imprévue et presque discordante, au milieu des ors et des blancs d'un Paradis plus mystique, à l'ordinaire, dans sa tonalité : Amérique de convention, riche de couleurs éclatantes, qui se voit transplantée en plein firmament de rêves et de béatitudes. Il y a autre chose aussi, et qui montre comment Vigny interprétait ces évocations du *vaste*, telles que Chateaubriand les offrait à la jeune imagination romantique. Eloa fuit le ciel et ses félicités un peu monotones pour gagner notre planète, « la terre amie »; elle se dégage des « célestes campagnes » pour retrouver, s'il est possible, un monde plus vivant et animé de plus de vie spirituelle; née d'une larme de Jésus, elle éprouve indistinctement la lassitude de ces splendeurs démesurées qui l'entourent dans les cieux. De même le colibri évoqué par le poète éprouve que les forêts vierges, avec leurs enchevêtrements gigantesques et leurs prestiges inextricables, sont au delà de sa frêle mesure :

... les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes...

La verte savane, au contraire, plus modeste en ses séduc-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tions, le tente davantage : là du moins sont les eaux, les fleurs et les fruits que visitera son vol sans audace. Ne pourrait-on dire que déjà, en 1822, le « romantique » Vigny assignait des bornes aux aventures de sa rêverie et de son exotisme, en laissant ainsi paraître, à son premier contact de poète avec la solitude américaine, une sorte d'effroi qui le ramène à l'échelle plus humaine d'un moins mystérieux décor?

Le souvenir de Chateaubriand ne pouvait manquer de se retrouver — avec tout ce qu'il comporte d'américanisme romantique — dans d'autres œuvres de la jeunesse de Vigny. Le confesseur du Masque de fer, dans la *Prison*, et son infortuné interlocuteur ont-ils à échanger des propos décisifs où les souffrances du Christ lui-même sont en cause? Ils se souviendront des exhortations du Père Aubry à Atala et à Chactas ; et c'est au même souvenir que se reportera le poète, faisant expirer le Masque de fer avant qu'il ait pu, comme Atala, communier *in extremis*.

A la même époque appartient la très épisodique et passagère influence qu'on peut attribuer à Fenimore Cooper — considéré comme le romancier d'une Amérique pathétiquement illustrée par une lutte permanente entre l'Indien autochtone et le pionnier aventureux. On sait que notre Romantisme mettait très haut l'auteur du *Dernier des Mohicans* et voyait en lui une sorte de Walter Scott du Nouveau-Monde[1]. Vigny, grand admirateur du romancier américain, aurait pu le rencontrer en personne si, par exemple, il s'était attardé dans la chambre d'hôtel de Walter Scott, le 6 novembre 1826, où il lui fit une visite de disciple reconnaissant mais déjà émancipé : le baronnet écossais, nous le savons par son journal, allait déjeuner ce jour-là avec son émule yankee — non sans s'égayer avec lui quelque peu de l'enthousiasme un peu extravagant de la Jeune France.

Vigny s'inspire du *Pilote* de Cooper, semble-t-il[2], pour préciser tant bien que mal divers détails de sa médiocre sonate

1. Malgré la thèse de M. Morris, sur la *Renommée de Cooper et de Poe en France*, l'influence de Cooper en France reste à étudier. Cf. dans la présente *Revue*, 1921, p. 153.

2. Voir l'édition de M. Estève (Société des Textes français modernes). Paris, 1914, p. 208 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nautique, *la Frégate la Sérieuse*, les vaisseaux flottant comme des tonneaux vides, les pleurs de honte du vieux loup de mer, l'éducation toute maritime du capitaine qui peut dire :

> Je ne connais pas la terre
> Et la vois avec chagrin...

Singulièrement plus important aurait pu être, les circonstances aidant, un autre hommage de l'ancien officier à l'histoire de l'Indépendance américaine. Son *Journal* inédit renferme une indication qui semble se rapporter à l'année 1833. Après avoir mentionné l'*Almeh*, la *Duchesse de Portsmouth* et les *Élévations* comme autant de « sujets entre lesquels j'hésite et dont les plans sont faits, quelques-uns écrits en partie », Vigny mentionne un titre qui est muni déjà de sa désignation bibliographique — ce qui ne l'engage pas à grand'chose — mais ce qui témoigne d'une intention assez poussée :

Le major André, roman en 1 vol. in-8°.

Hélas! encore un de ces « travaux » si souvent annoncés[1] par le « gentilhomme », dont s'égayait malicieusement Sainte-Beuve, et qui restaient dans l'encrier après avoir fait longuement rêver, méditer et lire l'auteur de *Cinq-Mars*! Ce projet-ci le mettait en face d'un des épisodes les plus singuliers de la guerre de l'Indépendance. Un brillant officier de la jeune armée américaine, ayant rendu pendant la guerre de l'Indépendance des services qui le firent prendre par les Anglais, fut ignominieusement pendu comme traître en 1781. Son histoire, qui a été retracée dans des ouvrages documentaires[2], mériterait d'être étudiée comme un « thème » autochtone d'inspiration littéraire dont l'Amérique a fait assez vite son profit. Nous retrouvons ici Chateaubriand qui, dans une note importante de l'*Essai sur les Révolutions*, avait évoqué avec beaucoup d'émotion le soir où, remontant l'Hudson de New-York à Albany, il avait entendu, en 1791, « une Américaine

1. Celui-ci ne figure pas au dos de la 5ᵉ édition de *Cinq-Mars* qui annonce, de Vigny, la *Deuxième consultation du Docteur Noir* et un roman historique.
2. Cf. Winthrop Surgent, *Life and Career of Major J. André*, Boston, 1861, 2ᵉ éd. 1902.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

très jolie chanter la romance de l'infortuné jeune homme... Nous gardions un profond silence; pour moi, j'osais à peine respirer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passagère... L'idée de ce jeune homme, amant, poète, brave et infortuné, qui, regretté de ses concitoyens et honoré des larmes de Washington, mourut dans la fleur de l'âge pour son pays, répandait sur cette scène romantique une teinte encore plus attendrissante. Les officiers américains et moi nous avions les larmes aux yeux... » D'ailleurs, l'histoire d'André était bien connue, non seulement des Français qui avaient combattu pour l'indépendance américaine, mais en général de tous ceux — et c'étaient parfois les mêmes — qui avaient passé en Amérique une partie des années les plus troublées de la Révolution[1]. Les États-Unis, si désireux de se constituer un folklore national, possèdent là un « thème » dont rien ne démontre mieux la vitalité que le projet, malheureusement abandonné, dont un grand écrivain français envisageait l'élaboration dans ses années les plus fécondes.

III.

L'état social ou politique des États-Unis, les réalités américaines du temps présent ne tardent-ils point à apparaître dans les préoccupations du poète? Un rêve exotique ne fait-il pas tort bien longtemps à des vues plus positives? Pour lui, comme pour la plupart des hommes de sa génération, c'est évidemment la Révolution de Juillet qui est venue rompre le charme. Elle a rouvert le cycle des mouvements démocratiques, scellé le destin d'une Restauration décidément factice, amené dès lors des regards de plus en plus nombreux et attentifs à se tourner vers la jeune Confédération, fort négligée par les intellectuels français depuis les jours de Brissot, de Volney, ou de Bonaparte premier Consul. Alors que, sous la Restauration, régicides ou napoléonides avaient été à peu près seuls, en dehors de simples chercheurs d'aventures, à prendre le chemin des États-Unis, le régime de Juillet en vint naturellement à s'inquiéter des formes sociales tentées, par la

1. Voir, en particulier, les mémoires de Moré de Pontgibaud, de M^me de La Tour du Pin. Fontanes avait parlé de lui dans son *Eloge de Washington*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

démocratie, dans le seul grand pays occidental qui n'eût jamais pratiqué que des institutions libres. Et le *National* du vaillant Armand Carrel, — un des journalistes qui regrettaient le plus, dit-on, l'insuffisant prestige de Vigny — s'attachait délibérément à maintenir en contact tout ce qui, en France, en Amérique et en Allemagne, pouvait se réclamer d'une sincère inspiration démocratique et s'autoriser d'une commune tradition révolutionnaire.

Vigny a dû connaître de bonne heure les impressions recueillies là-bas par les enquêteurs officiels ou bénévoles qui rapportaient à la France mille renseignements pleins de réconfort. Tocqueville est resté, malgré tout et à bon droit, le plus célèbre de ces missionnaires ; mais son compagnon de voyage Gustave de Beaumont, le saint-simonien Michel Chevalier, de Metz, d'autres contemporains encore, n'avaient pas fait une moins fructueuse moisson d'observations politiques ou sociales. Bien que le *Journal* inédit ne fasse mention qu'en 1840 d'une lecture de la *Démocratie en Amérique*, il est probable que ce livre fameux, publié en 1834 et abondamment commenté par la France de Juillet, se trouve au point de départ de déclarations comme celles-ci, consignées dès 1836 dans le *Journal d'un Poète* (p. 95) :

Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains.

Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paie le moins cher.

Vigny avait jadis servi la Restauration avec loyalisme, et *Cinq-Mars*, après une longue lieutenance, avait marqué les regrets du jeune aristocrate à l'égard de l'ancienne France, marchant à la centralisation. Pour des raisons de point d'honneur, d'attachement héréditaire à la branche aînée, il continuera à faire figure de carliste, de légitimiste malgré tout, pendant la monarchie de Juillet : il est certain cependant qu'une nuance républicaine colore, désormais, ses opinions politiques et lui fait envisager avec sérénité les formes les plus libérales de l'ordre social. Un peu de vanité aidant, l'auteur de *Cinq-Mars* accepterait, soyons-en sûrs, ce qu'il estime en 1840 la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

seule forme qui convienne « dans notre organisation toute démocratique : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre ».

Or, il n'est pas douteux que le succès des deux volumes de Tocqueville, entre la fin de 1834 et le milieu de 1835, ne soit pour beaucoup dans une telle confiance. Parmi les premiers critiques favorables, deux au moins, le vicomte de Blosseville (compte-rendu dans l'*Écho français* du 11 février 1836) et Sainte-Beuve (compte-rendu dans le *Temps* du 8 avril 1835), étaient assez estimés de Vigny pour qu'une sorte de garantie personnelle pût s'ajouter à une adhésion théorique. Là encore, d'ailleurs, des relations immédiates avec l'auteur contribuent à maintenir ses sympathies. Il aime mieux, dit-il en 1842, et on peut l'en croire, « la gravité simple et réfléchie de M. de Tocqueville que l'ironie légère et mondaine de Molé ».

Les *Lettres* de Michel-Chevalier sur l'*Amérique du Nord* apprennent à Vigny, d'autre part, à comprendre la prédominance, aux États-Unis, du « Yankee » sur le « Virginien », qui serait, en somme, plus proche de ses sympathies ; à retrouver les types de Caïn et d'Abel — vieux mythes dès longtemps familiers, mais en un sens tout byronien — dans toute civilisation : à rechercher, dans la pensée d'un *farmer* américain, un mélange de puritanisme et de non-conformisme « avec les preceptes de la science nouvelle posée par Bacon et Descartes ». La lecture des *Mémoires* de Tanner, qu'il réclame en 1849 à la bibliothèque d'Angoulême et qu'il a certainement pratiqués, n'est pas pour démentir l'essentiel de ces points de vue.

Vigny s'est-il jamais douté que ces années, qui le rapprochaient ainsi de l'état politique des États-Unis, étaient aussi celles qui lui valaient sa première notoriété directe dans le Nouveau-Monde? Ce n'est pas encore l'heure où Emerson et Margaret Fuller seront enthousiastes de *Cinq-Mars*. Mais un auteur de Philadelphie, John Sanderson, présent à Paris en décembre 1835, envoie à ses amis transatlantiques la seizième d'une série de lettres qu'il publiera un peu plus tard sous le titre de *Sketches of Paris*[1] : l'auteur de la *Frégate*, de *Moïse*,

1. *Sketches of Paris; familiar lettres to his friends*. Philadelphia, 1838.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de la *Femme adultère*, de *Cinq-Mars* surtout, « une des meilleures compositions, en France, dans le genre du roman historique », s'y trouve cité après Victor Hugo, que le visiteur américain « aime et déteste à la fois ». Point de réserves de ce genre pour Vigny. Le nom de celui-ci, avant ceux de Balzac et de George Sand, ne tarde pas non plus à trouver sa place dans un article de l'*American Monthly Magazine*, consacré, en avril 1837, à la littérature française contemporaine[1].

Enfin — vivante impression qui vient s'ajouter aux autres — le poète admire, au cours d'un de ses voyages outre-Manche, deux belles Américaines. L'Angleterre seule, jusqu'ici, avait offert à un constant admirateur de la beauté féminine le genre de suavité un peu dolente qui semble avoir le plus répondu à sa sensibilité profonde. A Harwich, en 1830, il est intéressé par deux jeunes filles, deux sœurs de Boston, Sophie et Jane de Pret[2], s'il faut s'en rapporter au témoignage d'Édouard Grenier : de vraies Anglo-Saxonnes de *keepsake*, « d'une éblouissante blancheur », dit le *Journal d'un Poète*, l'une avec « les plus admirables cheveux blonds, un peu colorés de feu, que j'aie jamais vus de ma vie » ; l'autre « décolletée plus qu'on ne l'est au bal en France » : l'une et l'autre d'une souplesse délicate à laquelle le poète s'empresse d'adresser l'hommage — sans être bien sûr d'être compris — de quelques vers d'album :

Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux ;
En langage français, quelques vers amoureux
En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles ;
Vous lirez sans comprendre, et sur votre miroir,
Comme les beaux oiseaux, passerez sans vous voir !

IV.

C'est, en somme, au poème de la *Sauvage* qu'aboutissent toutes ces curiosités et ces rencontres. Comme œuvre d'art, la

1. Tome III de la nouvelle série, p. 415.
2. J'ai en vain tenté, au cours d'un séjour à l'Université Harvard et avec

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pièce nous satisfait assez peu : on y retrouve les gaucheries et les lenteurs, les raccourcis inexpressifs et les fausses élégances qui rattachent trop souvent notre poète au plus fade XVIII[e] siècle. En revanche, le rapport très net établi entre les modernes États-Unis et leur primitive cellule puritaine, l'air de *Mayflower* qui pénètre la scène centrale, la conclusion enfin qui courbera l'Indienne errante devant la loi des civilisés, éloignent de plus en plus cette œuvre de la conception rousseauiste, en font une attentive illustration d'idées probes. En même temps — je l'ai indiqué en son lieu — l'impitoyable thèse de Joseph de Maistre, voyant dans les sauvages des hommes déchus et châtiés pour un crime ancien et mystérieux, n'est pas moins rejetée par le poète que les doléances à la Jean-Jacques sur un heureux état de nature que viendrait troubler la fâcheuse civilisation. Les peuplades sauvages sont soit assimilées et éduquées par celle-ci, soit dépossédées et éliminées, non par l'effet d'une pénalité divine, non en vertu d'une abominable intrusion des civilisés en pleine légitimité sauvage, mais parce qu'au fait de la civilisation, avec ses exigences et ses droits, parfaitement qualifiés devant les consciences les plus ombrageuses, s'oppose un fait de moindre qualité sociale et humaine. La notion du travail, avec tout ce qu'elle comporte de droits, crée un état qui, de lui-même, vient se heurter à l'instinct des races nomades ou indolentes : à elles de comprendre qu'elles peuvent entrer, sans renoncer pour cela à leur simplicité native, dans le cercle d'alliance offert par les civilisés. C'est ce que dit le *squatter* énergique à la *squaw* indienne, dénuée et errante :

> Ma sœur, dit-il ensuite, entre dans ma famille;
> Tes pères ne sont plus : que leur dernière fille
> Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
> Tes enfants grandiront innocents comme toi;
> Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
> Est sacrée et confère un droit héréditaire
> A celui qui la sert de son bras endurci...

l'aide du regretté Barrett Wendell, de retrouver la trace de ces petites amies d'un jour. Cette page d'album est sans doute le premier autographe de Vigny qui ait passé l'Océan — et il y en a bien d'autres aujourd'hui.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'Européen absorbe ainsi, au gré de Vigny, le « primitif »; le laboureur convertit le nomade, pasteur ou chasseur. Ainsi se communique cette « initiation » en quoi un Ballanche, un Michel-Chevalier, les maîtres de Vigny sur ces points, faisaient consister la lente extension du progrès. Il va de soi que cette Civilisation, Vigny aurait eu honte de la restreindre au « mieux-être » matériel, à l'utilisation des richesses du sol, sans plus, à toute cette médiocre et criminelle conception que les races supérieures n'affirment que trop souvent devant les primitifs. Lui qui n'accueillait point sans réserve les bienfaits du machinisme, il exigeait de la civilisation des qualités intrinsèques très hautes pour qu'elle fût digne de se propager, de s'autoriser d'autre chose que de simples expropriations peu à peu « prescrites » par le temps.

> Caïn, le laboureur, a sa revanche ici,
> Et le chasseur Abel va, dans ses forêts vides,
> Voir errer et mourir ses familles livides,
> Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
> Aveuglés par la rage, affamés, malheureux,
> Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,
> Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme...

L'éminente dignité du travail, la personnalité autonome de la femme, tels sont en effet les deux critères auxquels Vigny reconnait une civilisation digne de ce nom. Les sociétés dites primitives ont progressé plus ou moins dans le sens de ces deux objectifs; les races « déshéritées » n'ont pas fait dans leur vie autonome une place organique à de tels principes : leur adoption ou leur déchéance sont dès lors justifiées par une logique immanente qui contient sa morale :

> C'est la Loi qui, sur vous, s'avance en vous pressant.
> La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste,
> Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.

Le poète a fourni d'ailleurs, comme on sait, son propre commentaire à ce sujet. « J'ai voulu prouver, écrit-il à M[lle] Maunoir le 31 janvier 1843, que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que la raison, et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] la vieille tradition qui oriente vers les États-Unis la [illegible] française : le monde officiel a même alors, à plusieurs [illegible], fait litière de bien des raisons d'entente et de [illegible]. Par le milieu libéral de Tocqueville, Vigny reste [illegible] en sympathie. Il est au courant du voyage entre[illegible] Ampère. Quand l'une de ses correspondantes, [illegible], l'a laissé sans nouvelles : « Êtes-vous en [illegible] écrit Vigny le 10 août 1856. Avez-vous ren[illegible] dans l'Eldorado? Nous rapporterez-vous des [illegible] dont la laine laisse pleuvoir des perles, des [illegible] paillettes d'or? » Dans une lettre du 11 juil[illegible], d'autre part, s'était déclaré enchanté du [illegible] *[illegible]rique* de Chateaubriand : exception flatteuse à [illegible] humeur avec laquelle, en général, celui que Lamar[illegible] appeler « le plus galant homme du siècle » jugeait [illegible] œuvre d'un grand artiste dont il n'avait jamais con[illegible] magique prestige, mais qui lui avait toujours paru un [illegible] inacceptable des esprits et des volontés.

[illegible] nouveau, à cette heure, Vigny avait d'ailleurs quel[illegible] son plus sympathique entourage, pour mainte[illegible] ses impressions américaines[1]. Car c'est durant [illegible]-1850, semble-t-il, qu'il rencontrait une de ces [illegible]ques » singulièrement distinguées qui ont fait [illegible] résidence de prédilection, et de la France une [illegible] chérie à l'égal de l'autre. Mrs Lee Childe était [illegible] général Henry Lee (1756-1818), que Washington [illegible] une amitié particulière et qui, sa vie durant, [illegible] dévot des lettres françaises[2]; elle était la [illegible] général Lee, qui devait tenir sa place dans la [illegible]. Quant à son mari, Childe, publiciste de [illegible] de ses travaux de sociologie sont encore

1. [illegible] février 1851, le poète met sa coquetterie à rappeler que [illegible] lettres de lui vont « tout droit à Saint-Pétersbourg, et [illegible]

2. [illegible] en mai 1817 : « Dans une de mes lettres, je vous [illegible] français — pas seulement de le lire, mais de le par[illegible] avec une insistance renouvelée. Même si vous [illegible] vous vous trouveriez amplement récompensé. » [illegible] mois plus tard, en septembre (H. Lee, *Memories of* [illegible] *ment, with a biography*. New-York, 1862).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cités aujourd'hui. Elle avait su grouper dans son salon du faubourg Saint-Honoré — rue Ville-l'Évêque, tout près de la rue des Ecuries-d'Artois — des esprits distingués que rien ne préparait à se rencontrer, sinon le goût de la conversation et un commun attrait pour la maîtresse de la maison : le sage Tocqueville et l'aigre Mérimée, le comte de Circourt[1] et la vieille Mme Hamelin. Ses amis français sont d'accord pour vanter à l'envi, chez Mrs Lee Childe, une qualité dont le monde du Second Empire n'était pas précisément trop pourvu : une « facile bonté » et une parfaite indulgence qui ne laissait aucune place, en elle, à la vanité et à l'envie. Quand elle mourut, en juin 1856, Salvandy lui consacra une note louangeuse dans les *Débats* du 18 juillet ; ses amis académiciens, rapporte Mérimée, avaient tous les larmes aux yeux à évoquer son souvenir. Tocqueville, dans le « portrait » un peu minaudier qu'il a tracé d'elle, la loue d'avoir appris à aimer l'esprit, et à l'aimer pour lui-même, et presque à l'aimer avec excès, et avoue s'étonner que la belle Américaine, qui l'intéressait fort, se dise cuirassée contre la passion !

Vigny semble avoir appliqué sa psychologie à démêler l'âme imprévue de cette « mystérieuse personne », qui dissimulait mal le sérieux de son caractère sous l'animation de ses dehors, lisait Pascal et Fénelon avec ferveur et trouvait que Boccace jouit d'une gloire usurpée. C'est toute une leçon de psychologie comparée qu'en homme du monde un peu façonnier il lui donne, dans une de ses lettres, le 2 janvier 1855[2] ; et sa perception des nuances va très loin :

Votre indifférence gracieuse nous étudie tous et nous interroge, mais ne se fait jamais assez connaître. Quelque long que puisse être votre séjour parmi nous, vous me semblez à cause de cela toujours balancée sur une branche d'arbre et les ailes ouvertes à demi pour reprendre votre vol vers les Savanes. Cette impression qui renaît

1. Voir sur lui la notice biographique du colonel Huber-Saladin, *le Comte de Circourt, son temps, ses écrits ; Madame de Circourt, son salon, ses correspondances*. Paris, 1881. Un *Mémoire sur la traite des noirs*, un article sur les *Demeures des hommes d'État et auteurs américains* figurent parmi les œuvres de Circourt.

2. *Quelques correspondants de Mr et Mrs Childe et de Edward Lee Childe, 1844-1879*. London, 1912.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en moi à chaque visite que je vous fais a causé tous les péchés que vous me reprochez par votre lettre : peut-être bien aussi le souvenir de quelques belles passagères du nouveau monde égarées dans le nôtre. Comme vous, elles s'y regardaient comme au bal masqué et voulaient rester pour nous, un peu trop voilées dans les choses intimes. Comme vous aussi, elles voulaient soulever les capuchons de tous les dominos noirs, mais elles gardaient leur domino rose bien et fort sur leurs yeux. S'il s'ouvrait, c'était bien malgré elles... Les Français, [illegible] mondains en apparence, ne le sont que pour faire le [illegible] concert général de la conversation ; mais ils [illegible] vous ne le pensez peut-être, de connaître le [illegible] qui semblent se plaire à les voir et ils se [illegible] s'ils faisaient la plus légère question sur tout [illegible] de soi-même se découvrir dès l'abord à leurs

[illegible] qu'il appelle « un sermon » : n'avait-il [illegible] admonester son amie américaine, s'il est [illegible] seulement après le début de ces [illegible] présence de la fille de Mrs Lee? C'était, [illegible] désaccords entre Français et Américains [illegible] l'origine et le sens : plus de sérieux [illegible] premiers, quelque chose d'un peu [illegible]

[illegible] amitié des années cinquante permet[illegible] la crise qui allait menacer les [illegible] faire confiance malgré tout au grand [illegible] les meilleurs répondants. Par M^me^ de [illegible] autres informateurs, il avait pu être [illegible] Mrs Lee Childe, il fait connaissance [illegible] de séjour à Paris en 1850, peut[illegible] et continue à rester au contact de [illegible] Paris. Alors qu'il faut attendre les [illegible] les Jules Ferry, les Georges Clemen[illegible] du Second Empire la trace d'af[illegible] significatif qu'autour de Tocqueville. [illegible] au dehors, la signifi[illegible] observée avec clairvoyance.

[illegible]

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

C'est au Nord antiesclavagiste — que Mérimée, ici, était seul à abominer — que vont des sympathies plus ou moins nuancées, et Vigny reste un lecteur convaincu de la *Case de l'oncle Tom*. On fait des vœux, avec l'auteur de la *Démocratie en Amérique*, pour que « le gouvernement du pays par la partie la moins honnête, sinon la moins capable de la nation » fasse place à des mœurs politiques moins corrompues. On sentira enfin — mais Vigny ne sera plus là pour suivre au delà de 1863 le déroulement des événements, et la mort de Mrs Lee Childe aura fait disparaître dès auparavant un aimable centre de ralliement — que la crise américaine met en péril tout l'Occident, car Tocqueville écrivait le 2 avril 1857 : « Je désire ardemment que la grande expérience du *self government* qui se fait en Amérique n'échoue pas. S'il en était ainsi, c'en serait fait de la liberté politique sur la terre... »

Fernand BALDENSPERGER.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible]

Aucun d'eux n'est autographe. Il est vrai que la mince signature royale est apposée à quelques lignes extraordinairement serrées, et comme tassées au haut des doubles feuillets. Il y a d'ailleurs un contraste singulier entre la cursive de Frédéric et la calligraphie de « chancellerie » qui caractérise surtout les premiers de ces royaux accusés de réception. Un certain luxe de virgules témoigne d'une construction allemande, sous-entendue dans l'esprit des secrétaires :

Mr le Comte de la Platière. Selon le prospectus, que vous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

venés de m'adresser, à la suite de votre lettre du 1r d'Octobre dernier, la Galerie universelle des hommes, qui se sont illustrés dans les sciences et dans les lettres, ne manquera pas, de trouver des applaudissements universels. Sans doute que les pertes considérables, que, dans ce siècle, la République des lettres a faites, y ont laissé un Vuide, très difficile à remplir; & s'il y a un moyen de les réparer, ce ne sera, que de nous rapprocher de ces génies supérieurs, que la mort nous a ravis, & de suivre, autant qu'il est possible, leurs traces. Vôtre galerie pourra y contribuer; & je souhaite, qu'elle produise cet heureux effet; en priant sur ce Dieu, qu'Il vous ait, Mr le Comte de la Platière, en sa sainte et digne garde.

Potsdam ce 1r de Novembre
1784. FREDERIC.

Au Comte de la Platière, à Paris.

Mr le Colonel, Comte de la Platière. Je suis bien sensible, à tout ce que vous Me dites de poli & d'obligeant, en m'adressant un exemplaire du 1r tome de vôtre Gallerie universelle des hommes illustres. Les siècles d'à présent & à venir ne sauraient qu'applaudir à un ouvrage aussi instructif. Pour Mon particulier, Je lui donne Mon suffrage avec plaisir; & s'il me reste quelque chose à souhaiter, c'est qu'il serve de nouvel aiguillon, à imiter ces grands hommes, &, qu'il se présente une occasion, de vous prouver, combien j'ai été charmé, de l'attention, que vous avez euë, de m'en envoyer un exemplaire. Sur ce Je prie Dieu, qu'Il vous ait, Mr le Colonel, Comte de la Platière, en sa sainte et digne garde.

Potsdam ce 1r de Septembre
1785. FREDERIC.

Au Comte de la Platière, Colonel des trouppes légères de France, à Paris.

Une fois en veine d' « hommages », l'auteur de la *Galerie universelle* ne se fait pas faute d'envoyer au roi de Prusse un éloge manuscrit de Corneille :

Mr le Colonel, Comte de la Platière. Le manuscrit de vôtre Centenaire du grand Corneille m'est parvenû, à la suite de vôtre Lettre du 27 de Septembre dernier. Cet intermede sera

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] ne vos autres ouvrages.
[illegible] de son adresse, &
[illegible] Comte de la
[illegible]arde.

FREDERIC.

[illegible] des Trouppes legères de

[illegible] billet ci-des-
[illegible] être nouvelle, accom-
[illegible] et aux autres :

[illegible] pas l'encens,
[illegible] lettre du 11 d'Oc-
[illegible] sensible Je regarde tout ce que
[illegible] de votre cœur : et Je vous
[illegible] mon estime. Sur ce je prie
[illegible] Comte de la Platière, en sa

FREDERIC.

[illegible] Paris.

[illegible] son train. Peut-être la fin
[illegible] est-elle pour quelque chose

[illegible] ai très bien reçu votre
[illegible] sensible comme Je suis à tout
[illegible] vous prie d'agréer mes
[illegible] sur le bonheur de
[illegible] accompagnée, avec l'impromptu de
[illegible] ait, Mr le Comte de
[illegible] garde.

FREDERIC.

[illegible] des Trouppes legères de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mr le Comte de la Platière. Votre lettre du 23 Décembre dernier m'est très bien parvenü, avec le quatrin qu'elle renferme. J'envisage l'un et l'autre comme l'effet de votre politesse et de l'attention que vous désirez de Me témoigner. Ma sensibilité jointe à Mon estime pour vous ne Me permettent point de rester indifférent à l'intérêt que vous prenez à ce qui Me regarde. Sur ce, Je prie Dieu, qu'il vous ait, Mr le Comte de la Platière, en sa sainte et digne garde.

à Potsdam
le 5 Janvier 1786. FREDERIC.

Au Comte de la Platière, Colonel de trouppes légères, à Paris.

Mais Frédéric II meurt en 1786, et voilà la correspondance interrompue. L'héritier du « roi-philosophe » ne fut jamais très disposé à reprendre le petit jeu auquel celui-ci se livrait volontiers avec les intellectuels français. C'est son frère, le prince Henri (mais beaucoup plus tard, et peut-être par l'intermédiaire du chevalier de Boufflers, dont la femme — l'exquise Mme de Sabran — est nommée dans le dossier) qui envoie le dernier billet de la collection. Ici, outre la signature princière, la formule « votre très affectionné » est autographe. Il s'agissait sans doute d'une reprise, en librairie, de la fameuse *Galerie*, et, cette fois, l'article d'argent n'était pas seulement sous-entendu.

Berlin. Ce dimanche 16 d'aoust 1801.

Monsieur. Je ne puis qu'applaudir au plan de l'ouvrage dont Vous avez daigné m'envoyer le prospectus. C'est mériter de l'humanité que d'entreprendre pour son bien la Peinture des vertus qui ont droit à son admiration et à sa reconnaissance. Je soucris volontiers pour deux exemplaires. Je vous prie de m'indiquer les moyens de vous en faire tenir le Payement. Je suis avec les sentiments d'estime qui vous sont dus

Votre très affectionné
HENRI.

Mr Imbert de la Platière.

F. B.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tout
Pour
prie
Plati

... allemands sont
... apporte des
... Baldensper-
... Fils le a
... importent à une
... Lavater.
... qui ne
... temps qu'il
... préoccupations com-
... d'ailleurs pas un
... régnait le
... à l'instar

de Gustave III et de Charles XIII, et en compagnie de leur conseiller Reuterholm[1]. Comme tous les adeptes de l'art hermétique, il s'informait avidement des moindres circonstances qu'il pouvait rapporter à des causes surnaturelles. Le Zurichois faisait de même; leurs enquêtes les rapprochèrent. Ils se recontrèrent une première fois à Bâle, vers la fin de 1790 ou le début de l'année suivante. Lavater y possédait tout un cercle d'admirateurs réunis autour du banquier Sarrazin : un de ses séjours coïncida sans doute avec le passage du baron. Tous deux se plurent; et le pasteur fit don à son nouvel ami du *Souvenir pour des voyageurs chéris*, qu'il venait de faire imprimer à l'intention de ses visiteurs. De retour à Paris, Staël y trouva Reutherholm et lui montra l'opuscule; le Suédois manifesta le désir d'entrer en relations avec le philosophe de la Limmat. C'est l'origine de la première des lettres contenues à la bibliothèque de Zurich :

Paris ce 1er Mai 1791

Il m'est bien doux, Monsieur, de me rappeler à votre souvenir, et de vous assurer, que jamais je n'oublierai les marques d'affection que vous m'avez donnes quand j'eus l'honneur et le plaisir de faire votre connaissance à mon passage à *Basle* (?), le *Souvenir pour les voyageurs chéris* que vous eutes la bonté de me donner, me fait espérer que j'aurois eu le bonheur d'obtenir votre Amitié s'il avoit plu à la Providence, de nous rapprocher l'un de l'autre, je ne sais quel auroit été ma pensée si j'avois toujours vecu éloigné du grand monde, mais a présent que j'y ai passé la plus grande partie de ma vie, je crois pouvoir assurer avec vérité que la vie simple dans la Société de quelques Amis vertueux, m'aurait rendu aussi heureux que l'homme peut l'être dans ce monde, sur tout si vous aviez été compris dans le petit nombre au quel je pense : Un de mes Amis qui est apresent en Suede et qui a passé quelque tems avec moi à Paris, pendant lequel je lui ai montré l'excellent petit livre que vous m'avez donné, m'a prié très instamment de vous envoyer, Monsieur, la lettre ci incluse, qu'il a eu l'honneur de vous ecrire de Stockholm, je ne puis assez recommander (cet ami que j'aime tendrement) à vos bontés, je suis sur qu'il mériterait votre amitié, s'il avait le bonheur de passer quelque tems avec vous; pour moi à qui vous avez

1. Cf. Geffroy, *Gustave III et la cour de France*, t. II, ch. v.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... Madame de

... apres

...AVATER.

... sur cette lettre

... je n'ai d'autre

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

reprôche a vous si non qu'elle était trop petite, j'ai fait porter à Mr de Reuterholm la sienne il m'en a accusé la reception et je suis persuadé que vous entendrez bientôt parler de lui — Je me suis occupé de votre commission et j'ai trouvé un imprimeur tres honete homme il se nomme *Sterisan* (?), reste à présent à savoir si vous voulez faire imprimer a vos frais, ou quelles sont les arrangements que vous desirez prendre avec l'imprimeur; autant qu'un ouvrage qui ne traite point des affaires dont le public s'occupe maintenent, peut avoir du débit, le vôtre l'aura; votre nom en tête sera une grande recommandation.

Mr Necker sa femme et la mienne sont à Coppet en Suisse, je reste ici seul seul avec mon petit garçon qui a 10 mois, je ne vous parle point des grands événements qui agitent le pays en tout sens, Dieu seul sait quel sera le resultat de tant de mouvements et si la vertu et la justice, en sortiront, car le bonheur des hommes ne peut être fondé que sur cette baze, adieu porte vous bien et aime moi.

Staël V. Holstein.

ce 15 juillet.

La correspondance de Zurich s'interrompt pendant trois ans. Certaines lettres se sont-elles perdues? Je croirais plutôt que les voyages de l'ambassadeur lui fournirent l'occasion de rencontrer plus d'une fois son ami et qu'il lui fut inutile d'écrire. Il lui présenta en tout cas son épouse et, Lavater n'en ayant pas été enthousiaste, il insista auprès de lui et lui vanta la *Défense de Marie-Antoinette*. Le pasteur finit par se rendre à ses objurgations et adressa à Mme de Staël la missive suivante :

J'ai deux choses à vous dire, Madame de Stael, j'ai vu plusieurs fois votre aimable epoux; je l'ai trouvé, comme la première fois; — et je le trouverai toujours le même. Nous nous sommes approché d'ame et cœur; je le trouvais digne d'une Confidence toute particulière. Nous parlames beaucoup de vous, Madame, et j'aimais cordialement la maniere, dont il parla de vous. J'attends bientôt de ses nouvelles, et cela à plus forte raison, parce qu'il y avoit une conspiration contre le Duc regent — et contre notre bon ami Reüterholm. Quand vous viendrés une fois chès nous, vous trouverés autant d'amis de votre mari, que d'admirateurs de votre Esprit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui est — vica
desirer je ne
esperance qui ne
regrets — la mie
dans l'europe me
pendant qu'aucun acte
e long supplice
erreurs commises au
et quelle notion
quand on a pris
— je reviens sans

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

cesse à cette France je l'ai tant aimée, pensons à vous, attention à votre heureuse patrie, et puisse ces idées rendre quelque calme et faire retrouver quelque espoir.

Lavater s'empresse de faire part au baron de ses démarches :

Mon cher Staël,

J'ai commencé à faire ce que je vous ai promis. J'ai écrit à Madame de Staël. Elle m'a envoyée sa Defense de la Reine, que j'ai lû avee beaucoup de plaisir et beaucoup de douleur.

Elle parle beaucoup de vous, mon ami, dans sa lettre obligeante. Elle me parle *aus meinem Herzen*.

Dites-moi bientot quelque chose de consolant de votre Situation à Stockholm, du Regent, de Reüterholm.

Les Physiognomies seront bientot à Hambourg.

J'espere, que vous n'oublierés pas, de m'écrire ou de Koppenhagen, ou de Stockholm, — tout ce que vous a fait le plus grand plaisir sur votre voyage — et particulièrement quelque chose de mon brave ami Bernstorf.

Je n'ai plus d'un moment à vous ecrire. Je scais bien ce que je vous ai promis. J'attend chaque moment un Dessinateur, qui exécutera mes idées!

vale et ama me.

1 II 94. L.

Cette lettre n'appelle aucun commentaire, si ce n'est à propos de Bernstorff. La politesse n'est pas le seul motif qui pousse le Zurichois à s'informer du ministre danois. Celui-ci appartenait à une société mystique à laquelle Lavater avait rendu visite l'année précédente et qui professait la croyance à la métempsycose, à des révélations directes du Saint-Esprit et à la survivance de saint Jean sur la terre. — Le 4 février, le pasteur remercie M^me^ de Staël de son envoi; et il est assez amusant de voir avec quelle sorte d'effroi il la dissuade de porter aux rives placides de la Limmat son turbulent esprit de conversation :

J'ai lu, Madame, avec plaisir et douleur votre defense de la malheureuse Reine. Elle est bien digne de la fille du Défenseur du roi! L'Humanité vous doit remercier cet acte d'humanité.

Je ne doute pas, que vos admirateurs deviendront vos amis à Zuric, quand vous vous n'ennujerés pas dans nos cercles —

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... honnêtes, mais très ennuyantes et sans ... esprit de conversation. si j'en excepte ... pour une dame de votre esprit, et ... jeune puissance chez nous. Loin de dire ... certainement. mon peu ... dans votre atmosphære si bien que ... un atome à Zurich — et j'evite toutes ... — mais ... vous prevenir contre toute idée ... que vous aurez chez nous une existence tolerable.

... Monsieur Meister, mon bon ... vous donnera les meilleurs conseils là Dessus.

... avoir des bonnes nouvelles de Msr. de ...

Z. ce 4. II. 94.

LAVATER.

... Peu après, elle ... arrivée de son pere et son intention ...

... mon pere, et ce qui ... que Mr de Stael aime le ... physionomie à vous peindre son caractère ... opinions qu'il a soutenues, et ... elles sont également éloi- ... vous dira comment il arrive que c'est ... gouvernement qu'il peut et ... bientot, je ne cherche ... qui ne se trouvent point ... d'avance les compatriotes de Monsieur Lavater.

Lausanne ... mars.

... réalise ses projets. ... deux billets, du 11 et du 12 avril, ... d'un premier rendez-vous manqué :

... s'empresse d'apprendre à Monsieur Lavater ... venue passer quelques jours à Zurich espérant ... l'honneur de le voir cet apres-midi.

... auberge de l'epee, samedi.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Je vous ai attendue, madame de Stael, depuis cinq heure et demi — chés moi, comme je l'ai dit à votre domestique. — Je serai venu vous chercher si je n'avois pas attendu à six heure Msr Mounier, qui n'est pas venu non plus à l'heure indiquée. C'est donc un jour de malentendu — demain apres 9 heure, je serai chés moi — jusqu'à dix heure.

12 IV 1794. LAVATER.

M^me de Staël parvint-elle à rejoindre Lavater ce jour-là? Ce serait alors, ou peu après, qu'il faudrait placer l'anecdote tant de fois répétée que reproduit à son tour M. Kohler : « Un jour qu'elle s'entretenait avec lui, la visiteuse, sous le charme de ce visage mobile et sous l'action de ce beau regard, se serait écriée soudain : « Comme « notre cher Lavater ressemble à Fénelon! ce sont ses traits, son air, « sa physionomie; c'est véritablement Fénelon; mais, ajoute-t-elle, « Fénelon *un peu Suisse*[1]. » L'épigramme témoigne d'une attitude volontairement frivole; en dilettante, la fille de Necker subit l'attrait de son interlocuteur; mais elle se défend de son ascendant, se refuse à toute tentative de l'endoctriner, et, comme nous l'allons voir, l'étourdit de son verbiage, sans qu'il puisse placer un sermon. Lavater nous l'apprend dans une réponse à la lettre suivante du baron de Staël :

Copenhague ce 6 mai 1794

Mon très cher, et très digne ami, je conviens que j'ai eu un grand tort avec vous mon Ami, mais aussi m'en avez-vous puni d'une rude maniere, je n'ai qu'une seule fois reçu de vos nouvelles, les ouvrages sur la Phisionomie ne sont pas arrivés, le portrait non plus, l'ouvrage que vous n'avez encore confié à personne, et que vôtre indulgence m'avoit jugé digne de posséder, ne m'est pas encore plus connu qu'au reste des hommes, enfin mon respectable ami, Vous m'avez puni en pere très sévère, mais si les plus sévères sont les plus tendres je ne me plaindrai pas — Avant mon départ de Hambourg j'avois arrangé avec Mr Bregard de payer les quatre ou 5 volumes de vôtre grand ouvrage sur la Phisionomie et que cet ouvrage lui parviendrait mais je n'ai encore entendu parler de rien.

1. P. Kohler, *M^me de Staël et la Suisse*, p. 546.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... réception ... deux ... national. ... missent pour

J'ai envoié, il y a quatre mois, les *Essais physionognomoniques* à *Bregard*. Il y a longtems, qu'il m'a mandé l'arrivée du Ballot — même je m'attendois au payement, parceque je suis pauvre. Je vois, qu'on vous a laissé sans avis là-dessus.

Le portrait est pret — et enquadré — et commenté — mais avant d'avoir de vos nouvelles — je ne voudrais pas, vous l'envoyer.

J'ai vu, quoique tres peu, Madame de Staël. Elle m'a intéressé plus, que la premiere fois. Mais je ne pouvais pas parler mot, dans un tête à tête. Pour l'ouvrage, que je vous ai promis — je n'ai encore trouvai aucun dessinateur capable... J'espere pourtant d'avoir bientot formé un, qui sera capable, d'exprimer assés nettement mes idées.

Salués de ma part tres cordialemeut, fraternellement et à la Lavater — mes amis Bernsdorf, Reventlow et Schimmelmann.

Assurés de mon amitie ami Reüterholm! qu'il ne s'excuse pas de son silence! que Dieu le fortifie sous ses fardeaux.

Je vois de tems en tems Msr. *Bingen*, qui est un homme tres, comme il faut — plein d'Esprit, de talens, honnete, eloquent, instruit, ferme.

adieu — bon ami — n'oubliés pas de votre

Zuric, ce 24 V. 94. LAVATER.

Dès un mois auparavant, le 23 avril, Lavater rendait compte de ses entretiens à son ami J.-G. Burckhardt. Son jugement est assez net. Il reconnaît l'esprit de la Genevoise, mais lui reproche sa pétulance, sa mobilité, son agitation futile :

Madame Staël-Holstein, la femme de mon ami, qui est mon ami, d'ailleurs, parce qu'il a une grande ressemblance avec vous, est ici. Mais je ne puis la voir que peu. Oh, si pourtant les âmes spirituelles avaient aussi de la force et du calme[1] !

Au surplus, ses relations avec le mari comme avec la femme

1. Madame Staël-Holstein, die Frau meines Freundes, der es auch desswegen ist, weil Er viel Aehnliches mit dir hat, ist hier. Ich kann sie aber wenig sehen. Oh hätten doch die spirituellen Seelen auch Kraft und Ruhe!

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] bibliothèque de Zurich con- [illegible]

[illegible]

[illegible] votre dernière lettre, [illegible] que vous ne m'avez [illegible]

[illegible] à Mr Bregard pour [illegible] — pardonnez moi mon [illegible] vôtre argent, mais [illegible]

[illegible] decouvertes, que [illegible] personne, j'ai été touché [illegible] si elles se réalisent [illegible] amitie pour vous sera [illegible]

Stael V. Holstein.

[illegible] et la politique distrairent [illegible] empêchèrent de renouer une ami- [illegible] Peut-être aussi en voulant un peu [illegible] réussi à convertir sa femme, qu'il espérait [illegible] illuminisme. Mais les temps n'en étaient [illegible] spirituelle châtelaine de Coppet ne songeait [illegible] interlocuteurs du cliquetis de sa conversa- [illegible] peu disposée à goûter autre chose que la [illegible] sensibilité et la douceur grave de Lavater [illegible] elle devait sourire de ses naïvetés et [illegible] prédicant. Lui-même ne semble pas avoir [illegible] avec la jeune femme. Il n'était guère [illegible] sa curiosité, sa légèreté, sa coquetterie [illegible]; dans toutes ses relations avec [illegible] par sympathie envers son mari que par [illegible] souvint de lui, lorsqu'elle tenta de se [illegible] précise et qu'elle s'informa de toutes [illegible] traça le beau portrait qui figure [illegible] eut-elle quelque regret de n'avoir [illegible] représentants les plus remarquables [illegible]

Auguste Viatte.

LAMARTINE
ET
LE *CIMETIÈRE DE CAMPAGNE* DE TH. GRAY

On sait que Lamartine, durant ses nombreuses heures de loisirs sous le toit paternel (1808-1812), avait appris l'anglais (cf. sa *Correspondance : 1809*, 24 janvier, 3 et 12 mars, 14 mai; *1810*, 19 février, 1er et 28 mars, 10 et 30 août, 30 septembre; *1811*, 3 et 4 janvier, 24 mars, 3 avril, 21 mai, etc.). Non seulement il lisait assez couramment, mais il s'avisa de traduire et, plus ou moins inconsciemment, il lui advint d'adapter dans ses poésies personnelles divers passages des auteurs qu'il étudiait ainsi.

On pouvait tenir pour certain qu'il avait dû lire, soit dans le texte soit dans une traduction[1], le chef-d'œuvre — alors presque aussi célèbre en France qu'en Angleterre — du délicat poète Thomas Gray : *Élégie composée dans un cimetière de campagne*. Voici qui fera de cette supposition une certitude : c'est la reprise et la curieuse transposition que fait Lamartine d'un des motifs de l'élégie fameuse. Thomas Gray avait écrit (v. 45...-60) :

« Perhaps in this neglected spot is laid
Some heart once pregnant with celestial fire;
Hands, that the rod of empire might have swayed,
Or waked to ecstasy the living lyre.
. . . .
... Some village Hampden, that with dauntless breast
The little tyrant of his fields withstood
Some mute inglorious Milton here may rest,
Some Cromwell guiltless of his country's blood. »

Dans une lettre à son ami de Virieu, datée du 30 août 1810, Lamartine lui mande : « Je traduis de l'anglais; je travaille au premier chant du poème des Quatre Ages... Parlons de mon morceau sur l'enfance : en veux-tu quelques vers esquissés hier au soir *sur l'éducation !* » Et Lamartine de citer les fragments de deux strophes où il établit une manière de comparaison entre l'éducation morale de l'enfant et celle des talents artistiques. Interprétant à sa guise les vers de Gray cités plus haut sur les gloires non révélées, notre poète conclut ainsi :

« [Tel, avec art, un guide intelligent

1. Par exemple celle de Letourneur ou celle (en vers) de M. J. Chénier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... xemples
... rsonnages
... ufa pour
... eros natio-
... auteur de
... on. Cicéron et

... orges Roth.

... EW ARNOLD

... us publions d'après
... à Strasbourg *Cor-*
... ent de longs commen-

... n 18.. et l'on peut
... W. E. Russell t. I.
... aujourd'hui que lui

inspirait dès lors le spectacle de l'Alsace. Sans doute, la défaite de 1871 devait contredire ce qu'il pensait quelques années auparavant de la supériorité militaire de notre pays. Et, en profond croyant des valeurs morales qu'il resta jusqu'à la fin, il fut tenté d'attribuer notre désastre à quelque décadence spirituelle, à laquelle il va faire encore allusion dans la lettre qui nous occupe (cf. lettre du 31 janvier 1871; Russell, t. II, p. 48).

Entre temps, il avait pris connaissance de l'ouvrage d'Édouard Reuss, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, *la Théologie chrétienne au siècle apostolique* (3e éd., 1864). Ce livre semble lui avoir servi pour la vigoureuse interprétation de la doctrine de saint Paul qu'il opposa à la tradition puritaine (*St Paul and Protestantism*, 2nd ed., 1870, p. 8, note. Cf. surtout le chap. XII du livre V de Reuss sur l'élection paulinienne). C'est apparemment pour reconnaître cette dette qu'il adressa à M. Reuss quelques-uns de ses propres livres (*St Paul*, éd. citée; *Literature and Dogma*, 3nd éd., 1873; *God and the Bible*, 1874 — avec dédicaces, à la Bibliothèque universitaire de Strasbourg). M. Reuss dût le remercier et, en réponse à ces remercîments, Arnold lui écrivit la lettre qu'on va lire.

Elle est écrite de la main méticuleuse et souple qui ne laisse aucun doute sur les accents employés — ni même sur l'*e* muet que l'auteur a laissé échapper à la fin de son premier paragraphe (« où quelque chose de pareil est tentée »). Mais, malgré ce lapsus, le français du grand admirateur de Sainte-Beuve une fois de plus s'affirme excellent. On aura plaisir à retrouver ici l'homme qui répondait à un ami, lequel s'enquérait de sa santé : « I thrive on religious exegesis » (cité par A. C. Benson, *The leaves of the tree*, 1911, p. 299) — un plaisir plus malicieux encore à constater que le critique professionnel de l'Angleterre victorienne se laissait aller à risquer l'apologie de son pays lorsque ses critiques étaient reprises par un étranger...

Nous devons des remercîments à M. Rodolphe Reuss, l'historien bien connu de l'Alsace et fils du destinataire, et à M. Gerold, pasteur de Saint-Nicolas à Strasbourg, qui nous ont aidé à mettre la main sur ce petit document.

André Koszul.

ATHENÆUM CLUB
PALL MALL S. W.

23 mai, 1876

Monsieur

En vous envoyant mes ouvrages, je n'ai pas voulu vous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

arrive, vos
ssamment con-

pathie respec-

ARNOLD.

CHRONIQUE

L'actualité : « centenaires » variés; Pascal et Renan. — Les commémorations intellectuelles continuent d'aller leur train dans tous les pays, et il faut se garder de n'y voir qu'un ritualisme déterminé par les fatalités chronologiques. Il semble vraiment que, soucieuse de bien vérifier ses vénérations et de s'assurer de ses valeurs idéales, la civilisation de l'Occident saisisse toutes les occasions de se recueillir un instant dans ses divers Panthéons.

Parmi les « jubilés » qui ont marqué les mois derniers, un petit nombre seulement ont pris une véritable signification internationale qui soit de nature à faire rentrer ces célébrations dans l'ordre de choses considéré ici : sauf les fêtes vouées à la mémoire et à l'œuvre de Pasteur, aucune date mémorable n'a suscité l'unanimité dans l'hommage que le tricentenaire de la naissance de Molière avait rencontrée (cf. *Revue*, 1922, p. 305 et 484); et l'on peut se demander si des sociétés utilitaires n'ont pas, en réalité, payé leur tribut de reconnaissance aux applications des théories microbiennes plutôt qu'elles n'ont célébré le génie de la recherche dans sa rigueur ascétique et son imperturbable noblesse.

Quoi qu'il en soit, l'Italie s'est souvenue du centenaire de l'achèvement d'une première version des *Fiancés* de Manzoni, coïncidant avec le cinquantenaire de la mort du grand écrivain. L'Allemagne a rappelé divers anniversaires romantiques. L'Angleterre n'a pas laissé passer, à trois siècles de distance, la date anniversaire du premier « folio » de Shakespeare sans consacrer un souvenir spécial à son poète; le centenaire de Coventry Patmore a été commémoré dans des milieux d'initiés. La Hongrie a fêté, de même, l'anniversaire de la naissance de Petöfi.

Rien, dans tout cela, qui sorte de la piété nationale, ou qui dépasse la zone des communautés linguistiques. On ne saurait même dire que les anniversaires que la France a célébrés cette année, et qui se trouvèrent représenter deux aspects de la conscience religieuse moderne, Pascal et Renan, aient eu, au dehors, un vrai retentissement. Peut-être eût-il été plus conforme aux inquiétudes et aux espoirs de la société occidentale de ne pas placer sur le seul terrain de la foi, comme on l'a fait presque invinciblement, la commémora-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

imp
voul
piré
reli
la t
pou
con
en
pou
tou
rec
dit
pay
aus
me
tio
pa
ho
est

qu
ar
le
re
C
a

pouves
ande, par
versité de

amier, sur la
uvrage qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

place en Italie le point de départ de la révolte contre le rationalisme littéraire (cf. *Revue*, 1923, p. 369).

M. E. Carrié entreprend une étude d'ensemble sur la *Philosophie allemande des origines et son influence en France au XIX^e siècle.*

M. F. Berthoud étudie *Lady Morgan et son livre sur la France* qui marqua une date dans les relations franco-anglaises après l'ère napoléonienne.

M^lle M. Cameron se consacre à une question qui domine une partie du xviii^e siècle : *l'Influence des « Saisons » de Thomson en France.*

M. W. Reichard reprend, pour une thèse de doctorat de l'Université de Lausanne, l'étude de l'*Influence de Pope sur les littératures allemande et suisse.*

M. J. de Pange aborde la question — l'une des plus significatives de l'histoire littéraire moderne — du séjour de *Gœthe en Alsace.*

Une biographie américaine de *Benjamin Constant*, entreprise il y a plusieurs années par Miss E. Schermerhorn, va paraître prochainement avec une préface de M. F. Baldensperger.

Une thèse de « maître ès arts » de l'Université de Californie vient d'être achevée par M. J. P. von Grueningen sur ce sujet : *l'Influence de Fielding sur Gœthe*, d'après *Wilhelm Meisters theatralische Sendung.*

Le troisième Bulletin du groupe spécialisé, à la *Modern Language Association of America*, dans la littérature de la fin du xviii^e siècle, nous apporte des indications sur divers travaux en cours, dont plusieurs relatifs à l'échange international des idées. M. Paul Kaufman s'occupe de la *Conception du génie original*, dont Young donna la théorie la plus célèbre ; M. B. Sprague Allen, de la *Corrélation des arts au XVIII^e siècle*, avec l'importance croissante donnée à la « courbe » dans la conception du beau. MM. R. S. Crane et F. B. Kaye préparent une bibliographie des périodiques anglais et continentaux de l'époque. Autres travaux signalés par le groupe : M. Bragg, *l'Évolution de la pastorale au XVIII^e siècle ;* J. W. Draper, *Bibliographie de la théorie esthétique* ; H. S. Hughes, *le Roman par lettres avant Richardson ;* F. C. Moore, *l'Influence de la Révolution française sur les poètes romantiques de l'Angleterre ;* J. H. Warner, *la Renommée de J.-J. Rousseau en Angleterre de 1750 à 1800.*

La troisième « décade » des « Entretiens d'été de Pontigny », du 23 août au 2 septembre, s'est assigné comme sujet de discussion et d'étude le sujet qui est le point sensible de toutes les communica-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] internationaux : « Y a-t-il dans la poésie d'un [illegible] impénétrable aux étrangers ? »

[illegible] poète bien connu, va publier très pro[illegible] un volume de traductions de comédies [illegible] avec une importante préface traitant des [illegible] française et de son influence sur le théâtre [illegible]

[illegible] Universités. — [illegible] a consacré les cinq con[illegible] cours de vacances de l'Université Colum[illegible] la France et les mouvements litté[illegible]

[illegible] au même [illegible] con[illegible] rapports [illegible] moderne.

[illegible] cours de littérature com[illegible] de M. F. Bal[illegible]

[illegible] enseigne[illegible]

[illegible] a été [illegible] Université de Mary[illegible]

[illegible] des cours [illegible] qui [illegible]

[illegible] nouveau [illegible] dirigée par MM. [illegible]

[illegible] mort de Pierre Loti a mis en [illegible] âme étrangère » fut [illegible] nations se repliaient volontiers [illegible] évocations de sites, de pa[illegible] toute une phase de l'ex[illegible] merveilleux prosateur, éternellement [illegible] sensibilité la mesure des choses [illegible]

[illegible] poètes yiddish, est mort [illegible] à l'âge de soixante et un [illegible]

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ans. Ses œuvres avaient été traduites dans la plupart des langues d'Europe.

Le Portugal a perdu, dans la personne de Guerra JUNQUEIRO, son poète le plus populaire, et lui a fait des funérailles nationales. La France romantique et parnassienne avait eu, dans sa formation intellectuelle, une part qu'il sera intéressant de déterminer au juste.

M. W. P. KER, professeur à l'Université d'Oxford, et l'un des meilleurs amis anglais de la *Revue* qui avait été heureuse de publier (1923, p. 5) son article sur l'*Idée de la Comédie*, est mort au cours de l'été, dans les Alpes italiennes, au cours d'une ascension. Bien que la poésie anglaise ait été son domaine par excellence, son affection pour la France, sa curiosité pour les choses scandinaves le rattachaient nettement à nos études.

Philarète CHASLES, mort à Venise il y a cinquante ans après une carrière assez dispersée de traducteur, d'assayiste et de conférencier, a été l'objet de mainte chronique (en particulier dans le *Temps* du 30 juin et les *Débats* du 27 juillet).

Une réunion internationale d'écrivains s'est tenue à Londres, le 1er mai, sous les auspices de la section de Londres du « club international », fondé il y a deux ans par M. GALSWORTHY.

On sait quelle place — discrète mais efficace — il convient de faire, à M. Ed. SCHURÉ, dans l'information de la poésie et de l'art français en matière légendaire, de 1868 à 1875 en particulier. La récente étude de Mme Jean DORNIS, *Un Celte d'Alsace, Édouard Schuré* (Paris, Perrin), met surtout en valeur l'initiateur de ce qu'elle appelle « le mouvement néo-celtique », mais permet de situer à son rang une très haute figure des lettres européennes.

Lord HALDANE, élu président de l'*English Gœthe Society*, reconstituée après la guerre, a prononcé en cette qualité, le 8 juin, un discours sur *Gœthe penseur* que reproduit la *Contemporary Review* du mois d'août.

Dans les *Nouvelles littéraires* du 1er septembre, M. Paul MORAND, le romancier aigu d'*Ouvert la nuit*, expose ses vues sur l'exotisme et reconnaît que les premières curiosités de ce genre lui vinrent d'une lecture faite, à vingt ans, du livre de J. TEXTE, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

IBL ... PHIE

... ES

... a suite de chacun des

... a nécessité d'une « idée »

... original de l'article ci-des-

... Paris. Le Fauconnier.

... anthologie des poètes]. Paris.

... Bandello. III. Giorn.

... in Elizabethan plays. New

... juillet

... predecessors and successors.

... Leslie Stephen Lec-

... in kingdoms-

... histoire littéraire de
... de ses propres
... Nous
... nous paraît désirable.
... important pério-

Digitized by Google   Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

diktning [et le rattachement de ses thèmes, « vampyrisme », optimisme rustique, corsaires, etc., au romantisme européen]. Thèse d'Upsal, Almqvist & Wiksell, 1923.

Brereton (Cl.). Intellectual Combines in France and England (*Contemp. Rev.*, août).

Motifs, thèmes et types.

Fehr (B.). Psychologische Typen in der Literaturgeschichte (*Neuere Sprachen*, janvier-mars).

Abel (O.). Die vorweltlichen Tiere im Märchen, Sage und Aberglauben (*Wissen und Wirken*, VIII). Karlsruhe, Braun.

Zürcher (O.). Das Berner Oberland im Lichte der deutschen Dichtung, ausgewählt und eingeleitet. Leipzig, Haessel.

Barto (Ph. S.). The subterranean Grail Paradise of Cervantes (*Pub. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XXXVIII, 2).

Mumford (L.). The Story of Utopias. London, Harrap.

Reyher (P.). Le symbole du Soleil dans la tragédie de Richard II (*Rev. de l'enseignement des langues vivantes*, juin).

Suchier (W.). Der Schwank der viermal getöteten Leiche in der Literatur des Abend-und Morgenlandes. Halle, Niemeyer, 1922.

Busby (O. M.). Studies in the development of the fool in the Elizabethean drama. Oxford University Press.

Goldschmidt (R. K.). Das Heidelberger Schloss in der deutschen Dichtung (*Preuss. Jahrb.*, avril).

Richardson (M. E. A.). Wilhelm Mülller's poetry of the sea (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

An. The conduct of the household [la question des domestiques dans la littérature] (*Times literary Supplement*, 2 août).

Carter (A. L.). Falling as a theme in literature (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Clodd (E.). Dr. Johnson and Cicero on friendship (*Fortn. Rev.*, juillet).

Collison-Morley (L.). Pessimism in poetry (*Edinb. Rev.*, avril).

Ratcliff (A. J. J.). A history of dreams; a brief account of the evolution of dream theories, with a chapter on dreams in literature. London, Grant Richards.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] dans le roman contemporain (*Vie des* [illegible]).

Influences italiennes.

[illegible] parte dell' Italia nella formazione della libertà [illegible] (*Rivista d'Italia*, 15 mars).

[illegible] Chaucer imitatore del Boccaccio. Cata[illegible] moderna.

[illegible] interprète des classiques italiens : Francisque [illegible], janvier-mars.

[illegible] Shakespeare and Italy (*Nineteenth Century*, juin).

[illegible] Renaissance [illegible] « Vittoria Accorombona » [illegible] 2.

[illegible] (*Pub. of the Mod. Lang.* [illegible]).

[illegible] en vers de G. Bickersteth [illegible]

Influences provençales.

[illegible] and England. Cambridge Uni[illegible]

Influences espagnoles.

[illegible] and Rabelais' pedagogy (*Pub. of* [illegible], XXXVIII, 2).

[illegible] Corneilles forhold til de spanske [illegible]

[illegible] España en algunos romanticos [illegible]

Influences françaises.

[illegible] of French Poetry. New [illegible]

[illegible] françaises dans l'ancienne littéra[illegible] juin).

[illegible] of the Seasons (et l'in[illegible]) Hopkins, Baltimore; Tübingen.

Eddy (W. A.). Cyrano de Bergerac and « Gulliver's Travels » (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Höffding (H.). Pascal et Kierkegaard (*Rev. de métaphysique et de morale*, avril-juin).

Tronchon (H.). Un écho de Pascal outre-Rhin [Herder] (*Grande Revue*, juin).

[Divers]. French newspapers in the United States before 1800 (Papers of the Bibliographical Society of America, XIV, 2). The University of Chicago Press.

Jean-Aubry (G.). Verlaine en Hollande. Souvenirs et Documents [ses conférences] (*Merc. de France*, 1er juin).

Morawski (C. de). Notes sur l'influence française dans la littérature et la civilisation polonaises (*Rev. de Pologne*, avril-juin).

Lima-Barbosa (M. de). Les Français dans l'histoire du Brésil, trad. Cl. Gazet. Rio-de-Janeiro, Briguiet; Paris, Blanchard [les chapitres 45, 59, 81, 82, 84 sont relatifs à des influences intellectuelles].

E[ckhardt] (A.). Lettres françaises en Hongrie : les traductions (*Rev. des études hongroises et finno-ougriennes*, janvier-juin).

Influences anglaises.

Gurney-Salter (E.). Tudor England through Venetian eyes (*Fortn. Rev.*, juillet).

Chambrun (comtesse de). La vogue de Shakespeare en France (*Ex libris*, n° 1).

Calina (J.). Shakespeare in Poland. London, Milford.

Mukhopadhyay (M. M.). Early English theatre and the Bengali drama (*Calcutta Rev.*, août).

An. Dunciad Epics [chronologie sommaire] (*Times liter. Suppl.*, 30 août).

Halberstadt (B. G.). De nederlandsche Vertalingen en Navolgingen van Thomson's Seasons (Thèse d'Amsterdam). Leipzig, Frankenstein und Wagner.

Porta (A.). Byronismo italiano. Milano, Cogliati.

Harper (G. Mc Lean). Eugénie de Guérin and Dorothy Wordsworth (*Atl. Monthly*, mai).

An. A German study of England [sur les deux volumes de W. Dibelius] (*Times liter. Suppl.*, 28 juin).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mod.

Psyche,

dans The

cristallisa-

XXII,

remarques

Dublin

dessins du

mai

Monnier.

française.

nouvelle.

North

MAUCLAIR (C.). E. A. Poe as inspirer of ideas (*Fortn. Rev.*, septembre).

TENNANT (Ch. W. J.). Christian Science : the movement and its founder (*Empire Review*, août).

Influences orientales.

DUTT (Smarajit). Shakespeares Othello : an oriental study [objections, du point de vue hindou, à la pièce et aux caractères, comparés à des analogues de l'Inde]. Calcutta, Bose.

WHITTY (J. H.). Poe and Sources [Benares dans *A Tale of ragged Mountains*] (*Liter. Rev.*, 18 août).

GROUSSET (R.). Le leçon de la philosophie indienne (*Rev. universelle*, 15 juin).

ENGEL (E.). Tagore und die Schule (*Zs. für franz. und engl. Unterricht*, XXII, 1).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

… Problems and Methods of literary history : with special reference to modern French literature. Bos-
… pages.

… manuel des … de notre res- … chap. … et … raient … pen- … na- … nec … grande … ture, … spécia- … nt de … pas … mina- … charge … rentes … erçus », … tention, … d'art, … de nou- … à la … pas de … emblage, … tte subtile … ur ce qu'il … raire, et … précises … Il ne … prin- … de bien

plus réelles fécondations que l'emprunt mécanique d'un mot, d'une tournure : toute une dynamique de l'esprit créateur est incluse dans cette question. M. Monglond démontrait ici même (1923, p. 264) que le rythme dénaturé de la prose française traitée par un réfugié avait agi sur la construction d'un passage célèbre de Musset. On a signalé de même (A. E. Trumbly dans la *Nouvelle Revue* du 1er octobre 1921) que le même Musset avait souvent repris des « lancements » de phrases ou de périodes dont Byron lui offrait le point de départ : et, sans doute, le poète en aurait pu trouver d'analogues dans des ouvrages français, mais un prestige de singularité ne manquait pas d'ajouter son action à la simple véhémence de la forme, pour aboutir précisément à une genèse nouvelle. Dans le même ordre d'idées, il est certain que la mélodie du *Saule* de Rossini importait plus à la sensibilité poétique de Musset que toutes les adaptations possibles de la fameuse romance shakespearienne.

Il va de soi que de telles incitations, auxquelles sont dues bien des œuvres dans leur structure profonde, représentent une action toute « génétique », et qui n'a rien à voir avec l'influence intellectuelle ou sociale. Par elles s'explique simplement la part qui revient à des auteurs de second ordre dans la naissance de certains chefs-d'œuvre, celle surtout qui revient à des *minores* étrangers dans l'ébranlement nouveau donné à l'esprit créateur. Le chapitre x de M. Morize, si nuancé, si attentif aux problèmes variés qui sont liés aux singularités du succès et de l'influence, touche de biais à cette question du *rythme* : est-il imprudent d'affirmer qu'elle ne saurait manquer de prendre une importance croissante à mesure que les explications toutes « mécaniques » sembleront inopérantes, et aussi qu'elle réconcilierait, avec nos investigations, des esthéticiens disposés à croire que l'on ne saurait atteindre le point vivant de la construction poétique ?

Ceci dit, il convient de féliciter les étudiants de langue anglaise de leur bonne fortune, et les études de littérature comparée de l'heureux appoint qui leur vient d'outre-mer. Une seconde édition ne manquera pas, sans doute, de faire une place plus grande aux études par lesquelles les lettrés des États-Unis collaborent de leur côté à ce grand travail collectif dont les espoirs et les procédés ont été passés en revue par M. Morize dans son volume.

F. B.

Madeleine L. Cazamian. **Le Roman et les idées en Angleterre. L'influence de la science (1860-1890).** Strasbourg, Comité

Digitized by Google — Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des Publications de la Faculté des lettres (librairie Istra), 1923. In-8° de 484 pages.

« Ce livre voudrait être d'abord l'étude d'une influence, celle des idées sur le roman anglais dans la seconde moitié du XIXe siècle; il voudrait être aussi, modestement, un chapitre de l'histoire des idées elles-mêmes. Le plus souvent, les romanciers qui y figurent n'ont fait que refléter les doctrines que des philosophes, des savants avaient formulées avant eux; mais dans ce cas même ils les ont modifiées de façons caractéristiques et diverses, et ils expriment parfois des opinions originales. Leur art se rattache donc de toute manière à la courbe de la pensée, soit qu'ils s'inspirent des forces qui, en dehors d'eux, la dessinent, soit qu'ils contribuent à la décrire par leur impulsion propre. »

C'est en ces termes que Mme Cazamian fait connaître, au début de l'*Introduction*, le dessein de son ouvrage, et si nous disons que l'auteur donne tout ce qu'elle annonce et même davantage, notre éloge ne sera pas exagéré. Ses nombreuses analyses sont excellentes et s'encadrent dans une construction solide, élégante et claire. Le premier chapitre expose les rapports des sciences et du roman entre 1860 et 1875 et toute une définition de l'esprit nouveau, tout intellectualiste, qui domine cette période. Deux études, très poussées, de George Eliot (chap. II) et de Samuel Butler (chap. III) illustrent et complètent cette thèse. Le chapitre IV est consacré au pessimisme dans le roman qui, après 1875, reflète l'inquiétude des âmes devant l'œuvre de destruction accomplie par la science. Témoin George Gissing, « peintre assombri de la misère des grandes villes » (chap. V), et Thomas Hardy, « tragique interprète de la tristesse moderne » (chap. VI et dernier).

Ces simples têtes de chapitres suffisent à montrer l'intérêt que présente la thèse de Mme Cazamian, non seulement pour l'étude de l'Angleterre au XIXe siècle, de son évolution psychologique de 1860 à nos jours, mais encore pour la littérature comparée. Aussi bien l'influence de la science, les manifestations de l'esprit critique durant le siècle de l'histoire sont des phénomènes européens : en essayant de tracer leur courbe dans le roman anglais, l'auteur a été amenée à noter les relations intellectuelles entre la Grande-Bretagne et l'étranger et à constater les dettes multiples de l'Angleterre dans le domaine des idées.

Prenons d'abord l'idée transformiste : le fait capital de la période qui nous intéresse a été le lancement de cette idée dans le monde par Charles Darwin, qui a eu le mérite de lui donner des titres scientifiques, de la capter, pourrait-on dire, et de l'exploiter à fond.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mais l'idée était dans l'air depuis la fin du XVIIIe siècle : Buffon et Lamarck, Oken, Gœthe, Van Baer, pour ne citer que quelques-uns, avaient été amenés à l'adopter, et, puisqu'il s'agit de romans, rappelons que T. L. Peacock avait écrit en 1818 *Mélincourt*, où il montre, en s'appuyant sur Buffon et Lord Monboddo, la parenté de l'homme et du singe, et que, en 1856, il jugea son roman assez d'actualité pour le réimprimer. Or, Peacock donne la main à G. Meredith. De même, Samuel Butler, l'auteur d'*Erewhon*, se rattache à Lamarck, à Maupertuis et à Voltaire. La réaction intellectualiste, postérieure à 1850, est par certains côtés la réapparition d'un sous-courant antiromantique, libre penseur, qui sort du XVIIIe siècle, siècle des « philosophes » et des « lumières », en France surtout.

Mais ce sont les sciences morales, l'histoire, la sociologie, qui illustrent le mieux la dépendance de l'Angleterre. « Tandis que, dès le début du XIXe siècle, les textes sacrés étaient en Allemagne soumis à la critique moderne par l'école de Tubingue, la pensée religieuse restait outre-Manche en état de stagnation... La renommée et la connaissance des travaux allemands se répandit cependant peu à peu », grâce aux traductions de Marsh, de Thirlwall (1825), de George Eliot (1846), grâce aussi au mouvement d'Oxford qui s'efforçait de les réfuter. Ce dernier toutefois retarda les progrès de l'influence allemande[1], qui, lorsqu'elle se fit sentir, donna toute sa force. Huxley marque ainsi en 1889 la dette de la pensée britannique à l'égard de l'école rationaliste allemande : « Strauss a mis en lumière le rôle joué par la faculté mythologique dans le christianisme ; Bauer a différencié dans l'Église primitive la tradition nazaréenne de l'influence de saint Paul ; Reuss a appliqué la méthode critique à l'Écriture sainte prise dans son ensemble ; Volkmar a montré les limites que le milieu et l'éducation de Jésus imposaient à sa doctrine. » En regard de ces travaux, l'*Examen critique du Pentateuque*, par Colenso (1862), ne fait pas grande figure,

1. On ne nous en voudra pas de citer à ce propos une savoureuse anecdote relevée par le dernier biographe de Renan. C'est un souvenir du temps où celui-ci était attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale : « Je reçus un jour la visite du célèbre Dr Pusey, homme respectable s'il en fut, et, comme on sait, très orthodoxe. Lorsque je lui eus remis les manuscrits arabes qu'il désirait consulter, il vit sur ma table le *Thesaurus* de Gesenius. Aussitôt sa figure se rembrunit, devint sévère et il me dit : « C'est là un livre extrêmement dangereux, plein de rationalisme et d'er- « reurs. » Le lendemain, je reçus de lui une lettre de plus de dix pages... pour me démontrer qu'il ne fallait que des yeux pour voir les prédictions les plus claires du Messie dans le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe » (Jean Pommier, *Renan, d'après des documents inédits*, p. 92).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] Matthew Arnold. Sous la double influence de l'idée [illegible] destructrice du miracle, et de l'histoire, appliquant [illegible] méthodes critiques aux origines du christianisme, la foi reli- [illegible] ébranlée. Ce qui fut propre à l'Angleterre [illegible] de son incubation (1840-1859), la [illegible] se déclara (1859-1865), enfin la variété [illegible] on crut la résoudre, alors qu'on [illegible] ut en ne l'étant plus. En France, il [illegible] Un Jouffroy a sa nuit de l'École nor- [illegible] séminaire. Un pasteur anglais (par [illegible] voyage de l'anglicanisme à l'agnos- [illegible] On ne comprend pas le caractère [illegible] principe de cette lenteur à évoluer : [illegible] fort que la logique. C'est aussi que [illegible] « mystique », c'est-à-dire à l'opposé [illegible] Un Matthew Arnold pourra s'inspirer [illegible] aux conséquences extrêmes, et préten- [illegible] « conserver le *Christianisme* en [illegible] John Morley se trouve-t-il amené à [illegible] 1874, où il attaque ceux « qui font [illegible] émotions avant la vérité et l'honnêteté [illegible] de cette profession de foi rationaliste est [illegible] en vain le XVIII[e] siècle français », [illegible] Comte.

[illegible] à Auguste Comte ne s'exerce en Angle- [illegible] individualités isolées : John Stuart Mill, [illegible] beaucoup pour populariser la philoso- [illegible] 1851. Mais c'est surtout après la tra- [illegible] Miss Martineau (1853) que les progrès du [illegible] Congreve, Harrison, Bridges, Beesly, [illegible] lisent et commentent les écrits du [illegible] que Spencer, plus que Stuart Mill, [illegible] dont elle a besoin, et « si elle n'a [illegible] Église positiviste, elle n'a jamais parlé [illegible] d'admiration et de reconnaissance ». [illegible] et la religion, il était inévitable que [illegible] qui s'était attaché au problème fût [illegible] des esprits qui cherchaient à fonder [illegible] mais M[me] Cazamian fait justement [illegible] de Spencer a été incomparablement [illegible] que celle de Comte, parce qu'il a donné [illegible] positivisme modéré et, si l'on peut dire,

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le pessimisme de la fin du siècle est un phénomène qui se rattache au conflit entre la science et la religion; par lui s'exprime une réaction contre les dogmatismes divers et l'individualisme du milieu de l'ère victorienne. Or, tout naturellement, ceux qui ont perdu les anciennes croyances sans trouver rien qui les remplace, les douteurs, les sceptiques, les désemparés, sont plus portés que des anglicans orthodoxes à renier l'insularisme anglais, à consentir aux influences du dehors. Et c'est un fait qu'à partir de 1850 l'Angleterre va s'ouvrant de plus en plus aux influences continentales. Dans les périodiques[1], les comptes-rendus des diverses littératures européennes se multiplient, ainsi que les traductions. Il est curieux de voir, sous l'influence des idées, le tempérament anglais se modifier en vingt ans au point d'éprouver la séduction, de subir la contagion de systèmes ou de théories que, dans un état plus normal, il eût rejetés. Il en va ainsi pour la philosophie de Schopenhauer. Présentée en 1853 dans un article de la *Westminster Review*, « en n'éveillant que peu d'échos », repoussée par George Eliot, elle est étudiée par deux écrivains d'origine allemande, F. Hueffer en 1875 dans la *Fortnightly Review*, H. Zimmern en 1876 dans un livre sur la vie et l'œuvre de Schopenhauer, puis en 1877 par J. Sully dans le *Pessimisme*, et nous ne comptons pas une demi-douzaine d'articles anonymes de ces années-là. Dès lors, c'est une influence vivante. « Sa popularité dans les milieux cultivés est indiscutable, mais il n'est pas toujours facile de marquer avec sûreté son action sur la littérature. » Le cas de Thomas Hardy et ses rapports avec le philosophe allemand sont discutés par M^me^ Cazamian, qui relève des cas plus nets : ceux de Gissing, de Moore, de Lucas Malet. C'est Schopenhauer qui a rendu évidente à G. B. Shaw « l'énorme importance pratique de la distinction entre la volonté et l'intelligence ». Et son disciple, Hartmann, le philosophe de l'Inconscient, a été lu par Butler « qui a donné un examen critique de sa théorie dans sa *Mémoire Inconsciente* » (chap. vii, 1880).

Ce ne sont pas seulement les théoriciens du pessimisme qui, vers cette époque, viennent du dehors renforcer les dispositions régnantes : l'Angleterre, en veine de broyer du noir, puise aux sources les plus diverses : scandinaves, françaises et russes. L'*Athenæum*, dès 1875, parle de la célébrité d'Ibsen, et en 1881, dans la revue annuelle des littératures étrangères, analyse longuement le « pessimisme norvégien ». L'élément sombre, négatif, des-

1. Qu'on nous permette à ce sujet d'exprimer un désir : il serait bien utile aux historiens de la littérature anglaise, et à ceux de la littérature comparée par conséquent, qu'un ouvrage sur les périodiques anglais au XIX^e^ siècle s'ajoutât aux nomenclatures de Poole.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... comme des ... selon Ibsen ... roman expérimental ». Le ... Rougon-Macquart. ... est « de ... nerveux et sanguins qui ... premiers tissus orga- ... milieu chez chacun des indivi- ... les désirs, les passions, toutes les ... naturelles et instinctives, dont les pro- ... convenus de vertus et de vices ». Pour les ... lui et ses disciples étudient ... dégénérescence, de névrose », et ... anglais n'accepte pas sans révolte au ... certaines tendances britanniques ... un réalisme plus cru, plus triste ... l'inspiration de ceux mêmes ... dans les vingt dernières années ... de la vie morale, a passé ... d'effroi sur les âmes désem- ... une profonde impres- ... à paraître les traduc- ... se dégageait de cet art, en ... et d'amour, c'était la con- ... monde, l'évangile du renon- ... de l'époque, en France et ... et moral tout autant que

... sur la façon dont M^me^ Caza- ... Celles-ci ne s'exercent vrai- ... les subir. Telle influence a ... évolution intérieure du sujet ... complexe qu'est la société ... se croisent, s'entrecroisent, se ... Dans la seconde moitié du ... idées du dehors, a été rede- ... fécondes qui ont con- ... Le point de vue adopté ... dans la seule produc- ... pas d'indiquer toutes les ... les Italiens, qu'ils s'ap- ... en honneur, ou Mazzini et ... que le mysticisme reli-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gieux, et des Français comme Hugo, dont l'évangile de pitié, de progrès, de justice et de liberté n'a pas touché seulement des poètes comme Swinburne. Ces noms auront certainement leur place dans le second volume qu'annonce Mme Cazamian en conclusion, volume qui, consacré à la renaissance de l'idéalisme, s'organisera sans doute en fonction de Meredith. Ce dernier est, à bon droit, laissé en dehors de cette étude, où il semble que l'auteur ait d'abord eu la tentation de le faire entrer : c'est que son esprit se meut sur un autre plan que celui de la science contemporaine, « à l'esprit analytique et abstrait, empirique et dogmatique à la fois », et dans la grande forêt où Mme Cazamian perce des avenues lumineuses il apparaît comme un fleuve qui, sans dédaigner aucun affluent, toujours grossi par les apports de son siècle, reste fidèle malgré tout à l'impulsion originale. Aussi bien, on peut dire la même chose de l'Angleterre : elle n'a pas cessé d'adapter à sa guise les idées qui lui venaient du dehors, de les naturaliser, de les transformer, atténuant les unes, accentuant les autres, leur donnant sa marque individuelle. Une étude comme celle-ci a le mérite de dégager ces actions et réactions, et par suite se trouve fournir une contribution très importante et à la psychologie d'une nation et à la littérature comparée.

René GALLAND.

Francesco FLORA. **Dal Romanticismo al Futurismo.** Piacenza, Casa ed. V. Porta, 1921. Gr. in-8°, XXVII-307 pages.

Le livre de M. F. Flora, *Dal Romanticismo al Futurismo*, n'est pas seulement documenté avec soin, pensé et écrit avec force, c'est une œuvre critique logiquement couronnée par un acte de foi : d'où un double intérêt[1].

Écrit avant la guerre, repensé au retour des tranchées et mis à jour par une abondante préface, l'ouvrage de M. Flora, analytique et synthétique avec harmonie, reprend sans rhétorique le procès de la littérature et de l'art italien contemporains. La doctrine philosophique dont l'auteur se réclame est l'idéalisme de B. Croce, mais un idéalisme complètement assimilé, un idéalisme qui n'est pas servitude comme il arrive assez souvent : c'est pour lui un point d'ar-

1. Nous nous bornons à donner ici une analyse partielle, à poser les termes d'un problème franco-italien dont la discussion dépasse le cadre d'un simple compte-rendu, et à définir les positions intellectuelles de « l'Italie qui vient » en face de la pensée étrangère.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible] de qui il est fils
[illegible] Le livre gravite
[illegible] — [illegible] entend par là
[illegible] — [illegible] qu'il aspire
[illegible] moderne, n'est
[illegible] étrangères à
[illegible] pratiques; il
[illegible] vraie culture —
[illegible] le futurisme
[illegible] esthétique
[illegible] romantique.
[illegible] époque ne
[illegible] classique, expres-
[illegible] le facile
[illegible] artistes s'ef-
[illegible] le dua-
[illegible] religieuse ou
[illegible] unité dyna-
[illegible] esprit doit à
[illegible]
[illegible] stration
[illegible] que nous
[illegible] de prin-
[illegible] vitales. Au
[illegible] ouvrage est pré-
[illegible] voudrait connaître
[illegible] des écrivains
[illegible] de relever dans ce
[illegible] Sans doute, l'auteur
[illegible] mais son travail
[illegible] pensée européenne et
[illegible] pensée italienne d'au-
[illegible]
[illegible] XVIII^e siècle italien et
[illegible] déversèrent alors sur
[illegible] littérature italienne du
[illegible] ignorée — n'a pas agi
[illegible] dans ces invasions et dans
[illegible] qui a rompu l'équilibre
[illegible] moins rétabli que jamais,
[illegible] sans l'assimiler, sans
[illegible] étrangères et exotiques ».
[illegible] avec le sensualisme

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

idyllique de Pascoli et le sensualisme sexuel de d'Annunzio qui prennent l'un et l'autre pour du lyrisme la sensation élémentaire. A leur suite se précipitent d'une part Nietzsche et Wagner, d'autre part les décadents français « grands lecteurs de Poe et de Novalis » : Tristan Corbière, Laforgue, James, Rodenbach, Maeterlinck, Samain. Le « paysage sensualiste » de Barrès, « naturaliste sensuel », pétrit à des degrés divers les sensibilités : on en découvre l'influence dans le catholicisme de Fogazzaro, « dont les lecteurs sont précisément ceux de Guido da Verona », autant que dans le « sadisme mystique » de d'Annunzio. L'Italie subit l'influence diffuse de Claudel et de Maeterlinck qui masquent « sous des ornements esthétiques des perversions éthiques » et dont la « simplicité surhumaine couvre tout un fourmillement de sensualismes et de luxures élémentaires ». Elle est sensible à ce fond de perversité qui fait l'attrait de Verlaine et elle s'en inspire comme elle s'inspire de Rimbaud qui cherche vainement la paix dans un impressionnisme transcrit en poésie, et qui, désespérant de trouver dans l'art la sérénité, commet le contre-sens de vouloir vivre une vie poétique quand « une seule vie poétique existe, et c'est la poésie ». Baudelaire enfin est selon M. Flora le grand maître de la poésie moderne, le seul qui ait donné du décadentisme une expression parfaite et libératrice; son satanisme a trouvé au delà des Alpes des imitateurs débiles qui se sont vainement efforcés de réaliser ce qui n'était plus à faire après lui. C'est de Baudelaire ou mieux d'une mauvaise interprétation de son lyrisme que naît « l'esthétisme de la vie ».

En dehors de la littérature française, les Russes ont eu peu d'influence : leur manque de logique, ou si l'on veut leur logique spéciale, les a fait tenir à l'écart. Si accueillante aux Anglais au temps de l'anglomanie, l'Italie ne montre pas pour leur littérature contemporaine une particulière tendresse.

Nietzsche et Wagner ont moins agi directement qu'à travers d'Annunzio. Walt Withman et Verhaeren n'ont inspiré personne.

On le voit, l'action la plus efficace revient à la France dont l'influence s'étend à la technique même, car les paroles en liberté, par exemple, avant d'être une formule de Marinetti, se trouvent chez Rimbaud où elles correspondent aux images en liberté de l'impressionnisme et aux fragments musicaux de Debussy. C'est de France que vient cette recherche des raffinements analytiques en dehors de tout centre lyrique, telle qu'on la trouve avec des qualités et des personnalités diverses chez Marinetti, Papini, Folgore, Govoni, Soffici, Panzini, et en critique littéraire chez Borgese, Cecchi, Serra. C'est de cet art et de cette critique que M. Flora veut se libérer et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rivée et une conquête; M. Flo
spirituel, justement parce qu
autour de cette idée que le
toute la littérature et tout l'art
à se libérer du romantisme
qu'un romantisme décadent rem
l'art : ses productions sont frag
confond la vie artistique avec l'
de celle qui fait penser — sans
n'a pas en lui une doctrine esthé
qui lui permette d'épuiser, de
Le redressement absolu dont l
pourra se réaliser et nous n'auro
sion adéquate de la vie modern
dédain de la culture historique
forcent, à la lumière de l'idéalis
lisme entre esprit et matière, d'a
mieux philosophique de la réalit
mique et distinction au sein de
chaque instant conquérir et à cha

Nous ne saurions entrer ici dan
documentée qui ne ressemble nul
en traçons. M. Flora ne nous fait
cipes abstraits : il défend d'une
reste, si l'on nie l'existence d'id
cieux, en dehors de toute doctri
d'un point de vue purement analy
et de l'art italien contemporains.
livre ce qui touche à la littératur
constate des influences plus qu'il
résume bien ce que l'Italie futuris
surtout française, et montre ce co
jourd'hui — et surtout de demain

Rappelant le classicisme froid e
les influences étrangères irrésisti
l'Italie, rappelant en outre com
XIX^e^ siècle — par la faute de ceu
sur la littérature mondiale, M. Flo
cet insuffisant pouvoir de réaction
de la pensée italienne. Or cet équi
puisque à l'heure actuelle cette p
la dominer, « la tempête de sensi

Le romantisme décadent comm

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

». Tout comme les genres littéraires, les parties du
les abstractions; la pensée humaine est une réalité
tendre fixer les lois de l'expression, c'est solidifier
t une technique immobile. « L'expression est, au
anisme indivisible », « nous apprenons à créer la
parlons »; le style lui-même en tant que classifica-
st pas de l'art; le langage est « création perpé-
paysanne crée artistiquement son langage ni plus
ete ».

problèmes dont le futurisme n'a pas la moindre
rs le dernier art et la dernière littérature fran-
ite d'avoir révélé aux Italiens et à leur culture,
peu après Canova », des possibilités artistiques
Il a été le plus puissant instrument de culture
ce de l'art étranger. » Et c'est là, malgré ses
nous devons retenir.

ons pas cette thèse contestable de M. Flora que,
ique et philosophique du futurisme n'était en
il se réclame du dynamisme — un retour au
(autre influence française, croyance religieuse
ternelle identité du phénomène), le futurisme
nces rénovatrices la pratique de l'idéalisme de
'il est il suit à son insu une voie parallèle à
hilosophique et contribue à créer cette atmos-
il appartient à la génération façonnée par la
Nous essaierons seulement de répondre à cette
tude en définitive la jeune Italie — celle d'après
pte-t-elle en face des influences étrangères et
rtistique? Quelles sont en définitive ses posi-

uence étrangère qu'elle juge féconde, mais elle
corriger, l'incorporer au patrimoine intellec-
donner à la littérature un équilibre national.
eur de la pensée philosophique italienne con-
articulier de la pensée de B. Croce, elle veut
robuste tous les rameaux étrangers et exo-
liser en quelque sorte par une sève issue des
Et cette pensée philosophique forme tellement
occupations qu'elle s'en fait une arme offensive
st dans le domaine théorique que l'opposition
l'Italie est la plus nette; deux noms peuvent la
Bergson. Sans doute, nous l'avons signalé, même

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nous libérer, et il s'
il voit l'esthéticien d

« Bergson, qui a s
visme, n'a pas su ar
devenue si subtile qu
phique, écrasé sous
encore résolu pour
contemplatrice d'un
ception passive analo
plus vrai que l'art;
réalité mais de la sug
n'étant qu'une étiqu
conçoit des arts sép
pour l'idéalisme itali
finité des moyens d'
tique. D'autre part,
artistes seuls connaît
accepter cette thèse
admet que « l'éternel
homme, dans le ryth
bien naturel que le fu
sa conception du lan
Pour sa part, M. Fl
vent nous touche l'â
satisfait et surtout n
M. Flora, au contrai
oppose au romantism
B. Croce pour qui
lumière et air, son
n'y a pas de techniq
action : on ne pen
que nous ne discute
ponsabilité à son au
du Système des bea

Il ne serait pas il
plète du langage où
vaincu de l'identit
reproche aux futur
lant détruire l'anci
rielle des parties d
le dictionnaire peu
« est comme un ch
cupe... ou comme l

mantique « en fonction » de Shakespeare, Scott et Byron. de cette truculente production, et aussi du mélodrame uel elle voisinait et de la parodie qui ne perdait pas, sur droit de contrôle et de raillerie, est familier à l'auteur, qui le plus d'un rapprochement nouveau notre connaissance le chapitre x en particulier, qui groupe les indices rela- politique dans le théâtre de 1830, montre bien quel fut l'un ipaux défauts d'un art qui avait réclamé la liberté et n'avait à s'asservir à la « tendance ». Mais trop souvent la pré- que nous donne l'auteur reste anecdotique et morcelée; il insuffisamment le détail des menus faits. Peut-être aussi y danger à associer, dans le jeu des influences, celles qui nnent à des inspirateurs d'une commune nationalité : Scott rait une « atmosphère » historique, Byron qui encourageait ance de sensibilité, Shakespeare qui servait de répondant pour thétique opposée au classicisme font groupe assurément, oins bien que si des actions de même nature, et non de même alité, avaient été étudiées conjointement.

URS ANGLAIS VUS DU DEHORS :

t assez curieux de trouver sous le pavillon d'un éditeur sué- Gothembourg, Gumpert, 1923; deux brochures de 123 et ages) des appréciations en anglais et en français sur *Oscar* et sur *Joseph Conrad.* L'auteur, M. E. Bendz, s'excuse de ne donner, dans les pages qu'il leur consacre, mieux qu'une appré- n fragmentaire : il a quelque raison d'avancer, en revanche, a singularité même de ces écrivains leur a créé des clientèles achètent, par une sorte de dévotion personnelle, la nuance d'os- sme dont ils se trouvent souvent frappés : de ce zèle spécial, eux études en question fourniraient en quelque manière la ve.

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

... de ... 177
... et ... 616
... 36
... 385
... 604
... 407
... 5
... 213
... 516
... 541
... de ... 78
... 257
... Bitaubé ... 264
... drama- ... 369
... 60
... dans la poé- ... 337
... Marsile ... 17
... 376
... déisme ... 190
... 497

NOTES ET DOCUMENTS.

ANGLETERRE : Échange d'idées philosophiques avec la Pologne (W. M. KOZLOWSKI) 276, 427
ARNOLD (M.) : Lettre inédite à Édouard REUSS (A. KOSZUL) . . 652
BANVILLE (Th. DE) : Deux lettres inédites à GOBINEAU (F. B.) . 65
BONDI (Cl.) et J. DELILLE (F. B.) 111
BUCHON (M.) : Billet de MARONCELLI (H. B.) 436
Celestina et *Twelfth Night* (M. CARAYON) 419
CERVANTES : *Persiles* et P. HEYSE (J.-J.-A. BERTRAND) 136
COBDEN (R.) : Une invitation indirecte à V. HUGO (F. B.) . . 133
DELILLE (J.) et Cl. BONDI (F. B.) 111
EICHENDORFF : Traduction par G. MEREDITH (R. GALLAND) . . 463
FAURIEL : Billet de MANZONI (H. B.) 435
FRÉDÉRIC II : Billets à Sulpice DE LA PLATIÈRE 636
GOBINEAU : Lettres de Th. DE BANVILLE (F. B.) 465
GOETHE : Pièce traduite par MEREDITH (R. GALLAND) 464
HEINE (H.) : Pièces traduites par MEREDITH (R. GALLAND) . . 463
HEYSE (P.) : *Der verlorene Sohn* et CERVANTES (J.-J.-A. BERTRAND) 136
HUGO (V.) : Une invitation de R. COBDEN (F. B.) 133
LAMARTINE : Souvenirs du *Cimetière de campagne* de GRAY (G. ROTH) 651
LA PLATIÈRE (S. DE) : Billets que lui adressent FRÉDÉRIC II et le prince HENRI (F. B.) 636
LAVATER et M^me^ de STAËL d'après des documents inédits (A. VIATTE) 640
MANZONI : Billet à FAURIEL (H. B.) 435
MARIVAUX : Note sur MARIVAUX en Italie (N. MELLONI) . . . 109
MARONCELLI : Billet à BUCHON (H. B.) 436
MEREDITH et l'Allemagne : quelques traductions inconnues (R. GALLAND) 463
MOERIKE traduit par MEREDITH (R. GALLAND) 465
MOLIÈRE imité par RAMON DE LA CRUZ (G. CIROT) 422
MONTÉGUT (E.) : Some aspects (J. W. SKINNER) 283
POLOGNE : Échange d'idées philosophiques avec l'Angleterre (W. M. KOZLOWSKI) 276, 427

Digitized by Google   Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

RAMOND DE LA CRUZ imitateur de MOLIÈRE (G. CIROT) 422
REUSS (Ed.) : Lettre de Matthew ARNOLD (A. KOSZUL) . . . 652
ROLLAND (R.) : L'atmosphère de *Jean-Christophe* et *Daniel Vladys* (F. BALDENSPERGER). 288
SELDEN (C.) : *Daniel Vladys* et l'atmosphère du *Jean-Christophe* de R. ROLLAND (F. BALDENSPERGER) 288
SHAKESPEARE : *Twelfth Night* et la *Celestina* 419
STAËL (Mme DE) : Lettres inédites de Z. WERNER (F. BALDENSPERGER) 112
— et Lavater d'après des documents inédits (A. VIATTE) . 640
STENDHAL et la police autrichienne d'après des documents inédits (Ch. SIMON) 436
— : Sa bibliothèque à Rome (1842) (F. BOYER) . . . 450
WERNER (Z.) : Lettres inédites à Mme DE STAËL (F. BALDENSPERGER) 112

CHRONIQUE.

L'actualité : les influences coloniales dans les littératures européennes, 141 ; la « question des manuels » du point de vue de la littérature comparée, 295 ; quelques vues sur la situation internationale du français, 469 ; la commémoration de Pascal et de Renan à l'étranger, 655.
Indices divers de communication intellectuelle 143
La littérature comparée et la Société des Nations . . . 146, 471
La littérature comparée à l'Académie française 296
Dans les Universités 299, 473, 658
Le répertoire étranger sur la scène française 296
Travaux en cours 147, 299, 474, 656
Publications diverses 145, 298, 474
Les vivants et les morts 116, 297, 659
Nouvelles diverses 300

NÉCROLOGIE.

Philippe GODET (1850-1922) (F. BALDENSPERGER) 138

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

ATKINSON (G.). The Extraordinary Voyage in French Literature (E. PONS) 313

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

BARANYAI (Z.). Langue et civilisation françaises en Hongrie au XVIII[e] siècle (H. TRONCHON) 169
BAUWENS (J.). La tragédie française et le théâtre hollandais au XVII[e] siècle. I. L'influence de Corneille (K. R. GALLAS) . 161
CAZAMIAN (M. L.). Le roman et les idées en Angleterre : l'influence de la science : 1860-1890 (R. GALLAND) . . . 667
FLORA (F.). Dal Romanticismo al Futurismo (A. CARACCIO) . . 673
GIRARD (H.). Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps, 1791-1871 (J. MARSAN). 321
KOSSMANN (F.). Nederlandsch versrythme (G. COHEN) . . . 484
LACHÈVRE (F.). Les œuvres libertines de Cyrano de Bergerac; les successeurs de Cyrano de Bergerac (E. PONS) . . 313
MATHOREZ (J.). Histoire de la formation de la population française : les étrangers en France sous l'ancien régime, t. I et II (F. BALDENSPERGER) 158
MORGAN (B. Q.). A Bibliography of German literature in English translation (L. M. PRICE) 494
MORIZE (A.). Problems and Methods of literary history : with special reference to modern French literature (F. B.) . 666
REYNAUD (L.). L'influence allemande en France au XVIII[e] et au XIX[e] siècle (F. BALDENSPERGER) 485
SHEARS (L. A.). The influence of Walter Scott on the novels of Theodor Fontane (L. M. PRICE) 329
TIECK (L.). Das Buch über Shakespeare, hrsg. von LUDEKE (J.-J.-A. BERTRAND) 311

ANALYSES SOMMAIRES.

BALDENNE (F.). La croisée des routes. 335
BELL (A. F. G.). Baltasar Gracián 331
— Camoens 495
BOUILLIER (V.). La fortune de Montaigne en Italie et en Espagne. 331
CARRÈRE (J.). Chants orphiques 335
CAZIN (P.). Introduction aux Mémoires de Pasek 171
CHAVANNES (P.). Traduction d'Emerson, *English Traits* . . . 176
DEROCQUIGNY (J.). Traduction de *Macbeth* 336
DIGEON (A.). Les romans de Fielding 496
DUPRÉ (H.). Un Italien d'Angleterre : le poète-peintre D. G. Rossetti 175
ÉTIENNE (S.). Le genre romanesque en France. 332

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Floyd (J. H.). Women in the life of Balzac 173
Furrer (P.). Der Einfluss Sainte-Beuves auf die Kritik M. Arnolds 175
Garnier (Ch.-M.). Traduction des *Sonnets* de Shakespeare . . 336
Gazier (A.). Histoire générale du mouvement janséniste . . 332
Grauert (H. von). Graf Joseph de Maistre und Joseph Görres. 335
Koszul (A.). « Collection Shakespeare » 335
Legouis (Em.). William Wordsworth and Annette Vallon . . 334
Martinenche (E.). L'Espagne et le romantisme français. . . 172
Morin (P.). Poèmes de cendre et d'or 335
Reul (P. de). L'œuvre de Swinburne 175
Roos (C.). Det 18. Aarhundredes tyske Oversaettelser af Holbergs Komedier. 333
San-Giorgiu (J.). S. Merciers dramaturgische Ideen im Sturm und Drang 172
Van Praag. L'influence du théâtre espagnol sur le théâtre néerlandais aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles. 495
Vedel (V.). Renaessancens Frembrud 331
Vising (J.). Dante 171
Willoughby (L. A.). Schillers *Räuber* 334

BIBLIOGRAPHIE

DES QUESTIONS DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

Livres et périodiques 149, 301, 476, 660

Le gérant : É. Champion.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

BEAULIEUX (Ch.). **Catalogue de la réserve XVI^e siècle de la bibliothèque de l'Université de Paris (1541-1550).** — II : *Supplément et suite.* Avec une table générale et 10 reproductions de marques typographiques. In-8°, 214 p. (Tiré à petit nombre) . . . . 20 fr.

Rappel : T. I. 1910, 322 p. et 8 pl. avec 19 reproductions. 25 fr.

CHARLIER (Gustave). **Le premier « Tartuffe ».** In-4°, 48 p. 3 fr.

GAFFIOT (Maurice). **Les théories sociales d'Anatole France.** In-8° raisin, 400 p. . . . . 25 fr.

GESSLER (J.). **L'enseignement du français au temps jadis, à l'étranger, spécialement à Hasselt.** In-8°, 28 p. . . . 2 fr. 50

Histoire de la Belle Mélusine. Reproduction en fac-similé d'après l'original du seul exemplaire connu de la célèbre édition publiée à Genève en 1478, par STEINSCHABER. In-fol., 304 p. et 62 pl. dont huit en couleurs. *Cent exemplaires seulement dans le commerce.* . . . . 300 fr.

JOVY (Ernest). **Pascal et saint Ignace.** In-8°, 56 p., couverture repliée . . . . 3 fr. 50

— **Pascal n'a pas inventé le haquet.** In-8°, 16 p., couverture repliée . . . . 2 fr.

KERDANIEL (E.-L. de). **Un auteur dramatique du XV^e siècle, André de la Vigne.** In-8°, 128 p. . . . . 6 fr. 50

MONTESSUS DE BALLORE (Comte de), directeur du service sismologique du Chili. **Ethnographie sismique et volcanique**, ou les tremblements de terre et les volcans dans la religion, la morale, la mythologie et le folklore de tous les peuples. In-8° raisin, VII-206 p. . . . . 20 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des sciences.

MOREL-FATIO (A.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. **La comédia espagnole du XVII^e siècle.** *Leçon d'ouverture.* Nouvelle édition revue. In-16, 70 p. . . . . . 3 fr. 50

ORMESSON (Wladimir d'). **Dans la nuit européenne.** In-8° carré, 300 p. . . . . 8 fr.

LA
REVUE DE POLOGNE
Publication trimestrielle
consacrée
à la vie, à la pensée, à la littérature
françaises et polonaises

Directeurs :
J. LANGLADE et A. NEIBECKER
Professeurs
aux Universités de Poznan et Cracovie

1^re année. — N° 1

Abonnement annuel . . 16 fr.
Le numéro . . . . . 5 fr.

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES
HISTORIQUES
LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES
DIRIGÉE PAR
Zoltan BARANYAI
Docteur ès lettres, Directeur du secrétariat hongrois auprès de la Société des Nations
ET
Alexandre ECKHART
Professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Budapest

1^re année. — N° 1

Abonnement annuel . . 35 fr.

Google

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

VIENT DE PARAITRE :

Pierre CHAMPION

HISTOIRE POÉTIQUE
DU QUINZIÈME SIÈCLE

2 vol. in-8° raisin de 400 et 480 p., avec 60 phototypies hors texte. Les deux vol. ensemble . . . . 75 fr.
Sur hollande . . . . 300 fr.

Maurice GRAMMONT

Troisième édition revue et augmentée

LE VERS FRANÇAIS
SES MOYENS D'EXPRESSION, SON HARMONIE

Collection linguistique
publiée par la Société de Linguistique de Paris. Tome V
(14 volumes parus)

In-8° raisin de 478 p. . . . . 25 fr.

LA LÉGENDE DE LA MORT
CHEZ LES BRETONS ARMORICAINS

Par **Anatole LE BRAZ**
Annoté par GEORGES DOTTIN
Édition définitive
augmentée de plusieurs récits et de notes nouvelles

2 vol. in-18 jésus de LXXXVI-448 et 506 p. . . . . 30 fr.

Nouvelle édition entièrement refondue

Marquis DE ROCHEGUDE et Maurice DUMOLIN

GUIDE PRATIQUE
A TRAVERS LE VIEUX PARIS

Petit in-8° de 500 p., imprimé par Protat frères, sous un élégant cartonnage, avec 60 croquis et une carte . . . . 25 fr.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN